U d'/of OTTAWA
39003000241934

3-10-40

CA

dont la beauté le
plongeait dans
une poétique ivresse
devant un site pittores
les rochers abrupts

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/frdricozana00baun

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

DON
DE M. LE CHAN. LAPOINTE
A
L'UNIVERSITE D'OTTAWA

FRÉDÉRIC OZANAM

D'après sa correspondance

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

SMARAIS & ROBITAILLE LIMITÉE
ORNEMENTS
d'ÉGLISE

PROPRIÉTÉ DE

J. de Gigord.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Apôtre saint Jean. In-12, avec gravure.
Le Cardinal Lavigerie. 2 vol. in-8° écu, avec portraits et cartes.
Le Cardinal Lavigerie. Oraison funèbre. In-8° écu.
Dieu dans l'ecole. Le Collège chrétien. 2 vol. in-8° écu.
Le Doute et ses victimes. In-12.
La Foi et ses victoires. 2 vol. in-12.
Le Général de Sonis. In-8° écu, portrait.
Histoire de saint Ambroise. In-8° écu.
Histoire de la Vénérable Mère Marie Barat. 2 vol. in-4° illustré.
Le même ouvrage. 2 vol. in-12.
Histoire de Mme Duchesne. In-12.
Histoire du Cardinal Pie. 2 vol. in-8°, portrait.
Lelièvre (Ernest) et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. In-8° écu, avec portrait.
Les Deux Frères : Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau. In-8° écu, avec portraits.
Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance. In-8° écu, avec portrait.
L'Évangile du Pauvre. In-12.
Lettre sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé. In-8° raisin.
Le Livre de la Première Communion et de la Persévérance. Gr. in-32 carré.
Le même ouvrage, édition illustrée. Gr. in-18 carré.
Louise de Marillac. In-8° écu, portrait.
Pie VII à Saint-Sulpice (Discours). In-8°.
Un siècle de l'Église de France (1800-1900). In 8°.
Le Vieillard. La vie montante. Pensées du soir. In-8° écu, avec gravure.
Saints et Saintes de Dieu : Discours et panégyriques (1868-1909). In-12.
Léon XIII et le toast d'Alger. In-8°.
Vingt année de Rectorat (1887-1888, 1907-1908). In-8° écu illustré.

Héliog. Dujardin J. DE GIGORD Editeur

FRÉDÉRIC OZANAM

d'après un dessin de Janmot

Imp. Ch. Wittmann

Mgr BAUNARD
RECTEUR HONORAIRE
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

FRÉDÉRIC OZANAM

D'après sa correspondance

CINQUIÈME ÉDITION

QUATORZIÈME MILLE

PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

1922

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawa
ttaviensis
LIBRARY

BX
4705
.O8
B375
1922

DECLARATION

Je déclare qu'en attribuant, dans cette histoire, la qualification de saint à des personnages que l'Église n'a pas élevés sur ses autels, je n'entends le faire qu'au sens et dans la mesure autorisée par les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631.

Je déclare en outre que je soumets cet ouvrage et ma personne au jugement du Saint-Siège, désavouant à l'avance, de bouche et de cœur, tout ce qui, contre ma volonté, ne serait point conforme à l'enseignement de la Sainte Église, ma mère, dans l'obéissance de laquelle je veux vivre et mourir.

PRÉFACE

Le 10 avril 1910, deuxième dimanche après Pâques, fête et assemblée générale annuelle de la Société de Saint-Vincent de Paul, à Paris, la messe traditionnelle fut célébrée dans la crypte de l'église des Carmes, rue de Vaugirard, en présence du conseil général de l'Œuvre et d'un grand nombre de confrères.

Cette crypte historique est dépositaire du corps de Frédéric Ozanam, qui y repose sous un modeste monument, depuis 1853. Prenant occasion et sujet de ce souvenir et de cette tombe. M. l'abbé Guibert, prêtre de la compagnie de Saint-Sulpice, supérieur de l'ancienne Maison ecclésiastique des Carmes, aujourd'hui séminaire de l'Institut catholique, prononça à l'Évangile une mémorable allocution, toute d'actualité et de circonstance. Ayant d'abord salué dans saint Vincent de Paul le premier patron de la Société, il en vint aussitôt à prononcer le nom d'un second, que ce lieu rendait présent à la pensée de tous. Et Frédéric Ozanam devint dès lors et jusqu'à la fin tout le sujet du discours.

Le prêtre parla de lui non seulement « comme

d'un modèle qu'on imite et comme d'un patron qu'on honore, mais déjà comme d'un protecteur qu'on invoque, sinon en public du moins dans le secret de son cœur. » Il le salua, comme « le principal fondateur de la Société dont la jeune paternité lui a été reconnue par la tradition, cette voix de tous qui ne trompe pas ». Il constata le vœu général des conférences appelant le jour où, moyennant la sanction de l'Église, il leur serait donné de lui rendre un culte public et solennel. Et recherchant quelles conditions l'Église met à cette élévation, le vénéré prédicateur estima qu'elles furent admirablement remplies par la vie, la doctrine et les œuvres de ce juste : sa vie de piété et d'innocence, sa doctrine de foi communicative; et les œuvres de lumière et de bienfaisance corporelle et spirituelle, qui ensemble ont fait de lui un incomparable apôtre de la vérité et de la charité, dans le monde.

L'amour de Dieu en est le principe, la sanctification des âmes en est le terme; et le même discours n'hésite pas à nommer la Société de Saint-Vincent de Paul, « une association de piété non moins qu'une congrégation de charité ».

« Or, se demande-t-il, quand, au sein de l'Église, une œuvre chrétienne a jeté de si profondes racines dans les âmes et étendu si loin ses branches chargées de fruits; quand elle puise sa sève dans une vie religieuse si pure et si intense, n'est-on pas en droit d'en conclure qu'elle est de Dieu, que le cœur où elle prit naissance fut plein de Dieu, et que le front de son auteur est digne de porter l'auréole?... La vitalité et l'efficacité de son action sont la garantie et la consécration de ses vertus. »

« Furent-elles, ces vertus chrétiennes, pratiquées

par Ozanam au degré héroïque? Il appartiendra à l'Église d'en juger : mais à nous, Messieurs, il appartient de porter sa cause devant Elle. D'avance soyons sûrs qu'elle sera étudiée avec la plus vive sympathie. »

L'Allocution se termina pratiquement par un double vœu : le premier que fût lue et méditée davantage la biographie du fondateur; le second que, dans ses biographies à venir, une plus grande part fût faite à la vie intime, chrétienne, apostolique, en un mot aux « vertus éminentes de ce véritable saint ».

C'est de ce désir, auquel s'associèrent le Conseil général et l'Assemblée, que naquit le présent ouvrage.

Pourquoi l'ouvrier en fut-il cherché si loin, et choisi si vieux? Il ne m'appartient pas d'en connaître. J'ai seulement à m'excuser de m'être fait trop prier; et, tout en remerciant du grand honneur qui m'était fait, de n'en avoir d'abord envisagé le fardeau qu'avec gémissement. Mais j'allais accomplir ma 83e année. Je venais de publier mon livre testamentaire *Le Vieillard;* j'achevais à peine le paiement d'une grande dette d'admiration et de reconnaissance : *Les deux Frères.* N'était-ce pas la fin de ma tâche? N'était-ce pas aussi, je le sentais, l'extrême limite de mes forces? Or, cette heure avancée de ma longue journée était-elle l'heure d'entreprendre? Et allais-je m'aventurer à ouvrir un nouveau sillon que probablement je n'achèverais pas?

Je demandai donc grâce!... Mais bientôt, quel fut donc l'aiguillon qui me fit me relever, céder, présenter ma tête plaintive, mais soumise, puis heureuse, au joug de l'obéissance, maintenant reconnu doux et bon, et son fardeau léger?

D'abord, j'aimais Ozanam depuis ma tendre jeunesse. L'homme dont on me demandait de reprendre l'histoire n'était-ce pas celui duquel M. Guibert venait de m'écrire : « Ce fut le plus grand catholique de son temps » ? — J'aimais la Société de Saint-Vincent de Paul, qui peut tant aujourd'hui pour le salut de l'Église, moyennant sa fidélité à l'esprit et à la grâce que Dieu avait déposés originairement dans ce Vase d'élection qu'on me demandait d'ouvrir plus à fond. — J'aimais la jeunesse des Écoles que je servis soixante ans, et de laquelle Ozanam fut le plus parfait modèle. — Et puis, l'avouerai-je? La pensée, dirai-je égoïste? de passer une année, peut-être la dernière de ma vie, avec une telle âme, une telle intelligence, un tel cœur, dans un commerce de toutes les heures, éclairant mes ténèbres, ranimant mes langueurs, consolant ma solitude, me détachant de la terre, et déjà m'entr'ouvrant le ciel!... Cette perspective l'emporta. Quoi! allais-je fermer ma porte à cet hôte, à cet ami? Ah! qu'il soit le bienvenu ! Le livre sera écrit, et écrit avec amour. Il sera commencé du moins. Achevé, si je le puis?... A la grâce de Dieu ! — Bon et grand Ozanam, entrez !

J'ai la même ambition pour ceux qui liront ces pages : celle de les faire vivre intimement et constamment avec lui.

Nombreux sont ceux qui ont écrit sur Frédéric Ozanam, avant moi! Je place en tête son frère, le missionnaire, qui, dans la biographie trop rudimentaire qu'il a faite de lui, a déposé des trésors de souvenirs domestiques qui ne pouvaient nous être transmis que par cet autre lui-même. Puis viennent les deux grands et illustres amis qui l'ont approché de

plus près, Lacordaire et Ampère, et qui lui ont fait chacun une belle couronne, l'un de son éloquence, l'autre de sa science littéraire, tous deux de leur affection. D'autres amis encore, dans des articles nécrologiques ou des études littéraires : M. de Lavillemarqué, M. le Dr Dufresne de Genève; des disciples choisis de Stanislas ou de la Sorbonne, M. Caro, l'abbé Perreyve, M. Heinrich, M. Maxime de Montrond, M. Urbain Legeay, son ancien maître; un frère d'œuvres, le saint Comte de Lambel, son intime ami Dufieux, dans un Éloge manuscrit, etc.

Plus tard parut un ouvrage considérable de M. Charles Huit, professeur à l'Institut catholique de Paris, publié sous les auspices du cardinal Perraud; Un autre, de première main, sur *La jeunesse d'Ozanam*, par M. Léonce Curnier, couronné par l'Académie française. Un résumé biographique et critique, d'une ferme tenue, par M. Bernard Faulquier, membre marquant de la Société de Saint-Vincent de Paul, avec une préface de Mgr Baudrillart.

Je distingue particulièrement le *Frédéric Ozanam* de mistress Kathleen O'Meara, une irlandaise, dans les récits de laquelle je fus heureux de reconnaître quelques échos de ses conversations avec la veuve d'Ozanam. Une biographie abrégée nous parvient du Canada. Une étude morale sur la Correspondance d'Ozanam nous arrive de plus loin encore, du protestantisme! C'est l'œuvre d'une dame protestante piétiste de Genève, Mme Humbert, édifiée et émue de la vertu et grandeur d'âme qu'elle a trouvée dans ses lettres. Enfin des études littéraires, telles que celle excellente de M. Poulin, *Éloge d'Ozanam* couronné par les Jeux floraux de Toulouse, etc., etc.

J'ai voulu les nommer tous ou presque tous, parce

que je me tiens pour redevable, quoique diversement, à tous; parce que tous aussi sont unanimes dans le témoignage de leur vénération et admiration pour cette éminente supériorité de vertu, anticipant ainsi sur le culte religieux que déjà, comme nous, ils lui décernent dans leurs cœurs.

Cependant, il m'a bien fallu reconnaître que ces excellents travaux, biographies, notices, articles et souvenirs, études détachées, bons à consulter, n'étaient toutefois que des esquisses et que l'histoire complète d'Ozanam restait encore à faire. Si, comme le prêtre l'avait dit auprès de son tombeau, si chez lui l'homme extérieur, l'homme de science, l'écrivain a laissé un nom illustre; si même l'homme de bien, l'homme d'œuvres a laissé une mémoire universellement bénie, d'autre part l'homme intime, l'homme moral et religieux, l'homme de Dieu enfin n'a pas encore été présenté au public, comme il mérite de l'être. C'est donc cette histoire, celle de son âme, et quelle âme! que le temps est venu de faire sortir naturellement de chacun et de l'ensemble des actes d'une vie qu'elle anima de son grand souffle. Or, cette âme, nous l'avons encore vivante dans sa parole : Ozanam l'a laissée immortelle dans ses ouvrages et dans ses lettres. Et si son histoire intime est encore à écrire, elle n'est plus à chercher; en réalité elle existe en puissance, en substance : nous la trouverons là.

Nous trouverons Ozanam intime, d'abord dans ses écrits qui furent faits de ses leçons. L'âme d'Ozanam ne s'abstrait ni ne se désintéresse nulle part des choses de son enseignement. Il y demeure lui-même par toutes ses facultés de juger, d'admirer ou de réprouver, de bénir ou de haïr. Il en ressort par les belles moralités qu'il en tire, par les instructions

qu'il en recueille pour l'auditeur ou le lecteur; par les actualités qu'il y mêle, les applications qu'il en fait à son temps et à son pays, les hommages qu'il fait monter de là jusqu'au Roi éternel des siècles; et, parfois aussi, par ces retours mélancoliques sur lui-même, sa vie, sa mort, ses tendresses, sa souffrance, qui sont bien les pages les plus pathétiques de ses ouvrages.

Mais si la vie et l'âme d'Ozanam transpirent, si je puis dire, dans ses livres, elles remplissent ses lettres et elles en débordent. Il est tout entier dans sa *Correspondance*. Toute sa vie, sa vie de famille, d'amitié, de relations et d'action, reconstituée dans la suite des événements qui retrouvent là leur ordre de date, leur cadre de lieux et leur ambiance de circonstances, avec leur sens juste et leur couleur vraie. De même, toute son âme, laquelle s'y découvre manifeste, grandissante, dans chacune des phases de cette existence ! Celle de sa jeunesse : les aspirations généreuses, les desseins grandioses, l'angoissante recherche de sa voie, l'éclair impérieux de la vocation, le flux et le reflux de l'espérance et de la crainte, les ivresses sacrées de la science et de la foi. Puis celle de l'âge mûr : les chastes combats, les saints amours, l'enthousiasme de la vérité et de la charité, le zèle conquérant, la fierté de la conscience, les délicatesses du cœur, les déceptions cruelles, les blessures traîtresses. Enfin le déclin, non celui de l'âge mais de la vie avant l'âge : le travail acharné et sanctifié, ce crucifiement à sa plume, à sa chaire, dont lui avait parlé Lacordaire. Alors la consommation, l'immolation : la souffrance surnaturalisée, l'héroïsme tranquille du sacrifice dans sa sublimité. Fleurir, mûrir, mourir : ce serait l'épigraphe de ce livre comme

c'est le partage et le progrès de cette vie, si pleine, si haute, si courte!

Le plus grand nombre de ces lettres a été publié. Un certain nombre d'autres m'ont été communiquées discrètement par Celle qui en a reçu le trésor en héritage, et qui les garde religieusement comme les reliques d'un père[1]. Qu'elle en soit remerciée! Quelques autres, jusqu'alors inédites, ont été opportunément retrouvées. C'est une collection totale d'environ deux cents pièces, desquelles est fait le tissu tout entier de cette histoire, la chaîne aussi bien que la trame. Tout mon Ozanam est là, et là constamment; non pas seulement sa trace, mais sa voix, sa parole, et conséquemment sa vie; sa vie dans toute sa vérité, sa parole dans toute sa candeur, sa voix dans ses plus beaux accents, des lettres qui sont les plus belles de ses pages, parce qu'elles sont celles qui lui ressemblent le plus. Lui enfin parlant et écrivant, et lui au lieu de nous qui n'avons fourni à ce bouquet que le fil à les lier. Personne n'y perdra, et nous moins que personne.

Mais quelle est donc cette figure, restée à demi voilée, et qui semble, à cette heure sombre, monter à l'horizon dans une douce lumière pour éclairer nos voies? « Comme saint Vincent de Paul, Ozanam fut un apôtre : apôtre de la vérité; apôtre de la charité. » Tout est dit en ces deux paroles prononcées dans la crypte des Carmes.

Apôtre de la vérité, de la vérité catholique dont il a

1. Mme Laurent Laporte Ozanam, décédée le 26 juin 1911, presqu'au lendemain de la publication de cette Vie à laquelle elle avait grandement aidé, et dont elle avait reçu une grande joie ; et à l'avant-veille de ce centenaire de son père, dont la fête lui était une chère espérance.

entrepris la démonstration. A dix-sept ans, Ozanam en dresse le plan; à dix-huit, il en fait l'œuvre contre le saint-simonisme; à vingt ans, il en lève le drapeau, à la Sorbonne, contre l'antichristianisme de Jouffroy; à vingt et un ans, il en provoque le haut enseignement à Notre-Dame, auprès de l'archevêque de Paris. A trente ans, il la fait monter, savante éloquente, dans une chaire de la Sorbonne[1]. Il se dévoue à sa défense jusqu'à son dernier souffle, ce souffle qui, un jour, s'exhalait ainsi de sa poitrine près de se rompre : « Notre vie vous appartient, Messieurs. Quant à moi, si je meurs, ce sera à votre service! » Ce fut son adieu.

Apôtre de la charité. A vingt ans, il inaugure, avec une poignée d'étudiants, la première conférence de Saint-Vincent de Paul : « Allons aux pauvres! » Après Paris, après Lyon, il en étend le bienfait à la France, en attendant les deux mondes : « Je voudrais, a-t-il dit, enlacer le monde entier dans un réseau de charité. » Ses yeux, avant de se fermer, devaient compter deux mille de ces foyers desquels le Seigneur avait dit : « Je suis venu apporter le feu dans le monde : et que veux-je sinon qu'il s'allume partout? » Moins d'un mois avant sa mort, il se traînait de Livourne à Sienne pour aller y préparer le berceau d'une conférence d'étudiants, sa dernière fille. Puis il rentrait pour s'embarquer, revoir la France et y mourir le lendemain.

Il mourut à quarante ans. Il avait tout donné à

1. M. Guibert ajoute ici : « Dans toutes les questions concernant la foi, telle était sa délicatesse de conscience que l'Église n'eut point de fils plus soumis à toutes ses directions. S'il partagea certaines idées libérales de son temps, ce fut par générosité de cœur et à cause de l'amour même qu'il portait à la religion et à ses frères, et non par une déviation quelconque du sens chrétien. »

Dieu par acte solennel : « Voici que je viens ! Seigneur ! » On le vit, une année entière, se traîner haletant de station en station sur le long chemin de son Calvaire. Comme un fils blessé qui cherche le bras de sa mère, on le voit qui s'assied tour à tour aux pieds de Notre-Dame de Burgos, de Notre-Dame de Bétharam, de Notre-Dame de Buglosse, de Notre-Dame de Pise, pour descendre vers le port et se coucher enfin aux pieds de Notre-Dame de la Garde. C'est là que l'attendait la Reine du Ciel pour le soulever de sa couche et l'emmener près d'elle, dans la maison du Père. C'était au jour de la fête de sa Nativité, 8 septembre 1853. Je ne sais rien de plus beau et de plus grand que cet itinéraire de douleur, soutenu par l'élan d'un cœur déjà plein du Ciel où il touchait. Il n'y a pas de page plus divine dans l'histoire des saints.

Mais ne nous hâtons pas de prononcer sur lui ce dernier et grand mot. Écrivons l'histoire telle qu'elle est, et montrons l'homme tel qu'il fut, dans les conditions terrestres de notre mortalité, sans autre préoccupation que celle de la vérité simple. Ozanam n'eût pas souffert un autre langage. Ne célébrons pas ses vertus, racontons-les. N'exaltons pas ses pensées, exposons-les. Ne proclamons pas Bienheureux ce miséricordieux, ce pacifique, ce doux, cet altéré et affamé de justice ; mais rappelons ses œuvres de miséricorde, de clémence, de douceur, de justice et de paix. Ne saluons pas en lui, prématurément, un confesseur de la foi ; mais voyons comme il la confessa devant amis et ennemis. Ne couronnons pas le martyr, regardons comme il a su souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, et mourir dans l'embrassement

et sur le cœur de Celui dont il disait alors : « Comment le craindrais-je ? Je l'aime tant ! »

Et puis, silence et prière ! Ne renonçons pas un seul instant pour lui à notre ambition de famille. Mais que ce soit en multipliant autour de nous les œuvres dont il fut le promoteur, et chez nous les vertus dont il fut le modèle. Et puis, pleins de confiance, laissons l'Église faire elle-même son œuvre de sagesse et de temps. Le prédicateur de la crypte ne nous a-t-il pas assurés « que la cause du pieux fondateur, si elle était portée à Rome, y serait étudiée avec la plus vive sympathie » !

On ne peut en douter après les marques multipliées que la Société de Saint-Vincent de Paul et la personne de son fondateur en ont reçues de Sa Sainteté Pie X, dans ces derniers temps :

Il n'y a pas encore trois ans, 11 avril 1909, le pèlerinage des Conférences de Saint-Vincent de Paul à Rome s'étant trouvé coïncider avec les solennités romaines de la Béatification de Jeanne d'Arc, l'organe officieux du Vatican, l'*Osservatore romano*, en prit occasion d'associer à ce nom le nom d'Ozanam, sous ce titre collectif et éclatant : « *Dopo cento anni : Giovanna d'Arco, Frederico Ozanam :* Cent ans après : Jeanne d'Arc et Frédéric Ozanam. » On y lisait : « Ce n'est pas par un rapprochement fortuit que les fêtes de la Bienheureuse Jeanne d'Arc se trouvent liées à celles du prochain *Centenaire* de la naissance de Frédéric Ozanam, un des héros et apôtres de la charité en France. Un lien intime unit les deux solennités des deux glorieux enfants de la France, etc... » — Le *Bulletin* de la Société prit acte de ces avances de l'*Osservatore*. « C'est la première fois, croyons-nous, note-t-il, que notre vénéré Fondateur

est mis en parallèle avec un Bienheureux placé sur les autels. Faut-il y voir pour lui le présage d'une gloire plus haute et plus pure que celle de la renommée terrestre? »

En ces mêmes jours, 16 avril, le nom d'Ozanam se trouva associé par le Souverain Pontife lui-même à celui de saint Vincent de Paul, pour une œuvre qu'il estime être la sœur puînée de celles de ce grand fondateur d'une double famille religieuse. Sa Sainteté parla ainsi :

« Vincent de Paul, qui déjà s'était survécu dans la congrégation des vénérés prêtres de la Mission et dans celle des incomparables filles de la Charité, se survit de nos jours dans l'admirable Institut des Conférences, héritier de sa foi, de sa charité, de son esprit apostolique. Génération nouvelle, postérité inattendue et innombrable qui a porté en tous lieux des fruits choisis de bénédiction! Le grain de sénevé, semé en 1833 par *Ozanam,* est aujourd'hui un arbre gigantesque, qui étend ses rameaux dans le monde entier, et qui devient l'abri autour duquel se groupent les néophytes de toutes les missions de la terre [1]. »

Enfin voici qu'une autre parole, tombée des mêmes lèvres augustes, serrant le rapprochement, affirme l'affinité spirituelle des deux apôtres de la charité, et la filiation de leurs âmes et de leurs vies, dérivées l'une par l'autre « des sources du Sauveur », comme s'exprime l'Église.

C'était dans les mêmes semaines. Le très révérend Mgr Blenk, archevêque de la Nouvelle-Orléans, venait de faire à Pie X le rapport des œuvres accomplies

1. *Pèlerinage à Rome* 13-20 avril 1909. Au secrétariat de la Société, réponse de S. S. Pie X, p. 3 et 4. — Et *Bulletin* S. V. P., mai 1909, p. 121.

dans les diocèses de la Louisiane par la Société de Saint-Vincent de Paul. Et alors Sa Sainteté : « Oh! « oui, c'est bien ainsi que doit se manifester l'esprit « de saint Vincent de Paul et du grand fondateur « *Ozanam*. C'est ainsi que l'on gagnera le cœur du « peuple et qu'on l'amènera à Dieu. » Et, comme l'évêque lui demandait de prier pour l'extension universelle des conférences dans le Nouveau-Monde : « C'est ma prière continuelle, reprit le Saint-Père. Je « n'ai pas de désir plus ardent que celui de voir « cette Société porter jusqu'aux confins du monde « *l'esprit et la vie d'Ozanam, qui est la vie du* « *grand apôtre de la charité saint Vincent de Paul,* « *laquelle est elle-même la vie du divin Sauveur*[1]. »

Recueillons religieusement cette parole : un rayon s'en échappe. Est-ce une aurore?... Je ne veux voir, à sa clarté, que le témoignage de l'honneur dans lequel sont tenues, sur ces hauteurs sacrées, la personne et l'œuvre d'Ozanam. J'y trouve aussi l'encouragement à d'opportunes démarches, moyennant la soumission aux règles et conditions auxquelles l'Église assujettit sagement les vœux les plus légitimes de ses fils. C'est enfin le rappel au devoir de la prière, jusqu'au jour, prochain d'ailleurs, d'une date qui, réveillant un

1. A son retour d'Europe, en octobre, Mgr Blenk présidait l'assemblée des conférences de la Louisiane, au nombre de plus de mille confrères réunis pour la célébration du cinquantenaire de leur fondation dans la cathédrale Saint-Louis, assisté des évêques de Natchez, d'Oklaboma, de Natchitoches et de Mobile. Dans l'assemblée du soir, ouverte par le *Veni Creator*, l'Archevêque, montant en chaire, annonça à l'immense assemblée qu'il lui apportait de Rome un précieux message dont l'avait chargé pour eux le très saint Père Pie X. Et il leur donna lecture de ces paroles textuelles, avec le récit de l'audience. (V. le *Bulletin* de la Soc. de St-V. P., Janvier 1910, p. 24).

grand souvenir de famille, affermit déjà notre confiance.

L'année prochaine, 1913, le 23 avril amènera le *Centenaire de la naissance de Frédéric Ozanam*. La Société de Saint-Vincent de Paul se propose de le célébrer dans l'action de grâces, par des fêtes solennelles, en vue d'un nouvel essor à imprimer à ses œuvres, et de l'esprit apostolique à ranimer dans ses membres, par le souvenir et l'exemple de son fondateur mieux connu.

Paris en sera sans doute le centre principal. Mais c'est vers Rome que déjà se tournent les regards des Confrères qui y monteront porter leur hommage aux pieds de Pie X, comme autrefois Ozanam aux pieds de Pie IX, pour y affirmer la foi, y recevoir le mot d'ordre, y entendre les saints oracles, et en remporter l'espérance et la bénédiction.

Je ne serai pas, quant à moi, de ces pèlerins de Rome, ni peut-être un témoin de ces fêtes ici-bas, content seulement d'en avoir ici, si je puis dire, sonné les premières vêpres. Mais si le Maître de la vie daigne encore prolonger la mienne jusqu'à cette journée, c'est à genoux que je recevrai la parole de force et de lumière dite par le Vicaire du Christ et portée à ces milliers et milliers de chrétiens. Que si de plus le nom d'Ozanam y est particulièrement et religieusement prononcé dans la reconnaissance et la vénération, j'en tirerai l'augure d'une journée plus solennelle encore. Et ce sera pour ma vieillesse une dernière et grande joie, comme ce sera pour ce livre la plus haute et la plus précieuse récompense en ce monde.

Gruson, Villa Jeanne d'Arc.
En la sainte fête de Noël 1911.

FRÉDÉRIC OZANAM

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES

LES ANCÊTRES. — LA FAMILLE. — LE COLLÈGE.
LA CRISE DU DOUTE.

1813-1829.

Frédéric Ozanam naquit le 23 avril 1813, à Milan, alors ville française, de parents français de vieille race, et chrétiens de vieille foi.

Son père, Jean-Antoine-François Ozanam, né à Chalamont, près Trévoux, était un caractère. Il était en cela le digne fils de Benoît Ozanam, l'un des douze châtelains de Dombes, et d'Élisabeth Baudin, descendante de la famille de La Condamine et de l'ancienne maison de Saillans, dont le dernier rejeton périt, en 1792, à la tête de vingt mille hommes, dans le mouvement royaliste du camp de Jalès.

Après de fortes études classiques au collège des oratoriens de Lyon, à vingt ans, 1793, Jean-Antoine entra comme soldat dans le régiment des hussards dits de Berchiny, où il prit une part remarquée,

sous le général Bonaparte, aux batailles de Millesimo, Mondovi, Pavie, Lodi, Castiglione, Arcole et Rivoli, desquelles il rapporta cinq blessures, avec le brevet de capitaine, à 25 ans. On cite de lui une mission heureuse et habile de parlementaire auprès du général Souwaroff; la capture qu'il fit d'un général napolitain, le prince de la Cattolica, qu'il emmena prisonnier à Bologne; et la prise de l'étendard des Uhlands de Kraskinski, qu'il présenta à Bonaparte dont il avait attiré sur lui un regard d'estime et de confiance, qui lui demeura fidèle.

Ce soldat était un fils d'un dévouement intrépide. Aux jours de la Terreur, il se rendait avec son régiment, de Bourg sa garnison à Vienne en Dauphiné, quand, à l'étape de Meximieux, s'étant un peu détourné pour aller embrasser sa mère à Chalamont, il la trouva dans la consternation et les pleurs. Son mari venait d'être dénoncé, arrêté, et enfermé dans la prison d'Ambronay, près Ambérieu, pour de là peut-être monter à l'échafaud. Prenant avec lui deux hussards bien armés, Jean-Antoine monte à cheval, accourt à Bourg où il savait que le Comité de surveillance tenait séance, pénètre de force dans la salle, et, le pistolet au poing, somme le bureau de signer un ordre d'élargissement qu'il emporte. Puis ventre à terre, il s'enfuit pour échapper à la poursuite des gendarmes que le comité, revenu de sa surprise, avait lancés sur ses traces. Il n'eut que le temps de courir rassurer sa mère en passant, pour tout de suite rentrer au régiment, où, chose étrange, l'on ne s'était pas aperçu de son absence !

Jeune, riche, fort agréable de sa personne, aimable, spirituel, aimant le monde, et d'une inaltérable gaieté, cet officier d'espérance n'en quitta pas moins

le service lors de l'avènement de l'Empire, pour se marier à Lyon, à Marie Nantas, fille d'un riche négociant, avec laquelle il vint s'établir pour le même commerce, à Paris. Il y prospérait, lorsqu'une trop chevaleresque imprudence lui fit engager sa signature en faveur d'un parent insolvable, qui l'entraîna dans sa ruine. Il ne lui restait plus qu'à reprendre l'épée. Il avait à Paris d'anciens compagnons d'armes qui parlèrent de lui au vainqueur d'Arcole devenu empereur des Français : un brevet de capitaine dans la garde impériale fut offert à l'ancien et brillant officier de hussards. Jean-Antoine n'était pas partisan de l'Empire. Il remercia, mais refusa, préférant à cette haute faveur et à cette brillante perspective d'avenir l'honneur de la fidélité à ses convictions.

On l'avait vu alors, ne voulant rien devoir qu'à son travail, partir pour Milan, y appeler sa jeune famille, et là, tout en donnant des leçons, entreprendre et poursuivre l'étude de la médecine dont il avait l'attrait. Il racontait comment il se rendait pauvrement à pied, chaque trimestre, de Milan à Pavie pour ses examens. Il lui suffit de deux ans pour les passer tous avec distinction, et mériter le diplôme de docteur; lequel il ne tarda pas d'ailleurs à justifier surabondamment par un travail en italien qui le mit en relation scientifique avec les maîtres d'alors, le comte Moscati, Locatelli, Scarpa, qui l'eurent en particulière considération[1].

1. En 1809 on trouve le nom d'Antoine Ozanam figurant en sa qualité d'homme de sciences, avec le titre de Conservateur de la Bibliothèque Ambrosienne. — Parmi ses ouvrages on cite : 1° *La dernière campagne de l'armée franco-italienne sous les ordres du prince Eugène de Beauharnais en 1813 et 1814* (Paris, chez Dentu, 1817, sans nom d'auteur). 2° *Histoire médicale générale des maladies épidémiques*

C'est à l'exercice courageux et généreux de son art que nous le trouvons en 1813, avec le titre de médecin de l'hôpital militaire de Milan, effroyablement ravagée par une épidémie de typhus. Les deux premiers médecins ayant succombé au fléau, Ozanam leur collègue, demeura seul au poste du péril pour les remplacer auprès des malades qui s'y succédaient par centaines. C'était jour de bataille. Le major ne quitta pas le terrain jusqu'à ce que le terrible ennemi eût battu en retraite. Napoléon, souverain de la Lombardie, lui envoya la décoration de la Couronne de fer.

Le Ciel lui accorda une plus grande récompense. C'est dans cette même année, 1813, que lui naquit *Antoine-Frédéric,* le cinquième enfant d'une famille qui devait en compter quatorze.

Un jour nous verrons ce fils écrire ainsi de lui : « En passant par les révolutions, par les camps, par les adversités, mon père avait gardé une foi vive, un noble caractère, un grand sentiment de la justice, une infatigable charité pour les pauvres. Il aimait les sciences, les arts, le travail. Il nous inspirait le goût du grand et du beau. »

Tel est, en ces quatre ou cinq mots, l'héritage intellectuel, moral et religieux qu'Ozanam avait reçu de son père. C'est une très grande avance sur le chemin de la vertu que d'y trouver la trace de ceux du même sang et du même nom qui y ont marché devant nous, en éclaireurs ou en pionniers.

en Europe, depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours. Ouvrage en cinq volumes. Lyon, 1823.

Et de nombreux Mémoires présentés à l'Académie royale des Sciences de Lyon, de 1823 à 1832.

Non moindre était l'héritage d'exemples et de souvenirs qu'il tenait de sa mère.

Née le 18 juillet 1781, Marie Nantas avait des souvenirs d'enfance qui la reportaient aux horreurs du siège de Lyon, 1793, durant lequel elle et ses sœurs avaient vécu casematées dans des caves. Elle avait vu son père, un notable de la ville, négociant en soie, administrateur de l'Hôtel-Dieu, nommé capitaine-enseigne de son quartier, donner ses jours et ses nuits à la défense du rempart. La ville prise, elle avait vu son frère Jean-Baptiste, à peine âgé de dix-huit ans, mitraillé aux Brotteaux, avec la fleur de la jeunesse lyonnaise. Son père et sa mère n'échappèrent à l'échafaud que par la fuite. Ils trouvèrent un refuge pour eux et leurs enfants en Suisse, dans le canton de Vaud, à Echallens, entre les deux beaux lacs de Genève et de Neufchâtel, où les accompagnait un vieil oncle, ancien prieur de la chartreuse de Premol. Marie se souvenait que c'était là, dans une pauvre église partagée entre les catholiques et les protestants, qu'elle avait fait son inoubliable première communion. Rentrée à Lyon avec la paix et la sécurité, la famille y retrouva non pas ses biens, mais son rang; et M. Nantas fut de ceux qui, en 1798, firent accueil au général Bonaparte qui de là allait prendre, à Toulon, le commandement de l'expédition d'Égypte.

Mûrie à cette rude école, celle de la femme forte, la jeune Mme Ozanam, après le revers de son mari, n'avait pas faibli un instant devant la face austère de la gêne domestique, ni du travail des mains que lui imposait la charge de la famille croissante, et l'exemple de l'homme de cœur qui, dans ce Milanais lointain, affrontait tous les labeurs pour s'ouvrir, à

trente-six ans, une nouvelle carrière. C'est en 1815, après la rentrée de l'Autriche à Milan, que le fier Français, ne voulant ni vivre, ni élever ses fils sous une domination étrangère, ramena sa famille à Lyon. Mais là encore, la lutte pour l'existence fut rude pour le docteur improvisé et ignoré ; plus rude encore pour la mère de quatorze enfants dont elle vit onze mourir jeunes ou en bas âge, sous ses yeux.

Elle ne les pleura pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. A chaque départ ses regards en larmes se portaient vers le ciel. Frédéric s'en souviendra plus tard et écrira : « Que de fois j'ai vu pleurer alors mon père et ma mère, puisque, sur quatorze enfants, le ciel ne leur en a laissé que trois ! Mais combien de fois aussi ces trois survivants, dans leurs chagrins, dans leurs périls, n'ont-ils pas compté sur leurs frères et sœurs qu'ils avaient parmi les anges ! Ah ! ceux-là sont bien aussi de la famille ; ils se rappellent à nous, tantôt par des lumières, tantôt par des secours inattendus. Heureuses maisons qui ont ainsi la moitié des leurs là-haut, pour faire la chaîne et tendre la main à ceux d'ici-bas ! »

Hâtons-nous de mentionner aux côtés de Mme Ozanam une admirable servante, *Guigui* (Marie Cruziat), entrée presque enfant au service des grands-parents, d'une probité à toute épreuve, d'une économie fabuleuse ; tête de bon jugement, et cœur d'un dévouement généreux, qui, dans ces années difficiles, tenait à venir ajouter son obole au modeste revenu de ses maîtres aimés.

Vinrent enfin de meilleurs jours. Le Docteur était déjà connu par ses Mémoires et publications médicales, quand, un concours s'étant ouvert pour le poste très disputé de médecin de l'Hôtel-Dieu, il y

conquit le premier rang. L'Académie royale des Sciences de Lyon couronna ses travaux, puis lui ouvrit ses portes. Nous le voyons qui, après 1830, envoie des articles à la *Revue des Deux-Mondes*, tandis que le corps médical tout entier s'honorait de son nom.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que ce nom d'Ozanam était prononcé dans la haute région des sociétés savantes de cette ville. Lyon mettait justement au nombre de ses illustrations scientifiques du XVIIe siècle un Jacques Ozanam, qui venu chez elle à vingt ans, vers 1660, y avait enseigné les mathématiques avec un tel éclat que, dix ans après, les d'Aguesseau l'appelaient à Paris pour prendre part aux travaux de l'Académie des Sciences, et occuper une chaire de mathématiques supérieures à l'Université. Il les porta très haut et très loin dans son enseignement et ses livres. Fontenelle prononça l'Éloge du « célèbre mathématicien ». Sur toute chose, cet arrière-grand-oncle de Frédéric fut superlativement un savant chrétien : « Je veux, avait-il écrit, que ma physique soit une physique chrétienne, et qu'elle conduise à Dieu. » Plus chrétien encore dans sa vie que dans ses livres, bon, simple, désintéressé, charitable, père de douze enfants religieux comme lui, inviolablement attaché à sa foi, il répondait spirituellement aux Jansénistes et plus tard aux Encyclopédistes de son entourage : « Il appartient aux docteurs de la Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en Paradis par la perpendiculaire. »

Enfin s'il faut en croire certaines traditions et papiers de famille, ce serait bien plus haut encore

qu'il faudrait faire remonter cet héritage de foi. On y raconte qu'au commencement du VIIe siècle, l'archevêque de Vienne, saint Didier, fuyant la persécution de la reine Brunehaut, trouva asile dans la maison d'un riche juif des Dombes, Samuel Hosannam, au bourg de Boulignieux, dont il était le seigneur. Didier en profita pour lui prêcher l'Évangile. Il le fit si bien qu'il eut le bonheur de le convertir, ainsi que sa nombreuse famille. L'évêque fut peu après martyrisé, non loin de là. Mais le sceau du baptême demeura indélébile sur le front de la longue lignée de son néophyte, leur ancêtre dans la foi.

A ce patrimoine de services et de mérites le Dr Ozanam ajoutait l'apport tout chrétien de sa grande charité envers les malheureux. Lyon s'en souvient encore : « A l'instruction la plus solide, témoigne un Lyonnais, le médecin joignait le plus admirable dévouement. Un tiers au moins de sa clientèle était visité gratuitement. Sa profession était un vrai ministère de bienfaisance. Aux pauvres qu'il visitait, il ne se bornait pas à faire l'aumône de ses services, il leur faisait celle de son cœur, en s'efforçant de les consoler de leurs maux. Il avait pour eux plus que de la compassion, une vraie religion, considérant en eux la personne de son Dieu. On l'a vu même s'agenouiller au pied du lit d'un malheureux, et le faire invoquer avec lui l'assistance du Médecin divin. » Il lui était réservé, comme nous le dirons plus tard, de mourir dans l'exercice d'un ministère si chrétiennement compris.

Dans ces conditions du plus honorable désintéressement, l'exercice de la médecine n'enrichit pas le praticien, mais il lui conquit une situation de moyenne aisance que son fils déclarera plus saine, plus libre,

plus conforme et favorable à la vie de dignité et de vertu, dont il dit : « Je veux remercier Dieu de m'avoir fait naître dans une de ces positions moyennes, sur les limites de la gêne et de l'aisance, qui habituent aux privations, sans laisser totalement ignorer les jouissances permises ; où l'on ne peut s'endormir dans l'assouvissement de tous ses désirs, mais où l'on n'est pas distrait non plus par les sollicitations continuelles du besoin. »

Puis cet humble retour sur lui-même, et cette action de grâces : « Dieu sait, avec la faiblesse naturelle de mon caractère, quels dangers auraient eu pour moi la mollesse des conditions riches ou l'abjection des classes indigentes ! »

Frédéric était né chétif. A six ans, une fièvre typhoïde faillit l'emporter : « Mes bons parents, rappelle-t-il, ne quittèrent pas mon chevet pendant quinze jours et quinze nuits. Tout le monde a bien cru que je ne m'en étais tiré que par miracle. » Ce miracle, on l'attribuait à saint François Regis, l'apôtre du Vivarais, ardemment prié dans ces veilles, et duquel la chapelle était en vénération dans l'église de Saint-Polycarpe, à Lyon.

Dans une lettre à un camarade de collège, M. Materne, 5 janvier 1830, Ozanam fait de lui-même enfant ce portrait qui ne le flatte pas : « Je ne fus jamais plus méchant qu'à l'âge de huit ans. J'étais devenu entêté, colère, désobéissant. On me punissait, je me raidissais contre la punition ; j'écrivais des lettres à ma mère pour me plaindre ; j'étais paresseux au suprême degré. Il n'y avait pas d'espiègleries qui ne me vinssent à l'esprit. Et cependant c'étaient un bon

père, une très bonne mère, une très douce sœur qui faisaient mon éducation. »

En pendant de ce portrait, presque en contraste avec lui, nous avons celui-ci de la main de son frère aîné, l'abbé Alphonse Ozanam qui fut son biographe :

« Frédéric était un enfant irritable, il est vrai, tenace dans ses vouloirs, d'une extrême sensibilité et impressionnabilité; mais tendre envers les petits, compatissant à toute souffrance, d'une pureté angélique qui s'effrayait d'un rien, d'une impeccable sincérité, intraitable pour tout mal, enthousiaste de tout bien. » Et il en cite des traits.

Frédéric fut mis de bonne heure en contact avec les pauvres, ceux de son père, ceux de sa mère. Mme Ozanam dirigea presque toute sa vie, une association d'ouvrières, « La Veilleuse », formée pour aller à tour de rôle veiller au chevet des malades indigents. Vers la fin, les deux époux vieillissants s'engagèrent entre eux à ne plus dépasser le quatrième étage dans leurs rudes ascensions de charité. Mais, peu après, il arrivait que, l'un et l'autre se surprenaient en flagrant délit de contravention, sur le seuil d'une pauvre mansarde, sous les toits. Il devait, un jour, en coûter la vie au courageux docteur. Frédéric eut vingt ans ces exemples sous les yeux.

Son éducation chrétienne fut principalement l'ouvrage de son excellente et intelligente mère. Il dira d'elle, devant Dieu : « C'est sur ses genoux que j'ai appris votre crainte, Seigneur, et dans ses regards votre amour. » Préparée par l'épreuve à tous les sacrifices, elle était à la hauteur de tous ses devoirs de famille et de société, entourée du prestige de son autorité douce qui faisait d'elle « la mieux obéie comme la plus adorée des mères », et par celui d'une intelli-

gence distinguée et cultivée qui l'élevait au-dessus du commun des femmes de son rang. Elle parlait et écrivait bien, dessinait agréablement, ayant le goût des lettres et de la poésie, et s'y essayant dans de petites pièces de circonstance, joliment tournées et mieux dites encore. Il n'y avait pas de bonne fête de famille sans une joyeuse chanson de cette aimable mère.

Frédéric veut que, dans l'œuvre de son éducation, à côté de sa mère, une place soit donnée à une jeune sœur, Élisa, l'aînée de la famille, de laquelle, dix-huit ans après, il écrivait à un ami, dans ces termes d'une tendresse émue : « J'avais une sœur, une sœur bien-aimée, qui m'instruisait conjointement avec ma mère ; et de telles leçons étaient si douces, si bien présentées, si bien appropriées à mon intelligence enfantine, que j'y trouvais un véritable plaisir. » — « Voilà comment, explique-t-il, on a dit qu'étant enfant j'étais fort doux et fort docile ; et on attribuait cela à la faiblesse de mon tempérament ; mais l'influence de ma sœur en est une autre et meilleure cause. J'avais sept ans quand ma sœur, ma bonne sœur, mourut. Elle avait dix-neuf ans. Oh ! que j'en eus de chagrin ! »

Plus tard encore, presque à la fin de sa trop courte carrière, dans une de ses leçons à la Sorbonne, un jour Ozanam évoquera le souvenir transfiguré de cette mère et de cette sœur ; et d'une voix déjà affaiblie par la souffrance, il dira mélancoliquement : « Messieurs, si vaste qu'il soit, ce monde est trop petit pour nous. Il est trop petit pour nos désirs et nos espérances, surtout, si bientôt il ne doit plus avoir à nous donner que six pieds de terre. Il est trop petit pour nos souvenirs aussi, surtout si nous eûmes une mère qui aima les pauvres, qui nous aima, qui

s'épuisa de tendresse pour faire de nous des gens de bien; si nous eûmes une sœur qui abandonna la terre avant d'avoir connu d'autre amour que celui de Dieu. Alors n'avons-nous pas besoin de placer ces personnes chéries dans un monde meilleur que celui-ci? Ne croyons-nous pas à leur assistance, si quelque heureuse inspiration vient nous visiter? Et, si nous cherchons à rappeler dans notre mémoire ces chères images, ne rehaussons-nous pas encore de nouvelles beautés ces traits charmants et chéris, pour n'y voir plus rien que de parfait et d'immortel, ajoutant ainsi nous-même un nouveau chapitre à l'histoire des saints? »

A neuf ans, Frédéric, préparé par son père, était de force à entrer dans la classe de cinquième au collège royal de Lyon que dirigeait alors un proviseur prêtre : « Là, rapporte-t-il lui-même, peu à peu je devins meilleur. L'émulation triompha de ma paresse. J'aimais beaucoup mes maîtres : j'étudiai avec ardeur. J'obtins des succès qui m'encouragèrent et j'avoue que je commençai à en concevoir de l'orgueil. Mais j'avais bien changé depuis mon entrée. Je tombai malade cependant; et je dus aller alors passer un mois à la campagne. Je me relâchai un peu en quatrième, mais en troisième je repris courage : ce fut l'année de ma première communion. »

Ozanam la salue de cette exclamation : « O jour de bonheur! Puisse ma langue rester attachée à mon palais, si jamais je t'oublie! On constata mon changement. J'étais devenu modeste, doux, docile; mais j'étais encore orgueilleux et emporté ! »

A treize ans, au carême de 1826, les conférences données au collège par un missionnaire célèbre, semblent avoir fortement impressionné cette jeune

conscience. Ses notes sur la mission portent à la dernière page cette phrase qui pour lui en est le bouquet : « Jeunes gens, c'est en vous préparant ici à être toute votre vie de *bons chrétiens* que vous vous disposerez à faire un jour de *bons citoyens,* et à fournir avec honneur les carrières où vous serez appelés à servir Dieu et votre pays. » Tel lui apparut le devoir intégral. Ce missionnaire lyonnais n'était autre que le futur cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

Le petit écolier étonnait ses maîtres. Le feu sacré du beau comme celui du bien brûlait en lui. Il en jaillissait, en gerbe, des étincelles de poésie et d'éloquence, inattendues de ce jeune âge. C'étaient, dès la treizième année, des compositions soit françaises, soit plus souvent latines, soit en prose, soit en vers de tout mètre, que les professeurs se montraient l'un à l'autre et à leurs élèves, comme de petites merveilles. Les sujets en étaient des épisodes de l'histoire nationale ou sacrée; parfois des actualités, comme l'embarquement des Philhellènes français pour les combats de l'indépendance de la Grèce. Le plus souvent les mystères de la vie de Jésus et les louanges de la Vierge Marie. Parfois aussi des scènes d'intérieur familiales prises sur le vif, et charmantes de naïveté et de grâce. Avant ses quinze ans, Frédéric pouvait déjà former un petit volume de ses œuvres de poésie qu'il offrait pour le jour de l'an à son père et à sa mère, avec une double dédicace, latine pour son père, française pour sa mère, sans que je puisse dire laquelle des deux langues y parle avec plus de fine et respectueuse tendresse[1].

1. Plus tard une partie de ces *Juvenilia* fut publiée dans une *Notice*

Cependant c'est au sein de cette vie sereine d'études et de piété, dans la quinzième année, que Ozanam vit le ciel de sa foi se voiler de nuages et son cœur se débattre dans l'épouvante du doute. Jusque-là il avait cru comme un enfant, mais un enfant réfléchi; et il payait aujourd'hui par le doute l'éveil précoce et l'activité inquiète de sa vie intellectuelle. Lui-même en fera la confidence salutaire à la jeunesse des Écoles, lorsque lui dédiant ses premières leçons de la Sorbonne sur *La Civilisation chrétienne au Ve siècle,* il parlera ainsi, dans l'avant-propos de son livre, écrit le vendredi saint 1851, deux ans avant sa mort :

« Au milieu d'un siècle de scepticisme, Dieu m'a fait la grâce de naître dans la foi. Enfant, il me prit sur les genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère. Il me donna pour première institutrice une sœur intelligente, pieuse comme les anges qu'elle est allée rejoindre. Plus tard, les bruits d'un monde qui ne croyait point vinrent jusqu'à moi. Je connus toute l'horreur de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour, et qu'on retrouve la nuit sur un chevet mouillé de larmes. L'incertitude de ma destinée éternelle ne me laissait pas de repos. Je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés; et je croyais les sentir se briser sous ma main. C'est alors que l'enseignement d'un prêtre philosophe me sauva. Il mit dans mes pensées l'ordre et la lumière; je

biographique écrite en 1854 par un de ses maîtres de Lyon sur son plus brillant élève. C'était M. Legeay, alors professeur honoraire de la Faculté de Grenoble. Il les avait colligées et gardées comme des gages du brillant avenir de cet enfant. Il n'avait plus aujourd'hui qu'à venir les déposer sur sa tombe. Ce nouvel exemple d'une forte culture latine, à la base de la formation de l'écrivain français, ne paraîtra-t-il pas un anachronisme à la génération de nos jours?

crus désormais d'une foi rassurée; et touché d'un bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix. »

La lettre confidentielle de janvier 1830, à Materne son camarade, presque au lendemain de cette crise, nous place mieux au fort de cette lutte intérieure, dont elle frémit encore : « Il faut, cher ami, écrit-il, il faut que j'entre dans quelque détail sur une période pénible de ma vie, qui commença quand j'étais en Rhétorique, et qui finit l'année passée. A force d'entendre parler d'incrédules et d'incrédulité, je me demandai pourquoi je croyais? Je doutais et cependant je voulais croire. Je repoussais le doute. Je lisais tous les livres où la religion était démontrée, et aucun ne me satisfaisait pleinement. Pendant un ou deux mois, je croyais sur l'autorité de tel raisonnement : une objection survenait à mon esprit, et je doutais encore. Oh! comme je souffrais! car je voulais être religieux... Ma foi n'était pas solide; et cependant j'aimais mieux croire sans raison, plutôt que de douter : cela me torturait trop. J'entrai en philosophie. La thèse de la certitude me bouleversa. Je crus un instant que j'allais douter même de mon existence. »

Voilà bien l'homme tout entier engagé dans cette lutte, esprit, cœur, volonté. L'esprit subit le doute, le cœur proteste, la volonté résiste. C'est la grande souffrance humaine; mais c'est aussi la grande épreuve divine provoquant le témoignage éclatant de l'amour. Ozanam en rend compte en des termes plus énergiques encore, dans une lettre postérieure où il dit : « Ébranlé quelque temps par le doute, j'embrassais de toutes mes forces la colonne du temple, dût-elle m'écraser dans sa chute. »

Mais Dieu a vu ces pleurs, il aidera son enfant : l'esprit s'éclairera, la foi, aimée et voulue quand même, triomphera, la tentation cédera, car cette crise n'est que cela. Le martyr sur son bûcher se déclare fidèle à Dieu, quand même : Dieu lui sera fidèle.

Ozanam s'adressa donc à Dieu. Un de ses contemporains rapporte « qu'au plus fort de l'épreuve, laquelle était devenue pour lui une peine physique, le jeune étudiant en appela de sa souffrance à la miséricorde du Dieu de lumière et de paix. Entrant dans une église, il se jeta à genoux devant le Très Saint Sacrement, et là humilié, pleurant, il promit au Seigneur, s'il daignait faire briller la vérité à ses yeux, de consacrer sa vie entière à la défendre ». Il se releva soulagé; et, comme Paul sur le chemin de Damas, il s'en fut trouver l'Ananie qui devait l'éclairer et préparer l'apôtre.

« Le prêtre philosophe, dont l'enseignement le sauva », comme il s'exprime, était le célèbre abbé Noirot qui, pendant vingt ans, professa la philosophie au collège de Lyon, où il laissa sa forte empreinte sur toute la jeune et brillante génération de cette époque. Sa méthode, — qu'on ne saurait juger sur pièce, puisqu'il n'a rien écrit, — était moins, semble-t-il, la méthode socratique que la méthode cartésienne, dont il exagérait plutôt le doute méthodique pour préparer dans la conscience le retour de la pensée sur elle-même. Quoi qu'il en soit, ses reconstructions étaient splendides, et le christianisme, qui en était le couronnement, apparaissait, à l'école de ce penseur, éblouissant de vérité et de beauté. « L'influence que ce vrai maître exerça sur le jeune Ozanam, écrit J.-J. Ampère, décida de toute la direction de ses pensées. »

C'est dire trop peu. Le maître s'éprit d'une affectueuse admiration pour ce jeune homme, le plus jeune des cent trente auditeurs de son cours de philosophie : « C'était une âme d'élite, témoignait de lui ce vénérable maître, à la fin de sa vie. La nature l'avait merveilleusement doué, intelligence et cœur. Affectueux, sympathique, ardent, dévoué, modeste, enjoué et sérieux tout ensemble, n'ayant de haine pour personne, hormis pour le mensonge, jamais élève ne fut plus populaire que lui parmi ses camarades. Ils lui faisaient, suivant l'expression de l'un d'eux, un cortège d'affection et presque de respect. » Puis, il le représente s'acharnant à son travail d'étude, parfois jusque dans la nuit. Ainsi malgré sa jeunesse se plaça-t-il d'emblée à la tête de sa classe, où il se tint jusqu'à la fin.

M. Cousin ne craignait pas de surnommer l'abbé Noirot « le premier professeur de philosophie de France », disant : « Les autres professeurs ont des élèves ; l'abbé Noirot se fait des disciples. » Ozanam fut son disciple favori. En dehors de ses leçons, le maître aimait à le prendre pour compagnon de ses promenades dans les sentiers solitaires et escarpés qui entourent — ou qui alors entouraient — Lyon de toutes parts, et « qui rendent cette ville si chère aux esprits touchés d'un peu de mélancolie méditative ». C'était ordinairement au midi de la ville, aux *Étroits*, à *La Quarantaine*. Là s'agitaient entre le maître et le disciple ces questions de l'harmonie de la science et de la foi, au faîte desquelles Noirot élevait le flambeau de la Révélation. Là aussi se formaient, dans l'intelligence pacifiée du jeune homme, ces larges synthèses historiques du christianisme duquel il rêvait déjà de

faire ainsi resplendir la preuve expérimentale. Ses convictions, ébranlées par un peu de petite philosophie, se relevaient par la grande.

Il en témoigne lui-même dans une lettre postérieure à deux de ses amis : « Depuis quelque temps, écrit-il, je sentais en moi-même le besoin de quelque chose de solide où je pusse m'attacher et prendre racine, pour résister au torrent du doute. Et voici qu'aujourd'hui, ô mes amis, mon âme est remplie de joie et de consolation. D'accord avec ma foi, ma raison a retrouvé présentement ce catholicisme qui me fut enseigné par la bouche d'une excellente mère et qui fut si cher à mon enfance : le catholicisme avec toutes ses grandeurs, avec toutes ses délices ! »

Cette foi, sortie de l'épreuve plus forte et plus heureuse, en était en même temps sortie plus compatissante à l'erreur des autres : « Que de fois, rapporte son aîné, notre excellent frère nous a fait la confidence des terribles angoisses qui l'étreignirent à cette époque ! — Ah ! ajoutait-il alors, on m'accuse quelquefois d'un excès d'indulgence et de douceur envers ceux qui ont le malheur de ne pas croire. Lorsque, comme moi, on a passé par les tortures du doute, il y aurait cruauté et ingratitude à se montrer sévère pour ceux à qui Dieu n'a pas fait encore ce don inestimable de la foi ! » Ainsi Dieu l'avait-il formé et préparé à devenir un jour un guide autorisé et éclairé de la jeunesse de son siècle. Cette crise lui avait été une leçon, une épreuve et un apprentissage, tout ensemble.

Telle fut cette enfance et cette adolescence. A seize ans, Frédéric Ozanam sortait du collège, chargé de toutes les premières couronnes. Maintenant c'est

la jeunesse qui va s'ouvrir, cette jeunesse si sainte, si laborieuse, si remplie d'œuvres viriles, et si peu semblable à celle des autres qu'on a pu écrire d'elle : « Ozanam n'eut pas de jeunesse ! »

A seize ans ce jeune homme était déjà un homme. C'est d'un homme que nous allons voir les débuts, dans une action défensive du christianisme bien supérieure en tout au nombre des années. Ainsi tout se hâte dans cette rare existence, comme si le Ciel, qui devait la faire courte, se montrait dès lors pressé de la faire pleine.

CHAPITRE II

PRÉLUDES LITTÉRAIRES

LE CLERC D'AVOUÉ. — PROFESSION DE SA FOI. — L'ABEILLE. — « SAINT-SIMONISME ET CHRISTIANISME ». — PLAN GÉNÉRAL D'ÉTUDES APOLOGÉTIQUES.

1830-1831.

Le Dr Ozanam avait des vues préconçues sur l'avenir de son fils. Dans son journal de famille, année 1829, on lit ces lignes : « Je désire faire de Frédéric un avocat, ou plutôt un conseiller, un juge dans quelque cour royale. Il a des sentiments délicats, purs et généreux; et il fera un magistrat intègre et éclairé. J'ose espérer qu'il sera notre consolation dans notre vieillesse. Au sortir du collège, où il termine actuellement sa philosophie, il étudiera la pratique du barreau chez un homme de loi; de là, il ira faire son droit à Dijon ou à Paris. »

Cette idée préconçue de faire prendre à son fils la carrière juridique, au lieu de la carrière littéraire où l'attrait le poussait, allait devenir le principe de huit années de surcharge et de souffrance, qui pèseront d'un lourd poids sur la jeunesse, et au delà, de Frédéric Ozanam.

Le fils respectueux s'inclina devant la volonté de son père. L'année suivante, 1830, nous trouvons donc le jeune bachelier dans l'étude d'un des premiers avoués de Lyon, M. Coulet, comme clerc-amateur, transcrivant des rôles, minutant ou grossoyant des actes. Mais ni son esprit ni son cœur n'étaient là. Depuis sa philosophie, un autre et sublime idéal ne quittait pas ses yeux.

Le docteur s'était rendu compte qu'il fallait un emploi de surplus à l'activité dévorante de l'intelligence de son fils. Il lui donna en même temps un maître de langue allemande, dans laquelle il fit de rapides progrès. C'était un précieux instrument que la Providence, qui voit loin, mettait aux mains du futur professeur de littérature étrangère et historien de la civilisation chez les Germains et les Francs.

Il y joignit des cours de dessin. C'était le vœu de sa mère qui maniait le crayon avec grâce. Ce serait d'ailleurs une agréable diversion à l'ingrate besogne de l'humble cléricature. C'était, en réalité, une première culture accordée aux facultés esthétiques qui devaient s'épanouir un jour en de belles pages sur l'art et les artistes chrétiens du moyen âge.

Ni à l'étude ni au cours de dessin la société n'était bonne. Le jeune chrétien de dix-sept ans allait avoir à y faire respecter sa foi et ses pratiques.

L'étude de M. Coulet employait inconsciemment quelques libertins impies, abonnés aux mauvaises lectures et habitués des mauvais lieux, qui ne craignirent pas de s'en vanter devant le nouveau venu. Ozanam rougit : puis un jour, impatienté et indigné, il prend la parole hardiment, réfute leurs railleries, démasque leur ignorance, leur fait honte de leurs propos, et les réduit au silence, lui le plus jeune

d'eux tous. « Frédéric, rappelle son frère, nous racontait lui-même avec chaleur tous les détails de ce premier combat et de cette première victoire. Elle lui dut le respect et l'estime des tristes garçons qui, la veille, le tenaient encore pour un niais et un enfant. »

Il en fut de même au cours de dessin. M. Léonce Curnier, auteur d'un excellent ouvrage sur la *Jeunesse d'Ozanam*, en fait le récit suivant, que j'abrège. « C'était à la fin de 1830. Nous étions au dessin, placés à côté l'un de l'autre, entourés de jeunes gens dissolus et impies. Nous souffrions de les entendre; mais écrasés par le nombre, nous nous taisions, en nous comprenant du regard. Cependant un jour les choses en vinrent à ce point que nous nous récriâmes tous deux. Ozanam se leva. Il me semble voir encore cette physionomie, et entendre cette parole dont je n'avais encore connu que la modestie et la timidité, s'animer, s'enflammer, commander, imposer le silence. D'un accent ferme, mais contenu, il fit fièrement sa profession de foi chrétienne catholique; sans que toutefois, maître de lui, il laissât échapper aucune parole blessante pour ces pauvres égarés. Ceux-ci se turent... En se rasseyant, ajoute le témoin, le futur professeur de Sorbonne serra la main du modeste apprenti industriel. Et, cette main, mon jeune et noble ami ne la retira jamais. »

Leur amitié dura autant que la vie. Dans ses souvenirs de la *Jeunesse d'Ozanam*, dédiés à ses fils, Léonce Curnier écrit : « Mon commerce journalier avec Frédéric Ozanam fit tout le charme de mon séjour dans la cité lyonnaise. Nous faisions souvent ensemble de délicieuses promenades sur les bords enchanteurs de la Saône, dont la beauté le plongeait dans une poétique ivresse. Il était comme en extase devant un

site pittoresque, devant un paysage aux horizons lointains, devant une rivière aux gracieux contours. Les prés et les bois, la verdure et les fleurs lui faisaient éprouver des jouissances ineffables qui se tournaient en actions de grâces et en hommages au Créateur. Plus d'une fois, dans nos excursions aux alentours de Lyon, j'entendis ces invocations s'échapper du cœur si profondément religieux de mon ami. Et, à chaque fois, comme suspendu à ses lèvres, je me sentais remué par des accents si beaux ; et, emporté avec lui dans cet élan mystique, je m'efforçais de le suivre. »

Le même ami continue : « Nous avions l'un et l'autre une prédilection marquée pour l'île Barbe, cette ravissante oasis de verdure si chère aux Lyonnais. Ozanam m'y montrait avec respect les restes d'une antique abbaye du VIIe siècle, ou il me faisait grimper avec lui sur les rochers abrupts du haut desquels, dit-on, Charlemagne avait vu défiler son armée, à cet âge d'héroïsme et de foi que mon jeune compagnon faisait revivre par ses récits.

« Notre-Dame de Fourvière exerçait sur son cœur une attraction autre que celle du splendide panorama qui se déploie sur sa montagne. C'était pour lui un grand lieu de prière. Il avait une vive dévotion à la Mère de Dieu, dont le modeste sanctuaire portait sur ses murs le témoignage des miracles obtenus par sa puissante intercession. Ozanam, qui connaissait à fond l'histoire de ce lieu béni, y faisait apparaître à mes yeux ses grands visiteurs d'autrefois : Thomas Becket, Innocent IV, Louis XI, Anne d'Autriche, Louis XIII, et de nos jours Pie VII, lors de son retour du sacre de Napoléon. »

« L'âme tout entière, esprit et cœur, se trouvait

bien de tels entretiens, continue l'ami nîmois pour terminer. Quand Dieu, dans sa bonté, me donna Ozanam pour ami, j'étais bien jeune, livré à moi-même, loin du toit paternel, dans une grande ville où mille dangers m'environnaient. Au souffle du scepticisme général de cette époque, je sentais vaciller la foi que je tenais de ma mère, et faiblir la seule force que je pusse opposer à l'entraînement des passions. Ozanam se rencontra sur mes pas pour me retenir au bord du précipice. Je me remis à marcher ferme dans la voie qu'il me traçait par son exemple... Il était dans la destinée de Frédéric Ozanam de préserver ou de retirer ainsi du mal et de l'incrédulité bien des jeunes gens de son siècle. J'ai été peut-être le premier qu'il ait sauvé du naufrage[1]. »

Ses études professionnelles terminées, M. Léonce Curnier rentra à Nîmes, sa ville natale, dont il devint un des premiers notables. Il vécut toute sa vie sous le charme de ces souvenirs et du branle de ces exemples, comme nous le verrons par leur correspondance ultérieure.

Nous avons déjà entendu les confidences de Frédéric à un autre de ses camarades, M. Materne, plus tard professeur dans l'Université, connu par ses savants travaux de littérature grecque. Maintenant, juin 1830, c'est de son admiration pour sa religion reconquise et de son bonheur de croire qu'il entretient cet ami. Mais ici le jeune et ferme chrétien s'en veut à lui-même de ne pas l'être autant qu'il devrait et qu'il voudrait l'être. « J'apporte dans la pratique plus de conviction que de ferveur. J'en souffre beaucoup.

1. Léonce Curnier, membre de l'Académie de Nîmes et de Montpellier, *La Jeunesse d'Ozanam*, ouvrage couronné par l'Académie française, grand in-8°, p. 22 et suiv. Paris, Librairie Hennuyer, 1890.

Je voudrais être en tout un digne enfant de l'Église. J'apporte sans doute une exactitude invariable à mes habitudes religieuses, mais je vous avoue que la confession me coûte. La cause en est dans mon orgueil, dans la confusion que j'y ressens, et surtout dans le manque d'énergie qui m'empêche de me corriger. »

C'était le 8 juin 1830 qu'il écrivait ainsi. Quelques jours après éclatait la Révolution. La correspondance reprend sur ce nouveau sujet. Ozanam s'indigne des impiétés commises dans ces jours de violences : « débordement de la presse, brisement de croix, représailles gouvernementales qui creusent plus profond le fossé entre le nouveau régime et l'Église catholique ». Et pourtant c'est de cette Église seule qu'il attend le retour d'une paix durable dans la société ! Quant à la politique, il ne se prononce pas, jusqu'à ce que l'arbre de la liberté se soit fait connaître à ses fruits. Et ce tout jeune homme saura attendre : « Tandis que les jeunes acclament la glorieuse Révolution, je tâche, quant à moi, de me faire vieux; je regarde, j'attends, j'observe, et dans dix ans d'ici je me prononcerai. En attendant, mon ami, unissons-nous l'un à l'autre pour être bons chrétiens. Je me réjouis de penser que, dans cette traversée de la tempête, nous nous servirons d'appui l'un à l'autre, sans défaillance ni chute. Une telle amitié ne peut qu'être bénie de Dieu. Et un jour viendra où, parvenus presque au bout de la carrière, nous nous féliciterons d'y être entrés en nous donnant la main. »

On parlait beaucoup de guerre, dans ces jours d'ébranlement général européen : « Qui me dit, écrit Ozanam, 14 août, qu'un de ces quatre matins, je ne me verrai pas, comme mon père, à quelque pont

d'Arcole, ou à Lodî, ou sur la route de Vienne, même celle de Londres, le sac au dos et le sabre à la main? Eh bien, soit! Advienne que pourra. Mais je n'en poursuis pas moins le cours de mes études. N'est-il pas bon qu'un soldat sache parler allemand et italien? Surtout un militaire ne doit-il pas être armé d'une foi plus solide, conséquemment d'une forte instruction religieuse? »

Ozanam eût pu citer l'exemple d'un militaire duquel il écrivait, cinq mois avant de mourir : « En quittant les hussards, mon père avait lu d'un bout à l'autre la volumineuse Bible de Dom Calmet, et il savait le latin comme nous autres professeurs nous ne le savons plus. »

Tout en étudiant beaucoup, Frédéric s'apprenait à écrire pour le public. MM. Noirot et Legeay, ses maîtres, avaient fondé à Lyon une petite revue, *l'Abeille*, ouverte aux travaux de leurs anciens élèves. Ozanam y apportait un fréquent et brillant concours. Outre des sujets d'actualité et des amusements littéraires en prose ou en vers, auxquels s'exerçait sa plume, c'étaient beaucoup la philosophie et l'histoire qu'il y faisait parler. Il s'en partageait le domaine avec un autre jeune élève de la même école, Hippolyte Fortoul, de Digne, futur professeur de la faculté de Toulouse, futur ministre de l'instruction publique et des cultes aux débuts du second Empire.

Sur ces entrefaites, avril 1831, le Saint-Simonisme venait de faire invasion à Lyon. Florissante à Paris, accréditée par le talent de quelques-uns de ses maîtres et de ses adeptes, soutenue par le grand journal universitaire *Le Globe,* la doctrine saint-simonienne attendait son avènement souverain et défi-

nitif de la Révolution de Juillet. A Lyon, où le journal des libéraux, *Le Précurseur,* avait salué sa bienvenue, elle s'autorisait du nom nullement banal de ses émissaires parisiens, Laurent, Jean Reynaud, Pierre Leroux. Ce furent trois mois d'agitation. Parmi les foules, l'étrangeté de leur costume carnavalesque, l'extravagance de leurs prétentions réformistes, avaient attiré autour d'eux, de la part du peuple, plus de curiosité que de sympathie. Mais, d'autre part, le prestige de leurs idées libérales et égalitaires, l'appât que leurs promesses d'émancipation morale présentait aux passions, les perspectives d'un âge d'or qui serait le retour à la loi primordiale de l'humanité, n'étaient pas sans exercer une vive séduction, particulièrement sur l'esprit de la jeunesse cultivée. Enfin, chose effrayante, n'y avait-il pas des esprits même religieux pour qui le Saint-Simonisme n'était qu'un *Nouveau* et meilleur *Christianisme,* comme il en prenait le nom?

On s'étonnera avec raison qu'un jeune homme, d'alors dix-sept à dix-huit ans, ait eu la présomption de se jeter à l'encontre de cet engouement et de cet entraînement. Son zèle pour la vérité, son indignation contre le mensonge et le mal, la vue du péril de ses frères, l'honneur de Dieu et de l'Église lui mirent la plume à la main. Il adressa d'abord deux articles de réfutation au *Précurseur.*

Le très jeune écrivain, comme on va le lire, s'excusait de son audace sur la sincérité de ses convictions, réclamant l'indulgence de ces anciens, dont la place pourtant était, mieux que la sienne, disait-il, marquée au front de bandière :

« Tout pénétré de ces grandes vérités du christianisme, remplies pour moi de consolation et d'espé-

rances, je me sentais pressé de dire ce que mon âme éprouvait. Je sais que ma voix est faible et mon esprit débile. Ce n'est pas d'un jeune homme d'à peine dix-huit ans qu'on a le droit d'attendre une œuvre parfaite. Si donc j'ai failli quelque part, si bien des méprises m'ont échappé, imputez-les non à ma cause mais à ma jeunesse et à son impuissance. Que si toutefois je vous parais avoir soutenu dignement cette première lutte, apprenez de là ce que les pères pourraient pour la même cause, quand leurs enfants ne redoutent pas d'entrer en lice. »

Le *Précurseur,* qui inséra l'article, avait promis d'y répondre : il n'en fit rien. Le *Globe*, qui s'y était engagé, se tut pareillement. Mais les articles avaient été beaucoup remarqués, soit à Paris, soit à Lyon. Les amis d'Ozanam le pressèrent de les publier en brochure, en les développant pour les compléter. Ce fut un second travail, fruit de nouvelles études, considérablement amplifié, à ce point même que le cadre y déborde souvent le sujet. C'était l'examen complet, en plusieurs chapitres, de la doctrine Saint-Simonienne exposée sous ses deux aspects, historique et critique, dogmatique et organique. J'en cite la conclusion qui est nette, et d'une main comme d'un esprit singulièrement fermes :

« La doctrine Saint-Simonienne se présentait à nous comme fondée sur le principe de la perfectibilité humaine, comme appuyée sur un système historique que les faits vérifient, comme harmonique aux besoins de l'humanité. Elle s'annonçait comme vraie dans ses dogmes, comme profonde et sainte dans ses origines, comme féconde et bienfaisante dans ses résultats. Et l'histoire la dément, la conscience de l'humanité la réprouve, le sens commun la repousse. Sa

révélation primitive est une fable, sa nouveauté une illusion, son application une immoralité. Contradictoire à son principe, elle serait désastreuse en même temps qu'impossible dans son aboutissement, en faisant reculer bien loin le genre humain dans les voies du progrès et de la civilisation. »

L'ouvrage parut en une centaine de pages au printemps de 1831, sous le titre de *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*. Il fut aussitôt salué, du moins comme une espérance : « J'ai reçu de M. de Lamartine une lettre très flatteuse, et de l'*Avenir* (le Journal de Lamennais) un rapport très favorable », écrit Ozanam à un ami.

La lettre de Lamartine disait : « Mâcon, 18 août 1831.

« Je viens de recevoir avec reconnaissance et de lire avec étonnement pour votre âge et admiration pour vos sentiments et votre talent, l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Recevez tous mes remerciements. Je suis fier qu'une pensée de moi, à peine indiquée, vous ait inspiré un si beau commentaire. Croyez que la pensée était en vous : la mienne n'a été que l'étincelle qui a allumé votre âme.

« Ce début nous promet un combattant de plus dans la sainte lutte de la philosophie morale et religieuse contre une réaction matérialiste grossière. Comme vous, j'augure bien du succès. Nous ne le tenons pas, mais la voix de la conscience, cette prophétie infaillible du cœur de l'honnête homme, nous l'assure pour nos enfants. Confions-nous en à cet instinct, et vivons dans l'avenir. »

M. de Chateaubriand le prend de plus haut avec le Saint-Simonisme qu'il dédaigne, et Saint-Simon qu'il méprise. Il écrit de Genève, 2 août, à un ami : « J'ai parcouru rapidement la brochure de M. Ozanam. J'en

avais déjà lu quelque chose dans le *Précurseur*. L'ouvrage est d'un excellent esprit, et le morceau qui le termine est extrêmement touchant. Je suis fâché seulement que l'auteur ait perdu son temps et son talent à réfuter ce qui n'en vaut pas la peine. Nous avons tous connu Saint-Simon. C'était un fou, pour ne rien dire de plus. Voilà un étrange Christ! — Remerciez, je vous prie, de ma part, M. Ozanam. »

Ce n'est pas à dire toutefois que cette première œuvre de la dix-huitième année échappe à l'exubérance de cette juvénilité qui vient de réclamer l'indulgence. L'arbre pousse en feuilles et en fleurs : les fruits ont besoin de mûrir. Quelque phraséologie accuse le voisinage de la rhétorique de la veille. Mais l'écrivain et le savant de demain s'y laisse entrevoir. Jean-Jacques Ampère l'atteste. « J'y trouve, écrira-t-il, le germe des qualités qui se développèrent plus tard chez Ozanam : un goût vif, quoique novice encore, pour l'érudition puisée aux sources les plus variées; de la chaleur, de l'élan, une grande modération envers les personnes; et, par-dessus tout, les convictions très arrêtées, et le sentiment sincère et courageux qui avait poussé ce jeune homme à marcher seul au combat, avec sa fronde et les cinq pierres polies, choisies dans le torrent. »

Enfin c'est à la jeunesse, cette jeunesse à laquelle seront consacrés ses travaux jusqu'au dernier, qu'Ozanam dédie aujourd'hui les prémices de sa plume. « Qu'elle ne refuse pas d'entendre cette voix d'un camarade, d'un frère : Jeunes gens, la reflorescence morale de notre vieille terre de France sera votre œuvre à vous. Vous avez éprouvé tout le vide des jouissances matérielles ; et, la faim et la soif de la vérité et de la justice s'étant fait sentir à vous, vous êtes allés

vous nourrir de la creuse philosophie des modernes apôtres. Vous n'y avez pas trouvé l'aliment de vos âmes. La religion de vos pères se présente aujourd'hui à vous, les mains pleines : ne vous détournez pas d'elle, car elle aussi est généreuse, elle aussi est jeune, comme vous. Elle ne vieillit point avec le monde : toujours nouvelle, elle vole au-devant des progrès du genre humain, et elle seule est capable de le conduire à la perfection. »

Mais cette faveur, ces éloges qui accueillaient le jeune écrivain, étaient-ce les premières avances de la gloire? Ce n'en est que la tentation : il la ressent, mais il la repousse. A son ami Materne qui l'avait trop loué, il confesse, 19 avril 1831, qu'il est malgré lui poursuivi par une immense avidité de se produire qui gâte ses meilleures actions. « Et cependant je sais que cette gloire est vaine, ce qui ne m'empêche pas de me rechercher moi-même... Mon ami, philosophiquement et religieusement parlant, la seule règle à donner à chacun de nos actes, c'est la loi d'amour : amour de Dieu et du prochain... O mon ami, que cette loi d'amour soit la nôtre! Et, foulant aux pieds la vaine gloire, notre cœur ne brûlera plus que pour Dieu, que pour les hommes, et pour le vrai bonheur. Alors nous serons d'excellents catholiques, d'excellents français ; et nous serons heureux! »

Ampère fils, qui avait vu dans cet essai le germe du talent d'Ozanam, y avait vu aussi le prélude de son œuvre apologétique tout entière : « A cette doctrine antichrétienne et nouvelle à la fois, écrira-t-il, Ozanam opposait l'Évangile et l'antiquité, cherchant dès lors, d'une main novice encore, mais déjà résolue, à saisir l'enchaînement des traditions du genre humain. C'était comme une préface du livre

auquel il devait travailler jusqu'à son dernier jour. » Ozanam en a conscience lorsqu'il écrit alors à son parent et ami, Ernest Falconnet : « Ce qui fait que j'aime cette petite brochure, c'est que j'y ai jeté le germe de ce qui doit occuper notre vie. »

Il y avait donc une œuvre qui devait être toute son œuvre; œuvre non point seulement littéraire, mais religieuse, sacrée; œuvre de science et de foi, œuvre d'apostolat faite en vue d'arracher les âmes au scepticisme et à l'incrédulité du siècle. Ce serait, comme il la conçoit, *La Démonstration de la Religion catholique par l'antiquité et l'universalité des croyances et des traditions du genre humain.* Cette perspective l'exalte, et lui qui, hier, dans le doute, « s'attachait, quand même, de toutes ses forces à la colonne du temple, dût-elle l'écraser dans sa chute », il écrit au même ami : « Et voilà qu'aujourd'hui, je la retrouve, cette colonne, appuyée sur la science, couronnée des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté. Je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour. Je demeure auprès d'elle; et de là *je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie.* »

Quelques-uns des condisciples lyonnais d'Ozanam l'avaient précédé aux Écoles de Paris. L'un d'eux était Hippolyte Fortoul, que nous avons déjà nommé. Il était de deux ans l'aîné de Frédéric. Tombé dans la grande ville, au lendemain de la Révolution de Juillet, et au sein d'une jeunesse enfiévrée, turbulente, altérée de nouveautés, ivre de liberté, éblouie d'illusions, livrée sans boussole à tous les courants d'idées et aux emportements de la passion politique et réformiste, Fortoul avait posé à Ozanam la formi-

dable question du devoir présent, et celle de l'avenir de la société?

La réponse de l'ami fut une longue lettre de dix pages, 15 janvier 1831, la plus étonnante lettre qui ait été écrite par un écolier de dix-huit ans. On l'y voit d'abord qui dégage sa pensée et son cœur du tumulte des choses politiques d'alors, pour se recueillir dans la vue sereine et se retirer dans la préparation sérieuse et silencieuse d'une vie supérieure vouée tout entière à la recherche et au service des vérités éternelles, et à l'œuvre d'une action morale, sociale et religieuse, à laquelle il espère que ses amis viendront travailler avec lui.

« Mes chers camarades, au sein de l'agitation des esprits et des choses, mon parti est pris, ma tâche est tracée pour la vie, et en qualité d'ami je dois vous en faire part. Premièrement las de politique, fatigué de systèmes, regardant jouer autour de moi la charade en action, et attendant patiemment qu'on dise le mot de l'énigme, j'ai résolu de me tenir renfermé dans ma sphère, me développer à l'écart, étudier beaucoup d'abord en dehors de la société, pour ensuite y entrer plus avantageusement et pour elle et pour moi. Tel est le plan que j'ai formé et que M. Noirot m'a encouragé à exécuter, en m'assurant que je trouverais bien des jeunes gens studieux prêts à m'aider de leurs conseils et de leurs travaux. Alors j'ai pensé à vous, mes bons amis... Hâtons-nous donc, et pendant que la tempête renversera bien des sommités, grandissons dans l'ombre et le silence, pour nous trouver hommes faits, quand, les jours de transition passés, on aura besoin de nous! »

C'était de relever la société sur la religion, son

fondement, et d'affermir celle-ci sur une large base historique qu'il s'agissait. Cette construction religieuse consisterait à chercher, à retrouver dans les traditions primitives et les livres sacrés de tous les peuples les premières assises de la vérité religieuse. Le travail préalable serait celui de l'étude des langues orientales, hébreu, sanscrit, égyptien, « une douzaine de langues », disait-il, pour y puiser les documents aux sources originelles. Enfin on y joindrait quelques connaissances en géologie et en astronomie, afin de pouvoir discuter les systèmes cosmogoniques des peuples, approfondir l'histoire des races et des croyances, etc.

Que ne fallait-il pas savoir? On sourit quand Ozanam se montre « fouillant tous les tombeaux, exhumant tous les mythes, explorant les traditions de tous les âges, depuis les sauvages de Cook jusqu'aux indiens de Wishnow, et aux scandinaves d'Odin ». Cet âge ne se fait peur de rien!

Ozanam s'en excuse sur une vocation impérieuse : « Je m'étonne moi-même de ma hardiesse; mais qu'y faire? Quand une idée s'est emparée de nous *depuis deux ans,* et qu'elle déborde l'intelligence, impatiente de se répandre, est-on maître de la retenir? Quand une voix vous crie sans cesse : *Fais ceci, je le veux!* peut-on lui dire de se taire? »

Ozanam, avant dix-huit ans, avait donc entendu ses voix, lui aussi, voix du ciel, voix de Dieu, et c'était sa vocation qu'elles lui apportaient. C'était l'œuvre de Dieu et de l'Église de Dieu à laquelle l'apôtre pressait ses camarades de travailler avec lui : « Réunissant nos efforts et d'autres avec nous, nous créerons une œuvre nouvelle... Alors peut-être un jour verrait-on le catholicisme reprendre la tête du siècle pour de

meilleures destinées. O mes amis, je me sens ému, en vous parlant; car l'œuvre est magnifique. Elle est gigantesque, il est vrai; mais je suis jeune, et j'ai beaucoup d'espoir pour le temps où, ayant nourri, mûri, fortifié ma pensée, je pourrai alors l'exprimer dignement. »

Six jours après, 21 janvier, dans une seconde lettre adressée aux mêmes, c'est l'urgence du temps et sa solennité qui fait battre son cœur : « Qu'il est grand le spectacle auquel nous sommes appelés! Qu'il est beau pour le jeune homme d'entrer dans la carrière à une heure aussi solennelle! Loin d'être découragé par les événements, je me réjouis d'être né à une époque où, au prix de rudes labeurs, il me sera donné peut-être de faire beaucoup de bien ».

Ses dernières lignes sont celles-ci, sur son vénéré maître : « Quel ami que ce bon M. Noirot! A lui reconnaissance éternelle! A vous l'attachement inviolable, et le souvenir constant de votre ami et *compagnon d'armes!* » C'était un enrôlement.

Sa dernière lettre de Lyon, 4 septembre 1831, à son cousin Ernest Falconnet, est animée du même souffle. Le jeune architecte y distribue par compartiments l'ordonnance de son futur édifice, qui sera un temple. Une de ses deux faces regardera le passé : « Quelle fut la religion primitive de l'humanité? » L'autre regardera l'avenir : « Quel sera l'avenir religieux de cette humanité? » Puis il écrit : « Si alors la mort ou la vieillesse ne nous ont point encore arrêtés, là s'élève la grande figure du christianisme dans sa splendeur! » Et il salue le Christ, éternel roi des siècles.

Car de ce règne, comme de cette œuvre, la gloire sera pour Dieu seul; et ici le sage et le saint jeune

homme se révèle dans sa belle humilité de chrétien. Son ami Materne lui ayant reparlé d'une autre gloire à acquérir : « Non, mon ami, répond Ozanam. Il ne faut pas faire de la gloire un but, mais l'accepter comme un encouragement. La vraie gloire est la reconnaissance de la postérité. Mais l'homme juste porte plus haut ses espérances. Sa récompense et sa gloire, il les attend d'un Juge infaillible et incorruptible. Il en appelle des hommes ingrats à Dieu, le Rémunérateur éternel. »

De l'œuvre de science et de foi, dont Ozanam sera l'ouvrier, puis le maître, nous venons d'entendre le futur professeur de Sorbonne dire son espérance. Quelque temps après, le futur fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul ne sera pas moins explicite sur l'œuvre de charité qui précédera l'autre et qui ira plus loin. Nous ne tarderons pas à le lire.

L'une et l'autre auront des commencements laborieux. On était fondé à trouver quelque exaltation dans ses plans d'études encyclopédiques. Même l'idée maîtresse qui y présidait souffrait contradiction dans son plus propre entourage. « Nous nous effrayions, raconte son frère, des périls du grand et scabreux sujet d'étude qu'il abordait. Cette thèse du progrès par le Christianisme n'allait-elle pas à l'encontre de l'immutabilité de nos dogmes? — Ainsi lui parlions-nous souvent dans nos promenades de vacances. Mais lui nous alléguait l'approbation et l'encouragement de l'abbé Noirot, sans le visa duquel il ne publiait jamais rien. » Et ce frère ajoute ces lignes à retenir : « Jamais Frédéric ne fit imprimer un livre important quelconque, intéressant la religion, sans l'avoir soumis d'abord à l'examen sévère d'un théologien instruit, consciencieux et sérieux. Cette docilité à l'Église

était portée par lui jusqu'au scrupule. Et il eût sacrifié ses opinions les plus chères, et déchiré sans hésiter ses pages les plus éloquentes, plutôt que d'y souffrir une proposition, non seulement erronée, mais hasardée et suspecte. Il marchait couvert sous le bouclier de l'orthodoxie. Telle fut la règle de toute sa vie. »

On était mieux fondé autour de lui à lui objecter l'immensité désespérante de son programme d'étude : « Il nous paraissait trop vaste pour ne pas dépasser les forces et la durée d'une vie d'homme. L'esprit y aura dépensé, épuisé toute sa sève en recherches sans fin, avant d'avoir pu en produire les fruits. »

C'était vrai. Mais, avec le temps, et grâce à l'expérience, le champ d'études illimité qu'embrasse à dix-huit ans l'œil ardent du jeune conscrit de l'Apologétique, saura forcément se circonscrire. Au lieu de l'ancien Orient et du berceau du genre humain, c'est la barbarie de l'Europe du Nord domptée par l'Évangile qui lui révélera les origines de la civilisation chrétienne. Mais « si l'étude a dû restreindre son objet, écrit J.-J. Ampère, l'idée directrice demeure la même : à savoir la démonstration et la glorification de la religion par l'histoire. Ainsi, à dix-huit ans, l'écolier de la veille poursuivait déjà le grand but vers lequel le professeur applaudi devait vingt ans après faire le dernier pas. Il s'en souviendra alors, et mélancoliquement, il écrira, en tête de sa première leçon en Sorbonne : « La vie s'avance cependant, il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu mes promesses de mes dix-huit ans. »

Telles étaient les hautes préoccupations qui, dans la vie de Frédéric, venaient faire une nécessaire diversion aux inaimables et interminables entretiens

de l'Étude avec le premier clerc, desquels il ne retirait pas beaucoup plus de profit que de plaisir. Entre temps, sa biographie par son frère nous représente alors un jeune homme d'apparence et de mise modestes, allant et venant de sa maison de la rue Pisay, encore subsistante, marchant distrait et comme absorbé par une pensée unique qui lui ôtait le sentiment de tout le reste. Parfois il feuilletait vivement un volume dont il dévorait les pages, pressant le pas, se heurtant aux obstacles et aux personnes placées sur son passage; et puis humblement leur demandant pardon avec une confusion touchante, en s'excusant sur sa pauvre vue, qu'il avait en effet très basse. Pour lui, le temps n'était pas seulement d'argent, il était d'or.

Telle fut la préparation virile, religieuse, intellectuelle et morale, d'une première jeunesse qui déjà promet l'ouvrier au moins égal à son œuvre, en l'élevant bien au-dessus du niveau des jeunesses mondaines : au-dessus de leurs frivolités et de leurs voluptés : au-dessus de la poussière comme au-dessus des fanges; en élevant sa conscience dans la pureté, son cœur dans la piété et dans la charité; et le trempant ainsi pour les premiers combats et les premières conquêtes où nous allons le suivre.

CHAPITRE III

PARIS. — L'ACTION CATHOLIQUE

L'ISOLEMENT. — L'HOTE D'AMPÈRE. — CHATEAUBRIAND, BALLANCHE, MONTALEMBERT. — LA JEUNESSE CATHOLIQUE ; L'ESPÉRANCE. — UN SAINT SAVANT ; UN SAINT PRÊTRE.

1831-1833.

Ozanam était entré dans sa dix-neuvième année lorsque son père crut l'heure venue de lui faire commencer ses études de droit, en l'envoyant à la faculté de Paris. La ville de Lyon n'en avait pas, à cette époque. C'était vers la fin de 1831. Les terreurs que le séjour de la capitale avait inspirées aux familles, au lendemain de Juillet, commençaient à se dissiper. Puis Frédéric avait donné de tels gages de la solidité de ses principes et de sa vertu que tout faisait augurer qu'il sortirait victorieux de cette épreuve redoutable, mais nécessaire.

Frédéric obéit sans peine. Paris c'était pour lui la grande ville d'études, spécialement celle de ses études historiques, pour lesquelles il trouverait des maîtres, des livres, et aussi des compagnons qu'il associerait à son beau dessein. Il partit donc.

La séparation ne se fit pas sans un grand serrement

de cœur, comme il le rappellera bientôt. C'était la première fois qu'il s'éloignait de ce cher foyer, dont, peu auparavant, il célébrait les douceurs, dans quelques vers du nouvel an, qu'il dut se rappeler et se redire alors :

Adieu, vous qui fuyez d'une fuite infinie,
Premiers ans de bonheur, premiers ans de ma vie;
Vous emporterez tout; tout, jusqu'à la douleur;
Mais vous n'emportez pas la mémoire du cœur.

Il y priait Dieu pour ses parents. Il y priait aussi pour le bonheur et surtout l'honneur de la carrière où il allait s'engager :

Donnez à leur enfant la force et la lumière,
Donnez-lui de fournir une noble carrière,
Et d'y gagner ce prix que je puisse, à mon tour,
Leur offrir, pour payer un peu de tant d'amour.

Aux derniers jours d'octobre ou aux premiers de novembre 1831, nous trouvons Ozanam à plus de cent lieues de Lyon; et là noyé, perdu, ainsi qu'il s'en ouvre à sa mère mélancoliquement. Au départ, « il s'était efforcé de paraître gai. Mais, écrit-il dès le 7 novembre, ma gaieté passagère a fait totalement naufrage ». A présent c'est la solitude inconsolée; c'est l'amertume des chers souvenirs changés en regrets. C'est aussi la peur de l'inconnu et celle de soi-même, pauvre enfant jeté sans appui, sans point d'attache, dans cette capitale de l'égoïsme, au sein du tourbillon des passions et des erreurs humaines. Il s'en effraie, il s'en alarme, et il en souffre, n'ayant personne à aimer. C'est l'heure critique : à qui s'ouvrir? « Qui se met en peine de moi? Les jeunes gens de ma connaissance sont trop éloignés de mon domicile pour que je

puisse les voir souvent. Je n'ai pour épancher mon âme que vous, ma mère... et le bon Dieu. Mais ces deux-là en valent bien d'autres. »

A quelques pas de chez lui s'ouvrait l'église de Sainte-Geneviève; mais elle venait d'être désaffectée par décret royal : « C'est maintenant le Panthéon, temple païen au milieu d'une ville de chrétiens. C'est un tombeau: mais qu'est-ce qu'un tombeau sans croix; une sépulture sans l'espérance qui la console?... » En retour, tout à côté, à Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, il s'épanouit à la pompe religieuse des offices, à la magnificence du chant et des orgues. Il s'en dit encore transporté, et il écrit : « Je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. »

Souvent le succès d'une campagne dépend d'une première bataille. Le jeune homme connut le péril dès le premier jour. Il était tombé dans un guet-apens.

Un vieil ami de la famille habitant Paris avait été prié par Mme Ozanam de procurer à son fils une pension tranquille, dans une société aimable et sûre. L'ami se trompa. Le jeune pensionnaire ne tarda pas à s'en apercevoir : la compagnie n'y était point bonne. Le 7 décembre, une lettre à sa mère lui en fait ce très peu édifiant rapport. A la table, des dames et de grandes filles hardies, bruyantes, légères autant que communes et grossières. Jeunes gens pires encore : conversations à l'avenant sur le sujet des spectacles et scandales parisiens. « Propos de corps de garde », dit la lettre. Après le repas du soir, réunions joyeuses aux tables de jeux, cris et éclats de rire qu'il entend de sa chambre. « J'ai été pressé par la compagnie, dit-il, de prendre part à ces divertissements; vous pensez bien que j'ai refusé. Et puis, ces

gens ne sont ni chrétiens, ni turcs. Je suis seul ici qui fasse maigre, ce qui me vaut mille quolibets. Il est fort désagréable de se trouver en pareille société. » Tout se sent heurté, blessé chez Ozanam, sa délicatesse, sa fierté, sa pudeur, sa religion. Et il demande à son père, à sa mère, ce qu'ils en pensent, et ce qu'il faut qu'il fasse?

Mme Ozanam avait à peine eu le temps de recevoir cette lettre que la Providence, une mère elle aussi, prenant l'avance, y avait fait la splendide réponse que voici :

Le 12, Frédéric annonçait à son père le récit d'une visite qu'il était allé faire à un très illustre compatriote, M. Ampère. Naguère à Lyon, chez M. Périsse, éditeur de ses modestes essais et cousin d'Ampère, il avait été présenté au grand physicien, qui plein de bonhomie et de cordialité, lui avait fait promettre de l'aller voir chez lui, quand il viendrait pour ses études à Paris. L'étudiant n'eut garde de l'oublier. L'accueil fut tout paternel. Naturellement ce fut sur Paris, son installation dans cette ville, son milieu de vie, que portèrent les questions. Frédéric d'abord hésitant, bientôt gagné par ces avances, lui confia ses ennuis présents, non sans une émotion rougissante. Ampère le regardait, en silence, touché de cette candeur craintive. Puis, sans rien dire encore, se dirigeant avec lui vers une pièce voisine, il en ouvrit la porte. C'était une chambre très agréable, donnant sur le jardin : « Voyez! C'est la chambre de mon fils, qui est actuellement et pour quelques temps encore en Allemagne. Qu'en pensez-vous ? » Puis, tout simplement : « Vous conviendrait-elle? » Et comme, confus, confondu, Ozanam semblait ne pas comprendre :

« Venez en prendre possession, continua-t-il. Je vous offre chez moi la table et le logement, aux mêmes conditions et prix que dans votre pension. Vos goûts et vos sentiments sont analogues aux miens; je serai bien aise d'avoir l'occasion de causer avec vous. Vous ferez connaissance avec mon fils qui s'est beaucoup occupé de littérature allemande; sa bibliothèque sera à votre disposition. Vous faites maigre; nous aussi. Ma sœur, ma fille et mon fils dînent avec moi. Ce sera une société agréable. Qu'en pensez-vous? »

Le jeune homme ne savait que répondre, doutant encore que cette offre pût s'adresser à lui. Il témoigna timidement combien il s'en trouvait honoré et heureux. Et il ajouta discrètement que, n'osant accepter de lui-même, il s'en remettait à ses parents, à qui il allait en écrire.

Dans la lettre suivante, 7 décembre, la chose est faite. Frédéric apprend à son père que, depuis deux jours, il est l'hôte du grand Ampère, rue des Fossés-Saint-Victor, 19, entre l'École polytechnique et le Jardin du Roi. Il y décrit son aménagement, il y joint le plan de sa chambre, ainsi que le règlement de la journée de cet intérieur de famille où il a désormais sa bonne place d'enfant.

André-Marie Ampère avait à cette époque cinquante-six ans. Membre de l'Institut depuis 1814, professeur d'analyse mathématique à l'École polytechnique, de physique au collège de France, etc., etc., plus tard inspecteur général de l'Université, le savant avait fait alors ces découvertes géniales qui faisaient écrire à Arago : « On dira les lois d'Ampère comme on dit les lois de Kepler. » Les Sociétés royales de Londres, d'Édimbourg, de Cambridge, les Académies de Berlin, de

Stockholm, de Bruxelles, de Genève l'avaient affilié à leurs compagnies : il était le plus grand nom scientifique de son pays et de son siècle : « Il a la science intuitive, instinctive, écrit Ozanam. Les découvertes qui l'ont porté à ce haut rang lui sont venues, dit-il, tout à coup, comme des éclairs. »

Mais ce que son jeune ami aime et admire en lui plus que son génie, c'est sa bonté. De grandes douleurs domestiques avaient attendri son cœur, en exaltant sa foi. Il vivait entre sa bonne sœur et sa chère fille Albine, consumée de chagrins. Jean-Jacques son fils, son orgueil, son espérance, était à courir le monde pour s'instruire. Frédéric venait remplir un vide à ce foyer austère. « M. Ampère a toutes sortes de bontés pour moi, écrivait-il à sa mère. Les conseils de politesse que vous m'avez donnés sont malheureusement paralysés par ses prévenances. J'ai beau me débattre : il faut absolument qu'à la table je me serve des premiers, sans quoi on se fâche. Sa conversation est parfois amusante, toujours instructive. J'ai déjà appris beaucoup de choses depuis que je suis avec lui. »

Ampère lui ouvrit largement les sources d'instruction desquelles il disposait; lui facilitant toutes ses entrées à l'Institut, dont il était un des princes, dans la bibliothèque Mazarine, où il voulut le présenter et le recommander lui-même. « La bienveillance de ce grand homme, écrira Ozanam, en souvenir de ces jours, allait au-devant de tous, mais elle se posait surtout sur les jeunes gens. Nous en connaissons pour qui il eut des complaisances et des sollicitudes qui ressemblaient à celles d'un père. En vérité, ceux qui n'ont connu que l'intelligence de cet homme n'ont connu de lui que la moitié la moins parfaite.

S'il pensa beaucoup, il aima encore davantage. »

Mais derrière et au-dessus de la bonté d'Ampère, Ozanam reconnaissait et adorait la Bonté suprême dont il écrivait pieusement : « Dieu est bien généreux de m'avoir adouci l'exil comme il a fait par la société où je me trouve placé. Il fait bien toute chose. Il a vu combien j'aurais à souffrir du mal du pays, beaucoup souffrir. Il a vu que, faible comme je le suis, j'avais besoin de grandes consolations pour me soutenir jusqu'au bout. Il me les a données. »

Consolé, mais non guéri, le jeune cœur se demande et se répond dans ses lettres : « Quelle vie d'étudiant plus heureuse que la mienne?... Eh bien! non : il s'est produit chez moi un grand malaise dans une solitude immense. Séparé de ceux que j'aimais, je sens en moi quelque chose *d'enfantin* qui a besoin de vivre au foyer domestique, à l'ombre du père et de la mère, quelque chose d'une indicible délicatesse qui se flétrit à l'air de la capitale. »

Ce quelque chose d'enfantin, qui est l'aimable reflet d'une âme restée chaste et tendre, Ozanam, grâce à Dieu, ne le perdra jamais. Tantôt il écrit à son père : « Vous me demandez ce qui me manque? Vous, mon bon père, vous, et toute ma famille : voilà ce qui me manque, et que je brûle de revoir. Comme il fera bon de nous embrasser dans huit mois d'ici! » Tantôt avec sa mère, il se reporte à ces fêtes domestiques, desquelles, hélas! il n'est plus : la Saint-Nicolas, la veillée de Noël, le jour de l'An, la fête des Rois, toutes ces joies de l'Église et du foyer auxquelles le jeune chrétien ne manque pas de rattacher le nom de Dieu. « Voici Noël qui approche. Je prierai pour vous; vous prierez pour moi, ma bonne mère. Dieu nous entendra tous deux : il nous donnera force et

courage; son règne nous arrivera. Et, quel que soit l'avenir, nous marcherons tous d'un pas ferme vers les destinées qui nous attendent. »

Par contre, ce grand Paris pour lui est un cadavre auquel il est attaché tout vivant : « Sa froideur me glace, sa corruption me tue. Paris, c'est Babylone où captif je pleure au souvenir de Sion. Et Sion, c'est ma ville natale, avec ceux que j'y ai laissés, avec sa provinciale bonhomie, et la charité de ses habitants, avec ses autels debout et ses croyances respectées. »

La pensée de sa mère lui était plus qu'une douceur et un regret, elle lui était, même de loin, une lumière et une garde. Quelques mois avant sa mort, il écrivait d'elle, dans des pages testamentaires : « Ma mère nous gouvernait par la confiance, par l'honneur, par le sentiment du devoir. Aurais-je oser lire la page qu'elle me défendait dans un livre, tout en me le laissant sur ma parole? Pendant mon séjour à Paris, elle ne me perdit pas de vue; elle sut tout ce que je faisais, mais je ne m'en doutai jamais. Je me croyais libre, et je ne m'en trouvais que plus lié. C'est ainsi qu'on inspire des sentiments généreux, qu'on donne des ailes à l'âme, qu'on l'habitue à se porter au bien par un essor dont elle est fière, au lieu de l'y enchaîner par des liens d'une surveillance qui l'irrite, et d'une servitude humiliante qu'elle est impatiente de secouer. »

C'est cette pensée de sa mère, toujours présente, qui fournit au jeune homme sa réponse à M. de Chateaubriand, dans une visite mémorable. Le Père Lacordaire l'a racontée en ces termes, que je complète.

Ce que le grand Ampère était dans le monde

des sciences, Chateaubriand l'était dans le monde des lettres. Ozanam portait dans son cœur ardent et timide à la fois, un grand désir de l'entendre, une vive appréhension de se présenter à lui. Une lettre de recommandation d'un chanoine de Lyon, M. l'abbé Bonnevie, l'enhardit enfin à sonner au modeste hôtel de celui que Charles X, à Prague, appelait « une puissance de ce monde ». C'était le jour du 1er janvier 1832. Il était midi, M. de Chateaubriand venait d'entendre la messe. Il accueillit l'étudiant avec une extrême bonté. Puis, après quelques questions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui demanda s'il se proposait d'assister au spectacle? « Ozanam, rapporte le Père Lacordaire, Ozanam hésitait entre la vérité et la crainte de paraître puéril à son illustre interlocuteur. Il se tut quelque temps. M. de Chateaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin la vérité l'emporta. Il avoua que sa mère lui avait fait promettre de ne pas mettre les pieds dans un théâtre. Alors l'auteur du *Génie du Christianisme,* se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement : « Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère. Vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. »

« Cette parole, ajoute le Père Lacordaire, demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam; et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : « M. de Chateaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y aller. » Il y fut, pour la première fois, en 1840, à l'âge de vingt-sept ans, pour entendre *Polyeucte*. Son impression fut froide : il avait éprouvé

comme tous ceux dont le goût est sûr et l'imagination vive, que rien n'égale la représentation que l'esprit se donne à lui-même, dans une lecture silencieuse et solitaire, des grands maîtres. »

En même temps qu'il recevait ces avertissements solennels, Ozanam en recevait d'autres du spectacle du monde, « qui, écrit-il, commence à lui apparaître, avec la laideur de ses vices, le tumulte de ses passions, les blasphèmes de son impiété. Nous, enfants élevés par des parents vertueux, nous vivions pleins de candeur et de confiance; l'âme ouverte à toute parole d'honneur, à toute apparence de vérité. Et nous voici condamnés à l'art pénible d'apprendre la défiance et le soupçon ».

Il trouvait son refuge dans ces deux choses qu'il nomme : « La science et le catholicisme, telles sont ici mes seules consolations; et certes cette part est belle. » Nous y joindrons l'amitié.

Les années de l'arrivée d'Ozanam à Paris, 1831-1832, étaient celles d'une vaste ébullition de tous les éléments de la vie intellectuelle, religieuse, politique, sociale, littéraire. On se croyait sincèrement arrivé à un de ces tournants de l'histoire où l'humanité change ses voies pour aborder à de nouveaux cieux et à de nouvelles terres. Deux philosophies se dressaient en face l'une de l'autre : la philosophie et école rationaliste, avec ses ramifications et applications dans toutes les branches des connaissances humaines ; la philosophie et école traditionnelle, ainsi nommée parce que chez elle la raison demande à la tradition le point de départ de ses déductions. A sa tête, ou dans ses rangs, il cite Chateaubriand, Lamennais, le baron d'Eckstein,

de Bonald; et pour l'Allemagne Schlegel, Stolberg, Gœrrès, etc. C'est de ce côté qu'il voit poindre l'espérance de la restauration catholique, et il la salue.

« C'est singulier comme tout le monde est instruit ici, » écrit candidement le jeune familier de la maison d'Ampère. Il y rencontrait souvent M. Ballanche, un autre lyonnais, sur les idées duquel il faisait ses réserves, mais dans qui il aimait le sage, le juste, le chrétien catholique en somme. Aussi bien, tout récemment, dans son courageux ouvrage de la *Vision d'Hebal*, écrit au lendemain du sac sacrilège de Saint-Germain-l'Auxerrois, en présence du Saint-Simonisme prophétisant la fin du vieux dogme et déjà menant ses funérailles, il n'avait pas hésité à faire cette éclatante profession de sa foi romaine : « Tout est dans le Christianisme, et le Christianisme a tout dit... La Ville éternelle sait qu'un nouveau règne lui est promis, et le Pontificat romain dira de quelles traditions il est dépositaire. »

Ozanam s'attacha à lui comme à un aimable maître. On lit dans une lettre d'alors : « M. Ballanche m'a très bien accueilli. Au cours de son entretien, il me dit : « Toute religion renferme nécessairement une théologie, une physiologie et une cosmogonie. » N'est-ce point là ce que nous disions un jour ensemble? Et n'est-ce point une manière d'entendre l'apôtre saint Paul quand il énonce que toute science est renfermée dans la science de Jésus crucifié? »

Lamennais était une autre royauté intellectuelle, mais fort discutée dès lors. Ozanam le vit peu. Ses lettres parlent deux fois de lui, mais pour n'en rien dire. Le 7 décembre il écrit : « J'ai vu M. de Lamennais, la veille de son départ pour Rome. J'ai beaucoup causé avec lui. » De quel objet? Il ne le dit

pas. Ce célèbre voyage à Rome, 31 décembre 1831, est celui duquel Lamennais rapportera l'âme d'un révolté. Ozanam ne garda pas un souvenir sympathique de cette entrevue, l'unique qu'il ait eue avec lui. Il ne prononcera plus son nom que pour pleurer sur lui.

Cependant l'étudiant s'était mis à ce travail ardent, duquel dix ans après il écrivait à son jeune frère Charles :

« Tu auras bientôt dix-huit ans. C'est l'âge où il m'a fallu quitter tout, — car nous avions tout alors! — et arriver ici où je n'avais pas, comme tu les as, un frère, de nombreux parents et des amis. Au lieu de cela, une chambre presque toujours déserte, des livres qui n'avaient pas pour moi de souvenirs, des figures étrangères. Souvent, depuis l'heure des repas jusqu'à minuit, la lueur de la lampe et la braise du foyer étaient mes seules compagnes. Et alors, en reportant ma pensée vers ceux que je ne voyais plus, je me demandais si, en retournant un jour à Lyon, je les y retrouverais? »

Le jeune étudiant en droit s'était mis consciencieusement à étudier le droit, ayant soin, comme il nous l'apprend, aussitôt rentré du cours, de rédiger la leçon qu'il y venait d'entendre. Nous le voyons pareillement exact aux conférences des jeunes juristes entre eux, y remplissant parfois le premier rôle, soit à la défense, soit au ministère public, dans des plaidoiries et des réquisitoires où son talent de parole commence à se révéler. De l'une d'elles, le jeune procureur du Roi improvisé écrit : « Quoiqu'on m'ait fait des compliments, je me suis trouvé faible : je ne me sentais pas assez maître de mon sujet. »

Un cours libre d'Économie politique et sociale,

professé par M. de Coux, avait pour Ozanam tous les genres d'attraits. M. de Coux était un des trois jeunes maîtres qui, en mai 1831, avaient ouvert spontanément l'École libre, dont le procès éclatant retentissait encore. Son enseignement rompait avec les économistes philosophes, les Adam Smith, les J.-B. Say, les Sismondi, qu'il accusait justement de ne s'occuper que de la richesse et des moyens de la produire, en négligeant l'homme lui-même, en oubliant que les vertus morales sont elles aussi des valeurs, et n'osant pas toucher à la grave question de la répartition de la fortune publique, par crainte de se heurter à l'Église et à l'Évangile. C'est de ce cours et de ce maître qu'Ozanam écrit, en mars 1832 : « M. de Coux a commencé son cours d'Économie politique, plein de profondeur et d'intérêt. Je t'engage à y souscrire. Il y a foule à ses leçons, parce que, dans ses leçons, il y a de la vérité et de la vie, une grande connaissance de la plaie qui ronge la société et du remède qui seul peut la guérir. »

Il traduit de l'allemand un opuscule de Bergmann sur la religion du Thibet, un autre de Mone sur la mythologie des Lapons. Il lit Vico, *Philosophie de l'histoire;* il se remet à l'étude de l'hébreu, dans le dessein d'entrer, lui aussi, par cette porte de l'orientalisme dans les profondeurs de l'histoire sacrée, comme il dit à ses amis : « Jamais une Histoire des religions ne fut plus appelée par les besoins sociaux. Ce sera notre œuvre à nous. Voici qu'elle mûrit dans nos jeunes pensées. Elle viendra dans son temps : *Tempus erit.* »

Ces jeunes, dont M. Noirot lui avait prédit et promis le concours, commençaient à se montrer à lui. Il n'y avait pas un mois qu'il était à Paris, lorsque, le

20 novembre, il écrivait déjà à un ancien camarade : « J'espère parvenir à fonder la réunion dont je t'avais parlé. J'ai des données pour cela. »

Six semaines après, 29 décembre, il y revient : « Tu n'ignores pas combien je désirais m'entourer de jeunes hommes sentant, pensant comme moi. Or, je sais qu'il y en a, qu'il y en a beaucoup, mais ils sont dispersés comme l'or sur le fumier; et difficile est la tâche de celui qui veut réunir des défenseurs autour d'un drapeau. Cependant j'espère, dans ma prochaine lettre, te donner des espérances plus positives. »

Enfin, le 10 février 1832, il peut écrire tout heureux : « Nos rangs sont plus nombreux que nous ne le pensions. J'ai trouvé ici de jeunes hommes forts en pensées et riches en sentiments généreux, qui consacrent leurs réflexions et leurs recherches à cette haute mission qui est aussi la nôtre. »

L'époque de la Restauration avait eu ses mémorables et actifs groupements de jeunes chrétiens. Nous ne pouvons oublier la célèbre *Congrégation de la sainte Vierge,* qui, née dès 1801, avait grandi sous l'Empire, pour devenir ensuite une puissance aussi sympathique et secourable aux amis de l'Église qu'elle était odieuse à ses ennemis. A côté d'elle fleurissait, dans le Quartier Latin, la *Société des Bonnes Études,* dirigée par un grand homme de bien, professeur de philosophie, M. Bailly de Surcy. Il la réunissait près de l'École de Droit, place de l'Estrapade, qu'il habitait lui-même et où il recevait chez lui quelques jeunes gens choisis, à titre de pensionnaires. Là, tous les étudiants trouvaient bibliothèque, journaux, salle de lecture et de conférences, avec les bons conseils et la sage direction d'un père.

Ces deux associations avaient eu leurs jours de

salutaire action morale et religieuse sur la jeunesse des écoles. La Révolution de Juillet vint leur porter un coup mortel, soit en dispersant les membres, soit en divisant les esprits. Mais écoutons Ozanam :

« De la Société des Bonnes Études, rappelait-il ensuite, il ne restait plus qu'un débris, quand un ami me proposa de m'y présenter et de m'en ouvrir la porte. La réunion littéraire, refugiée alors dans l'étroite enceinte des bureaux du journal de M. Bailly, *la Tribune catholique,* rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 71, comptait à peine quinze membres demeurés fidèles au studieux rendez-vous. En outre, les habitudes peu scientifiques du milieu ne laissaient presque pas de place aux investigations sérieuses; et c'est à peine si les hautes questions de l'avenir et du passé osaient se produire dans les timides entretiens. » C'est cependant de ce berceau — ou de ce tombeau — qu'Ozanam pourra dire en mars 1833 : « Grâce au zèle de quelques-uns de ses anciens membres, cette Société a présentement grandi d'une merveilleuse manière. »

Elle avait grandi en se transformant. L'homme prédestiné à former le trait d'union entre la jeunesse du passé et celle de l'avenir, M. Bailly, eut la pensée d'organiser des conférences de littérature, d'histoire et de philosophie, autour desquelles il pourrait rallier les étudiants chrétiens. Mais ceux-ci étant trop peu nombreux alors, il se promettait de renforcer leurs rangs, à mesure qu'il les discernerait dans le mélange des autres jeunes gens, auxquels cependant, dans certaines limites, il ne donnerait pas l'exclusion.

Elle commença ses travaux, le 1er décembre 1832. L'une des vice-présidences fut occupée toute l'année

par Ozanam, qui en écrira bientôt : « Les candidatures vont se multipliant. Nous nous sommes recrutés de quelques jeunes hommes d'un talent supérieur, parmi lesquels des explorateurs de plusieurs États de l'Europe, des théoriciens de l'art, des initiés aux problèmes de l'économie politique. Le plus grand nombre se livre à l'étude de l'histoire, quelques-uns à la philosophie. Nous avons même deux ou trois de ces âmes choisies à qui Dieu a donné des ailes, et qui seront un jour des poètes, si la mort ou les tempêtes de la vie ne viennent pas les leur briser en chemin. » Nous les verrons à l'œuvre.

Le salon du jeune comte Charles de Montalembert était, chaque dimanche, le rendez-vous d'une élite. Frédéric Ozanam lui fut présenté par Ballanche. Grande y était la diversité des âges et des esprits. Les lettres d'Ozanam nous y montrent des savants comme le baron d'Eckstein, des philosophes comme Ballanche, des poètes comme Alfred de Vigny, le polonais Mickiewiez, et même Sainte-Beuve qui, destiné à traverser tous les mondes, explorait alors en curieux le monde catholique; des adversaires intellectuels, comme Lherminier, des rêveurs touchés des misères du peuple, comme Considérant. Félix de Merode y était venu; Victor Hugo devait y venir. — « Dimanche dernier, écrit encore Ozanam, je me suis entretenu avec Lherminier. Puis une causerie très intéressante s'est établie entre lui et M. de Montalembert : nous sommes restés jusqu'à minuit pour les écouter. Victor Considérant y était aussi; on a beaucoup parlé de la misère actuelle du peuple, et on en a tiré de sinistres présages pour l'avenir. » C'était la question centrale qui dès lors attirait tout à elle : le problème social.

Montalembert, alors dans tout l'éclat de sa jeune gloire, « faisait les honneurs de son salon avec une grâce distinguée », très remarquée d'Ozanam. « Montalembert, écrit-il, a une figure angélique et une conversation très instructive. Il raconte très bien et sait nombre de choses. On s'entretient de littérature, d'histoire, des intérêts de la classe pauvre, du progrès de la civilisation. » On n'en exclut, par ordre, que les points de doctrine (ceux professés par le journal *L'Avenir*), sur lesquels Rome a demandé le silence. La plus sage discrétion est commandée à cet égard.

« Et puis on respire, dans ces réunions, un délicieux parfum de catholicisme et de fraternité. On s'anime, on réchauffe son cœur; et l'on emporte de là une douce satisfaction, un plaisir pur, une âme maîtresse d'elle-même, des résolutions et du courage pour l'avenir... L'on s'en revient tout joyeux par bandes de quatre ou cinq. J'y compte aller de temps en temps. »

Toute cette page s'achève par un cri de vaillance et de combat : « L'avenir est devant nous, jeunes gens, réservons-nous donc; et raidissons-nous contre les ennemis et les tourmentes. Songeons que la condition du progrès est la souffrance. Et que l'amitié adoucisse les tristesses que nous ne saurions éviter. »

A ces tristesses de la vie se joignaient, pour Ozanam, celles qui lui venaient du spectacle ou des menaces des temps. Le jeune homme avait dès lors le pressentiment des catastrophes réservées à la fin de son siècle. Les lignes suivantes sont étonnantes de clairvoyance et de précision à ce sujet : « S'il faut du courage pour vivre à l'époque où nous sommes, il en faudra certes davantage pour vivre à l'époque où nous allons

entrer. Tous les esprits élevés annoncent que nous sommes arrivés à une période de catastrophes et de déchirements universels. Les gouvernements et les peuples se posent en hostilité les uns contre les autres. Ici le parti républicain a pris une force croissante, et il ne cache plus ses desseins de violences. Il y a haine d'extermination déclarée entre les partis. Je crois donc à une guerre civile imminente; et l'Europe entière, enlacée dans les filets de la franc-maçonnerie, en sera le théâtre. »

A ces prévisions s'ajoutaient pour l'attrister les calamités de cette funèbre année 1832. La guerre civile ensanglantait sa ville de Lyon; les émeutes éclataient tous les jours à Paris, tandis que le choléra y répandait la mort et la terreur. On compta un moment jusqu'à 1.300 morts par jour. L'épidémie dévora presque entièrement un côté de la rue des Fossés-Saint-Victor, tandis que l'autre côté, celui de la maison de M. Ampère, semblait respecté. Ozanam en écrit ainsi à sa mère, traduisant un psaume de l'office de Complies : « Mille tomberont à votre gauche et dix mille à votre droite. Mais la mort n'approchera point de vous, parce que vous avez dit : Seigneur, vous êtes mon espérance; et que vous avez choisi le Très-Haut pour votre refuge. » Nous n'avons plus cette lettre, admirable de foi et de courage, que, nous dit-on, Mme Ozanam lisait à toutes ses amies avec des larmes d'indicible attendrissement.

Sa famille le rappelait avec insistance auprès d'elle. Le jeune homme la supplia de le laisser à Paris, quand même. Il mettait en avant ses études, et la préparation urgente de ses examens, qui étaient proches. Mais il y était secrètement retenu par les soins et consolations que sa courageuse charité allait

porter à ses camarades malades. L'un d'eux, qui fut plus tard l'abbé Duchesne, curé de Notre-Dame-des-Champs, aimait à raconter les fréquentes et aimables visites qu'il en reçut à son chevet, dans ces jours funèbres. C'était un lettré. Entré en convalescence, il pria Ozanam de lui procurer quelque lecture de réconfort, appropriée à la circonstance. Le lendemain il lui apporta à lire la description des trois grandes pestes classiques dans la littérature : celle d'Athènes par Thucydide, celle dépeinte par Lucrèce, et celle de Milan dans les *Fiancés* de Manzoni, mais celle-ci toute consolée, transformée en un spectacle sublime, par le dévouement chrétien et par l'héroïque charité du cardinal Borromée. C'est ce qu'il voulait démontrer.

Il est une tristesse factice, alors à la mode, que le jeune homme d'action répudie énergiquement : c'est la mélancolie morbide d'un romantisme rêveur : « Es-tu toujours sous le poids de ta mélancolie? demanda-t-il à Falconnet. Mon ami, pas trop de rêverie et de littérature. Faisons sortir nos études du champ de la théorie creuse et de la spéculation, et donnons pour traduction à nos croyances les actes de notre vie tout entière. » Deux de ses camarades lyonnais, Fortoul et Huchard, se sont jetés dans le camp de la jeune France chevelue. Ozanam les prend en pitié : « Ni Chateaubriand, ni Lamartine ne sont assez avancés pour eux. Il n'y a plus que Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris, Plick et Plock, Atar Gull, Marion Delorme,* voilà toute la littérature ! »

Ce n'est pas que lui-même ne souffre d'une inconstance d'humeur, de laquelle il accuse « une santé chancelante ». Mais finalement la raison l'emporte et le calme la suit. « Souvent je me gronde, je me

boude, mais toujours je finis par faire la paix avec mon moi, quoique ce soit un triste sire. En redoublant d'efforts je mériterai de vaincre... En somme, mon ami, plus de gravité à toi, à moi plus d'énergie; à tous deux les leçons de nos pères, les exemples de nos mères, et la bienveillance du Ciel. Ainsi peut-être, un jour, nous sera-t-il donné d'avoir répandu sur nos pas quelques bienfaits, et d'être salués hommes de bien dans l'assemblée des sages. »

Cette fermeté de convictions et de résolutions, ce courage pour l'action, et toute cette sûreté de ses premiers pas dans la carrière, qu'Ozanam vient d'attribuer aux leçons et exemples de ses père et mère, étaient aussi grandement redevables, à Paris, à l'exemple journalier du saint laïque dont il était l'hôte, et à la direction d'un humble prêtre, dont il nous reste à prononcer le nom.

Le plus grand des deux, M. André-Marie Ampère, n'était pas seulement un second père pour Ozanam, il lui était un religieux modèle de tous les instants. M. Ampère, comme l'écrivait le jeune homme à sa mère, terminait en ce moment son grand ouvrage synthétique de la *Classification des sciences* ou *Philosophie des sciences*. Ayant reconnu les belles facultés du jeune étudiant que la Providence lui avait envoyé, il l'appela à l'honneur d'y travailler sous sa dictée, comme en témoignent les pages encore conservées, écrites de moitié par l'un et par l'autre. Leurs entretiens journaliers sur les lois générales de l'univers amenaient dans l'âme du savant des élans spontanés d'admiration et d'adoration vers Celui qui les fit. Et Ozanam se souvenait des moments d'enthousiasme où Ampère, mettant entre ses deux mains

sa tête chargée de tant de science et d'honneur, s'écriait tout transporté : « Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand! »

Ce Dieu de l'Univers, Ampère venait l'adorer dans ses temples. Ozanam a raconté qu'un jour où il était triste, anxieux, abattu, il entra dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont pour y décharger son cœur. L'église était presque déserte et silencieuse. Çà et là quelques femmes étaient agenouillées près de la châsse de sainte Geneviève. Et puis, seul, dans un coin, un homme immobile paraissait profondément plongé dans sa prière. Ozanam l'aperçoit, s'approche, et reconnaît Ampère humilié en la présence divine. L'ayant contemplé quelques instants, il se retira fort ému, et lui-même plus à Dieu que jamais!

C'était beaucoup pour M. Ampère qu'Ozanam avait voulu, durant le choléra, demeurer à Paris, afin d'y remplacer le fils absent du vieillard. Il arrivait, avons-nous dit, que dans la même rue, en face, les voisins tombaient et mouraient foudroyés en quelques instants. Craignant d'être ainsi surpris, M. Ampère, de qui la chambre était précisément au-dessus de celle de l'étudiant, ne manquait pas de lui redire, chaque soir en le quittant : « Ozanam, si le choléra me prend cette nuit, je frapperai avec mon bâton sur le parquet. Ne montez pas me secourir, mais partez au plus vite chercher mon confesseur, l'abbé X..., rue de Sèvres, puis vous irez appeler mon médecin. »

Ces bienfaisants exemples de christianisme sont ceux que la reconnaissance d'Ozanam rappellera ainsi sur la tombe de ce second père : « Cette tête vénérable qui jugeait toute chose et la science elle-même au point de vue divin, se courbait sans réserve devant les mystères et

sous le niveau de l'enseignement sacré. Il s'agenouillait aux mêmes autels que Descartes et Pascal, à côté de la pauvre veuve et du petit enfant moins humbles que lui... S'il laisse un grand vide dans la société des intelligences d'élite, quel grand deuil ne laisse-t-il au cœur de ceux qui avaient pu l'approcher de plus près et jouir de la familiarité de sa religion et de ses vertus! »

L'autre nom qu'il faut prononcer, au premier rang des guides de la jeunesse d'Ozanam pendant les cinq années de sa vie d'étudiant à Paris, n'est pas celui d'un homme illustre. Je n'ai pas encore nommé et salué le directeur et vrai père spirituel de cette âme : un prêtre.

Ce prêtre, l'abbé Marduel, avait été vicaire de Saint-Nizier, à Lyon, puis appelé à Paris, auprès de son oncle, curé de Saint-Roch. C'était maintenant un vieillard d'un âge avancé, modestement retiré dans un appartement de la rue Massillon, près Notre-Dame, où l'avait su découvrir sa nombreuse clientèle de pénitents de toute classe, évêques, prêtres, pairs de France, grands seigneurs, médecins; puis des étudiants, des ouvriers, des pauvres, reçus avec la même bonté, traités avec la même indulgente patience. On était à l'aise avec lui. Il était simple, il était sage, il était instruit, judicieux ; il était pieux, priant toujours et le faisant sur son chapelet lorsque ses yeux ne lui permirent plus de lire son bréviaire. Devenu très pauvre, dépouillé de tout, n'ayant plus que le morceau de pain que lui avait assuré la fabrique Saint-Roch, il le partageait avec de plus malheureux que lui, tandis que sa vieille servante allait quêter pour lui les choses les plus nécessaires à la vie.

Sa sainteté et son union continuelle à Dieu lui avaient mérité des lumières surnaturelles pour la connaissance et la direction des âmes, dans lesquelles il semblait lire. Il en dissipait les ombres et les illusions, pour y laisser la lumière, la paix et la joie du cœur. C'était bien le prêtre qu'il fallait à Ozanam, de qui la délicatesse de conscience était souvent une source de peines intérieures que révèlent ses lettres.

C'était donc à M. Marduel qu'en quittant Lyon, Frédéric avait été adressé par ses parents et par l'abbé Ozanam, qui naguère s'était lui-même mis sous cette conduite. « On ne sera pas étonné, rappelle celui-ci, des progrès que le jeune étudiant fit à cette pieuse et douce école. Sa juste confiance et déférence aux conseils de cette intelligente sagesse, les lumières divines qu'il en recueillait, le feu sacré qu'il y allumait, le firent triompher, avec la grâce de Dieu, dans le combat intérieur de la vérité et de la vertu. Sous sa conduite, on vit ce bien-aimé frère, au sein de ses nombreux travaux, donner chaque jour un temps assez considérable à la méditation et à la prière. »

Il ne pouvait plus se passer des secours puissants que ce prêtre lui procurait dans le fréquent usage des sacrements. En mai 1833, M. Marduel s'étant absenté pour un séjour d'un petit mois, à Lyon, Frédéric se plaint à sa mère de la longueur de cette absence qui laisse son moral dans le désarroi et la perplexité. « C'est le seul conseiller intime que j'aie ici, le seul dont la sagesse et la bonté puissent à la fois me tenir lieu de père et de mère. Il a dû revenir ce soir, et je compte le voir demain; car comme je suis peu jaloux de faire de nouvelles connaissances, je suis demeuré

tout ce temps abandonné à mon humeur et aux caprices de mon imagination. »

Puis cette conclusion, qui est un hommage rendu à l'efficacité de la confession : « En vérité, s'il y a parmi les protestants quelques jeunes gens de bonne foi, éclairés et religieux, je les plains bien de manquer d'une ressource dont ma jeunesse a tant besoin ; et sans laquelle je serais complètement gâté, ou consumé de mélancolie. »

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE DE VÉRITÉ

LES AMIS. — PROTESTATIONS A LA SORBONNE. — PÉTITION POUR LES CONFÉRENCES A NOTRE-DAME. — Mgr DE QUELEN. — SOUSCRIPTION A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

1832-1834.

Nous sommes encore dans l'année 1832, la première du séjour d'Ozanam à Paris. Le groupement de la jeunesse catholique que nous avons vu se faire autour de certains centres d'attraction, tels que la maison d'études de M. Bailly, ou le salon littéraire et politique de M. de Montalembert, ou les conférences de l'École de Droit, commence alors à distinguer, dans ses propres rangs, quelqu'un d'une grande attirance de cœur plus encore que d'esprit et de parole, qui, sans que lui-même ni personne y pense et le veuille, se trouve être le camarade qu'on écoute, le modèle qu'on imite et le guide qu'on suit.

Ozanam n'avait pas le prestige de la beauté, ni celui du grand air et de l'autorité. C'était la naturelle attraction de la bonté dans la simplicité, qui lui valait les sympathies. C'était ensuite sa haute distinction d'intelligence et l'accent de son cœur qui les

lui attachait à jamais. Il portait dans toute sa personne cet air de rêverie distraite que donne l'habitude des méditations intérieures. Ce n'était pas de la sauvagerie toutefois : il avait l'humeur douce ; il se plaisait en riante compagnie ; et on l'entendait dire « qu'il n'avait pas de plus mauvaise société que lui-même ». Sincèrement humble, il ne se mettait point en avant. Il n'avait qu'à se laisser voir inconsciemment et sincèrement lui-même, pour inspirer à des âmes honnêtes le désir de le connaître, et déjà le besoin de l'approcher. Ainsi lui furent conquis ses premiers amis, à Paris.

Le premier noyau en fut naturellement formé de jeunes étudiants lyonnais que le compatriotisme unissait entre eux, non moins que les sentiments religieux apportés de leurs bonnes familles. — Ozanam nomme souvent Henri Pessonneaux, l'affectueux cousin qui, ne pouvant se passer de lui, n'hésitait pas chaque soir à traverser Paris à pied, de la rue de Courcelles à la Montagne Sainte-Geneviève, pour venir constater un instant que Frédéric allait bien ; après quoi aussitôt il reprenait discrètement le chemin de sa demeure, afin de ne pas interrompre le travail de ce studieux. — Lyonnais aussi était le peintre Janmot, ami d'enfance d'Ozanam, et son compagnon de première communion. Il n'en avait rien oublié. Élève très distingué de M. Ingres, esprit charmant, très cultivé, son âme d'artiste, mais d'artiste chrétien, était éprise de la Beauté divine qu'il adorait. — Lyonnais aussi M. Velay, alors à l'École polytechnique. Ozanam ne le vit pas sans douleur quitter Paris pour son stage à l'École du génie de Metz où il lui écrivait : « Nous n'entendrons donc plus ton pas militaire dans l'es-

calier de l'Hôtel des Écoles, et ta glorieuse épée retentir sur le carreau de nos chambres! Mais on te regrette, on te cite, tu vis dans nos mémoires; et lorsqu'une lettre de toi arrive à quelqu'un de nous, on le courtise pour en avoir sa part. » — Lyonnais aussi Dufieux, grand et beau cœur, plus tard meurtri par de cruelles épreuves, qui ne devait pas connaître de meilleur consolateur que l'ami qui lui écrivait : « Je vous aime en Celui qui nous aime tous deux. Offrez-lui pour moi une partie des choses saintes qui vous rendent si cher et à Lui et à moi. »

Il eût fallu nommer d'abord Edmond Le Jouteux, qu'Ozanam rappelle de ses poétiques vacances de la Touraine par de si gracieuses paroles et pour de si nobles rendez-vous! — Et Chaurand, que nous retrouverons avec Ozanam à la fondation des conférences de Saint-Vincent de Paul de Lyon. — Et Paul Brac de la Perrière! Frédéric s'étonne, s'en veut, de ne l'avoir pas connu d'abord à Lyon, lui Lyonnais, avant son séjour d'étudiant à Paris. « Mais Dieu, qui rapproche les nuages pour en faire jaillir la foudre, écrit-il, est aussi celui qui rapproche les âmes quand il lui plaît, pour en faire jaillir l'amour. »

Un jour qu'il assistait au cours d'archéologie orientale au Collège de France, le professeur Letronne, géographe, égyptologue, chronologiste, la plus haute autorité scientifique d'alors en ce genre, s'évertuait à démolir ce qu'il appelait dédaigneusement « la légende de la Genèse ». Ozanam, silencieux, mais impatienté, y opposait des signes de tête qui avaient leur expressive signification. Il fut remarqué par un autre étudiant qui pensait comme lui, et qui, au sortir du cours, chercha à le rejoindre pour sym-

pathiser. Ozanam avait disparu, mais non pas pour toujours. Ils se retrouvèrent.

Voici comment Lallier, — car c'était lui, — racontait plus tard leur liaison à un ami qui nous la rapporte textuellement : « Comme je sortais, toujours seul, de l'École de Droit, j'observai que, sur le bord du trottoir, vers la rue Soufflot, un petit groupe de jeunes gens, toujours les mêmes, se formait chaque jour, après le cours. Au milieu il en était un qui parlait avec animation, et que l'on écoutait. — Quel est, me demandai-je, ce jeune coq (*sic*) que ceux-là entourent de tant d'attention? — Je reconnus Ozanam. Mû par la curiosité et déjà la sympathie, j'approchai du groupe et me mêlai par quelques mots à l'entretien. Ozanam me répondit. Puis, après un temps d'arrêt et la dispersion des autres, nous reprîmes la conversation à deux, marchant ensemble, causant ensemble, nous comprenant de plus en plus; et c'est ainsi faisant que nous en vînmes à nous conduire et reconduire interminablement d'un logis à l'autre. » Dans Lallier, Ozanam avait trouvé un frère[1].

Une autre fois, c'est sur les gradins de l'amphithéâtre de Droit qu'Ozanam est remarqué par un camarade qui se demande quel est ce jeune homme, silencieux, attentif, à l'air intelligent, à l'aspect et aux manières si comme il faut? Sur ces entrefaites, il arriva que sortant de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, il se rencontra face à face avec lui, et le reconnaissant : « Quoi! vous êtes donc catholique? Oh! pardon : moi qui vous en croyais si loin! » Et il lui tend la main : « Soyons amis! » Ce jeune homme était

1. Lettre de M. Joseph Perrin, avocat à Sens, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, 4 février 1911.

M. de Goy. Depuis six mois qu'il était à Paris, résolu avant tout de se garder du mal et des mauvais, il avait vécu sans camarade aucun.

Des affinités d'un autre genre formaient le lien de l'amitié : celles de la naissance, de l'éducation, de la profession, celles des convictions d'abord. Un étudiant de seconde année de Droit, Paul Lamache, de Saint-Pierre-Église, dans la Manche, avait son père médecin comme Ozanam, un frère prêtre comme Ozanam, deux sœurs tout à Dieu et aux pauvres, comme naguère la jeune sœur d'Ozanam. Il avait été au collège de Rouen ce que Frédéric avait été à celui de Lyon, un défenseur et un apôtre de sa foi. Il avait eu un ami et un maître dans son proviseur, M. Faucon, comme Ozanam dans son professeur, M. Noirot. « Et puis, dit son biographe, c'était chez l'un et l'autre, chez le robuste Bas-Normand comme chez le frêle et délicat Lyonnais, un fond secret de rêverie qui se traduit dans leurs lettres par une similitude d'accent. Autant de signes de parenté intellectuelle et morale. » Dès le jour où ils se rencontrèrent au pied des mêmes chaires, ils se reconnurent eux aussi comme frères. Les trois noms d'Ozanam, de Lallier et de Lamache ne se séparent plus dans la première période de cette histoire.

D'autres arrivèrent bientôt par des chemins semblables. Il leur fallait tendre au même but. Ozanam écrivait qu'il était temps de les réunir autour d'un même drapeau : celui de la défense religieuse, en face de l'irréligion audacieuse et triomphante.

Tout le pressait de le faire. L'attaque était violente. L'antichristianisme faisait rage dans la presse, dans l'école, à la tribune, à la faveur des doctrines dites

libérales qui, sous le régime de Juillet, lâchaient la bride à tout le dévergondage des idées et l'emportement des partis. L'Université surtout exerçait contre l'Église les représailles de la contrainte dont elle avait souffert sous la Restauration. La Sorbonne, le Collège de France étaient particulièrement agressifs ; et ceux de nos jeunes catholiques qui n'en étaient pas troublés ou enténébrés, s'en revenaient de là souffrants, provoqués, irrités, blessés et révoltés.

Mais ils étaient le bien petit nombre. Le découragement était partout, même dans les conseils de l'Église de France. Entre le silence des uns et le mensonge des autres, que pouvaient-ils faire, eux cette poignée d'enfants, à l'encontre de la voix de ces maîtres de la science et de l'éloquence, portés par la faveur du pouvoir et des foules? Laisser dire, laisser passer? Ils ne le voulaient pas. Écrire dans les journaux? On ne les lirait pas. C'est la parole qu'ils résolurent d'opposer à la parole, face à face, sur le même terrain, devant le même auditoire, par lequel ils se feraient pardonner, accepter, écouter à force de courage, de raison et aussi de respect, au nom de la vérité et de la liberté.

Voici comment, dans une lettre du 10 février 1832, c'est-à-dire — qu'on le remarque — quatre mois seulement après son arrivée à Paris, Ozanam nous initie au dessein et déjà à l'action de cette résistance à l'enseignement anti-chrétien de la Sorbonne : « Nous avons, dans nos rangs devenus plus nombreux, des jeunes hommes généreux qui se sont consacrés à cette haute mission, laquelle est aussi la nôtre. Chaque fois qu'un professeur élève la voix contre la Révélation, des voix catholiques s'élèvent pour répondre. Nous sommes unis plusieurs dans ce but.

Déjà deux fois j'ai pris ma part à ce noble labeur, en adressant mes objections écrites à ces messieurs. Nos réponses, lues publiquement, ont produit le meilleur effet, et sur le professeur (M. Letronne) qui s'est presque rétracté, et sur les auditeurs qui ont applaudi. Ce qu'il y a de plus utile dans cette œuvre, c'est de montrer à la jeunesse étudiante qu'on peut être catholique et avoir le sens commun, qu'on peut aimer à la fois la religion et la liberté; enfin, c'est de la tirer de l'indifférence religieuse, et de l'accoutumer à la grave discussion de questions sérieuses. »

La lettre suivante, adressée de même à Ernest Falconnet, ajoute : « La cause que nous soutenons est la cause de l'Évangile. Je te ferai savoir tout ce qui s'accomplira autour de nous pour l'honneur et le triomphe de cette divine cause. »

En effet, moins de deux mois après, 25 mars, il écrit que les premières rencontres « n'étaient que des escarmouches ». Et il ajoute : « Aujourd'hui, je me réjouis de t'apprendre que nous venons de livrer un plus sérieux combat. C'est la chaire de philosophie, c'est le cours de M. Jouffroy qui a été notre champ de bataille. »

Professeur adjoint à la Sorbonne, maître de Conférences à l'École normale, chargé de cours au Collège de France, député de son arrondissement de Pontarlier depuis 1831, Théodore Jouffroy, à trente-six ans, était déjà par l'élévation de son esprit et la gravité de sa parole, une des royautés de la libre pensée. Mais c'était aussi l'homme néfaste et solennel qui, dans son fameux article du *Globe :* « *Comment les Dogmes finissent* », tintait à petits coups le glas du christianisme. C'était enfin le psychologue inquiet et troublant qui posait en termes magnifiques

le Problème de la destinée humaine dont il ne voulait demander la solution qu'à une raison qui le livrait en proie à un scepticisme impuissant et gémissant. En somme, sous ces fleurs du discours, Ozanam déclare n'apercevoir que des ruines : celles de la foi et celles de la raison tout ensemble, sur lesquelles le philosophe, d'une main mal assurée, se prépare à bâtir le temple de la religion de l'avenir. Finalement il s'écrie : « Voilà donc ce que M. Jouffroy nous prêche à la Sorbonne, cette antique Sorbonne que le christianisme a fondée, et dont le dôme est encore couronné du signe de la croix ! »

De sa protestation, Ozanam écrit ainsi, sans toutefois se nommer même à ce confident : « M. Jouffroy s'étant permis d'attaquer même la possibilité de la Révélation, un jeune catholique (M. Gorse, plus tard avocat à Tulle) lui adressa quelques observations par écrit. Le philosophe promit d'y répondre ; il attendit durant quinze jours, pour préparer ses armes sans doute ; et, au bout de ce temps, sans lire la lettre, il l'analysa à sa manière et essaya de la réfuter. Le catholique, voyant qu'il était mal compris, présenta une seconde lettre au professeur. Celui-ci n'en tint pas compte, il n'en fit point mention et continua ses attaques, jurant que le catholicisme répudiait la science et la liberté.

« Alors, nous nous réunîmes ; nous dressâmes une protestation où étaient énoncés nos vrais sentiments : elle fut revêtue à la hâte de quinze signatures et adressée à M. Jouffroy. Cette fois, il ne put se dispenser de nous lire. Le nombreux auditoire, composé de plus de deux cents personnes, écouta avec respect notre profession de foi. Le philosophe s'agita en vain pour y répondre. Il se confondit en excuses, assurant

qu'il n'avait pas voulu attaquer le christianisme en particulier ; qu'il avait pour lui une haute vénération, qu'il s'efforcerait à l'avenir de ne plus blesser les croyances. Mais surtout, il a constaté un fait bien remarquable, bien encourageant pour l'époque actuelle : « Messieurs, nous a-t-il dit, il y a cinq ans, je ne recevais que des objections dictées par le matérialisme ; les doctrines spiritualistes éprouvaient la plus vive résistance : aujourd'hui, les esprits ont bien changé ; l'opposition est toute catholique. »

Ce que lui opposait Ozanam, c'étaient ses propres aveux : celui de l'impuissance de la science à combler les besoins intellectuels de l'homme ; celui de l'insuffisance des connaissances naturelles pour satisfaire l'esprit humain avide de lumières surnaturelles ; celui de l'insuffisance actuelle de la raison pour asseoir la base de notre conduite morale. Mais ce qui résulte évidemment de ces trois faits, n'est-ce pas la nécessité de la Révélation ?

C'est la fin de sa lettre. Puis cette conclusion pieusement fraternelle au jeune Lyonnais qu'il attend à Paris : « Pour toi, cher ami, prépare-toi à la lutte par la pratique de cet Évangile que tu es appelé à défendre. Prie, prie pour nous, qui commençons à prendre carrière, et qui te tendons la main avec une grande et fraternelle amitié, dans l'attente du jour où tu viendras prendre rang parmi nous. »

Ainsi notre jeune Daniel prophétisait-il, au nom du vrai Dieu, en face des princes et des mages. C'est ainsi que les professeurs de la Sorbonne apprirent à connaître celui qui, dix ans plus tard, devait s'asseoir au milieu d'eux et devenir leur collègue. En attendant, on les vit se montrer plus modérés dans leur langage. Et celui qui en profita le plus fut peut-être ce Théo-

dore Jouffroy qui devait dire près de mourir : « Tous ces systèmes ne mènent à rien. Mieux vaut mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne. »

En vérité, la grâce de Dieu et sa lumière étaient, dans ces jours-là, sur ce jeune homme d'à peine vingt ans, de qui sa divine main avait touché les lèvres et sanctifié le cœur. C'est toujours dans ces mêmes journées de son premier trimestre de séjour à Paris, c'est au lendemain de ses protestations si fortement motivées, si fièrement accentuées de la Sorbonne, que les mêmes lettres ajoutent, 10 février : « Ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant pour la jeunesse chrétienne, ce sont les *Conférences* inaugurées, à notre demande, par M. l'abbé Gerbet. »

Ozanam et ses amis étaient donc allés chercher, à la Sorbonne où il habitait, ce prêtre d'alors trente-quatre ans, que Cousin définissait « un ange mystique ». Professeur suppléant d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Paris, fondateur du recueil mensuel *Le Mémorial catholique,* philosophe érudit, théologien profond, écrivain délicat, l'abbé Gerbet venait de publier, 1829, ses *Considérations* à la fois dogmatiques et mystiques sur ce qu'il appelle le *Dogme générateur de la piété catholique*, qui est l'Eucharistie. Par la direction de sa pensée, qui lui faisait chercher les traces de la Révélation primitive dans la tradition universelle et dans le témoignage historique des peuples, il était particulièrement sympathique à Ozanam qui, lui aussi, poussait ses études dans ce sens. Aussi, écrit-il de lui :

« C'est maintenant qu'on peut dire que la lumière brille dans les ténèbres. Tous les quinze jours, M. Gerbet nous fait une leçon de philosophie de l'histoire.

Jamais ne retentit à nos oreilles une parole plus pénétrante, une doctrine plus profonde. Il n'a donné encore que trois séances, et la salle est pleine, pleine d'hommes célèbres et de jeunes gens avides. J'y ai vu MM. de Potter, Sainte-Beuve, Ampère fils, accueillant avec transport les enseignements du jeune prêtre. »

Ozanam a remarqué que « le système de Lamennais exposé par lui n'était plus celui de ses partisans provinciaux ». Il n'était plus même celui dont le maître avait prétendu faire le fondement de la démonstration évangélique, mais seulement un portique de preuves inductives conduisant vers la vérité de la Révélation. « C'est, continue Ozanam, le tableau de l'alliance immortelle de la foi et de la science, de la charité et de l'industrie, du pouvoir et de la liberté. Appliqué à l'histoire, il la met en lumière, il y découvre les destinées de l'avenir. Au reste, aucun charlatanisme : une voix faible, un geste embarrassé, une improvisation douce et paisible. Mais à la fin de ses discours, son cœur s'échauffe, sa figure s'illumine, il a le rayon au front, et la prophétie sur sa lèvre. » Dans ce portrait de Gerbet, ne trouve-t-on pas déjà, par anticipation, celui d'Ozanam lui-même, tel que s'en souviennent ses auditeurs de la Sorbonne?

Mais ces conférences à huis clos, si j'ose dire, données dans une salle, — celle de la place de l'Estrapade, — ne pouvant contenir plus de trois cents personnes, c'était, en vérité, la lumière sous le boisseau. Ozanam se demanda si l'on ne pourrait pas en étendre le bienfait à toute la jeunesse des écoles? Pourquoi Paris n'aurait-il pas quelque part sa chaire de haut enseignement apologétique, répondant, dans une langue nouvelle, à toutes les questions comme à

tous les besoins du temps présent? Telle était la plainte et l'entretien de ces jeunes chrétiens de bonne volonté. Mais qui donc osera formuler la requête et la présenter en haut lieu?

L'heure était propice. C'était celle où, par suite de conflits déplorables, était fermée, à la Madeleine, l'Académie de Saint-Hyacinthe, où l'abbé Dupanloup donnait avec éclat l'enseignement apologétique aux jeunes gens de son catéchisme de persévérance. Sa dislocation affligea le cœur d'Ozanam, qui s'y était rendu quelquefois en curieux. Il voulut en manifester son regret, en assistant à la séance des adieux qui fut émouvante. Il se demandait en sortant de là : « N'y aura-t-il donc plus nulle part, à Paris, une seule chaire doctrinale au pied de laquelle nous puissions aller nous éclairer et nous désaltérer? » — « Vous souvient-il, écrivait-il plus tard à Lallier, vous souvient-il de cette fameuse soirée où nous assistâmes aux adieux de l'Académie de Saint-Hyacinthe, et revînmes, sans désemparer, rédiger la pétition à Mgr de Quelen? »

C'était aux premiers jours de juin 1833. La pétition rédigée par Ozanam fut couverte par cent signatures catholiques. Une audience fut demandée à Mgr l'archevêque, qui l'accorda aussitôt à une délégation composée de trois membres : MM. Ozanam, Le Jouteux, et de Montazet, petit-neveu de l'archevêque de ce nom. Ils savaient Monseigneur lui-même très affecté de la fermeture de l'Académie de Saint-Hyacinthe, et du préjudice qu'allait en subir une partie de la jeunesse. Mais ce n'était pas un simulacre d'académie dans une chapelle d'initiés qu'ils venaient lui demander : c'était l'institution, à Notre-Dame même, d'une prédication qui fût à la fois pour toute

la jeunesse des écoles une arme et un flambeau.

L'Archevêque qui, depuis le sac de son archevêché, demeurait au couvent des Dames de Saint-Michel, rue Saint-Jacques, reçut les jeunes gens avec bienveillance. Enhardis par cet accueil, ils lui représentèrent l'inquiétude des esprits et le besoin « d'une prédication qui, nouvelle dans sa forme, et descendant sur le terrain des controverses actuelles, prît corps à corps les adversaires du christianisme pour répondre aux objections journellement enseignées dans les cours publics, et reproduites, popularisées, par les livres et les journaux ».

L'Archevêque répondit qu'il était dans les mêmes pensées; et, à la fin, se montant lui-même, semblait-il, au diapason de leur enthousiasme communicatif : « Oui, dit-il, et moi aussi j'ai le pressentiment que quelque chose de grand se prépare. Dieu se ménage dans ce siècle une victoire éclatante. » Il les assura donc qu'il s'occuperait de leur demande. Puis les ayant bénis et relevés affectueusement dans ses bras, il réunit leurs trois têtes contre son cœur : « J'embrasse en vos personnes toute la jeunesse catholique », dit-il fort ému.

Rien ne se fit alors ; mais le souvenir d'un tel accueil avait laissé à Ozanam et à ses amis, de plus en plus nombreux, le vague espoir que satisfaction leur serait donnée. C'est pourquoi, aux approches du carême de l'année suivante, 1834, il prit la respectueuse confiance de tenter auprès de Monseigneur une seconde démarche. La pétition nouvelle s'autorisait cette fois de deux cents signatures. C'est en leur nom que, le 15 février, Ozanam, Lallier et Lamache furent admis devant sa paternelle Grandeur.

Cette pétition était belle. Après avoir rappelé « l'accueil plein de bonté et les paroles d'espérance reçues l'année précédente, émus des besoins croissants et rendus plus sensibles par une longue attente, les jeunes chrétiens des écoles, reconnaissant de plus en plus combien l'étude est sèche pour le cœur et stérile pour l'intelligence quand elle n'est pas animée par l'esprit religieux, venaient solliciter un enseignement qui, pour eux, sanctifiât la science et la leur montrât comme la sœur de la foi ».

Ils parlaient de cet âge, le leur, où l'homme sent le besoin d'une doctrine certaine qui coordonne ses connaissances, en les rattachant à un ordre d'idées supérieur, et d'un autre côté établisse sous ses pas les bases du devoir et trace devant lui les sentiers de la vie. La religion seule le peut; mais il faut la connaître. « Voilà pourquoi, Monseigneur, nous eussions désiré des *Conférences* qui, sans s'arrêter à réfuter des objections de fait aujourd'hui méprisées, eussent déployé aux yeux le christianisme dans toute sa grandeur et dans son harmonie avec les aspirations et les nécessités de l'homme et de la société. »

Dans cette démonstration, ils demandaient « une place pour une philosophie des sciences et des arts, qui découvrît dans le catholicisme la source de tout ce qui est vrai et de tout ce qui est beau; pour une philosophie de la vie, qui en montrerait le principe, la marche et la destinée. Ils avaient désiré que cet enseignement descendît de la chaire chrétienne, parce que des lèvres du prêtre découle, avec la lumière, la grâce qui fortifie et qui convertit. Ils eussent désiré qu'au pied de cette chaire, et dans la même enceinte, il y eût place pour tous, croyants

ou incroyants, recueillant en silence des germes de convictions qui lèveraient ensuite. — Déjà, nous avons vu plusieurs de nos condisciples revenir à cette lumière, de laquelle ils ne s'étaient éloignés que parce qu'ils ne la connaissaient pas. Oh ! si nous pouvions voir cet exemple suivi par toute cette jeunesse des écoles, à laquelle il ne manque, pour aimer le christianisme, que d'en savoir la beauté ! »

La pétition faisait entrevoir l'œuvre de charité qui commençait alors à se constituer parmi ces jeunes gens réunis dans un fraternel amour, autour des mêmes autels. Elle se terminait ainsi : « Alors, de toutes ces âmes rassurées par la foi ou consolées par la charité, s'élèverait un concert de louanges pour Dieu, de filiale reconnaissance pour l'Église, et de bénédictions pour Celui qui aurait été l'auteur de tout ce bien ! »

A la fin de cette pièce, ces jeunes chrétiens pouvaient se dire : « De sa Grandeur les très humbles et obéissants serviteurs et les fils dévoués en Jésus-Christ » ; car véritablement ils l'étaient.

L'Archevêque, doucement ému, encouragea Ozanam, leur porte-parole, à lui parler avec confiance, frappé qu'il était d'une lucidité de vues qui l'émerveillait en un esprit de vingt ans. Celui-ci s'enhardit jusqu'à prononcer le nom de deux conférenciers capables de réussir dans cette entreprise. Il ne pouvait pas être question de l'abbé Gerbet, de qui le faible organe n'eût pas pu atteindre une vaste assemblée. L'un de leurs deux candidats était l'abbé Bautain qui, brillant élève de M. Cousin à l'École normale, venait de passer avec éclat de la philosophie rationaliste à la foi. L'autre, et visiblement le préféré,

était l'abbé Lacordaire, que sa défense dans son Procès de l'École libre, soutenue avec Montalembert devant la Chambre des Pairs, et son éloquente collaboration au journal l'*Avenir*, avaient rendu cher à la jeunesse.

Mais ce qui aujourd'hui le désignait à leur choix, c'était l'éclat de ses Conférences au collège Stanislas. Depuis le 19 janvier qu'elles s'étaient inaugurées, le flot de l'admiration, grossi par les plus hautes célébrités académiques et politiques, s'était porté vers cette chapelle trop étroite, au pied de cette modeste chaire déjà célèbre, où venait de se révéler à Paris son premier orateur sacré, et à la jeunesse des écoles l'apologiste qu'elle attendait.

Mais les qualités mêmes par lesquelles Lacordaire séduisait la jeunesse, l'originalité d'une pensée et d'une parole accommodée aux nouveaux courants de l'opinion, était ce qui par contre le rendait suspect aux anciens du sanctuaire, défenseurs intéressés des traditions classiques et des vieilles formules ecclésiastiques. D'avoir collaboré à la rédaction de l'*Avenir* n'était pas davantage une recommandation, à cette heure des premières défections de Lamennais ; et les esprits prévenus ne faisaient pas de distinction entre ceux qui restaient obstinés dans l'erreur et ceux qui avaient rompu loyalement avec elle, au prix de tous les sacrifices. La candeur d'Ozanam se doutait-elle de la montagne de préjugés qu'il lui eût fallu renverser pour faire arriver d'emblée Lacordaire à la chaire de Notre-Dame?

Sans se prononcer sur les noms, Mgr de Quelen, d'esprit hésitant et partagé, annonça aux trois délégués qu'il allait faire un essai de nature à les contenter, croyait-il. Cet essai consistait à leur donner

non un seul prédicateur, mais sept, pris dans l'élite de son clergé, lesquels se partageraient les dimanches de carême, dans la chaire de Notre-Dame, par des prédications conformes au désir exprimé. C'était la réponse d'un homme de 1804 répondant à des jeunes hommes de 1834. On lui demandait Lacordaire, il offrait la monnaie de Mgr Frayssinous.

« Pendant que la conversation se continuait sur ce sujet délicat, les délégués présentant respectueusement leurs objections, le prélat persistant dans son dessein, la porte du salon s'ouvrit, et M. de Lamennais parut. Monseigneur courut au-devant de lui, l'embrassa, le prit par la main, et, se tournant vers ces jeunes gens : « Voilà, Messieurs, l'homme qu'il vous faudrait. Si sa voix lui permettait de se faire entendre à Notre-Dame, les grandes portes de la métropole seraient trop petites pour recevoir les foules qu'attirerait son nom ! » Sur quoi — c'est Lamache qui le raconte dans une lettre, — sur quoi, je vois encore Lamennais, levant ses grands yeux chargés d'une indicible et amère tristesse : « Ah ! moi, Monseigneur, ma carrière est finie. »

Elle l'était bien, en effet ; car (ce qu'on ignorait) à cette heure, les *Paroles d'un Croyant* étaient imprimées, et à la veille de paraître. Les trois jeunes gens se levèrent et prirent congé du prélat.

Le lendemain, le récit de l'entrevue parut dans l'*Univers* par suite d'une indiscrétion, dont Ozanam et Lallier, qui la déploraient, crurent devoir aller s'excuser auprès de l'Archevêque. Mgr de Quelen les reçut comme la veille ; et, en témoignage de l'empressement qu'il mettait à les satisfaire, il leur dit qu'il avait mandé aussitôt les prédicateurs désignés, lesquels étaient à conférer dans le salon voisin, où il allait les

mettre en rapport avec eux. Ce qu'il fit, les laissant auprès de ces sept personnages desquels les plus connus étaient l'abbé Dupanloup et l'abbé Pétetot. Les autres étaient MM. Fraysse, Dassance, Thibaut, James, Annat. La conversation s'engagea, réservée d'abord, animée bientôt, avec trois d'entre eux, à l'effet de les convertir à l'idée qu'il valait mieux qu'on se passât d'eux. Ils eurent beau faire, il n'en fut rien. L'ardente conviction d'Ozanam poussa très loin l'assaut, sans pouvoir enlever ni entamer la formidable position. On se sépara en somme sans s'être compris. Rentré chez lui, Ozanam rédigea pour l'Archevêque un petit mémoire qui complétait sa parole : c'était sa dernière cartouche. Elle fut brûlée en pure perte. La station des sept s'ouvrit à Notre-Dame, le 16 février 1834. Elle eut peu de succès. C'était vers la chapelle du Collège Stanislas, autour de l'abbé Lacordaire, que se pressait la jeunesse.

C'est dans ces mêmes jours que Lacordaire reçut d'Ozanam cette première visite de laquelle il écrit, 1854 : « Il me faut traverser bien des années pour retrouver l'heure où je vis Ozanam pour la première fois. Je n'avais pas encore inauguré l'enseignement qui me donna des disciples et des amis. J'errais au dedans de moi dans des incertitudes douloureuses. C'est à cette heure-là qu'Ozanam vint à moi, comme l'avant-garde de la jeunesse qui devait, en entourant ma chaire, me relever de mes afflictions... C'était dans l'hiver qui liait 1833 à 1834. Il devait avoir vingt ans. Il n'avait pas la beauté de la jeunesse. Pâle comme les Lyonnais, d'une taille médiocre et sans élégance, sa physionomie jetait des éclairs par les yeux, et gardait néanmoins dans le reste une expression de douceur. Il portait sur un front, qui ne

manquait pas de noblesse, une chevelure noire, épaisse et longue, qui lui donnait cet air un peu sauvage que les Latins rendaient par le mot d'*incomptus*... Que me voulait-il donc? Ozanam venait à moi parce qu'il était chrétien et parce que j'étais un ministre de sa foi. Mais il y venait aussi, peut-être, par la sympathie qui se liait, dans son esprit, à tout ce qu'il avait de plus cher au monde, sa foi, sa patrie, le service du bien, l'avenir du christianisme et l'avenir de la vérité. Le jeune homme n'était entré la veille à Paris que pour y rencontrer les ruines amoncelées par une impiété qui se couvrait de l'image généreuse de la liberté. Le fragile édifice (la Congrégation) qui abritait quelques âmes échappées par hasard ne subsistait plus; la Révolution de 1830 l'avait heurté du pied; et Ozanam arrivait pur, sincère, ardent, au milieu d'un abîme vide et muet.

« Il ne se doutait pas que la Providence l'envoyait pour le combler. Il devait être, au lendemain de la défaite, l'un des premiers qui, au nom de Jésus-Christ, parviendrait à la sainte puissance d'une popularité sans tache. Pour nous, qui avons été de l'une et de l'autre époque, qui avons vu le mépris et qui avons vu l'honneur, nos yeux se mouillent en y pensant de larmes involontaires, et nous tombons en actions de grâces devant Celui qui est *inénarrable dans ses dons*. »

Comment dire maintenant que les conférences du collège Stanislas furent suspendues; et que, quand Lacordaire demanda à les reprendre, on y mit des conditions que sa dignité et sa liberté lui défendaient d'accepter? On l'avait dénoncé auprès du gouvernement « comme un républicain fanatique, capable de bouleverser l'esprit d'une partie de la jeunesse ».

Il le fut aussi auprès de l'archevêque comme un prédicateur de nouveautés dangereuses. Lacordaire se retira et se tut.

Nul ne fut plus douloureusement atteint par le contre-coup que le jeune chrétien qui fondait sur cette parole tant de hautes espérances. Mais nul aussi ne sut comme lui élever son espérance et sa foi au-dessus de sa douleur. La plainte qui s'exhale de ce cœur d'apôtre est un acte admirable de compassion pour ses frères et d'adoration généreuse et soumise à cette main de Dieu qui va demeurer son unique mais tout-puissant appui. Il écrit à M. Velay :

« Nous n'entendrons donc plus M. Lacordaire ; c'est une grande douleur à nous qui avions besoin du pain de la parole, et qui nous étions accoutumés à la nourriture excellente et forte, d'en être privés tout à coup, sans que rien la remplace. Ce nous est un chagrin plus grand encore de voir ceux de nos frères égarés qui avaient repris le chemin de la vérité s'en retourner à leurs erreurs, secouant la tête et haussant les épaules.

« Peut-être le Ciel veut-il ce silence, cette abstention des catholiques, comme un sacrifice de plus. Peut-être avions-nous trop tôt levé le front. Nous mettions notre orgueil dans la parole d'un homme ; et Dieu a mis sa main sur la bouche de cet homme, afin que nous apprenions à être chrétiens sans lui, afin que nous tâchions de nous passer de tout, hormis de la foi et de la vertu. » Cette demi-page est toute d'or.

Ozanam sut attendre, mais sans pour cela consigner au fourreau l'arme de la défense religieuse. Exactement deux mois après, la même jeunesse catholique, les mêmes protestataires contre l'enseignement philosophique de la Sorbonne, les mêmes

signataires de la pétition pour l'institution des conférences de Notre-Dame, se retrouvaient debout pour la défense de la liberté et de la vérité religieuse, à l'encontre des agresseurs de la naissante université catholique de Louvain.

Ozanam l'annonçait ainsi à un ami : « Il faut, mon cher ami, que je vous tire une vingtaine de sous et votre signature pour l'affaire que voici : Vous savez sans doute que les évêques de Belgique ont fondé une université catholique. Comme une telle institution devait trouver un grand succès dans un pays aussi catholique que la Belgique, l'impiété s'est émue ; quelques bandes d'étudiants de l'université officielle de Louvain ont vociféré des injures sous les fenêtres de deux évêques ; et ils ont joint à cela des invectives dans un journal. Nous avons cru devoir répondre, au nom de la jeunesse catholique de l'Université de France, et nous avons rédigé une protestation qui a été insérée dans la *Gazette de France*, l'*Univers religieux* et trois journaux belges. Tous nos amis communs ont signé et souscrit... »

Ozanam avait écrit la protestation, 15 avril 1834. Elle disait d'abord : « L'épiscopat belge a fondé une université libre et catholique. — Université *catholique :* cette nouvelle devait être un sujet de joie pour l'Église, heureuse de voir s'élever dans son sein un monument de plus de l'immortelle alliance de la science et de la foi ; un démenti de plus à ceux qui s'en vont annonçant la mort prochaine du christianisme. — Université *libre :* ce devait être aussi un sujet d'orgueil pour tous les amis de la nationalité belge, fiers de voir fonder, sur un sol si longtemps asservi, une institution vierge de toute protection étrangère, vierge de toute intervention gouverne-

mentale, digne d'un peuple véritablement ami des lumières et de la liberté. »

Ozanam en venait alors aux vociférations ignobles, aux injures de carrefour, proférées par des étudiants indignes de leur époque et de leur pays, tristes demeurants de l'impiété du XVIIIe siècle. A la jeunesse studieuse de l'Université de Paris, il disait que, solidaire des actes d'hommes de même âge, parlant la même langue, livrée aux mêmes études, elle ne pouvait se désintéresser de leurs faits et gestes. « Nous protestons même, ajoute-t-il, au nom de ceux qui, n'ayant pas nos croyances, veulent le développement libre de tous les grands desseins, de toutes les intentions généreuses, de toutes les œuvres utiles. »

Certes, Ozanam n'oublie pas qu'il est lui-même l'élève de l'Université de l'État, non plus que ses amis. « Mais, dit-il, nous sommes premièrement les fils de l'Église; et, sans être ingrats envers l'*Alma Mater*, nous envions aujourd'hui à nos frères de Belgique le bonheur de recevoir le pain de la science de la même main qui leur distribue le pain de la parole sainte, sans avoir à faire deux parts dans l'enseignement de leurs maîtres : celle de l'erreur et de la vérité. » Tel est son acte de foi.

Enfin, il « espère qu'un jour la France, elle aussi, jouira du même bienfait ». En attendant, en témoignage de leur fraternelle affection, lui et ses amis souscrivent quelques actions de l'œuvre. « Ce nom « d'action » est un grand mot; mais il n'a rien d'effrayant pour la bourse même d'un étudiant, puisque chaque action étant de *un franc,* il n'en est pas un seul qui ne puisse devenir actionnaire, sans faire à son capital une brèche trop large. »

Aujourd'hui, soixante-seize ans après, l'Université

catholique de Louvain compte 2.000 étudiants. Et la France compte cinq universités catholiques. Le vœu d'Ozanam est exaucé.

L'année suivante, 1835, 8 mars, Lacordaire prenait possession de la chaire de Notre-Dame, pour la plus grande gloire de Dieu. Quel concours Ozanam étudiant puis professeur apporta à cette magistrale parole? Nous le dirons à son heure.

Il était temps que la vérité rencontrât cette compensation dans un organe digne d'elle. Vers le même temps, une lettre d'Ozanam annonçait que Lamennais venait de livrer aux vents irrités les *Paroles d'un Croyant*. « Il n'est bruit que de cette publication, écrit-il douloureusement. M. Lacordaire la juge sévèrement, et il s'attend à une rébellion déclarée dans un prochain ouvrage. Les disciples intimes du grand écrivain, MM. Gerbet, de Coux, Montalembert, rompent avec lui définitivement; de sorte que le voilà tout seul : que Dieu ait pitié de lui ! »

« Adieu, mon bon ami, aimons-nous les uns les autres. Voici de grandes fêtes qui approchent : retrouvons-nous au moins devant Dieu, puisque nous ne pouvons nous retrouver unis devant les hommes. Ne pouvant causer ensemble, prions l'un pour l'autre : cela vaudra mieux encore ! »

CHAPITRE V

LA CONFÉRENCE D'HISTOIRE. — L'ŒUVRE D'APOSTOLAT.

LA CONFÉRENCE OUVERTE. — CONFÉRENCIERS ET TRAVAUX. — APOSTOLAT D'OZANAM PAR LA PAROLE : DÉFENSE DE L'ÉGLISE. — APOSTOLAT PAR LA PRESSE : LA TRIBUNE, LA REVUE CONTEMPORAINE. — LES SAINT-SIMONIENS. — L'ÉLITE MILITANTE. — PAROLE STÉRILE. — L'ACTION DE CHARITÉ : ALLONS AUX PAUVRES!

1833.

La Conférence d'histoire et de philosophie qu'avec le concours d'Ozanam M. Bailly avait constituée sur les débris de la Société des Bonnes Études, avait dans une année quadruplé le nombre de ses adhérents. Ainsi Ozanam pouvait écrire, le 13 mars 1833 : « Aujourd'hui, la Conférence compte une soixantaine de personnes dont plusieurs de grand talent ; et le vaste local où nous nous réunissons est encombré. » Nous avons vu, par ailleurs, les pétitions d'Ozanam à Mgr de Quelen réunir une première fois cent, et une seconde fois deux cents signatures. Si tous n'étaient pas des associés, c'étaient au moins des amis.

Une brochure publiée à la fin de 1833, donne la liste, longue et variée, de tous les sujets traités dans la Conférence, au cours de l'année universitaire. Outre les savants travaux sur lesquels nous viendrons, Ozanam a parlé « de la poésie et de son influence ; de l'action du clergé et des laïques, de la

philosophie et du christianisme » ; et il lut des vers au jour de l'an. On entendit Lallier traiter « du mahométisme, des richesses morales et matérielles, de la théorie économique des époques critiques et organiques ». Lamache étudia « la peinture sur verre, l'architecture et la statuaire au moyen âge » ; Le Taillandier « l'histoire des ordres religieux, les croyances fondamentales de l'antiquité, la constitution du peuple juif ». Danton, le futur inspecteur général de l'Université, présenta le récit de « l'insurrection espagnole sous Charles-Quint » ; Cheruel, « les principes de la richesse ; de l'état actuel de la religion et de la philosophie, coup d'œil sur l'avenir... », etc. — « Divers sentiments se sont manifestés à la Tribune, lisons-nous dans le compte rendu de ces petites joutes. L'amour de la vérité présidait à ces débats. Quoique parfois séparés d'opinion, les membres de la Conférence sont toujours restés unis de cœur. »

Ce n'était pas là toutefois pur dilettantisme, mais ardent prosélytisme religieux, surtout chez Ozanam pour qui la Conférence était bien, comme on l'a nommée, l'exercice d'un « apostolat intellectuel ». Aussi bien avait-il soin de s'y préparer consciencieusement et religieusement. Il confie à un de ses amis de Lyon qu'il travaille beaucoup le sujet de ses entretiens. « Je fais, pour la Conférence, une histoire abrégée des idées religieuses de l'antiquité ; et déjà la Chine et l'Inde m'ont passé par les mains... Quelque minime que soit cette érudition, elle m'est bien utile ; car son aboutissement est toujours le même. Toujours, après avoir traversé le long labyrinthe des mythes et des allégories, l'œil découvre au fond du sanctuaire le mystérieux mot de l'énigme, qui est la parole de Dieu. »

Chacune de ces conférences, soumise ensuite à une commission qui en faisait rapport en séance, donnait lieu à une discussion qui, entre jeunes, ressemblait à une bataille. Si l'ancienne Société des Bonnes Études, formée en vue de la conservation et de la préservation, n'avait admis que des membres de même opinion religieuse et politique, la Conférence d'histoire, recrutée, elle, en vue de la conquête, n'avait pas craint de s'ouvrir à toutes les nuances et divergences de la pensée contemporaine, dont Ozanam et ses amis escomptaient le retour.

Il écrit : « La lice est ouverte à toutes les opinions, voire même aux doctrines saint-simoniennes; et, hormis la politique écartée par le programme, le domaine de la discussion est illimité et sa liberté pleine et entière. De jeunes philosophes viennent demander compte au catholicisme de ses doctrines ou de ses œuvres. Et alors, saisissant l'inspiration du moment, l'un de nous fait face à l'attaque, développe la pensée chrétienne mal comprise, déroule l'histoire pour y montrer les glorieuses applications qui en sont faites; et, trouvant quelquefois une source d'éloquence dans la grandeur du sujet, établit sur des bases solides l'immortelle union de la vraie philosophie avec la foi. »

Ce quelqu'un était le plus souvent Ozanam lui-même, comme étant, sans conteste, celui qui savait davantage et qui parlait le mieux. Il avait la riposte facile, prompte, aiguisée d'esprit et pittoresque.

En face de lui, l'ennemi était encore l'école saint-simonienne, démolie il est vrai dans ses applications, mais vivace quand même dans sa philosophie. Elle évoluait dès lors vers le positivisme, avec Auguste Comte, professeur à Polytechnique. Et, comme après

1880, c'était toujours « La Religion de l'Humanité » qui aspirait à la succession du vieux christianisme déchu, défunt.

Une fois qu'un de ses fossoyeurs empressés parlait de procéder à son enterrement, Ozanam parut et raconta ceci : « Quand les sauvages de l'Amérique se préparent à livrer de sanglants combats à leurs frères de la solitude, ils ne manquent pas, pour se donner du cœur, d'entonner un chant de guerre en l'honneur de leur victoire future, escomptant par avance le nombre des chevelures enlevées à leurs ennemis. Telle est, d'après les récits des voyageurs, la coutume des Hurons et des Iroquois. Cette coutume aurait-elle passé de là jusque chez nous ; et ne la retrouvez-vous pas dans ce Pæan triomphal prématurément entonné par le préopinant? »

Ce triomphateur trop pressé s'appelait Broet. « M. Broet prétend que le catholicisme a fini son œuvre ; qu'il expire aujourd'hui dans l'anarchie qui le déchire, et la léthargie qui l'endort, insouciant et incapable du bien de l'humanité. C'est sur ce terrain que je le prie de me suivre. »

On devine le reste : L'Église dans la solidité divine de sa constitution et la fécondité perpétuelle et universelle de son action, enseignant le vrai, semant le bien, faisant rayonner le beau à travers les âges ; régnant encore aujourd'hui sur les esprits, les cœurs, les mœurs ; adorée de ses enfants, victorieuse de ses ennemis, conquérante des deux mondes... Ayant ainsi fait se redresser cette condamnée à mort dans l'immortalité désespérante d'une vie dont il faut prendre son parti, le jeune apôtre s'arrêtant : « Mais c'est assez. Maintenant que sert de venir au milieu des nations dire d'une grande voix : « Le catholicisme est

mort! » Il y a dix-huit siècles que nos oreilles tintent de cette oraison funèbre. Cette prétendue mort, on en faisait déjà une objection aux Apôtres. Eux aussi s'entendirent traiter d'agonisants, *quasi morientes*. Et eux aussi n'ont pas répondu : ils ont conquis le monde. »

Avec l'apostolat de la parole, le jeune homme faisait marcher de pair celui de la plume, dans la presse. La presse catholique n'était alors représentée que par quelques modestes unités. Le clergé ne connaissait guère que l'*Ami de la Religion et du Roi* — qui n'était plus aujourd'hui que l'*Ami de la Religion* tout court, — lorsqu'en 1832 M. Bailly avait osé dresser, sinon en face du moins à côté de lui, *La Tribune, Gazette du Clergé*. C'était une feuille moins ancien régime, faisant profession de placer « au-dessus des opinions politiques variables et passagères, les intérêts de l'Église ; largement ouverte aux idées du progrès par le christianisme; sympathique à l'alliance de la science et de la foi; répudiant le gallicanisme avec l'absolutisme; et résolument fermée aux procédés agressifs et aux polémiques amères. » Ainsi portait son Article-Programme. C'est là que collaborait Frédéric Ozanam.

C'est là que, par exemple, en 1833, il écrivait au sujet d'un ouvrage de linguistique hébraïque : « Vous verrez que finalement toute vérité rationnelle aboutira à la vérité religieuse. Notre tâche personnelle est plus humble sans doute. Les vérités scientifiques sont trop éparses et trop confuses pour qu'un homme se lève seul et les rassemble, comme un troupeau dispersé ; et, les poussant devant lui, les ramène au bercail. C'est à chacune d'elles, une à une, qu'il nous faut d'abord imprimer la direction chrétienne. »

Peu de jours après, juillet 1833, *La Tribune* reçut d'Ozanam des pages meilleures encore, magnanimes et touchantes. Le Saint-Simonisme, déjà criblé de traits et miné par le ridicule, s'effondrait dans l'immoralité. Ses chefs tombèrent sous le coup d'une condamnation judiciaire.

C'était une victoire pour la pensée d'Ozanam. Il n'en triompha pas; et, au lieu de piétiner l'ennemi abattu, il fit le beau geste, sinon de le relever, du moins de le plaindre et de l'honorer en saluant chez lui de généreuses aspirations qu'il le conjurait de tourner désormais vers le Christ-Vérité, seul capable de les satisfaire. Au lieu de rire de ces vaincus dont il était à la mode alors de tant rire, il les loua d'avoir secoué le manteau de l'indifférence en matière religieuse, pour ramener les esprits au sérieux des questions doctrinales; d'avoir rêvé, à leur manière, de la rédemption de l'humanité souffrante; d'avoir rendu hommage à l'Évangile, en le sophistiquant : « Les saints-simoniens sont des égarés, insistait-il avec une confiance touchante. Mais, pour plusieurs cette déviation de l'orthodoxie n'aura été qu'une courbe rentrante qui les y ramènera. C'est le Christ qu'inconsciemment ils cherchaient. Certains déjà se retournent vers lui. Et ses bras, comme ceux de l'Église, demeurent ouverts pour tous les autres. »

N'a-t-on pas eu raison d'admirer, dans cet article d'un tout jeune homme, « une impartialité miséricordieuse, une hauteur de vues, une façon naturelle de planer, qui en font une des meilleures pages d'Ozanam étudiant? Il y a là mieux qu'un chef-d'œuvre d'intelligence, il y a un chef-d'œuvre du cœur. »

Plus que le lyrisme de l'éloquence, cette avenance

de cœur envers les dissidents humiliés ou réconciliés, lui était une force conquérante! C'en était une autre que la meilleure instruction religieuse et le plus grand zèle d'apostolat dont il donne l'exemple à ses amis. Elle leur constitue sur leurs adversaires une supériorité qu'il constate en ces termes : « Comme les catholiques y sont égaux en nombre à ceux qui ne le sont pas; et que, d'un autre côté, ils y apportent plus de connaissance, d'ardeur, de zèle et d'assiduité, c'est toujours en leur faveur que la victoire se décide. »

Puis leur union faisait leur force : « Entre nous franche et intime cordialité : une sorte de fraternité! Avec les autres toujours bienveillance et politesse. Nous sommes surtout une dizaine, unis plus étroitement par les liens de l'esprit et du cœur, espèce de chevalerie littéraire, amis dévoués et sincères qui s'ouvrent leur âme pour se dire tour à tour leurs joies, leurs espérances, leurs tristesses. »

Ozanam a retracé de leur intimité, à la fois sérieuse et joyeuse, cet aimable et vivant tableau, souvent cité : « Quelquefois, lorsque l'air était plus pur et la brise plus douce, aux rayons de la lune qui glissaient sur le dôme majestueux du Panthéon, le sergent de ville, l'œil inquiet, a pu voir six ou huit jeunes hommes, les bras entrelacés, se promener de longues heures sur la place solitaire. Leur front était serein, leur démarche paisible, leurs paroles pleines d'enthousiasme, de sensibilité, de consolation. Ils se disaient bien des choses de la terre et du ciel; ils se racontaient bien des pensées généreuses, bien des souvenirs pieux : ils parlaient de Dieu, puis de leurs pères; puis aussi de leurs amis restés au foyer domestique, puis de leur patrie, puis de l'humanité. Le Parisien stupide qui les coudoyait en courant à ses plaisirs, ne comprenait

pas leur langage; c'était une langue morte que peu de gens connaissent ici. Mais moi, je les comprenais, car j'étais avec eux, et, en les entendant, je pensais et je parlais comme eux, et je sentais se développer mon cœur. Il me semblait que je devenais homme, et j'y puisais, moi si faible et si pusillanime, quelques instants d'énergie pour les travaux du lendemain. »

Ce « faible, ce pusillanime » était pourtant celui qui les animait. Et ces « paroles pleines d'enthousiasme, de sensibilité et d'espérance », qu'ils s'entredisaient, étaient celles-ci qui se lisent dans ses lettres d'alors, janvier et mars 1833 : « Nous avons besoin, nous autres, de quelque chose qui nous possède et nous transporte, qui domine nos pensées et qui les élève. Nous avons besoin de poésie au milieu de ce monde prosaïque et froid; mais en même temps d'une philosophie qui donne quelque consistance à nos conceptions idéales; j'entends un ensemble de doctrines base de nos études, mobile de nos actions. Le catholicisme sera ce point central auquel aboutiront toutes les recherches de notre intelligence et tous les rêves de notre imagination. Ainsi disparaîtra ce vague de l'esprit qui est le mal de notre âge, et cette mélancolie du cœur qui en est la faiblesse et la souffrance. »

Rien ne manquait donc à l'élan de cette jeunesse, mais presque tout manquait à son expérience. La Conférence d'histoire, en acceptant sur ses bancs les représentants et partisans de toutes les opinions et de toutes les religions, savait-elle où cela la mènerait? Son ardent prosélytisme ne la trompait-il pas? Et, en prêtant sa tribune au débat contradictoire de toutes les objections, cette jeune élite catholique, pour studieuse qu'elle fût des raisons de sa foi, pouvait-elle se flatter d'être en possession de toutes les solutions?

Ozanam sans doute fait observer, dans ses lettres, que la discussion ne portait pas sur les matières d'ordre proprement théologique, mais uniquement sur l'histoire et l'action sociale du catholicisme. Il n'en reste pas moins vrai que, de voir la sainte cause de la religion reposer en des mains encore si novices et si légèrement armées, ne rassurait pas, tant s'en faut, des esprits moins indulgents pour l'audace des jeunes.

L'un de ceux-là était le vénérable M. Picot, fondateur et rédacteur du journal l'*Ami de la Religion,* un demeurant de l'ancien régime, que de longs services dans la presse catholique avaient investi, auprès du clergé, d'une autorité quasi dictatoriale. Systématiquement prévenu contre toute nouveauté, mis d'ailleurs en défiance par les déportements de l'école de Lamennais, dont l'ombre l'obsédait, il s'alarmait du péril semblable que faisait courir à la doctrine de vérité cette apologétique juvénile affranchie de toute direction et de tout contrôle ecclésiastique.

Aussi bien c'était l'époque de l'apparition des *Paroles d'un Croyant.* Or, renchérissant sur les violences de ce pamphlet délirant, le professeur Lherminier venait d'écrire : « La papauté n'a plus un souffle. Dans notre pays, le génie la dédaigne, il se tait. Mais, s'il m'était donné de montrer la secrète indignation de cette âme fière, vous apercevriez les montagnes de mépris qui s'y entassent. »

Ozanam releva l'insulte. A sa manière impersonnelle et large, laissant de côté Lherminier et Lamennais, il déroula devant la Conférence d'histoire le rôle séculaire de cette Papauté qu'il fit voir à l'œuvre de distribuer à tous, surtout aux petits, la triple nourriture physique, intellectuelle et morale. C'était

la faire monter au Capitole : « Qu'auprès d'elle nulle intelligence ne se prévale de ses découvertes, concluait-il en substance, et que l'on n'espère pas dépasser le christianisme. Jésus-Christ, comme Colomb, a découvert un nouveau monde intellectuel. Les découvertes que l'on pourrait faire ensuite n'aboutiraient qu'à décrire quelques petites îles circonvoisines du monde révélé. »

Cependant, en ces mêmes jours, au même lieu, il était arrivé qu'un confrère, le jeune Élie de Kertanguy, avait cru devoir se porter à la rescousse du « Croyant », en reproduisant à la petite tribune certaines de ses déclamations contre la politique oppressive du pape et des rois. Or Kertanguy était le secrétaire de Lamennais duquel son mariage allait le faire le neveu! Ozanam, qui lui répondit, mit tout son esprit délicat à récuser le panégyriste à ce double titre qui le disqualifiait dans l'espèce. Il lui fit retirer ses regrettables paroles, et déclarer que celles-ci n'engageaient que lui seul.

L'*Ami de la Religion*, généralisant, n'en prit pas moins à partie la conférence en bloc, et en particulier celui de ses membres qui en était le vice-président et notoirement le chef. « Tout ce qui se disait et s'écrivait là n'était qu'un ramassis « d'assertions habituellement hazardées, fausses, bizarres ». Puis, sur un autre ton : « On en comprendra le péril, dans les circonstances présentes. On verra par ces détails, à quel point de jeunes esprits se laissent prévenir en faveur de théories et de systèmes dont il faut espérer que la réflexion et l'expérience les détacheront peu à peu. »

C'était un avertissement et une dénonciation.

Ozanam l'ignorait encore quand lui arriva une lettre désolée, repentante, non de l'auteur de l'ar-

ticle, mais de celui qui, en faisant à ce dernier un résumé incomplet et partial du discours d'Ozanam, avait fourni, sans le vouloir, la matière et le prétexte à cette méchante page. C'était un jeune royaliste passionné, du nom de Cartier; lequel maintenant inconsolable de la peine qu'allait en ressentir Ozanam qu'il aimait, venait en trois pages lui confesser sa faute et en implorer le pardon. C'est à l'honneur d'Ozanam qu'allait tourner l'incident. La réponse à Cartier, récemment retrouvée, est un modèle de cordialité et de généreuse dignité. Je la donne en partie :

« Monsieur, je vous remercie de la loyale conduite que vous avez tenue à mon égard, en me prévenant de l'article inséré contre moi dans l'*Ami de la Religion*. L'imprudence que vous pouviez avoir commise est plus que réparée par l'aveu amical que vous m'en faites.

« Nous sommes jeunes, Monsieur, et comme tels exposés à de pareilles fautes. Mais nous sommes chrétiens aussi, et comme tels nous nous en devons le pardon et l'oubli, quand surtout elles procèdent d'un manquement involontaire. Votre démarche envers moi mérite de ma part reconnaissance : elle vous assure de plus mon estime, et me fait désirer votre amitié.

« Ainsi, je vous promets de ne point parler à la conférence de cette affaire qui me peine vivement, ou si, par quelque motif, je me vois forcé d'en parler, je vous promets de le faire de manière à ce que rien ne puisse blesser votre délicatesse.

« Il pourra se faire, Monsieur, que nous ne partagions point les mêmes doctrines politiques. Mais toujours nous serons d'accord sur les maximes inébranlables de la religion et de la charité. Puissent les relations que vient d'établir entre nous cette

désagréable affaire resserrer les liens de la fraternité catholique, et nous assurer dans l'esprit l'un de l'autre un amical souvenir!

« Je suis, Monsieur, avec la considération la plus distinguée, votre dévoué serviteur et affectionné collègue. »

C'est ainsi qu'Ozanam savait pardonner.

A cette lettre, en était jointe, incluse, une que Cartier était prié de transmettre à l'écclésiastique innommé, auteur de l'article : « Il n'y trouvera rien « d'offensant, mais un appel à sa bienveillance et à sa « justice : J'espère que vous voudrez bien la lui faire « parvenir. J'y tiens expressément. »

Cette réponse disait : « Dans votre avant-dernier numéro vous m'avez fait l'honneur de parler de moi, jeune homme inconnu, et d'analyser un discours que j'aurais prononcé dans une réunion littéraire intime, familière, où l'on désire par-dessus tout la discrétion et la paix. Mais puisque vous avez attaché assez de prix à nos conversations amicales pour en entretenir vos respectables lecteurs, du moins une scrupuleuse fidélité devait présider à ce rendement de compte. Cependant l'analyse que vous en avez donnée tronque ma pensée, me prête des expressions odieuses et ridicules; elle est accompagnée de réflexions sévères, m'attribuant des idées et des intentions que je repousse.

Ozanam est accusé de calomnier la monarchie. « Étudiant, j'étudie l'histoire selon mes forces. Je ne sais si je me trompe; mais à coup sûr, je ne calomnie pas. On me fait sortir d'une école hostile aux rois. Chrétien, je me fais gloire de n'appartenir à aucune autre école que celle de la vérité, qui est l'Église. Mais si, dans la lutte des opinions politiques, mes

sympathies vont quelque part, c'est plutôt à une royauté sage qu'elles inclinent. »

Ozanam exprime sa douleur d'un blâme qui retombe sur une réunion de jeunes gens de bonne volonté, qui, malgré leur petit nombre et la contradiction, avaient trouvé dans leur foi le courage de défendre leur sainte mère l'Église, outragée de toutes parts. « Mais ce n'est point une déclaration de principes politiques que j'y suis venu faire. Un jour viendra peut-être où je serai en droit d'avoir ces opinions à moi. En attendant, je vis de ma foi, que je tiens de mon Dieu, et de mon honneur que je tiens de mes parents. Souffrez qu'ici je les défende l'une et l'autre. »

M. Picot ne refusa pas d'insérer la longue réponse d'Ozanam, un peu vive il est vrai, mais dont le sentiment de sincérité le touchait sans toutefois le convaincre[1].

Cependant Ozanam n'avait pas attendu le jour de de ces remontrances, juin 1834, pour s'avertir lui-même. La conscience délicate du jeune chrétien était éveillée. Certains faits effrayaient sa responsabilité. Il était arrivé qu'au cours de discussions soulevées à l'improviste, les champions du christianisme, pris de court, avaient été trouvés au-dessous de leur tâche. On se réunit en commission chez Lamache, rue et hôtel Corneille, pour des mesures à prendre contre de pareilles surprises. Elles n'aboutirent pas.

Un jour que Lallier, un des trois commissaires, s'en

1. Sur tout ce sujet, je suis heureux de renvoyer au riche développement que lui a donné M. Georges Goyau dans les quatre articles de la *Revue pratique d'Apologétique*, t. XIV, intitulés *Apostolat intellectuel du jeune Ozanam*, où, dans le plus beau langage, le cher écrivain catholique fait tout revivre, la pensée, la foi, l'action et le grand cœur de l'homme auquel il est apparenté par tous ces côtés.

condoléait avec l'aîné du petit groupe, Le Taillandier, un Rouennais, étudiant de seconde année de droit, celui-ci esprit froid, silencieux, mais d'un grand sens pratique, finit par conclure ainsi tranquillement : « J'aimerais, au lieu de tout cela, un autre genre de réunion, composé uniquement de jeunes catholiques, qui, au lieu de beaux discours et de disputes, se livreraient ensemble à des bonnes œuvres ! »

Mais cela, ne serait-ce pas capituler? Il ne lui fut pas répondu cette fois.

Du dehors arrivaient d'autres avertissements. Ozanam les mentionne ainsi : « Lorsque nous catholiques, dans nos relations avec nos compagnons d'étude incroyants, déistes, saint-simoniens, fouriéristes, artisans de la refonte de la société, nous nous efforcions de leur rappeler les bienfaits du christianisme, nous les entendions nous répondre invariablement : « Vous « avez raison, si vous parlez du passé : le christia- « nisme a opéré autrefois des merveilles ; mais « aujourd'hui, que fait-il pour l'humanité ? Et vous- « mêmes qui vous vantez d'être catholiques, que « faites-vous qui montre la vitalité, l'efficacité et « prouve la vérité de votre foi? » Ozanam s'avouait fort ému de ce reproche.

Une circonstance vint poser d'urgence la question, en la serrant de plus près. C'est Lamache qui le rappelle ainsi : « Dès les premiers mois de 1833, un jeune orateur, qui devint un rédacteur marquant du *National,* apporta à la conférence un éloge de Lord Byron, doublé de celui de Voltaire, qui fut un long blasphème. Ozanam releva le gant ; mais il sortit de là profondément triste. C'était de l'outrage fait à Dieu et à l'Église qu'il était triste. Et, s'adressant à nous : « Combien il est douloureux, dit-il, de voir notre

sainte mère l'Église ainsi attaquée, et le catholicisme ainsi travesti, calomnié ! »

Il ne conclut pas à l'abandon de la défense religieuse. « Restons sur la brèche pour faire face aux attaques, dit-il. Mais n'éprouvez-vous pas, comme moi, le besoin d'avoir, en dehors de cette conférence militante, une autre petite société, composée toute de pieux et braves amis, qui joignent les œuvres à la parole et ainsi affirment la vérité de leur foi par les œuvres? »

« Après un demi-siècle de distance, continue Lamache, cette petite scène est toute présente à ma mémoire. Il me semble voir les yeux d'Ozanam chargés de tristesse, mais en même temps pleins d'ardeur et de feu. Il me semble entendre cette voix qui décelait l'émotion profonde de l'âme. Quand le petit groupe se sépara, chaque membre emportait au cœur le trait enflammé que Notre-Seigneur Jésus venait d'y faire entrer, par la parole du jeune camarade. »

Cependant Ozanam n'avait encore préconisé que l'action chrétienne en général ; mais quelle action? Un des jours suivants, comme on s'était réuni un peu plus nombreux, Petite rue des Grès, chez M. Serre, un lyonnais, de qui le logis était plus grand, l'entretien fit un pas de plus. Tout en demandant le maintien de la Conférence d'histoire, Ozanam en vint à avouer qu'elle lui était une source d'amers déboires. Et, là-dessus, leur ouvrant son cœur tout entier : « Après une année de travaux et de combats, demanda-t-il, qu'a donc produit d'heureux cette Conférence à laquelle ma famille me reproche, non sans raison, d'avoir sacrifié l'étude de mon droit? Pour prix de tant de peines et de sacrifices, avons-nous seulement fait à Jésus-Christ une seule conquête? »

Et alors, humblement, mais déterminément : « Si notre effort est sans succès, ne serait-ce pas que quelque chose manque à l'efficacité surnaturelle de notre parole? » Il l'affirma disant : « Oui, pour que notre apostolat soit béni de Dieu, une chose lui manque : les œuvres de bienfaisance. La bénédiction du pauvre est celle de Dieu. »

L'abbé Ozanam, le plus explicite des biographes de son frère touchant ces origines de la Conférence de charité, ajoute cet épilogue au récit de Lamache : « Au sortir de là, Frédéric se rencontra sur le seuil avec Le Taillandier non moins profondément affecté que lui. « Eh bien, pratiquement, qu'allons-nous faire pour traduire notre foi en actes? » se demandèrent-ils. Et, d'un même cœur chrétien : « Il faut faire ce qui est le plus agréable à Dieu. Donc il faut faire ce que faisait Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il prêchait l'Évangile. Allons aux pauvres! »

Ainsi firent-ils tous deux et tout de suite. Le soir même, Ozanam et Le Taillandier portèrent chez un pauvre de leur connaissance le peu de bois qui leur restait de leur provision pour les derniers mois de l'hiver.

Quatre ans plus tard, Ozanam écrivant à Le Taillandier, 21 août 1837, et lui rappelant ces journées, y ajoutait cette particularité : « Ne fonderez-vous pas une Conférence au Mans? Ne nous donnerez-vous pas des frères, vous qui fûtes un de nos pères; vous qui fûtes, je m'en souviens, le *premier auteur de notre Société!* » Il est vrai que, dans une autre lettre, Ozanam attribue ce même titre de premier fondateur à M. Bailly, son premier président. Ainsi, au jugement de ce modeste, chacun aurait été fondateur de la société, excepté lui.

Séance tenante, la réunion, électrisée par sa parole, lui donna le mandat d'aller sans retard faire part à M. Bailly de leur charitable dessein et le prier de s'en faire le patron.

Ils ne pouvaient s'adresser à personne qui y fût mieux préparé et disposé que ce père, comme nous allons le voir.

CHAPITRE VI

LA CONFÉRENCE DE CHARITÉ
LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL

M. BAILLY PRÉSIDENT. — OZANAM FONDATEUR. — LES COMMENCEMENTS. — SŒUR ROSALIE. — OZANAM CHEZ SES PAUVRES. — LA FÊTE-DIEU DE NANTERRE. — AMPÈRE ET OZANAM. — GUSTAVE DE LA NOUE. — L'EXTENSION FINALE.

M. Bailly avait puisé ses sentiments charitables au sein de sa propre famille. Le culte de saint Vincent de Paul y était traditionnel. Son père était mort à Brias, près Béthune, en Artois, entouré des manuscrits du Saint, gardés alors précieusement dans sa maison. On n'y prononçait qu'avec religion le nom de celui que son père et sa mère appelaient le *Saint de la famille*. Son frère, l'abbé Bailly, entra dans la Congrégation de la Mission. Lui-même, rempli de l'esprit du grand apôtre, se mit au service de la charité dans le monde. Vers 1830, M. Bailly était devenu le bras droit de M. l'abbé Borderies dans la direction de la *Société des Bonnes Œuvres,* ainsi que celui de M. l'abbé Desgenettes, alors curé de la paroisse des Missions. Mme Bailly partageait avec son mari la dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le cher pauvre. Sollicitée par la sœur Rosalie, on l'avait vue entreprendre avec une de ses amies la visite

des indigents à domicile. Mais, découragée par l'accueil qu'elle y avait essuyé la première fois, elle et son mari s'étaient accordés à dire : « Ce n'est pas là l'œuvre des femmes. Il y faudrait des hommes, des jeunes gens[1]. »

C'est sous l'impression de cette parole, qui l'avait

1. Voici dans quels admirables sentiments d'humilité et de reconnaissance Ozanam, s'effaçant lui-même, parle des services de M. Bailly, dans la circulaire du 11 juin 1844, que comme vice-président, il adressa aux confrères, à la suite de la démission du vénéré président général.

« Ce fut M. Bailly qui, en 1833, à une époque où beaucoup d'hommes de bien, encore intimidés, se tenaient à l'écart des bonnes œuvres, eut la pensée de réunir dans un but de charité, sous le patronage de saint Vincent de Paul, un petit nombre de jeunes gens, bien éloignés de s'attendre à cette heureuse multiplication que nous voyons aujourd'hui. Ce fut lui qui leur prêta un lieu d'assemblée, l'assistance de ses conseils, l'encouragement de ses exemples, qui leur enseigna à se rapprocher pour se soutenir, à se recruter au dehors, à secourir les pauvres, etc. Quand nos rangs se furent grossis et qu'il fallut réduire en règlement nos simples usages, M. Bailly écrivit les considérations préliminaires, tout inspirées des maximes de notre saint patron, qui fixèrent l'esprit de la Société. En les développant dans plusieurs circulaires, dans tous les actes d'une laborieuse présidence de onze années, il a su maintenir l'unité au milieu de l'accroissement de nos Conférences à Paris, dans les départements, dans les contrées voisines. Notre reconnaissance sera sans borne comme notre respect et si nous n'osons l'exprimer ici d'une manière plus solennelle, c'est que, fidèles aux traditions d'humilité qu'il a établies, nous voulons laisser à ses bonnes œuvres leur secret et à Dieu le soin de récompenser une vie où tant de temps fut consacré au bien de la jeunesse chrétienne et au service des pauvres de Jésus-Christ. »

Et, un peu plus loin, la circulaire, parlant des objections apportées à la détermination de M. Bailly, ajoutait : « Il lui fut représenté que, s'il pouvait cesser d'être le président de la Société, il ne cesserait jamais d'en être le fondateur. »

Ainsi l'excessive modestie d'Ozanam lui fait-elle, ailleurs comme ici, décerner à M. Bailly le titre de fondateur, en s'effaçant lui-même. Ses confrères des origines ne s'y trompèrent pas; et nous allons voir comment bientôt ils protestèrent unanimement et solennellement pour lui restituer tout entier l'honneur d'une primauté qui lui appartenait. V. p. 97 et suiv.

fortement frappé, que M. Bailly reçut la communication d'Ozanam et de ses amis. Elle lui sourit beaucoup. « Il approuva pleinement, rapporte Lallier, le projet de cette petite association intime, toute de charité. Quant aux œuvres à entreprendre, il ouvrit l'avis de consulter tout d'abord le curé de leur paroisse de Saint-Étienne-du-Mont. Le curé était M. l'abbé Olivier, plus tard évêque d'Évreux. Pris au dépourvu, celui-ci se contenta, pour le moment, de conseiller à ces braves volontaires de s'employer à l'œuvre de la catéchisation des petits malheureux.

Mais tout leur zèle était tourné vers la visite à domicile. M. Bailly estimait que, pratiquée avec une prudente discrétion, elle pouvait avoir sur eux-mêmes, plus encore que sur leurs visités, la plus salutaire influence. Quatre membres étaient déjà assurés à la réunion. Ozanam en désigna deux autres appartenant à la Conférence d'histoire : Félix Clavé et Jules Devaux, le premier fils d'un chef d'institution du faubourg du Roule, à Paris, et saint-simonien récemment converti ; le second étudiant en médecine originaire de la Normandie, « lesquels acceptèrent avec empressement ». C'était l'élite de l'élite, le reste du groupe chrétien se tenant alors dans une attitude expectante et réservée. On s'arrêta au nombre de huit. Ces huit, dont un seul, Lamache, avait plus de vingt ans, étaient : Frédéric Ozanam, Auguste Le Taillandier, Paul Lamache, Félix Clavé, François Lallier, Jules Devaux. En tête, M. Bailly ; puis un autre dont le nom n'a pas été retrouvé.

Remarquons-le, nous aussi, « Socialement, aucun de ces sept ou huit premiers membres n'appartenait, ni à l'aristocratie, ni même à la bourgeoisie opulente, à laquelle la Révolution de Juillet venait pour un

temps d'assurer la prépotence. Leurs familles, dans une profession libérale, vivaient d'une existence aussi modeste qu'honorable. Leurs personnes se sont presque toutes ensevelies dans l'ombre : Un excellent professeur de faculté de province, Lamache ; un président du tribunal de la petite ville de Sens, Lallier ; Le Taillandier, un homme bon et simple, partagé entre ses œuvres et ses affaires commerciales, à Rouen ; Devaux, un médecin de campagne chrétien ; Clavé, plus caché encore. Ozanam seul se classe à part par son talent, son action, son rang dans le monde intellectuel. Mais ne surpasse-t-il pas aussi tous les autres par son humilité? »

Soixante ans après, Lamache, alors octogénaire, interrogé sur la part de chacun dans ces commencements, répondait ainsi dans le journal *Le Monde*, 4 août 1892 :

« A dire vrai, personne, pas même Ozanam, celui d'entre nous qui avait certainement le plus d'initiative et de zèle, personne de nous ne peut recevoir la qualification de fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul. Nous étions mus uniquement par le désir de nous prêter, faibles comme nous étions, un amical et fraternel appui dans la pratique du bien. Après avoir combattu de la plume et de la parole dans la Conférence d'histoire, pour la défense de la religion, nous éprouvions le besoin de nous retremper, de nous fortifier, de nous consoler en nous livrant à quelques petites bonnes œuvres pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est donc le bon Dieu, le bon Dieu tout seul qui a tout fait ; et c'est pourquoi précisément il y a lieu de penser que la Société de Saint-Vincent de Paul durera. »

Il est vrai ; mais il l'est aussi qu'Ozanam y fut le

principal ouvrier que le Tout-Puissant s'était choisi pour cet ouvrage. Et le même Lamache écrira à l'abbé Ozanam, 1er juillet 1888 : « J'affirme sur ma parole d'honneur que c'est Ozanam qui le premier m'a parlé de cette conférence ; qu'il en a été l'âme comme il avait été l'âme de la Conférence littéraire, et que, sans Ozanam, la Conférence de Charité ne serait jamais née. »

Moins de trois ans après sa mort, quatorze membres survivants de la conférence primitive voulurent en porter authentiquement témoignage, en lui confirmant, *Ad perpetuam rei memoriam,* le titre de *fondateur,* par acte écrit, signé de tous. En conséquence, deux de ses plus anciens amis lyonnais, Paul Brac de La Perrière et Chaurand instituèrent une véritable enquête sur le rôle joué par lui dans cette fondation. Ils recueillirent les témoignages, dont ils firent ensuite rapport dans la Déclaration collective ci-dessous insérée dans la *Gazette de Lyon* du 25 mars 1856 [1].

1. « Ne voulant pas, déclarent-ils, laisser compromettre l'exactitude des faits qui nous sont connus d'une manière certaine, grâce à nos propres souvenirs, et grâce à ce que nous avons appris de la bouche même des fondateurs, nous attestons ce qui suit :

« S'il est vrai que la Société de Saint-Vincent de Paul a été fondée par plusieurs, il n'est pas moins vrai que *Frédéric Ozanam* a eu une action *prépondérante et décisive* dans cette cette création. C'est lui qui a partagé avec M. Le Taillandier l'idée d'une réunion dont les membres uniraient à leur foi pratique des œuvres de charité ; lui qui y a décidé par son *initiative* la plupart des membres à cet acte de dévouement aux pauvres, aucun d'eux n'ayant appartenu à aucune des associations charitables antérieures. »

Signé, le 20 mars, par MM. F. Alday, J. Arthaud, C. Bietrix, A. Bouchacourt, Chaurand, J. Freney, J. Janmot, A. Lacour, L. Lacuria, P. de la Perrière, E. Rieussec, tous membres de la *première conférence* de Paris, sur la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont.

Ont adhéré, les 20 et 21 mars, MM. Aimé Bouvier, à Bourg, et Henri Pessonneaux, à Paris.

M. Devaux de Trivière (Calvados) : « J'ai eu le bonheur d'être un

D'autres témoignages abondent dans la correspondance des contemporains et coopérateurs : « Ozanam, s'écrie Lallier, à qui je dois, après Dieu, presque tout ce que j'ai pu faire de méritoire ! » Et Curnier à Ozanam lui-même, 1840 : « C'est d'une inspiration de votre cœur qu'est née cette sainte institution qui est destinée peut-être à étendre sur la France entière comme un réseau de charité. » Et Paul de La Perrière : « Notre cher Ozanam, avec ses excès d'humilité, a contribué à fausser l'histoire de nos origines. Le bon Dieu lui aura tenu compte de tout ce désintéressement ; mais il l'aura certainement grondé pour avoir dit et écrit le contraire de ce qui était vrai. » Ne pouvons-nous pas faire nôtre cette conclusion un peu solennelle du Père Lacordaire, un témoin lui aussi : « Ozanam fut le saint Pierre de cet humble cénacle. »

La première réunion de la Conférence de Charité eut lieu en mai 1883, à 8 heures du soir, date vérifiée de la naissance de l'œuvre. Elle se tint, ainsi que les suivantes, chez M. Bailly, aux bureaux de la *Tribune catholique*, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 18. En prenant possession du fauteuil, le vénérable président avait pris soin de leur dire : « Si véritablement vous voulez être utiles aux pauvres et à vous-mêmes, faites de votre charité une œuvre moins de bienfaisance que de moralisation et de christianisation, vous sanctifiant vous-mêmes par la considération de Jésus-Christ souffrant dans la personne du pauvre. »

des sept ou huit premiers qui formaient le noyau de cette association. Celui qui me procura ce bonheur, ce fut feu le professeur Ozanam. L'honneur de cette fondation lui appartiendra toujours. » (M. l'abbé Ozanam, *Vie de Fréd. Ozanam*, ch. IV, p. 156. Cf. M. de Lanzac de Laborie, *Le fondateur. Revue d'apologétique*, t. XIV, p. 730.)

C'était à son divin service en personne qu'ils s'engageaient dans cette œuvre.

Tout était générosité et désintéressement dans leurs dispositions. Le règlement de l'ex-société des Bonnes Études faisait prendre à ses membres l'engagement de s'entr'aider à faire leur carrière dans le monde. Par contre, la jeune Conférence de la Charité stipula que nul ne devrait se servir de la société dans un intérêt personnel quelconque. L'oubli de soi devait correspondre au don complet de soi.

La ressource de la charité fut d'abord presque uniquement la quête faite en séance. Les confrères eurent un jour la surprise de trouver dans la bourse quelques écus inespérés. C'était M. Bailly qui avait trouvé cette discrète manière de rémunérer la collaboration gratuite que plusieurs apportaient à la *Tribune catholique*, *Gazette du Clergé*, son journal. C'était donc du fruit de leur travail qu'ils nourrissaient le pauvre!

On y joignait la prière, celle pour les indigents, celle pour les bienfaiteurs, celle pour les confrères; les uns et les autres placés sous le patronage de saint Vincent de Paul. Son nom y fut invoqué, même avant que la société en eût fait le sien propre.

Aussi bien était-ce aux Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul que la Conférence avait eu recours pour entrer en contact avec les malheureux. Le trésorier de la Conférence, Jules Devaux, avait été député rue de l'Épée-de-Bois auprès de la célèbre sœur Rosalie, si populaire dans le XIIe arrondissement, d'où sa charité débordait sur Paris tout entier. Heureuse d'associer à son ministère les jeunes gens de bonne volonté qui venaient la consulter, elle reçut Devaux avec une bonté maternelle, encouragea l'œuvre des jeunes apôtres, leur donna des conseils utiles, dressa

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

pour eux une liste de familles à visiter, et leur céda ses *Bons* de pain et de viande, en attendant que la Conférence, trop récente encore, eût émis les siens.

Chaque confrère ayant une famille à secourir, celle qui échut en partage à Ozanam offrait le spécimen d'une misère morale pire encore que l'autre. Le ménage se compoait d'une mère qui s'épuisait de travail pour faire vivre cinq enfants, et d'un mari ivrogne qui lui prenait ce qu'elle gagnait pour boire tout jusqu'au dernier sou. « Rentré du cabaret, il nous bat tous, quoique pas tous les jours », rapportait consciencieusement la malheureuse femme. Elle était arrivée au dernier degré de la détresse et du désespoir, quand Ozanam la découvrit. Il ne tarda pas à reconnaître que le mariage n'existait pas, et que l'infortunée était libre de secouer ce joug ignoble autant qu'odieux. Celle-ci n'y pouvait croire : « Ce serait trop beau! » disait-elle. Ozanam le fit constater judiciairement, libéra la femme, et, moyennant une quête, lui procura le moyen de retourner dans sa Bretagne, avec ses deux plus jeunes enfants, en plaçant les deux aînés dans les ateliers de M. Bailly. C'était bien la double assistance matérielle et morale qu'avait recommandée le charitable président. Et, dans un premier exemple, on prenait déjà l'idée de l'œuvre future de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Les noces de ces jeunes chrétiens avec la Charité mettaient leurs cœurs en ferveur de piété reconnaissante. Un mois après sa modeste inauguration, la Conférence enrôla pour une fête religieuse, à la campagne, une trentaine d'étudiants conviés par Ozanam à se trouver à Nanterre, le jour de la Fête-Dieu, pour faire escorte à Notre-Seigneur, à la procession du

UNIVERSITAS O. M. I.

Très-Saint-Sacrement. Ainsi en fait-il lui-même la peinture à sa mère, 19 juin 1833.

La pieuse manifestation était en même temps une protestation : « Vous savez, ma chère mère, qu'à Paris comme à Lyon, les processions sont interdites. Mais, parce qu'il plaît à quelques perturbateurs de parquer le catholicisme dans ses temples au sein des grandes villes, ce n'est pas une raison pour de jeunes chrétiens à qui Dieu a donné une âme un peu virile, de se priver d'une des plus touchantes cérémonies de la religion. Aussi s'en est-il trouvé quelques-uns qui avaient songé à prendre part à la procession de Nanterre. » Nanterre, paisible village, patrie de la bonne sainte Geneviève, patronne de Paris! N'était-elle pas, en particulier, leur patronne à eux, jeunes paroissiens et citoyens de la glorieuse montagne Sainte-Geneviève?

Toute cette lettre est charmante, colorée de poésie, animée de gaieté, rayonnante d'amitié, parfumée de piété, et c'est à une mère qu'elle est adressée! On y voit le départ de chacun, de bon matin, un beau dimanche de juin, sous un ciel sans nuages; l'arrivée au rendez-vous, Barrière-de-l'Étoile. On s'y trouve trente! D'abord toute l'aristocratie intellectuelle de la Conférence : Lallier, Lamache, Cheruel, le saint-simonien converti; de La Noue qui fait de si beaux vers; puis Le Jouteux; puis des Languedociens, des Francs-Comtois, des Normands, des Lyonnais surtout, la plupart portant moustaches, et cinq ou six mesurant cinq pieds huit pouces. « Voici la procession : les étudiants mêlés aux paysans, chantant avec eux, et eux émerveillés de notre bonne tournure et édifiés de notre religion. » Dans le village « toutes les maisons sont tendues, les chemins sont jonchés de fleurs, les reposoirs embaumés ». Et puis

la grand'messe où la foule afflue et déborde jusqu'en dehors des portes. — De Nanterre, vingt-deux, les plus braves, partent pour Saint-Germain-en-Laye, redoublant de vitesse, non sans ramasser des fraises dans les bois. Là « un quart d'heure dans l'église où l'on chantait les vêpres », la visite au château peuplé de souvenirs; le panorama de son immense terrasse; le dîner au restaurant à quarante sous par tête, etc. « Nous repartîmes par petits groupes à la fraîcheur du soir. La lune ne tarda pas à nous éclairer à travers les arbres : ce fut un délicieux moment. Nous marchions le cœur content d'avoir rendu à Dieu l'hommage qui lui est dû... La nuit close, on se dispersa; nous nous perdîmes de vue. Quand j'arrivai avec deux autres à mon domicile, le lundi venait de poindre. Mon cœur sait, chère mère, combien de fois j'ai pensé à vous tous dans ce jour, l'un des plus charmants de ma vie. »

N'oublions pas que c'était dans ces mêmes jours de juin 1883, qu'Ozanam et ses amis avaient présenté à Mgr de Quelen leur première requête pour la fondation des Conférences de Notre-Dame. Piété, charité, vérité, ces trois flammes d'un même foyer, rayonnaient donc ensemble de ce beau cœur de vingt ans leur lumière, leur chaleur et leur électricité.

Le domicile d'Ozanam, celui où vient de rentrer le pèlerin de Nanterre, était alors au n° 7 de la rue des Grès, à un 6e étage, à la hauteur du dôme du Panthéon et « près des étoiles », comme il dit. Il avait dû restituer à M. Jean-Jacques Ampère, de retour en France, la chambre qu'il occupait dans la maison de son père, mais sans laisser se détendre le lien de filiale vénération et d'obligeance qui l'attachait au grand homme. Lui-même ne pouvait plus se passer

de cet enfant, de cet « ami, » comme en témoigne ce billet de sa main, 5 mai, sans date d'année : « Mon cher et excellent ami, vous savez bien que je n'ai plus que huit jours à être à Paris et que la traduction des vers (latins) explicatifs de mon tableau de la la classification des sciences, exige plus d'une séance. Par toute l'amitié que vous avez pour moi, il n'y a donc pas un moment à perdre, et vous ne voulez pas me priver d'une chose à laquelle j'attache un bien grand intérêt. J'en serai reconnaissant au delà de toute expression ; et je vous en fais d'avance un million de remerciements. — Mille fois tout à vous, cher et excellent ami ! »

Cependant les huit confrères de la Conférence de la Charité, jaloux de leur trésor d'amitié, avaient si peu conscience ni désir de futurs accroissements, qu'ils tenaient la porte de leur cénacle obstinément fermée. Elle l'avait été même d'abord à Gustave de La Noue, jeune poète d'avenir, fils d'un magistrat d'Orléans, qu'Ozanam appelle « une de ces âmes choisies à qui Dieu a donné des ailes ». Il était présenté et appuyé par Lallier ; mais son admission n'allait-elle pas altérer le caractère d'intimité et de simplicité de la petite famille ? Ozanam se prononça nettement, non seulement en faveur de cette candidature, mais en général pour le principe de l'extension de l'œuvre, tant qu'il plairait à Dieu de lui envoyer des recrues. La porte ouverte à de La Noue ne se referma plus ; et, à la fin de l'année 1833, c'était de vingt à vingt-cinq membres que comptait l'Association.

Ozanam présenta son cousin Pessonneaux et son compatriote Chaurand, mais, de ces nouvelles recrues, la plus considérable fut certainement Léon Le Prevost, le futur fondateur de la Congrégation des

Frères de Saint-Vincent de Paul. Il ne sortait pas, — et c'était alors le seul, — du monde des écoles. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un lettré, qui avait fréquenté le cénacle romantique. Un jour, une conversation avec M. Bailly lui avait révélé l'existence et les débuts de cette conférence de jeunes gens, et elle avait éveillé en lui des espérances desquelles il écrit, 20 août 1833, à Victor Pavie, son ami : « Il y a, en ce moment, ici un grand mouvement de charité et de foi. Mais tout cela, dans la sphère voilée de l'humidité, échappe au monde indifférent. Je me trompe bien ou de ces catacombes nouvelles sortira une lumière pour le monde. » Par M. Le Prévost le Seigneur préparait pour l'avenir une des plus riches greffes de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Le monde indifférent, comme le nomme M. Le Prévost, l'était-il entièrement au mouvement catholique qui, du moins, ébranlait alors ceux qu'il n'entraînait? La vérité est que même parmi la jeunesse du dehors, l'action menée par Ozanam avait, en peu de temps, atteint la mentalité et modifié la physionomie morale du vieux quartier latin. De cette modification nous avons un témoin contemporain, non suspect, dans la personne de Sainte-Beuve lui-même. Après avoir dit adieu au rationalisme du *Globe,* puis au Saint-Simonisme, le Sainte-Beuve de 1833 et 1834 éprouvait d'ardentes sympathies, plus littéraires d'ailleurs que morales, pour la religion catholique; et, en deux articles très remarqués, il notait le renouveau religieux dont il était le spectateur, et dont certains ardents enthousiastes le considéraient lui-même comme un artisan. « C'est, écrivait-il, un spectacle assurément mémorable, au milieu de tant de scepticisme et tant d'écarts dont on est entouré, que de

voir comment l'élite de ces vierges et vertueux esprits ne diminue pas, comment elle se recrute et se perpétue, conservant pour ainsi dire dans toute sa pureté le trésor moral. Quelles que soient les formes sous lesquelles doive se reconstituer (nous l'espérons) l'esprit religieux et chrétien dans la société, cette vertu avancée de quelques jeunes cœurs, cette foi et cette modestie tenue en réserve, aideront puisamment au jour de l'effusion[1]. Sans nommer Ozanam, Sainte-Beuve ne pouvait signaler plus clairement l'empreinte qu'avait mise Frédéric sur la jeunesse environnante, en se donnant lui-même à elle tout entier.

La jeune élite était à l'action charitable. Elle s'en fut renouveler ses offres de services pour la visite des indigents au clergé de Paris, auprès de qui M. Bailly était en particulière estime. Le nouveau curé de Saint-Étienne-du-Mont, M. Faudet, n'hésita pas, lui, à leur confier quelques familles pauvres de sa paroisse, qui vinrent ensuite s'en féliciter auprès de lui.

Il y avait alors dans le quartier des Écoles une maison de correction pour les jeunes détenus. La Conférence obtint du président du Tribunal civil, M. de Belleyme, l'autorisation d'y porter l'aumône de la bonne parole. Ozanam, Le Prévost, Le Taillandier, Lamache se dévouèrent à ce ministère ingrat, pendant deux années, jusqu'au jour où les jeunes détenus de la rue des Grès furent transférés dans la prison des Madelonnettes, à une autre extrémité de Paris.

Vingt ans après, et déjà sur le bord de sa tombe,

1. Sainte-Beuve. *Premiers Lundis*, II, p. 262.

Ozanam parlant aux confrères de Livourne, avait la consolation de leur rappeler comment il avait plu à Dieu que la petite association d'amis devînt le noyau d'une immense famille de frères répandue alors sur une grande partie de l'Europe. Il racontait qu'un de ses bons amis, Chéruel, abusé un moment par les théories saint-simoniennes, lui disait avec un sentiment de compassion : « Mais qu'espérez-vous donc faire? Vous êtes huit pauvres jeunes gens, et c'est avec cela que vous avez la prétention de secourir les misères d'une ville telle que Paris! Et fussiez-vous encore tant et tant, vous n'y pourriez pas grand'-chose. Nous, au contraire, nous élaborons des idées et des systèmes qui réformeront le monde, et extirperont la misère à jamais. En un instant, nous ferons pour l'humanité ce que vous pourrez faire en plusieurs siècles. »

« Or vous savez, Messieurs, à quoi ont abouti les théories qui illusionnaient mon pauvre ami! Et nous, qu'il prenait en pitié, au lieu de huit, à Paris seulement nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ 20.000 individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferme cette immense cité! Les Conférences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents; et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique, et jusqu'à Jérusalem. C'est ainsi qu'en commençant humblement, on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ qui, de l'abaissement de la crèche, s'est élevé à la gloire du Thabor. C'est ainsi que Dieu a fait de notre œuvre la sienne, et l'a voulu répandre par toute la terre, en la comblant de ses bénédictions! »

CHAPITRE VII

L'ORIENTATION

VOYAGE EN ITALIE. — LE DROIT OU LES LETTRES? — L'ÉTUDIANT EN DROIT. — ANXIÉTÉ ET SACRIFICE. — JEAN-JACQUES AMPÈRE. — LICENCIÉ EN DROIT. — LYON : LAMARTINE.

1833-1834.

Durant les vacances de 1833, un voyage en Italie qu'Ozanam fit en famille, ne contribua pas peu à tourner de plus en plus son esprit vers la littérature et l'histoire catholique, celle du moyen âge particulièrement. Ce voyage a laissé peu de traces dans ses lettres. C'est dans sa Vie par son frère que nous en trouvons les grandes lignes, avec les impressions.

Mme Ozanam avait à Florence une sœur aînée qui y était mariée, et qu'elle désirait revoir. Le docteur y conduisit sa femme et ses deux fils; et, y laissant celle-ci auprès de son aînée, il poursuivit sa route avec Frédéric et Alphonse vers le nord et le centre de la Péninsule.

C'est Milan, la ville qui l'avait vu naître, et que ses parents avaient habitée sept années, de 1809 à 1816, que Frédéric désira saluer tout d'abord : « Notre frère, écrit l'abbé, avait alors vingt ans. Son âme

débordait d'enthousiasme et de ferveur. Il vit la rue *San Pietro a l'Orto,* où il avait reçu le jour ; il vit l'église *Santa Maria de' servi* où il avait été baptisé ; et, s'agenouillant au pied des fonts sacrés, il y renouvela les promesses de son baptême, en remerciant le Seigneur qui l'avait fait son enfant. »

Son père voulut lui faire parcourir avec lui ces champs de la Lombardie où le capitaine des hussards de 1796 avait servi sous le général Bonaparte, Pavie, Lodi, Pizzighettone, et ce pont d'Arcole qu'il avait traversé sous le feu de l'ennemi ! Les trois Français retrouvèrent encore la France à la citadelle d'Ancône, où le commandement militaire « En avant, marche ! » en français, les fit tressaillir de surprise et de fierté.

Un autre ordre de sentiments les attendait à Lorette, où nous voyons Frédéric servant la messe à son frère et communiant de sa main, à l'autel de la *Santa Casa.* Puis Foligno, l'Ombrie, Assise et ses collines, desquelles de pittoresques processions de paysans descendaient en chantant des cantiques à l'*Addolorata*, dont ils portaient la statue au milieu de flambeaux : autant de visions qui dès lors s'imprimèrent dans l'âme du futur auteur des *Poètes franciscains.*

Ce fut surtout à Bologne que l'étudiant se retrouva chez lui. Le Bologne du moyen âge et de la Renaissance lui montrait les vieux cloîtres de la célèbre université qui fut, durant six siècles, une des grandes métropoles des sciences divines et humaines. Ces siècles étaient ceux où ses cinq facultés attiraient au pied de leurs quarante chaires l'Italie entière. Frédéric se faisait redire les noms des plus illustres maîtres : Mondini à l'anatomie, Pancirole au droit, Galvani à

la physique, et récemment Mezzofante le merveilleux polyglotte à qui Bologne avait donné naissance. Il fallut stationner là plusieurs jours.

On séjourna à Rome. Son frère se souvient de la prière de Frédéric à la Confession de Saint-Pierre, celle-ci des apôtres au divin Maître : « *Adauge nobis fidem,* Seigneur, augmentez notre foi ! » Il se rappelle aussi sa visite à la Bibliothèque Vaticane, et ses impatients désirs devant ces armoires fermées qui recélaient les plus riches trésors du passé de l'Église : manuscrits latins, grecs, orientaux, avec lesquels il espérait bien pouvoir converser un jour.

Le père et les deux fils eurent la faveur d'une audience privée de Grégoire XVI. L'accueil fut plein de bonté ; mais, pour le Saint-Père, ces étrangers étaient des inconnus. Ils l'étaient un peu moins pour le cardinal Fesch, qui conservait encore son titre d'archevêque de Lyon. L'oncle de Napoléon les reçut dans un salon où présidait le buste en marbre de l'Empereur, le front ceint du laurier d'or. Il retint ses visiteurs à dîner. L'Éminence, sachant que le docteur était un des médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon, lui remit gracieusement une notable somme pour les besoins des malades de l'établissement.

Les voyageurs avaient hâte de rentrer à Florence, où un autre attrait rappelait et allait retenir le jeune pèlerin de l'histoire et de la littérature italienne. Florence est toute pleine de Dante. Le culte expiatoire, qu'elle a voué à l'*Altissimo poeta* qu'elle avait exilé, est presque une apothéose. Ozanam l'y retrouvait partout ; et son frère a raison de dire que ce fut là, pendant ce mois de séjour, que s'alluma dans son cœur cette passion, dans son esprit cette lumière

qui allait rayonner sur sa philosophie, sur son enseignement, sur sa vie entière et, après elle encore, sur son nom d'écrivain et de docteur.

Après de telles jouissances littéraires, historiques et artistiques, on pouvait s'attendre à ce que Frédéric reprît plus difficilement goût à l'étude du droit, s'il l'avait eu jamais. Et nous allons le voir désormais aux prises avec l'affaire de l'orientation de son existence, dans une perplexité toujours renaissante, qui fut l'angoissante épreuve de six années de sa vie.

Il allait entrer, à son retour d'Italie, dans sa troisième année de droit pour la préparation immédiate de son examen de licence, duquel il sortirait oui ou non avocat. Cette troisième année allait être décisive. Avant son retour à Paris, son père et sa mère crurent devoir le prémunir contre des entraînements littéraires, dont ils ne voyaient pas l'aboutissement pratique. Dès l'ouverture des cours, dans sa première lettre, Frédéric s'empressa de renouveler à sa mère son serment de fidélité aux études juridiques, tout en lui demandant grâce et indulgence, à titre de délassement, pour certaines petites idoles d'or qu'il avait adorées et qu'il ne saurait brûler : « Ne pensez pas, ma chère mère, que je vous refuse jamais cette consolation de ne pas me laisser envahir par des études étrangères. Toutefois, s'il m'est permis de prendre quelque récréation, souffrez que ce soit à m'exercer sur des sujets de littérature, qui jetteront un peu d'agrément et de grâce parmi les épines de la jurisprudence. Ainsi, quelquefois, le soir, Virgile et le Dante à côté de moi, je m'amuserai à écrire quelques-unes de mes impressions d'Italie et à recommencer solitairement ce voyage que je fis si beau avec vous! Je ne négligerai pas pour cela l'étude

de mon droit. Je me fais une loi d'y travailler au moins sept à huit heures par jour, le dimanche excepté. Ce sera faire plus que le grand nombre, et assez pour le devoir. J'ai commencé à suivre cinq cours. Hier, notre Conférence d'avocats s'est ouverte, et j'ai plaidé une question difficile pour un début. Sans doute, et je me le dis souvent, c'est folie à moi, chétif et lourdaud, de vouloir écrire d'autres choses que des choses du Code, et de nourrir d'autres pensées que celles de la chicane. Mais ma nature proteste et me dit le contraire. Puis, Dieu merci, je ne dois pas être avoué, mais avocat, et partant orateur. Il faut donc que je cultive les lettres, mères de l'éloquence. »

De cette fidélité à ses résolutions et promesses, le jeune juriste venait de fournir un gage. Il confie à sa mère que, le samedi précédent, deux messieurs étaient venus lui proposer 2.000 francs s'il voulait consacrer trois ou quatre heures par jour à collaborer à leur journal. « Vous pensez bien que j'ai refusé. Le droit ne me laisse pas quatre heures libres pour un travail étranger. Et si je les avais, ajoute-t-il fièrement, je ne les emploierais pas à l'abrutissante besogne du journalisme. Mais du moins, j'ai ressenti quelque joie à reconnaître que, si jamais les temps étaient mauvais, je pourrais vous décharger par mon travail de tous les sacrifices que vous vous imposez pour moi... »

Le lendemain avec un ami, 7 janvier 1834, la question de la carrière se pose absolument, douloureusement, et elle devra se trancher carrément. « J'éprouve en ce moment une des peines peut-être les plus grandes de ma vie. C'est l'incertitude de ma vocation. J'avais pu croire autrefois que je pourrais mener de front la vie d'avocat et celle de savant et

de publiciste. Aujourd'hui que j'approche du terme de mes études de droit, je sens que le choix s'impose entre les deux voies. Il faudra mettre la main dans l'urne : en tirerai-je noir ou blanc? »

Si la vocation se reconnaît à ces deux marques et requiert ces deux conditions : l'aptitude et l'attrait, celle d'Ozanam ne pouvait être douteuse : il était appelé à l'apostolat des lettres, par la plume et l'enseignement.

En outre de ces signes, cette vocation littéraire se manifestait éclatante au dehors, par un témoignage public et une poussée d'opinion, qui ajoutaient à l'attrait intérieur la force de l'entraînement. « De toutes parts, dit la même lettre, on me sollicite; on me met en avant, on me pousse dans une carrière étrangère à mes études juridiques. Parce que Dieu et l'éducation m'ont doué de quelque étendue d'idées, de quelque largeur de tolérance, on veut faire de moi une sorte de chef de la jeunesse catholique de ce pays. Nombre de jeunes gens, pleins de mérite, m'accordent une estime dont je me sens très indigne, et les hommes d'un âge mûr me font des avances. Il faut que je sois à la tête de toutes les démarches, et que je porte le poids de toutes les difficultés. Impossible qu'il y ait une réunion, une conférence d'œuvres ou de littérature, sans que je la préside; cinq ou six recueils, des journaux, me demandent des articles », etc.

C'est une flatterie dangereuse, il le sent et s'en défie : « Je ne dis pas tout cela par amour-propre; je sens si bien ma faiblesse! Et, au contraire, je souffre d'incroyables tourments quand je sens que toutes ces fumées me montent à la tête, m'enivrent, et peuvent me faire manquer ce qui jusqu'à présent

était le vœu de mes parents, et me trouvait assez volontiers disposé moi-même.

« Mais, d'autre part, ce concours de circonstances extérieures, ne serait-ce pas un signe de la volonté de Dieu? Je l'ignore... Ainsi, une fois passé mon examen de licence, je ne sais plus rien de mon avenir. Tout est pour moi ténèbres, incertitude, souffrance. »

Voilà la lutte, elle sera longue. Tous les attraits sont d'un côté; le vœu de la famille est de l'autre. Qui décidera entre eux? Ozanam en appelle et s'en remet à une volonté plus haute. On lit à la page suivante : « A quoi bon savoir ce qu'on doit faire, sinon à faire bien? Faisons donc bien, de notre mieux, et confions le reste à Dieu. La volonté de Dieu s'accomplit jour par jour. Les plus sages comme les plus grands sont ceux qui se sont laissé mener par la main de Dieu. Donc un peu de confiance au Père céleste, sans la volonté duquel un cheveu ne tombe pas d'une tête humaine. »

Une autre considération étonnera sous la plume d'un moraliste de vingt ans : « Pauvres gens que nous sommes! Nous ne savons pas si demain nous serons encore en vie ; et nous voudrions savoir ce que nous ferons dans vingt ans d'ici? » Et il ajoute, au même lieu : « Depuis quelque temps, depuis surtout que j'ai vu quelques jeunes gens mourir, la vie a pris pour moi un autre aspect. »

Or voici en quelles circonstances Ozanam avait vu mourir, et mourir un jeune homme, pour la première fois :

C'était trois mois et demi avant la date de ces lignes. Le 30 décembre 1833, dans une lettre de nouvelle année adressée à sa mère, Frédéric lui racontait

que, la veille et l'avant-veille de ce jour, à deux pas de chez lui, presque à sa porte, un jeune étudiant venait d'expirer dans d'atroces souffrances. « De ma chambre et de celle de Chaurand, on entendait ses gémissements et son délire. Comment rester paisible à rêver et à écrire, quand un condisciple, un jeune homme comme soi, se tord sur son lit d'agonie et se meurt? Aussi, hier et avant-hier, ce fut pour nous un continuel voyage de notre porte à la sienne : partout l'image du malheureux nous poursuivait. Les progrès du mal étaient affreux; il a fallu assister à l'Extrême-Onction, puis aux constatations légales. Hier au soir, il était horrible à voir, déchirant à entendre. Nous n'avons pu nous décider à nous mettre au lit qu'à une heure du matin. A notre réveil, nous avons appris qu'il était mort. Hélas! je n'avais encore vu mourir personne. Il faut qu'un homme s'habitue à ces terribles spectacles; pour moi, j'en ai été profondément frappé. » C'est à quelques pas du lit où gît le jeune mort qu'est écrite cette lettre du nouvel an, « où les vœux de bonheur se mêlent, dit-il, au spectacle des pires tristesses de la terre ».

L'impression très forte qu'Ozanam déclare avoir reçue de ce spectacle, fut aussi très durable. Elle eut pour effet de le tourner, plus que par le passé, vers les choses éternelles, comme il l'écrit encore : « Depuis surtout que j'ai vu quelques jeunes gens mourir, j'ai senti que jusqu'ici je n'avais pas porté assez avant dans mon cœur la pensée du monde invisible, du monde réel. J'ai pensé que je n'avais pas donne assez d'attention à deux compagnons qui marchent toujours avec nous, *Dieu et la mort*... Il me semble que je comprends mieux les chocs de la vie, et que j'aurai plus de courage à les supporter. Il me

semble aussi que j'ai un peu moins d'orgueil. Quelle valeur auraient donc les croyances religieuses sinon cette valeur pratique? Si la religion enseigne à vivre, c'est afin d'apprendre à mourir. »

Est-ce un étudiant qui parle ainsi? N'est-ce pas un ascète dans le cloître? Ozanam ne veut pas qu'on s'y méprenne : « Ne va pas croire que je sois devenu un saint ou un ermite, ou que j'aie la pensée d'entrer au séminaire. J'ai le malheur d'être fort éloigné de l'un, et je n'ai pas de vocation pour l'autre. Ne t'imagine donc pas que je passe ma journée avec des têtes de mort. Tout en pensant au fond comme je viens de dire, je suis assez bon camarade, ne demandant pas mieux que de rire, même y perdant à le faire, selon ma coutume, un temps considérable. »

Il ne le perd pas, on le pense bien, aux amusements grossiers ou licencieux de la jeune basoche, lesquels, il le déclare, ne lui inspirent que pitié et dégoût. Une lettre du 12 février rend ainsi compte à sa mère du carnaval du quartier latin : « Ici, le mardi-gras a été plus fou que de coutume. Toutes ces nuits passées, la moitié des étudiants de mon hôtel ont dansé je ne sais où, et ne sont rentrés que le matin. »

Pour lui, il s'est porté aux prédications de l'abbé Lacordaire, et à celles d'un prêtre lyonnais, l'abbé Cœur, jeune orateur de talent qui fait courir la foule à Saint-Roch. Il a dîné chez M. Ampère, le jour des Rois. Il a été invité aux soirées d'un célèbre avocat, M. Janvier, qui a désiré le connaître, sur la foi d'un article de lui inséré dans la *Revue Européenne*.

Il dit ailleurs : « Les dispositions un peu tristes de mon esprit ne m'inspirent guère le goût de la société

et des grandes réunions. Et comme cependant je comprends l'utilité dont elles peuvent m'être, je m'y rendrais volontiers, si l'occasion s'en offrait. Mais qui peut se soucier d'un pauvre garçon comme moi, qui n'ai aucune de ces manières élégantes et aimables que le monde exige? Et puis d'ailleurs, il y en a tant d'autres qui frappent à la porte des salons! On a assez à faire de la leur ouvrir, sans aller chercher les aveugles et les boiteux. »

Dans la maison d'Ampère, à sa table de famille où il avait sa part au gâteau des Rois, Ozanam trouvait maintenant son fils Jean-Jacques, de treize années plus âgé que lui. Esprit facile, brillant, très cultivé, très étendu, d'une érudition quasi universelle, historien, poète, dramaturge, écrivain distingué et personnel, voyageur cosmopolite, causeur séduisant, professeur très attachant, M. Ampère fils, précédemment maître de Conférences à l'École normale, devenait, en 1834, professeur au Collège de France où il faisait des cours sur la poésie scandinave. Il était à la veille d'entrer à l'Institut, en attendant l'Académie française. La nature de ses travaux sur les littératures du Nord attirait spécialement Ozanam vers le jeune savant de trente-quatre ans. Mais, par un autre côté, la distance qui séparait leurs deux esprits était plus grande encore que celle des années. La philosophie allemande avait déteint sur le voyageur. La religion de Jean-Jacques n'allait guère au delà d'un spiritualisme respectueux des croyances, ou tout au plus d'un christianisme de bonne compagnie. D'autre part ses habitudes comme ses affections le retenaient dans ce très haut monde des salons de Paris où Mme Récamier était reine et Chateaubriand était roi. Il pouvait y avoir là, dans le commerce et surtout dans le contact habituel

d'un parisien si charmant, un écueil à fleur d'eau pour la candeur d'un jeune homme facilement séductible à tout ce qui était le talent et la gloire. Le tact exquis et la délicatesse morale d'Ozanam le lui firent éviter. Ce qu'on remarque dans leurs premières relations par lettres, c'est de la part du plus jeune la réserve respectueuse qui se mêle à l'admiration et à la reconnaissance, et de l'autre part l'intérêt affectueux et condescendant de l'aîné planant doucement sur la tête de l'étudiant, puis du débutant, comme une main aimable et protectrice. Plus tard, les cœurs se seront touchés, compris, fondus, dans une amitié pareillement tendre de part et d'autre, mais de plus profondément religieuse chez Ozanam. Il s'intéressera devant Dieu à l'âme de ce grand aîné dont il voulait le salut; et nous l'entendrons un jour l'en faire ressouvenir doucement et fortement, avec l'accent d'un cœur d'apôtre frappant au cœur d'un frère.

Les conférences de l'abbé Lacordaire, qu'Ozanam vient de placer en tête de ses joies du carême 1834, sont les dernières que l'orateur donna dans la chapelle du collège Stanislas. Ozanam écrit de lui, même lettre : « Tous nos prédicateurs du carême sont effacés par M. Lacordaire qui fait des conférences tous les dimanches au collège Stanislas. Les jeunes gens y vont en grand nombre. Beaucoup d'élèves de l'École polytechnique, plusieurs de l'École normale; des personnages distingués, des députés, des professeurs, des savants se mêlent à cet auditoire. Et chaque fois, on sort étonné de tant de choses dites d'une manière si simple, si naïve, si touchante. En un mot, ce n'est point du tout le genre des prédicateurs actuels, mais plutôt celui des Pères de l'Église, tels que

saint Augustin, saint Basile et saint Chrysostome. »

De ces hauteurs de pensée où habite cette âme, de ces voies où elle marche « entre Dieu et la mort », il faut voir présentement quel est son regard sur le monde, puisque c'est l'histoire d'une âme que nous écrivons. C'est à sa mère qu'il l'ouvre tout entière, dans une longue et importante lettre du 16 mai 1834.

« A mesure qu'on devient plus grand, écrit-il, et qu'on voit le monde de plus près, on a la douleur de le trouver hostile à toutes les idées, à tous les sentiments auxquels on est attaché. Plus on a de contact avec les hommes, plus on rencontre chez eux d'orgueil et d'égoïsme; orgueil chez les savants, fatuité chez les gens du monde, crapule dans le peuple. A la vue de tout cela, quand on a été élevé au milieu d'une famille généreuse et pure, on a le cœur saisi de dégoût et d'indignation, et l'on voudrait murmurer et maudire. Mais l'Évangile le défend; et il nous fait un devoir de nous dévouer tout entier au service de cette société qui vous repousse et vous méprise. »

Donc au lieu du murmure et de la malédiction, l'action et le service : telle est en effet sa résolution. A la date de cette lettre, 16 mai, Ozanam venait d'atteindre sa majorité devant l'État et devant l'Église. Il a vingt et un ans, depuis le 23 avril. Il est homme, et il se sait le devoir comme il se sent le besoin d'être soldat : « Je suis en âge de jeûner, écrit-il à sa mère, et demain même je jeûne avec l'Église. Mais ne suis-je pas aussi en âge de souffrir un peu et de combattre comme elle? » Et il combattra. Sa lettre continue : « Taxés de bigots par des camarade impies, de libé-

raux et de téméraires par des gens âgés, assaillis de controverses et de disputes où la charité manque et où le scandale abonde, entourés de partis politiques qui, parce que nous commençons à porter barbe, voudraient nous entraîner dans leur ornière : c'est une existence douloureuse, chère mère. Mais je ne m'en plains plus, quand je pense que c'est une épreuve par où la Providence me fait passer, pour que je sois ensuite plus utile à son service. »

Mais quel service? Il écarte cette fois la poignante question. « Peut-être aussi ai-je tort de vouloir être homme, lorsque, chère mère, je tiens encore à l'enfance par plus d'un côté, n'est-ce pas? Mais je ne puis oublier que, cette année, mon éducation juridique s'achève, et que je puis, au mois d'août, être avocat, si je le veux! »

C'était moins de trois mois après, en effet, que ses études allaient aboutir à la licence en droit. La promesse qu'il avait faite à sa mère de s'y adonner tout entier, avait été tenue. Des quelques rares infractions qu'il s'est permises, un article sur la Chine et deux autres sur l'Inde, dans la *Revue Européenne,* il se confesse, il s'accuse, il s'excuse aussi quelque peu : il a eu la main forcée. De même pour toutes les autres occupations extérieures « tenues désormais comme secondaires ». Il a obéi.

Mais au prix de quel sacrifice? Et quel changement de vie! « En réalité, chère maman, cette année-ci, je ne comprends plus rien à ma manière d'être. Toutes mes habitudes de l'année dernière ont été tellement bouleversées que je ne me retrouve plus. Plus d'études savantes, plus de conférences philosophiques; plus de ces discussions ardentes que nous avions, l'an dernier, à notre société littéraire;

plus de ces travaux de longue haleine où s'échauffait mon esprit. Toutes nos petites réunions se sont désorganisées; et, hormis quelques misérables articles dans des recueils périodiques et quelques bonnes lectures, je n'ai rien fait hors de mon droit... Mais avec le souci des examens, l'ennui a envahi et desséché mon âme..... En somme, je crois que si ce sacrifice me fait gagner quelques boules blanches, d'autre part, il a fait perdre beaucoup à ma vie d'intelligence. » Et toutes ses réflexions et ses impressions sur le monde et sur lui-même se résument dans cette phrase : « Voilà ce que l'on sent profondément à mon âge. Et ces tristes vérités, qui désenchantent tous mes rêves, me laissent sombre et grave comme un homme de quarante ans! »

« Un homme de quarante ans! » Hélas! Ozanam devait ne s'asseoir qu'une heure sur ce sommet. Mais Dieu, qui le voulait consommer en peu de temps, l'avait mûri avant l'automne. Et la majorité que venait d'atteindre ce jeune homme de vingt et un ans n'était pas seulement celle de l'âge, c'était celle de l'esprit, celle de la volonté, celle du caractère, celle du cœur. Ozanam, à vingt et un ans, a regardé le monde et il l'a jugé de haut; il a regardé la vie, et il en a vu le sens; il a regardé la mort, et « c'est entre la mort et Dieu qu'il marchera dans la vie »; il a regardé la croix, et il a su s'immoler à la volonté de ceux qui représentent pour lui la volonté de Dieu. Il est maître de lui, mais pour s'élever au-dessus par l'humilité du cœur. Et le cœur libre, le regard droit, fixé sur un seul but de vérité et de charité, comme on le voit qui monte, ce jeune homme, vers ces hauteurs sacrées où l'homme se transfigure pour nous apparaître de plus en plus un fils de Dieu !

Cependant, par ailleurs, cette candeur d'enfant qui faisait de lui un fils si tendre, un ami si sympathique, lui demeurait tout entière.

Cette lettre, la dernière que nous ayons de lui adressée à sa mère, et de beaucoup la plus longue, avait à la fois, sans qu'il en eût conscience, la tristesse et la tendresse d'un adieu. Cette mère ne s'était-elle pas plainte que son fils l'abandonnait, qu'il ne s'épanchait plus avec elle comme autrefois, et qu'elle en était réduite à se *figurer* qu'elle avait un fils ? C'est que Lyon venait d'être fermée à toute correspondance par la guerre civile. « Mais, pendant ces jours-là, lui répondit-il, combien, pauvre maman, j'aurais voulu accourir pour vous embrasser, vous caresser ! »

Enfin, il pouvait, cette fois, « dégonfler son cœur auprès d'elle ». Dans huit grandes pages pleines de ses effusions, il lui avait rappelé toute sa vie d'enfant, toute leur vie de famille, « ses douces paroles, quand, écolier, il travaillait sur la table près d'elle ; lorsqu'en sixième, il la consultait sur les thèmes ; lorsqu'en rhétorique, il lui lisait ses discours français ; les conseils et parfois les gronderies de papa, ses promenades avec lui, ses histoires de guerre, etc., etc.

Puis, après ces chers souvenirs, ses espérances dont il lui disait finalement : « Je m'imagine, ma chère mère, qu'avec l'aide de Dieu, un jour viendra où je vous paierai en piété filiale et en satisfaction, un peu de ce que vous avez dépensé pour moi de sollicitude, de force et de santé. « Il lui parlait aussi de ses dévotions, et de M. Marduel, comme « du seul homme dont la bonté et la sagesse pouvaient lui tenir lieu de père et de mère ». — « Ainsi, chère mère, quelle que soit ma faiblesse, quels que soient mes défauts, je conserve l'espérance de n'être pas trop indigne de mes parents,

chrétien zélé, citoyen résolu, et homme vertueux. Adieu, ma bonne mère. Oh ! n'ayez pas peur, pauvre maman, que je vous abandonne ! »

Le 21 juillet, une lettre écrite à une heure du matin, et adressée à un ami lyonnais, rappelle encore qu'il travaille à son droit jour et nuit. A cette heure même, il est aux prises avec les matières du quatrième examen. « Bonsoir donc, cher ami. Avant un mois, nous parlerons à notre aise de bien des choses que la plume rend mal ! »

Avant le 15 août, Frédéric rentrait à Lyon. Il était reçu avocat. « Moi avocat ! avait-il écrit à sa mère. Vous figurez-vous cela ? Après tout, le titre d'avocat à lui seul n'est pas grand'chose. » Quel autre pensait-il donc dès lors y ajouter ?

Le jeune avocat retrouvait Lyon encombrée de troupes, hérissée de canons, portant dans ses rues comme sur ses remparts les cicatrices de l'insurrection d'avril, et traînant dans ses affaires les longues et désastreuses conséquences d'une guerre civile. En retour, il y retrouvait, avec le toit paternel, toutes les joies de la famille : il en parle avec chaleur. Il s'y retrouvait aussi avec ses camarades lyonnais du droit et de la conférence, de La Perrière, Dufieux, Chaurand, Biétrix, et autres qu'il voyait chaque jour, ou chez eux, ou chez lui.

La grande distraction, et pour lui l'événement de ses vacances de 1834, fut une visite à Lamartine en compagnie de Dufieux qui, connu du poète, avait obtenu l'autorisation de lui présenter son ami. M. de Lamartine habitait son château de Saint-Point, situé dans les montagnes, à cinq lieues de Mâcon, exerçant là sur la contrée une sorte de royauté civilisatrice et bienfaisante. Ozanam écrit à Lallier : « M. de Lamar-

tine nous fit entrer tous deux dans un pavillon où nous causâmes à trois, près de deux heures. Il nous exposa ses grandes et généreuses idées politiques, ses belles théories littéraires; il s'informa beaucoup de la jeunesse des écoles et de l'esprit qui l'animait, et me parut plein d'espérance pour l'avenir... A table et au salon, il se montra rempli d'amabilité. Il nous a instamment pressés de passer une huitaine de jours auprès de lui. Et, comme nous ne le pouvions pas, il m'a fait promettre de l'aller voir à Paris, cet hiver. Nous avons dîné et passé la nuit; et le lendemain, lui-même nous a menés visiter ses deux autres maisons de Milly et de Monceaux... »

Ozanam s'avoue tout entier sous le charme de ce séduisant Lamartine de quarante-trois ans, dans toute la fleur de son génie, de sa beauté, de sa parole et de sa gloire : « Que voulez-vous? La vue de cet homme supérieur m'a fasciné; bien qu'avant d'arriver chez lui, j'aie pris la précaution de lire certain chapitre de l'*Imitation* qui me mettait en garde contre le respect humain. »

Ne nous étonnons pas de lire aussitôt après : « Oh! plus que jamais me sont revenues toutes mes ambitions littéraires, toutes mes incertitudes, le désir de faire le bien confondu avec le désir d'acquérir quelque gloire; mais avec cela la conscience de ma nullité, le sentiment de ma position sociale et de cette nécessité où je suis placé de travailler pour gagner ma vie. » Qu'allait-il faire et devenir à la rentrée des écoles? « Mes incertitudes ne sont point terminées. Je les ai soumises à mon frère : il pense qu'il n'est pas temps encore de trancher le nœud gordien. Il m'engage à poursuivre à la fois les études du droit et celles des lettres... »

Tout le rappelait à Paris, dont déjà la nostalgie se faisait sentir à son cœur. « Sans nouvelle de Paris, sans lettres, sans journaux, je commence à sentir les ennuis de la vie de province. »

Ce qui le rappelait à Paris c'était d'abord les amitiés qu'il y avait laissées. Il n'en était aucune qui lui tînt plus au cœur que celle de Lallier, comme le lui déclare cette chaleureuse lettre : « Maintenant que je jouis ici des embrassements de ma mère, des conseils de mon frère aîné, des caresses de mon petit frère, je ne cesse de regretter nos camarades de Paris, la bonhomie charitable de M. Bailly, les longues soirées passées ensemble ; avec vous surtout, cher ami, qui, en me donnant de bons avis et de bons exemples, me témoigniez un attachement si sincère et si chrétien ! Car vous le savez bien : de tous les jeunes gens que j'ai connus dans cet exil de la capitale, c'est vous que j'ai préféré. C'est vous que je suis allé chercher, quand vous vous cachiez dans votre petite chambre et que vous étiez dans vos jours sombres. C'est vous, à votre tour, qui tant de fois m'avez inspiré de saintes et salutaires pensées, qui m'avez consolé de mes tristesses, qui m'avez donné du courage. Oh ! vous nous manquez bien ; vous nous manquez à tous ! »

Ce qui, de plus, rappelait Ozanam à Paris, c'étaient ses œuvres de charité, sa jeune conférence, ses pauvres : « Ici, je n'ai point d'œuvres de charité à faire. Je vis comme un fainéant. Que j'ai besoin, mon ami, que vous priiez pour moi. Ne m'oubliez donc point, tout misérable que je suis... » Cependant, il s'occupait de recruter quelques jeunes confrères à sa petite Société. « Nous vous amènerons à Paris une bande de bons Lyonnais. Ils grossiront toutes nos réunions, quoique, à vrai dire, je ne tienne plus à

la Conférence d'histoire que comme un moyen de recruter la Conférence de la Charité. » Il l'avait fait si bien qu'au retour de ses premières vacances, dès la rentrée de 1833, sur vingt-cinq membres que comptait la Conférence, dix-huit étaient originaires de Lyon ou de la région avoisinante. C'était le contingent levé par Ozanam.

Au sein de cette action de zèle, ce lui fut une grande joie de recevoir, en octobre 1834, une lettre de son ancien camarade Léonce Curnier, établi à Nîmes, lui annonçant qu'à son exemple, il travaillait à la fondation d'une conférence de charité dans cette ville. Cet ami lui disait : « C'est avec sincérité que je vous ai promis, en vous quittant, de chercher à former à Nîmes une association pareille à celle que vous avez fondée vous-même à Paris. Vous m'exprimiez le désir de voir la France enveloppée *dans un réseau de charité,* et vous avez fait passer dans mon cœur quelque chose du zèle ardent dont vous étiez animé. Dès mon arrivée ici, je communiquai le projet que vous m'avez inspiré à un vénérable ecclésiastique; et, quand je lui racontai ce que vous m'aviez dit et ce que j'avais vu, des larmes coulèrent de ses yeux : « Ah! me dit-il, il ne faut pas désespérer de l'avenir de la France, puisqu'il est, dans la génération à laquelle cet avenir appartient, des jeunes gens capables de donner un si bel exemple! »

Ozanam répondit sans retard : « Votre lettre m'a comblé de joie. Je l'ai communiquée à quelques-uns de mes amis en vacances qui font partie de notre petite société. Puis, sur-le-champ, j'ai écrit aux membres présents à Paris, pour leur annoncer cette bonne nouvelle. Mais laissez-moi d'abord vous féliciter du bien que vous avez commencé et de celui que vous

vous préparez à faire. Dieu et les pauvres vous béniront. Et nous, que vous aurez surpassés, nous serons fiers et heureux de compter de tels frères. Le vœu que nous formions est donc accompli : vous êtes le premier écho qui ait répondu à notre faible voix; d'autres s'élèveront bientôt peut-être. Alors, le plus grand mérite de notre petite société parisienne sera d'avoir donné l'idée d'en former de pareilles. Il suffit d'un fil pour commencer une toile. »

Enfin ce qui lui manquait à Lyon et ce qui le rappelait à Paris, c'était la vie intellectuelle, celle des cours publics, celle des études scientifiques en tout genre, laquelle n'a sa plénitude que dans la capitale : « Ici, en vacances, je vis comme un Béotien et je ne travaille presque pas. »

Il retournera donc à Paris : son père y consent. C'est la grande nouvelle que, le 15 octobre, il peut annoncer à Lallier. « J'ai obtenu de mon père de retourner *deux ans à Paris*. Je ferai paisiblement mon doctorat en droit; et, en même temps, j'apprendrai les langues orientales. Du reste, plus d'articles de journaux; seulement quelques rares travaux pour la conférence, s'il y en a une; ou pour la *Revue Européenne,* si elle n'est pas morte. J'abandonne le reste de mon avenir à la Providence. Volontiers, j'accepterai la place qu'il lui plaira de m'assigner, quelque humble qu'elle soit. Elle sera toujours assez belle, si elle est remplie dignement. »

Au milieu de novembre 1834, Ozanam était à Paris. Il y venait couronner, par un grade supérieur, ses études juridiques et professionnelles; non toutefois sans l'arrière-pensée d'un grade d'un autre ordre dont le courageux désir perce dans ces lignes à sa

mère : « J'ai besoin de vous exprimer, chère maman, ma bonne et ferme volonté de faire en tout temps, ce qui me sera possible, pour remplir mon devoir. Cette année, avant de retourner auprès de vous, je passerai mon grand examen de doctorat en droit. J'espère le passer avec honneur. Si je ne puis rien faire de plus; si je ne puis pas me livrer, autant que je l'aurais désiré, à d'autres études plus attrayantes; si je ne puis pas mettre *deux cordes à mon arc;* si je ne puis y mettre que la corde solide, et qu'il faille laisser de côté la corde brillante et harmonieuse, je m'y soumettrai. Mon esprit en souffrira; je me serai privé d'une source de jouissances que je m'étais promise. Mais du moins je n'aurai pas manqué à mon devoir. »

Le devoir, le devoir dans le sacrifice : ce dernier mot de sa lettre n'est-il aussi pas le mot qui résume la mentalité de ces trois années d'études et de combat?

CHAPITRE VIII

JEUNE AME D'APOTRE

SECTIONNEMENT DE LA CONFÉRENCE. — VINCENT DE PAUL L'ANCÊTRE. — LES FINS ET L'ESPRIT DE L'ŒUVRE. — « SE DÉVOUER JUSQU'AU MARTYRE ». — L'HUMBLE APOTRE. — DOUBLE ÉTUDE : LICENCIÉ ÈS LETTRES ET DOCTEUR EN DROIT.

1835.

A la fin de novembre 1834, nous trouvons Ozanam « installé dans un très joli petit appartement qui n'a qu'un défaut : celui d'être au sixième étage. Du reste bon air, et une vue sur les jardins ». Il n'y est pas seul ; il a pour compagnon « un jeune homme fort doux, ayant de l'instruction et surtout beaucoup de sens pratique ». C'était Auguste Le Taillandier, son co-fondateur de la Conférence de la Charité. « Tout ce que je regrette en lui, c'est qu'il ne soit pas Lyonnais ; et, qu'en vivant si rapprochés, nous ayons, hélas! la perspective d'avoir à nous quitter dans un an, et pour toujours. En vérité, nous voilà de *hauts* et puissants seigneurs. »

De cette cohabitation de douce mémoire, Ozanam pouvait écrire deux années après au cher conchambriste : « Hélas! mon cher ami, il n'y a que deux ans, nous habitions ensemble comme deux frères, nos deux vies se confondaient en une. Que le souvenir de ce temps m'est doux! »

Pour ces deux amis et frères en saint Vincent de Paul, l'année académique 1834-1835, qu'ils passèrent ensemble, fut signalée par un rapide développement de l'œuvre dans Paris. Nous l'y avons laissée avec vingt ou vingt-cinq membres, fin de sa première année 1833. En 1834, où nous la reprenons, le parfum de charité qui s'en exhalait avait commencé à transpirer et rayonner au dehors. L'un des administrateurs du Bureau de Bienfaisance du XIIe arrondissement, M. Vollot, demanda le concours des confrères pour la visite de ses indigents assistés. Ils le lui apportèrent généreusement. Le 1er février 1834, la société prit possession de ce service qu'elle continua et assura dans les années suivantes.

C'est dans les mêmes jours, le 4 février, qu'on commença à ajouter à la prière de chaque séance l'invocation du patron : « Saint Vincent de Paul, priez pour nous. » En même temps, on adoptait, comme fête principale de la société, celle du même saint, célébré le 19 juillet. Ozanam avait demandé que la Conférence fût également placée sous le patronage de la Très Sainte Vierge. On ajouta donc l'*Ave Maria* aux prières ordinaires des réunions, et l'on décida de célébrer avec une dévotion particulière la fête de l'Immaculée Conception.

Le 12 avril, les membres de la Conférence s'étaient trouvés réunis dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres, pour y vénérer les reliques de saint Vincent de Paul qu'on venait d'y réintégrer, après quatre ans de séjour au collège de Roye, en Picardie, où on les avait tenues cachées depuis la Révolution de Juillet.

De plus en plus, le culte de ce « père de la patrie », comme son siècle l'avait surnommé, avait grandi

dans ces jeunes cœurs. Un jour de ce même temps, une élite des confrères, Ozanam en tête, résolut d'aller célébrer sa fête dans la modeste paroisse suburbaine de Clichy, de laquelle M. Vincent avait été curé jusqu'en 1612. Eux aussi, ces jeunes zélateurs de sa charité, n'étaient pas seulement ses paroissiens de cœur, ils se considéraient comme ses héritiers, ses fils; et c'est à ce titre qu'ils sollicitèrent l'honneur de porter sa châsse sur leurs épaules, à la procession. « Car, croyez bien, avait écrit Ozanam, que Vincent de Paul n'était pas homme à bâtir sur le sable et pour deux jours. Les grandes âmes qui approchent Dieu de plus près, y prennent quelque chose de prophétique : ne doutons donc pas que saint Vincent n'ait eu une vision anticipée des maux et des besoins de nos jours. Il y pourvoit encore; et, comme tous les grands fondateurs, il ne cesse pas d'avoir sa postérité spirituelle, toujours vivante et agissante au milieu des ruines du passé. »

« Donc nous aussi, dans ce *patron,* nous honorerons un *père.* Qui sait si un jour nous ne verrons pas les enfants de notre vieillesse s'abriter au large foyer d'une Société dont nous aurons vu les frêles commencements? Ce sera la régénération dont le flot montant, comme celui d'un fleuve bienfaisant, renouvellera la face et fécondera le sol de notre pauvre patrie. »

Enfin, résumant sa pensée dans quatre mots, Ozanam déclare « qu'un patron est un idéal qu'il faut se proposer, un type supérieur qu'il faut réaliser, une vie qu'il faut continuer, un modèle sur terre et un protecteur au ciel ».

Grâce à de nouvelles recrues dont plusieurs très notables, telles que celle de Henri Wallon, mort doyen d'âge du Sénat et secrétaire perpétuel de l'A-

cadémie des Inscriptions, et Théodore Henri Martin, plus tard doyen de la faculté des lettres de Rennes, aux vacances de la même année 1834, les membres de la Conférence étaient devenus assez nombreux pour que la visite des pauvres n'en fût plus interrompue. Ozanam avait dit : « Messieurs, n'oublions pas que les pauvres, eux, n'ont pas de vacances. » Les absents se faisaient alors suppléer par d'obligeants confrères domiciliés à Paris. Le plus dévoué de ces suppléants était M. Le Prévost, de plus en plus accrédité dans la Société.

Dans la première réunion qui suivit son retour de Lyon, Ozanam mit les confrères au courant de sa correspondance avec M. Curnier, touchant la fondation d'une conférence à Nîmes. « J'ai dû porter une grande partie de votre lettre, lui faisait-il savoir, à nos collègues réunis, en présence du curé de la paroisse qui avait bien voulu venir nous présider ce jour-là. L'impression qu'elle leur a laissée ne peut se traduire que par ces mots de l'un d'eux : « Vraiment c'est la charité des premiers siècles ! »

Ozanam faisait prévoir à son ami nîmois « de nouveaux arrangements qu'allait nécessiter, au sein de la Conférence, l'accroissement du nombre de ses membres, qui atteignait la centaine ». — « Il est probable qu'ainsi nous serons obligés de nous diviser en plusieurs sections, lesquelles auront d'ailleurs périodiquement une assemblée commune. » C'était une nécessité. La maison de la place de la Vieille Estrapade devenait elle-même trop étroite. Les réunions y étaient trop confuses, et les séances insuffisantes pour les comptes rendus de chaque visite des pauvres et l'exposé sommaire de leurs nécessités L'heure n'était-elle pas venue d'élargir le cercle d'ac-

tion par l'établissement d'une seconde conférence, suivie peut-être de plusieurs autres? C'était une grave question et une grosse affaire! Se sectionner n'était-ce pas se désagréger, se désunir? Non ce serait s'agrandir. Aussi bien le Cénacle était pris d'assaut par les recrues de la jeunesse qui lui demandait d'ouvrir ou d'essaimer.

Le 16 décembre, Ozanam émit la proposition de se partager en trois sections, distinctes mais reliées entre elles. « Elle souleva d'abord une si violente tempête, raconte un témoin, Claudius Lavergne, qu'au lieu de faire semblant de dormir, comme c'était sa coutume en pareille occasion, M. Bailly, le président, se hâta de renvoyer la discussion à huitaine, en faisant nommer une commission composée de trois membres de chacun des deux partis. » Tandis que le projet d'Ozanam était soutenu par Lallier et Arthaud, d'autres membres comme Le Taillandier et Paul de la Perrière le combattaient ou en demandaient l'ajournement, par attachement à cette unité qui avait cimenté de si douces et précieuses amitiés. « Quant à M. Bailly, sans sortir de son rôle d'impartial arbitre, il laissait assez comprendre que la motion ne lui agréait guère. » Ce n'est donc pas en lui qu'était descendue l'inspiration, ni qu'était née la conception de la grande œuvre illimitée de la Société de Saint-Vincent de Paul.

« Celui des confrères qui, le 23 décembre, lança ce brandon de discorde, continue Claudius, était cependant le plus doux, le plus pacifique, le plus réfléchi des confrères. Il suffit de nommer Le Prévost de Préville, un des derniers venus, il est vrai, mais le plus écouté de tous, après Ozanam. Je faisais partie de l'opposition, et lorsque Paul de la Perrière, notre orateur, nous développa les arguments sous lesquels

il se préparait à écraser Le Prévost, je ne trouvai pas que ce discours fût assez foudroyant. L'orageuse mais indécise séance du 23 conclut avec lui à un ajournement. »

Un appui inattendu vint, le 24, aux partisans de la division dans la puissante parole de l'abbé Combalot qui, après la messe de minuit célébrée dans l'église des Carmes, partageant l'amical réveillon des confrères, mit sa chaude éloquence, très insistante, au service de la cause du sectionnement. C'était, au surplus, l'opinion et le désir ardent de la sœur Rosalie. Aussi le 30 décembre, Arthaud reprenait-il la proposition d'Ozanam, qui fut portée d'urgence à l'ordre du jour du lendemain.

Ce 31 décembre fut le jour du grand combat. Avant l'heure ordinaire, la conférence plus nombreuse que jamais se pressait dans la salle de la place de l'Estrapade. La discussion fut très chaude. Paul de la Perrière prit l'offensive, encore plus vif et plus pressant qu'à l'ordinaire. On remarqua que Le Taillandier pleurait : l'idée d'une séparation lui fendait le cœur; et plus encore la crainte d'une désunion des esprits. Ozanam prit la parole pour déployer aux yeux les larges perspectives d'un plus grand bien à faire, à étendre universellement. C'était donc la thèse des joies et des bienfaits de l'amitié chrétienne aux prises avec celle des incommensurables ambitions de la charité.

On ne s'entendait plus et les esprits étaient on ne peut plus surexcités. On était au soir du 31 décembre 1834. La nuit s'avançait; minuit venait de sonner ses douze coups, annonçant un nouveau jour et une nouvelle année. M. Bailly conjura les jeunes orateurs de mettre fin à une discussion trop prolongée, trop

animée. Mais comment finir? Ozanam se lève, va à La Perrière, et tous deux s'embrassent comme frères, en se souhaitant la bonne année. On applaudit, tous les imitent et se retirent joyeux, en laissant au bureau le soin et la charge difficile de contenter tout le monde.

On essaya d'abord diverses combinaisons moyennes, desquelles on se lassa vite. Pendant quelque temps, les conférences partielles se tinrent séparément dans deux salles de la même vieille maison des Bonnes Études. Puis l'une d'elles fut transférée sur la paroisse Saint-Sulpice, sous la présidence de M. Gossin. Puis, presque simultanément, surgirent deux nouveaux rejetons, qui furent la Conférence de Saint-Philippe du Roule, due à M. Clavé et à l'abbé Maret, le futur évêque de Sura, vicaire de la paroisse ; et la Conférence de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. De peur que le sectionnement ne relâchât le lien de l'unité primitive, on prit soin de statuer la tenue de réunions générales où les membres en effet se retrouvaient et se retrempaient ensemble dans l'esprit véritable de la société. Elles étaient présidées par M. Bailly, le *père* Bailly, gardien des traditions, et animées du souffle de Frédéric Ozanam, qui demeurait l'âme de toute cette dispersion.

En même temps et à mesure que la Société recevait cet accroissement du nombre et de l'importance, un accroissement parallèle et correspondant de lumière sur l'œuvre et ses fins se faisait dans l'intelligence docile de ce jeune homme, que l'Esprit-Saint traitait de la manière qu'il fait avec les fondateurs et fondatrices de ses instituts religieux dans l'Église.

On remarquera d'abord qu'au lieu de faire de

cette œuvre, comme il semblerait au monde, une affaire de pure bienfaisance et même d'apostolat conquérant, Ozanam n'a en vue premièrement que la sanctification personnelle des confrères, et plus spécialement encore la préservation religieuse et morale de la jeunesse des écoles, ainsi qu'il venait d'en écrire à Curnier, le 4 novembre 1834. « A Paris, nous sommes des oiseaux de passage, éloignés pour un temps du nid paternel, et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie. Nous sommes de pauvres jeunes intelligences nourries au giron du catholicisme, disséminées au milieu d'une foule impie et sensuelle. Nous sommes des fils de mères chrétiennes, arrivant un à un dans des murs étrangers et perfides, où l'irréligion cherche à se recruter de nos pertes. Eh bien, il s'agit, avant tout, que ces faibles oiseaux de passage se rassemblent sous un abri qui les protège; que ces jeunes intelligences trouvent un foyer de lumière pour le temps de leur exil; que ces mères chrétiennes aient quelques larmes de moins à répandre, et que leurs fils leur reviennent tels qu'elles les ont envoyés.

« Il importait donc, ajoute-t-il, de former, pour les jeunes émigrants, une association catholique d'*Encouragement mutuel* où l'on trouvât amitié, soutien, exemple; où l'on rencontrât, pour ainsi dire, un simulacre de la famille chrétienne dans laquelle on avait été nourri; où les plus anciens accueillissent les nouveaux pèlerins de la province et leur donnassent une espèce d'hospitalité morale. Or, le lien le plus fort d'une amitié véritable, c'est la charité; et l'exercice de la charité c'est la pratique des bonnes œuvres. »

Dans le même ordre d'idées, Ozanam explique que, si la société s'efforce de pourvoir à l'assistance

corporelle du pauvre, c'est son assistance spirituelle, avec le salut de son âme, qu'elle vise comme étant sa principale fin. L'aumône ne sera que la clé d'entrée de la vérité et de la grâce. C'est sous une parabole de l'Évangile, celle du bon Samaritain, qu'Ozanam représentait la mission de l'apostolat laïque auprès de ces masses populaires, dépouillées, blessées à mort et laissées expirantes par les larrons et les brigands assassins de leurs âmes. « A nous, profanes Samaritains, est proposée la mission d'aborder le grand malade. Osons-le. Peut-être s'effrayera-t-il moins de nous? Essayons de sonder ses plaies et d'y verser de l'huile ; faisons entendre à son oreille des paroles de consolation et de paix. Et puis, quand ses yeux se seront désillés, nous le remettrons entre les mains de ceux qui sont les gardiens et les médecins des âmes, nos hôteliers, en quelque sorte, dans le pèlerinage d'ici-bas, puisqu'ils donnent à nos esprits la parole sainte pour nourriture, et l'espérance d'un monde meilleur pour abri. »

Encore plus haut. Plus haut que la considération du salut moral et éternel du jeune homme par l'exercice de la charité ; plus haut encore que la vue du service de l'âme comme du corps de l'indigent, Ozanam avait la vue surnaturelle de Jésus-Christ fait pauvre pour l'amour de nous, et revivant parmi nous dans la personne du pauvre. C'est proprement la vertu théologale de la charité dans son objet divin.

Ozanam avait un ami d'enfance, son camarade de première communion, Louis Janmot, le distingué peintre lyonnais, l'élève de M. Ingres, qui, à cette époque, 1836, accomplissait son pèlerinage d'art en Italie. L'étudiant lui enviait le bonheur de visiter Assise et ces campagnes ombriennes où il retrouvait

partout les traces du séraphique François, de ce « fou d'amour » fait pauvre et mendiant pour Jésus-Christ. Et, là-dessus, Ozanam faisant appel à ce cœur digne du sien : « Et nous, mon cher ami, ne ferons-nous rien pour ressembler à ces saints que nous aimons ; et nous contenterons-nous de gémir sur la stérilité de la saison présente, tandis que chacun de nous porte dans son cœur un germe de sainteté que le simple vouloir suffirait à faire éclore? Si nous ne savons pas aimer Dieu comme ceux-là l'aimaient, c'est sans doute que nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi ; et notre foi est si faible ! Mais les hommes, mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair. Ils sont là ; nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front. Ici l'incrédulité n'a plus de place possible. Nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'Apôtre : *Tu es Dominus et Deus meus!* Vous êtes nos maîtres, et nous serons vos serviteurs ; vous êtes les images visibles de ce Dieu que nous ne voyons pas, mais que nous croyons aimer en vous aimant ! »

Enfin, jusqu'où faudra-t-il qu'on aime Jésus-Christ dans le pauvre? Ozanam le sait et le dit : c'est jusqu'au sacrifice de soi, jusqu'à ce sublime témoignage de l'amour, qu'il appelle de son vrai nom quand à Léonce Curnier, il répond : Jusqu'au martyre ! — « La terre s'est refroidie ; à nous catholiques de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint. A nous de recommencer l'ère des martyrs ; car il est un martyre possible à tous les chrétiens. Être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu et pour ses frères ; c'est donner sa vie en sacrifice : que le sacrifice soit

consommé tout d'un coup comme l'holocauste, ou qu'il s'accomplisse lentement, et qu'il fume nuit et jour comme les parfums sur l'autel. Être martyr, c'est donner au ciel tout ce qu'on a reçu : son or, son sang, son âme tout entière. Cette offrande est entre nos mains; ce sacrifice nous pouvons le faire. C'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de le porter; à quelle divinité nous irons consacrer notre jeunesse et les saisons qui la suivront; à quel temple nous nous donnerons rendez-vous : au pied de l'idole de l'égoïsme, ou au sanctuaire de Dieu et de l'humanité? »

Apôtre, martyr : c'était son rêve. M. Maxime de Montrond se souvient d'un soir où Mgr Dupuch, évêque nommé d'Alger, était venu visiter la Conférence de Saint-Sulpice : « Nous étions, ce jour-là, au grand complet. Le vénérable M. Bailly présidait, auprès de M. l'abbé Collin, curé de Saint-Sulpice. On avait amené les jeunes orphelins de Saint-Vincent de Paul. Mgr Dupuch tira de son cœur d'apôtre des traits enflammés qui transperçaient le nôtre. J'étais placé à côté d'Ozanam. Lui et moi restâmes sous le coup de cette parole comme d'une commotion électrique. Quand, au bout d'une heure, nous nous relevâmes, après avoir reçu la bénédiction de cet homme de Dieu, Ozanam, me pressant la main de sa plus chaude étreinte, me dit d'une voix émue ces paroles que je crois entendre encore : « Que faisons-nous ici, mon cher? N'avez-vous pas envie, comme moi, de partir avec cet apôtre pour l'aider à planter la croix en Afrique? Oh! que nous sommes petits et misérables, à côté de ce que nous venons d'entendre et de ce qu'il va faire?

Mais la France continentale n'est-elle pas, elle aussi, un pays de missions?

Or, si l'on veut bien se rappeler que toutes ces choses sublimes, celui qui les a dites ou écrites ici, à vingt et un ans, les a réalisées ; qu'il a tout donné à Dieu et à ses pauvres, ses forces, sa santé, son sang, sa vie avant l'âge ; qu'il s'est ainsi immolé tout entier, sciemment et volontairement, ne lui accordera-t-on pas ce titre de martyr? Et s'étonnera-t-on, qu'à mesure que nous avançons dans l'étude de cette âme, nous y trouvions la révélation de l'âme d'un saint?

Ce programme et ferme propos de sanctification dans le sacrifice, Ozanam l'avait rapporté pour lui-même, du pied de l'autel de Notre-Dame de Fourvière, comme il l'écrivait de Lyon : « J'ai pris pour les deux années qui me restent à passer dans la capitale, la résolution d'une réforme morale plus complète. J'ai mis mes désirs sous les auspices de notre Mère céleste, me confiant pour le reste en mon bon vouloir. » Qu'en était-il advenu? C'est avec M. Dufieux, qu'il procède à un examen de conscience, où il nous faut le voir s'humilier d'abord, puis se relever dans cette virilité et sainteté de vie qui approche de ce que saint Paul appelle « la plénitude de l'âge dans le Christ ».

« Depuis ce jour de Fourvière, confesse-t-il, 2 mars, trois mois se sont écoulés, et me voici les mains vides. Je souffre d'une langueur fatale que je ne puis secouer. Ma conscience ne m'épargne point à cet égard. Et, placé entre le désir de faire bien et beaucoup, d'une part, et d'autre part une faiblesse incroyable qui m'empêche de rien faire, je passe mes journées en reproches amers pour l'inexécution de mes résolutions passées, et en résolutions nouvelles que je n'exécuterai pas davantage. »

Sur quoi, faisant la balance des grâces reçues d'un côté, et de ses constantes infidélités de l'autre, il s'écrie : « Hélas! mon cher Dufieux, je puis bien le dire, puisque je le dis à la gloire de Dieu : Peut-être personne ne reçut plus que moi de généreuses inspirations, personne ne ressentit de plus saintes jalousies, de plus nobles ambitions. Il n'est pas de vertu, il n'est pas d'œuvre morale ou scientifique à laquelle je n'aie été convié par cette voix mystérieuse qui retentit au fond de soi-même. Il n'est pas d'affections louables dont je n'aie ressenti l'attrait; pas d'amitiés et de relations précieuses qui ne m'aient été ménagées; pas d'encouragements qui m'aient manqué; pas une brise favorable qui n'ait soufflé sur ma tige pour y faire éclore des fleurs. Il n'est peut-être pas, dans la vigne du Père de famille éternel, un cep qu'il ait entouré de plus de soins et dont il puisse dire avec plus de justice : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* — Et moi, plante mauvaise, je ne me suis point épanoui au souffle divin; je n'ai point plongé mes racines dans cette bonne terre; je me suis flétri et desséché. J'ai connu le don de Dieu; j'ai senti l'eau vive baigner mes lèvres et je ne les ai point ouvertes. Je suis resté un être passif; je me suis enfermé dans une inerte lâcheté. Je ne sais pas vouloir; je ne sais pas agir, et je sens s'accumuler sur ma tête l'écrasante responsabilité des faveurs que je néglige chaque jour. »

Il lui faudrait pour se relever et se ressaisir cette force de Dieu dont la piété est la source et l'aliment : « Mais la force, se dit-il, ce don du Saint-Esprit, si nécessaire pour marcher sans chute au milieu de tant de périls, la force n'est point en moi. Je suis flottant au gré de tous les caprices de mon imagination. La

piété me semble parfois un joug; la prière une habitude des lèvres; les pratiques chrétiennes une dernière branche à laquelle je me cramponne pour ne pas rouler dans l'abîme, mais dont je ne sais pas recueillir les fruits nourriciers. Je vois des jeunes gens de mon âge s'avancer, tête levée, dans les voies d'un progrès effectif; et moi je m'arrête désespérant de pouvoir les suivre, et je passe à gémir le temps qu'il faudrait mettre à marcher. »

Cette religieuse confidence s'était ouverte en la présence « de Celui, disait-il, qui nous aime tous deux, et dans le sein duquel nos deux âmes séparées peuvent se réunir et converser encore ». Elle se ferme au pied de son autel et de sa Table sainte : « J'attendais de me sentir meilleur pour m'entretenir avec vous. Or, hier, j'ai eu le bonheur de recevoir Celui qui est la force des faibles et le médecin des langueurs de l'âme. Et aujourd'hui je vous écris dans la sincérité de mes regrets pour le passé et de mes bonnes résolutions pour l'avenir. Oh! priez, je vous en conjure, pour que celles-là enfin ne soient pas trompées. »

Les pensées d'Ozanam que nous venons de lire étaient des fruits du carême de cette année 1835. Ce mémorable carême est celui où furent enfin inaugurées, dans la chaire de Notre-Dame, les conférences dominicales de l'abbé Lacordaire. Il parla de la nécessité d'une Église enseignante : « Pourquoi, se demandait l'orateur après les premières phrases, pourquoi ai-je pris la parole dans cette enceinte? Assemblée, assemblée, dites-moi, que me demandez-vous? La Vérité! Vous ne l'avez donc pas, etc. »

Ozanam était là. L'institution de ces conférences, nous savons par quelles démarches il l'avait provo-

quée, et nous devinons avec quelle joie il en salua la solennelle inauguration et le succès! A l'issue de la première, Mgr de Quelen, se levant, remercia « l'homme à qui Dieu avait accordé la piété et l'éloquence, et plus encore la vertu qui fait le prêtre : l'obéissance. Il l'appela son fidèle et excellent ami, la consolation et la joie de son cœur ».

Ozanam s'en déclare enthousiasmé. Un de ces dimanches matin, 15 mars, il abrège sa lettre à son père, car il faut que dès midi et demi, il soit à Notre-Dame, pour entendre l'abbé Lacordaire qui y donne, en présence d'un immense auditoire, la suite des conférences qu'il avait commencées l'année précédente dans la chapelle du collège Stanislas. « Ces conférences sont magnifiques. Elles sont suivies par tout ce qu'il y a de plus distingué dans la capitale; M. de Lamartine, M. Berryer, etc. On y voit des littérateurs, des savants et un très grand nombre de jeunes gens des écoles. L'enceinte réservée aux hommes remplit toute la grande nef; on y tient de cinq à six mille. »

Ozanam avait là non seulement sa place, mais son emploi. Sa lettre à son père ajoute : « Je suis chargé de faire l'analyse de ces conférences pour l'*Univers*. On me paye vingt-cinq francs pour chacune : il y en aura huit. Si la bourse n'y gagne guère, je vous assure que l'esprit, lui, n'y perd pas. » Et la charité pour le pauvre, elle non plus, n'y perdait pas.

On raconte comment Ozanam s'y prenait pour attirer à Notre-Dame ses camarades des écoles, spécialement ceux qu'il savait en avoir le plus besoin. Comme plusieurs alléguaient la difficulté d'y trouver place : « Venez! je vous en garderai une! » Pour cela faire, il arrivait longtemps d'avance, parfois deux heures, gardant, défendant les chaises retenues

contre les envahisseurs, jusqu'à l'arrivée de ses invités reconnaissants.

Aux côtés d'Ozanam, Lallier et La Perrière prenaientdes notes pour les articles de leur ami. C'étaient aussi leurs impressions, leurs visions que la plume de l'ami traduisait ainsi, le 14 mars 1835 : « Lorsque, à la fin du discours, l'auditoire qu'avait subjugué l'accent du jeune prêtre tomba aux pieds du pontife pour recevoir sa bénédiction, lorsque les cloches de Notre-Dame s'ébranlèrent en même temps, et que les portes s'ouvrirent pour répandre dans toute la capitale cette foule riche de l'aumône de la vérité, il nous sembla assister, non pas à la résurrection du catholicisme, car le catholicisme ne meurt point, mais à la résurrection religieuse de la société actuelle. »

Dans les comptes rendus suivants, Ozanam signale la foule plus pressée que jamais; Lacordaire plus beau que jamais. Il a aperçu dans cette foule, entre autres illustrations, Chateaubriand, Saint Marc-Girardin, Ballanche, le pasteur Athanase Coquerel. »

L'enthousiasme alla grandissant jusqu'à la dernière conférence, qui fut « d'une éloquence supérieure à tout ce que j'ai jamais entendu. Voilà, dit-il, ce qui nous met du baume dans le sang ».

Ozanam eût voulu voir l'Église, sa mère, reconnue et proclamée reine des arts, comme des sciences, comme des lettres, étendant son sceptre dans toutes les directions de la pensée humaine. Dans ce même temps, son ami de La Noue lui écrivit qu'il venait de se former une Association d'artistes, laquelle le priait d'agréer le titre et les fonctions de vice-président. Ozanam s'excusa sur la multiplicité de ses occupations, acceptant néanmoins d'en être membre

intermittent, dans le secret dessein de faire prévaloir l'esprit chrétien dans ce monde d'artistes et de poètes « avec lequel il désirait garder un point de contact », répondit-il.

C'est que lui aussi avait conçu le plan d'une société semblable, « en vue, dit-il, de glorifier la religion par les arts, et de régénérer les arts par la religion. La puissance d'association est grande, car c'est une puissance d'amour! Il y a bientôt cinq ans que cette idée s'est emparée de moi et ne m'a point quitté ». Ce ne serait pas seulement les arts, mais les lettres, les sciences, qu'il y faudrait enrôler; non pas seulement ceux qui les enseignent ou les cultivent, mais tous ceux qui les patronnent et qui les aiment. Société d'émulation et d'encouragement, avec ses concours et ses prix; société d'assistance au talent malheureux ou souffrant; société de prosélytisme catholique au sein de l'élite intellectuelle du pays. Quoi encore? « Enfin, dit-il, quand une législation plus large le permettra : *l'établissement de collèges, d'académies, d'universités catholiques!* Ah! ces beaux rêves, sans doute, je n'eus jamais la prétention de les réaliser moi-même, mais j'ai toujours espéré que Dieu se chargerait de faire l'œuvre, pourvu qu'on l'y aidât. »

Mais encore le jeune apôtre veut-il que l'Association projetée ou naissante soit bien réellement une société de chrétiens, de catholiques croyants et pratiquants, fidèles à la direction et aux enseignements de l'Église. Il interroge son ami : « Sera-t-elle religieuse, au sens le plus élastique de ce mot, ou bien au sens pratiquement chrétien et positivement orthodoxe? Soyons assurés, mon cher ami, que *l'orthodoxie* est le nerf de toute œuvre catholique, sa condition vitale, et que c'est dans sa foi qu'elle puisera sa durée et sa force. »

Comme il avait toutes les ambitions pour l'Église, comme il se réjouissait de tous ses triomphes, ce même cœur d'apôtre, par contre, frissonnait et frémissait de ses périls et de ses douleurs. C'en était une grande pour lui de constater, comme il s'exprime, « les progrès de la propagande rationaliste auprès de la jeunesse des écoles, et la défection lamentable de quelques-uns des hommes qui naguère étaient nos gloires. Lisant le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, il avait bien vite reconnu le poison du scepticisme mêlé au miel de la poésie dans cette coupe enchanteresse. « A force d'optimisme et de tolérance à l'égard de l'Alcoran, le poète sort évidemment de l'orthodoxie », écrit-il. Mais Ozanam veut espérer que le mal n'est pas sans remède, et que le temps effacera ce qu'il y a d'impur dans ces idées et ces images orientales. Toutefois, sa douleur est grande, et il s'écrie amèrement : « C'est lui, ce mal de l'esprit, qui a détrôné l'abbé de Lamennais des hauteurs où son génie et sa foi l'avaient placé. Et voici qu'il nous fait trembler pour la muse virginale de Lamartine ! »

La foi du jeune croyant s'élève sur ce sujet à des accents dont peu d'autres égalent la profonde mais virile tristesse : « Ces choses sont tristes, dit-il, mais elles sont vraies. Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. Nous sommes punis de nous être enorgueillis en leur personne, et d'avoir repoussé les affronts de l'incrédule, en lui montrant avec quelque fierté la constellation de nos philosophes et de nos poètes, au lieu de lui montrer, autant qu'il fallait, l'éternelle croix ! Nous sommes punis de nous être appuyés sur ces roseaux pensants, quelque mélodieux

qu'ils fussent : ils se sont brisés sous notre main. »

Alors d'un bel et généreux élan : « C'est plus haut que désormais nous devons chercher notre secours. Ce n'est point un bâton fragile qu'il nous faut pour traverser la vie, ce sont des ailes; ces deux ailes qui portent les anges : la foi et la charité. Il faut remplir ces places qui sont devenues vides. A la place du génie qui nous fait défaut, il faut que la grâce nous dirige; il faut être courageux; il faut être persévérant; il faut aimer jusqu'à la mort; il faut combattre jusqu'à la fin. Ne comptons point sur une victoire aisée : Dieu nous la fait difficile, afin de faire plus glorieuses nos couronnes ! »

A défaut du génie, le travail Ozanam n'y a pas failli. Partagé entre le droit et les lettres, double sera pour lui le labeur, mais double aussi l'armure pour les combats du lendemain. Sa santé en souffre doublement, il est vrai. Ses lettres à sa mère dénoncent qu'à la suite de fréquentes et sérieuses souffrances, son médecin, le Dr Durnerin, lui a interdit le surmenage d'étude [1]. Il a renoncé, en conséquence, aux cours et à l'étude des langues orientales, pour n'être plus qu'à la préparation immédiate de ses examens juridiques et littéraires, objectif de cette dure mais féconde année scolaire 1834-1835. « Et, de fait, ajoute-t-il, non sans quelque dépit, qu'importera à mon client de demain que son avocat sache le sanscrit et l'hébreu? Mieux vaut moisir sur le code, puisque demain me verra, du matin jusqu'au soir, attaché à la glèbe judiciaire, tout en méditant le chapitre de Senèque sur le mépris des richesses. »

1. Le Dr Durnerin, le père très chrétien de l'admirable Mlle Thérèse Durnerin, fondatrice de la *Société des Amis des pauvres*, à Paris, 1847-1905. On a écrit sa vie.

Il consent toutefois à écrire une Introduction pour la *Revue Européenne,* renaissant de ses cendres. Mais il a fait son deuil des Conférences d'histoire : « Les pauvrettes sont mourantes, et ce n'est pas moi, hélas ! qui les sauverai. »

Dans ces dispositions, ce sont les hauts représentants du barreau, d'une part, et de la littérature contemporaine, de l'autre, que nous lui voyons cultiver simultanément, sinon pareillement. Le 8 février 1835, il raconte à sa mère que, sur sa recommandation, il a fait sa visite de nouvel an à M. de Lamartine : « Il m'a fait un gracieux accueil. Il paraît que les vers que je lui ai adressés lui ont fait réellement plaisir. Il m'a dit mille choses flatteuses, mais qui cependant m'ont peiné, parce que je ne les mérite pas. Il m'a fait aussi de très belles prédictions d'avenir, qui ne prennent pas le chemin de se traduire en faits. Il a pris mon adresse, pour m'inviter à dîner chez lui un de ces jours. Il m'a prié aussi de venir quelquefois à sa soirée du samedi. J'irai certainement. »

A la même page, il mentionne une brève visite à M. Sauzet, un lyonnais, futur président de la Chambre des députés, de qui la bienveillance s'obstine à voir dans ce jeune compatriote une espérance de la tribune et du barreau. A son père, il écrit, 15 mars : « Sauzet a fait hier, à la Chambre des députés, un discours qui a emporté l'admiration unanime, et que l'on compare aux meilleurs discours de Berryer. »

Auquel des deux personnages, de l'écrivain ou de l'avocat, du poète ou de l'homme politique, l'avenir du jeune étudiant donnera-t-il raison?

Ce furent les Lettres qui, dans l'année 1835, arrivèrent les premières à la palme : on eût pu le pressentir. Le 2 mai, une lettre apportait à M. Velay, son

cher officier, une nouvelle inattendue : « Mon cher Velay, voici l'excuse à mon silence. Je me suis mis dans l'esprit, en ces derniers temps, de réduire à sa plus simple expression, à sa forme la plus positive, ce que j'avais appris de littérature pendant mes trois ans de séjour ici ; afin de faire passer, s'il était possible, ma science en parchemin, et de prendre le grade de licencié ès lettres. Il a fallu revoir d'un bout à l'autre mon Burnouf, et me convaincre que je n'avais jamais su mon grec. Il a fallu repasser une foule d'auteurs, et ensuite toute l'histoire dont plusieurs parties m'étaient passablement étrangères. Ces travaux m'ont occupé un grand mois, au bout duquel j'ai obtenu ce bienheureux diplôme de licencié. — Il me servira de marchepied, j'espère, ajoute-t-il, pour me faire recevoir docteur l'an prochain. Alors je serai, s'il plaît à Dieu, docteur en droit et docteur ès lettres. »

C'étaient donc là « ces deux cordes à son arc » auxquelles faisaient allusion ses lettres à sa mère, pour être doublement au service du divin Roi, où qu'il appelât son soldat.

Cependant la joie de son audacieux succès académique était dès lors empoisonnée par l'état inquiétant de la santé de sa mère. Sa tendresse pour cette vénérée mère avait semblé redoubler en ces jours. Le 24 février, il la remerciait ainsi de la bénédiction qu'elle venait de lui envoyer : « Cette bénédiction maternelle est le plus beau, le plus précieux présent que vous pussiez me faire... Je me suis agenouillé, et j'ai demandé à Celui qui vous a dicté ces bénédictions, chère maman, de les ratifier ; et de ne jamais permettre que j'en fusse indigne. J'ai demandé de l'énergie et de la fermeté ; j'ai formé des résolutions plus solides ; et déjà de-

puis ces trois jours j'ai commencé à mieux faire...

Puis, comme on était au lendemain des jours gras, il lui racontait les petites fêtes que se donnaient les uns aux autres, tour à tour, dans leurs chambres, les étudiants lyonnais, Arthaud, Chaurand, Biétrix, La Perrière, Janmot, Ballofet, Falconnet, les deux Pessonneaux : « M. Bailly, en bon père, a bien voulu se mêler quelque temps à nos folies. »

Et, pour finir en fils, cette aimable commission dont il charge sa mère : « Je vous chargerai, si vous voulez bien, de dire à papa une chose flatteuse pour lui. L'autre jour, M. Andral, à son cours de médecine, a fait toute sa leçon sur l'ouvrage de papa : *Histoire des Épidémies,* qu'il a cité avec le plus grand éloge. — Adieu, ma chère Maman, aimez toujours comme vous l'aimez maintenant,

Votre fils. »

Elle l'aimait et le bénissait comme si elle ne devait pas avoir longtemps à le bénir et le chérir. Mais Frédéric l'ignorait. Son père ne lui avait fait connaître que tardivement ses alarmes, et encore en les enveloppant de réticences et d'atténuations. Le fils s'en plaignit à lui vivement : « Maman a été malade, elle l'a été même gravement; et vous ne m'en informiez pas! Et il se passe à la maison des choses qui m'intéressent si fort, et je n'en sais rien !... Vous l'avez fait pour m'épargner de l'inquiétude; mais ce n'est pas juste. Cette pauvre mère a eu tant de souci de moi, qu'il faut bien que j'en aie d'elle et que je souffre quand elle souffre. Il fallait me dire tout à moi son fils, d'autant plus, mon bon père, qu'il est inutile de dissimuler; le cœur devine. »

A partir de ce moment il ne se tient plus d'accou-

rir : « Je m'inquiète, chère maman; cette inquiétude me fait désirer de passer mon examen de droit dès le 25 de juillet, pour, avant la fin de ce mois, me trouver auprès de vous. Alors, ma bonne mère, je vous embrasserai très fort; je tâcherai de vous apporter de la joie; la joie, souveraine médecine de l'âme, qui souvent guérit même les souffrances du corps. »

Le travail de la préparation fut acharné. Il lui fallait regagner en intensité ce que lui avait enlevé en durée le grand mois absorbé par la licence ès lettres. Il savait « qu'à ce premier examen de doctorat, la moitié des candidats échoue. Il avait beaucoup compté, comme à l'ordinaire, sur le repassage des dernières journées. » Au labeur des jours, il ajouta celui des nuits. La tête martelée, les dents en rage, le visage tuméfié, il ne lâcha pas prise : « Je me suis mis de la moutarde aux jambes et suis resté ainsi depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin. Les dernières nuits, j'ai dû veiller encore plus tard, ayant soin de prendre des bains de pieds pour détourner le sang. » Lorsque vint le jour de l'examen, le trop énergique jeune homme n'était plus qu'un débris de lui-même.

Le résultat en fut passable, mais non brillant : une boule blanche et quatre rouges : « Les professeurs m'ont traité honorablement, en me posant des questions fort difficiles. » Mais qu'en dira son père? « J'avoue que j'ai peur de lui. Ce pauvre père m'a pourtant donné sa parole de ne pas me gronder. Il sait bien que je fais tous mes efforts pour le satisfaire. Vraiment, je vous aime bien, mais je vous crains trop. Allons, je compte quand même sur votre bon accueil! » Et il signait : « Votre fils qui part dans deux heures et qui vous embrassera dans trois jours. »

CHAPITRE IX

LYON ET PARIS — DOCTORAT EN DROIT

« DEUX CHANCELIERS D'ANGLETERRE ». — L'ORGANISATION DES CONFÉRENCES. — LE DOCTORAT EN DROIT. — PERPLEXITÉ. — ADIEUX A PARIS. — MORT DE M. AMPÈRE.

1835-1836.

La période qui va des premiers mois des vacances de 1835 à celles de 1836, celle que nous abordons, comprend la dernière année des études juridiques d'Ozanam couronnées par le doctorat en droit. Cette année se partage entre Lyon et Paris ; Lyon où ses vacances en famille sont remplies par un grand travail : *Deux chanceliers d'Angleterre ;* Paris où son zèle s'emploie, aux côtés de Lallier, à formuler les statuts de la Société de Saint-Vincent de Paul. Puis, l'été venu, nous assistons aux adieux du jeune docteur à Paris, et de là à son départ vers Lyon pour une carrière qu'il redoute, et pour une durée qu'il ne peut mesurer encore.

Présentement, milieu d'août 1835, nous venons de voir Ozanam pressé de se rendre à Lyon auprès de sa mère qui l'attend pour guérir. Ce voyage, qui

était alors de deux jours et d'une nuit, fut marqué par un incident, et s'accomplit dans une compagnie qui fournit à son caractère l'occasion de s'affirmer virilement et chrétiennement.

Dans l'intérieur de la même diligence que lui étaient montés un Allemand, sa femme, et leurs enfants, à destination de Mâcon, et ainsi fatalement ses compagnons de route presque jusqu'au terme. A un certain relais, une jeune fille de belle mine étant apparue sur le seuil d'une maison, l'Allemand, interpellant à ce sujet le jeune homme assis en face de lui, le provoqua par des grossièretés baragouinées en mauvais français. En trois mots énergiques, Frédéric, s'estimant insulté, lui imposa silence. La nuit venue, notre homme reprit le même sujet, en allemand cette fois, se gaussant impunément avec son monde de la chaste niaiserie du jeune français. Ozanam semblait sommeiller dans son coin ; mais il avait tout compris. Il prépara sa réplique, puis attendit le jour ; et, quand il eut paru, regardant son homme en face, il lui asséna deux ou trois phrases choisies qui voulaient dire en bon allemand qu'en France un homme qui se respecte ne tient pas de pareils propos en diligence, et qu'un père de famille devrait rougir d'en user ainsi devant sa femme et ses enfants.

Stupéfaction, embarras du père, puis égards, témoignages d'estime. Ce ne fut pas tout. A Mâcon, tout le monde descendant, l'Allemand pria l'étudiant d'accepter des rafraîchissements. C'était le matin de l'Assomption, Ozanam remercia : il se rendait à jeun à l'église voisine afin d'y communier à la messe, pour la fête de sa mère ! Autre genre d'étonnement, quand abordé, sollicité par un petit décrotteur italien, Ozanam se mit à converser avec le petit étranger

dans la langue de son pays. Ce jeune gentilhomme français venait donc de parler trois langues!

Il y a douze lieues de Mâcon à Lyon. Faute de diligence, ce jour-là, moitié à pied, moitié dans une carriole de rencontre, Frédéric n'arriva, rue Pisay, qu'à huit heures du soir : « Toute la famille assemblée pour la fête de maman, s'affligeait de mon retard. Père, mère, frères, cousins, cousines, tout était là : je vous laisse à penser la joie du premier embrassement. »

Mme Ozanam, un peu remise de son mal, en gardait encore des traces inquiétantes : sensibilité extrême, redoublement d'activité fiévreuse dans les bonnes œuvres : en résumé une vertu et une bonté angélique en lutte continuelle avec une organisation maladive et nerveuse. « J'ai bien du souci pour l'hiver prochain, écrit Frédéric à Lallier. Mon cher ami, si vous avez deux places à me donner dans vos prières, donnez-en une à ma mère et l'autre à moi. Si vous n'en avez qu'une, qu'elle soit pour ma mère. C'est prier pour moi que de prier pour elle. A sa conservation dans ce monde est peut-être attaché mon salut dans l'autre. »

La ville de Lyon, qu'aux vacances précédentes Ozanam avait retrouvée saignante encore des blessures de l'insurrection de 1834, ne présentait pas un aspect plus joyeux, lors de son retour de Paris, août 1835. La menace du choléra planait sur toutes les têtes. « S'avançant vers nos portes, écrit-il le 23 septembre, le fléau a remonté le Rhône jusqu'à quinze lieues de notre ville, chassant devant lui des multitudes de fugitifs dont les récits venaient ajouter encore à l'épouvante de notre population impressionnable et ardente. Tandis que les abrutis se préparaient à

répondre à l'invasion du mal par des émeutes et des violences, une foule religieuse assiégeait Notre-Dame de Fourvière et s'agenouillait en plein air sur le parvis de l'église pour chanter des cantiques de douleur. »

Il ajoute maintenant : « Enfin Dieu a une seconde fois glorifié sa sainte Mère et consolé notre pauvre ville ; une seconde fois, la main qui menaçait de frapper s'est ouverte pour bénir. Le nom de Notre-Dame de Fourvière n'excite plus un sourire sur les lèvres de l'impie, qui ne peut se défendre de penser qu'à sa protection peut-être il doit sa vie. »

Tout le temps des vacances se ressentit de cet état de choses. « La crainte du choléra a glacé les esprits, écrit-il à Paris. On reste isolé et sauvage : point de dîners d'amis, point de parties de campagne. » Ozanam s'en consola d'abord par un voyage qui était aussi un pèlerinage à de grands et saints lieux ; puis, le reste du temps, par un travail d'étude et de composition duquel allait sortir son premier bel écrit d'histoire et littérature religieuse : telles furent ses vacances de 1835.

Le seul événement qui les marqua fut donc une excursion dans le Dauphiné, dont il visita les plus beaux sites avec son frère prêtre, « son ange gardien », comme il le nomme ! Elle fut couronnée par l'ascension du massif de la Chartreuse et le séjour de deux jours et une nuit au grand monastère. Je passe les descriptions enthousiastes qu'il fait de « ces hauteurs sans mesure et de ces abîmes sans fond », traces et débris de bouleversements gigantesques où son esprit trouve un symbole plus grand que le spectacle même : « Désordre effrayant et magnifiques soulèvements pour atteindre le ciel ; efforts impuissants mais toujours

renouvelés : n'est-ce pas l'image de l'âme humaine et de la vie? »

Qu'a-t-il donc vu dans ce désert? « Une nature qu'il ne saurait décrire, et des hommes qu'il ne saurait imiter. Que lui a montré le monastère? Soixante-huit moines placés au-dessus des pensées et des désirs comme de l'habitation des mortels... Un nid solitaire où des âmes saintes, abritées sous les ailes de la religion, grandissent dans le silence pour s'envoler au ciel. »

Là enfin, par-dessus les choses et les hommes, s'est fait entendre à lui la voix de la prière rédemptrice. « J'ai assisté aux matines chantées à onze heures du soir dans leur chapelle solitaire. J'ai entendu ce concert de soixante voix innocentes, et j'ai pensé à tous les crimes qui se commettent à cette heure-là dans nos grandes villes. Je me suis demandé si véritablement il y avait assez d'expiation pour effacer tant de souillures; et je me suis souvenu des justes à la présence desquels Dieu eût accordé le salut de Sodome. Je suis donc revenu l'espérance au cœur, et avec un souvenir qui me restera et pourra peut-être me servir quelquefois d'encouragement dans les jours mauvais. Peut-être en jaillira-t-il quelque inspiration vertueuse qui, un jour, me fera devenir meilleur? »

Après ces quinze jours de voyage, Ozanam ne quitta plus sa mère languissante encore. C'est, comme il rapporte, à ses côtés, sous ses yeux, qu'il écrivit le grand essai moral, historique et critique intitulé : *Deux chanceliers d'Angleterre*, qu'il fit paraître successivement en articles détachés dans la *Revue Européenne*, en attendant une publicité plus large sous

une autre forme, laquelle allait être la révélation de l'ouvrier par son premier grand ouvrage. A ce titre, il mérite toute notre attention.

Ainsi, dès le lendemain de sa licence et à la veille de son doctorat en droit, les lettres le reprenaient tout entier. Mais non pas les lettres pour elles-mêmes : les lettres consacrées à la démonstration de la transcendance morale du christianisme dans la conscience humaine. Si ce beau travail d'histoire n'est encore que l'essai d'un érudit éloquent, c'est déjà l'œuvre d'un puissant apologiste, justifiant l'action supérieure de la religion par le contraste de deux portraits, qui s'éclairent l'un par l'autre pour faire ainsi éclater l'évidence d'une thèse. C'est un point de la thèse du christianisme comme centre d'où tout rayonne dans l'art, l'histoire, les lettres, la science, imprégnés du divin. Ainsi en témoigne-t-il dans cette page de l'Introduction, une de ses plus belles pages :

« Nous qui sommes nés au sein de l'Église, écrit-il, et qu'elle a nourris de ses enseignements, son souvenir ne nous quitte nulle part. Nous aimons l'humanité d'un amour filial, mais en elle nous chérissons surtout l'Église, par qui tout ce que l'humanité a de grand et de pur, s'épure et s'agrandit encore. Volontiers nous nous engageons dans les régions de la science, mais toujours nous arrivons à quelqu'une de ces vérités religieuses qui nous avaient été montrées quand nous étions petits. Volontiers nous arrêtons nos regards sur les monuments élevés par la main des hommes, à travers les siècles, mais dans leurs fondements toujours nous rencontrons quelque médaille frappée à l'effigie divine. Nous ne pouvons respirer l'air du monde sans qu'il s'y mêle quelque chose du parfum de nos temples. Au milieu du bruit

des systèmes qui se heurtent et des volontés qui se combattent, nos oreilles gardent comme un lointain retentissement des chants sacrés. Et quand nous nous asseyons au pied de la statue des grands hommes, nos pensées, reprenant une route qu'elles ont accoutumée, nous ramenant à notre insu aux autels de nos saints. »

C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur qu'était Ozanam lorsque, raconte-t-il, au cours de quelques études historiques, arrivé au seuil du XVIIe siècle, il se trouva face à face avec un des plus puissants génies qu'ait enfantés les temps modernes : Bacon de Berulam, chancelier d'Angleterre, sous Élisabeth et Jacques Ier. Mais cet esprit de premier ordre n'offre qu'un caractère abaissé jusqu'à l'abjection, esclave de sa propre fortune, qui le précipite dans des abîmes de honte qui font rougir l'histoire. Ozanam recule, et s'enfonçant dans le moyen âge où son esprit a pris domicile, il y rencontre un autre chancelier d'Angleterre sous Henri II, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Celui-là est un homme de cour, transformé par la religion et la grâce de l'épiscopat en un homme de Dieu, fidèle jusqu'à l'héroïsme, et sublime jusqu'au martyre. Dans ces deux personnages, Ozanam a vu la représentation du principe rationaliste et du principe chrétien : ici la raison élevée à sa plus haute puissance d'intuition, là la foi mise à sa plus rude épreuve par la persécution. Il s'est dit alors : « Nous mesurerons l'un avec l'autre, un grand homme et un saint, pour apprendre dans lequel des deux la nature humaine s'élève le plus haut et se couronne de plus de gloire. Nous aurons ainsi expérimenté lequel des deux principes, la philosophie et la religion, est le plus fécond en vertu et en gran-

deur. » Tel est le trophée que se propose d'élever à la gloire de l'Évangile ce jeune conscrit d'à peine alors vingt-deux ans.

Ce que cette étude parallèle avait présenté de difficultés et exigé de recherches érudites au consciencieux historien, Ozanam, qui s'en souvient, en gémit encore dans ses lettres. Mais il nous dit aussi auprès de quelle tendresse il en trouvait d'ordinaire le délassement : « Il y eut des jours entiers d'obscurité, écrit-il, où ne pouvant écrire une ligne, je passai de longues heures avec ma mère et mon petit frère, occupé à faire l'enfant et à oublier ainsi mon difficile métier d'écrivain. »

Il trouvait un autre refuge auprès d'une autre mère, la Vierge populaire de Fourvière où le grand martyr d'Angleterre avait aussi son culte : « Deux fois, m'étant rendu à Fourvière, je me suis agenouillé devant l'autel de saint Thomas de Cantorbéry; et je lui ai demandé, avec le trop peu de ferveur dont je suis capable, de m'assister dans un travail entrepris à sa gloire ! » Aussi bien le saint proscrit, au temps de ses malheurs, avait-il habité Lyon, de laquelle il avait écrit dans une lettre : « J'ai ouï dire que sur les bords de la Saône, les hommes sont plus libres qu'ailleurs. Je m'y rendrai à pied avec l'un des miens. Peut-être en voyant notre affliction, on aura pitié de nous, et on nous donnera ce qui est nécessaire pour vivre, jusqu'à ce que le Seigneur nous ait visités ! »

Enfin toute cette belle étude se clôt par ces lignes : « Et maintenant vous avez devant vous deux grandes figures. Le rationalisme a fait l'une, le catholicisme a fait l'autre. C'est à vous de voir auquel des deux vous voulez livrer votre âme. » Tout s'achève dans cette prière, une strophe à l'immortalité du héros

immolé pour le droit chrétien : « Depuis six cents ans, cent millions de catholiques environnent de respect et d'amour la mémoire de cet évêque d'un autre âge. Et lorsque, dans les supplications solennelles, nous répétons la longue litanie de nos saints, alors, ô Thomas de Cantorbéry! vous aussi nous vous invoquons, et nous vous saluons du plus beau nom qui soit dans la langue des hommes : nous vous saluons Martyr! »

Lorsque, au printemps de l'année suivante, M. de Coux, ancien rédacteur de la *Revue Européenne*, présenta en volume ce premier livre de son jeune collaborateur, il se défendit d'abord de trop louer quelqu'un qui le touchait de si près : « Mais, ajoute-t-il, nous avons le droit de dire que l'on trouvera ici de consciencieuses études, une instruction puisée aux sources, et un sentiment profond de la vérité chrétienne. C'en est assez, croyons-nous, pour assurer toutes les sympathies du public choisi auquel nous nous adressons, au jeune écrivain qui veut se dévouer à la grave et laborieuse carrière de défenseur de la religion, et qui engage au service de la cause catholique tout ce qu'il a d'âme et de talent. »

C'était plus d'éloge que n'en voulait Ozanam. Quand, ayant terminé son œuvre, il l'avait regardée, il l'avait trouvée petite, en la comparant à une œuvre de charité que, près de lui, accomplissait en même temps Paul de la Perrière ; et il s'était dit, confus, qu'une bonne action valait mieux qu'un bon livre. Il écrivit alors : « Pendant que moi, je me traînais sur ces pauvres pages, de la Perrière, lui, a fait achever une église dans le faubourg qu'il habite, et l'a fait bénir. Il a procuré de la sorte le bienfait de l'instruction religieuse et du saint sacri-

fice à sept cents âmes qui maintenant le comblent d'actions de grâces. Que les actions valent donc mieux que les paroles, et que j'ai honte de mon rôle d'écrivassier, si mal soutenu d'ailleurs! Mais enfin, j'espère que tout ce travail ne sera pas sans fruit. Ce ne sera pas en vain que j'aurai vu de près un si grand saint, et que je serai descendu en quelque sorte jusque dans ses entrailles. J'espère que le souvenir que j'en aurai rapporté ne me sera pas inutile dans les combats de la vie. »

Après quatre mois et demi de longues, mais laborieuses vacances, Ozanam annonçait son retour à Paris par ces lignes à de La Noue, du 23 novembre 1835 : « Je pars dans huit jours. Cette année sera la dernière de mon séjour, et mon temps sera pris tout entier par les épreuves que j'aurai à subir pour prendre les grades de docteur en droit et de docteur ès lettres... Nous ne vivrons pas cependant étrangers l'un à l'autre. Je compte pour cela sur le génie de l'amitié. Adieu, cher poète; souvenez-vous de moi, dans vos pensées, dans vos rêveries et dans vos prières. »

Ce qui le rappelait à Paris c'était sans doute le travail et la soutenance de sa thèse de doctorat juridique, mais c'était surtout son œuvre par excellence : celle de la charité, qu'il déclarait tout à l'heure primer celle de la science même.

Pour y travailler mieux, il avait désiré de vivre cette dernière année 1835-1836, à côté de Lallier, secrétaire général de la Société de Saint-Vincent de Paul, comme il avait fait l'année précédente avec Le Taillandier, aujourd'hui rapatrié à Rouen. Il lui en avait ainsi écrit, 16 novembre : « Je pense toujours

partir de Lyon du 25 de ce mois au 3 du mois prochain. Quand je serai à Paris, il faudra me mettre dans mes meubles. Vous devez être dans la même nécessité. Ne pourrions-nous pas louer un petit appartement ensemble? Attendez-moi pour cela, si cela vous est possible. La solitude serait fatale à mon repos : mon imagination me dévore. Seul, il me semble toujours que quelque démon soit à mon côté. Avec des amis chrétiens, je sens aussitôt l'accomplissement de la promesse de Celui qui s'est engagé à se trouver partout où l'on se rassemblerait en son nom. Nous vivrions comme deux frères. Je vous prierais de mortifier mon amour-propre indomptable; nous tâcherions ensemble de devenir meilleurs. Nous combinerions nos œuvres de charité; nous mûririons nos projets de travail; nous nous rendrions le courage dans nos abattements. Nous nous consolerions dans nos tristesses. »

Depuis qu'ils avaient appris à se mieux connaître, Ozanam et Lallier s'étaient de plus en plus convenus. Bien des choses les rapprochaient. Lallier, plus jeune d'une année, avait son père médecin à Joigny. Un de ses oncles était président du tribunal de la même ville; un autre oncle prêtre, professeur au même lieu, puis proviseur au collège royal d'Orléans, puis chanoine et vicaire-général de Sens, s'était fait un renom d'humaniste dans l'Université, comme d'administrateur épiscopable dans le clergé. François, leur neveu, était, comme Ozanam, un chrétien tout d'une pièce. Deux de ses amis, Lamache et de la Perrière, ont rendu de lui ce témoignage : « Ozanam était l'initiative ardente, la science précoce, la franchise prévenante et conquérante, la séduction des grandes pensées et des sentiments élevés. Il était de

beaucoup parmi nous *primus inter pares*. Lallier était son second : forte intelligence, profonde bonté, grand sens, plus de raison que d'imagination, plus de solidité que d'éclat; un abord réservé, presque froid, mais un cœur chaud, et, dans l'intimité, débordant de tendresse; déjà grave comme un magistrat, avec une bonhomie simple et affectueuse qui le faisait appeler par nous le *Père* Lallier[1]. »

Ozanam en était venu à ne pouvoir se passer de lui, voulant être approuvé de lui, être aimé de lui. La même lettre en fait l'humble aveu : « Que je suis donc égoïste! Vous savez combien de fois à Paris, causant avec vous, je mendiais, pour ainsi dire, des éloges, provoquant ces témoignages d'une amitié dont vous m'avez comblé. Un soir, par exemple, vous me dîtes que vous priiez nominativement pour moi. Et ces mots depuis ne sont pas sortis de mon cœur!... »

« Nous combinerons ensemble nos œuvres de charité », venait d'écrire Ozanam. C'était une heure solennelle pour la Société de Saint-Vincent de Paul. Les quatre conférences de Paris, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Sulpice, Saint-Philippe-du-Roule, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle étaient autant des terres en plein rapport. Puis l'œuvre débordait Paris. Nous avons vu M. Léonce Curnier l'implanter à Nîmes. Le jeune peintre Janmot l'avait portée à Rome, où Claudius Lavergne le rejoignit. Ozanam lui-même en avait jeté la première semence dans ce sol lyonnais

1. V. sur M. le président François Lallier : *La Semaine Religieuse de Sens et d'Auxerre*, t. XXIV, année 1887. Notice biographique en sept articles, p. 39 à p. 153. Et rapport de M. Julliot à l'Assemblée générale de Saint-Vincent de Paul de Sens, dimanche des Rameaux 1887.

où nous la verrons éclore au milieu des épines et porter de beaux fruits. On pouvait déjà en pressentir l'universelle éclosion dans les principales villes de France où l'importaient, de retour chez eux, les jeunes étudiants chrétiens, membres des Conférences de Paris. L'heure était venue de les relier toutes entre elles dans ce qu'Ozanam appelait une Confédération fraternelle, ayant son règlement, sa loi, en même temps qu'elle gardait son foyer central et familial, à Paris, d'où elle était sortie.

Ce règlement s'élaborait pieusement et sagement par les mains de M. Bailly et de Lallier, qui en avaient fait l'œuvre de leurs vacances de 1835. M. Bailly le communiqua aux confrères à la première des Assemblées générales, laquelle eut lieu le 21 février 1836. Il eut soin de rappeler que déjà ce règlement, fait non de théories préconçues, mais d'expériences acquises, avait été concerté entre les membres des conférences, avant leur sectionnement. Les considérations préliminaires, écrites par lui, pénétrées de l'esprit d'humilité, d'union, de charité qui doit animer les confrères entre eux, ainsi que du sentiment de leurs devoirs envers les autorités ecclésiastiques, sont toutes empruntées aux paroles et aux écrits de saint Vincent de Paul. Le véritable législateur de la Société de Saint-Vincent de Paul est Vincent de Paul lui-même.

Le règlement proprement dit, rédigé par Lallier, secrétaire général, porte dans le *Manuel* de la société la date de décembre 1835, exactement celle où Ozanam de retour à Paris venait y reprendre sa place à côté de son ami. Sa main ne s'y affirme nulle part, mais son esprit put-il y demeurer étranger? Il s'ouvre par ces lignes : « Voici enfin le commencement d'organisa-

tion écrite que nous appelions de nos vœux, etc... » Il se termine par celles-ci : « Courage donc! Réunis ou séparés, de près ou de loin, aimons-nous; aimons et servons les pauvres. Aimons cette petite Société qui nous a fait connaître les uns aux autres, qui nous a mis dans la voie d'une vie plus charitable et plus chrétienne. Aimons nos usages, aimons nos règles : si nous les gardons fidèlement, croyons qu'elles nous garderont et qu'elles garderont notre œuvre. « Il se fait beaucoup de mal, disait un saint prêtre, faisons un peu de bien! » Oh! combien nous nous féliciterons de n'avoir pas laissé passer inutiles les années de notre jeunesse! La jeunesse est un champ qu'il faut moissonner; regardons autour de nous, ramassons avec soin les épis qui sont à nos pieds. Cette gerbe nous sera une provision pour la vie entière, bénie qu'elle aura été par le Seigneur. »

Les lettres imprimées d'Ozanam, pour l'année 1836, sont très rares : trois seulement. Lui-même s'en excuse sur le double travail de cette dernière et décisive année, et il s'en dit tellement écrasé qu'il désespère presque d'accomplir la tâche qu'il s'est prescrite. « Le temps m'échappe et me trahit. Il ne m'en reste point pour satisfaire à la fois aux devoirs de l'étude et aux devoirs de l'amitié. »

C'est de cette année-là que lui-même écrira plus tard à son jeune frère : « Tu commences donc à savoir, mon pauvre ami, ce qu'il y a de rude au métier de jeune homme. Autrefois c'était la guerre, aujourd'hui ce sont les examens. Certainement il y a des saisons de travail qui valent bien une campagne. En 1836-1837, je travaillais pendant cinq mois régulièrement dix heures par jour, sans compter les cours, et quatorze et quinze heures le dernier mois. Il faut beau-

coup de prudence pour que la santé n'en soit pas affectée ; mais peu à peu le tempérament s'y fait. » Cette prudence, Ozanam l'eut-il jamais pour lui-même?

Ce fut le 30 avril 1836, qu'Ozanam soutint honorablement ses deux thèses de doctorat en droit, dont les sujets étaient : pour le droit romain, *De Interdictis;* pour le droit français, *De la Prescription, à l'effet d'acquérir*. Bien rares étaient alors les étudiants en droit qui poussaient leurs études jusqu'au doctorat, lequel alors ne leur conférait d'autre prérogative que la capacité à l'enseignement supérieur dans une faculté. Ozanam devait en bénéficier un jour.

Il se réjouit peu de ce succès. Ce qui d'ordinaire et pour les autres est le pied dans l'étrier, était pour lui la corde au cou. Docteur en droit, il appartenait désormais et définitivement au barreau, au palais, à la carrière de laquelle il ne voulait pas. Et c'était pour elle, la chicane, qu'il lui faudrait renoncer sans retour à la profession des lettres, à l'apostolat des lettres; ces Belles-Lettres auxquelles avaient été fiancées son enfance, sa jeunesse, auxquelles il avait donné tant de gages et qui lui avaient apporté de si nobles et saintes joies : Écrire pour Dieu, parler pour Dieu! Je considère ce lendemain du doctorat en droit comme une des heures les plus douloureuses de la vie d'Ozanam.

Sa rentrée à Lyon l'épouvante : « Je vais donc quitter Paris. Mais que ferai-je à Lyon? On voudra me faire plaider. Vais-je donc me confiner dans l'étroite sphère du forum? Cela me serait dur. Mon cher ami, cette répugnance pour la chicane est-ce orgueil? Et cet amour pour les hautes études est-ce vocation? Est-ce inspiration d'en haut, est-ce tentation d'en

bas? Tout ce que j'ai écrit et fait depuis cinq ans, est-ce raison, est-ce folie? »

C'est à Dieu même qu'il le demande humblement, filialement : « O mon cher ami, priez pour que le bon Dieu réponde à toutes ces questions que je lui adresse chaque jour! Il me semble que je suis résigné à faire sa volonté, quelque humble rôle, quelque douloureuse mission qu'il me prépare. Mais que cette volonté me soit connue! Que je ne sois plus, comme je le suis depuis cinq ans, divisé contre moi-même, c'est-à-dire faible, impuissant, inutile. »

D'autres fois, il s'accuse. Docteur, il l'est; mais docte, l'est-il autant qu'il aurait pu et dû l'être? Avocat, juriste, jurisconsulte, il le sera. Mais le sera-t-il au rang où il eût pu se placer? « Ah! confesse-t-il à cette heure, si j'eusse consacré à l'étude exclusive du droit les facultés que Dieu m'a données, et les cinq années de séjour à Paris que m'ont concédées mes parents, j'aurais pu acquérir au barreau un rang que maintenant je ne puis espérer d'atteindre. Toutes ces réflexions m'agitent et me tourmentent; et la nécessité où je vais me trouver de prendre une position définitive, m'accable. J'ai peur de causer bien des peines à mes chers parents; et cependant vous savez s'ils méritent d'être aimés! »

Quant à pactiser avec les lettres en faisant d'elles non sa profession, mais sa récréation, il n'y faut pas songer : « Non, proteste-t-il, ma nature, esprit et cœur, se refuse à ce partage. La passion que les lettres ont allumée en moi veut à elle toute ma vie, comme elle prend toute mon âme. Et ainsi suis-je placé dans l'alternative de renoncer à l'une ou à l'autre carrière, ne pouvant les mener de front. Mais comment me résoudre à dire un éternel adieu aux lettres, ces amies

si sévères qui me font payer si cher leur familiarité? »

Puis, s'il redoutait Lyon, il regrettait Paris. Au lieu d'en partir aussitôt après son doctorat en droit, il y demeura jusqu'à la saison des vacances. C'était premièrement pour le travail de la préparation au doctorat ès lettres, seule issue possible à la cruelle impasse. Il y était retenu en outre par toutes sortes de liens de religion, d'amitié et de charité. Ainsi avait-il écrit précédemment : « Sans doute, j'aspire à me retrouver auprès de mes parents. Il me semble qu'ils ont besoin de moi; je sens que j'ai besoin d'eux. Et cependant il me sera dur, il me sera cruel de quitter le lieu de mon exil, de dire adieu à ceux qui me l'ont rendu fort supportable, et de renoncer à ces réunions fraternelles que rien ne remplacera. »

C'étaient les réunions de la Société de Saint-Vincent de Paul, ses fêtes, ses pèlerinages, tels que celui-ci de Nanterre, auquel, le 11 juin, il convoque de nouveau l'un d'eux, Gustave de La Noue, qui habitait Auteuil : « J'irai vous voir dans quelques jours. En attendant, dimanche prochain, à une lieue et demie de chez vous, une troupe toute composée de vos amis, se trouvera réunie pour faire cortège à la procession de Nanterre. Venez les rejoindre, mon cher de La Noue. Venez passer avec nous ces quelques instants de foi et d'amour. Venez jeter les fleurs et l'encens de vos pensées sur le passage du Dieu sauveur. »

Lallier allait lui manquer : « Vous savez, lui écrit-il, vous savez s'il me sera dur d'être privé de vous, cette année. Franchissons souvent la distance par la pensée; écrivons-nous, conseillons-nous, soutenons-nous. Je crois que vous devez en avoir besoin, puisque vous êtes homme; mais j'en ai encore plus besoin que vous...

Adieu, mon cher Lallier! Puissé-je bientôt vous revoir! »

Il y avait aussi dans cette ville tel de ses plus chers et vénérés maîtres qui l'enchaînait à lui. Le plus grand et le plus tendre disparut en ce temps-là. La veille même du jour où il adressait à de La Noue ce gracieux et religieux billet, 10 juin, expirait, à Marseille, celui qu'Ozanam nommait son second père, l'illustre André-Marie Ampère, âgé de soixante ans.

La consolation d'Ozanam avait été de prêter jusqu'à la fin à ce grand homme l'assistance de sa plume, comme en témoigne cette lettre affectueuse du 10 septembre 1835 : « Mon cher et excellent ami, lui écrivait Ampère, où trouverai-je des expressions qui puissent rendre toute ma reconnaissance de votre article auquel j'attache un prix inestimable? Cette reconnaissance durera autant que ma vie. »

La mort du grand chrétien avait été précieuse devant Dieu. A ceux qui alors s'informaient de sa santé : « Ma santé! ma santé! répondait-il; il s'agit bien de cela! Il ne doit être question à cette heure que de vérités éternelles. » Ozanam déposa sur la tombe de ce paternel ami un hommage, qui en était d'abord un à la religion qui l'avait fait si bon, en même temps que si grand! « Il était beau de voir de près ce que le christianisme avait su faire de l'intérieur de sa grande âme : cette admirable simplicité, pudeur du génie qui savait tout et s'ignorait soi-même : cette charité si affable et si communicative; cette bienveillance enfin qui allait au-devant de tous, mais surtout des jeunes gens... » Et Ozanam lui donnait une dernière fois ce nom de second père qu'il avait été pour lui.

Il le pleura longtemps, associé intimement à la douleur de son fils, comme il le lui rappelait une année

après : « Monsieur et ami, je me souviens d'un jour où vous vîntes me visiter dans ma petite chambre. Tous les deux, nous avions les larmes aux yeux. Je vous disais combien je me sentais pressé de retourner dans ma famille, de profiter de toutes les heures que le ciel accorderait à mes vieux parents. L'exemple de votre malheur me faisait penser en frémissant à la possibilité d'un malheur semblable. »

C'est à Lyon, auprès d'eux, que nous retrouvons Frédéric, vers la fin de juillet 1836. Lyon rentrait pour quatre années en possession de son enfant. Durant ce séjour il lui arrivera souvent de retourner son regard vers ce doux « exil de Paris », qui lui avait donné, disait-il, les cinq années les plus belles et les plus heureuses de sa vie ». Deux ans environ après qu'il les avait vues finir, il en traçait ainsi le tableau récapitulatif et charmant dans cette lettre à Lallier, 17 mai 1838 : « Vous ne sauriez croire, mon cher ami, quel charme inexprimable ont pour moi toutes ces humbles scènes de notre vie d'étudiants, quand elles me reviennent dans le demi-jour du passé qui les idéalise. Les réunions du soir aux conférences de M. Gerbet, qui avaient un peu le prestige du mystère, et dans lesquelles se firent nos premiers rapprochements. Ces luttes historiques, philosophiques de la conférence où nous portions une ardeur de si bon aloi, où les succès se mettaient en commun de si grand cœur. Les petites assemblées de charité de la rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, dont la première eut lieu au mois de mai, quoi qu'en dise Lamache, et j'y tiens. Et cette fameuse soirée où nous assistâmes aux adieux de l'Académie de Saint-Hyacinthe, et revînmes, sans

désemparer, rédiger la pétition à Mgr de Quelen. Et cette visite improvisée où nous nous rendîmes chez l'Archevêque en tremblant, où nous soutînmes un si rude assaut, d'où nous sortîmes si émus. Et les premiers débuts de Lacordaire à Stanislas; et ses triomphes à Notre-Dame, que nous faisions un peu les nôtres. Et la rédaction de la *Revue Européenne* dans le salon de M. Bailly. Et les vicissitudes de la Société de Saint-Vincent de Paul : cette fameuse séance du dernier décembre 1834 où l'on discuta la division, où Le Taillandier pleurait, où La Perrière et moi nous nous traitâmes d'une rude façon, où l'on finit par un embrassement plus amical que jamais, en se souhaitant la bonne année du lendemain. Avec cela, les réveillons de Noël, les processions de la Fête-Dieu; les églantines qui fleurissaient si jolies sur le chemin de Nanterre; les reliques de saint Vincent de Paul portées sur nos épaules, à Clichy. Et puis, tant de bons offices échangés; tant de fois le trop-plein du cœur épanché entre frères : les conseils, les exemples; les pleurs secrets versés au pied des autels quand on s'y trouvait ensemble; enfin jusqu'aux promenades autour des lilas du Luxembourg, ou sur la place de Saint-Étienne du Mont, quand le clair de la lune en dessinait si bien les trois grands édifices!

« Tout cela, mon cher ami, devient pour moi comme le fond du tableau de mes pensées; tout cela jette une lumière douce et un peu triste sur mon existence présente. Ainsi l'histoire, en s'éloignant, devient-elle poésie. J'ai, moi aussi, mon âge d'or, mes temps héroïques et légendaires. Mais ce qui est et reste tout entier véritable, ce qui a jeté des racines plus profondes, non plus seulement dans mon imagi-

nation mais dans mon cœur, ce sont les affections formées durant cette période de ma vie... J'en acquiers tous les jours une assurance nouvelle, lorsqu'il m'arrive quelque lettre de vous, quelque nouvelle de Lamache, de Le Taillandier, de Pessonneaux, ou d'autres amis. Cela me fait oublier toutes les inquiétudes du temps actuel. Et, s'il n'était ridicule d'user de cette expression à vingt-cinq ans, je dirais : me rajeunit! »

De même, sinon mieux encore, à Le Taillandier dès le 21 août 1837 : « Mon ami, puisse chacun de nous, en vieillissant en âge, vieillir aussi en amitié, en piété, en zèle pour le bien! Puisse notre vie entière se passer sous le patronage de ceux à qui nous avons consacré notre jeunesse : Vincent de Paul, la Vierge Marie, et Jésus-Christ notre sauveur. — Adieu. Je vous aimerai toujours tendrement. »

CHAPITRE X

LA CONFÉRENCE DE LYON.

VISITE A LAMARTINE. — ORIGINES DE LA CONFÉRENCE DE LYON. — SES ŒUVRES. — OPPOSITIONS ET PROGRÈS. — IMPULSION AU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ.

1836-1838.

La rentrée d'Ozanam à Lyon, après cinq années d'école, combla le bonheur de sa famille. Lui-même s'abandonna sans réserve ni mesure à leur affection, en partageant leur joie et leur action de grâces. Cette joie pour ses parents était celle de retrouver leur Frédéric tout entier. Une mère l'a écrit de lui : « Ozanam, ce jour-là, voyait accompli pour lui-même le vœu qu'il avait formulé pour tant d'autres jeunes gens, à savoir : de revenir à sa mère tel qu'elle l'avait envoyé, confiant et pur comme autrefois, le cœur toujours livré aux affections de famille, fidèle au devoir chrétien, et résolu à n'en jamais déserter le sentier. » Et elle ajoute : « Cette joie, celles-là seules qui l'ont éprouvée en savent la douceur, et elles disent qu'entre toutes les grâces reçues

du ciel, il n'en est guère de plus précieuse et de plus profonde que celle-là [1]. »

M. et Mme Ozanam avaient déjà fait disposer chez eux, raconte son frère, l'installation du futur avocat à la cour royale de Lyon. Mais quatre mois le séparaient encore de la rentrée des tribunaux. Ces mois de vacances, après une excursion que nous allons rappeler, furent consacrés par lui à la fondation de la première Conférence lyonnaise de Saint-Vincent de Paul, qui remplira ce chapitre.

L'intérêt de cette excursion de vacances, toute voisine d'ailleurs, s'attache à la rencontre que lui, son frère, et un ami, M. de Maubout, y firent de M. de Lamartine. Ils revenaient de visiter les ruines de l'abbaye de Cluny, quand ils furent rencontrés, abordés par le grand homme qui les invita tous trois à dîner chez lui, à Monceaux. La société était nombreuse et des plus distinguées, rapporte l'abbé. Dans sa langue brillante, le député de Saône-et-Loire affecta de faire bon marché de la philosophie et de la littérature, pour ne plus faire état que de la politique, maîtresse des temps et des hommes. Ozanam, modestement et respectueusement, prit part à la conversation, et cela avec une mesure de pensée et une distinction de parole qui attirèrent les sympathiques attentions de la noble table sur ce jeune inconnu, qu'on se faisait nommer.

De cette rencontre, Ozanam ne dit qu'un mot à Lallier : « J'ai fait avec mon frère aîné deux charmants petits voyages : l'un à Saint-Étienne où j'ai vu des miracles d'industrie, l'autre en Mâçonnais et en

1. *Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mme Édouard Humbert, dame protestante de Genève. — Brochure, 84 pages. Paris et Genève, 1880

Beaujolais où j'ai trouvé l'hospitalité de M. de Maubout, la société de M. de Lamartine, une belle nature d'automne, des populations étonnantes par leur fidélité à la foi et aux pratiques religieuses. » Déjà au cours de cette année, l'étudiant avait constaté dans une lettre à sa mère, cette prétention de l'homme de lettres à être par-dessus tout un grand homme d'État : « Je suis allé, écrit-il, chez M. de Lamartine. Entouré d'hommes politiques, il ne m'a presque rien dit. » Ils ne parlaient plus la même langue.

Une plus douloureuse constatation avait été celle de la demi-défection religieuse du poète. C'est auprès de son ami Dufieux qu'Ozanam venait d'en exhaler sa douleur en ces termes : « Naguère, nous entendions, dans les *Méditations* et les *Harmonies*, les mélodieux gémissements de la poésie chrétienne. Mais voici que, se complaisant en elle-même, elle a prétendu pouvoir communiquer directement avec Dieu, sans interprète et sans voile; et présentement nous la voyons avec chagrin s'arrêter à moitié chemin sur la voie de la vérité. »

C'est au pur déisme et au rationalisme que semblait alors s'en tenir cette âme superficielle. L'Église dut élever la voix : « Deux événements littéraires récents, écrit Ozanam dans ces mêmes vacances, ont laissé chez moi une durable amertume. Je veux parler de la mise à l'*Index* du *Jocelyn* de Lamartine et de la publication des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. »

Voilà sa douleur; mais sa douleur dans la force; et cette force, je l'admire dans sa haute et énergique adhésion à ce grand coup du Saint-Siège, et dans cette splendide profession de foi catholique romaine : « Rome, écrit-il à Lallier, Rome a fait preuve de courage en frappant le premier, et elle ne craint

guère le second. Elle n'a pas peur du génie, parce qu'elle a pour elle plus que le génie, l'Esprit-Saint, qui l'inspire toujours. Mais il est douloureux de voir le génie déserter solennellement, et passer transfuge dans le camp opposé. Transfuge impuissant d'ailleurs, car en abjurant sa foi, il abdique sa gloire et sa force, double sujet de deuil pour ceux qui l'aimaient. »

Ozanam était et restait un de ceux-là : « Bien des fois, témoigne l'abbé Ozanam, nous avons entendu notre frère nous dire que les épreuves et les années ramèneraient un jour le poète du *Crucifix* à la foi et à la piété de sa mère. »

De son côté, Lamartine laissait voir que peu d'autres eussent été plus propres à préparer son retour que le jeune sage dont il écrira plus tard, dans son *Cours familier de Littérature :* « Ce jeune homme, que je n'ai cessé d'aimer, ressemblait par la physionomie, par l'âme, par la sérénité du regard, par le timbre monotone et affectueux de sa voix, à un brahme chrétien — l'assimilation est étrange — prêchant l'Évangile de la science et de la paix à notre monde de discorde et de contention. Il croyait, comme nous, que la vérité était à plus forte dose dans le cœur que dans l'esprit. Ses dogmes ruisselaient d'onction, comme les soleils d'Orient ruissellent, matin et soir, de rosée. Il y avait autour de lui comme une atmosphère de tendresse pour les hommes. Il respirait et aspirait je ne sais quel air balsamique qui avait traversé le vieil Eden. Chacune de ces respirations et aspirations vous prenait le cœur et vous donnait le sien. Son orthodoxie était une charité d'esprit parfaite aussi pour les autres. Elle adoucissait toutes les aspérités entre les idées. Bien que ma philosophie ne fût plus la sienne dans tous ses articles, ces diffé-

rences n'établissaient aucune divergence d'âme ni aucune froideur de sentiment entre nous. On pouvait différer, on ne pouvait disputer avec cet homme sans fiel : sa tolérance n'était pas une concession, c'était un respect. »

Ozanam, lui, dans ces éclipses et derrière ces chutes, considérait le mal de l'Église trahie, des fidèles scandalisés, de la jeunesse troublée, et on l'entendait dire, comme naguère : « Et maintenant, mon ami, qui remplira, chez nous, la place que ces deux hommes laissent vide? Qui, parmi nous, viendra s'asseoir sur le siège désert de notre Tertullien? Qui osera ramasser la lyre tombée dans la poudre, et achever l'hymne commencé? Je sais que Dieu, que l'Église n'ont pas besoin de poètes ni de docteurs; mais ceux qui en ont besoin ce sont les faibles croyants que les défections scandalisent; ce sont ceux qui ne croient pas et qui méprisent notre pauvreté d'esprit. C'est nous-mêmes, qui avions besoin de voir parfois devant nous des hommes plus grands et meilleurs, dont le pied frayât le sentier, dont l'exemple encourageât et enorgueillît notre faiblesse. Nous ne pouvons pas, jeunes gens chrétiens, penser à remplacer ces hommes; mais ne pourrions-nous pas en faire la monnaie, et combler par le nombre et le travail la lacune qu'ils ont laissée dans nos rangs? »

A la même date, 5 novembre 1836, la même lettre constate, en retour, un événement consolant. Ozanam écrit : « J'ai travaillé un peu, durant ces vacances, à l'organisation de notre petite Conférence de Saint-Vincent de Paul. » Cette rapide et précieuse mention nous fixe sur la date de la première origine de la Conférence de Lyon.

Un mois après, 4 décembre, Ozanam en faisait ainsi rapport au conseil de Paris : « Plusieurs jeunes gens, qui avaient fait partie de la société de Paris, se retrouvant, cette année, à Lyon, de retour dans leurs familles, après le cours achevé de leurs études, se sont souvenus des amis qui leur avaient rendu doux et cher l'exil de la capitale, et du bonheur qu'ils avaient eu à y faire ensemble un peu de bien, en évitant beaucoup de mal. Tout les pressait de renouer des liens qui venaient de se rompre; et, un rapprochement naturel se faisant entre eux, ils fondèrent ici, sur votre modèle, une Conférence de charité. »

La première réunion avait eu lieu le 16 août; elle était peu nombreuse. Bientôt l'accession de quelques Lyonnais, anciens membres, eux aussi, des premières conférences de Paris, porta le nombre à treize. Six autres jeunes gens de la ville y demandèrent place; trois autres furent présentés : c'étaient aujourd'hui vingt-deux membres, « compagnons d'aumônes et de prières », tous pénétrés de l'esprit primitif de la Société : esprit de foi et de piété pour soi-même; esprit de charité corporelle et spirituelle pour les pauvres; esprit de zèle pour le recrutement des conférences de Paris par les jeunes lyonnais étudiant dans la grande ville : « Ils nous reviendront formés par vous, nous rapportant dans leur sein le feu sacré que vous y aurez entretenu. »

Vingt familles étaient visitées, adoptées : « Les assistés, comme leurs visiteurs, s'édifient les uns les autres, vivant unis et comme enveloppés ensemble sous le manteau de saint Vincent de Paul. »

C'était le 8 décembre que cette lettre devait être

lue en Assemblée à Paris : « En ce jour que vous solennisez, nous serons réunis autour des autels du même Dieu, aux pieds de la même Vierge immortelle, nous les fils de la ville qui la première honora sa Conception Immaculée d'un culte public. » Ozanam, en terminant, saluait dans le président général, M. Bailly, « le père qui avait été l'ange gardien de leur jeunesse dans la capitale, et dont maintenant lui et ses amis regrettent toujours la sagesse absente et lointaine ».

Les sentiments de la filiale reconnaissance d'Ozanam pour ce grand homme de bien se font encore mieux voir dans une de ses lettres du premier temps par laquelle il recommande à son bon accueil un jeune lyonnais, M. Hadery, qui venait étudier à Paris : « A qui, lui demande-t-il, à qui le recommanderai-je mieux qu'à vous, vous qui, avec ce bon M. Ampère, avez exercé sur moi cet heureux patronage, vous que bien des mères, que vous ne connaissez pas, bénissent, parce que vous leur avez conservé la religion de leurs fils? Si vous le jugez convenable, vous pourrez l'inviter peu à peu à faire partie de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Il ajoute : « Souvent désormais, il vous en arrivera de ces jeunes gens de Lyon, de ces fils de la ville des martyrs. Nous voici déjà ici un certain nombre qui avons fait la douce expérience de vos conseils et de vos exemples; et nous nous efforcerons de procurer le même bienfait à la génération dont nous sommes les aînés. Ce sera une des principales fins de la Conférence de Saint-Vincent de Paul établie dans notre ville en union avec la Société de Paris.

Notre œuvre ici est naissante, mais elle est vivante. Elle est faible; mais elle pourra devenir forte en conservant ses attaches avec l'œuvre mère. Elle en a besoin, ne serait-ce que pour surmonter les obstacles qu'elle rencontre ici de la part des gens de bien qui ont peur.

« Faites-nous donc croître et multiplier, faites-nous devenir meilleurs, plus tendres et plus forts, car, à mesure que les jours s'ajoutent aux jours, on voit le mal s'ajouter au mal et la misère à la misère. Aux questions politiques se substitue la question sociale, lutte entre la pauvreté et la richesse, entre l'égoïsme qui veut prendre et l'égoïsme qui veut garder. Entre ces deux égoïsmes terrible sera le choc, si la charité ne s'interpose pas : si elle ne se fait médiatrice, avec la toute-puissance de l'amour, entre les pauvres qui ont la force du nombre et les riches qui ont celle de l'argent. Dans ces vues miséricordieuses, ce n'est pas sans quelque raison que la Providence a suscité en vous la pensée de fonder notre œuvre, qu'elle a fait grandir sous vos auspices. »

Au mois de juillet suivant, Ozanam pouvait mander à l'Assemblée générale de la fête de saint Vincent de Paul, que la jeune conférence de Lyon avait porté à quarante le nombre de ses membres. Soixante-dix familles étaient visitées, etc. Tout avait doublé en huit mois. Et le président redisait encore : « Nul, en cette fête, ne manquera au rendez-vous des âmes. Nous serons là tous ensemble sous les yeux de saint Vincent de Paul notre père, de la sainte Vierge notre mère, de Jésus-Christ notre Dieu ! »

Tout laïque qu'elle fût, la conférence n'en avait

pas moins de puissants appuis dans l'élite du clergé. Plusieurs curés lui étaient dévoués, celui de Saint-Pierre en particulier; et surtout M. le Vicaire général préposé aux associations catholiques du diocèse. Enfin des paroles de contentement et de bénédiction étaient tombées sur elle des lèvres vénérables de l'archevêque, Mgr de Pins, administrateur diocésain, tenant la place du cardinal Fesch.

Mais Ozanam a écrit : « Il n'est pas possible de se faire illusion : la Société a rencontré des défiances partout. » Nous venons de l'entendre se plaindre « des obstacles que lui suscitent à Lyon même des gens de bien ». Le Bulletin de 1837 en indique les causes : son origine étrangère, et surtout parisienne. Sa nouveauté « dans une ville non moins attachée à ses institutions et habitudes du passé, qu'à ses pieuses croyances et à ses mœurs antiques ». Enfin la piété routinière de plusieurs, ombrageuse dans ses soupçons, inconsidérément absolue dans son zèle.

En racontant aux confrères de Paris ces laborieux débuts, Ozanam leur décrivait la modestie traditionnelle des séances, l'aveuglement des préventions contraires, les procédés chrétiens par lesquels y répondait cette honnête et pacifique jeunesse : « Nous nous réunissons le mardi soir, à huit heures. Nous avons, comme à Paris, la table, le tapis vert, les deux chandelles, les bons, les vieux habits, etc. Mais la salle est encore peu remplie, la bourse aussi. Nous avons éprouvé les petites contrariétés que nous avions prévues. Des personnes pieuses, même des personnes graves, se sont effrayées; elles ont crié, elles ont dit qu'une cabale de jeunes « Ménai-

siens » qui avaient réussi à imposer M. Lacordaire à l'archevêque de Paris, voulaient s'établir en maîtres à Lyon; qu'ils avaient sollicité toutes les Sœurs de charité de la ville pour obtenir des listes de pauvres; qu'ils étaient au moins trente; qu'il y en avait parmi eux qui n'étaient pas même chrétiens; qu'ils allaient discréditer toutes les autres œuvres, par la mauvaise manière dont ils conduiraient la leur, etc., etc.

« Suivant les avis de notre règlement, nous nous sommes faits bien petits, bien humbles; nous avons protesté de nos intentions inoffensives, de notre respect pour les autres œuvres; et présentement on ne dit plus rien contre nous, sinon que nous ne réussirons pas... J'espère que, malgré les sinistres prophéties, nous réussirons, non par la clandestinité, mais par l'humilité; non par le nombre, mais par l'amour; non par les protections, mais par la grâce de Dieu. »

Plus à l'aise avec Lallier, la verve pittoresque d'Ozanam, dans une lettre intime, se donne carrière au sujet de « ces gros bonnets laïques de l'orthodoxie, Pères de concile en frac et en pantalons à sous-pieds; docteurs infaillibles qui prononcent *ex cathedrâ* entre la poire et le fromage; puritains de la province pour qui tout est pervers de ce qui vient de Paris; doctrinaires irréductibles de qui l'opinion politique constitue le treizième article du symbole, accapareurs de toutes les œuvres dont il leur faut le monopole, etc. Vous ne sauriez croire, mon ami, les mesquineries, les avanies, les vilenies, les arguties et minuties dont ces dignes gens, avec

la meilleure foi du monde, ont usé contre nous. Chaurand et moi, comme principaux fondateurs et directeurs de l'œuvre, nous avons été constamment sur la brèche ; et cette lutte nous fatigue beaucoup. Mais le plus grand mal est qu'il en reste toujours un peu d'aigreur dans l'esprit, et la charité souffre forcément de ces discussions, auxquelles cependant nul ne peut se soustraire, dans l'intérêt du bien et de la vérité. »

Ces plaintes n'étaient pas celles du découragement, la suite du rapport l'atteste : « La conférence, en 1837, a porté le nombre de ses membres à cinquante environ, dont trente-cinq participent assidûment à ses travaux. » Le rapport de décembre disait : « La rigueur de la saison présente nous a fait trouver partout bon accueil et bon secours chez notre chrétienne population lyonnaise ; chez nos pauvres, beaucoup de foi ; et enfin, pour nous-mêmes, des trésors de joie et de résignation. Ainsi, dans ce doux commerce de charité, les avances sont faibles et le bénéfice est grand. »

Mais poursuivons. En considération de l'accroissement de ses membres, et de l'extrême distance qui séparait les divers quartiers de la ville, la conférence avait décidé de se scinder en deux : l'une pour le nord, l'autre pour le midi ; l'une sur la paroisse Saint-Pierre, l'autre sur Saint-François. Soixante-quinze familles étaient visitées. « Une d'elles arrachée au prosélytisme protestant, un enfant baptisé, plusieurs hommes ramenés à la fréquentation des sacrements, permettaient aux confrères de croire que l'assistance de la grâce divine n'avait pas manqué à leurs faibles efforts. »

Mais l'œuvre principale, bien conforme à l'esprit de saint Vincent de Paul, avait été l'institution d'un *Cercle* ou lieu de réunion pour les militaires de la nombreuse garnison de la grande ville. « Un bon prêtre de la Maison des missionnaires diocésains, située au centre de plusieurs casernes, a eu pitié de tant de pauvres âmes oubliées autour de lui, et nous a priés de l'aider pour leur salut. Un local a été choisi. On y a rassemblé une *Bibliothèque* portée à 500 volumes. Dans l'espace de cinq mois, 268 soldats sont venus y puiser l'instruction à des sources saines. Les livres prêtés ont circulé, et plus de mille lecteurs ont recueilli le bienfait de cette institution.

« A la bibliothèque est venue s'adjoindre une *École,* où deux fois la semaine sont données par les confrères des leçons d'écriture, de lecture, de calcul, qui, en multipliant les rapports entre eux et nous, provoquent d'une part des ouvertures confiantes, et de l'autre de salutaires conseils. Enfin, chaque dimanche, une petite réunion, qui s'accroîtra peut-être, se forme pour entendre une instruction du prêtre et faire la prière du soir. » Ozanam en dit les fruits de moralisation et de conversion : « Dans ces communications fréquentes avec le soldat, nous avons beaucoup appris. Jamais nous n'aurions pu croire combien d'excellents cœurs battaient sous l'uniforme, et gardaient encore un tendre attachement à la foi de leur mère et aux exemples de leurs sœurs ! »

Dans sa réponse à Ozanam, M. Bailly disait : « *J'ai remis à* l'Archevêque votre lettre sur l'*œuvre des soldats;* elle l'a touché beaucoup. C'est là une belle

mission. Tâchez de nous écrire avant le 10 décembre où nous nous réunirons. »

Ozanam l'avait fait déjà : « Nous serions heureux de voir s'établir à Paris, puis ailleurs, quelque chose de pareil à ce que nous faisons ici, afin que nos bons soldats, quand ils nous quittent pour quelque autre garnison, puissent être assurés d'y trouver les mêmes secours affectueux. » Et il désigne tel prêtre zélé, vicaire de Sainte-Valère, proche des Invalides, qu'il estime très propre à ce ministère.

Disons tout de suite que le compte rendu de l'année suivante constate un progrès dans chacune des deux conférences et dans leurs institutions annexes. On y a ajouté l'assistance médicale assurée aux malades par de jeunes docteurs de la Société ; la distribution gratuite des remèdes, dans deux pharmacie des quartiers. « Nous espérons qu'en procurant ainsi le bien des corps, il sera possible de multiplier le bien des âmes. On ne sait combien de merveilleuses métamorphoses un médecin pieux peut opérer à un lit de mort! »

Le même rapport relate les fruits de conversions, dus aux instructions du dimanche soir aux soldats. Chez d'autres la semence est jetée, elle germera tôt ou tard. Cela dépend de nous, pour une grande part. « Ah ! s'écrie Ozanam, qui peut dire les résultats que nous pourrions obtenir, si une piété plus vive nous rendait moins inférieurs à notre vocation?... Les catholiques tels quels ne manquent pas, autour de nous ; il en faudrait faire des saints. Et comment faire des saints sans l'être soi-même? Comment prêcher aux malheureux des vertus dont ils sont moins dépourvus que nous? En cela encore, il nous faut reconnaître avec saint Vincent de Paul qu'ils nous

sont supérieurs. « Ces pauvres de Jésus-Christ sont nos seigneurs et nos maîtres, disait le saint, et nous ne sommes pas dignes de leur rendre nos petits services ! »

Mais c'est surtout sur Paris, siège et centre de la Société, que se portait de loin l'incessante et lointaine sollicitude du fondateur absent. S'adressant à Lallier, secrétaire général, le bras droit du vénérable président. Ozanam lui rappelait les obligations de sa charge. Il lui écrit que la première est de relier toutes les conférences entre elles et avec Paris, leur commun foyer de lumière et de chaleur. « C'est peu de croître, il faut en même temps s'unir, et rattacher au centre chacun des points de la circonférence par des rayons continus ! Notre petite Société de Saint-Vincent de Paul est devenue assez considérable pour être regardée comme un fait providentiel, et ce n'est pas pour rien que vous y occupez une place qui a de l'importance. Ne vous y trompez pas, Secrétaire général : vous êtes, après M. Bailly, l'âme de la Société. C'est de vous que dépend l'union des diverses conférences, et de l'union la vigueur et la durée de l'œuvre. »

Ozanam indique un à un les moyens d'y pourvoir : le premier de tous est la *Circulaire* jointe au compte rendu annuel adressé aux conférences. Le compte rendu en dit les œuvres, la circulaire en rappellera l'esprit, les règles, la fin suprême. Ce fut en effet dès l'année 1837, que Lallier inaugura la série des Circulaires du conseil général, lesquelles, par la suite, ont contribué si efficacement à propager le courant de la charité chrétienne jusqu'aux extrémités du monde : « Nous commençons

avec vous, disait la première, un échange de paroles qui nous sera bien doux. Vous le savez : une chose surtout aide et rend fort dans le monde, c'est la pensée qu'on est entouré de conseils et d'exemples. On vit deux fois quand on a des amis ; et les sociétés de charité vivent deux fois, quand elles ont des sœurs. »

En outre de ce premier devoir, le secrétaire général assistera souvent aux assemblées particulières ; il en verra de temps en temps les présidents ; il tiendra la main aux réunions du Conseil de direction ; il stimulera quelquefois le calme trop grand du président général ; il ne négligera pas la correspondance avec les conférences de province ; il pressera l'exactitude de l'envoi de leurs comptes rendus. Puis pour finir : « Maintenant, mon cher ami, je voudrais pour tout au monde m'entretenir de vive voix, pendant deux heures avec vous, et vous communiquer mille de ces choses qui se disent et qui ne s'écrivent pas. »

Il le gourmande parfois : « Prenons garde de ne point nous renfermer dans des habitudes trop restreintes et d'infranchissables limites de nombre de confrères et de durée des séances ! Pourquoi les conférences de Saint-Étienne-du-Mont et de Saint-Sulpice ne peuvent-elles pas dépasser cinquante membres assidus ? Songeons-y. Il vous appartient, par votre ancienneté et votre charge dans la Société, de la ranimer de temps à autre par de nouvelles inspirations de zèle, sans préjudice de l'esprit ancien, greffant le progrès sur la tradition. »

Il le félicite et le remercie souvent : « L'annonce des trois nouvelles réunions entre conférences que vous avez eues à Paris, nous a causé beaucoup de

joie. Ne laissons pas se disperser les éléments de l'union ni se ralentir le mouvement d'attraction qui les rapproche ! Continuez-nous le bienfait de ces Circulaires sur les points les plus capables d'intéresser la société... Si vous saviez de quelle autorité est pour nous une parole arrivée de Paris ! »

Il cherche avec lui le moyen de rattacher entre eux et au centre les jeunes associés que la fin de leurs études a rejetés dans l'isolement de leur ville ou de leur village. « A défaut de conférence, ne pourrait-on pas les unir dans la prière, dans la charité, et l'exercice privé d'œuvres dont ils rendraient compte dans une correspondance que mentionnerait le rapport annuel? Ainsi, il y aurait échange d'idées, de sentiments et de consolations sur tous les points de la France où les fils de Saint-Vincent de Paul seraient disséminés. Ainsi la Conférence de Paris ne serait plus un simple passage de deux ou trois années sans aboutissement, et vous n'auriez plus à gémir sur plus de deux cents associés maintenant perdus. Vous seriez le sommet d'une pyramide à large base qui toucherait aux quatre extrémités du pays. Et la jeunesse française du XIXe siècle aurait élevé un monument agréable aux yeux de Dieu, sur ce sol que la jeunesse du siècle dernier avait si outrageusement profané. »

Ozanam se rend bien compte de la faiblesse des instruments. « Nous ne sommes encore que des apprentis dans cet art divin, écrit-il ailleurs. Espérons qu'un jour nous y deviendrons d'habiles et utiles ouvriers. Alors, sur tous les points où la Providence nous aura placés, nous rivaliserons à qui fera naître le plus de bonheur et le plus de vertu autour de soi. Alors, quand vous nous ferez part de vos succès, nous vous répondrons par les nôtres. Et, de tous les points

de la France, s'élèvera un harmonieux concert de foi et d'amour à la louange de Dieu. »

Ces lettres d'Ozanam ont des post-scriptum réservés à l'ancienne clientèle de sa charité à Paris, celle des enfants particulièrement : « Si vous voyez M. de Kerguelen, chargez-le de dire deux mots d'amitié pour moi aux petits apprentis Marius et Blondeau. »

Mais le principal intérêt duquel il s'entretient avec le cher secrétaire général est la fidélité à l'esprit primitif de la Société, lequel est l'esprit même de saint Vincent de Paul. L'humilité en est la première vertu. Ce qu'il redoute pour elle plus que la contradiction, c'est l'exaltation; ce qu'il lui souhaite par contre est moins la prospérité que l'obscurité dans l'exercice du bien : « J'approuve, lui écrit-il, votre intention de nous entretenir, dans votre prochaine circulaire, de la nécessité pour nous de rester obscurs. Il serait bon de poser d'abord ce principe : que l'humilité est obligatoire pour les associations comme pour les individus, et l'appuyer par l'exemple de saint Vincent de Paul qui réprimanda un prêtre de la Mission pour avoir nommé sa Compagnie : Notre sainte Compagnie! Ainsi ne point se faire voir, mais se laisser voir, telle pourrait être notre formule. »

Ozanam réprouve « cet orgueil collectif qui, s'abritant derrière l'esprit de corps, vient enfler de vaines louanges les rapports sur les hauts faits des conférences et des confrères. Il réprouve les sermons et les sermonnaires qui croient nous servir en nous couronnant de fleurs. Il félicite la Société d'avoir su déconcerter l'envie en se faisant petite : « On nous prophétisait que la publicité serait notre mort; c'est grâce à l'obscurité que nous avons vécu, que nous

avons grandi, que nous avons fait quelque bien, et fait ainsi mentir les prophètes de malheur. »

Que c'était donc bien l'esprit de sagesse que le Seigneur avait départi au jeune Salomon, dont il avait fait le chef de ses jeunes tribus, et qu'il avait préposé à la construction de ce temple de sa charité. Les mêmes lettres disaient : « Les chefs de ces associations devraient être des saints, pour attirer sur elles les grâces de Dieu. C'est pourquoi je me demande souvent comment j'ose bien, moi si faible et si mauvais, demeurer le représentant d'un si grand nombre de bons jeunes gens! » — « Mon cher ami, qui me délivrera de moi-même, si ce n'est Celui à qui nous demandons de nous délivrer du mal? Demandons ensemble, et nous recevrons! — Quant à moi, dit-il, je ne communie jamais sans prier spécialement pour vous. Adieu! nous nous trouverons, je pense, dimanche prochain, au rendez-vous de la Sainte Eucharistie. »

Sur ces entrefaites, fin de 1838, Lallier, ayant à son tour conquis le doctorat, et plaidé quelque peu, quittait Paris pour aller habiter Sens où la fonction de juge suppléant au tribunal, et peu après son mariage avec une personne de cette ville, le fixèrent pour toute sa vie.

Ozanam, de son côté, était depuis une année, lui aussi, à l'exercice de sa profession. C'est au barreau de Lyon que nous le retrouvons.

CHAPITRE XI

LE BARREAU

LA PLAIDOIRIE. — LES ABUS. — SÉVÈRES PRÉVENTIONS. — MORT DU PÈRE. — DEUIL ET LABEURS. — L'ACTION LITTÉRAIRE.

1837.

Dès avant la rentrée de la cour royale de Lyon, Ozanam avait eu soin de se faire inscrire au tableau des avocats : « C'est un acte solennel, comme lui-même écrit le 5 novembre, et tout ce qui est solennel est triste. » Ce qui lui rendait triste ce lien contracté avec sa profession c'était un dernier regard de regret envoyé à une autre, celle de la science et des lettres, à laquelle il avait souri, qui ne lui eût apporté ni plus d'honneurs ni plus de biens, mais dans laquelle l'apôtre de la vérité considérait, par-dessus tout, le meilleur et plus large service de Dieu : « Je souffre, écrit-il au même lieu, d'une incertitude de ma vocation qui me fait voir la poussière et les pierres de toutes les routes de la vie, et les fleurs d'aucune. En particulier, celle du barreau m'apparaît de moins en moins séduisante. »

C'était bien pire encore, aujourd'hui qu'il avait causé avec quelques gens d'affaires de Lyon qui lui

avaient fait toucher de près les misères de l'emploi et les chaînes de la carrière. Ses fluctuations se ressaisirent de lui. Nous n'y reviendrons plus que pour le voir se relever aussitôt par la prière entre les bras de Dieu : « Prions l'un pour l'autre, mon bien cher ami, défions-nous de nos ennuis, de nos tristesses, de nos défiances. Allons simplement où la miséricordieuse Providence nous conduit, contents de voir la pierre où nous devons poser le pied, sans vouloir découvrir toute la suite, et toutes les sinuosités du chemin. »

La fréquentation du Palais n'affaiblit pas, loin de là, la prévention avec laquelle son esprit l'abordait. Certains procédés de plaidoirie lui déplurent. Il écrit : « Il n'est guère de cause, si bonne qu'elle soit, où il n'y ait des torts réciproques et où un plaidoyer loyal n'ait à reconnaître quelque point faible. C'est cependant le contraire qui arrive au tribunal. A entendre l'avocat, son client ne saurait manquer d'avoir raison en toutes ses allégations et prétentions; et l'adversaire, par contre, est nécessairement un drôle !... Ainsi se sont invétérées au barreau des habitudes d'invectives, d'hyperboles et de réticences dont même ses membres les plus respectables donnent l'exemple; et auxquelles il faut s'assujettir! » Le pourra-t-il jamais?

Ailleurs, il se scandalise de voir les affaires pécuniaires se discuter dans des conditions coutumières d'insincérité ou d'outrance : « Il est convenu qu'on doit demander deux cents francs de dommages-intérêts quand on en veut cinquante. Il faut qu'on tonne contre l'adversaire, qu'on le foudroie et qu'on le tienne terrassé, abattu à ses pieds. Que si vous vous exprimez en termes plus raisonnables, c'est une

faiblesse; vous vous avouez vaincu. Les confrères vous en font des reproches; le client se prétend trahi. Et si vous rencontrez dans le monde un des juges qui ont siégé dans l'affaire, il vous dit, en vous abordant : « Mon cher, vous avez été trop timide. » C'est en raison de tout cela qu'il écrit en confidence : « Je ne m'acclimate guère à l'atmosphère de la chicane. »

Sans se poser en censeur ni en réformateur, le jeune homme confie à ses amis que, quant à lui, « il se fera une règle et une habitude de tenir une balance équitable entre l'accusateur et l'accusé, tâchant de justifier le second, sans toutefois exaspérer le premier ». Il ne cherchera pas les affaires. Il ne se mettra pas au service d'un avoué qui lui fournira des dossiers. Lui-même choisira ses causes, pour n'être ainsi l'homme-lige que de la justice seule. C'était de sa part conscience encore plus qu'indépendance et fierté.

Il plaida; une de ses premières plaidoiries témoigna de l'un et de l'autre de ces sentiments élevés. Il avait été chargé d'office de la défense d'un prévenu indigent, trop indigent pour se payer lui-même un défenseur. « L'ami des pauvres, rapporte son frère, mit au service de ce miséreux tout ce qu'il avait de ressources de talent et de sensibilité, avec une sincérité de conviction que trahissait l'émotion de son accent. L'officier du ministère public qui prit ensuite la parole, eut le mauvais goût d'en sourire, représentant ironiquement au novice du Palais qu'en vérité il prenait par trop au sérieux un rôle qui ne lui avait été assigné que pour la forme. Ozanam rougit, non pour lui, mais pour son railleur. Puis, dans une réplique calme, mais forte et fine, il dit combien,

lui, novice fort ingénu il est vrai, s'étonnait d'entendre un magistrat respectable faire si bon marché de la dignité du tribunal. La défense du pauvre ne serait-elle que pure comédie ; et l'exercice de la profession judiciaire que simple jeu d'histrion? » Les juges souriaient sur leurs sièges, témoignant par signes leur approbation. Même l'un d'eux, après l'audience, vint serrer la main du jeune défenseur.

Cette antipathie d'Ozanam pour le barreau expliquera comment, à peine entré, il travaillait déjà à en sortir, en s'ouvrant une porte d'à-côté. Dès le 15 novembre 1836, il en faisait ainsi confidence à M. Janmot : « Je ne trouve ici d'autre carrière que celle du Barreau, et la croyant trop pénible pour moi, j'essaie de m'en préparer une autre à laquelle je me sens mieux disposé : je veux parler de l'enseignement. Il pourrait bien se faire qu'on établît ici des chaires de droit ou de lettres. Je tâcherai de m'y tenir prêt. Pour le moment, je m'occupe de mes thèses pour le doctorat ès lettres, que je n'ai pu passer cette année, faute de temps, et pour lesquelles je retournerai quelques semaines à Paris. »

Le 12 février 1837, ces vues sur une chaire de droit se précisent dans une démarche auprès de M. Jean-Jacques Ampère : « L'année dernière, en quittant Paris, j'eus avec vous un entretien dans lequel je vous fis part de mes répugnances pour l'agitation des affaires, de mes rêves d'études, et de la nécessité morale où j'étais toutefois de me rapprocher de mes parents et de me faire à Lyon une existence occupée. Je vous confiai en même temps l'idée qu'on m'avait suggérée d'obtenir du gouvernement l'établissement d'une chaire de droit com-

mercial à Lyon, et ma nomination à cette chaire. Cette pensée, qui eût été téméraire si elle m'avait été personnelle, avait été conçue et adoptée par plusieurs personnes recommandables de notre ville. Aujourd'hui, les choses semblent approcher de leur accomplissement. La chambre de commerce de Lyon a formé auprès du ministre du commerce une demande qui doit être communiquée au ministre de l'instruction publique. »

Cette demande de la ville et ultérieurement la nomination d'Ozanam à cette chaire, J.-J. Ampère était prié de l'appuyer auprès de qui de droit, comme l'eût fait certainement le grand Ampère, s'il eût vécu un an de plus : « Représentant de son beau génie, ajoutait Frédéric, vous l'êtes aussi pour moi de sa bonté. Je suis, Monsieur, en attendant le nom d'ami que vous m'avez quelquefois donné, votre serviteur tendrement dévoué. »

Mais cette double affaire de la création d'une chaire de droit et de la nomination d'un titulaire devait entraîner de longs délais. Six administrations étaient appelées successivement à formuler leur avis, à son sujet. Bien que fortement poussée à Paris, l'affaire ne devait aboutir qu'au bout de deux années, durant lesquelles Ozanam porta son étude spécialement sur cette branche du droit, pour être en mesure, l'heure venue, de répondre à la confiance de ses concitoyens.

Il continua de plaider, sans s'y complaire davantage. « Ma vie, écrit-il le 10 mars à La Perrière, ma vie se passe entre des études intermittentes et des occupations importunes. Je compte irrévérencieusement, parmi ces dernières, les rares plaidoiries qui me mènent au Palais. »

Un procès de presse intenté à la *Gazette du Lyonnais* pour attaque au gouvernement du roi, lui valut un beau succès d'audience. Il éleva le débat à de hautes considérations historiques, politiques et morales qui le firent apprécier. « On m'a beaucoup complimenté sur mon discours. Mes pauvres paroles ont parfois la fortune d'obtenir des félicitations ; des convictions jamais. » Il perdit son procès. Aux assises, on remarqua les superbes envolées de son éloquence passionnante, parce qu'elle était passionnée. C'était bien d'un orateur : son client fut condamné. A la fin de l'année judiciaire, octobre 1837, il en résumait ainsi le travail et le résultat : « J'ai plaidé cette année environ douze fois; trois fois seulement au civil, où j'ai gagné chaque fois. » C'était d'un vrai juriste. — « Oui, mon ami, sans doute les émotions de la plaidoirie ne sont pas pour moi sans charme; mais les émoluments ne rentrent qu'avec difficulté; et les rapports avec les gens d'affaires sont si pénibles, si humiliants, si injustes que je ne puis m'y plier. »

Un jour même il arriva que, sous l'impression trop vive d'un fait particulier sans doute, il laissa s'échapper de sa plume cette boutade, qui serait injustifiable si elle s'appliquait à l'ensemble de cette cour de Lyon, de mœurs professionnelles de tout temps si honorables : « La justice, mon ami, est le dernier asile moral, le dernier sanctuaire de la société présente. La voir entourée d'immondices est pour moi une cause d'indignation à chaque instant renouvelée. Ce genre de vie m'irrite trop ; je reviens presque toujours du tribunal profondément ulcéré. Je ne puis pas plus me résigner à voir le mal qu'à le souffrir. »

Alors il en revenait finalement aux Lettres qui, son unique amour, étaient aussi sa grande et ultérieure espérance : « Je pense t'avoir déjà dit, poursuit la lettre à Janmot, que l'une de mes thèses pour le doctorat ès lettres est sur la philosophie de Dante, lequel j'admire de plus en plus. Ah ! mon ami, heureux ceux dont la vie peut se consacrer à la recherche du vrai, du bien et du beau, et que n'importune jamais la vulgaire pensée des nécessités de l'existence ! »

Mais c'était à Paris plus qu'à Lyon qu'il savait où trouver les sources de cette indispensable documentation. C'était à Paris aussi qu'il pouvait faire avancer l'affaire de sa chaire commerciale de Lyon. D'ailleurs toutes ses amitiés aussi bien que ses œuvres ne l'y appelaient-elles pas, en passage du moins?

Il s'y rendit, pour trois mois, au printemps de 1837, et il s'y donnait tout entier et délicieusement à ses recherches savantes, lorsque bientôt, coup sur coup, fondirent sur lui des lettres rapides et foudroyantes : « Son père était mourant ! » C'était le 12 mai 1836, que le bon docteur Ozanam, s'étant rendu au chevet de pauvres gens, avait fait, dans leur escalier ébréché, une chute mortelle : quelques heures après, il n'était plus.

Ni télégraphie privée, ni chemin de fer n'existaient alors entre Paris et Lyon. Le 15 mai, Lallier conduisait son ami à la diligence, triste et silencieux, n'osant lui annoncer la mort qu'il venait d'apprendre confidentiellement. Il fallut à Frédéric de trois à quatre journées pour se rendre auprès de sa mère et de ses frères ; et ce ne fut qu'en voyant leurs larmes et en

tombant entre leurs bras qu'il acquit la certitude et comprit toute l'étendue de son malheur.

Sa douleur fut inconsolable. Il la confie à J.-J. Ampère. Il lui rappelle le jour où, un an auparavant, l'ayant reçu dans sa petite chambre d'étudiant, tous deux ensemble avaient pleuré sur la mort du grand Ampère, presque également cher à tous deux. Puis il ajoute : « Aujourd'hui, c'est sur moi que se sont aussi appesanties les sévérités de la Providence. Quand, après une courte absence, je suis arrivé à Lyon, sur une alarmante nouvelle, mon père n'était plus là ; il n'y devait plus être jusqu'à la fin de ma vie. Ceux qui ne l'ont point éprouvé ne peuvent dire quel vide fait la privation d'un tel homme, quand tant d'amour et de respect l'entourait, quand il était réellement parmi les siens la présence visible de la divinité !

« Mon père, il est vrai, reprend-il avec Ampère, n'avait point obtenu dans la science une illustration de premier ordre ; son nom n'était point célèbre dans les lointaines contrées ; mais ses travaux et ses vertus l'avaient fait aimer et estimer de ses collègues et de ses concitoyens au service desquels il est mort. Il ne vous était point connu, mais vous me connaissez, moi son fils ; et si jamais votre bienveillance a trouvé en moi quelque chose qui ne vous déplut point, c'était de lui, de ses conseils, de ses exemples, qu'elle me venait. Ainsi, votre bonne affection m'assure d'avance que, cette année aussi, il y aura eu entre nous communauté d'afflictions : on se trouve presque heureux de ne pas souffrir seul. »

Avec de plus pieux que Jean-Jacques, c'est de la piété de son père qu'il aime à faire mémoire. « Nous éprouvons, mon ami, écrit-il à Curnier, un grand soulagement à penser que la piété de mon père, re-

trempée, depuis ces derniers temps, par un usage plus multiplié des sacrements, les vertus, les travaux, les chagrins, les périls de sa vie, lui ont facilité l'entrée du séjour céleste, et que bientôt, si nous sommes bons, nous le retrouverons au rendez-vous éternel, où ne sera pas la mort. Plus se multiplie dans ce monde invisible le nombre des âmes chères qui nous ont quittés, plus puissante se fait l'attraction qui nous y entraîne. Nous tenons bien moins à la terre quand les racines par lesquelles nous y étions attachés sont brisées par le temps. »

Puis le trait d'union de l'amitié, la prière : « Mais, cher ami, l'amitié ne serait-elle qu'une communauté de chagrins?... C'est devant Dieu que je désire que vous vous souveniez de mes maux et des besoins de ma famille entière. A Dieu, mon cher ami, à Lui seul qui rapproche les distances, console l'absence et sait réunir tôt ou tard ceux qu'il a fait s'aimer. »

Le Dr Ozanam était un de ces hommes sur lesquels seuls repose tout l'édifice domestique; et, lui disparaissant, c'était l'effondrement de tout. De se sentir isolé désormais, le jeune homme se déclare saisi non seulement de douleur, mais de terreur. Il se compare à un enfant qu'on laisse seul soudainement dans une maison vide, et qui, tout effrayé, se met à pleurer, écrasé sous le sentiment de sa solitude et de sa faiblesse : « Il est vrai, dit-il, que ma mère est encore là pour m'encourager de sa présence et me bénir de ses mains; mais abattue, souffrante, me désolant par les inquiétudes que sa santé me donne. » Son frère prêtre et missionnaire était perpétuellement pris par son ministère; son jeune frère Charles n'avait que douze ans : « Et moi-même, écrit Frédéric, que puis-je avec mon caractère irrésolu et craintif? J'ai plus

qu'un autre besoin, non seulement d'avoir beaucoup d'hommes meilleurs que moi autour de moi, mais d'en voir au-dessus de moi. J'ai besoin d'intermédiaires entre ma petitesse et l'immensité de Dieu. » Et il se représente tel qu'un voyageur qui, dans une région orageuse, verrait s'écrouler le toit qui l'abritait, et resterait perdu sous la voûte infinie des cieux.

La charge du règlement des affaires de famille incombait au jeune juriste. Elle fut pénible : « Excepté des querelles entre frères, nous avons eu tous les ennuis d'une succession dans laquelle entre un mineur. » L'inventaire du petit avoir paternel, et la revision des comptes du docteur, lui révéla l'extrême désintéressement de ce grand cœur. « Je lui en dois le témoignage, écrira Ozanam dans ses dernières pages: je constatai là, pièces en main, que le tiers de ses visites étaient faites sans espérance de paiement, pour des indigents reconnus comme tels. »

L'administration du petit patrimoine que Frédéric dut prendre en main, ne tarda pas à lui révéler l'exiguïté d'un revenu insuffisant pour les besoins d'une famille privée du travail de son chef. Qui donc, sinon lui, devra y pourvoir désormais par le sien? Mais de ses sollicitudes, la plus grande était la santé de sa mère. A Henri Pessonneaux, son cousin, il écrit, 19 juin : « Ma bonne mère est toujours bien souffrante ; la tristesse lui dévore le cœur, et un mal de tête intérieur ne la quitte jamais. Cependant sa vertu, pieusement résignée, fait l'admiration de tous ceux qui l'environnent. Heureux l'homme à qui Dieu a donné une sainte mère ! Mais pourquoi faut-il qu'à mesure que l'auréole de sainteté entoure plus brillante cette tête chérie, l'ombre de la mort semble s'en approcher? Pourquoi, dans les langues des hommes, la perfection

est-elle synonyme de la fin?.. Mon cher ami, prie avec moi pour que ma mère me soit conservée ; qu'elle soit conservée à mes frères, qui ont tant besoin d'elle ; pour que cette maison que tu as connue heureuse et pleine d'amour ne soit pas désolée, remplie de deuil, donnée en spectacle comme un exemple des vicissitudes humaines ; devenue un scandale pour les impies qui, en voyant traiter si durement les familles chrétiennes, se demandent insolemment où est le Dieu en qui elles avaient espéré : *Ubi est Deus eorum?*

« Pour moi, ajoute le chrétien, c'est toujours en lui que j'espère ; et, jusqu'à présent, je suis résolu de suivre les indications qu'il me donne dans les circonstances si mêlées de ma vie ! »

Une des conséquences de la mort de son père était de le fixer indéfiniment à Lyon, auprès de cette mère, à côté de ce jeune frère, en sa qualité de tuteur et de soutien de famille. Mais encore fallait-il que sa position lui donnât le moyen de l'être.

Le travail de ses plaidoiries était presque improductif : dans une lettre, il se déclare réduit à escompter le prix d'une leçon « que lui demandent trois jeunes gens qui se trouvent trop grands seigneurs pour aller s'asseoir sur les bancs de l'école ». Il se montre, dans l'intimité, aux prises avec ce qu'il appelle *Res angusta domûs*. Une seule ressource lui restait : « Auprès de ma mère et de mes frères, la chaire de droit commercial, à Lyon, pourrait seule me donner une position sûre, honorable, paisible. » C'est dans cette vue qu'il multiplie auprès des diverses administrations, les démarches et les visites. Mais c'est de Dieu seul qu'il en attend le succès, et c'est à sa volonté de Père qu'il s'en remet : « Pour le reste, en tout ceci je me

tiens passif. J'éprouve une sorte de respect religieux, peut-être superstitieux, pour l'incertitude actuelle de ma destinée. Je m'en suis remis aux soins de la Providence, je crains d'y mettre la main. »

Cette main de la Providence à laquelle il s'attachait, il apprenait de plus à la baiser et l'adorer. Le 5 octobre de cette année 1837, se trouvant à Pierre-Bénite, près Lyon, après avoir déversé son cœur plein de larmes dans celui de Lallier, il termine sa lettre par le récit d'un entretien qu'il venait d'avoir avec un homme de Dieu, et le rappel que le prêtre lui a fait d'une parole de l'Évangile qui l'a stupéfié et remonté du même coup.

« ... Vous voyez, mon ami, dit-il, que ma vie n'est pas semée de roses. Or, un des jours derniers, poursuivi par des images noires, l'esprit bouleversé par la méditation prolongée de mes misères intérieures ou extérieures, la tête en feu, réduit à une absolue impossibilité de penser et d'agir, je ne vis plus qu'un remède à l'excès de mon mal : le recours au médecin, au médecin, veux-je dire, qui a le secret des infirmités morales et qui a le dépôt du baume de la grâce divine. »

Quel était ce prêtre de Lyon? Il ne le nomme pas. « Après que, continue-t-il, j'eus exposé avec une énergie qui, en ces occasions, m'est peu commune, le sujet de mes tristesses à l'homme charitable que j'appelle « mon père », que pensez-vous qu'il me répondit? Il me répondit par ces mots de l'Apôtre : *Gaudete in Domino semper*. N'est-ce pas là pourtant une étrange parole? Voilà un pauvre homme qui vient d'avoir le plus grand des malheurs, dans l'ordre des choses spirituelles, celui d'offenser Dieu; le plus grand des malheurs dans l'ordre des choses de

la nature, celui de devenir orphelin. Il a une mère âgée et malade dont il épie tous les mouvements, tous les regards, tous les traits chaque jour, pour savoir combien de temps encore il la conservera. Il se voit détaché, par l'absence ou la mort, de plusieurs amis auxquels il est tendrement uni; et d'autres séparations encore plus douloureuses le menacent. Il est, de plus, dans toutes les angoisses d'une destinée indécise; accablé de sollicitudes et d'affaires dont les plus heureuses ne laissent pas de le froisser. S'il se replie sur lui-même, il se trouve rempli de faiblesses, d'imperfections, de défauts; et ces humiliations et souffrances secrètes ne sont pas les moins pénibles de toutes. Et l'on vient lui dire, non point de se résigner, non de se consoler, mais de se réjouir : *Gaudete semper!* Il faut bien toute l'audace, toute la pieuse insolence du christianisme pour parler de la sorte. Et cependant le christianisme a raison! »

Le dernier mot de cette lettre adressée à Lallier est l'encouragement mutuel à la force dans la confiance et le travail. « Aidons-nous, mon cher ami, de conseils et d'exemples. Tâchons que notre confiance en la grâce égale notre défiance de la nature. Faisons-nous forts même contre la douleur, car la maladie de ce siècle est la faiblesse. Songeons que nous avons déjà vécu plus du tiers de notre existence probable; que nous avons vécu par le bienfait des autres, et qu'il en faut vivre le reste pour le bien des autres. Faisons ce bien, tel qu'il s'offre à nous, sans reculer jamais. »

La force pour souffrir, la force pour agir; la souffrance et l'action; la souffrance intérieure et la souffrance au dehors; l'action charitable et l'action littéraire; celle qui soulage et qui console, celle qui

rayonne et éclaire, et qui de Lyon se porte à Paris et au delà : Telle est la vie d'Ozanam dans les premières années de son établissement chez lui.

Nous pouvons nous le représenter tel que le montrent ses lettres, seul dans cette maison où le retiennent tout le jour moins ses occupations que les soins et les adoucissements qu'il apporte à la santé comme à l'affliction de sa mère. « Je demeure seul auprès d'elle. Mon jeune frère est à son collège; les missions continuelles de mon frère aîné le tiennent éloigné, et peut-être les desseins de Dieu sur lui l'entraîneront-ils encore plus loin de moi? La décadence des forces de ma pauvre mère me fait assister tous les jours au plus douloureux des spectacles. En même temps que se perd sa vue, s'affaiblit son énergie morale. Sa sensibilité s'accroît avec les tristesses intimes, qu'on devine aisément dans une âme comme la sienne. Et c'est ainsi qu'au lieu de trouver en elle l'appui qui m'est nécessaire à cette époque de ma vie, il faut que je la soutienne de la parole comme du bras ! »

La solitude l'écrase : « C'est surtout la communication des sentiments et des idées qui me manque ; c'est la sympathie, l'encouragement intellectuel, l'assistance morale; ce sont les offices intimes de l'amitié dont la rareté me fait souffrir. Je les rencontre pourtant, mais moins fréquents qu'il ne faudrait, dans notre Société de Saint-Vincent de Paul. Ces soirées hebdomadaires sont une des plus grandes consolations que la Providence m'ait laissées. Particulièrement mes rapports avec Chaurand, Arthaud, La Perrière, me rappellent mes meilleurs jours de Paris. Nos œuvres se soutiennent; mais si elles s'accroissent c'est comme l'alluvion, *Incrementum latens.*

A l'action charitable, Ozanam pressait Lallier de joindre l'action littéraire, par la publication de ses travaux d'Économie sociale, accueillis avec faveur dans la presse catholique. Lallier, auditeur assidu, comme Ozanam, des cours d'Économie de M. de Coux, était demeuré un des disciples les plus forts et les plus écoutés de son école ; il ne cessa de faire de cette science auxiliaire du droit l'objet de ses études et méditations, durant sa vie entière. Ozanam lui avait écrit, dès 1837 : « N'enfouissez pas le talent du Père de famille. Vous vous devez aux jeunes hommes de votre génération qui ont reçu les promesses de vos premiers succès. Vous vous devez à vos amis qui comptent beaucoup sur vous, pour les aider à se conserver croyants et bons dans un siècle dangereux. »

Lui-même lui en donnait l'exemple, et il nous reste à nommer les travaux apologétiques de cette période lyonnaise, écrits sur de graves questions de droit public, auprès du fauteuil de sa mère endeuillée, et desquels il disait à Henri Pessonneaux, 13 juin 1837 : « En attendant qu'aboutisse ma candidature à la chaire de Droit commercial, je n'abandonne point les travaux littéraires, qui sont pour moi certainement une des plus salutaires consolations terrestres. » Quant aux consolations célestes, nous venons de les voir.

Des biens de l'Église : tel est le titre et le sujet d'une étude en quatre articles, devenus ensuite quatre chapitres d'une savante brochure sur la propriété ecclésiastique. On y voit, fortement prouvé, que l'origine en est sacrée, la possession intangible, l'usage bienfaisant; et que la déprédation qu'en a faite la Révolution française est chose non seulement cri-

minelle et odieuse, mais antipolitique, antisociale, antihumanitaire au premier chef. Il y a bien des pages de cet écrit qui seraient à relire aujourd'hui.

Une autre étude, publiée d'abord par l'*Univers* septembre et octobre 1837, sous le titre d'*Origines du Droit français*, était une vigoureuse critique d'une publication de M. Michelet sur ce même objet. Michelet avait émis cette paradoxale idée que c'était le droit romain, épuré, vulgarisé, intronisé par le stoïcisme, qui avait préparé les voies au christianisme. L'erreur était grossière. Le droit romain est dur, le stoïcisme est dur. C'est inversement le christianisme qui, par infiltrations constatées dès le premier siècle, avait pénétré, imprégné le despotisme de l'un, l'orgueilleux égoïsme de l'autre, de l'esprit de justice et de charité de l'Évangile. Telle est la thèse d'Ozanam, reprise bientôt par M. Troplong, justifiée ici par une érudition qui étonne et éblouit dans un si jeune auteur.

Mais le Michelet qu'il réfute, celui de 1837, n'était pas alors cet esprit débridé que fera plus tard écumer le nom seul de l'Église. Le récent étudiant de la Sorbonne déclare qu'il n'a pu oublier les jours où, au pied de la chaire de ce prestigieux charmeur, il mêlait ses applaudissements à ceux de ses camarades. « Il nous était impossible, écrit-il, de contempler sans émotion ce front que le travail a sillonné de rides, et ces cheveux qui ont blanchi avant l'âge. Toujours nous nous souviendrons d'un jour où, assis sur les bancs de la Sorbonne, nous entendions sa parole vibrante nous raconter la vie et la mort de Jeanne d'Arc, avec des accents qui nous faisaient verser des larmes. »

Est-ce tout? A cette sympathie littéraire se super-

posait chez Ozanam une pitié compatissante mêlée de quelque espérance de retour. « Il s'intéressait à cette âme », dit-il. C'était ce même homme que, dans une de ses leçons, il avait entendu saluer la croix du Colisée : « Cette croix chaque jour plus salutaire, n'est-ce pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu. Mais, je vous prie, oh! dites-le moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel? » Il l'avait entendu rappeler « l'émotion de nos fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et leur doux reproche maternel » ; et puis se dire à lui-même : « L'esprit reste ferme, mais le cœur est bien triste ! » Or, depuis ce jour, Ozanam l'avait plaint, dit-il, de porter, sans pouvoir la secouer encore, cette robe de Nessus du doute qui lui arrachait ces cris douloureux; et, dans tout cela, sa candeur saluait « un sentiment qui ressemblait à l'esprit de retour ». Son espérance, cette fois, fut cruellement trompée ; mais que son erreur est noble et sa pitié touchante !

La controverse catholique ne le trouvait pas désarmé. Il arrivait parfois que des pasteurs protestants de Lyon venaient discuter avec ce jeune et savant champion de l'Église romaine. Mme Ozanam aimait à raconter comment l'un d'eux retint un jour son fils, quatre heures durant, sur un passage de la Bible, dont l'interprétation les divisait. Le ministre alléguait le texte d'une traduction française, faite en 1700 par le savant protestant David Martin. Ozanam lui opposait le texte latin de la Vulgate qui s'autorise du nom de saint Jérôme, son auteur, et de la déclaration du concile de Trente qui l'a reconnu comme authentique, et adopté. L'autre se rabattit sur le texte grec des Septante, que Jérôme, prétendait-il, avait mal

compris et traduit. Ozanam prit aussitôt sur sa table la Bible grecque, qu'il ouvrit au texte discuté, l'expliquant mot à mot, et démontrant que saint Jérôme l'avait interprété dans son sens vrai. Le ministre crut se tirer d'affaire en répliquant que le grec lui-même n'était, après tout, qu'une traduction. — « Il est vrai, dit Ozanam, reportons-nous donc ensemble à l'hébreu, s'il vous plaît. » La Bible hébraïque était là, et le texte original en fut exhibé et traduit littéralement. Le téméraire controversiste n'en fut pas peu embarrassé, car il dut confesser qu'il ne savait pas l'hébreu. Sur quoi il battit en retraite, promettant de revenir, après qu'il se serait renseigné auprès de spécialistes éminents. — « Nous ne l'avons jamais revu! » ajoutait, non sans fierté, la mère d'Ozanam.

Vingt ans auparavant la ville de Lyon avait vu naître humblement son œuvre de la *Propagation de la foi,* sœur aînée et semblable de la *Société de Saint-Vincent de Paul.* Son conseil général demanda à Ozanam de prendre en main la rédaction des comptes rendus de ses *Annales.* Impossible de refuser, tant l'insistance était vive, et tant, d'autre part, l'attrait était grand! Ozanam s'y dévoua pendant huit ans de sa vie.

Son premier article fut une *Notice historique* sur les origines de l'œuvre, 1839, et son extension dans les deux mondes. Ce tableau fait revivre l'esprit et les ardeurs de ce petit cénacle lyonnais, où de saintes femmes inspirées d'En-Haut priaient à côté de s apôtres. L'historien disait leurs noms; et il montrait là aussi, dans cette nouvelle Pentecôte, le souffle impétueux de l'Esprit-Saint, renversant tous les obstacles, embrasant tous les cœurs, opérant des miracles et faisant de quelques faibles créatures les instruments de ses

conquêtes : « Il semble que ce vent impétueux recommence à souffler sur le monde chrétien. Les vocations se manifestent plus nombreuses. Le sacerdoce et les ordres religieux ressentent un entraînement irrésistible vers ces combats héroïques, qui étonnent la mollesse de nos jours. En quel temps trouva-t-on plus facilement des hommes disposés à aller chercher des âmes jusqu'aux extrémités du monde, que les deniers nécessaires pour payer leur passage sur le pont d'un navire, ou leur pain sous la tente?... Songeons-y, et si quelquefois nous étions tentés de nous reposer dans la jouissance égoïste des bienfaits de la civilisation catholique, rappelons-nous ces multitudes innombrables qui ignorent encore la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Dans un autre de ses comptes rendus annuels, 1840, Ozanam formule son invitation aux associés, dans ces grandes images que lui prêtent l'Église et l'Évangile: « Vieux chrétiens d'Europe, engagés déjà dans de pieuses fondations qu'ont englouties les tempêtes de notre temps, venez prendre place dans celle-ci. Vous êtes les parrains naturels de ces peuples enfants qui attendent le baptême. L'eau sainte est préparée: l'Église se tient debout, le livre des Évangiles et le flambeau dans les mains. Hâtez-vous vers ce rendez-vous sacré où le laïque se trouve associé au prêtre dans l'œuvre de la rédemption universelle. Amenez-leur ce prêtre dont vous êtes auprès d'eux les humbles auxiliaires, comme ces obscurs disciples qui portaient devant le Maître les corbeilles du pain miraculeux, ou comme l'inconnue qui essuya son visage baigné de sang, ou le Cyrénéen qui partagea et allégea le fardeau de sa croix, sur le chemin du Calvaire. »

C'était dans un langage semblable, mais plus ardent encore, qu'Ozanam, en ces mêmes temps, fin de 1837, animait la jeunesse catholique de Paris à la défense de l'Église persécutée par l'étroit Évangélisme prussien. On venait de voir le gouvernement du roi Guillaume III faire arrêter de nuit, dans son propre palais, puis emprisonner dans la forteresse de Minden, l'archevêque de Cologne, Mgr de Droste Wischering, du chef de sa fidélité aux lois canoniques dans la célébration des mariages mixtes entre catholiques et protestants. C'était le grand événement d'alors. Le pape avait fulminé, et l'opinion européenne était soulevée. « N'allez-vous rien faire, à Paris ? écrit Ozanam à Lallier, 7 février 1838. J'aurais voulu, sur cette affaire de Cologne, une manifestation de la jeunesse parisienne. Vous rappelez-vous le jour où Lacordaire demandait à Dieu de nous donner des saints? On vous donne des Thomas de Cantorbéry, et vous ne les saluez pas d'un cri d'admiration ! Il me semble pourtant qu'à ce coup les Sarrasins du rationalisme nous avaient fait la partie belle, et que c'était bien l'occasion de crier : « Dieu le veut ! »

« — Mais à quoi bon? dira-t-on. D'abord à entretenir la chaleur des convictions dans la jeunesse catholique. Je sais bien sans doute, mon ami, que ni l'Archevêque, ni l'Église, ni Dieu n'ont besoin de nos suffrages... Mais, tout serviteurs inutiles que nous sommes, il ne nous est pas permis d'être des serviteurs oisifs. A toutes les grandes œuvres qui peuvent se faire sans nous, malheur à nous si nous n'y coopérons pas! Quand le Sauveur mourut sur le Calvaire, il pouvait avoir à ses ordres plus de douze légions d'anges, et il n'en voulut pas. Il voulut bien cependant que Simon le Cyrénéen, un homme obscur, por-

tât sa croix et contribuât ainsi à la grande merveille de la rédemption universelle. »

Que n'était-il à Paris?... Après cette vive sortie contre l'ennemi du dehors, Ozanam se hâta de rentrer dans sa solitude studieuse, absorbé désormais tout entier par une seule chose urgente : son doctorat ès lettres, et la rédaction immédiate de sa thèse : *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle.*

CHAPITRE XII

LE DOCTORAT ÈS LETTRES

« DANTE ET LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE ». — SOUTENANCE DE LA THÈSE. — MORT DE SA MÈRE.

1839.

Le voyage d'Italie de 1833, et le séjour à Florence qui l'avait couronné, avait mis Ozanam en présence de Dante. Mais la figure du grand poète n'était encore pour lui qu'une de ces choses entrevues qu'il éprouvait le besoin et le désir de revoir et d'approcher. Ainsi s'en exprimait-il dans une lettre, deux ans après son retour :

« Nous ne pouvons passer nulle part, sans y laisser quelques lambeaux de nos affections, comme les agneaux qui laissent leur laine aux épines. Durant le court voyage que je fis, il y a deux ans, en Italie, j'éprouvai bien cette fatalité de notre nature. Toutes ces belles choses que j'y contemplai me causèrent moins de joie à la première vue que de tristesse au départ. J'entrai à Rome en bâillant, j'en sortis les larmes aux yeux. Rome, Florence, Lorette, Milan, Gênes, tous ces endroits ont gardé quelque chose de moi-même; et toutes les fois que j'y songe,

il me semble que je dois y retourner prendre ce quelque chose qui est resté. »

Une de ces choses entrevues par lui, mais non encore expliquées, est la grande place qu'occupait dans la mémoire, non seulement de la patrie italienne, mais de l'Église même, ce Dante dont il a vu la tête, couronnée de laurier par le pinceau de Raphaël, émerger du sein de l'assemblée des pontifes et des docteurs, dans son célèbre tableau de la *Dispute du Saint-Sacrement*.

« Lorsque, écrit-il, réalisant un pèlerinage souvent rêvé, on est allé visiter Rome, et qu'on a monté, avec le frémissement d'une curiosité pieuse, le grand escalier du Vatican, après avoir parcouru les merveilles de tous les âges et de tous les pays du monde, réunies dans l'hospitalité de cette magnifique demeure, on arrive en un lieu qui peut être appelé le sanctuaire de l'art chrétien : ce sont les *Chambres* de Raphaël.

« Le peintre y retraça, dans une série de fresques historiques et symboliques, les grandeurs et les bienfaits du catholicisme. Parmi ces fresques, il en est une où l'œil se suspend avec plus d'amour, soit à cause de la magnificence du sujet, soit à cause du bonheur de l'exécution. Le Saint Sacrement y est représenté sur un autel, élevé entre le ciel et la terre. Le ciel qui s'ouvre laisse voir dans ses splendeurs la Trinité divine, les anges et les saints; tandis que la terre est couronnée d'une nombreuse assemblée de pontifes et de docteurs. Au milieu de l'un des groupes, on distingue une figure remarquable par l'originalité de son caractère, la tête ceinte, non d'une tiare et d'une mitre, mais d'une guirlande de laurier. Et, si l'on recueille ses souvenirs, sous ces traits

puissants et graves, on reconnaît Dante Alighieri.

« Alors on se demande de quel droit l'image du poète a été introduite parmi celles des vénérables témoins et défenseurs de la foi en ce divin Mystère, peinte sous l'œil des papes, et dans la cidatelle même de l'orthodoxie ? »

Cette question, une fois soulevée dans l'esprit d'Ozanam, ne lui laissa plus de repos, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé sa réponse explicite dans la vie et les œuvres du grand Florentin. Dante et lui faisaient alliance ce jour-là.

Une étude littéraire, philosophique, historique, qui plongerait l'écrivain en plein moyen âge, avec ses croyances, ses saints, ses institutions, ses mœurs, sa poésie, ses arts, n'était pas pour déplaire à un jeune et passionné disciple de cette école archaïque de 1830 qui, avec Montalembert, Rio, Overbeck, Victor Hugo, en ressuscitait partout les monuments oubliés ou méprisés, ou même mutilés. Du moyen âge, Ozanam écrivait poétiquement à Janmot que « ces temps lointains lui faisaient l'effet de ces îles enchantées dont parlent les poètes, où l'on cueille des fruits et où l'on se désaltère à des fleuves qui font oublier la patrie, captivé qu'on se sent par le charme des faits, des légendes, des traditions, et retenu par l'opulente richesse des monuments.

« Pour moi, ajoute-il, je sais que mes études sur Dante m'ont fait éprouver quelque chose de pareil à mon voyage de Rome. Cette servitude douce et volontaire qui enchaîne l'âme parmi les ruines, la fait se complaire aussi au milieu des souvenirs. Et que sont des souvenirs, sinon d'autres ruines plus tristes, et en même temps plus attachantes, que celles que le lierre et la mousse recouvrent? Et n'est-il pas

aussi pieux de s'arrêter aux légendes et aux traditions de nos pères, que de s'asseoir sur les débris des aqueducs et des temples dont l'antiquité a semé le sol? »

Ce n'était là encore que l'attrait intellectuel. Plus grand était pour Ozanam l'intérêt religieux d'une étude qui allait lui offrir une large et belle matière à l'exposition doctrinale et historique de l'action de l'Église catholique à travers les âges obscurs qu'il se proposait d'éclairer de la vraie lumière. C'est ce qui le décida tout d'abord, comme il l'écrivait à Janmot dès novembre 1836 : « Je crois t'avoir déjà dit que l'une de mes thèses est sur la philosophie de Dante. Cela m'a conduit à une longue étude de ce poète. J'étudie aussi son époque; et, m'efforçant de creuser un peu dans quelques-unes des questions obscures qui s'y rencontrent, je ne puis me lasser d'admirer l'action des papes au moyen âge. » Voilà pour l'histoire.

Mais, dans le poème de Dante, ce qu'il y avait de moins observé jusqu'alors, c'était sa philosophie. Et, dans le moyen âge, ce qu'il a de plus négligé, dédaigné et conséquemment ignoré, même des catholiques, c'est cette philosophie scolastique tenue pour abstruse, abstraite, aride, vide, et d'une subtilité qui touche à la puérilité. Or cette philosophie, la voici chez Dante déployée dans toute sa largeur et hauteur : vaste système d'idées embrassant dans son sein toutes les connaissances soit divines, soit humaines; philosophie aboutissant à la théologie; sagesse de la nature appelant la sagesse de la grâce et la sagesse de la gloire; chaîne serrée et sublime allant de la terre au ciel et reliant le temps à l'éternité.

Telle est sa grandeur, telle aussi sa splendeur chez Dante. Là le système immense s'est épanoui en un poème. L'idée s'est manifestée sous des symboles, incarnée dans de vivantes personnalités. La pensée s'est revêtue des plus riches couleurs de la nature créée, reflet de la nature incréée. Et nous voici en présence de la chose la plus rare : une philosophie poétique et populaire et une poésie philosophique et savante; une philosophie ailée et une poésie armée. Elle s'exprimera chez Dante, dans la langue la plus mélodieuse de l'Europe, laquelle est aussi l'idiome populaire que comprennent les femmes et les enfants; ses leçons sont des chants. Dégagée des formules des écoles, elle aime, chez Dante, à se mêler aux plus doux mystères du cœur, aux plus bruyantes luttes de la place publique. Ainsi présentée par son chantre, elle nous reconciliera avec ceux qui en furent les maîtres : et les noms d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, redeviendront de beaux noms.

« Alors il faudra bien confesser, conclut Ozanam, que l'on savait déjà l'art de penser, dans ce temps où l'on savait encore croire et prier. Nous rendrons hommage à cette belle adolescence de l'humanité chrétienne, vers laquelle, en nos jours de son orageuse virilité, nous avons besoin de reporter nos regards.

« Enfin, dit-il, un autre sentiment nous a soutenu pendant que nous avons recueilli les faits et les idées qu'on va lire : celui de la piété filiale. C'étaient pour nous quelques fleurs de plus à répandre sur les tombes de nos pères, qui furent bons et grands; quelques grains d'encens de plus a offrir sur les autels de Celui qui les fit bons et grands pour ses desseins. »

« Franchissant les limites de l'espace et du temps, pour entrer dans le triple royaume dont la mort ouvre les portes, l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, Dante place d'abord la scène de son poème dans l'infini. » Il est vrai, mais l'action du poème est humaine. Non, nul de nous ne visita jamais, autrement que dans ses méditations, ce triple lieu du remords et de la damnation, du repentir et de l'expiation, de la miséricorde et de la félicité éternelle. Mais derrière cette fiction, sous les voiles symboliques et le langage souvent apocalyptique dans lesquels la pensée de Dante s'enveloppe, une grande réalité palpite au cœur de ce poème, c'est l'homme exprimé dans sa vie morale tout entière. Le mystère de l'âme humaine avec ses aspirations, ses luttes, ses défaillances, ses défaites, ses retours, ses divins secours et ses fins éternelles, tel est le spectacle intime qui se dégage de cette prodigieuse surcharge d'incidents, d'épisodes, de descriptions, de dissertations sans fin qui menacent de le faire perdre de vue, mais qui finalement se coordonnent néanmoins à cette psychologie, comme à l'objet central qui les relie et leur confère ou restitue leur unité.

Toutefois, l'homme en scène ici n'est pas l'homme abstrait et imaginaire d'une fiction romanesque. Ce poème est une histoire, histoire vécue, et vécue par celui-là même qui l'a écrite. Le poète ne s'est penché sur ces abîmes du mal et de la douleur, de l'expiation et du pardon, de la rédemption et de l'espérance, que pour se remémorer à lui-même, après les jours de l'égarement, le retour à cette paix perdue dans le péché, redemandée au repentir, retrouvée aux pieds du Christ miséricordieux, et dans

laquelle va le réintégrer à jamais cette messagère descendue du ciel et dont le nom aimé implique déjà l'idée de la béatitude.

La vie du Dante, qui fait le sujet d'un des chapitres d'Ozanam, nous le représente d'abord épris, dès sa jeunesse, du plus pur idéal vivant d'innocence et de beauté, dans la personne d'une enfant qui symbolise pour lui la vertu, et qui la lui inspire : « C'était, écrit Ozanam, des rêves célestes où Béatrix se montrait radieuse; c'était un désir inexprimable et timide de se trouver sur son passage; c'était un salut d'elle, une inclination de sa tête, en quoi il avait mis tout son bonheur ; c'étaient des craintes et des espérances, qui exerçaient, épuraient sa sensibilité jusqu'à une extrême délicatesse, et le dégageaient peu à peu des habitudes et des sollicitudes vulgaires. — Plus tard, c'était assez de la pensée et du regard de Béatrix pour rendre au jeune Florentin l'énergie du bien et le réduire à l'impuissance du mal. Entourée de ses compagnes, elle se montrait à lui comme une immortelle descendue parmi les femmes d'ici-bas pour honorer leur faiblesse et protéger leur vertu. Agenouillée au pied des autels, il la voyait, ceinte de l'auréole, associée au bienfaisant pouvoir des bienheureux, médiatrice pour les pécheurs, et il sentait la prière plus confiante et plus facile couler alors de ses lèvres. — Quand la noble femme traversait les rues de la cité, écrit-il encore, ceux dont elle approchait étaient saisis d'un sentiment si honnête, qu'ils n'osaient lever les yeux. Elle s'enveloppait de son humilité et de sa pudeur comme d'un voile, paraissant ne pas s'apercevoir de ces attentions. Et quand elle avait passé, plusieurs s'écriaient en se retirant :

« Celle-ci n'est point une femme, mais un des plus beaux anges du ciel. »

Plus tard, — c'est la seconde phase de cette vie, la mauvaise, — Dante, surtout durant les années de son exil, n'ayant plus la tutelle de la présence de Béatrix, tombe dans le vice et s'y plonge. Il l'a confessé dans son poème. Arrivé au sommet du Purgatoire, il se représente abattu, confondu, contrit, devant cette Béatrix qui se fait reconnaître, et à laquelle, de ce lieu haut, il fait dire de lui, en présence de l'assemblée des anges et des saints : « Cet homme tomba si bas, que déjà tous les moyens de salut étaient impuissants, excepté de lui faire voir le peuple des damnés. Et voilà pourquoi je suis venue à lui jusqu'à la porte des morts, avec mes prières et mes pleurs. » Pendant qu'elle parle ainsi, le grand accusé se représente « humilié, pleurant, la tête basse, tel qu'un petit enfant qu'on châtie, et qui reconnaît ses torts. »

C'était peu. Au grand jubilé de la fin du siècle dont il a dépeint les splendeurs, Dante se rendit à Rome ; et là, agenouillé sous la toute-puissance de la main qui ouvre ou ferme le royaume des cieux, il reçut pieusement l'absolution de ses fautes. Il se complaît à décrire un par un, dans son poème, les actes ou parties de ce sacrement de la pénitence, comme autant de degrés qu'il a montés tour à tour. La Dame du ciel lui avait dit : « Allez, la porte est là : *Andante là, quivi è la porta!* » C'était la porte du pardon. Béatrix ne quittera plus Dante qu'elle ne l'ait introduit dans le paradis.

C'est là qu'aboutit, dans le poème, le triple pèlerinage d'outre-tombe. C'est dans la pénitence et la grâce de Dieu que Dante termina son orageuse exis-

tence, demandant, près d'expirer, à revêtir la coule des Frères Mineurs de Ravenne.

Qu'est-ce donc, au fond, que ce poème dans sa raison d'être, sa trame, et tout le dessein de l'auteur? Le poème de l'expiation et de la Rédemption.

C'est parce qu'il en est ainsi que l'apôtre l'a aimé, qu'il en a fait le sujet de sa thèse d'abord, de son enseignement ensuite; et il est certain qu'en effet personne n'a plus que lui contribué à tirer Dante de l'oubli et du dédain où l'avaient laissé, en France, les trois siècles précédents. Il faut bien reconnaître aussi que ce poème étrange présente tant d'obscurités mêlées à de sublimes beautés, qu'il ne faut pas s'étonner des dédains ou antipathies qu'il a subies longtemps, en particulier de la part du goût français. C'est le caractère de l'art au moyen âge d'être simultanément enfantin et sublime; et il en est de la *Divine Comédie* comme des portiques et du pourtour de ces cathédrales, où se mêlent aux figures inspirées et auréolées des anges et des saints les monstruosités et les brutales grossièretés des chapiteaux ou des gargouilles.

D'autre part, Ozanam n'a-t-il pas exagéré le rôle du symbolisme dans son interprétation du grand œuvre dantesque? Puis s'il est vrai, très vrai, que Dante a su mettre dans une belle lumière la philosophie chrétienne qui fut celle de son siècle, est-ce une raison pour faire de lui un rival de Platon et d'Aristote et un précurseur de Bacon, de Descartes et de Leibnitz? Dante avait-il vu, ou même entrevu tout cela? s'est-on demandé. Et le jeune philosophe ne prêtait-il pas à son héros l'étendue des connaissances et la largeur d'esprit dont le ciel l'avait doué lui-même?

Dans l'ordre politique, Ozanam découvre dans le

fier patriote florentin un tenant et un prophète de la démocratie. Ne cède-t-il pas en cela aux tendances et préoccupations personnelles de son propre esprit? Quoi qu'il en soit, qu'on n'aille pas confondre la démocratie guelfe et catholique de Dante avec la démocratie des « sans Dieu, ni maître », de nos jours. Ozanam vient protester ici avec sa plus éloquente énergie : « Dante, lui, ne divinisa pas l'humanité, en la représentant suffisante à soi-même, sans autre lumière que sa raison, sans autre règle que son vouloir. Il ne l'enferma pas dans le cercle vicieux de ses destinées terrestres. Il ne plaça l'humanité ni si haut ni si bas. Il vit qu'elle n'est point tout entière dans ce monde, et il lui donne rendez-vous dans l'autre, où il attend les générations avec la balance du jugement dernier. Appuyé sur la vérité qu'elles durent croire, et sur la justice qu'elles durent servir, il pèse leurs œuvres au poids de l'éternité. Il leur montre à droite et à gauche la place que leur ont faite leurs vertus ou leurs crimes; et la multitude, à sa voix, se divise et s'écoule par la porte des enfers ou par les chemins des cieux. Ainsi, avec la pensée des destinées éternelles, la moralité rentre dans l'histoire; l'humanité, humiliée sous la loi de la mort, se relève par la loi du devoir; et, si on lui refuse les honneurs d'une orgueilleuse apothéose, on la sauve aussi de l'opprobre d'un fatalisme brutal. »

Une grave question se posait, laquelle Ozanam ne pouvait laisser sans réponse. Ce Dante, qu'il nous représente comme un des fidèles organes de l'orthodoxie catholique romaine, n'aurait-il pas été, au contraire, par ses invectives contre Rome et les papes de son temps, un des précurseurs et promoteurs de la Réforme? C'était l'interprétation de la critique

protestante. Dans un chapitre de sa thèse sur *l'orthodoxie de Dante*, Ozanam venge victorieusement le poète de la prétention hérétique de ceux qui s'empressaient trop de saluer en lui un ancêtre. Il ne dissimule pas les emportements aveugles de l'exilé contre ceux qu'il croit être les ennemis de sa patrie. Mais de son orthodoxie, quand même, il prend à témoin toute la vie de l'homme, toutes les pages du poète qu'il vient de citer mille fois. Puis il dit : « S'il est vrai que Dante ait poursuivi de ses invectives la cour romaine et les souverains pontifes, versant l'injure sur la tête de ceux dont il eût dû baiser les pieds; si, par entraînement de parti, il répéta contre les papes les calomnies des révoltés, s'il apprécia mal la piété de saint Célestin, le zèle impétueux de Boniface VIII, la science de Jean XXII, ce fut imprudence et colère, ce fut erreur et faute, ce ne fut pas hérésie. Ce même Boniface VIII qu'il a immolé à ses vengeances de poète, vient-il à tomber, victime auguste, aux mains des séides de Philippe le Bel, Dante ne voit plus en lui que le vicaire et l'image du Christ une seconde fois crucifié. S'il stigmatise durement le péché dans la personne d'un homme, il s'incline avec respect sous la puissance du grand-prêtre. Pour lui, le pape est toujours Pierre tenant en mains les clés du royaume des cieux; et le Saint-Siège romain, le fondement sur lequel Dieu fait reposer les destinées du monde. La papauté est une monarchie de droit divin, à laquelle l'autre monarchie doit un respect filial. La véritable Rome, dit le poète, est celle dont le Christ est romain : *Quella Roma, onde Cristo è romano*. Cette Église romaine, épouse, interprète, secrétaire de Jésus-Christ, est incapable de mensonge et d'erreur. Dante lui reconnaît la sou-

verainеté des consciences ; il décrit avec complaisance l'économie du sacrement de pénitence ; il ne doute ni de la valeur de l'excommunication, ni de la légitimité des indulgences, ni du mérite de œuvres satisfactoires. Il ne se lasse point de recommander aux suffrages des vivants les âmes souffrantes; il met sa confiance dans l'intercession de la Vierge Marie et des saints. Les ordres religieux sont célébrés par lui dans cet incomparable saint François d'Assise : « Assise où naquit un soleil pour éclairer le monde, comme l'autre soleil semble naître quelquefois des bouches du Gange. » Tel aussi saint Dominique, ce défenseur officiel de l'orthodoxie, qu'il nomme « l'amant jaloux de la foi chrétienne, plein de douceur pour ses disciples, redoutable à ses ennemis... »

Dante raconte comment sur le seuil du Paradis, avant de l'y admettre, saint Pierre lui fit passer un examen en règle sur les fondements et les principaux articles de la foi ; et il déclare que le Prince des apôtres eut de ses réponses un tel contentement, qu'il l'embrassa trois fois.

Enfin celui dont le protestantisme voudrait faire un hérétique, laissa à la postérité, comme legs testamentaire, un hymne à la Vierge où il offrait les larmes de son cœur comme rançon des mauvais jours qu'il avait vécus : *O madre di virtute, tu del ciel donna e del mondo superna,* etc. C'est un des plus beaux hommages que la Mère de Dieu ait reçu de ses fidèles.

La thèse d'Ozanam fut engendrée et nourrie dans la douleur. A Paris, il lui avait fallu lui frayer un passage à travers les épines de ses études de droit, et la défendre contre l'assiégement perpétuel des réunions, des harangues, des visites et des journaux. De retour

à Lyon, il avait espéré trouver à son foyer la paix avec des loisirs. Même il s'était flatté que la province sauvegarderait mieux à sa pensée et à son style son cachet propre et personnel que ne ferait la promiscuité littéraire de Paris. Il écrit de Lyon : « Je crois que, pour qui serait plus fort de constitution intellectuelle, mieux fourni d'études antérieures, ce labeur solitaire aurait son avantage : il conserverait une originalité qui se perd dans l'espèce de contagion de style où l'on est exposé à Paris... L'esprit se polit mieux parmi vous, Parisiens, mais c'est à la condition de s'user. »

D'autre part si Lyon était la solitude recueillie, c'était en même temps l'absence de documents et de renseignements : « La bibliothèque municipale est pauvre de littérature étrangère. De conseillers, je n'ai que mon vieux et fidèle maître de philosophie, M. l'abbé Noirot. » Et puis sa mère malade, les affaires de la famille, la poursuite de sa candidature à la chaire de droit, et les études préparatoires à cet enseignement hypothétique et éventuel... Alors pourquoi Dante, cette thèse, ce doctorat, ces lettres ? « Plusieurs fois, je me suis demandé si je tiens par autre chose que par l'amour-propre à cette plume ingrate, que peut-être je ferais mieux de briser. » Mais non : c'était un outil utile au service de Dieu.

Le 17 mai, c'en était fait. Dante était expédié vers cette Sorbonne où Lallier était prié de l'introduire auprès de M. Le Clerc, « bien que la Sorbonne ne fût pas un lieu étranger pour le vieux poète, disait l'auteur à son ami. Il est constant qu'en son vivant, vers l'an de grâce 1230, Dante alla passer quelque temps à Paris ; il assistait même aux leçons d'un nommé Sigier — le Cousin d'alors — dans la rue du Fouarre. Mais il m'est

avis que la capitale a changé quelque peu, depuis ce temps-là ; que d'ailleurs le poète est devenu fort vieux, et verrait malaisément à s'y conduire. Ajoutez que la Sorbonne d'à présent ressemble peu à celle de saint Louis ; et que Dante courrait risque de se présenter gauchement, s'il était seul, à la porte de M. Leclerc, qui n'est pas un saint Thomas d'Aquin ».

Il n'était que trop vrai. Mais, du moins, M. le doyen aimait-il Dante, pour cette raison que Dante lui était redevable d'une notice sur son maître Sigier, *Sigieri*, insérée au tome XXI de l'*Histoire littéraire de France*. Il s'éprit donc pour cette thèse où il était nommé ; et, avec une particulière bienveillance, il suggéra à Ozanam des améliorations, qui nécessairement entraînaient un délai. Ce ne devait pas être le dernier.

Pour sa mère et pour lui Ozanam avait loué, dans l'été de 1838, « une délicieuse petite maison à l'île Barbe ». C'est là qu'il faut nous le représenter soutenant de son bras sa mère chancelante et presque aveugle, dans de courtes promenades et de longues séances au bord de la Saône, tandis que sa pensée s'en allait avec Dante, de Virgile à Béatrix, et des cercles de l'*Inferno* aux visions de la rose vivante des élus du *Paradis*. Il y conviait ses amis, il y appelait Lallier avec insistance. « A votre retour de Rouen, laissez-vous descendre le long de cette belle Saône jusqu'à cette île Barbe que je vous ai montrée. Là, dans une petite maison que nous avons louée, il y aurait assez de place pour vous bien recevoir, comme il y a dans toute ma famille assez d'amitié pour se réjouir longtemps de votre venue. Vous savez qu'un peu plus loin, là où cette même rivière va perdre sa couleur et son nom, une autre hospitalité, non moins ancienne, vous attendrait. Ainsi

balancé au doux courant des eaux, entre nos demeures et nos affections, salué par d'autres qui vous aiment ici, accueilli dans nos Conférences par ceux mêmes qui ne vous connaissent pas, vous passeriez parmi nous quelques jours; et je vous reconduirais ensuite, heureux de prolonger notre rapprochement jusque dans cette capitale qui vous a fasciné et qui vous retient, en dépit de nos désirs. »

Ce n'était pas seulement pour le plaisir de l'amitié qu'Ozanam appelait son ami près de lui, mais encore et beaucoup dans l'intérêt de la charité pour leur œuvre commune de Saint-Vincent de Paul. Ces deux Conférences de Lyon qu'il voulait présenter à Lallier, nous sont déjà connues : nous en reparlerons encore... La seule histoire complète et fidèle d'Ozanam, si cela était possible, serait celle où les mêmes pages montreraient le même homme faisant marcher en même temps sa vie de science et de charité, de docteur et d'apôtre, de fils et d'ami, par ces mêmes sentiers arrosés de sueurs et de larmes qui y sont les traces laissées par le Dieu de la croix.

Ce fut le 7 janvier 1839, après plusieurs mois passés à Paris pour l'impression et la dernière correction de ses thèses, qu'Ozanam en fit la soutenance solennelle. Le sujet de la thèse latine était : « *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu;* de la fréquente fiction de la descente des héros aux enfers chez les poètes de l'antiquité. » Elle était dédiée à son père[1]. La thèse française avait pour titre : *De la Divine Comédie et de la Philosophie*

1. Paris, chez Bailly, 1839. Avec la dédicace suivante : *D. O. M. — Et memoriæ æternæ — Patris amantissimi — Joannis Antonii Francisci Ozanam, — Christiana fides, pauperum caritate publicæ*

de Dante. Elle était dédiée à M. de Lamartine, à M. Ampère fils, et à M. Noirot, son ancien professeur de philosophie.

Cette soutenance fut entourée d'une pompe inaccoutumée. Outre un public très nombreux, pressé dans l'amphithéâtre, parmi lesquels beaucoup d'étudiants, neuf professeurs siégeaient au bureau : c'était la Faculté au complet : le doyen M. Le Clerc président, MM. Saint-Marc-Girardin, Jouffroy, Damiron, Guignaut, Patin, Lacretelle et Fauriel. MM. Cousin et Villemain, qui, depuis 1830, ne faisaient plus de cours, vinrent prendre place parmi les juges, tous renommés, quelques-uns illustres. C'était un jury exceptionnel.

Le candidat qu'ils avaient devant eux était un jeune homme d'une extrême modestie, très défiant de lui-même; mais il n'était pas timide, ni craintif, dès qu'il se savait dans le vrai, avec le devoir de le défendre. Les difficultés d'une interpellation ou d'un examen, les émotions de la parole publique qu'il ressentait avec une extrême vivacité, aiguisaient et aiguillonnaient ses facultés, loin de les émousser; et nous venons de l'entendre avouer à un ami que, bien plus que la parole écrite, la parole parlée, le son d'une âme avait la puissance de le soulever et de l'inspirer : c'était un orateur.

M. de Lacretelle, que, malgré son grand âge, on continuait d'appeler Lacretelle le Jeune, professeur d'histoire à la Faculté depuis 1809, était au nombre des examinateurs. Il avait alors 74 ans, et il ne résigna sa chaire qu'à 87 ans. Il posa à Ozanam

utilitatis studio commendatisimi — Filius mærens. — Humanarum disciplinarum quarum semina ab eo susceperat — fructus nimium seros. — D. D. D.

cette question : « Quels ont été, au XVIe siècle, les maîtres de la langue et de la littérature française ? » Le candidat, dans sa réponse, plaça en tête saint François de Sales; puis, par ordre de date, avec leur caractère divers, Rabelais, Michel Montaigne, Charron, Étienne Pasquier, etc. Tout aussitôt, le vieux professeur, qui n'avait probablement jamais lu saint François de Sales, se récria sur la primauté donnée à cet évêque. Ozanam apporta ses raisons. M. de Lacretelle multiplia les objections, aussitôt relevées par le brillant argumentateur bien armé. La lutte s'échauffait. Elle s'engagea à fond sur les convictions et les mérites de cet évêque savoyard, homme d'Église et de lettres. C'était amener Frédéric sur ses meilleures positions : philologie et philosophie tour à tour; doctrine et littérature. Puis origines de notre langue : ses oscillations au XVe siècle, ses sources dans les idiomes grec, latin, germanique, et leur primitive dérivation des langues orientales : tout fut exploité par le candidat avec une force de dialectique et un bonheur de citations qui tournèrent au triomphe de l'évêque de Genève. Le vieux professeur aux abois s'arrêta *ex abrupto*, n'ayant plus à invoquer de l'assistance, toute conquise au jeune lutteur, autre chose que le respect dû à ses cheveux blancs.

Mais le grand succès de la journée fut l'argumentation sur *Dante* et sa philosophie. Ozanam fut débordant sur ce sujet de six années de ses méditations. Un moment, il s'éleva si haut et fut si beau, qu'interrompant la discussion, M. Cousin s'écria : « Ah! Monsieur Ozanam, on n'est pas plus éloquent que cela! » A ces paroles, la salle répondit par un tonnerre d'applaudissements. « C'était plus qu'un succès, c'était une révélation », dit le Père Lacordaire.

La sombre figure du Dante qu'il avait évoquée du XIIIe siècle, avec sa triple auréole de poète, de docteur et de proscrit, avait elle-même éveillé son génie. La Sorbonne n'avait pas le souvenir d'un examen aussi glorieux.

Mais les lettres d'Ozanam n'en disent pas un mot. Lui-même disparut silencieusement le lendemain. La santé de sa mère le rappelait.

Disons tout de suite que la réponse d'Ozanam à tant d'applaudissements fut de s'efforcer de faire mieux encore, en donnant à sa thèse sa forme définitive, dans un livre plus complet sous ce titre plus large : *Dante ou la Philosophie catholique au XIIIe siècle* : « Ma thèse sur Dante est devenue un volume, écrit-il à un ami. Et si je ne m'arrête, je crains qu'elle n'en devienne deux. Vous reconnaissez là votre homme. » Quand le livre parut, il eut bientôt une traduction anglaise, une traduction allemande, et quatre traductions italiennes à la fois.

L'éclat de ce succès eut immédiatement sa répercussion dans l'opinion lyonnaise. Dès les premiers jours de février, le conseil municipal, à une majorité de 24 voix sur 36, nommait Ozanam professeur de droit commercial. Il ne manquait plus à cette nomination que d'être confirmée par M. le ministre de l'instruction publique. C'était M. Cousin. Encore sous l'impression de la thèse et de la parole qu'il avait applaudie, lui-même s'était empressé d'offrir au nouveau docteur ès lettres la chaire de philosophie du collège d'Orléans. Ozanam avait donc l'option entre l'un et l'autre poste. « Ici même, à Lyon, écrit-il, on s'accordait à croire que mes véritables intérêts d'avenir étaient sur les bords de la Loire. Pour moi, j'avoue que j'étais flatté de cette perspective d'une car-

rière exclusivement intellectuelle, d'une existence désormais départagée et plus paisible, enfin du voisinage de Paris. Mais j'y voyais par contre une plus grande dépendance, l'isolement dans une ville inconnue; et, par-dessus tout, la nécessité d'abandonner ma mère dix mois de l'année, au péril d'une surprise comme celle du 12 mai 1837. J'ai donc répondu à M. Cousin, qu'en le remerciant de la chaire de philosophie d'Orléans, je me trouvais néanmoins obligé, par mes devoirs de famille, d'opter pour la chaire de Lyon. »

Hélas! cette mère ne lui était plus laissée que pour peu de jours. En août, Ozanam avait dû se rendre et rester quelque temps à Paris pour ces dernières affaires, lorsque à son retour, 14, il la trouva aux prises avec une crise violente qui la brisa. Elle était condamnée sans espoir. Il en fut ainsi jusqu'au 14 octobre, qui fut son dernier jour. « Cette longue maladie, raconte-t-il à Lallier, m'avait fait redouter qu'en éteignant peu à peu ses facultés mentales, elle ne déshonorât le sacrifice suprême avant de le consommer. Cette épreuve lui fut épargnée. Aux derniers moments, l'énergie intérieure s'est ranimée; et le Christ, en descendant pour la dernière fois dans le cœur de sa bien-aimée servante, lui donna la force des suprêmes combats.

« Elle demeura, trois jours à peu près, calme, sereine, murmurant des prières, et répondant par quelques mots d'ineffable bonté maternelle à nos caresses et à nos soins. Enfin vint la nuit fatale. C'était moi qui veillais; je suggérai, en pleurant, à cette pauvre mère, les actes de foi, d'espérance et de charité, qu'elle m'avait fait bégayer autrefois tout petit. Vers une heure, de nouveaux symptômes m'ef-

frayèrent; j'appelai mon frère aîné qui reposait dans la chambre voisine. Charles nous entendit et se leva : les domestiques accoururent. Nous nous agenouillâmes autour du lit. Alphonse fit les déchirantes prières, auxquelles nous repliquions avec des sanglots. Tous les secours que la religion réserve pour cette heure solennelle, l'absolution, les indulgences, furent encore une fois appliquées. Le souvenir d'une vie immaculée, les bonnes œuvres qui, trop multipliées et trop fatigantes, en avaient hâté le terme; trois fils conservés dans la foi au milieu d'une époque si orageuse, et réunis là par une coïncidence presque providentielle; et puis enfin les espérances déjà prochaines de l'heureuse immortalité : toutes ces circonstances semblaient rassemblées pour adoucir l'horreur, pour éclairer les ténèbres du trépas. Point de convulsions ni d'agonie, mais un sommeil qui laissait sa figure presque souriante; un souffle léger, qui allait s'affaiblissant : un instant vint où il s'éteignit, nous nous relevâmes orphelins... Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!

« Cette chère mémoire ne nous abandonnera point. Dans ma solitude actuelle, la pensée de cette auguste scène me revient pour me soutenir, pour me relever. Considérant combien courte est la vie, combien peu éloignée sera sans doute la réunion de ceux que sépare la mort, je sens s'évanouir les tentations de l'amour-propre et les mauvais instincts de la chair. Tous mes désirs se confondent en un seul : mourir comme ma mère! »

Mme Ozanam, comme son mari, était morte au service des pauvres, elle leur avait voué tout son temps, depuis que ses fils n'avaient plus besoin d'elle. Comme

l'édification de Frédéric avait été de trouver, dans les papiers de son père, que le tiers de ses malades était soigné par lui gratuitement, ce lui en fut une semblable de trouver dans les papiers de sa mère des notes, pour les instructions religieuses et autres qu'elle donnait à l'Association des Ouvrières veilleuses des malades pauvres, dont elle était la présidente et le modèle.

Ozanam voyait maintenant « réunis en Dieu, dans un même bonheur, écrit-il, celui et celle qu'il avait vus unis ici-bas dans les mêmes travaux et les mêmes afflictions! Puissé-je, dit-il, continuer avec eux par la pensée, par la foi, par la vertu, cet entretien que rien ne saurait interrompre; et puisse-t-il n'y avoir rien de changé dans la famille que deux saints de plus! »

Mais il n'a plus la douceur de sa présence sensible qui lui était comme celle de la divinité. Il s'en plaint à un autre ami, M. Reverdy : « Quelle perte pour les intérêts religieux de mon âme! Douces exhortations, puissants exemples, ferveur qui réchauffait mon cœur tiède, encouragements qui relevaient mes forces! Et puis, elle dont les premiers enseignements m'avaient donné la foi, était la vivante représentation de la sainte Église, une mère aussi. Parfois je crois me sentir à peu près tel que les disciples après l'ascension du Sauveur : quelque chose de la divinité s'est retiré d'auprès de moi... Oh! demandez pour moi au Seigneur qu'il m'envoie, comme à ses disciples orphelins, l'Esprit qui console, le Paraclet. Je n'ai pas comme eux une mission extraordinaire à remplir, et je ne désire pas les dons miraculeux qu'il leur prodigua. Je voudrais seulement obtenir la force d'achever mon pèlerinage de quelques années, peut-

être de quelques jours, et pour finir enfin comme a fini ma sainte mère. »

En réalité, elle ne le quitta plus. La pensée de cette mère lui devint comme une sorte de conversation habituelle de son âme avec cette âme. Deux ans après, 31 janvier 1842, consolant son ami Falconnet frappé d'un deuil pareil, il lui faisait confidence de cette habitude de société spirituelle. Cette lettre est admirable :

« Après ce coup de la mort où, dans l'excès de ma douleur, toute pensée de consolation me semblait impossible, injurieuse même à sa mémoire, d'autres jours sont venus et j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul. Alors quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi. C'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté. C'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible. C'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et, de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère, ainsi, quand un souffle rechauffant ranimait mes forces, quand une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

« Aujourd'hui encore j'éprouve toujours ceci. Il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle était là, à mes côtés. Il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien ; et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés ; quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois,

si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir, au pied du crucifix.

« Enfin souvent — je ne le dirais à personne, mais à toi je puis le dire — lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur, comme tant de fois elle le suivit, porté en viatique, dans d'indigentes maisons. Et alors, j'ai la ferme croyance de la présence réelle de ma mère auprès de moi. »

Cette admirable lettre se termine par l'assurance qu'il est encore l'objet de sa sollicitude dans le ciel. « Mais pour les mères est-il ici-bas une autre gloire que leurs enfants, un autre bonheur que le nôtre ? Et le ciel même, qu'est-il pour elles, si nous n'y sommes pas? Je suis donc très persuadé que nous les occupons encore, qu'elles vivent pour nous, là comme ici. Qu'elles n'ont pas changé, sinon pour une plus grande puissance et un plus grand amour. »

CHAPITRE XIII

LE COURS DE DROIT COMMERCIAL
LA VOCATION

LE CLOITRE OU LE SIÈCLE ? — LE PÈRE LACORDAIRE. — DROIT COMMERCIAL. — L'AGRÉGATION ÈS LETTRES.

1839-1840.

Au lendemain de la mort de sa mère, nous voyons Ozanam comme étourdi de ce coup, chanceler dans ses projets, désorienté dans ses voies. Il regarde derrière lui. Depuis cinq ou six années, il n'a cessé de marcher de déceptions en déceptions ; et aujourd'hui, c'est au moment où il vient de toucher enfin un but désiré, qu'il n'y trouve plus personne de ceux qui le lui faisaient désirable. Où Dieu le mène-t-il donc? Que veut-il de lui? C'est alors que se dresse devant lui, sublime, mais anxieuse et torturante, la question vitale de sa vocation : Dieu sera-t-il servi par moi dans le cloître ou dans le siècle ? Entendons-le là-dessus dans ses lettres :

« Au moment de choisir un état, écrivait-il, voyant mes parents jeunes encore, j'avais accepté pour leur complaire la carrière du barreau. A peine

avais-je pris mes grades que mon pauvre père me manque et ne peut jouir du fruit de ses sacrifices. Je tente alors une nouvelle carrière pour répondre aux nécessités pécuniaires de ma mère que je ne puis quitter ; et, lorsque après deux ans j'obtiens ma nomination, ma mère n'est plus là pour profiter de ce que j'ai fait pour elle. En vérité, ce double et sévère désappointement me consterne, renverse tous mes desseins, et me jette à l'égard de ma vocation dans des incertitudes douloureuses dont je n'aperçois pas le terme. »

Dix mois devaient s'écouler encore entre sa nomination officielle à la chaire de droit commercial et l'ouverture du cours en décembre 1839. Dans cet intervalle, des sollicitations et des offres lui parvenaient de Paris. Montalembert l'eût voulu attacher à la rédaction de l'*Univers religieux*, qui sombrait alors sur l'écueil de ses dettes. Ozanam abhorrait de s'enchaîner à ce qu'il appelait « la glèbe du journalisme ». Montalembert insista : « Je vous en supplie, donnez-nous donc du moins quelques fragments de vos travaux, quelques éclats du monument que vous sculptez. Je vous demande ce service comme à un ami et à un frère d'armes sur la sympathie duquel je compte, comme vous devez compter sur moi. Adieu. Je laisse cette pensée à votre conscience et à votre cœur. »

C'est pareillement d'écrire que, vers le même temps, Lacordaire imposera le devoir à son jeune ami. « Il faut se garder de quitter la plume. Sans doute, c'est un rude métier que celui d'écrire ; mais la presse est devenue trop puissante pour y abandonner son poste. Écrivons, non pour la gloire, mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume. Quand personne ne nous lirait plus dans cent ans, qu'importe ? La goutte

d'eau qui aborde à la mer n en a pas moins contribué à faire le fleuve, et le fleuve ne meurt pas... Pour vous, rien, dans ce que vous avez publié, ne doit décourager votre plume. Vous avez un style qui a du nerf, de l'éclat, et une érudition qui appuie bien. Je vous engage fort à travailler ; et, si j'étais le directeur de votre conscience, je vous en ferais une obligation ».

Ozanam écrira donc. Il prêtera à la presse catholique une collaboration du moins intermittente. C'est dans ce temps qu'il publia dans l'*Univers* sur le *Protestantisme dans ses rapports avec la liberté*, une série d'articles démontrant que le protestantisme était, de fait et de droit, au bas service du despotisme oppresseur des consciences, là où elles n'étaient pas défendues par l'indépendance de leur foi catholique. Or c'était au moment où l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne venait d'émouvoir non seulement les rives du Rhin, mais toute l'Europe politique. Et Ozanam avait beau jeu pour démontrer, par un fait nouveau, l'alliance oppressive de l'hérésie et de la tyrannie contre l'Église, seule mère et gardienne de la vraie liberté.

Ozanam professera. Il est maintenant à la préparation pressante de son cours de droit commercial, et il rêve déjà d'agrandir, par des études plus générales, la sphère de cet enseignement. « Si Dieu me prête vie et courage, écrit-il, et qu'il me fixe par une vocation définitive dans ces fonctions juridiques, je croirai bien faire en mettant mes travaux personnels en harmonie avec mes devoirs publics. Une *Philosophie* et une *Histoire du droit* traitées au point de vue chrétien, me sembleraient remplir une lacune bien vaste de la science, et suffiraient à utiliser

les années que je puis avoir à passer sur la terre. »

Mais suffiraient-elles, ces études littéraires, philosophiques et jurisprudentielles, à remplir la vie et le cœur de l'homme qui, dans la même lettre, assigne pour devoir à la jeunesse la régénération du pays, la réconciliation des classes, le règne de la justice et de la charité du Christ dans le monde? L'enseignement du droit commercial, même christianisé, surélevé et amplifié, pouvait-il se promettre ces aboutissements?

Or Ozanam se sentait appelé à l'apostolat, par toutes les voix intérieures de la nature et de la grâce. C'était notoirement un orateur de race. Il possédait à un haut degré le don de la parole; et sa parole parlée était reconnue plus entraînante encore que sa parole écrite. Sa vraie place était non le barreau, mais la tribune ou la chaire; mais combien plus la chaire, puisque sa parole, même laïque, avait déjà le son de la parole sacrée! C'était surtout, par la grâce de Dieu, un apôtre; il en avait le zèle conquérant, l'ardeur, la charité, la tendresse. Il brûlait d'un égal désir de prêcher la vérité et de sauver les âmes.

Aussi lui semblait-il qu'une vocation supérieure du ciel se faisait entendre à lui-même. En outre de ce que nous venons de dire, elle lui venait de sa piété, de son tendre amour de Jésus-Christ et de son désir de le mieux imiter dans un état de perfection. Elle lui venait aussi de la profonde pureté de sa vie entière, et du sentiment élevé qu'il avait d'une telle intégrité virginale dans un jeune homme. Ainsi, peu de mois auparavant, en écrit-il à Lallier, pour le dissuader de se marier prématurément. Lallier avait un an de moins que lui : « Mon ami, pour vous dire ma pensée toute entière, la virginité n'est-elle une

vertu que pour les filles d'Ève? N'est-ce pas elle, au contraire, qui fait une des principales gloires de l'humanité du Sauveur? N'est-ce pas elle qu'il chérit surtout dans son Disciple bien-aimé? N'est-ce pas la plus belle fleur qui soit cultivée dans le jardin de l'Église? N'éprouvez-vous pas de la peine à la laisser flétrir avant l'heure du midi? Et ne seriez-vous pas heureux de l'emporter au ciel avec vous, si vous y étiez appelé pendant ces années qui précèdent la maturité parfaite? »

En 1837, lorsque déjà s'agite la question de sa nomination à la chaire de droit, il y prépose pour lui-même la question préalable de sa vie dans le monde ou ailleurs : « Il me semble, écrit-il le 5 octobre, que le succès heureux ou malheureux de cette affaire décidera si je demeurerai dans le monde ou si j'en sortirai, quand les événements me rendront libre? Vous apercevez là quelle est la témérité de mes rêveries et sur quel terrain sacré elles osent se porter! Mais, en vérité, j'envie le sort de ceux qui se dévouent entièrement à Dieu et à l'humanité. »

Mais vers quel ordre religieux se portait cette sainte envie? Les circonstances fixèrent la direction de la boussole. Le 9 février 1839, l'abbé Lacordaire fit savoir de Paris à Ozanam la nouvelle de sa détermination d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il lui annonçait la date de son départ pour Rome, et de son arrivée et arrêt à Lyon, où il le priait de retenir les places à la diligence pour lui et deux de ses compagnons : « C'est le jeudi 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, que nous quitterons Paris. Par conséquent nous serons à Lyon, le dimanche 10. Ce serait donc mardi 12, que nous embarquerions pour Milan par les diligences Bonafous; au nombre de trois, pas

davantage. Je serai ravi de vous revoir, vous et tous vos amis; et j'espère que vous nous aiderez à faire les pèlerinages que tout fervent catholique ne doit pas omettre à Lyon. »

Le voyage de l'abbé Lacordaire à Rome avait été précédé de son *Mémoire sur le Rétablissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs* en France, qui avait été aussi une voix d'éveil à l'esprit d'Ozanam. Ce rétablissement était une reviviscence de ce moyen âge, de ce XIIIe siècle, qu'Ozanam venait de glorifier. Pendant ses années d'étudiant à Paris, l'abbé Lacordaire n'avait pas été seulement un des enthousiasmes, mais une des tendresses de sa vie. Il l'appelait « le Pierre l'Ermite » de la nouvelle croisade religieuse. Aussi s'empressa-t-il de convoquer autour de lui la jeunesse des conférences de Lyon, pour entendre cette voix éloquente, et cela peut-être, hélas! pour la dernière fois.

« Ce fut une solennelle et touchante réunion, rapporte un témoin. Lacordaire lui-même était vivement ému, et son émotion inspira son discours. Il parla cependant avec beaucoup de simplicité et de familiarité, comme un frère s'adressant à des frères. Il expliqua le but de son œuvre trop peu comprise. Il parla de saint Dominique et de l'apostolat de ces Frères Prêcheurs dont il allait embrasser la Règle. Il insista sur la nécessité de rappeler les ordres religieux en France. Mais surtout il exprima son amitié pour les membres de cette Société de Saint-Vincent de Paul qu'il avait vue naître; et il finit en demandant leurs prières pour lui et pour ses jeunes compagnons qu'il avait, disait-on, arrachés au carbonarisme. Hippolyte Requedat, l'un d'eux, était là à côté de lui. De telles paroles, un tel spectacle, ne devaient jamais sortir du cœur

de cette assemblée de jeunes hommes; et presque tous les yeux étaient humides de larmes. »

Dans le cœur d'Ozanam cette entrevue et entretien laissa un trait de lumière. Peu de temps après son arrivée à Rome, le Frère Lacordaire, alors revêtu de l'habit de Saint-Dominique, écrivit à son jeune ami une lettre remplie d'agrément où il lui faisait part du bon accueil du saint Père, du bonheur de sa vocation et de sa vie nouvelle; mais sans aucune allusion à la possibilité d'une grâce pareille pour son correspondant. Cette discrétion le servit bien. Le 26 août, Ozanam, encore alors au chevet de sa mère, terminait sa réponse au grand novice romain par des ouvertures telles que celles-ci : « Je sens plus que jamais le besoin d'une direction spirituelle qui supplée à ma faiblesse et qui me décharge de ma responsabilité. Et, pour parler à cœur ouvert, déjà plus d'une fois, quand je vois la maladie de ma mère faire de désolants progrès, et quand la possibilité d'une perte si terrible se présente à mon esprit, je ne vois plus de raisons pour me retenir dans une position que le devoir seul m'a fait solliciter. Alors l'incertitude de ma vocation se reproduit plus inquiétante que jamais. C'est ce mal intérieur, dont je souffre depuis longtemps, que je recommande à vos charitables prières; car, si Dieu voulait bien m'appeler à lui, je ne vois pas de milice dans laquelle il me fût plus doux de le servir que celle où vous êtes engagé. » Sur quoi il se disait « désireux de connaître d'avance la règle des Frères Prêcheurs, pour l'aider, avec le conseil de son confesseur, à prendre un parti à cet égard ».

Dans une réponse du 2 octobre, Lacordaire, à défaut du texte de la Règle, en faisait connaître à son ami l'esprit et le but : la *prédication* et la *science divine*,

les moyens : la *prière,* la *mortification des sens, l'étude;* le tout en peu de mots : « Une semaine passée avec nous, quand nous aurons un noviciat, vous mettra plus au courant que dix volumes. » De la pleine observance à laquelle il s'était prescrit de se conformer, lui et ses frères, il dit : « Quand nous nous faisons moines, c'est avec l'intention de l'être jusqu'au cou. » Et tout se terminait ainsi : « Je vous embrasse cordialement, avec un grand désir de vous appeler un jour mon frère et mon père. »

C'était douze jours seulement avant la mort de Mme Ozanam que cette réponse était écrite. J'en trouve la brève mention dans trois lignes d'une lettre du 12 octobre, où, après avoir dit que « cette mort le jetait dans des incertitudes douloureuses à l'égard de sa vocation », Ozanam ajoute simplement : « Avant-hier, une lettre de l'abbé Lacordaire m'est arrivée. Il est toujours content de l'ordre de Saint-Dominique, toujours rempli de magnifiques espérances. »

Après cela, il nous faut descendre deux mois plus bas, jusqu'à Noël, pour retrouver, mais, cette fois, sous une forme dubitative et très atténuée, une nouvelle mention de cette perspective de vie religieuse. Ces lignes sont adressées à Lallier : « L'abbé Lacordaire sera de retour en France dans quelques mois ; et alors si d'anciennes velléités se changent en vocation réelle, j'essaierai d'y correspondre. Ma perplexité est très grande. »

Enfin, pour la dernière fois, au printemps suivant : « Je veux attendre. Je dois bien à la mémoire de ma pauvre mère une année tranquille de deuil. J'aurai le temps de voir revenir de Rome l'abbé Lacordaire, et de mieux m'assurer si la divine Providence ne voudrait pas m'ouvrir les portes de l'ordre de

Saint-Dominique? D'ici là je voudrais, par une conduite plus religieuse, par des habitudes plus austères, conquérir quelque droit aux lumières d'En-Haut, quelque empire sur les passions d'ici-bas. Je convie mes amis à m'aider de leurs prières dans ces grandes et décisives circonstances. »

Au bout de l'année de deuil qu'il s'était réservée, la réflexion, les événements, l'assurance que lui donna l'abbé Noirot qu'il n'était pas fait pour la vie monastique, et le sentiment d'une grande mission laïque personnelle à remplir décidèrent Ozanam à rester dans le siècle. Entre plusieurs raisons d'ordre privé et domestique qui pouvaient l'y retenir, la plus considérable aux yeux de sa conscience et de sa foi, fut qu'il n'était pas moralement libre d'entrer en religion : il avait contracté un lien indissoluble avec la Société de Saint-Vincent de Paul. C'était à elle qu'il devait se dévouer, en lui demeurant pour l'organiser et l'étendre sur ce terrain séculier où il l'avait fait naître : œuvre d'apostolat, mais d'apostolat laïque, sacré lui aussi, duquel l'abandon serait une trahison; et cela à l'heure où, malgré son éloignement de Paris, il en était encore la première lumière et la meilleure force.

Ç'avait été en effet cette Œuvre de Saint-Vincent de Paul avec ses accroissements, qu'Ozanam représentait au Père Lacordaire, en réponse à l'invitation que celui-ci lui faisait de venir essayer du noviciat, à la Quercia : « La petite Société de Saint-Vincent de Paul voit grossir ses rangs d'une façon surprenante, lui écrivait-il. Une conférence nouvelle s'est formée d'élèves des Écoles normale et polytechnique : quinze jeunes gens, composant environ le tiers de ce séminaire de l'Univer-

sité, ont demandé comme une faveur de passer deux heures, chaque dimanche, leur seul jour de liberté, à s'occuper de Dieu et des pauvres. L'année prochaine, Paris comptera quatorze conférences. Nous en aurons un nombre égal en province. Elles représenteront un total de plus de mille catholiques, impatients de marcher à la croisade intellectuelle que vous prêcherez. » Si le Père Lacordaire en était le Pierre l'Ermite, Ozanam n'en était-il pas le Godefroy de Bouillon?

Un peu plus tard, 1840, Ozanam, s'étant rendu à Paris, pouvait témoigner ainsi d'un progrès qui déjà dépassait du double le chiffre qu'on vient de lire : « M'étant trouvé là, le deuxième dimanche de Pâques, jour d'une des solennités annuelles de la Société, il m'a été donné de la voir réunie dans toute l'étendue de son rapide accroissement. J'ai vu rassemblés dans l'amphithéâtre de ses séances plus de six cents membres qui ne forment pas la totalité de son personnel à Paris. La masse en est composée de pauvres étudiants, sans doute, mais relevée en quelque sorte par l'accession des plus hautes positions sociales. J'y ai coudoyé un pair de France, un député, un conseiller d'État, plusieurs généraux, des écrivains distingués. J'y ai compté 25 élèves de l'École normale sur 75 qu'elle contient, 10 de l'École polytechnique, un ou deux de l'École d'état-major. Le matin, près de cent cinquante associés s'étaient approchés ensemble de la Sainte-Table, au pied de la châsse du saint patron. On avait reçu des lettres de plus de quinze villes de France qui ont déjà des conférences florissantes; un nombre à peu près égal s'est organisé cette année. Nous voici près de *deux mille jeunes gens* engagés dans cette paisible croisade de la charité catholique. »

De ce merveilleux progrès, Ozanam disait non seulement son bonheur, mais le devoir qui en résultait pour lui et les promoteurs de cette action charitable : « celui de se faire les médiateurs entre les deux camps de la société, pour porter dans l'un des paroles de résignation, dans l'autre des conseils de miséricorde. Le mot d'ordre, sera : *Réconciliation et amour !* »

A Lyon, les difficultés mêmes que rencontrait l'action des deux conférences, lui étaient une raison de ne pas abandonner le combat, pour insuffisant qu'il se crût à le conduire : « Je sens bien, écrit-il, qu'il me faudrait autrement d'énergie et de liberté d'esprit que mon tempérament et mes affaires ne m'en laissent, pour faire face à tous mes devoirs. Et néanmoins, il est des circonstances qui m'empêchent de me démettre d'une présidence si mal remplie. » Ces circonstances sont celles qui interdisent à un commandant de briser son épée sur le champ de bataille.

L'hiver de 1840 vint resserrer encore ces attaches par les exigences mêmes de son laborieux mandat. « Les besoins extraordinaires de cet hiver, écrit-il, ont ranimé l'activité de nos aumônes. Nous faisons des progrès dans l'art de dévaliser les riches au profit des pauvres. Beaucoup d'entre les nôtres ont offert leurs services pour le patronage des jeunes libérés. L'excellent La Perrière s'occupe de fonder un patronage préventif. Mais que tout cela est peu, mon ami, en présence d'une population de soixante mille ouvriers, démoralisée par l'indigence et par la propagation des mauvaises doctrines ! La franc-maçonnerie et le républicanisme exploitent les douleurs et les colères de cette multitude souffrante ; et Dieu sait quel avenir nous attend, si la charité catholique

ne s'interpose pas à temps pour arrêter la Guerre d'Esclaves qui est à nos portes. »

Un peu plus tard, Ozanam procure à la conférence l'honneur et l'encouragement d'une parole de flamme : c'était celle de Mgr Dupuch, évêque d'Alger. « Il embrase les âmes. » Et deux mois après : « La propagation des bons livres parmi les militaires, et le patronage des jeunes apprentis prospèrent tout à fait. » Mais ce qui réjouit son cœur de chrétien, c'est la piété que Lyon fait éclater, aux processions de la Fête-Dieu : « Lyon est tout en odeur de sainteté, ces jours-ci, écrit-il en juin. Nous venons de faire nos processions qui ont été magnifiques, et particulièrement bien accueillies du peuple. »

En face et parallèlement à ce mouvement de piété et de charité, se produisait à Lyon un mouvement intellectuel général, dont Ozanam écrivait à Lacordaire en ces termes : « Un heureux changement se produit ici dans les esprits. Trois facultés de théologie, de sciences, de lettres fondées depuis peu, ont réveillé, malgré l'imperfection de leur enseignement, le goût des études spéculatives que semblaient avoir étouffé les préoccupations toutes positives de nos concitoyens. Dans le clergé, tous les jours, croît le nombre de ceux qui comprennent que la vertu sans la science ne suffit pas au ministère sacerdotal. »

La nomination d'Ozanam à la chaire de droit commercial, se rattachait à ce mouvement général des esprits. Elle lui fournissait matière à ces dernières lignes de sa réponse à Lacordaire : « Pour moi, humble témoin de tant de choses pleines d'espérances, me voilà fixé probablement au poste que j'avais longtemps désiré. Je suis professeur de droit commercial,

et je me réjouis d'une fonction qui, en m'attachant à Lyon, ne m'arrache point cependant à mes inclinations malheureuses pour les travaux philosophiques et littéraires, où je crains bien de perdre en efforts inutiles, un temps que je pourrais employer plus modestement et plus sûrement à mon salut et au service du prochain. » Ces derniers mots n'étaient-ils pas un dernier regard d'adieu et de regret jeté vers le cloître, son paradis perdu?

Ce fut le 16 décembre 1839, que M. le professeur Ozanam prononça son discours d'ouverture du *Cours commercial*, avec un succès dont il faisait confidence en ces termes à son cher Pessonneaux : « Le cours de droit commercial semble devoir réussir. Une foule immense assistait au cours d'ouverture. On a brisé portes et vitres. Depuis lors, la salle n'a pas cessé d'être remplie ; elle contient pourtant plus de deux cent cinquante personnes. Cependant, je me suis permis toutes les digressions philosophiques, historiques, que les matières pouvaient comporter. Mais je ne me refuse pas non plus l'occasion d'appeler un sourire sur les lèvres des auditeurs ; et, comme dit de Maistre, l'aiguille fait passer le fil. »

Ce fut en effet beaucoup en philosophe et en historien que, dans cette première leçon, il envisagea le sujet de son cours dont il donna l'idée générale, les diverses parties, et l'esprit qui devait animer cette étude. Il ne manqua pas au devoir chrétien de placer la loi de Dieu à la source de toute justice, criterium suprême du juste et de l'injuste : « Lorsque donc la jurisprudence nous renverra à la loi suprême de la morale, nous n'hésiterons pas : celle-là seule que nous consulterons est celle qui, dès les premiers jours du monde, visita l'homme dans le secret de sa cons-

cience ; et qui, depuis dix-huit cents ans, renouvelée par une promulgation plus solennelle, préside, sans fléchir, à tous les développements de la civilisation moderne. »

De toutes les nobles passions qui frémissaient dans l'âme d'Ozanam, la seule qu'il lui fût donné de faire vibrer ce jour-là fut la fibre lyonnaise, dans le tableau liminaire qu'il fit de la puissance commerciale de la cité depuis les premiers âges. Mais ce qu'il venait enseigner à ce cours, ce n'était ni l'histoire, ni la philosophie, c'était bien le droit et le droit commercial ; non seulement dans sa théorie, mais dans son application actuelle, positive, pratique.

On allait bien le voir. Les quarante-sept leçons dont le canevas et les notes nous ont été conservés, embrassant tout le cours de la première année, et publiés par les soins de M. Théophile Foisset, conseiller à la Cour d'appel de Dijon, ont étonné cet éminent jurisconsulte lui-même : « Quand, à vingt-six ans, le jeune professeur monta dans la chaire qui venait d'être créée pour lui, il était armé de toutes pièces, non seulement sur la philosophie et l'histoire, mais sur la théorie positive de la portion de la science qu'il avait mission d'enseigner. Il n'était pas moins prêt sur la jurisprudence des arrêts. Mais profondément pénétré de la vraie mission du professeur, il ne se perdit point en d'intarissables discussions d'objets controversés. Il aima mieux enseigner des principes que des doutes, inculquer les règles du droit, et en faire toucher du doigt la sagesse que d'initier ses auditeurs au double scandale — ce sont ses termes — de l'obscurité des lois et de la contrariété des jugements. Quelle élévation et quelle étendue d'esprit dans ces notes ; quelles larges vues ouvertes sur les grandes lignes du sujet !

On retrouve là tout Ozanam, son érudition si sûre, son esprit si pénétrant, son cœur si droit, sa conscience si haute, et même quelques éclairs de son éloquence. Tout y est, comme le fruit est dans la fleur. »

Ozanam était moins laudatif, quand il parlait de ses premières leçons et de l'accueil qu'elles avaient reçu. « Heureusement pour moi, l'amitié, qui s'entend à faire des succès, le respect d'un grand nombre de mes concitoyens pour le nom de mon père, et par-dessus tout Dieu qui mesure le vent à la brebis tondue, m'ont épargné l'épreuve d'une chute. Le succès n'a rien laissé à désirer que l'absence de ceux pour le bonheur desquels je l'avais désiré depuis si longtemps. »

En même temps, devançant de loin les initiatives universitaires, Ozanam écrivait dès 1840, dans le *Contemporain*, un mémoire considérable sur l'*Enseignement spécial supérieur* que les transformations du siècle dans l'ordre économique, commandaient d'offrir à la portion de la jeunesse destinée à l'industrie et au commerce, parallèlement à l'ancienne et traditionnelle éducation classique réservée aux professions dites libérales. « Ce serait, disait-il généreusement, l'industrie recevant officiellement la consécration de la science ; et, sans déserter la position sociale que la Providence lui a faite, sortant cependant de roture et s'anoblissant par une alliance publique avec les hautes disciplines intellectuelles. » M. Augustin Cochin relèvera plus tard la précoce sagesse et le sens profondément pratique de ces pages, inspirées par le désir du relèvement progressif des classes : « Les vues et les vœux d'Ozanam ont devancé les essais de nos gouvernants et de nos ministres. Il est un précurseur. »

Tout en étant bien au droit, parce que là était le devoir, Ozanam n'y était pas sans partage. Il ne pouvait pas oublier qu'en le nommant à cette chaire, 6 juillet 1839, M. Cousin, ministre de l'instruction publique, y avait joint ces lignes : « J'aurais bien aimé vous voir dans mon régiment. Mais je n'en désespère pas, et, en tout cas, je suis sûr qu'avec moi ou sans moi, vous aimerez et servirez toujours la vraie philosophie. Ne m'oubliez pas trop, car vous êtes sûr de trouver toujours en moi un ami. »

Et quelque temps après la mort de sa mère, 8 janvier 1840 : « Vous voilà plus libre; quand vous pourrez me revenir, vous me retrouverez. Dites-moi ce que vous faites, vos travaux, vos affaires, et l'état de la bonne cause philosophique à Lyon. Mille amitiés de cœur. »

Avec non moins de bienveillance, le recteur de l'Académie de Lyon, M. Soulacroix, très sympathique à Ozanam, bien informé de ses préférences pour l'enseignement des lettres, mais, d'autre part, très désireux de le retenir dans cette ville, avait imaginé de l'y attacher plus solidement encore, en lui faisant attribuer, en plus de son cours municipal de droit commercial, la chaire de littérature étrangère dans la faculté de lettres récemment fondée. Elle était occupée par Edgar Quinet, mais celui-ci était désigné dès lors pour le Collège de France. Ainsi, pour Ozanam, l'aridité du droit serait-elle consolée par le sympathique attrait des belles-lettres, outre que la dotation modique de l'une de ces chaires serait compensée par la rétribution supérieure de l'autre. — « Ce serait le cumul, expliquait Ozanam à son ami. Le mot ne vous scandalise-t-il point? Pourvu que la poitrine et la tête y puissent tenir! Et puis, le ministre l'agréerait-il? »

Ozanam en écrivit à Jean-Jacques Ampère. C'était le 21 février 1840. Il fit part à celui qu'il n'appelait encore que « Monsieur », de l'heureux accueil et résultat obtenu par ses dix-sept premières leçons de droit commercial. Mais il avoue que « les instincts et goûts naturels de son esprit le font aspirer ailleurs. Autrement il lui faudrait, pour vivre, achalander un cabinet de consultations et se rejeter ainsi dans les affaires, en renonçant pour toujours aux travaux intellectuels, passion malheureuse peut-être, mais dont néanmoins il ne peut espérer de guérir.

« M. Quinet, écrit-il, nous quitte à Pâques. La chaire de littérature étrangère, popularisée par son talent, a maintenant un public assez assuré pour permettre l'essai d'un enseignement moins brillant, mais peut-être plus solide. » Enfant de l'Italie par sa naissance, sachant l'allemand, lisant suffisamment l'espagnol et l'anglais, sympathiquement écouté du public, que manque-t-il à Ozanam pour remplacer Quinet à la Littérature étrangère? Rien que de lui ressembler par ses opinions révolutionnaires et son impiété. Est-ce là l'objection qu'on oppose à sa nomination? Est-ce le chrétien qu'on repousse? Ozanam écrit : « Je sais qu'on a fortement travaillé contre moi. On a décrié mes opinions politiques, incriminé mes convictions religieuses. Sont-ce ces convictions qui me fermeraient la porte des Facultés de Lettres? Franchement je commence à craindre ce que longtemps je n'ai pas pu croire réel. »

Mais sur ce point de sa foi religieuse, le chrétien se déclare absolument irréductible, coûte que coûte : « Eh bien, poursuit sa lettre à Ampère, eh bien, si l'ostracisme est prononcé contre les catholiques, une fois pour toutes, il serait bon de le dire. Ils se tien-

draient pour avertis ; et, quant à moi, je ne me laisserais plus aller à de trompeuses illusions. Mais, interrogeant, avec plus de sévérité que jamais, mes aptitudes et mes inclinations les plus intimes, ou je me résignerais aux devoirs ordinaires de la vie, tâchant d'oublier les rêves d'une jeunesse déçue ; ou, si réellement j'entendais retentir en moi l'appel impérieux d'une vocation intellectuelle, alors j'irais chercher, à l'ombre des cloîtres de Saint-Dominique ou de Saint-Benoît, ce que Dieu et l'humanité ne refusent jamais à ceux qui travaillent pour eux : de l'indépendance et du pain. Déjà plusieurs ont fait ainsi ; et il ne faut pas dire qu'ils ont déserté le poste sacré de la vie publique ; il ne faut pas les accuser de fuir, par d'injustes répugnances, les fonctions universitaires. Quand ils frappent à la porte et qu'on ne leur ouvre point, ou qu'on l'ouvre si basse qu'ils ne sauraient entrer sans se courber, il n'est pas étonnant qu'ils restent dehors. »

Le ministre reçut-il communication de cette lettre à Ampère? Quoi qu'il en fût, ses assurances de bon vouloir étaient formelles : « Vous pouvez compter sur moi. Quand vous pourrez revenir, vous me retrouverez. » Ozanam fut donc à Paris. Il vit M. Cousin qui l'accueillit tendrement, le fit déjeuner avec lui, s'informa de ses projets, lui promit la chaire de M. Quinet pour l'année suivante. Mais il y mit une condition : c'est qu'il se présenterait à un concours d'agrégation qu'il venait d'instituer pour une chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. L'époque en était fixée en septembre, et le candidat n'avait plus que cinq ou six mois pour s'y préparer ; ses concurrents s'y préparaient depuis plus d'un an ! « Oh ! ce n'est pas, répondit Cousin, que vous puissiez espérer d'être nommé ; mais je dé-

sire que, pour la première fois qu'il fonctionne, ce concours soit brillant, et qu'une belle élite de jeunes gens de talent s'y présente. Faites-moi ce plaisir! Après cela, quoi qu'il arrive, vous serez nommé à Lyon. »

C'est un miracle qu'en moins de six mois, Ozanam ait pu seulement effleurer le programme des trois littératures classiques et de quatre littératures étrangères. Il souffrait « de ne pouvoir passer qu'en courant par toutes ces admirables choses. Il faut cueillir d'une main hâtive, au risque de les flétrir et de les déshonorer, tant de beautés poétiques; il faut en faire, au lieu d'une couronne, un lourd paquet ». Il sacrifia à ces études de repassage un voyage en Suisse et en Allemagne, rêvé depuis longtemps. Il s'imposa le surmenage de dix-huit heures de travail par jour, sans préjudice de son cours et de ses œuvres. « Toutes mes heures sont disputées, confesse-t-il, à ce point que je cours le risque de perdre le sens commun, si Dieu ne vient à mon aide. » — J'ai dit : « sans préjudice de ses œuvres », car croira-t-on que, dans cette dispute de ses heures, l'infatigable travailleur en trouvait encore pour aller le soir donner des leçons d'écriture et de calcul à des soldats?

Il se présenta au concours, au jour dit, exténué, fiévreux, après trois jours de voyage presque sans sommeil, plein de courage mais sans espoir. Sept concurrents étaient en présence, normaliens ou déjà en bon renom dans le professorat des collèges de Paris : à Paris, c'est-à-dire à la source des documents de première main, où ils s'étaient plongés depuis des années.

L'interminable série des épreuves s'ouvrit. Les compositions écrites consistaient en une dissertation

latine et une dissertation française, de huit heures chacune. La dissertation latine porta sur *les causes qui arrêtèrent le développement de la tragédie chez les Romains*. La dissertation française, le lendemain, sur *la valeur historique des oraisons funèbres de Bossuet*. Ozanam savait les réponses ; mais pris de court par le temps, et habitué à polir sa rédaction à loisir, il n'eut que le temps d'ébaucher deux brouillons informes, qu'à la dernière minute il lui fallut quand même laisser tomber de ses mains. Désespéré, il se fût de lui-même retiré du concours, en abandonnant la partie, si son ami Ampère ne lui eût fait savoir en sous-main qu'elle n'était pas perdue; au contraire.

Il y eut ensuite trois journées d'argumentation, de trois heures chacune, sur des textes d'auteurs grecs, latins et français : ces journées lui furent bonnes. Un autre jour très chargé fut donné aux quatre littératures allemande, anglaise, italienne et espagnole : Ozanam fut le seul des candidats qui répondit sur cette partie spéciale du programme. Schiller, Klopstock, Shakespeare, Dante, Calderon le servirent diversement, mais tous utilement.

Restaient, pour chacun des concurrents, deux leçons à faire sur deux sujets désignés par le sort, l'un vingt-quatre heures, l'autre une heure d'avance. La malice du sort dévolut à Ozanam un sujet invraisemblable : *l'histoire des scoliastes grecs et latins*. Le public sourit, Frédéric se crut perdu : on ne pouvait imaginer de spécialité philologique plus ignorée et plus aride que celle-là. Et, bien qu'un de ses rivaux, M. Émile Egger, ait eu la chevaleresque générosité de lui faire passer d'excellents livres, Ozanam, après une nuit de veille et une journée d'angoisses, ar-

riva plus mort que vif au moment de prendre la parole.

Il jeta sa confiance toute en Dieu : jamais il ne s'en trouva mieux. Il parla donc sur les scoliastes. Il dit leurs services : « Les scoliastes, ces hommes dont le commentaire opiniâtre semble s'attacher comme un ver rongeur aux écrits du passé, sont au contraire précisément ceux qui maintiendront la pureté des textes, éclaireront les allusions mal comprises, consacreront le souvenir des usages effacés. Nous leur devons le bienfait de pouvoir lire les grands hommes qui furent leurs maîtres et les nôtres. » Il parla sur ce sujet pendant sept quarts d'heure avec une compétence, une assurance et une aisance dont il s'étonnait lui-même ; et, tout le temps, avec un charme d'élocution qui lui conquit la sympathie des juges, l'admiration des assistants, et même le pardon des normaliens, tout à l'heure mal disposés à l'égard de l'intrus qui venait de sa province disputer et ravir à l'École, dont c'était l'apanage, la palme du combat.

Le scrutin définitif classa M. Ozanam *premier du concours*, sans même qu'il ait eu à faire entrer en compte l'appoint facultatif des langues étrangères. Ceux qui venaient après lui étaient MM. Egger et Berger, deux noms chers aux Lettres. Les juges du concours avaient été M. Le Clerc, doyen, M. Alexandre interrogateur sur la langue et la littérature grecques, M. Patin sur la langue et la littérature latine; M. Fauriel sur les quatre littératures étrangères, enfin M. Ampère professeur au Collège de France, pour la littérature française : l'homme qui, après Ozanam, jouit le plus de ce triomphe.

Le rapport officiel du doyen au ministre de l'ins-

truction publique, 3 octobre 1840, concluait ainsi : « Par ses connaissances classiques très étendues, par sa manière large et ferme de comprendre un auteur et de concevoir un sujet, par la clarté de ses commentaires et de ses plans, par ses vues hardies et justes, et par un langage qui alliait l'originalité à la raison et l'imagination à la gravité, M. Ozanam paraît éminemment convenir au professorat public.

« C'est ainsi, Monsieur le Ministre, que le concours qui vient de s'inaugurer sous vos auspices, et qui ouvre une ère nouvelle pour les facultés, *ne sera peut-être pas surpassé de longtemps.* »

On avait beaucoup remarqué, durant cet examen, avec quelle franchise et liberté Ozanam avait professé le christianisme de ses pensées et de ses opinions. A propos de Montesquieu et de *l'Esprit des lois*, il avait apporté la définition de la loi par saint Thomas d'Aquin; à propos de la critique littéraire au siècle de Louis XIV, il avait fait une brillante sortie contre l'école janséniste et sa funeste influence sur la poésie française. Il s'était surtout montré, là encore, plein de religieuse admiration pour saint François de Sales; et cela, sans s'occuper le moins du monde de ce qu'en penseraient tel et tel de ses juges, à qui certes la *Vie dévote* n'était pas familière.

Il l'expliquait ainsi à son frère, qui le rapporte: « Convaincu de l'insuffisance de ma préparation, et bien persuadé, comme me l'avait dit M. Cousin, qu'en aucun cas je ne serais reçu, je me présentai au combat dans cette disposition que, n'ayant rien à risquer, ni personne à ménager, je devais rester moi, libre de mes sentiments, et le faire voir. C'est ainsi que j'ai pu parler plus hardiment, me montrer

chrétien plus effrontément. Un moment, je fus effrayé de mon audace. Je craignis d'avoir cassé les vitres. Mais par bonheur, on n'y vit que l'effet de la chaleur de mes convictions. C'est que, persuadé jusqu'à la fin que je n'avais pas à combattre pour la victoire, comme M. Cousin m'en avait prévenu, je devais d'autant plus librement combattre pour l'honneur : celui de Dieu d'abord. Le reste me fut accordé par surcroît. »

A peine le résultat du concours fut-il proclamé, que l'un des juges, M. Fauriel, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, demanda et obtint qu'Ozanam le suppléât dans cette chaire, dès l'ouverture du cours. Ozanam appartenait donc désormais aux Lettres et à Paris, et plus à Dieu que jamais.

« Mon ami, écrivait-il à Lallier, si tout cela n'est pas un rêve, tout cela ne peut s'expliquer que d'une seule façon : Dieu m'avait fait la grâce d'apporter dans cette lutte cette foi qui, sans chercher à se produire, anime et affermit la pensée, maintient dans l'intelligence l'harmonie des idées, et souffle la chaleur et la vie dans le discours. Ainsi puis-je dire : *In hoc vici;* et cette pensée, qui m'humilie, est cependant celle qui me rassure. »

C'est donc Dieu qui fut remercié, remercié par la communion, et une lettre rapide écrite aussitôt à Lallier, 3 octobre, se terminait ainsi : « Ces événements dépassent toutes mes espérances. Maintenant, je prie Dieu qu'il m'éclaire. Joignez-vous à moi; et soyez sûr que, de mon côté, en communiant demain, je n'oublierai pas vos tendres sollicitudes; non plus que nos amis, nos communes espérances, et notre devoir à tous de reprendre un peu de courage pour les choses sévères que la situation présente de la

patrie et de l'Église impose aux plus faibles de leurs enfants. »

Ce devoir, qui plus que jamais s'imposait à sa faiblesse, et pour lequel il demandait à son ami de prier avec lui, afin que son courage fût à la hauteur de la situation présente de la patrie et de l'Église, c'était désormais pour lui celui du haut enseignement, duquel l'idéal lui apparaissait si sublime quand il en écrivait ainsi : « Ce n'est pas une entreprise « médiocre que d'instruire les hommes de la vérité. « Les plus fermes esprits ne s'y essaient qu'en hési- « tant. Descartes, agité dans ses méditations soli- « taires de cette idée qui doit changer toute la « philosophie, se rend en pèlerinage à Notre-Dame- « de-Liesse, afin d'obtenir la grâce de ne pas tromper « le genre humain. »

CHAPITRE XIV

LE MARIAGE

BELGIQUE ET BORDS DU RHIN. — LE MARIAGE CHRÉTIEN. — PRÉLUDES ET FIANÇAILLES. — LYON OU PARIS? — LES NOCES. — VOYAGE DE NOCES. — LA SICILE ET ROME.

1841.

Le désir d'Ozanam, le lendemain de ce dernier combat, eût été de rentrer aussitôt à Lyon pour s'y réjouir de son issue avec ses frères et ses amis, et surtout pour en déposer le laurier aux pieds d'une personne qui lui était devenue une chère amitié, et déjà une douce espérance.

Cependant, d'autre part, il lui fallait tout de suite pourvoir à la suppléance de la chaire de M. Fauriel pour un cours sur la littérature allemande au moyen âge, à commencer par les *Niebelungen* et le *Livre des Héros*.

Tel était le sujet conseillé par M. Ampère, convenu avec M. Fauriel. Mais pour dérouler en poète et localiser en témoin cette dramatique épopée d'outre-Rhin ne convenait-il pas qu'il en eût au moins aperçu le théâtre ? Ses scrupules de professeur novice le décidèrent à une rapide excursion sur les bords

du Rhin. « C'était, comme il dit, un cas de conscience littéraire. » Mais n'était-ce pas plutôt, se demande-t-il encore, une coquetterie d'amour-propre qui lui permettra de dire à ses auditeurs : Messieurs, j'ai vu ? « Absolument comme, quand j'étais petit, je trempais le bout des doigts dans l'eau, afin de pouvoir répondre à maman, sans mentir : Je me suis lavé ! » Il partit, plein de tristesse de ne pas s'en retourner directement à Lyon, dans un de ces moments où « le besoin d'épanchement débordait de son cœur ».

« Je fis donc le grand effort qu'exigeait le devoir, et je me jetai à Paris en voiture pour Bruxelles. Alors la nature prit le dessus ; et, pendant plus de vingt-quatre heures, je me suis laissé aller à un accès de tristesse noire, en pensant aux vives jouissances que je sacrifiais. »

Ce fut le sixième jour de son voyage, dans un arrêt à Mayence, que, profitant des longues soirées d'octobre, Ozanam commença pour Lallier la relation épistolaire de ses impressions. Ce sont celles d'un pèlerin plus encore que d'un touriste ou d'un littérateur.

J'y note premièrement ses vues sur la Belgique, ce « royaume nouveau-né, cette miniature de nation, cet empire de Lilliput », duquel il sourit d'abord, mais qui l'étonne ensuite par son activité, qu'il admire dans ses institutions et déjà sa prospérité, et duquel il dit finalement : « Placée entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, la Belgique catholique est là comme une leçon, comme un exemple ; et c'est en cela qu'elle est vraiment une puissance européenne, une puissance morale. »

Je note en particulier ses vues sur Louvain, « la Sorbonne des Pays-Bas », de laquelle, on s'en souvient,

le jeune étudiant de Paris avait salué et même défendu le berceau. « Remise par les évêques belges en possession de son ancienne gloire, dotée de quarante chaires, d'une bibliothèque de 130.000 volumes, de trois collèges, l'Université de Louvain m'a fait voir comment l'Église, quand elle est maîtresse d'elle-même, sait s'emparer du patriotisme pour le service de la foi. Nulle part je n'ai vu aimer si franchement ces trois choses : *l'orthodoxie,* la liberté et les lumières. »

Après quelques heures passées à Aix-la-Chapelle, Cologne retint Ozanam plus longtemps. Ayant célébré ses illustrations antiques, il en salue une récemment éclose dans l'héroïque personne de Mgr Droste de Wischering, encore alors prisonnier de la Prusse. « J'ai vu le trône archiépiscopal vide, mais l'Église remplie. Cette Église veuve, avec ses ogives toutes radieuses au milieu des décombres, me semblait l'Andromaque antique, souriante à travers ses larmes. »

A Sainte-Ursule, de la merveilleuse légende des onze mille vierges, il dit seulement : « Les compte qui en aura le courage! Pour moi, je vois le fait historique de la vierge martyre. Je m'agenouille à son tombeau. Et, quant au nombre de ses compagnes, je sais seulement qu'elle en a certainement plus trouvé au ciel qu'elle n'en avait sur la terre ».

Cette visite passionnée des monuments sacrés l'exalte d'admiration. Il se complaît à rappeler que ces merveilles de l'art sont dues à ces Germains du VIIIe au XIe siècle, que deux cent cinquante ans de christianisme avaient initiés aux plus délicats comme aux plus sublimes mystères de la véritable beauté.

Grande, on le devine, est la part que le professeur de demain fait au théâtre des épopées germaniques

et franques. Il a vu Xanten, la patrie de Siegfried, Worms où Chriemhild grandissait à l'ombre de ses frères. Les Niebelungen, l'épopée carolingienne et le cycle du Saint-Graal sont là face à face. Des mythes plus anciens ont peuplé d'Elfes et de Nains la colline de Lurdes et les cavernes de Kedrick. Ainsi se fait dans son esprit la localisation des souvenirs barbares qu'il évoquera dans sa chaire.

Le pèlerin se complaît ensuite à descendre au moyen âge, peuplé de saints et de légendes inscrites sur les ruines des burgs et des monastères : « Dans tout ce parcours, le fleuve coule sous un ciel catholique. Les saints patrons des navigateurs, saint Pierre, saint Nicolas, la bienheureuse Marie, ont leurs images sur ces bords; la croix couronne les plus hautes crêtes des monts voisins... Notre course rapide nous permettait à peine de saluer ces apparitions du passé; pourtant je leur ai promis de ne les oublier point. Il n'est pas un coin de ma route de Bruxelles jusqu'ici où mes affections ne se soient accrochées; pas un adieu qui ne m'ait coûté. » Ce ne fut qu'un regard, il est vrai, mais qui peut-être lui rendra quelque honnête service à son retour ; et il se compare agréablement au jeune Caligula qui ayant poussé jusqu'au Rhin, y ramassa quelques cailloux, et revint de là recevoir les honneurs du triomphe à Rome qui, de ce chef, lui décerna le nom de *Germanique!*

« Je rentrerai à Lyon par Strasbourg, disait la fin de sa longue lettre à Lallier; et, après cinq semaines d'affaires et de travail, je reviendrai à Paris, pour m'y fixer et devenir votre voisin. » L'affaire majeure qu'il allait décider à Lyon était définitivement celle d'un choix de vie, depuis longtemps suspendu à la volonté de Dieu. Celle-ci s'était fait connaître à des

marques intérieures et extérieures qu'il faut rappeler d'abord.

Vivant tout entier de la vie intellectuelle, et soutenu par la grâce d'une abondante vie spirituelle, Ozanam s'était défendu longtemps de songer au mariage. En 1835, l'étudiant de vingt-deux ans ne fait que rire de tel de ses camarades, « qui se dispose, dit-il, à allumer les torches de l'hymen avec quelques billets de cent mille francs!... Pour me fortifier contre la contagion de l'exemple, et me retremper dans l'amour de la solitude et de la liberté, je viens de faire, avec mon frère, un pèlerinage à la Grande-Chartreuse ! »

« L'âme très pure d'Ozanam, écrit M. Caro, garda toute sa vie envers les femmes une sorte de sentiment chevaleresque et attendri. Il avait une horreur toute particulière pour les conversations et les écrits trop libres qui profanent l'idée de ce sexe et avilissent l'amour. A peine pouvait-il souffrir même la vérité historique, quand elle témoignait des faiblesses de quelque femme illustre. Je me rappelle souvent son charmant embarras à propos des allusions discrètes de Bossuet dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. Sa chaste imagination n'osait pas aller aussi loin que la pensée du prêtre. »

Cependant l'annonce qu'un de ses amis lui fit de son prochain mariage ne tarda pas à le placer lui-même en face de la perspective de ce nœud sacré.

C'est bien comme tel, en effet, qu'il l'envisage alors dans cette lettre d'une si haute inspiration et religieuse élévation : « Pour moi, mon ami, bien que mon âge soit celui des passions, à peine en ai-je senti les premières approches. Mon cœur n'a

pas encore connu d'autres affections que celles du sang et de l'amitié. Cependant il me semble que j'éprouve, depuis quelque temps, les symptômes avant-coureurs d'un autre ordre de sentiments, et je m'en effraye. Je sens en moi se faire un grand vide que ne remplissent ni l'amitié, ni l'étude; j'ignore qui viendra le combler. Sera-ce Dieu? Sera-ce une créature? Si c'est une créature, je prie qu'elle ne se présente que tard, quand je m'en serai rendu digne. Je prie qu'elle apporte avec elle ce qu'il faudra de charmes extérieurs pour qu'elle ne laisse place à aucun regret. Mais je prie surtout qu'elle apporte, dans une âme excellente, une grande vertu; qu'elle vaille beaucoup mieux que moi; qu'elle m'attire en haut; qu'elle soit généreuse parce que souvent je suis pusillanime; qu'elle soit fervente, parce que je suis tiède dans les choses de Dieu; qu'elle soit compatissante enfin, pour que je n'aie pas à rougir devant elle de mon infériorité. Voilà mes vœux, mes rêves; mais, comme je vous l'ai dit, rien ne m'est plus impénétrable que mon propre avenir. »

C'est la juste vue de l'idéal du mariage, calme, haute et humble tout ensemble. Deux ans après, 5 octobre 1837, l'idéal de la vie religieuse qui s'est levé devant lui a fait pâlir pour quelque temps celui de la vie conjugale. « Ce n'est pas que je n'aie à me défier des entraînements de mon cœur, écrit-il modestement, 5 octobre 1837; mais je sens qu'il y a aussi une virginité virile qui n'est pas sans honneur et sans charme. » Le mariage lui fait peur. La perpétuité d'un engagement à une créature humaine, si parfaite qu'elle soit, lui semble une abdication. Quand il assiste à un mariage, il ne peut s'empêcher de verser des larmes. Et il ne lui faut rien moins que

la pensée de la Sainte Vierge et celle de sa sainte mère pour lui faire pardonner aux filles d'Ève la confiscation qu'elles font de notre liberté, en ravissant notre cœur.

« Non pas, explique-t-il au fiancé Lallier, son ami, non pas que je prétende prêcher le célibat éternel. Seulement qu'elle vienne tard celle que Dieu me destine, pour que j'aie le temps de me rendre digne d'elle. » Il ajoute : « Je désirerais qu'on attendît pour l'union conjugale, l'époque où l'esprit a pris son développement, le caractère sa maturité, et où l'on s'est créé à soi-même quelque droit aux jouissances de la famille par les labeurs de la solitude. »

Et ces labeurs, quels seront-ils? Et ici, répondant avec une véhémente candeur à l'ami aujourd'hui sans mère et sans foyer, « Eh quoi! Dieu et la science, la charité et l'étude, n'est-ce donc point assez pour enchanter votre douleur et occuper votre jeunesse? La société est-elle si heureuse, la religion si honorée, la jeunesse chrétienne si nombreuse et si active, que vous soyez en droit, avec les talents et les grâces que Dieu vous a donnés, de vous retirer déjà, comme un ouvrier fatigué qui a porté le poids du jour et de la chaleur? Désespérez-vous de la régénération du pays, de la transformation des idées? Ou bien désespérez-vous de vous-même, je veux dire de Dieu, qui vous a créé, racheté, sanctifié? »

Lallier se maria, fin de 1838. L'austère Ozanam ne lui en tint pas rigueur, loin de là. Ses souhaits du jour de l'an furent ceux-ci, pour le ménage tout entier : « Vous m'aviez donné pour Noël, un rendez-vous où je n'ai point manqué. J'ai prié ce Dieu miséricordieux, qui me visitait au milieu des ruines de ma propre famille, de visiter aussi le jeune

foyer où se forme la vôtre, d'être avec vous comme il fut avec Joseph et Marie, et de bénir le premier espoir de votre union. »

Quand cet espoir reposera réalisé, vivant, dans son berceau, Ozanam lui sourira dans une page pleine de grâce : « Heureux le premier-né d'un mariage précoce! Heureux le père à qui est accordée l'ineffable consolation de voir sa jeunesse renaître sous les traits de l'enfance, en la personne d'un fils! » Et il salue la bienvenue « du petit ange dont la présence sanctifie la maison, y rend la vertu plus aimable et la vie plus légère ».

Mieux que cela; le jour arriva et très prochain, où, les rôles se trouvant intervertis, ce fut Ozanam qui vint prendre, auprès de l'expérience de Lallier, une consultation en règle sur ce grand sujet du mariage. « Noël 1839 : Ma perplexité est très grande. De tous côtés, déjà on me parle de mariage. Je ne m'y connais pas assez pour me résoudre. Donnez-moi vos conseils. Vous savez les charges et les consolations de l'état en question. Vous savez le caractère et les antécédents du consultant. Dites-lui, je vous prie, votre opinion avec la même franchise dont il usa jadis à votre égard. »

« Si, de tous côtés, à cette époque, on lui parlait de mariage », c'est que l'on avait, de toutes parts, le sentiment de son isolement, lequel d'ailleurs s'exhalait plaintif de chacune de ses lettres. On le voyait, il se montrait lui-même solitaire et ennuyé à ce foyer domestique, où, au retour de ses plaidoiries et de ses leçons, le tendre orphelin ne trouvait plus que l'humble et prosaïque société de la vieille Guigui, qui rappelait sans cesse les absents, mais sans les remplacer. Ozanam écrit : « Je commence à con-

naître cette maladie que vous n'avez que trop éprouvée, l'ennui. Demandez pour moi au souverain gardien des âmes qu'il me sauve des dangers de l'isolement, qu'il me donne lumière pour connaître ses desseins sur moi, et énergie pour les accomplir. Que sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel; c'est-à-dire avec foi et amour! »

Mais la vie dans le mariage est-elle incompatible avec une vie de bonnes œuvres? Cette prévention étrange qu'il avait naguère objectée à Lallier, était tombée de son esprit au spectacle des jeunes ménages lyonnais dont les chefs étaient demeurés les plus solides colonnes de la Société de Saint-Vincent de Paul. Il l'écrit ainsi à Pessonneaux : « Les âmes un peu généreuses, engagées dans le mariage, n'en continuent pas moins de s'associer entre elles pour ce noble service. Ainsi, voyons-nous avec bonheur Arthaud, Chaurand, et d'autres encore, persévérer dans leurs anciennes affections. Ils ne sont perdus ni pour les pauvres, ni pour le grand œuvre de la régénération française. »

Il avait pareillement allégué à Lallier, pour lui faire ajourner le mariage, le devoir de mériter par les travaux d'une jeunesse studieuse et solitaire, le bonheur d'une union à laquelle on apporterait des titres, sinon des droits. Or lui, Ozanam, avait aujourd'hui vingt-six ans. Il était docteur deux fois, brillant agrégé de la Faculté de Paris, en possession de la chaire de droit commercial à Lyon, demain d'une suppléance de lettres à la Sorbonne. Et tout cela avec des travaux, des œuvres, les plus hautes amitiés, et un nom supérieur encore à tous ces titres. Celle que Dieu lui destinait pouvait lui être présentée de sa divine main.

Ozanam n'allait pas au-devant. En vain, lisons-nous

dans ses lettres d'avril 1840, en vain ses parents et connaissances, pour le soustraire à la solitude, le convient à leurs réunions intimes de famille, « les seules qui lui conviennent », témoigne-t-il. Il déclare « qu'il a hâte de voir se fermer la saison de ces fêtes, pour faire place aux austères habitudes du carême ». Il ne refuse pas toutefois de prendre part aux joies nuptiales de ses amis. Il avait apporté au mariage de Le Taillandier et à celui de Dufieux ses félicitations en beaux termes. Il avait apporté à celui de Chaurand sa présence, sa bonne grâce, même de jolis vers de fête, « les derniers vers de sa défunte verve poétique, pour lesquels il ressent, dit-il, quelque chose de cette faiblesse qui est habituelle à la paternité des vieillards ». Mais, en toute réunion ou rencontre, il se tient systématiquement à l'écart de « ces Demoiselles », comme il les désignait en bloc, décourageant ainsi les vues secrètes mais translucides de leurs mères. « Je suis libre, se hâte-t-il de dire encore, le 21 juin 1840, libre de la plus entière liberté, mais d'une liberté quelquefois incommode, car elle m'expose à des sollicitations et spéculations matrimoniales, qui me font les plus compromettantes avances. »

Cependant la Providence, qui aime les cœurs purs et droits, et qui prend en sa main souveraine la conduite de leurs destinées, dirigeait Ozanam, à son insu, vers la sienne.

L'abbé Noirot n'avait jamais varié dans l'opinion qu'Ozanam n'était point fait pour l'état religieux. Mais se gardant d'intervenir directement dans l'intime refuge de ce caractère libre et fier, il attendait d'être interrogé par lui; alors sa réponse était celle-ci in-

variablement : « Mariez-vous, mon cher, mariez-vous ! » Même il portait secrètement dans sa pensée le nom de telle jeune fille de bonne famille qui lui semblait la plus digne de devenir l'épouse de son plus cher disciple. Quant à une entrevue, Frédéric ne s'y fût pas prêté. Il essaya d'une rencontre soit-disant fortuite. La Providence fit le reste.

Les rapports d'Ozanam étaient habituels avec le recteur de l'Académie de Lyon, M. Soulacroix, son chef immédiat. Un jour qu'il se rendait en visite chez lui, accompagné de l'abbé Noirot, celui-ci, traversant le salon, présenta, toujours par hasard, à Mme Soulacroix, un jeune professeur de droit, M. Frédéric Ozanam, avec lequel elle échangea quelques paroles de politesse. Dans la même pièce, assise à une fenêtre, une jeune fille donnait tendrement ses soins à un jeune homme souffrant, perclus, qu'on devinait être son frère. Elle le soutenait, elle l'égayait, le réconfortait, d'ailleurs tellement occupée de lui seul qu'elle ne donna aucune attention au visiteur inconnu. Mais lui l'avait remarquée. De la pièce voisine où il fut introduit, il considérait encore, par la porte entr'ouverte, le groupe fraternel de la jeune fille gracieusement penchée sur son cher malade : « L'aimable sœur et l'heureux frère ! Comme elle l'aime ! » Ses yeux ne la quittaient plus. C'était l'image vivante et charmante de la charité qui venait de lui apparaître.

La jeune fille que M. Noirot venait de lui faire entrevoir n'était pas complètement ignorée de lui. Il savait, on savait à Lyon, que M. Soulacroix, son père, avait présidé lui-même à son éducation, et qu'il avait orné son esprit de toutes les connaissances esthétiques desquelles il était reconnu le plus excellent maître. La mère, femme d'un mérite supérieur, d'un commerce

affable et d'une distinction simple, l'avait initiée aux travaux utiles et aux arts d'agrément qui font les foyers sérieux et les mœurs aimables. L'enfant possédait, disait-on, un talent musical peu commun, par lequel elle plaisait beaucoup. Par-dessus tout, elle était riche de ces trésors de dévouement et de délicatesse que la piété met au cœur des femmes chrétiennes, pour le bonheur des époux et le salut des enfants.

La fugitive vision qui avait fait envier à Ozanam le bonheur d'être aimé par une si douce sœur, se compléta par quelques visites de moins en moins rares à son recteur, pour des raisons d'affaires qui surgissaient à propos. Se souvenait-il de Dante et de Béatrix? Mais que cette rêverie poétique pût jamais se transformer en une réalité reine de son existence : Ozanam n'y pouvait songer.

Un autre y songeait pour lui. M. Noirot, qui vivait en grande intimité avec M. Soulacroix, l'avait sondé à cet égard; et il n'avait pas trouvé le père de famille éloigné, tant s'en faut, de la perspective d'un mariage entre sa fille aimée et le jeune professeur qu'il avait en si affectueuse considération.

Cette estime et cette amitié s'étaient affirmées par toutes sortes de prévenances administratives, en vue de l'avancement universitaire de ce jeune docteur, l'orgueil et l'espérance de l'Académie de Lyon, duquel il venait de faire porter le traitement de 3.000 à 4.000 francs. Ce n'était qu'un commencement.

L'affaire de la succession à la chaire de littérature étrangère de Quinet s'engageait à la même époque, toujours par les mêmes soins, et dans les mêmes vues. « Il n'en est pas moins vrai, nous apprend l'abbé Ozanam, que lorsque M. Noirot vint rapporter à mon frère

l'assentiment de son recteur à une pensée de mariage, Frédéric n'y put croire, tant il se mettait au-dessous de ce choix, comme étourdi de son bonheur. »

C'était dans ces jours-là, qu'appelé inopinément par M. Cousin à prendre part au concours d'agrégation, Ozanam devait tout son temps à la préparation immédiate d'un examen dont les conséquences se liaient naturellement à celles très graves de ce nouveau mais moins pressant projet. Il fut décidé que la conclusion du mariage serait ajournée jusqu'à l'issue du combat dont il serait le prix.

En effet, un mois après que le brillant agrégé, rentré des bords du Rhin, eut regagné Lyon, une lettre adressée à Lallier, 6 décembre, lui fait part de ses engagements et de sa joie : « Cher ami, cette cruelle question de vocation, si longtemps incertaine, s'est tout à coup décidée ! En même temps que la Providence me rappelle sur ce terrain glissant de la capitale, elle semble vouloir m'y donner un ange gardien pour consoler ma solitude. Je pars pour six mois, en laissant conclue une alliance qui se célébrera à mon retour ici. »

Le frère aîné a rapporté en détail la présentation que lui-même fit officiellement de Frédéric à ses beaux-parents. Il fut accueilli par eux comme un fils espéré et aimé. « Après une conversation de félicitations mutuelles, nous allions nous retirer lorsque M. Soulacroix, le cœur débordant, prit les mains des deux futurs époux, les enlaça l'une dans l'autre entre les siennes, comme pour nouer de la sorte ce lien que l'Église devait consacrer ensuite. » M. Soulacroix, grand homme de bien, était un chrétien convaincu et déclaré ; ne craignant pas, dans un temps mauvais et à un poste difficile, de couvrir

hautement de sa protection les écoles chrétiennes.

Un moment cependant, la question de la résidence se posa pour le futur ménage, anxieuse, urgente, entre Lyon et Paris. La solution en fut magnanime, et c'est à la fiancée qu'en revient le courageux honneur.

Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Villemain, qui avait succédé à Cousin, était l'ami intime du recteur de Lyon. Apprenant les projets de mariage d'Ozanam avec la fille de Soulacroix, et acquittant d'ailleurs ainsi la promesse de son prédécesseur, il crut remplir les vœux de tous en lui offrant la chaire de littérature étrangère, devenue aujourd'hui vacante par la promotion de Quinet au Collège de France. C'était, avec la chaire de droit commercial, un traitement d'environ 15.000 francs. C'était l'inamovibilité. Surtout, c'était Lyon, la famille des deux époux, les amis, la considération acquise, la sécurité jusqu'à la fin de la carrière. Paris au contraire n'offrait qu'une suppléance, avec un traitement modique, une position précaire, la vie étroite, la gêne. Mais Paris c'était d'autre part le théâtre de la grande action catholique, le champ de bataille de la défense religieuse, l'œuvre de la vérité à accomplir, l'œuvre de la charité à poursuivre, l'œuvre de la restauration du règne de Dieu dans la philosophie, dans l'histoire, dans les lettres, dans la société; œuvre inaugurée par huit années déjà de sa jeune vie, celle où l'appelaient Dieu et ses amis...

Ozanam pria beaucoup pendant ces jours. Il écrit : « Il y a de douloureux sacrifices à faire; il y a des séparations cruelles; il y a des difficultés d'affaires et d'intérêts : c'est plus qu'il n'en faut pour effrayer un esprit de médiocre énergie. Heureux si ce sentiment

de ma faiblesse me fait lever les yeux vers Celui qui donne la force. Jusqu'ici, je lui ai demandé la lumière pour connaître sa volonté. Maintenant, qu'il daigne m'accorder le courage de l'accomplir! »

Il fut consulter son futur beau-père, naturellement acquis à la cause de Lyon. Refuser Lyon pour Paris c'était lâcher la proie pour l'ombre, le certain pour l'incertain, le bonheur et la paix pour la peine et l'insécurité. Quel père de famille eût voulu prêter les mains à cette formidable aventure?

Ozanam plaida la cause de Paris par des arguments spéciaux, les mieux compris des beaux-pères : l'avancement plus rapide, les hautes influences favorables, certaines : c'était M. Ampère qui s'en portait caution. Puis des ressources d'études uniques au monde; un auditoire de jeunesse introuvable ailleurs; un avenir enfin où, Dieu aidant, le grand travail lui ferait trouver l'indépendance dans l'honneur. M. Soulacroix était ému. Ce digne père avait compris que l'héroïsme aussi a ses droits en ce monde. Sa confiance d'ailleurs était illimitée dans le talent et l'énergie du jeune savant. Mais entrait-il dans son rôle d'envoyer sa fille au sacrifice?

Ozanam en appela à la jeune fille elle-même. Ce fut une heure pathétique. Consciencieusement il lui mit les choses, avec son âme, sous les yeux. Oui, ils pouvaient, elle et lui, rester à Lyon, au sein de leur famille, de leur aisance, de leur félicité, de leur tranquillité. On les y conviait, c'était sagesse, disait-on; c'était leur droit. Mais, pour lui, c'était renoncer à ce qu'il croyait être le plus beau de sa tâche providentielle, la raison d'être de ses travaux et de son existence. C'était abdiquer la noble mission qu'il avait fait le rêve d'accomplir avec elle, soutenu par elle,

dans une condition d'abord modeste et dans une vie d'oubli de soi et de sacrifices, mais partagée avec elle. Était-ce trop demander? Avait-elle assez de confiance en elle-même et en lui, avec la grâce de Dieu, pour accepter ces premiers débuts, souffrir un peu, savoir patienter et attendre?

A cette question, la fiancée répondit en plaçant sa main dans la main de Frédéric, et disant : « J'ai confiance en vous! »

La plume qui rapporte cette scène l'avait écrite, il le paraît bien, sous la dictée de Mme Ozanam elle-même.

Ainsi s'achevaient ces vacances charmées par des visites, des entretiens, et une série de fêtes musicales offertes par Mme Soulacroix à une élite de la société, et où sa fille était reine. Ozanam se déclarait ravi.

Mais décembre était venu; l'ouverture des cours de la Sorbonne rappelait le jeune suppléant à Paris. Il ne restait plus de temps pour la préparation et célébration des noces. Elles durent être renvoyées à la fin de l'année académique; à sept ou huit mois par delà.

C'était la séparation. Paris, pour le fiancé, devenait un lieu d'exil. C'est le nom que lui donne une lettre du 6 décembre à Lallier qu'il y nomme « le meilleur ami qu'il ait au monde » : « Après six semaines de vacances remplies par de grands événements, il me faut retourner à Paris pour y débuter sur cette périlleuse scène de la Sorbonne. Je recours à vos prières. Que Dieu me conserve, pendant cet exil de six mois, celle qu'il semble m'avoir choisie lui-même, et dont le sourire est le premier rayon de bonheur qui ait lui sur ma vie depuis la perte de mon pauvre père. Vous me trouverez bien tendre-

ment épris! Mais je ne m'en cache pas, encore que je ne puisse m'empêcher quelquefois d'en rire. Je me croyais le cœur plus bronzé. »

La ville de Lyon ne revit Ozanam qu'aux vacances de Pâques, pour une quinzaine de jours qui furent le prélude à la fois triste et doux du bonheur qui lui était promis aux vacances d'été. Mais, depuis le mois de décembre, une correspondance ininterrompue rapprochait ceux que le temps et la distance tenaient encore séparés. Cette correspondance intime, d'un intérêt et d'une importance d'ailleurs fort inégale, est demeurée sagement jusqu'ici la propriété inédite et réservée de la famille. Si, à cette trentaine de lettres, que nous eûmes entre nos mains, il nous avait été permis d'emprunter quelques lignes, nous eussions choisi celles où Ozanam remercie sa fiancée de l'avoir soutenu de sa prière et de ses mérites, aux jours où, deux fois la semaine, le professeur marchait au feu de la bataille; celles aussi où il lui demandait de s'associer, par son cœur du moins, à ses œuvres de charité, comme étant les meilleurs acquêts et bénéfices de leur prochaine communauté ; celles surtout où il se faisait un devoir de conscience de se montrer tel qu'il était, avec plus de défauts que de qualités, à celle qui ne devait s'unir à lui qu'en pleine connaissance de cause :

« Mademoiselle, maintenant les illusions sur moi ne vous sont plus possibles. Vous m'avez vu, vous me connaissez; et tel que vous me connaissez, vous m'avez voulu. Vous n'avez pas désespéré que je devinsse meilleur. Vous avez cru en moi, à cause des amitiés honorables dont j'étais entouré; en considération de la mémoire laissée par mes parents; à cause de l'héritage de croyances et de

mœurs qu'ils m'ont transmis, et que, par le bienfait de la Providence, j'ai conservé. Eh bien! votre foi soutiendra la mienne. Je commencerai à penser aussi que je puis être bon, voyant que je suis devenu cher à une autre qu'à moi. Et quand il me viendra des doutes sur ma carrière, des troubles dans ma conscience, des craintes pour mon avenir, je me rassurerai en pensant à vous. Je me dirai que si Dieu, dans sa justice, pouvait me laisser, moi, à mon aveuglement et à ma perte, il ne pouvait permettre, dans sa bonté de père, qu'une jeune fille pleine d'innocence et de pureté, de droiture et de tendresse, ait été trompée dans sa confiance et soit venue s'égarer en tombant entre mes mains. »

Ce fut le 23 juin 1841 que M. Antoine-Frédéric Ozanam, âgé de vingt-huit ans, épousa Mlle Marie-Joséphine-Amélie Soulacroix, dans sa vingt et unième année.

Tout est dit, huit jours après, dans cette lettre à Lallier, timbrée du château du Vernay, 28 juin 1841. « Mercredi dernier, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Nizier, votre ami était à genoux, devant l'autel où célébrait son frère aîné, et au pied son jeune frère répondant aux prières liturgiques. A ses côtés, vous auriez vu une jeune fille, blanche et voilée, pieuse comme un ange, et déjà, elle me permet de le dire, attendrie et affectueuse comme une amie. Plus heureuse que moi, ses parents l'entouraient. Et cependant tout ce que le ciel m'a laissé de famille ici s'y était donné rendez-vous; et mes anciens camarades, mes frères de Saint-Vincent de Paul, remplissaient le chœur et peuplaient la nef. Quant à moi, je ne sais plus où j'étais. Je retenais à peine de grosses mais délicieuses larmes; et je sentais des-

cendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées. »

Et à Lallier, à Pessonneaux, à qui il eût voulu présenter la charmante épouse qui lui était donnée : « Elle enchante tout le monde... Je me laisse être heureux. Je ne compte plus les moments et les heures. Le cours du temps n'est plus pour moi. Que m'importe l'avenir? Le bonheur dans le présent, c'est l'éternité. Je comprends le ciel. Aidez-moi à être bon et reconnaissant. »

Une lettre semblable était adressée quelques jours plus tard, 29, à M. Ampère... « Je suis tout illuminé du bonheur intérieur. Votre pensée a eu sa place au milieu des amis présents au pied de l'autel... Et votre nom revient à chaque instant, avec celui de votre vénéré père, dans mes conversations avec ma nouvelle famille... En vérité, je me sens presque quitte envers vous quand j'entends votre éloge sur ces lèvres si chères, dont un seul mot me fait tressaillir. »

Après un tel événement, nous ne pouvons que mentionner une saison d'un mois des deux époux aux Eaux d'Allevard, pour le traitement d'une laryngite dont le professeur se trouva allégé sinon guéri. Mais le vrai voyage de noces fut celui de Naples et de la Sicile, terminé, couronné, par dix journées à Rome. « Ce fut, depuis le premier jusqu'au dernier, comme un rêve enchanté », rapportent les lettres d'Ozanam.

Ils s'étaient bien, paraît-il, demandé un peu lors du départ, s'ils n'allaient pas écorner notablement, par ce voyage, la réserve destinée aux frais de leur installation à Paris. Ozanam avait insisté : « Quel présent pouvait-il offrir à sa jeune épouse, qui fût plus

aimable, et plus durable que le souvenir de ce rivage des Deux-Siciles, vu par ses yeux d'artiste et expliqué à elle par ses lèvres d'époux, d'historien, de chrétien et de poète?

Le tableau en est beau dans les lettres qu'il adresse de là à ses deux frères, à ses beaux-parents et à Lallier. Les deux antiquités païenne et chrétienne s'y dressent en face l'une de l'autre, parmi d'incomparables paysages et au sein de scènes familiales où la jeune épouse a toujours le beau rôle.

Le pèlerinage s'acheva donc à Rome. Le 5 novembre, Ozanam saluait ce dôme de Saint-Pierre, dont il dit : « La coupole de Saint-Pierre c'est le diadème de la papauté suspendu entre la terre et le ciel. Des mers qui baignent la côte d'Italie, on aperçoit en passant ce dôme colossal. D'autres fois, du haut des collines voisines, on voit le soleil se coucher derrière lui : emblème admirable de cette institution que nous voyons toujours debout et immuable, tandis que nous passons sur les flots du temps, et sur laquelle se couchera encore le dernier soleil de l'humanité. »

Le pape Grégoire XVI les reçut en père, les faisant asseoir tous deux auprès de lui : « Asseyez-vous là : vous êtes mes enfants, laissons l'étiquette pour un instant, et causons un peu. » C'est de Dante qu'on causa beaucoup : « Nous n'oublierons jamais l'heure solennelle où le souverain Pontife, après nous avoir fait asseoir et longuement causé avec Amélie et moi, étendit ses mains vénérées et bénit, avec nous, notre famille absente ! »

Ozanam avait retrouvé là des amis, l'abbé Gerbet, qui y venait étudier *Rome chrétienne*, Cazalès qui y venait recevoir les ordres. Il y noua de hautes et savantes relations ecclésiastiques et laïques. Il rappelle le pa-

triarcal accueil du cardinal Pacca. Il entretint d'orientalisme le cardinal Mezzofante « dont les anciens, dit-il, auraient fait un dieu, et dont Dieu sans doute fera un saint ».

Et il termine ainsi : « Surtout, ce n'est pas impunément qu'on s'agenouille aux tombeaux des Saints-Apôtres, et qu'on prie à deux devant la simple dalle qui couvre les restes de saint Pierre. Ce n'est pas en vain qu'en descendant aux catacombes, on se plonge pour ainsi dire dans les entrailles mêmes de Rome chrétienne. Je sens une nouvelle vie circuler dans ma pensée ; et mes idées, un peu épuisées par un épanchement précoce, se ranimer, s'étendre et reverdir. »

Après un court arrêt à Florence, le 28 novembre, les voyageurs touchaient à Marseille. Ils s'arrêtèrent une journée à Nîmes où M. Curnier leur offrit une fête qu'il a racontée lui-même. Le poète Reboul y apporta sa présence et ses vers. Lyon ne retint les époux que le temps des derniers préparatifs et des adieux. En décembre, ils étaient à Paris.

CHAPITRE XV

LA SORBONNE. — LA GERMANIE. LE PROFESSEUR.

RÉVEIL CATHOLIQUE. — PREMIÈRES LEÇONS. — TEUTONISME ET CHRISTIANISME. — L'HISTORIEN : DROITS ET DEVOIRS. — LA LEÇON. — LE CORTÈGE. — FRUITS DE LUMIÈRE.

1842.

Ramené à Paris comme professeur, après six années d'une absence presque ininterrompue, Ozanam aimait à constater, dans ses lettres, que le parti catholique, comme on s'exprimait alors, n'avait cessé d'y gagner du terrain. Il commença par aller voir Lallier qui débutait alors dans la magistrature, près le tribunal de Sens. Il lui avait écrit de Lyon : « Je vous ai réservé mon premier instant de loisir, afin de vous remercier. On ne pouvait me dire des choses plus amicales et plus chrétiennes. J'ai demandé à Dieu cette foi et ce courage dont vous aviez le secret pour moi. Nos amis d'ici se joignent à moi, Chaurand, Arthaud, d'autres encore, autour desquels fleurit une jeune génération de petits anges. Ce sont de petites familles catholiques qui se forment et qui promettent de conserver les traditions de foi et de vertu. »

C'était au début de la période de six mois qui avait séparé ses fiançailles de l'époque fixée pour son mariage. Le solitaire avait pris pension chez M. et Mme Bailly, pour toute cette première année de son enseignement à la Sorbonne. Ils le traitaient comme un fils. Il nomme quelques-uns de ses anciens amis, de Cazalès, Saint-Cheron, Montalembert, qui l'accueillirent comme une force : « Tout ce monde est armé pour le combat, écrit-il. Un mouvement se produit qui, sous des formes diverses, commence à entraîner les destinées du siècle. C'est ce mouvement qui, suivant les circonstances, nous a amené le *Correspondant,* la *Revue européenne, l'Avenir, l'Université catholique,* les *Annales de la Philosophie chrétienne, l'Univers,* les conférences de Notre-Dame, les Bénédictins de Solesme, les Dominicains de l'abbé Lacordaire, et jusqu'à la petite Société de Saint-Vincent de Paul. Mais qui sait si les humbles efforts des petits et des plus obscurs n'auront pas contribué à frayer la route aux grandes choses et aux grands hommes! »

Il continue. Dans la presse il mentionne « de nouveaux écrivains tels que Veuillot, enlevés à l'ennemi et recrutés à la bonne cause. » N'a-t-on pas entendu Buloz faire appel pour sa *Revue des Deux-Mondes* à la plume de ceux qu'il appelle « les honnêtes gens »? Dans la chaire sacrée, il salue M. Bautain, le Père de Ravignan, M. Cœur, l'abbé Marcellin, M. le curé Desgenettes avec la foule de ses convertis de Notre-Dame des Victoires. Par contre, en face, il constate que, depuis que le triumvirat Cousin, Guizot, Villemain est descendu « de sa tribune de la Sorbonne », pas une voix ne s'est fait entendre, de ce côté, pas un recueil n'a paru assez fort et hardi pour formuler une doctrine sienne. Quant à la littérature

hétérodoxe, elle en est réduite à se partager entre une critique stérile et un dévergondage impudique. « En cet état de choses, conclut le jeune professeur, le terrain serait à nous si nous avions assez d'hommes et des hommes assez unis pour enlever la position. »

Au dehors, il admire le progrès de la Propagande catholique en Angleterre et en Amérique, la résistance religieuse de l'Irlande d'O'Connell, celle des Provinces Rhénanes dans l'affaire des mariages mixtes. Et, dans la presse, le *Catholico* de Madrid, la *Revue de Dublin*, le *Journal des sciences religieuses* de Rome, le *Catholic Miscellany* de Charleston, le *Courrier de Franconie*. « Ils nous tendent tous la main! »

Enfin et par dessus tout le reste, il relate les Actes du Saint-Siège : les allocutions pontificales contre les gouvernements persécuteurs de la Prusse et de la Russie, les bulles en faveur de la suppression de la traite, les encouragements donnés aux nouvelles fondations congréganistes, à la réforme dans l'art religieux; les récentes nominations d'évêques indépendants, telles que celles de Mgr Affre, de Mgr Gousset, de Mgr de Bonald, etc. « Or tout cela, conclut-il, c'est la transition qui s'opère vers une période dont nul ne peut prévoir les vicissitudes, mais dont il est impossible de méconnaître l'avènement. » Ozanam venait pour y travailler, à Paris.

La Société de Saint-Vincent de Paul et son président, M. Bailly, l'appelaient de tous leurs vœux au bureau du conseil général où il trouvait aujourd'hui Léon Cornudet, maître des requêtes au Conseil d'État, et un jeune homme de vingt et un ans qui était Adolphe Baudon! Depuis que Lallier était à Sens,

Louis de Baudicour le remplaçait comme secrétaire général. En 1840, la délimitation s'était nettement établie entre le conseil particulier à la tête des conférences de la ville de Paris, et le conseil général préposé aux intérêts généraux de la société. Or, à l'époque où nous en sommes de cette histoire 1842-1843, quatre-vingt-deux conférences fleurissaient dans 48 villes et 38 diocèses différents, sous la bénédiction du Saint-Siège et la paternelle protection des évêques. « On est étonné, écrivait alors Ozanam à son frère, on est étonné, dans cette société française, tourmentée depuis cent cinquante ans par tant de doctrines perverses, ébranlée par tant de scandales, si décriée à l'étranger, de voir de telles œuvres de charité susciter tant de dévouements. Ici même à Paris, au milieu de la déconsidération de toutes choses, il n'y en a qu'une qui conserve de la dignité, des respects, de la popularité véritable : et c'est la religion. »

La Sorbonne, elle aussi, attendait le jeune maître. Son enseignement devait porter sur deux objets différents de littérature étrangère. L'une italienne, et spécialement le *Purgatoire* de Dante, qui était comme un legs de M. Fauriel, auteur d'une vie de ce poète. L'autre allemande, portant sur les origines des lettres en Germanie ; et se coordonnant au plan général du professeur sur les origines de la civilisation chrétienne chez les nations européennes. Il en ferait sortir la divinité du catholicisme par la grandeur de son œuvre civilisatrice sur cette terre barbare ; et ce serait la première assise de la vaste cathédrale, dont la construction, formée de parties diverses, harmoniques entre elles, devait monter chaque année d'un étage de plus.

Ce fut le premier samedi de janvier 1841 qu'Ozanam ouvrit ce cours. Ce jour-là, la Sorbonne, Faculté des lettres, vit entrer et prendre place, dans la chaire de Fauriel, un jeune professeur, pâle de ses longues et récentes veilles ; plus pâle encore quand, ayant levé les yeux sur l'assemblée, il vit tout l'amphithéâtre du premier au dernier gradin, attendant sa parole. Par bonheur, dans cette foule, il avait pu reconnaître bon nombre de visages familiers, plutôt des amis que des juges.

D'une voix mal assurée, il prononça lentement ces mots : « Au moment de paraître, pour la première fois, dans une chaire de l'antique Sorbonne, au milieu de tant de vieilles gloires rajeunies par de récentes illustrations... comment à ma reconnaissance ne mêlerais-je pas beaucoup de timidité ?... Mais au fond de toutes mes craintes, je retrouve des espérances. J'en retrouve en moi-même jusque dans cet âge qui m'effraye, mais qui d'autre part me rapproche de la majorité de mon auditoire. Peut-être y a-t-il quelque jouissance permise à monter dans cette chaire accompagné des souvenirs et des amitiés que j'ai naguère recueillis sur ces bancs. »

L'amitié y répondit par des applaudissements qui le ranimèrent un instant. Mais la première demi-heure de sa leçon n'en fut pas moins laborieuse et douloureuse. Le sentiment de la gravité de cette décisive épreuve pour tout son avenir paralysait ses facultés. Il se dépeint lui-même, dans ses lettres, se traînant et s'empêtrant dans ses notes : il n'était pas accoutumé à cette armure. On avait beau applaudir ; on n'arrivait pas à le soulever. Lui-même s'irritait de sentir que sa parole incolore, incorrecte, ne rendait pas sa pensée. Ce n'était plus Ozanam. Cependant

vint un moment où s'échappant enfin du hallier épineux et broussailleux de l'érudition, l'orateur se trouva en présence du grand fait qui pour lui marquait le point de départ de la civilisation allemande : les croisades. Il présenta cette idée sous une belle image : « On dit qu'à Jérusalem, au sein des solennités de la Semaine Sainte, il est un moment où l'évêque grec, entrant au tombeau du Christ, y allume un feu bénit. Alors les pèlerins, accourus en foule, s'empressent pour y allumer leurs flambeaux, qu'ils rapporteront chacun dans leurs foyers. Ainsi du flambeau sacré des sciences et des arts, qui s'est allumé là pour bientôt illuminer l'Europe entière.

Dès lors se dégageant de la servitude des papiers, et suppléant par le courage à l'épuisement de ses forces, Ozanam se sentit maître de sa parole et de lui-même. Porté par la sympathique émotion de son auditoire, il mena à bonne fin une leçon fréquemment interrompue par des battements de mains. Il en fut ainsi jusqu'à ce qu' « enfin accablé de fatigue, ébranlé dans tout son système nerveux jusqu'au rire et jusqu'aux larmes, il se retrouva dans les bras de ses nombreux amis, confrères et collègues, qui lui assuraient qu'il avait réussi quand même ». C'était l'histoire du premier coup de feu.

Cette réussite finale, Ozanam ne l'attribuait qu'à la coalition amicale et secourable de laquelle il écrivait : « Vous ne sauriez croire tout ce que leur charité a fait en ma faveur! » Plusieurs professeurs et agrégés de la Sorbonne avaient aussi voulu l'encourager de leur présence. La curiosité y avait amené en masse les élèves de l'École normale. « Quoi qu'il en soit, écrit-il, il n'y a certes pas lieu d'emboucher la trompette », et il met une sourdine à

celle des journaux. Enfin à M. Soulacroix : « Je ne me fais pas d'illusion de modestie : j'ai frisé de près l'échec. J'étais honteux des choses indigestes, maladroites, que je m'entendais dire moi-même. Il fallait toute la bonne volonté d'un public spécial pour m'excuser... C'est vers la fin seulement que j'ai pu m'animer un peu davantage. Les sympathies de l'assemblée ont répondu à mes efforts, et la séance s'est terminée d'une façon convenable. L'amitié m'a fait ce succès. »

Mais un pareil auditoire ne se retrouve pas deux fois, et Ozanam garda ses appréhensions jusqu'à ce que l'expérience du premier trimestre eût fixé son jugement. Le public lui demeura fidèle et « l'amphithéâtre continua d'être comble, même dans les ingrates journées du Carnaval où les étudiants vont ailleurs ». M. Le Clerc, M. Mignet, M. Cousin redoublèrent de bienveillance pour le jeune maître. Le ministre l'a félicité : « Mais vous savez que M. Villemain est prodigue de compliments! » Bientôt une délégation de l'École normale fut officiellement envoyée à son cours. Le *Nouveau Correspondant* demanda à sténographier ses leçons. En même temps, l'*Univers* lui fait des triomphes qui le gênent. Le *Journal des Débats* l'annonce « en des termes tellement louangeurs qu'ils lui feraient plutôt tort »! Au dehors, la *Gazette* d'Augsbourg se fait l'écho de ses leçons sur la Germanie. Le fiancé veut qu'une bonne part de cette faveur inespérée soit attribuée à certaines prières qu'on fait à Lyon en ces journées : « Vos pieux souvenirs devant Dieu continuent de chasser de moi le démon de la peur, lequel, comme celui de l'Évangile, est un démon muet. » Enfin, la popularité s'obstine quand même à assiéger sa chaire; c'est

son expression : « La salle est toujours comble, obstinée qu'elle est à trouver de l'intérêt dans ce chaos de l'histoire germanique où moi-même je me perds. »

Ainsi, chose bien nouvelle en Sorbonne, un jeune professeur chrétien, à l'âge de vingt-sept ans, y débutait en maître et en maître écouté. Les catholiques applaudissaient. Les sceptiques, intéressés par cette éloquence nouvelle, y prêtaient l'oreille : « Athènes l'écoute, écrira le Père Lacordaire, comme elle eût écouté Grégoire ou Basile, si, au lieu de retourner dans les solitudes de leur patrie, ils eussent, au pied de l'Aréopage où avait prêché saint Paul, ouvert ce trésor de goût et de savoir qui devait illustrer leurs noms. »

Interrompu par son mariage et le voyage de noces qui le suivit, le cours d'Ozanam reprit, pour sa seconde année, dans des conditions non moins consolantes encore. Date remarquable! le jeune professeur rentrait cette année à Paris pour y prendre rang officiellement aux obsèques de ce même Jouffroy, contre l'erreur duquel l'étudiant de 1831 avait protesté en face, dix ans auparavant. Lui-même venait d'expirer, désabusé de sa philosophie et apaisé de cœur à l'égard de ce christianisme qui reçut son dernier et trop tardif hommage.

« J'ai repris mon cours, écrit Ozanam à son beau-père, le 27 janvier 1842. Et, bien que le sujet entamé l'an passé soit maintenant plus restreint, plus spécial, moins attrayant, l'auditoire se maintient. Je le trouve toujours nombreux et bien disposé. »

Le sujet plus restreint de littérature allemande. qui, succédant au tableau général présenté l'année précédente, remplit l'année académique de 1842-43, fut, après les *Niebelungen*, la poésie lyrique des *Min-*

nesinger. Ozanam, plein d'admiration pour le poème des *Niebelungen*, appelait cette épopée l'Iliade des nations germaniques; et la rapprochant des brillants romans de chevalerie, il y découvrait, avec la réhabilitation de la femme, les premiers vestiges de l'idée chrétienne.

On lit dans sa première leçon, publiée dans ses *Mélanges* : « Le rôle principal des *Niebelungen* est celui d'une femme, Chriemhild. C'est elle qui, la première entrée sur le théâtre, n'en disparaît jamais, du moins par la pensée, et n'en sort qu'en le fermant. C'est une nature vraiment héroïque, dont le développement remplit toute la fable, grandissant avec une effrayante vérité, depuis l'innocence du premier âge, jusqu'à l'atrocité d'une agonie sanglante. C'est la pudeur de la vierge, la tendresse de l'épouse, le ressentiment de la veuve, mais toujours c'est l'amour. Si cette femme, tendre comme Andromaque, fidèle comme Pénélope, efface toutes les figures des anciennes épopées ; si elle fait pâlir même les plus redoutables acteurs, les Achilles et les Ulysses de l'épopée allemande ; si le sexe le plus faible est choisi pour réaliser le type de l'héroïsme, n'est-ce pas là une chose tout à fait neuve, possible seulement au temps de la chevalerie? Alors, la fille d'Ève, relevée de sa longue déchéance, fut réhabilitée dans les lois, glorifiée dans les arts. Un même culte réunit, sous des cieux différents, les minnesinger et nos troubadours; et l'image de deux femmes, Chriemhild et Béatrix, couronnent les deux plus grands poèmes de la barbarie et du christianisme. »

Le professeur se proposait de terminer par la poésie dramatique et didactique. Puis il arriverait aux prosateurs, chroniqueurs, romanciers et philosophes

de la même époque. En somme, c'était toute l'histoire littéraire d'alors qui allait se dérouler dans ces leçons. Et déjà, M. Soulacroix témoignait à Ozanam son désir de voir sortir de là un livre d'érudition et de vulgarisation à la fois, capable d'honorer le nom de son auteur et de lui créer des titres académiques pour ses promotions à venir...

C'était dans d'autres vues qu'Ozanam avait conçu pour lui le devoir sacré d'enseigner et d'écrire. L'intérêt religieux était le premier en cause. Aussi bien ce terrain des antiquités germaniques se trouvait-il être, dans ce temps-là, le point de rencontre où l'esprit catholique et l'esprit philosophique se livraient entre eux d'ardentes batailles d'idées.

En face du catholicisme se dressait alors en Allemagne une école rétrograde, qui, jalouse de ne devoir qu'à l'ancienne Germanie païenne et barbare son génie spécifique et son caractère ethnique, accusait le christianisme de l'avoir fait dévier de sa source première, et arrêté le cours de ses grandes destinées. A l'en croire, tout était pur, gigantesque, héroïque, surhumain, dans cet âge incompris, où la fière nation, vierge comme ses forêts, n'avait pas été encore en contact avec les vices de la civilisation latine, énervée par un nouveau culte et une nouvelle foi. C'était l'histoire renversée; il la fallait redresser. Il fallait restituer à la barbarie trop vantée des aïeux la brutale réalité de sa physionomie : la corruption de ses mœurs, la dureté de ses lois, la férocité de ses guerres, la cruauté et l'infamie de son culte et de ses dieux. Il fallait, en retour, venger de l'ingratitude et de la calomnie de l'esprit tudesque, ce christianisme libérateur qui fit sortir la lumière de ces ténèbres, l'ordre de ce chaos,

pour de longs siècles d'honneur et de civilisation.

« Pour moi l'intérêt sérieux, supérieur, de mon sujet, écrit-il de Oullins, 17 août 1842, consiste dans ce fait que l'Allemagne est redevable de son génie et de sa civilisation tout entière à l'éducation chrétienne qui lui fut donnée ; que sa grandeur fut en proportion de son union avec la chrétienté ; que, pour elle, comme pour tous, il n'y eut, il n'y aura de véritables destinées qu'au sein de l'unité romaine, dépositaire de toutes les traditions temporelles de l'humanité, comme des desseins éternels de la Providence.

« Tout ceci semble simple, naturel et d'une vérité banale de ce côté du Rhin. Mais, de l'autre côté, l'orgueil national se complaît dans la chimère d'une civilisation autochthone, dont le christianisme les aurait fait déchoir ; d'une littérature qui, sans le contact latin, se serait développée avec une splendeur sans exemple ; d'un avenir enfin qui peut être magnifique encore si la race dégénérée se retrempe dans un teutonisme sans mélange. Le type germanique n'est plus Charlemagne, c'est Arminius. »

Ozanam a contre lui, il le sait, toutes les écoles philosophiques, historiques, littéraires allemandes, de Hegel à Goethe et de Goethe à Strauss. Il est aux prises aujourd'hui avec l'orientaliste Lassen, avec l'historien Gervinus irréconciliables avec cette mansuétude chrétienne qui leur a gâté leurs grands barbares. Barbares, ils le seraient encore, démontrera Ozanam, si par la foi chrétienne ils n'étaient entrés en possession de l'héritage religieux, scientifique, politique des peuples modernes. Et il ajoute qu'en le répudiant, ils ne peuvent que retomber dans leur atavique barbarie.

Ainsi envisagée, l'histoire littéraire était un vrai drame dont l'action roulait sur l'alternative de la vie ou de la mort pour les sociétés. Cet enseignement n'est pourtant qu'une première passe d'armes. Ozanam réserve tous ses moyens pour le livre qui plus tard reproduira ses leçons, mais fortifiées, développées, armées de toutes pièces : *Les Germains avant le Christianisme*. Il en présente à Lallier le plan et le cadre provisoire, en ajoutant toutefois : « Mais, mon ami, ce n'est pas une petite affaire qu'un livre par le temps qui court, surtout pour moi qui compose si lentement et si difficilement. Je n'hésite donc pas à recommander ce que je commence à vos bonnes et fraternelles prières. »

Plus tard encore, ce premier tableau aura son pendant dans un second qui montrera l'action civilisatrice de l'Évangile chez la première des tribus germaines qui se rangera à sa loi : ce sera *Le Christianisme chez les Francs*. Et, du contraste de ce double spectacle ressortira la démonstration totale et expérimentale du progrès des sociétés par la civilisation chrétienne, et par elle seule.

Mais ces Francs d'alors sont les Français d'aujourd'hui. A nous donc, leurs héritiers, à notre patriotisme, de repousser les iniques revendications d'un teutonisme non moins ingrat que superbe : « Si c'est la thèse favorite de l'École teutonique de nier ce que l'Allemagne dut à la civilisation latine, et d'abjurer l'honneur de cette éducation de nos pères, c'est à nous, Français, comme aux aînés de la famille, qu'il appartient d'en conserver les titres. »

Le professeur et le publiciste ne s'en tiendront pas là. Ces deux tableaux préliminaires de l'histoire de la littérature allemande au moyen âge, *Les Ger-*

mains avant le Christianisme, et *Le Christianisme chez les Francs*, qu'Ozanam nomme sa *Germanie*, l'une païenne, l'autre chrétienne, seront suivis d'un troisième. Il s'est dit un jour qu'il représenterait et déroulerait à travers le moyen âge la grandiose conception et institution politique de Charlemagne. Il lui donnerait pour cadre six siècles de la vie de la chrétienté et l'ouvrage s'intitulerait : *Le Saint-Empire romain!*

A M. Soulacroix Ozanam écrit donc le 27 janvier 1842 : « MM. Mignet et Ampère que j'ai consultés sur l'objet de mes études et leçons ultérieures touchant les lettres au moyen âge — lesquelles touchent à tout — m'ont conseillé de rattacher les leçons de mon cours à un sujet particulier, et pour ainsi dire à un épisode que je traiterais à fond, étant plus restreint, mais qui cependant serait d'un intérêt général. J'ai cru trouver ce sujet dans un tableau synthétique du *Saint-Empire romain,* auquel se relieraient quelques-unes de mes leçons de l'année passée, peut-être les meilleures que j'ai faites. On y verrait l'Empire, la monarchie universelle des temps chrétiens, idée conçue par le génie de Charlemagne, imparfaitement réalisée par ses successeurs, développée par le droit public, vivante dans la philosophie, dans la poésie du XIIe, XIIIe, XIVe siècle. On la verrait ensuite entrant en lutte avec la papauté, et succombant dans ce combat pour ne laisser, après elle, qu'un Empire d'Allemagne réduit lui-même de nos jours aux proportions d'Empire d'Autriche.

« Un tel travail, qui ne serait pas l'histoire détaillée des faits, mais plutôt l'histoire philosophique de l'institution, un tel travail qui n'est point fait, jetterait une grande lumière sur les affaires générales de la vieille Europe. On y trouverait les causes de

la chute de l'Italie et de la grandeur de la France. Il y aurait place pour les plus célèbres personnages de ce temps : Grégoire VII, Innocent III, Frédéric Barberousse, Rodolphe de Habsbourg. Les docteurs, les juristes et les poètes y figureraient aussi à titre de témoins, et là reviendraient toutes mes études coordonnées, remaniées et mises en œuvre. »

Mais ce travail, tout à l'honneur de la papauté et de l'Église, serait-il de nature à lui concilier les sympathies de l'école historique et du pouvoir politique du jour? C'eût été bien méconnaître l'esprit public d'alors que de le croire. La même lettre disait : « On dirait que, depuis quelques mois, il y a recrudescence de mauvais vouloir à l'égard des principes conservateurs, dont cependant le gouvernement déplore la décadence. On vient d'envoyer prêcher le saint-simonisme au Collège de France ; un réfugié italien va remplacer M. Bautain à Strasbourg ; on décerne la croix d'honneur à l'auteur d'un livre aussi antifrançais qu'anticatholique. D'un autre côté, on autorise des cours publics pour les ouvriers, professés par des hommes notoirement hostiles aux idées chrétiennes, et qui s'emploient à ranimer contre l'Église les préjugés mourants et les haines éteintes. »

En face de cette hostilité menaçante, l'irréductible chrétien catholique qu'est Ozanam ne dissimulera rien de sa foi, ne sacrifiera rien de sa fière conscience d'historien. Il l'écrit ainsi; et son beau-père le sait bien : « Tout cela m'inquiète souvent, mon bon père, mais ne me décourage pas. Je sais que dans nos convictions il y a une force plus grande que le mauvais vouloir de nos adversaires. Je ne gagnerais rien à les dissimuler; je n'acquerrais pas la confiance des supérieurs qui me connaissent; j'y per-

drais celle de la jeunesse qui m'aime. Il n'est pas inopportun, dans les temps où nous sommes, de conserver quelque dignité et quelque indépendance !

« Ce travail, fort approuvé de ceux à qui j'en parle, je vais encore en mûrir un peu le dessein. Je m'occuperai ensuite de l'exécution ; et aussitôt après Pâques, je rassemblerai les matériaux nécessaires. »

Pourquoi les forces et les années pour l'accomplir ne lui ont-elles pas été données? Quel autre était mieux préparé et mieux doué que lui pour le réaliser? Se représente-t-on ce qu'eût été pour la religion et les lettres, une histoire philosophique du Saint-Empire romain, signée de cette main de maître ?

Mais, quoi qu'il écrive ou qu'il enseigne, l'historien catholique revendique son droit et reconnaît son devoir. Droits et devoirs sont le sujet des lettres qu'il faut relire. Le premier est de parler suivant ses propres convictions religieuses. « Ceux, dit-il, qui ne veulent pas de croyance religieuse dans un travail scientifique, trouveront peut-être que, dans les miens, j'ai fait la part trop grande au christianisme. Quant à moi, je ne connais pas d'homme de cœur qui veuille mettre la main à ce dur métier d'écrire, sans une conviction qui le domine. Je n'aspire point à cette triste indépendance dont le propre serait de ne rien croire et de ne rien aimer. Sans doute, il ne convient pas de prodiguer les professions de foi : mais qui donc aurait le courage de toucher aux points les plus mystérieux de l'histoire, de remonter à l'origine des peuples, de se donner le spectacle de leurs religions, sans prendre un parti sur les questions éternelles qu'elles agitent? Et qui peut prendre un

tel parti, surtout dans un siècle de doute et de controverse, sans que sa pensée en reste pleine et sa parole émue? »

Alors, établissant nettement les conditions d'entière sincérité qui chez le croyant s'allient au respect de la foi et sa confiance en elle, Ozanam écrit d'une main ferme : « On ne peut demander à l'écrivain que deux choses : premièrement que sa conviction soit libre et intelligente, et le christianisme n'en veut pas d'autre ; secondement que le désir de justifier une croyance n'entraîne pas à dénaturer les faits, pour leur en extorquer des preuves. Mais rien de pareil ne sollicite la plume des écrivains chrétiens. Rassurés sur ces questions suprêmes de Dieu, de l'âme, de l'éternité, qui troublent tant d'intelligences, ils doivent entrer dans la science avec liberté et avec respect. Ils savent qu'il n'est permis ni de dissimuler aucune vérité, si petite, si profane, si embarrassante même qu'elle paraisse. Ils se feront conscience de ne dissimuler aucune tache pour avoir le droit de ne voiler aucune gloire. Si leurs recherches aboutissent à justifier un dogme révélé, ils le constatent et s'en réjouissent, par amour du vrai. Et s'il ne leur est pas donné de lever les obstacles et de conduire la science jusqu'au point où elle rencontrerait la foi, ils savent que d'autres la pousseront plus loin. Et ils prennent patience en pensant que la route est longue, mais que Dieu est au bout. »

Le travail sur les origines de la civilisation en Europe, commencé par la *Germanie,* se poursuivit sans interruption par de semblables études sur ce que Ozanam appelle l'*Italie aux temps barbares*. Ce fut le sujet de son cours de l'année 1843 et suivantes, de-

venus plus tard l'Introduction de son livre de *La civilisation chrétienne au Ve siècle* dont nous reparlerons. Qu'il nous suffise de dire présentement l'impression que le professeur en recueillit pour son âme, puisque c'est elle principalement qui nous occupe dans ce livre. Et écoutons comme il en parle dès lors à son jeune frère, dans cette lettre du 23 juin 1843 :

« Mon cher Charles, je suis près d'achever la première année de l'histoire littéraire d'Italie depuis l'ère chrétienne jusqu'au temps de Charlemagne. Ce travail a été pour moi, comme pour mes auditeurs, une étude plus profonde et plus vivante de la papauté, par qui s'est fait ce difficile passage de l'antiquité aux temps modernes. Eh bien, mon cher Charles, j'ai éprouvé tout ce qu'on gagne à voir le christianisme de plus près. Ses bienfaits, que je n'ignorais pas, je les ai trouvés plus grands encore que je les avais jamais crus. Plus que jamais, je sens combien on devrait aimer l'Église qui a tant fait pour nous conserver, pour nous préparer, pour rendre possible tout ce que nous avons de savoir, d'intelligence, de liberté et de civilisation ! »

En attendant le grand ouvrage, Ozanam en donnait des fragments détachés au *Correspondant,* moyennant une révision ou mieux une réfection qui lui était un grand labeur, tant il y voulait, fond et forme, de solidité et de perfection ! C'est au sujet d'un de ces articles qu'il écrivait le 9 mars 1843 : « Je viens d'achever six semaines des plus laborieuses de ma vie, me refusant toute distraction et prenant sur mes nuits. Vous savez combien j'ai la composition difficile ; et plus que jamais j'ai besoin de ne

pas laisser rouiller ma plume : elle devient comme une vieille rapière qu'on ne peut plus tirer du fourreau. » Mais il se dit payé de sa peine par les joies ineffables desquelles il a écrit : « Il faut savoir aussi le plaisir d'un effort vainqueur, la jouissance infinie de la vérité découverte ou de la beauté reproduite; ce bonheur désintéressé, ce frémissement de l'esprit aux approches de la lumière qui le visite, venant de plus haut, et lui donnant comme un pressentiment de la divinité. »

Aussi bien Ozanam ne manquait-il pas d'appeler l'Esprit de lumière à son aide, soit avant de se rendre à sa leçon, soit avant l'étude. C'en était tour à tour la préparation et la consécration : « Le jour et la nuit qui précédaient son cours, rapportent ses intimes, étaient consacrés à choisir et classer ses notes dans l'ordre de leur emploi; après quoi il se plaçait en face de son sujet, l'embrassant tout entier, pour en dégager la maîtresse idée qui y prenait alors tout son relief. C'était seulement à une heure avancée de la nuit qu'une voix inquiète pouvait l'arracher à cette méditation solitaire, profonde. De grand matin, il renouait la chaîne à peine interrompue de sa pensée; et, lorsque l'heure était arrivée, il partait, comme pour l'accomplissement d'une mission sacrée. » Ses amis rapportent qu'ils ne l'ont jamais vu se rendre à son cours, sans qu'il eût prié à genoux et imploré le secours de l'Esprit-Saint, afin de ne laisser échapper aucune parole de nature à blesser la vérité.

On le représente alors traversant à pas rapides les jardins du Luxembourg, la tête penchée, parfois lisant quelques papiers, mais sans que l'application l'empêchât de voir et de rendre les marques de sym-

pathie dont il était l'objet. Il arrivait à la Sorbonne, puis apparaissait dans sa chaire, pâle, défait, nerveux, promenant vaguement son regard au-dessus de l'auditoire, dont il semblait redouter de rencontrer les yeux.

Ici je ne referai pas le portrait que Lacordaire a fait de l'orateur, en homme que a lui-même connu le travail et les triomphes de la parole publique. M. Ampère a dit moins solennellement : « Ceux qui n'ont pas entendu professer Ozanam, ne connaissent pas ce qu'il y a de plus personnel dans son talent. Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts; et puis improvisation brillante, parole entraînante et colorée : tel était cet enseignement. Il préparait ses leçons comme un bénédictin, et les prononçait comme un orateur : double travail dans lequel s'est usée une constitution ardente, et qui a fini par le briser. »

C'était là le péril. Son beau-père, M. Soulacroix, lui faisait, sur la fatigue excessive que lui causait sa manière de travailler et d'enseigner, des observations alarmées. Son doyen, M. Victor Le Clerc, lui disait de son côté : « Prenez garde, Monsieur Ozanam, modérez cette verve qui vous emporte. Soyez toujours un orateur, mais un orateur plus calme. Cette parole vive, émue, passionnée, cet enthousiasme dont vous n'êtes pas le maître et qui vous domine, inquiète pour vous vos amis. Songez à l'avenir. Nous voulons que vous ne retranchiez rien de cet avenir qui vous est dû ; nous le voulons pour vous et pour nous. »

Mais la fatigue du professeur ne cessait pas avec la fin de la leçon. Une autre l'attendait à la porte

qui, pour être tout aimable, n'en ajoutait pas moins à son épuisement. Cette même jeunesse qu'Ozanam venait de tenir suspendue à ses lèvres, s'attachant à ses pas, l'accompagnait encore au sortir de la salle, lui faisant un cortège d'honneur intime, familier. C'étaient proprement les disciples, s'efforçant de fendre les rangs pour recueillir de lui la parole particulière, personnelle : celle qu'on n'oublie plus; et le reconduisant ainsi jusque chez lui, à travers les allées du jardin du Luxembourg, dans le bonheur d'un entretien, qui n'avait que le tort de prolonger une leçon de cinq quarts d'heure.

Il y en avait d'autres, et c'était le grand nombre, qui s'en retournaient silencieusement dans la méditation de ce qu'ils venaient d'entendre. C'était la vérité; elle dissipait leurs doutes, et ils se rendaient à elle. Un jour Ozanam trouva à son adresse, chez le concierge de la Sorbonne, le billet suivant : « Monsieur, je sors de votre leçon. Il est impossible de ne pas croire ce que l'on exprime si bien et avec tant de cœur. Si ce peut être pour vous une satisfaction — que dis-je? un bonheur — éprouvez-le dans toute sa plénitude. Avant de vous entendre, je ne croyais pas. Ce que n'avaient pu faire beau nombre de sermons, vous l'avez fait en une fois; vous m'avez fait chrétien. — Recevez, Monsieur, l'expression de ma joie, de ma reconnaissance. »

La plus grande joie fut pour le maître, comme en témoigne son frère à qui il la fit partager sur l'heure.

Cet accent de conviction qui faisait des croyants, impressionne même les plus irrévérencieux et les plus sceptiques : « Il a le feu sacré, écrivait Sarcey. Il y a une telle conviction intérieure en cet homme que, sans art apparent, il vous convainc, il vous

émeut. Il a une imagination tendre et rêveuse, et il trouve d'admirables expressions pleines de mélancolie et presque poétiques. A l'écouter, on se sent venir les larmes aux yeux. » Et Sarcey le compare et l'oppose à M. Jules Simon « qui est orateur jusqu'au bout des ongles, mais à qui manque un peu cette conviction intérieure, sans laquelle on n'est qu'un admirable comédien ». La conviction intérieure d'Ozanam s'appelle la foi.

C'était une chose bien nouvelle à la Sorbonne, qu'un cours de catholicisme par l'histoire, si j'ose dire, professé officiellement et accueilli avec applaudissement dans une chaire laïque de l'État. Sans doute le récent triumvirat de MM. Guizot, Cousin et Villemain, venait d'y jeter sur l'enseignement supérieur des lettres un éclat incomparable. Mais s'il devait en partie son succès à l'éloquence de ces maîtres, n'empruntait-il pas sa plus grande popularité à la politique du moment, dont cette belle parole s'étudiait à flatter les passions et attiser les ardeurs? Le jeune professeur catholique, lui, s'avançait à la défense de doctrines austères, à l'encontre de la prévention populaire, pour une victoire qui ne devra rien qu'à la vérité seule, mais servie par une force de conviction qui n'a d'égale que son tendre dévouement à ces jeunes hommes, ses disciples, pour lesquels il tient école de vérité et de charité tout ensemble.

C'est à cette action qu'il nous faut considérer le bon maître.

CHAPITRE XVI

MAITRE ET DISCIPLES.

COLLÈGE STANISLAS. — SORBONNE ; ÉTUDIANTS. — EXAMENS. — LE CERCLE. — LES CONFÉRENCES DE PARIS. — LA POLÉMIQUE RELIGIEUSE. — SOUVENIRS ET RÉSOLUTIONS.

1841-1843.

Depuis le commencement de 1842, M. et Mme Frédéric Ozanam, domiciliés à Paris, y avaient pris d'abord un modeste mais tranquille appartement, dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Lorsque la saison chaude le rendit inhabitable, l'amitié de M. Bailly leur en procura un meilleur, avec jardin, rue de Fleurus, tout près du Luxembourg, dont les vertes allées ouvraient devant ses fenêtres de larges et riants aspects. Ozanam l'appelle un palais! La maison avait été bâtie pour Murat, le futur roi de Naples ; elle avait ensuite servi d'habitation au prince de Clermont-Tonnerre, après lequel elle entra dans la possession de M. Bailly qui fut heureux d'y louer au jeune ménage ami un appartement modeste, à un des étages supérieurs. C'est là que nous venons de voir ses étudiants de la Sorbonne le reconduire ordinairement, au retour de sa leçon, dans un affectueux cortège.

Ils n'étaient pas ses seuls élèves. Ozanam avait

accepté de faire, en dehors de son cours, trois classes de lettres par semaine aux rhétoriciens du collège Stanislas. C'était le directeur de cette école, en 1841, qui lui en avait fait la demande, à des conditions honorables qui devaient suppléer à l'exiguïté de ses ressources. Ce directeur était alors l'abbé Gratry. Il avait trente-cinq ans; et l'on eût imaginé difficilement deux intelligences et deux cœurs plus sympathiques et harmoniques que ces deux âmes de philosophes et d'écrivains.

Les premières paroles d'Ozanam à ses rhétoriciens avaient été celles-ci, de respect et de confiance mutuelle : « Je ne vous punirai jamais. Je me propose de vous traiter en hommes, si je trouve ici des hommes. S'il en était autrement, si je devais avoir affaire à des gamins, je ne perdrais pas mon temps et ma peine avec vous. » Ils le prirent au mot, leur respect et leur attachement répondirent au sien. Et il sortit de là des hommes.

Le professorat d'Ozanam à Stanislas fut mémorable. Un de ses élèves d'alors, et assurément un des plus illustres et des plus dignes de lui, M. Caro, plus tard professeur de philosophie à la Sorbonne, et membre de l'Académie française, va nous introduire dans sa classe.

« Je me souviens, raconte-t-il, comme si c'était hier, du jour où nous le vîmes paraître dans sa chaire. La première impression fut toute à la curiosité, et, je dois le dire, à une curiosité un peu moqueuse. Ozanam n'avait pour lui ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille était médiocre, son attitude gauche et embarrassée. Une extrême faiblesse de la vue, une chevelure broussailleuse lui composaient une physionomie plutôt étrange. La ma-

lignité sourit d'abord, la sympathie lui succéda bien vite. On ne pouvait rester longtemps insensible à cette expression de bonté, transmise du cœur à travers un masque un peu lourd, mais qui n'était pas sans distinction. Joignez à cela un sourire d'une très spirituelle finesse; et, à certains moments, un épanouissement d'intelligence sur cette physionomie transformée, comme si elle se fût ouverte pour laisser passer un rayon de l'âme. Volontiers se livrait-il à cette franche gaîté d'esprit qui délasse des études austères, avec un rire si franc et si naturel, une plaisanterie si agréable et si vivement tournée, que c'était un charme de le surprendre dans cet abandon joyeux. Nous l'y provoquions souvent; il y résistait d'abord, se retranchant dans la sévérité du devoir et la gravité de son enseignement. Il cédait parfois. Il fallait l'entendre alors! Quelle jeunesse dans cet esprit déjà vieux par la science! Quelle finesse dans cette candeur! Candide et fin : c'était le contraste et le charme d'une nature qui avait gardé la simplicité du cœur, au sein de la culture la plus raffinée de l'esprit. »

Il avait aussi l'émotion profonde jusqu'à l'attendrissement. Un de ses élèves rappelle qu'il ne commentait jamais qu'avec des larmes, le mot charmant par lequel Bossuet loue la duchesse d'Orléans : « Elle fut douce envers la mort! » Était-ce par l'effet d'un pressentiment de ce que devra être la sienne?

La classe d'Ozanam bénéficiait de ces dons. « Sans l'ombre de pédantisme, il intéressait tout le monde aux choses de l'étude, nous saisissant par la raison, par l'imagination, et surtout par cet art qu'il avait d'interroger l'élève de telle sorte qu'il lui donnait l'illusion d'avoir trouvé ce qu'il lui faisait voir. Ces formes variées et dramatiques ajoutaient un vif inté-

rêt à ses leçons et répandaient autour de lui une agitation qui, réglée et dirigée, devenait une activité féconde. Les âmes les plus stériles et les plus glacées s'ouvraient aux impressions de sa parole; et il n'y avait pas jusqu'aux écoliers maussades et grossiers, les Béotiens de collège, qui, ne comprenant pas, s'imaginaient comprendre : ce qui est déjà un progrès. Ainsi élevait-il doucement à son niveau les jeunes gens, encourageant les efforts même des moins bien doués, pourvu qu'ils fussent courageux : Ozanam adorait la bonne volonté. »

On cite le fait d'un jeune esprit, très travailleur, qui malgré ses efforts était demeuré dans la dernière moitié de la classe. Ozanam, devenu son maître, le prend à part, s'ingénie, non sans peine, à le faire entrer dans l'intelligence des choses. Surpris de comprendre, ému et conquis par tant de condescendance, le jeune garçon, un jour, lui fait remettre à la porte ce billet attendri, en une ligne : « Je vous jure que je « ferai l'impossible pour vous prouver ma reconnais- « sance. » Il tint parole. A la fin de l'année, il remportait un premier prix au grand concours. Il est devenu ensuite membre de l'Institut!

Pendant ses dix-huit mois de professorat à Stanislas, Ozanam n'eut jamais à rappeler à l'ordre qui que ce fût de ses élèves. Ils le vénéraient comme ils l'aimaient. Une fois que le cher maître, souffrant d'une fluxion, se présenta quand même pour faire sa classe, le visage tuméfié, la tête emmitouflée, un loustic eut le mauvais cœur d'en faire une plaisanterie, qu'il paya aussitôt. Ses camarades eurent bientôt fait de le jeter à la porte, avant même que le maître eût eu le temps de s'apercevoir de l'incident.

Jusqu'alors le collège, faiblement coté au concours

général, y obtenait peu ou point de succès. A la fin de cette année scolaire, la rhétorique y fut couronnée plusieurs fois. Il arriva en même temps qu'un grand nombre d'élèves d'Ozanam demandèrent, comme une faveur, de faire une seconde année de rhétorique avec lui.

Jamais professeur n'obtint à ce degré cette attention religieuse qu'on a appelée un applaudissement silencieux. Ils le lui disaient, un jour de fête, en ces termes gracieux :

> Chaque jour, recueillis dans la paix de l'école,
> A vos doctes leçons tressaillant de plaisir,
> Nous n'osons point troubler votre aimable parole :
> Qu'il nous soit une fois permis de l'applaudir !

« Par le progrès des années, écrit encore Caro, les anciens élèves d'Ozanam, devenus des étudiants, furent presque tous ses amis. Je n'ai jamais connu maître plus aimé. La jeunesse allait à lui par d'inévitables sympathies ; et ces sympathies, des deux côtés, étaient fidèles. On ne se décidait pas à se passer de lui quand on l'avait connu. »

A la suite de Caro qui vient de parler pour tous, il faudrait entendre aussi M. Heinrich, qui fut plus tard l'Ozanam de la faculté de Lyon, M. Nourrisson, le philosophe chrétien du collège Stanislas, de l'Institut, du Collège de France, pour qui Ozanam demeura qu'à la fin un consolateur et un modèle.

Bien différent de ceux-ci était un auditeur des premiers cours, Ernest Renan, qui en parle ainsi dans ses papiers de jeunesse : « Je ne sors jamais de sa leçon, sans être plus fort, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de l'avenir. » Il écrivait à sa « bonne mère » de Bretagne :

« Le cours de M. Ozanam est l'apologie constante de ce qu'il y a de plus respectable. » Plus tard, c'est le même homme qu'on entendra s'écrier : « Ozanam! Ah! que nous l'aimions! Quelle belle âme! »

Un autre de ses auditeurs, un normalien, Prévost Paradol, ayant passé devant Ozanam son examen de licence, était tombé, lui sceptique, sous le charme de cet heureux croyant. Il le pleura; et quand, écrivant ses mélancoliques pages sur la *Maladie et la Mort*, il eut à citer l'exemple d'une mort transfigurée par l'espérance de l'immortalité, c'est Ozanam qui le lui fournit. « Pour mourir comme Ozanam est mort naguère parmi nous, il n'est pas besoin de son intelligence délicate et cultivée, ni de son âme généreuse. Les plus humbles de ses frères l'imitent sans peine ce jour-là, parce qu'ils l'ont imité tous les jours; et la vue exercée du chrétien n'a pas besoin d'être perçante pour contempler, à la place de la mort, les cieux tout grands ouverts. »

Un autre jeune licencié de la même journée, M. l'abbé Goux, un toulousain, élève de la récente École des Carmes à Paris, prit ensuite la confiance d'aller le consulter au sujet de ses thèses de doctorat en préparation. Ozanam l'accueillit avec joie. Ni le déjeuner qui pressait, ni l'avis réitéré qui lui en était envoyé, ni la discrétion de l'étudiant qui se leva à plusieurs reprises pour se retirer, ne purent vaincre cette insistante charité : « Rasseyez-vous, je vous prie; sincèrement vous me faites de la peine en me quittant sitôt. » Il est vrai que les thèses dont le sujet était soumis à Ozanam étaient, l'une *Lérins au Ve siècle*, et l'autre *De Divi Thomae sermonibus*. Ce candidat au doctorat ès lettres devenu évêque de Versailles, aimait à rappeler cette bonté

rare de laquelle il disait : « Jamais je n'oublierai la bonne grâce avec laquelle M. Ozanam m'a reçu. J'ai trouvé ailleurs de la courtoisie ; mais chez lui c'était pure charité chrétienne : je lui étais inconnu, et je ne devais plus le revoir ; et il me traitait comme un ami, un frère. »

Élève lui aussi de cette École des Carmes, le cardinal Lavigerie écrira un jour à la veuve d'Ozanam : « Je suis heureux, Madame, de vous transmettre les bénédictions de Léon XIII, et d'acquitter ainsi, pour une faible part, ma dette de reconnaissance envers l'homme illustre et bon, qui ne dédaigna pas de m'accorder sa direction et son patronage, aux temps lointains déjà où j'affrontais le doctorat de la faculté de lettres de Paris, sans songer que ces palmes qui me venaient de lui, je devais les porter un jour dans nos *déserts africains*. »

Tous les jours de la semaine, hormis ceux de sa leçon, de huit heures à dix heures du matin, Ozanam se tenait à la disposition de ses étudiants. Ils remplissaient son antichambre, comme celle d'un ministre. Il les recevait avec grâce, s'entretenait longtemps avec eux, de ce qui les concernait, comme s'il n'avait rien autre chose à penser et à faire. Et, bien que ce fût l'arracher tout vif à ses plus chères amours, il n'en montrait ni impatience, ni regret.

Je ne puis mettre au nombre des étudiants d'Ozanam les candidats aux grades académiques dont, plusieurs fois par an, il était nommé d'office un des examinateurs à Paris ou en province. C'est là, et spécialement aux examens du baccalauréat, que sa patience fut mise souvent à rude épreuve : « Je suis écrasé d'examens de baccalauréat, de licence, de doctorat. Il est déjà bien long de passer des journées à questionner et à recevoir les réponses. Mais il l'est encore

plus de recevoir les candidats, leurs pères et mères, qui viennent demander des conseils et de la bienveillance ; les fils qu'on m'amène pour qu'ils s'accoutument à ma figure ; et ceux qui reviennent ensuite pour savoir les causes de leur échec et les moyens de le réparer ; sans compter les parents qui se fâchent, qui défendent pied à pied les contresens de la version ; qui jettent les hauts cris contre l'injustice et la dureté des examinateurs. »

Il s'est représenté plusieurs fois dans ses lettres, « assis à cette bienheureuse table verte, entre la question de grec et celle de mathématiques, entre les professeurs qui bâillent et les candidats qui se troublent, en attendant que vienne son tour de questionner sur l'histoire, la littérature, la géographie, parcourant toute la terre et tous les siècles », dit-il. Et quelles réponses lui sont faites parfois ! Qu'on en juge : — « Quelle est l'assemblée qui précéda l'assemblée des États généraux de 1789 ? » L'auditoire souffle : « Les notables ! » Le candidat : « Monsieur, c'est l'assemblée des notaires. » — L'examinateur : « Vous saurez mieux l'histoire du siècle de Louis XIV. Comment se nommait ce surintendant des finances célèbre par ses malheurs ? » L'auditoire souffle : « Fouquet. » Le candidat : « Monsieur, il s'appelait Fould. » Un autre lui apprend que Montesquieu fut un grand évêque. Ozanam avoue que la plume qu'il tenait lui en tomba des doigts.

Comme examinateur, Ozanam était sévère ; particulièrement sévère pour les candidats auxquels il s'intéressait, plus sévère encore envers les ecclésiastiques comme étant, plus que les autres, tenus à l'exemple du savoir. Un jeune séminariste refusé à l'examen étant venu lui demander les raisons de ce refus,

Ozanam le reçut avec la plus grande bonté, en lui signalant une à une les fautes de sa composition. Puis tout à coup, et sévèrement : « Monsieur l'abbé, l'habit que vous portez nous permet, nous commande, d'être plus exigeants. Quand on a l'honneur d'aspirer au sacerdoce, on ne s'expose pas à en compromettre la dignité par un semblable échec. Noblesse oblige. »

M. Maxime de Montrond raconte comment, par contre, il ne laissait jamais passer impunément, aux examens où il siégeait, une atteinte quelconque portée à la religion et à l'Église : « Un jour, un jeune italien, libre penseur, candidat à la licence, avait séduit le jury par l'abondante facilité et distinction de sa parole. Vint le tour d'Ozanam de l'interroger : « Monsieur, lui dit-il d'une voix ferme et émue, je rends justice à votre talent, mais je ne puis admirer votre savoir. Vous avez brutalisé les Pères de l'Église en les accusant d'avoir arrêté la civilisation. Vous n'êtes point dans le vrai, Monsieur ; vous l'auriez été en disant au contraire qu'ils ont hâté sa marche. » — *Assentiment général.*

Ozanam retrouvait un grand nombre de ses étudiants au *Cercle catholique*. Là commençaient à s'organiser, sous le nom de Conférences, des réunions privées où des sujets d'études variés étaient traités par des hommes religieux et savants, et écoutés, mieux qu'ailleurs, avec le calme et la dignité qui conviennent aux choses de l'esprit. Ozanam accepta d'y présider la conférence de littérature. N'y était-il pas préparé par la conférence d'histoire et de philosophie, qu'avec M. Bailly, il avait organisée vingt ans plus tôt, à Paris? Nous ne possédons pas les discours improvisés que le président

du cercle y tenait à la jeunesse. Nous voyons seulement que c'est d'abord au travail, celui de leur âge, celui de l'étude, qu'il exhortait les étudiants. Il leur disait par exemple : « Aujourd'hui, nous ne travaillons pas. Sept ou huit heures par jour données à la science alarment pour nos misérables santés la sollicitude de nos amis. Sachons-le pourtant ; il ne faut pas se croire dispensé par la foi, de la recherche studieuse, de la fatigue et des veilles. Le travail, châtiment de la déchéance, est devenu la loi de la régénération. »

Et au Cercle catholique encore, à l'élite lettrée de la jeunesse de Paris : « Prenez au sérieux, Messieurs, ce que nos ancêtres appelaient modestement le métier des lettres. Fouillez, travaillez la science. Dieu est au fond de la science, mais il veut qu'on le cherche pour éprouver l'amour, et il fait qu'on l'y trouve pour ne le désespérer pas. Le chemin de la science est long, jeunes gens; nous ne sommes qu'au commencement : mais, s'il ne nous est pas donné de voir le terme de nos recherches, nous aurons du moins montré le but à d'autres qui l'atteindront. Ils en auront la joie ; et ce sera la Providence qui en aura la gloire. »

En outre du Cercle, il était d'autres et plus hautes réunions vers lesquelles Ozanam acheminait la jeunesse. Telles les Retraites préparatoires à la Communion pascale que dans ces mêmes années, Semaine sainte de 1842, le Père de Ravignan venait d'inaugurer à Notre-Dame. « Depuis lundi dernier, écrit-il à son jeune frère, chaque soir, plus de six mille hommes assistent à la retraite prêchée par le Père de Ravignan. Il est impossible de rien entendre de

plus élevé, de plus solide que ces discours; surtout on ne pouvait rien voir de plus beau que l'assemblée... Aujourd'hui une communion générale des hommes vient de couronner ces pieux exercices : nos rangs serrés remplissaient la nef du milieu, deux fois longue comme celle de Saint-Jean de Lyon. Il y avait de nobles et riches personnages, couverts de décorations ; et, à côté d'eux, des pauvres en veste d'ouvriers, des militaires, des élèves de l'École normale et de l'École polytechnique, des enfants ; *mais surtout des étudiants en grand nombre*. Après la communion qui, donnée par deux prêtres, a duré une heure, un magnifique *Te Deum* a rempli les voûtes, et nous nous sommes séparés profondément émus. »

Cependant d'ordinaire, même après le saint cantique, tout n'était pas encore fini pour Ozanam. Ce que sa lettre ne nous dit pas, ce que son frère nous apprend, c'est qu'au sortir de Notre-Dame, et tout rempli encore de la présence de Jésus-Christ, le pieux communiant ne manquait pas, avant de rentrer chez lui, de passer par la maison de ses pauvres de la conférence, pour ainsi rendre à Notre-Seigneur, dans ses membres souffrants, la visite qu'il venait de recevoir de lui dans l'Eucharistie. Ainsi se plut-il toute sa vie, à couronner cette matinée solennelle. C'était l'achèvement de son action de grâces.

Les pauvres, la charité, la Conférence de Saint-Vincent de Paul, étaient un autre rendez-vous du maître et des disciples. De cela aussi il faisait fête à son jeune frère Charles, déjà entré dans la Conférence de Lyon, et qu'il faisait aspirer vers celle de Paris : « La Société de Saint-Vincent de Paul te prépare, mon bon frère, ces jouissances de pieuse fra-

ternité que j'y ai trouvées si nombreuses et si douces. Je ne sais pourquoi je me sens tant heureux et si fier de t'y voir entré. C'est un lien de plus entre nous. Remercions donc la divine Providence, mon ami, de nous avoir fait entrer tous deux dans cette jeune et croissante famille, qui est peut-être destinée à régénérer la France, en préparant à toutes les professions libérales, aux sciences, aux arts, à l'État, une recrue de chrétiens. C'est un joyeux dévouement que tu dois porter à des œuvres placées sous le patronage d'un si bon saint, et qui ont reçu de la Providence de si incroyables bénédictions ! »

Dès le 28 février 1842, Ozanam, rentré depuis trois mois à Paris, eut la joie d'assister à une des quatre assemblées plénières annuelles de la société.

C'étaient, ce jour-là, 600 jeunes gens, autant qu'en pouvait contenir le vaste amphithéâtre, « réunis, comme il s'exprime, pour s'entretenir ensemble d'un peu de bien déjà accompli et de beaucoup de bien qui restait à faire ». Le rapporteur de la séance présenta l'état général de l'œuvre : 2.000 confrères de Paris et de la province; 1.500 familles secourues à Paris; *une maison paternelle, un patronage d'apprentis...* Et les bienfaits sans nombre d'une miséricorde spirituelle moins apparente, mais encore plus efficace que l'autre.

« Mais, ajoute Ozanam, le rapporteur n'a pas dit assez la merveille de cette communauté de croyances et d'œuvres, préparant pour un prochain avenir une génération nouvelle qui, dans la science, les arts et l'industrie, dans l'administration, l'université, la magistrature, le barreau, portera la détermination unanime de moraliser le pays, et de devenir elle-même meilleure pour rendre les autres plus heureux. »

Trois mois après, premier dimanche de mai, c'était dans l'église de Saint-Vincent de Paul, rue de Sèvres, autour de l'autel et devant la châsse du glorieux apôtre de la charité, qu'Ozanam venait recevoir la sainte communion, accompagné des députations des 25 conférences de Paris. Puis, dans le chœur, d'anciens missionnaires lointains, confesseurs de la foi ; et aux tribunes la double et triple rangée des cornettes blanches des Filles de la Charité.

Le soir, dans l'amphithéâtre ordinaire des réunions, Ozanam parla des inondations du Rhône. Le Préfet s'était entendu avec l'Archevêque pour charger la Société de répartir les secours dans le faubourg de Vaise, le plus ravagé par les eaux. C'étaient six cent mille francs que les conférences de Lyon avaient distribués en sept mois aux familles sinistrées.

Le patriarche d'Antioche, président de l'assemblée, vieillard à barbe blanche, levait les bras au ciel : « La voilà donc cette France si calomniée, cette jeunesse si méconnue ! » Quand il eut béni cette foule, à l'issue de la séance, longtemps encore la place resta couverte de groupes amis entre lesquels s'échangeaient d'encourageantes paroles[1].

Les paroles d'Ozanam l'avaient été beaucoup; mais il y avait joint de graves recommandations.

1. Les conférences nouvelles, depuis 1835, dans l'ordre chronologique de leur fondation, étaient à Paris : Saint-Merry, Saint-Roch, Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Germain-des-Prés, Saint-François-Xavier des Missions, Saint-Séverin, Saint-Louis d'Antin, Saint-Médard. Saint-Nicolas du Chardonnet, Notre-Dame des Victoires, Sainte-Marguerite, Notre-Dame de l'Abbaye aux Bois, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Germain-l'Auxerrois, Sainte-Valérie, Saint-Gervais, Saint-Vincent de Paul, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Pierre de Chaillot, Sainte-Marie des Batignolles, Saint-Denis du Saint-Sacrement, Saint-Eustache, les Quinze-Vingts, Saint-Lambert de Vaugirard, Saint-Jean du Collège de Stanislas, 4 octobre 1841. V. *Origines de la société*, p. 14, en 1841.

Après le rapport sur la marche progressive de l'œuvre, il avait signalé l'obstacle; il avait dit : « Une seule chose, messieurs, pourrait nous arrêter et nous perdre : ce serait l'altération de notre premier esprit; ce serait le pharisaïsme qui fait sonner de la trompette devant lui ; ce serait l'estime exclusive de soi, qui méconnaît la vertu et le mérite en dehors du tout petit cercle que nous sommes; ce serait une surcharge d'exigences et de pratiques d'où résulterait la fatigue et le relâchement des confrères; ce serait une philanthropie verbeuse, plus pressée de parler que d'agir; ou encore une bureaucratie qui entraverait notre marche, en multipliant et enchevêtrant les rouages. Mais ce serait surtout l'oubli de l'humble simplicité qui présida d'abord à nos rendez-vous, nous fit aimer l'obscurité sans chercher le secret, et nous valut peut-être la grâce de nos accroissements. Car Dieu se plaît à bénir ce qui est petit et imperceptible : l'arbre dans sa semence, l'homme dans son berceau et les bonnes œuvres dans la timidité de leurs débuts. »

L'année suivante, 8 décembre 1843, dans un rapport présenté à l'Assemblée générale de l'Immaculée Conception, Ozanam relèvera la jeune société de son humilité, en la montrant pour ainsi dire portée entre les bras de l'Église, et bercée sur ses genoux depuis ses premiers ans. Ainsi parle-t-il de la protection de l'épiscopat. « Nous l'appelions sur nous comme un signe de la faveur du ciel, comme une précieuse incorporation dans l'Église, surtout comme une sauvegarde contre nous-mêmes. Dieu, qui ne dédaigne rien de ce qui est faible, a daigné nous prévenir de cette faveur dans une mesure qui a déjà dépassé nos espérances, plus timides que nos vœux. »

Après Mgr l'Archevêque de Paris qui présida plusieurs fois les assemblées générales, Ozanam nomme les archevêques d'Avignon, de Cambrai, de Tours; les évêques de Coutances, de Tulle, de Saint-Flour. Il lit les lettres de ceux de Besançon, de Dijon, du Mans, de Saint-Claude, d'Aire, de Rodez, de Versailles; il présente celles de Bourges, de Rennes, de Vannes, de Saint-Brieuc, d'Autun, de Langres, de Limoges : « Messieurs, dit-il en résumant, nos conférences de province ont germé au pied des cathédrales : elles existent dans quarante-cinq diocèses; dans tous avec l'approbation de l'autorité religieuse et sous le patronage des prélats qui leur ont ouvert leur chapelle, leur palais, et habituellement leur bourse. » Il cite l'archevêque de Lyon, le cardinal d'Arras, les évêques d'Amiens, de Nîmes, de Metz, d'Orléans. « L'épiscopat des Gaules tient la première place dans l'histoire de la civilisation chrétienne. Toutes nos grandes choses se sont faites par ses mains; et les plus petites peuvent grandir à son ombre. » — De là Ozanam monte jusqu'à Rome, au Vatican, et il y fait voir des confrères agenouillés pour y solliciter la bénédiction du Saint-Père sur la jeune famille de Vincent de Paul. Il avait été l'un de ces solliciteurs de la première heure.

Dans sa Notice sur Ozanam, Lacordaire a parlé de « ces créatures privilégiées qui sont faites de la main de Dieu, quand Dieu, pour toucher le monde, veut unir quelquefois la tendresse au génie ». Et c'est la tendresse, la bonté, la charité, l'indulgence, la douceur, qu'il admire dans Ozanam, jusqu'au plus fort de ces combats où « abrité, invincible sous le bouclier de la vérité, il tempère dans son épée la

force qu'il y sent, de peur d'achever la mort de quelque âme qui peut encore revivre ».

Dans les années qui suivirent 1840, la polémique était ardente entre les partis politiques et religieux; et il arrivait parfois aux catholiques eux-mêmes de se porter à des emportements de plume et de langage que ne justifiait pas la justice de leur cause et les excès de leurs adversaires. L'esprit de mesure et d'équité qui était dans Ozanam s'en montrait offensé et effrayé en même temps. Beaucoup l'étaient avec lui. L'ami de la jeunesse estima de son devoir de la prémunir contre ces voies âpres par lesquelles la vérité n'arrive pas aux âmes.

Sa présidence de la conférence littéraire du Cercle lui en fournit une solennelle occasion. A ce titre, il dut faire entendre sa parole dans une réunion honorée de la présence de Mgr Affre, le nouvel archevêque, devant un grand nombre de personnes respectables du dehors, sympathiques à l'œuvre et à l'orateur de la journée. « En acceptant cet honneur, rapporte-t-il lui-même, j'avais consulté d'avance Sa Grandeur, sur le sujet de mon discours. Elle insista vivement pour que je traitasse ces questions, sur lesquelles Elle paraissait bien aise d'avoir à s'expliquer publiquement. »

Le discours traita des *Devoirs littéraires des chrétiens*. Il parla de l'*orthodoxie* dans les lettres, comme en étant le fond, la lumière et la sécurité. Il parla de la controverse et de la défense de la vérité chrétienne, selon l'esprit et les préceptes et les exemples de l'Évangile, des apôtres et des apologistes de la foi. Elle s'inspirera donc du double amour de la vérité et de la charité, de la miséricorde et de la paix. Il cite ces lignes de Pascal : « La conduite de

Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par la raison et dans le cœur par la grâce. Commencez par plaindre les incrédules, ils sont assez malheureux. Il ne faudrait les injurier qu'en cas où cela leur servît; or cela leur nuit. » Et Ozanam examine le cas de *ceux qui nient* et le cas de *ceux qui doutent*.

« Il ne faut pas d'abord désespérer de ceux qui nient. Il ne s'agit pas de les mortifier, il s'agit de les convaincre. Gardons-nous donc de pousser à bout leur orgueil par l'injure, de peur de les porter ainsi à se damner plutôt qu'à se dédire. Et, quelle que puisse être la déloyauté ou la brutalité de leurs attaques, donnons-leur la leçon d'une polémique généreuse.

« Quant à ceux qui doutent — et c'est le grand nombre — beaucoup d'entre eux ressentent la douleur de ne pas croire. On leur doit une compassion qui n'exclue pas l'estime. Dans la reconstruction de la vérité qui honore notre siècle, plusieurs nous ont prêté le concours de leurs efforts par la restauration des doctrines spiritualistes. Nous ne serons point ingrats. Nous avons fait ensemble la moitié de la route. Maintenant arrivés plus loin et plus haut qu'eux, souvenons-nous que ce ne fut point sans leur aide; et tendons-leur la main! »

Il termina en suppliant les catholiques de ne pas compromettre par leurs fautes et leurs divisions les conquêtes récentes du passé et les espérances de l'avenir : « Ce mouvement du retour des esprits à la foi veut être conduit et modéré avec des sollicitudes infinies pour aller jusqu'au bout. Nous sommes encore trop loin de la terre promise pour prendre des airs de vainqueurs et de maîtres. Gardons nos bâtons de voyage, de crainte de faux pas et de heurts, et ne

plaignons ni le temps ni la peine. Le peuple de Dieu demeura quarante ans en chemin : il est vrai qu'il était sous la conduite du prophète, et il finit par trouver le lieu de son repos. L'Église de France, elle non plus, n'a pas achevé de traverser le désert; mais elle aussi a ses Moïses, et nous arriverons! »

Salué et invité par ces derniers mots, l'Archevêque se leva pour prononcer quelques paroles très courtes, très simples et dénuées d'ornements, à la manière habituelle de Mgr Affre : « Je n'ajouterai rien à ce que vous venez d'entendre et d'applaudir. Je craindrais de l'affaiblir. Je me bornerai à approuver : et c'est de tout mon cœur et sans restriction que je le fais. Les conclusions de ce discours sont résumées et confirmées parfaitement par le livre de l'Imitation, quand il dit que « l'homme passionné et colère tourne tout bien en mal, tandis que l'homme pacifique tire tout au bien ». C'est en substance ce qu'on vient de dire. Quant au chapitre de l'Imitation où vous trouverez ces lignes, j'ose à peine en traduire le titre : « *De bono pacifico homine;* Du bon homme pacifique ». Je souhaite à chacun de vous d'être un bonhomme de ce genre. »

C'était bien en somme un discours de paix que résumait ainsi cette parole de paix. Aussi, grande et douloureuse fut la surprise de laquelle Ozanam écrit à M. Dufieux, juin 1843 : « Je viens de lire dans l'*Univers* un article publié le jour de l'Ascension sous ce titre : *De la modération et du zèle*, où j'étais désigné comme un lâcheur de la lutte catholique. C'était la réponse de ce journal à mon discours, dans lequel aucune expression ne s'adressait à lui. On m'en a fait des excuses... »

Sans récriminer nullement, la lettre d'Ozanam se

termine par l'espoir que « les idées graves et la discussion sérieuse finiraient bien, Dieu merci, par l'emporter sur la polémique de colère où les impies réussissent mieux que nous ».

A ses amis de Lyon, lecteurs de l'*Univers*, Ozanam envoyait, pour sa justification, le texte de son discours avec la réponse que l'archevêque y avait faite, imprimés dans le *Bulletin du Cercle catholique :* « J'ai pu craindre que leur amitié ne s'inquiétât à mon sujet ; et voilà pourquoi je vous fais passer les pièces de l'affaire. »

Enfin, aux dernières lignes, écrites devant Dieu : « Mon cher ami, assistez-moi de vos prières. Obtenez-moi cet esprit de force et d'intelligence que la chrétienté tout entière, agenouillée aux solennités de la Pentecôte, demande au ciel en ce moment. J'espère, avec la grâce de Dieu et votre secours, ne jamais manquer au mandat fraternel que mes amis me donnèrent quand ils m'engagèrent à monter dans cette chaire, pour défendre les intérêts toujours inséparables de la religion et de la bonne science. »

Quelques mois après, 13 octobre, c'était sa femme demeurée dans sa famille, à Oullins près Lyon, pour la fin des vacances, qu'Ozanam rentré à Paris prenait à témoin de ces engagements. La solitude où l'avait laissé cette absence lui avait remis toutes les conduites de Dieu, et les devoirs comme les grâces de sa vie, sous les regards : « Maintenant, ma bien-aimée, repassant dans ma mémoire la longue suite de mes souvenirs, depuis le jour où, il y a quatorze ans, je sentis l'inspiration de me consacrer à la propagation de la vérité, je m'affermis dans cette croyance à ma vocation que tous les événements de ces années dernières me confirment. Je sais que la vérité n'a pas

besoin de moi, mais j'ai besoin d'elle. La cause de la science chrétienne, la cause de la foi, est celle où je tiens par les racines de mon cœur. Or, puisqu'elle est menacée, puisque les lettres sont le champ de bataille où se vide la querelle, puisque l'enseignement y a une grande part; puisque Paris est la ville de France, et peut-être du monde, où semblent se décider les débats de la pensée; puisque la Providence, par le conseil de mes amis et de ma famille, par l'inspiration irrésistible que j'éprouvais alors, m'a mis sur la brèche, je n'en descendrai pas. Un bien peut se faire ici qui serait impossible ailleurs. J'userai à cette fin de la faveur publique dont on veut bien m'honorer. Je m'efforcerai d'en assurer et d'en prolonger l'efficacité, en groupant, en dirigeant les jeunes gens chrétiens dans la voie des bonnes études. J'écrirai aussi pour ne point perdre en discours fugitifs le peu qu'il m'aura été donné de faire connaître aux hommes.

« Il est possible que je n'arrive ni aux honneurs, ni à la fortune. Mais jusqu'ici le pain de chaque jour ne m'a pas manqué, et il me suffira toujours quand la main d'une douce et pieuse amie le partagera.

« Mais pour accomplir cette tâche, il faut de l'activité, de la fermeté, de la persévérance. Le premier moyen, pour les obtenir, est de les demander à Dieu... Je place donc ces résolutions, et d'autres encore, sous la protection de Celui qui les fait naître en moi; je les porterai à ses autels. Et quand tu me reverras, j'espère que tu me trouveras capable de les accomplir. »

CHAPITRE XVII

L'ÉGLISE ET L'UNIVERSITÉ

LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT. — « LE CORRESPONDANT ». — CATHOLIQUE D'ABORD. — LE TITULARIAT. — ADIEUX DU COLLÈGE « STANISLAS ». — L'ÉMEUTE EN SORBONNE. — LE COURS DE M. LENORMANT.

1844-1845.

Les années 1843 et suivantes évoquent le souvenir de la prise d'armes des catholiques de France pour la revendication de la liberté d'enseignement, à l'encontre du monopole universitaire. Nous venons de voir Ozanam s'effrayer « de la recrudescence des mauvaises doctrines », et des faveurs et distinctions décernées à ceux de l'Université qui en distillaient le venin dans leur enseignement ou parlé ou écrit. A Paris, près de lui, au Collège de France, s'élevaient dans une popularité croissante, les chaires de MM. Quinet et Michelet, armés contre l'Église de leur formidable puissance de passion et d'imagination, par où ils fascinaient la jeunesse : la fascination du regard du serpent et le chatoiement de ses couleurs, au soleil brillant de ce siècle.

Le jeune professeur ne se contentait pas de gémir. Il écrit à M. Dufieux, 5 juin 1843 : « Je fais tous mes

efforts, qui sont trop faibles sans doute, pour soutenir, de concert avec M. Lenormant, M. Cœur professeur d'éloquence sacrée, et quelques autres, une lutte vigoureuse contre l'enseignement des professeurs du Collège de France. Pendant que M. Quinet et M. Michelet attaquaient le catholicisme lui-même sous le nom de Jésuitisme, j'ai tâché de défendre, dans trois leçons consécutives, la Papauté, les Moines, l'Obéissance monastique[1]. Je l'ai fait devant un auditoire très nombreux, composé de ce même public qui, la veille, trépignait et applaudissait ailleurs. Pourtant, je n'ai pas eu de tumulte; et, dans mes leçons suivantes, je n'éviterai jamais l'occasion, que je rencontrerai souvent, d'établir l'enseignement, les bienfaits, les prodiges de l'Église. »

Ces courageuses leçons étaient aussitôt par lui livrées à la publicité. « Lisez le *Correspondant,* écrit-il à ses deux frères. Vous y trouverez l'analyse d'une de mes leçons sur les moines : c'est une réponse aux attaques de MM. les professeurs du Collège de France. »

Dans le même temps, le jeune professeur faisait savoir à M. Théophile Foisset, principal inspirateur du *Correspondant,* sa « velléité de concourir pour le *Discours sur Voltaire* », mis au concours par l'Académie française. « Toute l'irréligion en France procède encore de Voltaire, lui écrit-il; et je ne sache pas que Voltaire ait de plus grand ennemi que l'histoire. »

C'est par le *Correspondant* qu'Ozanam était entré en particulière amitié avec M. Foisset, dont le nom paraît ici pour la première fois. Avec M. de Monta-

1. V. *Civilisation chrétienne au Ve siècle.* Leçon XIIe.

lembert, et M. Wilson comme directeur, Foisset venait de reprendre à cette Revue l'œuvre défensive interrompue depuis 1831. Ozanam qui venait de le visiter dans sa campagne de Bligny, Côte-d'Or, l'y représente « entouré de sa pieuse et tendre famille, aimé de tout le monde, joignant à ses laborieuses fonctions de magistrat, le soin de multiples bonnes œuvres et la culture des lettres. C'était partout, en ce lieu, l'image de la dignité de vie et de la patriarcale simplicité des magistrats du XVIIe siècle ». Là, unis de foi comme de cœur, ces deux chrétiens avaient prié ensemble et l'un pour l'autre, dans l'intimité de la même chapelle domestique, où les avait conduits ensemble une inoubliable promenade nocturne dans le jardin éclairé aux flambeaux. Mais ce qui d'abord les attirait l'un vers l'autre, c'était une pareille modération de caractère qui les tenait également éloignés des excès des partis, et qui rendait précieux à Ozanam les conseils et l'exemple desquels il lui écrivait : « Vous êtes un homme de conseil en même temps que d'action. Plus que jamais peut-être votre intervention va devenir nécessaire, à l'entrée d'une campagne périlleuse pour les intérêts catholiques. »

Cette campagne en effet venait de s'ouvrir avec éclat, octobre 1843, par le manifeste de M. de Montalembert sur *Le devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement.*

Or ce document d'une véhémence entraînante prononçait le nom du professeur Ozanam comme faisant exception dans l'Université. « Oui, certes, il y a au sein de l'Université, depuis le Collège de France et la Sorbonne, jusque parmi les régents des collèges communaux, il y a un petit nombre de cœurs

droits et honnêtes, d'hommes qui ont plus que du talent, qui ont la foi, et qui, comme M. Lenormant et M. Ozanam, protestent, par la franchise de leur christianisme et la solidité de leur science, contre les scandales de l'enseignement de leurs collègues. Mais ces hommes forment-ils la majorité dans les établissements universitaires? Sont-ils d'accord avec leurs collègues?.. » etc., etc.

Cette citation de son nom, opposé à celui du commun des professeurs, pouvait créer un péril à M. Ozanam; et le sage Foisset crut devoir lui en donner communication, avant qu'elle ne parût dans le *Correspondant*. La réponse qu'y fit Ozanam, 21 octobre, est celle-ci, ferme et chevaleresque, autant que circonspecte et modeste : « Monsieur et cher ami, je veux dès ce moment vous remercier de l'obligeante communication que vous me faites. Cependant je ne puis vous dissimuler qu'elle m'embarrasse. J'aurais aimé ne pas savoir d'avance mon nom placé dans cette brochure de M. de Montalembert. Il y a assurément un honneur périlleux à être cité comme une exception à une règle injurieuse. Mais c'est un honneur, et il y aurait lâcheté à faire effacer la citation. Je ne puis donc officiellement ni accepter ni refuser l'éloge; et j'y dois rester étranger. » Il laissa donc faire; le nom fut maintenu. Une autre lettre remercia : « Je vous remercie d'avoir conservé mon nom sur la brochure. » C'était d'un brave.

Mais, en se livrant lui-même, Ozanam en appelle de l'accusation d'irréligion portée par la brochure contre la généralité du professorat universitaire : « Si vous avez de pleins pouvoirs pour de courtes corrections, j'en demande une à ce sujet, non

dans mon intérêt, mais dans celui de la vérité. La vérité, la voici :

« Il n'est pas vrai que les catholiques soient dans l'Université à l'état d'un petit nombre d'exceptions; ils sont — et l'archevêque de Lyon vient de les déclarer nombreux — ils sont, comme à peu près partout dans les fonctions publiques, une *minorité considérable*... Il n'est pas vrai non plus que M. Lenormant et M. Ozanam protestent contre l'enseignement de leurs collègues de la Sorbonne, lesquels il ne faut pas confondre avec ceux du Collège de France. » Ozanam limite à deux, dans les Facultés, le nombre des hétérodoxes agressifs. Il cite à l'encontre M. Saint-Marc Girardin, « qui combat pour des idées vraies, morales, chrétiennes ».

« Et puis ensuite, dit-il, et puis nous n'avons pas protesté, parce qu'il n'y avait pas pour nous lieu de le faire. Nous avons hautement professé notre foi, réfuté les systèmes contraires, cherchant à faire chrétiennement notre métier de professeurs, et à servir Dieu en servant les bonnes études. Mais nous n'avons point cherché à mettre dans la faculté de Paris une division qui n'existait point, à faire deux camps, à livrer des batailles. Et je crois qu'il importe beaucoup au bien de la jeunesse qu'il n'en soit pas ainsi. Il importe que nos leçons ne soient point regardées par nos collègues comme des provocations qui solliciteraient une réponse; et que, si plusieurs sont étrangers à la foi, on n'en fasse pas des ennemis. »

Le Père Lacordaire, dans la notice qu'il lui a consacrée, a bien jugé la douloureuse position d'Ozanam à la Sorbonne, et la noblesse et sagesse de sa conduite en ces circonstances. « Dans ce conflit entre

l'Église et l'Université, écrit-il, Ozanam, par la position qu'il tenait de Dieu, était de nous tous le plus douloureusement placé. Catholique ardent, ami dévoué des libertés sociales, de celles de la conscience en particulier, il ne pouvait pas cependant méconnaître qu'il appartenait au corps dépositaire légal du monopole de l'enseignement. Fallait-il rompre avec ce corps qui l'avait reçu si jeune, et comblé d'honneurs? Fallait-il, demeurant dans son sein, prendre une part active et nécessairement remarquée à la guerre qui lui était faite? Dans le premier cas, Ozanam abdiquait sa chaire : pouvait-on le lui conseiller? Dans le second, il provoquait sa destitution : pouvait-on encore le lui conseiller? Et cependant, le professeur chrétien, Ozanam, pouvait-il se séparer de nous?...

« Ozanam conserva sa chaire : c'était son poste dans le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément le corps auquel il appartenait : c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière avec ceux qui défendaient de tout leur cœur la cause de la liberté d'enseignement!

« Aucun des liens qui l'attachaient aux chefs et aux soldats ne subit d'atteinte. Il était et il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps. Aussi, pas un seul moment de défiance ou de froideur ne diminua-t-il le haut rang qu'il avait parmi nous. Il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre; et, au dehors des deux camps, la sympathie de cette foule mobile et vague qui est le public et qui, tôt ou tard, décide de tout. »

Lorsque à la Chambre des pairs Montalembert vient

de plaider brillamment la cause de l'enseignement catholique, Ozanam n'est pas le dernier à l'applaudir : « Je veux vous en dire ma joie et mon fraternel orgueil de chrétien. J'ai reconnu l'accent de saint Grégoire VII, de saint Anselme, de saint Bernard, dans cette voix qui défendait les libertés de l'Église, les plus vieilles et pourtant les plus jeunes et les plus impérissables libertés. »

Mais par-dessus cette grande voix laïque, Ozanam demande qu'on écoute d'abord celle de l'Église dans la personne de ses chefs : « Ce m'est un bonheur de voir enfin la controverse tirée de la misérable polémique des injures et des personnalités, et reportée à sa véritable hauteur par M. de Montalembert d'abord, et, à sa suite, par MM. de Carné, de Vatimesnil, par le Père de Ravignan, par NN. SS. les évêques, et particulièrement par les Mémoires des archevêques de Lyon et de Paris. Voilà les représentants légitimes de nos droits, ceux que nous ne risquons jamais d'avoir à désavouer. »

Avec eux donc *le Correspondant* devra se tenir, sans faiblesse, dans la vérité pleine et le droit intégral. C'est le devoir de l'orthodoxie, laquelle ne doit point mollir : « Je ne considère pas comme étant un danger moindre que la dureté, la mollesse qui céderait quelque chose de la sévérité du dogme dans la discussion, ou des droits de l'Église dans les affaires. »

Une affaire d'ordre privé se négociait alors, laquelle importait grandement à son bonheur, en mettant le comble à celui de sa femme. Il en écrit ainsi à M. Foisset, dimanche de Quasimodo 1844 : « Au milieu de mes travaux habituels du collège Stanislas et de la Faculté des Lettres, il a fallu suivre les négociations d'une affaire dont le résultat serait d'appeler mon beau-père à la place de chef de division au ministère

de l'Instruction publique, et de nous réunir à la famille de ma femme. Voici trois mois que les premières démarches ont été commencées ; et, quoique la chose soit maintenant décidée, nous n'avons point encore la signature. » Qui la tenait en suspens? C'était l'époque où le projet de loi illibéral du ministre Villemain sur l'instruction publique était ardemment combattu par le parti catholique. « Jugez, ajoute Ozanam, si au milieu des circonstances présentes, il est commode d'aller faire sa cour, et de s'exposer à des conversations sur des points difficiles où la conscience ne permet pas de rien céder. » Il ne fera donc pas sa cour; il ne s'exposera pas à ces conversations. Sa conscience ne cédera rien. Il ne faut pas oublier que le jeune chrétien qui parlait, qui agissait avec cette fière indépendance, vis-à-vis du pouvoir comme de l'opinion, n'était alors qu'un simple professeur suppléant, c'est-à-dire à la merci de l'administration universitaire, et révocable *ad nutum*. Enfin la signature fut obtenue, par ailleurs. Au mois d'avril de l'année suivante, 1845, M. Soulacroix allait prendre possession de son haut poste et habiter Paris. Sa division était celle de la comptabilité. Elle lui donnait peu ou point de part dans la direction de l'enseignement, non plus que dans le choix du personnel enseignant.

Sur ces entrefaites, un événement se produisit qui allait remettre en question l'avenir d'Ozanam. Au mois de juillet de cette année 1844, mourut inopinément à l'âge de 72 ans, M. Fauriel, titulaire de cette chaire de littérature où Ozanam le suppléait avec éclat. Ozanam le regretta : « J'avais en lui, écrit-il à M. Foisset, un patron bienveillant qui me prêtait ses lumières, dont la bonté m'assurait une suppléance perpétuelle

dans la chaire où ses infirmités ne lui permettaient plus de paraître. Son attachement pour moi faisait ma sécurité. Cette mort a été pour moi un coup de foudre. Il est mort trop tôt peut-être pour sa pauvre âme qui n'a pas eu le temps de se reconnaître ; trop tôt pour la science, à laquelle il devait donner avant peu des travaux considérables qui vont se trouver perdus [1]; trop tôt pour moi qui avais besoin de ses conseils et de sa protection. »

Je tiens pour un chef-d'œuvre la Notice qu'Ozanam consacra à M. Fauriel, chef-d'œuvre et hommage de science éloquente, d'admiration respectueuse et de délicate reconnaissance. Mais en même temps, le chrétien ne veut pas achever ces belles pages sans féliciter le savant d'avoir su incliner sa riche intelligence devant le mystère des causes, de la première Cause. Il termine par ces lignes : « Ce grand esprit, qui savait tant de choses, savait aussi se résoudre à ignorer. C'était sa maxime que nous ne connaissons le commencement de rien. Il savait s'humilier devant les bornes mystérieuses qu'il trouvait à l'entrée et à l'issue de toutes ses recherches. De là la réserve et la modestie qu'il portait dans ses entretiens où l'on trouvait quelquefois tant de lumière et toujours tant de bonté. Un jour celui qui écrit ceci le consultait sur un point d'histoire, dont il cherchait à rendre compte par les lois ordinaires des affaires humaines : « Je vais peut-être vous étonner, lui répondit M. Fauriel, mais je trouve que vous ne faites pas assez de part à la Providence. »

1. Ces travaux considérables, particulièrement attendus d'Ozanam, ont été publiés après la mort de l'auteur : *Histoire de l'Épopée chevaleresque au Moyen Age. Histoire de la poésie provençale*, en 3 vol., 1846. *Dante et les origines de la poésie et de la littérature italiennes*, 2 vol. in-8, 1846.

« Maintenant, que fera-t-on de moi? » se demandait dans ses lettres le jeune suppléant de la veille. Ozanam pensait bien « qu'après quatre ans d'un enseignement dont le succès avait dépassé toutes ses espérances, auquel il avait tout sacrifié, et même un peu sa santé, n'ayant eu que des relations bienveillantes avec tout le monde, on ne l'éliminerait pas purement et simplement pour donner à un autre la chaire qu'il occupait ». Il savait de plus que « la Faculté était dans ces pensées, et que le plus grand nombre de ses membres était disposé à le présenter au ministre en première ligne, en ajournant seulement sa nomination comme titulaire jusqu'à l'époque de la rentrée ».

Une autre opinion, se fondant sur le jeune âge de ce candidat de trente ans, sur son défaut de titres scientifiques, sur son entrée récente dans l'Université, proposait, pour lui laisser le temps de gagner ses éperons, de prolonger la vacance durant l'année suivante, tout en lui conservant ce même enseignement, mais seulement avec le titre temporaire de *chargé de cours*.

Mais le temporaire, l'amovible, c'était l'épée de Damoclès; et si elle ne menaçait pas la sympathique personne d'Ozanam, il n'en était pas de même de sa philosophie dont le succès à la Sorbonne offusquait, irritait sourdement les voltairiens du *Siècle* et du *Constitutionnel,* comme les énergumènes du Collège de France et de l'Université. Ils ne trouvaient que trop d'appui auprès de M. Villemain, que l'opposition des catholiques à son projet de loi scolaire exaspérait jusqu'à la démence, comme on ne devait pas tarder à le voir.

Dans cette anxiété, que pensait Ozanam, sa religion,

sa sagesse? Une lettre de lui nous le fait lire : « Je ne sacrifierai rien, ni de mes devoirs d'état par imprudence, ni de mes devoirs de chrétien par pusillanimité. » Et le chrétien ajoute : « Ce que je demande à Dieu c'est que lui-même prenne la conduite de cette délicate négociation. Après tout, il peut être utile à mon salut que je ne réussisse point; et, dans ce cas, je ne désire que la fermeté, la résignation, la paix du cœur. La résignation à tout, même au précaire, et à l'incertitude, puisque Dieu l'a mise en toutes choses, dans la vie, dans la mort, dans la santé, dans la fortune; et qu'il a voulu nous faire vivre dans le plus terrible de tous les doutes : à savoir si nous sommes dignes d'amour à ses yeux. »

M. Cousin, partagé entre son affection pour ce jeune maître et son parti politique, imagina le biais que voici, à bonne intention, croyons-nous : La chaire de littérature étrangère serait offerte à M. Ampère, qui en serait nommé titulaire; et M. Ozanam, son intime ami, en demeurerait, comme par le passé, professeur suppléant, ce qui faciliterait les voyages du premier. Heureuse et flatteuse pour le titulaire, la combinaison était loin de l'être pour le suppléant : c'était toujours le précaire et le révocable. Jean-Jacques Ampère n'hésita pas; il refusa net. Il fit mieux. Il en prit occasion d'appuyer la titularisation de son ami de tout le poids de son suffrage scientifique et de toute la chaleur de son affection.

La présentation du candidat par le Conseil académique fut unanime, comme l'avait été celle de la Faculté. Le Conseil royal donna un avis conforme. Mais M. Villemain semblait redouter de prononcer le mot de la fin. Par son ordre, l'affiche du cours parut avec le nom du professeur *en blanc*, afin de se donner

encore le temps de réfléchir. Il fallut que M. Le Clerc mît à cette affaire un zèle et une fermeté peu ordinaires pour arracher littéralement la signature du ministre. « Enfin la chose est faite, écrit Ozanam le 23 novembre 1844. Elle s'est terminée hier par ma prestation du serment entre les mains du doyen. Elle est aujourd'hui officielle et portée à mes amis par tous les organes de la publicité. »

Cette nouvelle était en même temps un remerciement. Il l'adressait à Ampère ; et en quels termes exquis ! « Je savais bien, par expérience, écrit-il, qu'on avait besoin de ses amis dans l'adversité ; mais nous ne savions pas qu'on en eût tant besoin dans le bonheur... Il est juste que vous jouissiez un peu de ce que vous avez fait, vous qui, après Dieu, êtes l'auteur de toute cette prospérité. Vous qui m'avez pris comme un frère dans la maison de votre saint et glorieux père ; qui m'avez mis sur le chemin et m'avez conduit d'épreuve en épreuve, et de degré en degré, jusqu'à cette chaire, où je ne m'assois que parce que le seul homme qui en fût vraiment digne n'a pas voulu s'y asseoir. »

Ampère partait pour l'Égypte. Et Ozanam voulait que « dans cette longue navigation du Nil, le souvenir de sa bonne action fût en lui comme une de ces bénédictions infiniment douces que Dieu répand sur les belles âmes ».

A partir de ce moment et de ces événements, qui soudaient un nouvel anneau entre Ozanam et Ampère, leur amitié plus serrée devient une vraie fraternité. Ils étaient aux mêmes études. Tandis qu'Ozanam préparait l'*Histoire de la Civilisation chrétienne aux temps barbares,* Ampère venait de publier, en 1840, l'*Histoire littéraire de la France jusqu'au XIIe siècle.*

N'allaient-ils pas se heurter, ou du moins se gêner, en se touchant de si près? Ils ne marchaient pas par les mêmes sentiers. Ce qui faisait dire à Ampère en souriant : « Je vous ai pris les lettrés et les hommes d'État; mais rassurez-vous : je vous ai laissé les missionnaires et les saints. » Il n'en reste pas moins vrai que, dans l'étude des mêmes époques, ils portaient des habitudes littéraires semblables; ce qui faisait dire à un de leurs contemporains : « Quand je les lis, je ne suis jamais sûr que la phrase commencée par l'un n'ait pas été achevée par l'autre. »

L'amitié était remerciée; le ciel était béni : « C'est lui, écrivait Ozanam à Lallier, c'est Dieu dont la miséricordieuse charité a voulu me rendre mes devoirs plus faciles parce qu'il sait que je suis faible; et sans doute aussi pour me préparer, par un moment de bonheur, aux épreuves de l'avenir. »

A cette humilité répond cependant la juste fierté chrétienne, qui constate que ce triple suffrage de la Faculté, du Conseil académique, du Conseil royal, ne lui a coûté ni sacrifice d'idées, ni compromis de conscience. « Vous apprendrez avec plaisir qu'il ne fut exigé de ma part aucune avance, aucune concession, aucune réserve. On m'a pris comme j'étais, sans me faire insinuer, comme on l'aurait pu, de mettre plus de prudence dans mon enseignement; sans même vouloir que j'écrivisse, selon l'usage, une lettre de candidature, de crainte qu'on ne parût m'avoir fait des conditions. » C'était bien le connaître. C'était aussi s'honorer soi-même.

Lorsque, dans ces mêmes jours, le collège Stanislas apprit cette promotion, le premier sentiment fut celui-ci exprimé par M. Caro : « Il sembla à chacun

de nous que cette nomination était la nôtre autant que la sienne, et que nous montions tous ensemble avec lui dans cette vieille chaire vaillamment conquise : ses triomphes étaient les nôtres. Mais quand on sut que, d'après les règlements universitaires, Ozanam maintenant titulaire devait renoncer à son enseignement au collège, la désolation fut extrême. Les élèves rédigèrent une adresse à M. Villemain, le suppliant de leur conserver exceptionnellement leur maître préféré. En même temps, 10 décembre, un d'entre eux fut chargé de prévenir M. Ozanam de cette demarche insolite, en lui renouvelant leurs profonds regrets. Cette lettre disait :

« Monsieur, nous ne saurions vous exprimer avec quelle douloureuse surprise nous avons reçu hier la première nouvelle du malheur qui nous menace. Ceux qui ne sont près de vous que depuis quelques mois seulement; ceux qui, après une année de vos leçons, avaient espéré les entendre encore longtemps; ceux enfin que d'autres études viennent de recruter au sortir de la rhétorique, tous ont été également affectés; et j'ai reçu la triste mission de vous manifester cette universelle douleur.

« Cependant tout espoir n'est peut-être pas perdu, et nous osons vous supplier de prendre en main notre cause, afin de nous conserver, s'il est possible, le maître que nous avons le plus aimé. Si les occupations de l'enseignement secondaire sont plus laborieuses que d'autres, croyez, Monsieur, que nulle part vos soins ne seront payés d'une plus vive et plus durable reconnaissance.

« Dans tous les cas, quelle que soit la décision de M. le ministre, jamais nous n'oublierons les bontés que, depuis deux ans, vous avez eues pour nous et

pour nos condisciples. Veuillez donc en recevoir ici l'assurance bien sincère; et excuser l'indiscrétion de notre démarche en faveur de l'affection que vous ont vouée *tous les élèves de Stanislas.* »

Ils n'obtinrent pas leur maître. M. Villemain avait bien un autre souci. C'est quelques jours après, 30 décembre, que la France apprit que son ministre de l'Instruction publique était devenu fou. Les Jésuites l'obsèdent et le poursuivent pour le perdre. Il en voit partout, jusque sous les pavés de la rue : « Les Jésuites! Les Jésuites! »

La guerre aux Jésuites était donc à l'ordre du jour dans le conseil du gouvernement, et au parlement, comme au Collège de France : Villemain, Cousin, Thiers, Dupin, Isambert, aussi bien que Quinet et Michelet.

Or ce furent ces jours-là qu'Ozanam choisit pour faire entendre le Père de Ravignan aux étudiants, dans une Assemblée générale de Saint-Vincent de Paul : « J'assistai à cette mémorable réunion, écrit Léonce Curnier. J'ai encore devant les yeux l'attitude pleine de dignité du R. Père de Ravignan; et l'air inspiré, le rayonnement séraphique de son visage, lorsque à la fin d'une allocution destinée à nous enflammer infatigablement pour le service des pauvres, il s'écriait, en nous montrant le ciel : Nous nous reposerons là-haut! Ce n'était pas la voix d'un homme qui frappait nos oreilles : c'était la voix d'un ange. Je n'ai jamais éprouvé au même degré la puissance du talent rehaussé par la sainteté ».

Et Ozanam écrit, à la suite de la retraite pascale prêchée par le saint religieux : « Après tout ce qu'on fait pour égarer la jeunesse, la manière dont elle

accueille la parole catholique est une merveille. »

On l'ameutait dans le plus proche voisinage d'Ozanam. C'est dans ce même temps que la Sorbonne fut le théâtre de troubles qu'il nous faut rappeler, pour y voir l'intrépide et calme figure d'Ozanam se dresser pour la défense de la vérité et la protection de la liberté.

Sa chaire à lui était protégée par sa popularité. Ce n'est pas que cependant il n'eût entrevu rôder autour d'elle des velléités de contradiction timide et honteuse d'elle-même. Un jour, par exemple, on put remarquer que, sur l'affiche extérieure de la Faculté, après le nom d'Ozanam, les mots de « Cours de littérature étrangère » avaient été remplacés à la main par ceux-ci : « Cours de *Théologie* ». Ozanam en fut averti, à son entrée dans la salle. Il ne fit qu'en sourire. Il fit sa leçon jusqu'à la fin, sans dire un seul mot de cette impertinence anonyme. Seulement, au moment de descendre de sa chaire, dédaigneusement mais dignement : « Messieurs, dit-il, je n'ai pas l'*honneur* d'être un théologien ; mais j'ai le bonheur d'être un chrétien : celui de croire, avec l'ambition de mettre toute mon âme, tout mon cœur et toutes mes forces au service de la vérité. » La nette et simple profession de foi fut accueillie par les applaudissements de tous les bancs.

On rapporte aussi qu'une autre fois, on remarqua et l'on reconnut disséminées dans la salle, des figures insolites qui échangeaient entre elles des signes ironiques, lesquelles semblaient concerter et attendre le moment propice d'un éclat. Ce moment ne vint pas. « Nous étions là avec lui, rapporte Dufieux. La salle était comble, et la foule refluait jusque dans les couloirs : on s'attendait à quelque chose. Ozanam, l'œil brillant, mais calme, entra dans son sujet : l'Église,

ses institutions, ses œuvres, ses papes, ses moines, ses saints. Présent à cette leçon, j'entendais dire autour de moi que l'éloquence ne saurait s'élever plus haut. Jamais le maître n'avait été plus empoignant que ce jour-là. La salle croulait sous les applaudissements; et, je dois le dire : les conjurés applaudissaient plus fort que les autres. Il les avait désarmés! »

Nous venons d'entendre Montalembert, dans son manifeste aux catholiques, signaler à côté d'Ozanam, parmi les rares professeurs chrétiens de la Sorbonne, M. Charles Lenormant, suppléant de M. Guizot à la chaire d'histoire. Depuis trois ans, il y portait avec distinction et succès, un enseignement qui derrière le respect des choses saintes, laissait transparaître le scepticisme à leur égard. Mais un jour était venu où la vérité de l'Évangile s'était révélée à son esprit naturellement élevé; et la profession publique de sa foi s'imposa aussitôt à sa conscience d'honnête homme. Les auditeurs de la Sorbonne purent alors lire de lui cette courageuse lettre : « J'étais arrivé, dans mon cours d'histoire, aux origines de la religion chrétienne. Jusque-là, je n'avais jeté sur les faits du christianisme que les regards paresseux et distraits de l'homme du monde. Désormais, il me fallut remonter aux sources et discuter les preuves avec l'attention, la gravité que m'imposait un devoir public. L'effet de ce travail fut progressif, mais sûr. A mesure que j'avançais dans ma tâche, je sentais s'affaiblir, s'effacer, les préventions irréligieuses que je devais à mon éducation, à mon siècle. De la froideur, je passai bientôt au respect. Le respect me conduisit à la foi : j'étais chrétien, et je voulus contribuer à faire des chrétiens. »

Ce fut précisément contre ce prosélytisme que se déchaîna l'orage. Les mêmes hommes dont la jalousie avait échoué contre la popularité d'Ozanam, prirent leur revanche sur ce chrétien de fraîche date qu'ils surnommaient le *Converti de la Sorbonne*. Les tribuns du Collège de France, MM. Michelet et Quinet, lancèrent sous main leurs folles bandes contre cette chaire maintenant relevée dans l'honneur de la vérité ; et les cours de M. Lenormant, très écoutés naguère, ne furent plus que des scènes de tumulte impie et de violences sauvages.

Nous sommes à la fin de 1845. Ozanam annonce à Lallier qu'il a repris ses cours ; mais en même temps, il lui fait part des inquiétudes que lui cause l'opposition tapageuse faite à son collègue. « Je les ai vues de près, ces émeutes, et je puis vous assurer qu'il ne s'agit point d'un soulèvement des écoles. C'est une affaire arrangée sans passion, mais avec un indigne calcul, dans les bureaux de quelques journaux révolutionnaires. Comme ces gens-là y mettent toute l'opiniâtreté d'un parti pris, et que le gouvernement y met toute la faiblesse qu'il a coutume de montrer dès qu'il s'agit de protéger les croyances, il y a lieu de craindre que les violences se renouvellent. Et, n'y eût-il qu'une soixantaine de tapageurs, s'ils reviennent dix fois, ils finiront bien par faire fermer le cours. Du moins, ne sera-ce point sans protestations énergiques; car la jeunesse chrétienne s'est montrée plus ferme que de coutume dans cette affaire qui aura du moins l'utilité de resserrer les rangs et d'aguerrir les cœurs. »

De voir « un enseignement si honorable et si bienfaisant menacé par de telles intrigues et trahi par la mollesse des défenseurs de l'ordre », Ozanam épanche

son chagrin : « Ah! mon ami, qu'il se fait de mal dans le monde par l'inconséquence et la timidité des gens de bien! Quant à moi, je ferai tous mes efforts, pour qu'on ne sépare pas ma cause d'avec celle de M. Lenormant. Tant que ses leçons seront troublées, je ne cesserai pas d'y assister; j'userai de toute mon influence auprès d'un certain nombre de jeunes gens pour recruter l'auditoire. C'est le jeudi 8 janvier que la reprise des cours doit avoir lieu. »

Le jeudi 8 janvier, Ozanam était là. Dès que M. Lenormant apparut, une bordée de cris insensés salua son retour. Il essaye de parler : les sifflets lui répondent. Ozanam, n'y tenant plus, se lève, se dresse sur son banc et là, debout, il reste quelque temps silencieux, contemplant ce déchaînement d'un regard de dédain et de pitié. Devant cette crâne attitude, une salve d'applaudissements part de plusieurs gradins. Réprimant d'un geste les acclamations qui s'adressaient à lui, Ozanam rappelle les agitateurs à « cette liberté dont ils font tant d'état pour eux, les adjurant de la respecter dans la conscience des autres ». On fit silence. L'effet de cette parole fut de permettre au professeur de continuer ou plutôt de commencer sa leçon, qui put se terminer à peu près sans interruption.

Cet armistice pouvait être le commencement de la paix. Mais l'autorité universitaire céda devant la violence; et le lendemain on apprit que le cours était fermé par ordre du gouvernement.

M. Lenormant démissionna, pour prendre la direction du *Correspondant,* où nous le retrouverons

CHAPITRE XVIII

VIE DE FAMILLE, DE TRAVAIL ET DE CHARITÉ

LA PATERNITÉ. — LABEUR ET BONHEUR.
LA GERMANIE. — M. GOSSIN. — LES OUVRIERS.

1844-1846.

Depuis le commencement de 1844, Ozanam avait eu le bonheur d'être réjoint à Paris par ses deux frères, l'abbé et l'étudiant, qui partageaient avec lui son habitation de la rue de Fleurus. Le 14 janvier, il annonçait à Lallier qu'il y avait appelé sa vieille bonne, *Guigui*. « Elle ne pouvait se résoudre, après plus de soixante ans de services, écrit-il, à quitter les enfants de ses maîtres. Ainsi, vous le voyez, ajoute-t-il, j'ai emporté, en quelque sorte, les murs de la maison paternelle pour les relever à Paris : tous les portraits de famille, quelques vieux meubles de ma grand'mère : ces reliques auxquelles s'attachent tant de souvenirs ! Nous avons ainsi repeuplé notre existence autrefois un peu solitaire ; et nous nous sentons mieux établis dans notre ménage, qui n'est pas sans gaîté. » Un piano de la maison Pleyel contribuait pour sa part au charme de cet intérieur d'artistes. Ozanam n'était pas musicien, mais il avait le sentiment et le dis-

cernement du beau en tout genre, et Mme Ozanam excellait dans l'art de faire passer son âme dans son jeu, pour arriver à la sienne.

Ozanam nomme quelques-uns des amis qu'il recevait alors plus habituellement : les collaborateurs au *Correspondant,* Wilson le directeur, le Dr Gouraud, le Cte de Carné, M. de Champagny. Il y appelle Foisset. Puis de jeunes écrivains : Maxime de Montrond, le baron de Montreuil, Jourdain (*Charles de Sainte-Foi*), Amédée Gabourg, l'illustre Cauchy. Ernest Lelièvre étudiant y parut quelquefois.

Est-il besoin de dire qu'Ozanam allait très peu dans le monde? Quand il étudiait à Paris, Ampère fils l'avait présenté dans le célèbre salon de Mme Récamier. Il s'y rendit peu ; puis s'éclipsa totalement. Et, comme elle lui en faisait l'aimable reproche, il répondait modestement et sensément : « Je suis trop jeune, Madame, pour une société si savante et si grave. Quand j'aurai une carrière, dans six ou sept ans d'ici, je reviendrai vous offrir plus fréquemment mes respects, si vous le permettez. » Lorsqu'il revint à Paris, professeur, marié, l'une de ses premières visites fut à l'illustre dame de l'Abbaye-aux-Bois. « Ah! s'écria-t-elle en le voyant entrer, que vous avez donc tenu strictement votre parole! Il y a juste sept ans de votre dernière visite. » Ozanam avait oublié la promesse, mais il l'avait tenue.

Heureux de sa vie de famille, Ozanam aspirait néanmoins à la partager avec tous les siens. Ce qui lui faisait écrire : « D'autres désirs s'agitent dans nos cœurs ; et nous sentons que, malgré tous les soins qu'on prend pour la félicité d'ici-bas, Dieu pourvoit à ce que nous ayons toujours besoin d'en espérer une autre. » Ces autres désirs d'affectueuse réunion

venaient d'être remplis, avril 1845, par l'arrivée de M. Soulacroix au poste qui le fixait, lui et sa famille, à Paris. Un gros nuage assombrissait cette félicité parfaite : c'était l'état d'infirmité plutôt aggravée de leur fils Théophile. Ozanam, en vrai frère, prit à tâche de charmer l'ennui et le désœuvrement de ses longues journées d'immobilité. Il l'initia, l'associa même à ses études germaniques. « Il sait parfaitement l'allemand, écrivait-il à M. Léon Boré, alors à Munich; et Dieu, qui l'a privé de tant de choses, lui a donné une très belle intelligence. Il a surtout besoin de ne pas se sentir inutile en ce monde; et il serait très heureux de faire connaître à la France quelques bons livres étrangers : quelque chose de semblable à la *Jeanne d'Arc* de Guido Gœrres, par exemple. Pour ajouter encore à tant de bonté, ne pourriez-vous me faire une liste de quelques ouvrages allemands d'une littérature agréable et saine, entre lesquels il choisirait pour traduire. »

Ce jeune homme était pieux. Tout ce milieu familial était chrétien. Ozanam déclarait y trouver pour lui-même des exemples de foi et de confiance en Dieu qu'il se reprochait de suivre si mal! C'est d'auprès d'eux, à Oullins, qu'il écrivait naguère : « Pourquoi, malgré les grâces dont le bon Dieu me comble depuis quelque temps, je me sens plus que jamais rempli de troubles et de faiblesses?... Pourquoi la mobilité désolante de mes idées ne me laisse-t-elle pas le refuge et le repos que d'autres trouvent devant leur crucifix? Pourtant j'ai autour de moi tant d'encouragements et d'exemples! J'ai fait une si heureuse expérience de la sollicitude qui veille sur nous. Sans la sérénité douce qui règne dans mon intérieur, je me perdrais au milieu des agitations du dehors. »

A cet intérieur, à cette famille, la joie des joies fut donnée. Un jour, 7 août 1845, Ozanam put écrire à M. Foisset : « Après tant de faveurs qui fixaient ma vocation en ce monde, et qui mettaient fin à la dispersion de ma famille, un bienfait nouveau est venu me faire connaître la plus grande joie probablement qu'on puisse éprouver ici-bas : Je suis père ! »

Devant ce berceau, la surnaturelle grandeur de la paternité lui est apparue, avec ses grâces, ses devoirs : « Ah ! Monsieur, s'écrie-t-il, quel moment que celui où j'ai entendu le premier cri de mon enfant ! Où j'ai vu cette petite créature, mais cette créature immortelle, que Dieu remettait entre mes mains ! Qui m'apportait tant de douceurs et aussi tant d'obligations !... Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous. Je ne puis penser à cette âme impérissable dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je donner des leçons, si je ne les pratique ? Dieu pouvait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger, et de me mettre dans le chemin du ciel ?

« La mère, à peu près rétablie, a la consolation d'allaiter son enfant. C'est un plaisir bien laborieux, mais bien vif. Ainsi nous ne perdrons pas les premiers sourires de notre petit ange. » Et le chrétien ajoute : « Avec quelle impatience j'ai vu venir l'heure de son baptême ! Nous lui avons donné le nom de *Marie*, qui était celui de ma mère, et tout d'abord en mémoire de la céleste Patronne à qui nous attribuons cette heureuse naissance. Nous commencerons son éducation, en même temps qu'elle recommencera la nô-

tre; car déjà je m'aperçois que le Ciel nous l'envoie pour nous apprendre beaucoup et pour nous rendre meilleurs. »

Par rang d'amitié, Lallier devait être le parrain de l'enfant. Dès l'annonce de cette naissance, il était accouru à Paris. Le tableau qui lui fut présenté alors est celui-ci qu'Ozanam lui retraçait ensuite, 27 août : « Je ne sais rien de plus doux sur la terre que de trouver, en rentrant chez moi, ma femme bien-aimée, avec ma chère enfant dans ses bras. Je fais alors la troisième figure du groupe; et je demeurerais volontiers des heures entières dans l'admiration, si, tôt ou tard, des cris ne venaient me rappeler que la pauvre nature humaine est bien fragile, que sur cette petite tête bien des périls sont suspendus, et que toutes les joies de la paternité ne sont données que pour en adoucir les devoirs. »

Le remerciement au parrain est d'une grâce céleste; nous ne pouvons l'omettre : « Laissez-moi vous remercier de vos vœux pour notre petit ange qui vous doit un peu ses ailes, puisque les anges de la terre n'en ont pas d'autres que la foi et la charité conférées au sacrement du baptême... Votre nom sera un des premiers qu'on mettra sur ses lèvres, quand elle commencera à prier Dieu. Le temps me dure que ce soit bientôt. Il me semble qu'aussitôt que cette pauvre petite créature, si douce et si innocente, pourra murmurer une prière, il n'y aura plus rien que le Ciel puisse lui refuser. »

Quelques jours après cette naissance, Ozanam emmenait sa femme et son enfant passer les vacances à Nogent-sur-Marne. Il se disait heureux : « Le séjour de la campagne me donne un loisir que je ne me con-

naissais pas depuis longtemps. Nous sommes à trois quarts d'heure au delà de Vincennes, sur un coteau qui domine la Marne. Le jardin est grand, l'air est très pur, le temps admirable. Ma femme reprend rapidement ses forces, et mon enfant se développe comme une petite fleur. C'est un de ces moments de bonheur comme il y en a bien peu dans la vie, et qui font sentir de plus près la bonté de la Providence de Dieu. »

Voulant sans doute déposer son présent de bienvenue dans ce berceau, le doyen des lettres, M. Le Clerc, choisit ces mêmes jours pour proposer Ozanam à la décoration. Ozanam l'apprit, et par un sentiment de délicatesse généreuse il vint prier son doyen de surseoir présentement à un acte qui, au lendemain de sa précoce titularisation, et de l'élévation de son beau-père à une haute fonction administrative, semblerait accumuler sur sa tête les honneurs civiques après les faveurs universitaires. Cette délicatesse fut comprise. Mais l'année suivante, 4 mai 1846, Ozanam fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Ce furent donc bien des années heureuses que ces années de 1844 à 1846, écoulées dans la vie de famille et dans la vie d'étude. A cette vie d'intérieur, Ozanam apportait un goût de poésie simple qu'il mêlait aux actes les plus ordinaires pour les embellir. Par exemple lui, si sobre qu'il ne s'apercevait même pas de ce qui lui était servi, avait à cœur que les dimanches et fêtes, il y eût sur la table quelque chose de plus; et souvent c'était lui qui en faisait la surprise. Il attachait du prix à un bouquet de fleurs, et il aimait à en voir un près de lui, sur son bureau. Le 23 de chaque mois, quantième de son mariage, il ne manquait pas d'offrir à sa femme quelque plante de

son goût, et nous le verrons faire ainsi jusqu'à la veille de sa mort. J'ai dit qu'il aimait les arts, et qu'il n'avait pas de soirées plus heureuses que celles où Mme Ozanam se mettait au piano et y interprétait les grands maîtres, qu'il comprenait et appréciait en poète.

Tout ce bonheur était acheté par un grand travail intellectuel, lequel y ajoutait une jouissance de plus. Les vacances passées à Nogent-sur-Marne furent des vacances laborieuses. Presque toutes les heures libres en furent données à la rédaction et documentation de « son interminable volume sur *les Germains* », comme lui-même disait.

La rentrée de 1846 n'allégea pas son fardeau, loin de là. Il en disait ainsi le poids écrasant, 6 janvier, au docte et pieux M. Léon Boré, son correspondant en Bavière : « Répondre à dix lettres pressées qui sont dans mon tiroir; recevoir les candidats pour le doctorat, la licence, le baccalauréat; ne pas renvoyer les mains vides les gens de l'imprimerie qui viennent me presser, et avec cela faire régulièrement mon cours : les leçons du lundi et du samedi sont inexorables. » Puis, le 26 février, au même : « Je me trouve cette année doublement surchargé de travail. D'un côté je fais un cours sur les Origines de la littérature anglaise, ou plutôt sur l'histoire des lettres chez les Bretons, les Irlandais et les Saxons, jusqu'à la conquête normande. D'un autre côté, d'ici à un mois, vous verrez deux autres morceaux de moi, dans le *Correspondant*, sur les lois des anciens Germains, leur langue et leur poésie, qui compléteront le tableau de la Germanie avant la conquête romaine... etc. Ainsi ma vie est-elle une vraie bataille pour conquérir, pied à pied, un peu de temps à

donner à mes obligations, mes sociétés, mes œuvres, mes pauvres, mes amis. »

Dans un autre ordre de choses, il n'avait pas cessé sa collaboration aux *Annales de la Propagation de la Foi*. Dans le compte rendu de mai 1845 (t. XVII, p. 161), il déclare, en tête, que « l'intérêt qu'il y prend lui en allège la peine, et que son âme s'en trouve meilleure et plus près de Dieu ». Ailleurs il dit que le spectacle des martyrs de l'Océanie le reporte à celui des célèbres martyrs de Lyon, au IIe siècle. « Les mêmes scènes se continuent sous nos yeux; le prétoire n'est pas fermé, les haches sont encore sanglantes; les lettres des missionnaires nous ont fait assister aux interrogatoires et aux supplices de nos frères. Ne sentons-nous pas la foi se réveiller plus ardente dans nos cœurs; et, fiers du triomphe des nôtres, ne nous écrierons-nous pas aussi : « Nous sommes chrétiens! »

La Société de Saint-Vincent de Paul demeurait toujours sa plus habituelle préoccupation. Depuis le 9 mai 1844, M. Bailly avait démissionné de la présidence par une lettre touchante, qu'en leur qualité de vice-présidents, MM. Ozanam et Cornudet portèrent à la connaissance des confrères, 11 juin. Elle se terminait par ces paroles : « Adieu, Messieurs et chers confrères, adieu! Et que cet adieu, qui n'est pas un acte de séparation, nous unisse plus que jamais en Jésus-Christ. Je finis en vous répétant ce que je dis à nos confrères, lorsque la première de toutes les conférences dut se sectionner, à cause du nombre de ses membres. — Courage, Messieurs, réunis ou séparés, de près ou de loin, aimons-nous; aimons et servons les pauvres. Il se fait beaucoup de mal; faisons beaucoup de bien! »

Lorsque, après huit jours de prières à l'Esprit-Saint, et l'oblation du saint sacrifice à cette intention, dans trois séances tenues le 15, le 18 et le 21 mai, le Conseil général délibéra sur le choix d'un nouveau président, bien des regards se portèrent spontanément sur Ozanam. Il n'y fallait pas songer. Le vrai service rendu alors par lui à la société fut de lui faire traverser heureusement la crise délicate et pénible ouverte par la retraite de son premier président. Lui et Cornudet firent élire M. Gossin. Lorsque ensuite on le pria d'accepter ou garder la vice-présidence, alors il s'inclina. C'était le travail encore, mais le travail plus obscur, dans un dévouement continu aux intérêts « de sa chère petite Société », ainsi qu'il la nommait. Vice-président, sans cesse prorogé dans ses fonctions, Ozanam ne devait les quitter qu'avec la vie

La circulaire par laquelle Ozanam présenta aux conférences M. Gossin, ancien conseiller à la Cour royale de Paris, fondateur et président de la *Société de Saint-François Régis*, président de la Conférence de Saint-Sulpice, disait de lui brièvement : « Son nom est connu des pauvres, aimé des catholiques, respecté de toutes les opinions. Son énergique maturité — il avait alors cinquante ans — peut suffire à tous les travaux, et son noble cœur à tous les dévouements. »

Si Lallier, l'ancien second de M. Bailly, n'était plus là, en retour Ozanam ne lui écrit pas une lettre sans que la Société y ait sa place d'honneur. « Vous souvenez-vous, lui dit-il, août 1845, comme nous vous grondâmes, quand vous amenâtes, en 1833, ce pauvre de La Noue, qui portait notre nombre à neuf? Aujourd'hui nous sommes environ neuf mille. »

Dès janvier 1844, Lallier avait réuni dans une modeste chambre, près la porte Notre-Dame, à Sens, la première conférence de Saint-Vincent de Paul. « Son personnel, racontait-il, se composait de deux membres; les séances, pendant trois semaines, se passèrent à faire la prière, la lecture de piété et la quête, et à se demander où l'on trouverait un troisième confrère, afin de former, avec son concours, une de ces réunions que Notre-Seigneur a promis de bénir, et où l'on pût mettre en pratique la règle : *Tres faciunt capitulum.* Ce confrère, le troisième en date, vint enfin donner à la réunion naissante sa vie normale; et, le 13 février 1844, la conférence sénonaise, munie d'un président, d'un secrétaire-trésorier, et d'un membre qui formait l'assemblée, écrivit son premier procès-verbal. Cinq mois après, 26 juillet, la conférence présentait à Mgr son archevêque 18 membres actifs, 17 membres honoraires, 16 familles pauvres visitées. Elle devait compter un jour jusqu'à cinquante membres. »

C'était d'un plus haut bonheur que se congratulait la correspondance d'Ozanam : Pie IX venait d'être donné à l'Église ! « A propos de Saint-Vincent de Paul, vous saurez que le conseil général a écrit une lettre à Notre Saint-Père Pie IX, pour le féliciter de son glorieux avènement, lui offrir un exemplaire du *Manuel* et appeler sa bénédiction sur nos œuvres. C'est votre serviteur qui l'a rédigée dans son plus beau latin. J'ai l'avantage d'être le latiniste du conseil, comme je suis quelquefois le théologien de la Faculté : j'espère que mes goûts de conciliation sont satisfaits. »

On le voyait aussi, dans ce temps-là, à la réunion dominicale des ouvriers de la Société de Saint-Xavier, dans la crypte de Saint-Sulpice. Il en était

l'orateur. La parole qu'il leur adressait, parole fraternelle, parole improvisée et familière, n'en était pas moins une parole charmeresse, mais dont l'art principal consistait à se mettre au niveau de l'ouvrier pour se mettre ainsi à sa portée : « Voyez-vous, mes amis, leur disait-il un jour, chacun a son métier ici-bas. Mon métier à moi, c'est de compulser les vieux livres. Eh bien, dans la poussière des bibliothèques, je trouve parfois de bonnes leçons enveloppées dans de belles histoires. Laissez-moi vous raconter une de celles qui charmaient les veillées de nos pères. »

Alors, avec sa grâce naturelle, il rapportait et commentait une de ces légendes irlandaises dont il redressait la scène, dont il faisait revivre les héros et les héroïsmes, et qui toutes aboutissaient où tout doit aboutir, aux sanctions éternelles. « C'est nous-mêmes, expliquait-il, qui faisons notre destinée dès ici-bas, mais sans la connaître encore, à peu près comme les ouvriers des Gobelins travaillent à leur tapisserie. Suivant docilement le dessin d'un artiste inconnu, ils s'appliquent à assortir sur le revers de la trame les fils de diverses couleurs indiquées par lui, mais sans voir le résultat donné par leur travail. C'est seulement ensuite, quand l'ouvrage est terminé, qu'ils peuvent admirer ces fleurs, ces tableaux, ces personnages, ces merveilles d'art sorties de leurs mains pour aller faire l'ornement de la demeure des rois. Ainsi, mes amis, travaillons-nous sur cette terre, dociles et soumis à la volonté de Dieu, sans voir ce qu'il fait par nous. Mais lui le voit, le sait, lui l'artiste divin ; et quand, notre tâche achevée, il nous fera apparaître l'œuvre de toute notre vie de labeurs et de peines, nous en serons dans l'extase, et

nous le bénirons de ce qu'il daigne agréer nos faibles œuvres, pour les placer dans ses demeures éternelles. »

Enfin, il y avait encore la conférence littéraire du Cercle catholique ou mieux de l'Institut catholique, comme s'était dénommée, depuis 1843, l'organisation générale des conférences, embrassant désormais les sciences et les arts comme les lettres et le Droit. Elles étaient données par autant de groupes de savants éminents, formés en comités en vue de faire échec aux leçons antichrétiennes de l'enseignement officiel. M. Cauchy l'avait présenté en ces termes : « Une jeunesse studieuse et chrétienne a désiré que l'expérience de ceux qui l'avaient précédée dans la carrière pût lui venir en aide. Elle a espéré que les maîtres de la science, hommes de talents éprouvés et d'un attachement connu à la foi catholique, ne refuseraient pas de lui servir de guide. Cet espoir ne sera pas trompé. Tous les membres des deux comités rivaliseront de zèle pour ce service. Tous demanderont, tous ont déjà demandé à Dieu qu'il daigne bénir des travaux qui ne sauraient manquer de tourner à sa gloire[1] ! »

La littérature y était représentée avec éclat par la leçon hebdomadaire d'Ozanam. Elle était dans sa main le levier avec lequel il soulevait vers les grandes choses l'âme de ces chrétiens. Ceux-ci se rappellent une soirée où, vibrant d'émotion, il leur parlait ainsi : « Messieurs, tous les jours, nos amis, nos

1. Ces deux comités étaient le comité des Sciences physiques et médicales, à la tête duquel était Cauchy ; et, autour de lui, MM. Binet, Beudant, Dr Teissier, Cayol, Récamier, Cruveilhier, etc. Le comité du Droit et des Lettres, avec M. Pardessus, Bérard de Glajeux, Fontaine d'Orléans, Henry de Riancey, Frédéric Lauras. On y joignit plus tard un comité des Arts sous la direction de M. Raoul Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, etc.

frères, se font tuer comme soldats, sur la terre d'Afrique, ou comme missionnaires devant les palais des mandarins. Et nous, que faisons-nous, dites-moi, pendant ce temps-là? Croyez-vous donc que Dieu ait assigné, pour destinée aux uns le devoir de mourir au service de la civilisation et de l'Église, aux autres le loisir de vivre les mains dans leurs poches ou de se coucher sur les roses? Ah! Messieurs, travailleurs de la science, gens de lettres, tous chrétiens, montrons que nous ne sommes pas assez lâches pour croire à un partage qui serait une accusation contre Dieu qui l'aurait fait, et une honte pour nous qui l'accepterions. Préparons-nous à prouver que, nous aussi, nous avons nos champs de bataille, où parfois l'on sait mourir. »

Ozanam tomba malade. Qui s'en étonnera? Il fut pris, au mois d'août 1846, d'une fièvre pernicieuse dont il avoue lui-même le caractère alarmant : « Peut-être même n'en serais-je pas revenu, écrivait-il ensuite, sans les soins excellents de notre ami commun, le Dr Gouraud, et sans la tendresse intelligente et courageuse d'Amélie qui m'a singulièrement soutenu dans cette cruelle épreuve. »

« Il est vrai, confesse-t-il, que j'ai été longtemps débordé par des occupations innombrables à l'excès desquelles on a même attribué ma maladie. » En pouvait-il disconvenir? « Enfin Dieu a bien voulu me laisser vivre afin que j'eusse le temps de devenir meilleur. Aujourd'hui, comme pour prolonger l'avertissement de la maladie, la convalescence qui dure depuis un mois, me retient encore dans un état de faiblesse où tout exercice actif, où toute application d'esprit, m'est impossible. Je n'ai jamais mieux senti

combien l'homme est peu de chose, et je ne puis vous dire combien je suis humilié de voir que, mangeant bien, dormant bien, il suffit d'une heure du travail le plus léger pour fatiguer ma tête et me réduire au repos. »

C'est pour ce repos absolu, avec la consigne d'un désœuvrement complet, que, « pour le distraire des livres et des hommes, on l'en avait éloigné et consigné dans les bois de Meudon ». Mais les forces ne revenaient pas. On essaya d'un séjour d'anhélation sur les hauteurs, à Bellevue, près Paris. L'état de prostration persista, tel qu'il ne pouvait même descendre pour visiter ses chers pauvres. Pour s'en dédommager il acheta quotidiennement une provision de pain qu'il distribuait à qui se présentait à sa porte, en demandant à chacun de prier beaucoup pour lui.

Il ne pouvait penser à reprendre son cours. Les médecins prescrivirent une année de repos. Le repos, pour lui, ne pouvait être l'inaction dans l'immobilité. Un voyage fut résolu, utile et agréable, satisfaisant l'esprit en fortifiant le corps. M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, y pourvut en lui donnant une mission d'études et recherches historiques en Italie. Dans sa pensée bienveillante, il s'agissait moins d'étude que de santé. Mais est-ce ainsi que la conscience d'Ozanam allait l'entendre, et se prêterait-elle à cet accommodement?

Il est certain du moins que cette demi-année en Italie fut, de toute sa vie, celle qui laissa sur son âme l'empreinte la plus forte et la plus délicieuse à la fois. Il faisait ce voyage dans les conditions et les circonstances les plus exceptionnellement impressionnantes et heureuses. Il sortait de maladie et se sentait renaître. Il emmenait avec lui les deux êtres

qu'il aimait le plus : sa jeune femme et son enfant. Il s'était fait un nom, il portait un titre, il accomplissait une mission qui allait lui ouvrir tous les sanctuaires de la science et des arts. Enfin l'heure d'alors était pour l'Europe, et pour l'Italie particulièrement, une heure solennelle entre toutes celles de ce siècle. Le pèlerin de l'histoire allait y assister à un de ces tournants de la vie des nations où l'apparition de nouveaux et brillants horizons éblouit tous les regards, les remplissant d'enthousiasme et d'espérance; et l'âme ardente et généreuse d'Ozanam allait s'y livrer tout entière.

CHAPITRE XIX

MISSION EN ITALIE

FLORENCE. — ROME. — PIE IX. — AUDIENCES ET OVATIONS. DEUIL FRATERNEL. — VENISE. — ECHALLENS.

1847.

Le voyage, commencé en décembre 1846, avait pour itinéraire le Midi de la France, puis Gênes et Florence, pour aboutir à Rome comme principal centre et séjour d'étude et de piété. Après qu'il y aurait pris ses quartiers d'hiver, le professeur se promettait de parcourir à loisir toute l'Ombrie, les Romagnes, Ravenne, la Vénétie, la Lombardie. Il pénétrerait par le Splugen et le pays de Coire, jusqu'à Saint-Gall et Einsielden, où le conviaient de vieux monuments germaniques et monastiques. Puis enfin, suivant le Rhin de Bâle à Cologne, il reprendrait le chemin de la patrie par la Belgique, et rentrerait en France, le corps et l'esprit reposés, riche de souvenirs et de documents pour l'accomplissement de sa mission littéraire, riche de forces et d'ardeur pour la reprise de ses cours et de ses œuvres.

« Ce mémorable voyage se fit, ainsi que s'exprime M. Ampère, au milieu d'un perpétuel enchantement ». Ozanam y emportait cette invariable

bonne humeur et cette aimable gaieté qui étaient un des grands charmes de sa compagnie. Son esprit curieux et enthousiaste ne se lassait pas d'apprendre et d'admirer, tantôt les choses de la nature, tantôt celles de l'art; prenant beaucoup de notes, relevant les inscriptions, saluant les lieux qu'avaient illustrés des souvenirs dont son imagination faisait revivre toutes les scènes. Quelques-unes de ces notes sont devenues des livres, ainsi que nous le verrons. La plupart sont inédites, laissées à l'état de premier jet ou d'impressions rapides. Parmi celles qui furent publiées après lui, nous ferons choix des passages qui rendent le mieux le son de son âme chrétienne.

Le 8 janvier 1847, les notes de voyage d'Ozanam nous le représentent au faîte du dôme de Florence, dans la lanterne de la coupole, d'où « son regard embrasse la cité de marbre entourée de ses collines encore vertes ». Et ce qui monte à lui de chacun de ces merveilleux édifices, c'est la pensée qui les a conçus, la vie qui les a animés, le nom des saints et des génies qui les ont immortalisés, des artistes qui les ont ciselés ou décorés, au cours de cette période d'inspiration de l'art que ferme Michel-Ange, duquel il porte ce jugement : « Ce grand homme fut peut-être le plus savant des statuaires chrétiens, mais il en fut le dernier. Il enterra noblement la sculpture naïve du moyen âge, et laissa le mauvais exemple d'avoir cherché à étonner les hommes, au lieu de les toucher et de les instruire. »

Dans ces dispositions, rien ne l'impressionne autant que la fière inscription qu'il a lue sur la tour du Vieux-Palais : « *J. C. Rex Flor. elect. S. P. Q.* Jésus-Christ roi de Florence, élu par le Sénat et le peuple. » Et il note : « Je reconnais là un peuple qui ne veut obéir

qu'à Dieu, et qui encore, hélas! ne lui obéira pas toujours. »

A Pise, le pèlerin de l'art et de la foi réserve ses pieuses tendresses à la cathédrale, le *Dôme*. La voyant, cette Notre-Dame, si élancée, si légère, il s'est demandé « si vraiment elle est élevée de terre, ou si elle y pose seulement, descendue du ciel, avec les 84 colonnes de ses cinq nefs qui rappellent les palmiers des jardins éternels ».

De Florence à Rome le voyage se fit à petites journées, tantôt en vetturino, tantôt en simple carriole, s'arrêtant, stationnant partout où il y a à admirer, à apprendre ou à prier, admirant au double en admirant ou priant à deux. Ainsi, par exemple au retour d'une visite à la vieille et curieuse église de San Gemignano : « C'était le 17 janvier, fête de saint Antoine. Nous descendions ainsi la colline de San Gemignano. Le soleil était couché, et la douceur de l'air si grande que nous ne frissonnions pas sous nos manteaux. Ce plaisir pris à deux, le soir de ma fête, restera un des plus aimables souvenirs de ce voyage. »

Le 2 février 1847, fête de la Présentation, Ozanam, enfin parvenu à Rome, assistait pour la première fois à une fonction pontificale, dans la chapelle du Quirinal : « ... D'abord je n'apercevais le pape que de loin, sur son trône, où il distribuait les cierges de la Chandeleur. Mais quand la procession s'est rapprochée, quand j'ai pu contempler de près les traits du Vicaire de Jésus-Christ, j'ai été touché jusqu'aux larmes. J'ai vu cette figure si douce et si sainte, ces yeux et cette bouche qui expriment tant de charité, cette tête qui commence à blanchir sous le poids

du pontificat. Au moment où il rentrait dans le chœur, je lisais ces paroles de l'*Introit* du jour qui s'appliquent si bien à Pie IX : *Veniet desideratus cunctis gentibus, et implebit domum istam gloriâ.* Oui, cette vieille maison du Quirinal commence à se remplir de gloire, et aujourd'hui tous les peuples regardent de ce côté. »

Un autre jour, 13 février, à l'église du séminaire de l'Apollinaire, M. et Mme Ozanam se sont rendus pour être bénis et communiés par Pie IX. « Le moment sublime fut quand le Pape, en finissant de donner la communion aux ecclésiastiques, exprima le désir de la distribuer au peuple. Alors les gardes se sont écartés. Le Pape est descendu de l'autel; un mouvement s'est fait dans la foule pour se porter au-devant de lui à la sainte Table. Les marches étaient couvertes de deux rangs de fidèles, serrés, troublés, émus jusqu'aux larmes. Il y avait là la reine douairière de Saxe, de pauvres Italiennes, des femmes, des hommes de différentes nations; et mon Amélie et moi dans cette foule, à côté l'un de l'autre, comme nous l'avons toujours été dans le bonheur, comme nous espérons l'être jusqu'au bout de la vie, et au delà! Le cortège sacré s'est rapproché de nous. J'ai vu cette admirable figure de Pie IX, toute éclairée par les flambeaux, tout émue par la sainteté du moment, plus noble, plus douce que jamais. J'ai baisé son anneau, l'anneau du Pêcheur qui, depuis dix-huit siècles, a scellé tant d'actes immortels! Puis j'ai tâché de ne plus rien voir, pour ne plus songer qu'à Celui qui est notre Maître à tous, et devant qui les pontifes eux-mêmes ne sont que poussière. »

Tout le reste de cette lettre est à Pie IX : « Pie IX le conquérant des cœurs, et c'est en gagnant les cœurs

que les papes des premiers siècles ont conquis toute l'Europe. Vous verrez que c'est l'Évêque de Rome qui réconciliera encore une fois le monde avec la Papauté. » Pie IX, le saint de Dieu : « Il y a trois cents ans, depuis Pie V, que l'Église n'a pas vu un Pape canonisé. Mais celui-ci pourrait bien renouer, sur la chaire de Saint-Pierre, la longue chaîne des saints. »

Puis il y a le Pie IX intime, celui de l'audience privée. Ozanam en écrit, le 7 février : « Nous avons eu l'honneur d'être reçus en audience particulière, et Sa Sainteté a voulu faire asseoir ma femme, caresser et bénir ma petite fille de dix-huit mois. Ma petite Marie s'est conduite comme un petit ange, se mettant d'elle-même à genoux devant le Pape, et joignant ses mains avec un petit air de vénération, comme s'il était le bon Dieu. Le Saint-Père nous a parlé de la France, de la jeunesse des écoles, des devoirs de l'enseignement, avec une noblesse, avec une émotion, avec une grâce inexprimables. Je pris occasion de là pour lui nommer la Société de Saint-Vincent de Paul. Le Pape me dit qu'il la connaissait et qu'il savait les bonnes œuvres que ces jeunes gens pratiquaient dans leurs visites aux pauvres et aux malades. « Il se fait tant de bien en France! « a-t-il dit. Il y a tant de charité! Toute notre espé- « rance est dans la jeunesse de ce pays. » Et il a ajouté avec une expression admirable : « La Religion est « la plus belle fleur qui puisse germer sur ce sol-là : « *La Religione e il piu bel fiore che possa spontar su* « *questo suolo.* »

« Enfin, comme je lui disais que la juste popularité de son nom hâterait encore le retour des esprits au catholicisme : « Je sais bien, a-t-il répondu, que Dieu

« a fait ce miracle de changer tout à coup d'injustes « préventions en respect et amour. Et ce qui me con- « fond c'est que, pour ce changement, il ait daigné « se servir d'un misérable comme moi. » Ces mots étaient dits avec une humilité si sincère, si touchante dans le vicaire de Dieu, que nous en avons été émus jusqu'aux larmes. »

Cette popularité de Pie IX était la conséquence et comme le fruit vermeil de sa politique libérale. Élevé sur le siège de Saint-Pierre depuis le 17 juin 1846, il venait d'inaugurer son règne par une série d'actes et de réformes spontanées. L'amnistie, la révision de la législation civile et criminelle, l'organisation d'une garde civique, la création d'un conseil d'État, celle d'une représentation communale pour la ville de Rome, avaient été successivement accueillies avec enthousiasme par les populations italiennes. Le noble esprit d'Ozanam en était ébloui, et son beau cœur naïvement transporté! Il décrit la Bénédiction pontificale du jour de Pâques, à la loggia de Saint-Pierre ; l'escorte instantanée qui reconduit le Pape en triomphe au Quirinal, les rues qui, le soir, s'illuminent comme par enchantement sur son passage : « Ce peuple est épris de son évêque et de son prince, écrit-il; il en parle avec ivresse. Et cela depuis dix mois bientôt, ce qui est beaucoup dans un siècle où les plus belles popularités ne durent guère. »

Après le Pape, le principal intérêt de ce séjour fut la visite des tombes et des vestiges terrestres des saints et des martyrs, comme il écrivait à Lallier : « Tout ce vrai pèlerinage est plein pour nous de consolations spirituelles. Nous avons passé la moitié de notre temps auprès des tombeaux de ces grands hommes, de ces saintes femmes dont on croit mieux

comprendre la vertu quand on voit les lieux où ils vécurent et ceux où ils reposent. »

Ils avaient retrouvé à Rome, l'homme, le prêtre, le plus capable de les faire entrer dans l'âme de Rome chrétienne. « Nous avons communié à la messe que l'abbé Gerbet nous a dite dans l'église de Saint-Pierre, sur la sépulture même du saint Apôtre ; et là, pendant plus d'une heure, nous avons nommé à Dieu tous ceux que nous aimons. Nous sommes descendus cinq fois aux catacombes, presque toujours avec l'abbé Gerbet, qui nous en expliquait les substructions et les peintures. Il terminait ordinairement la visite par la lecture d'une homélie sur les martyrs et par la récitation des litanies[1]. Je ne sais rien au monde de plus émouvant que la vue de ces cimetières des premiers chrétiens, rien de mieux fait pour ramener à la foi, pour y affermir les esprits. Nulle part on ne voit mieux l'innocence, la simplicité, l'invincible courage de l'Église naissante, et tout ce qui fait sentir sa divinité. »

Et finalement la même lettre en revient encore à Pie IX et à la jeune Italie : « Je regarderai comme un des plus grands bonheurs de ma vie de m'être trouvé à Rome, pendant cet hiver de 1847, au milieu des glorieux débuts du pontificat de Pie IX ; d'avoir vu de près cet admirable Pape, et d'avoir assisté à ce réveil général de l'Italie. Assurément, la popularité d'un pape ou son impopularité n'est pas ce qui doit affermir ou ébranler la foi ; mais le cœur se remplit d'un doux et tendre orgueil à voir le Père en qui l'on croit, entouré de tant d'admiration et d'amour. »

La douceur de cette vie romaine, pénétrée d'enthou-

1. L'abbé Gerbet travaillait alors au 3e volume de sa *Rome chrétienne*. « Si nous l'avions en France, écrira Ozanam à Foisset, ne serait-il pas, à l'Académie française, le successeur naturel de Ballanche? »

siasme et de piété, eût été sans mélange pour Ozanam qu'elle commençait à guérir, si une grande douleur n'était venue y mêler sa cruelle amertume. Il était là depuis un mois et demi lorsqu'il apprit que le 3 mars, le frère de sa femme venait de succomber à une crise imprévue de son infirmité : « Notre bien-aimé frère qui avait eu la vie d'un martyr, a fait la mort d'un saint, écrit-il au même. A l'âge de vingt-trois ans il a quitté la terre, je ne dis pas avec résignation, mais avec une joie toute divine. Il laisse le vide le plus désolant dans la famille dont il était l'âme, dont il faisait la douleur par ses souffrances, et la consolation par ses vertus et sa sérénité, la fierté et l'espoir par sa grande intelligence. Sa sœur ne s'est pas encore relevée d'un coup si terrible ; et, depuis vingt jours, je n'ai pas d'autre soin que de la soutenir dans une affliction qui me faisait désirer de l'emmener sur-le-champ à Paris, et qui en même temps rendait le voyage impossible.

« Cependant l'assistance de quelques amis, notamment de l'excellent abbé Gerbet, la grandeur des cérémonies de la Semaine sainte, la certitude que cette chère âme avait échangé cette cruelle vie contre le bonheur du ciel, toutes ces choses réunies ont fini par rendre à ma pauvre Amélie un peu de calme. » Une lettre suivante annonçait que les pèlerins reprenaient leur itinéraire par l'Italie, mais en renonçant à revenir par l'Allemagne, « afin de ne pas trop retarder le moment où ils reverraient leur famille ».

Ozanam voulut préalablement visiter le mont Cassin où il se rendit seul, et où il demeura trente-six heures seulement : « J'ai eu le bonheur d'y communier au tombeau de saint Benoît, et de retrouver toutes les traditions bénédictines dans la bibliothèque

admirable de l'abbaye. Les bons moines m'ont montré des manuscrits très précieux dont j'ai tiré quelques copies. Ce ne sera pas la partie la moins intéressante de mon butin littéraire[1]. Mais ces religieux qui savent tant de choses, ne savent pas se chauffer. Ils m'ont laissé mourir de froid dans leurs belles archives; et je suis reparti avec un malaise qui a fini à Rome par un accès de fièvre. Par bonheur, la fièvre n'a duré qu'un jour, et m'a laissé en assez bon état pour me rendre, le lundi soir, à l'audience que le Souverain Pontife voulait bien m'accorder. J'avais à le remercier de l'appui qu'il avait daigné donner à mes recherches. »

Un autre motif de cette visite était « la remise au Saint-Père des lettres de la Société de Saint-Vincent de Paul. Il était neuf heures du soir quand on m'a fait entrer; et Sa Sainteté, quoique très fatiguée des affaires de la journée, m'a accueilli d'une manière si cordiale que j'en ai été profondément touché; m'entretenant de ma santé, de ma femme, de ma petite fille et de mes frères, avec un accent d'amitié et de familiarité charmante ».

Cependant la population libérale romaine se faisait exubérante de démonstrations. L'avant-veille de quitter Rome, 21 avril, Ozanam put assister, du haut du Colisée où il avait cherché place, au spectacle d'un grand banquet de 800 convives que la municipalité avait organisé au-dessus des Thermes de Titus, en l'honneur du 2600e anniversaire de la fondation de Rome. Ce n'était qu'un prétexte à haran-

1. Ces documents furent imprimés en 1850 sous ce titre : *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le VIIe siècle jusqu'au XIIIe*. Précédés d'une préface considérable sur *Le Écoles en Italie, aux temps barbares.*

gues et discours. Il en fut prononcé plusieurs, entre autres par le célèbre professeur Orioli, et par le gendre de Manzoni, le marquis d'Azeglio. Elle se couronna par une ovation gigantesque en l'honneur de Pie IX, qui venait d'élargir par édit les représentations provinciales. Elle eut lieu le soir aux flambeaux, à la place du Peuple, d'où le cortège triomphal se mit en marche, par le Corso et la place Colonna jusqu'à celle de Monte Cavallo. Ainsi Ozanam la décrit-il à ses deux frères :

« Une seule chose manquait pour compléter notre séjour. Nous aurions voulu être témoins de quelqu'une de ces belles ovations populaires dont nous avions souvent entendu parler. Il en coûtait beaucoup à Amélie de partir sans avoir revu encore une fois le Pape et sans emporter une dernière bénédiction...

« Le jeudi soir, 22, on nous annonça que tout se préparait pour remercier le pape de son nouvel édit, et qu'il y aurait une belle fête aux flambeaux. Nous nous hâtâmes de descendre au Corso, avec l'abbé Gerbet et quelques amis qui étaient venus nous faire leurs adieux. Le rendez-vous était à la place du Peuple, où l'on distribuait des torches. Là, nous vîmes commencer la marche triomphale, faite d'un corps de musique militaire, puis d'une colonne de gens armés de torches et qu'on évaluait à près de six mille, marchant dans le plus bel ordre, bourgeois, ouvriers en veste, prêtres en costume, unis dans un même sentiment : *Viva Pio nono!* A mesure que le cortège s'avançait dans le Corso, les maisons s'illuminaient sur le passage, à tous les étages parés de drapeaux, chargés de devises. Nous suivîmes la foule jusque vers la place Colonna, pour de là gagner par un détour la place de Monte Cavallo où l'on se rendait. Elle était

déjà couverte de monde. Nous vîmes arriver les torches et la musique qui se firent place et vinrent former un carré devant la porte du palais papal, autour de l'Édit porté en bannière.

« Après qu'on eut exécuté quelques airs, un grand cri se leva : le cri de cinquante mille hommes assemblés. La fenêtre du balcon s'ouvrit et laissa paraître le Souverain Pontife, accompagné de deux prélats et de quelques domestiques avec des flambeaux. Il saluait à droite et à gauche avec une grâce qui ravissait les cœurs. Les acclamations et applaudissements redoublèrent. Mais voici ce qui m'a le plus touché. Le Pape a fait un geste, et aussitôt on n'a plus entendu que le mot *Zitto* (chut!), et, en moins d'une minute, le silence régnait dans cette foule enivrée. Alors on a pu écouter la voix du Pontife qui s'élevait pour bénir son peuple. Et, lorsque étendant la main, et faisant le signe de la croix, il en eut prononcé les paroles solennelles, un grand cri d'*Amen* s'est élevé d'un bout à l'autre de la place. Rien de plus beau que cette prière d'une ville entière avec son Évêque, à cette heure avancée de la nuit, à la clarté des étoiles, par un ciel superbe! C'était bien un acte religieux, car aussitôt que le pape se fut retiré du balcon, toutes les torches se sont éteintes en même temps, et la scène n'est plus restée éclairée que par quelques pots de flamme de Bengale allumées sur les terrasses des palais voisins...

« A neuf heures et demie, nous quittions la place du Quirinal avec les derniers groupes, et nous rentrions par les rues calmes et silencieuses, comme elles le sont à minuit. Ces Romains étaient allés se coucher, comme d'honnêtes enfants qui, avant de dormir, avaient voulu dire bonsoir à leur père. »

Ozanam partait le lendemain. Nous ne le suivrons pas dans cette seconde partie de son itinéraire, dans cette terre de l'Ombrie, cette terre des saints, des pieuses légendes où nous ramèneront ses *Études franciscaines*. « Toute cette partie de notre séjour en Italie, écrit-il, a été bien empoisonnée; et ce n'est qu'à travers le voile de notre deuil que nous avons vu Assise, Ravenne, Venise et tant de merveilles. Mais, à mesure qu'on avance dans la vie, n'a-t-on pas toujours un voile de tristesse devant les yeux; et ne faut-il pas s'habituer à voir ainsi les beautés de la terre, ne fût-ce que pour s'en détacher? »

Les dix jours qu'Ozanam passa à Venise lui furent un continuel éblouissement. Il y était arrivé en gondole, à la nuit. L'apparition soudaine de la *Piazza Grande,* étincelante de lumières, le fit s'exclamer de joie et d'admiration. « A droite et à gauche les Procuraties avec le Campanile; au fond Saint-Marc, sa façade découpée, ses dômes et ses croix; puis en retournant, la Piazzetta, le Palais ducal superbe et menaçant, les deux colonnes de Saint-Marc et de Saint-Georges, et enfin la mer... « Cette fois, je ne voyais plus, écrit-il, je rêvais; et il me semblait que toute cette féerie allait s'effacer aux premiers rayons du jour. Il était dix heures; et on entendait de la musique de tous les côtés; des groupes d'hommes et de jeunes femmes s'arrêtaient sous les portiques; et je commençais à comprendre tout ce qu'il y avait eu de voluptueux, de dangereux, dans cette vie enchantée des anciens Vénitiens, tout ce qui avait fait le charme de cette cité magique, et tout ce qui en avait fait la perte.

« Le jour est venu. Dix fois je l'ai vu se lever sur Venise, et dix fois j'ai trouvé que mon rêve n'était

pas évanoui : Venise m'a tenu bien plus que je m'en étais promis... Que d'heures charmantes, que de moments trop tôt passés en gondole, sur les lagunes, et sur la grève du Lido où nous trouvions enfin les flots retentissants de l'Adriatique! Que d'intéressants pèlerinages chez les bons Arméniens de Saint-Lazare, qui font si bien les honneurs de leur petit couvent aux briques rouges et aux riants jardins; aux îles de Murano et de Torcello où d'antiques sanctuaires survivent encore à une prospérité qui n'est plus...

« Cependant ces jouissances étaient mêlées d'une grande tristesse. Je voyais sur la place les trois mâts dépouillés des bannières des trois royaumes qui faisaient jadis la gloire de la République; et, sur la Piazzetta, les canons autrichiens, et les grenadiers hongrois qui les gardent. »

Aux premiers jours de juin, nous voyons Ozanam reprenant son chemin vers la France par la Suisse, où nous le trouvons pèlerin de l'histoire à Saint-Gall, cet antique foyer de la civilisation chrétienne pour l'Allemagne. Il avait espéré rencontrer là quelques vestiges de saint Colomban et des grands moines d'Occident. Puis le lendemain à Einsielden, où il se mêle aux pèlerins des Cantons et du Tyrol, aux pieds de Notre-Dame des Ermites.

Le 15 juin il était à Genève, chez son ami le Dr Dufresne, lorsque, ouvrant le journal par désœuvrement, il y apprit la mort de M. Ballanche. Ce lui fut une grande douleur. Le 17, Ozanam l'épancha ainsi dans le cœur de Jean-Jacques Ampère : « En serrant la main de notre vénérable ami pour la dernière fois, je ne pouvais penser qu'il dût être du nombre, hélas! trop grand, de ceux que je ne retrouverais plus. Ou plutôt, il est bien de ceux que nous

retrouverons, si nous en sommes dignes. Après une vie si chrétiennement remplie, couronnée par une fin si religieuse, cette âme d'une si grande pureté est allée grossir ce cercle d'âmes bénies qui nous attendent et nous attirent.

« Mais, pour ce qui est d'ici-bas, voilà une perte qui fait un grand vide dans les rangs déjà bien éclaircis de cette belle génération littéraire, sortie des ruines de notre Révolution pour les couvrir d'immortelles fleurs! Quelle solitude autour de M. de Chateaubriand, resté seul le patriarche survivant aux compagnons de son pèlerinage, et ne pouvant se consoler, parce qu'ils ne sont plus! Quel chagrin pour vous qui perdez l'ami le plus tendre de votre illustre père, et pour moi qui vois disparaître un des meilleurs guides de ma jeunesse.

« Au sein de tant d'afflictions semblables, permet tez-nous, Monsieur et cher ami, de mêler nos chagrins aux vôtres. Nous savons, par une trop récente expérience, que, dans ces tristes moments, toutes les sympathies sont douces, de si bas et de si loin qu'elles viennent! »

Une de ses dernières journées passées en Suisse, fut consacrée à un cher et pieux pèlerinage : pèlerinage domestique, auquel s'attacha pour Ozanam le plus doux souvenir emporté de ces vallées alpestres. La fraîche peinture qu'il en a laissée en fait tout revivre.

Il raconte, à la date du 21 juin, qu'il s'était rappelé que, à « moitié chemin du trajet de Lausanne à Yverdun, se trouvait le village d'Echallens, où son grand-père Nantas s'était réfugié pendant les derniers mois de la Terreur, et dont sa mère lui avait souvent parlé ». Il résolut de l'aller visiter, en sou-

venir d'eux. « Que n'aurais-je pas donné, écrit-il, pour connaître la maison qu'habita ma famille! Du moins je voyais les petits bois et les jolis sentiers où ils allaient cueillir des fraises. L'oncle chartreux marchait le premier en éclaireur; et quand il avait découvert un nid de fraises, il appelait ses joyeuses nièces : « Venez, Mesdemoiselles, c'est tout rouge! » Et l'on revenait avec des paniers tout pleins de ces jolis petits fruits qu'on mangeait avec du lait excellent. J'ai visité l'église où ma bonne mère a fait sa première communion, sous la direction de ce bon curé, qui lui répétait : « Nous irons les deux, nous irons les deux au Paradis. » Je l'ai trouvée comme ma mère me l'avait décrite, partagée, hélas! entre le culte catholique et le culte protestant. Cette chère église est bien misérable; cependant j'y ai prié avec plus d'émotion que de coutume. J'y ai remercié Dieu des grâces qu'il avait faites en ce lieu même à la petite exilée. J'ai prié pour ma bonne mère, parce que c'est un devoir de prier pour les morts. Mais, comme je la crois heureuse et puissante dans le ciel, je lui ai demandé de veiller sur nous, de nous aider à finir heureusement ce voyage trop long, et surtout d'obtenir à ses enfants quelques-unes de ses douces vertus.

« Ma femme et ma belle-mère priaient avec moi, et ma petite Marie s'agenouillait bien sagement devant la grille du sanctuaire. Amélie a voulu cueillir quelques fleurs sur la petite éminence où s'élève l'église.

« Ces fleurs ne sont pas celles que notre bonne mère foulait en allant à la messe, mais elles leur ressemblent; et plaise à Dieu que nous lui ressemblions autant! »

En somme ce voyage et séjour de huit mois dans cet enchantement des lieux et des choses, avait été profitable à Ozanam. — Profitable à sa santé et à celle des siens; il venait d'écrire à Lallier : « Quant aux santés, la mienne n'est pas mauvaise; et celle de ma femme semble s'affermir un peu. Mais ce dont nous ne saurions assez remercier la Providence, c'est que dans l'espace de huit mois notre enfant n'ait pas eu deux jours d'indisposition. Cette exemption des misères humaines me confirmerait dans la pensée que c'est un petit ange, si je ne lui voyais par moments la turbulence d'un petit diable. »

Profitable aussi à son intelligence qui s'était illuminée à ces grands spectacles, et à son cœur bercé de chères et belles espérances. Mais n'était-ce pas des illusions ; et, par le crime des hommes, ne se changeront-elles pas en déceptions amères? Il est vrai, mais il ne l'est pas moins d'abord que, cet enthousiasme pour l'œuvre de Pie IX, Ozanam le partageait avec l'immense majorité des catholiques de France. Puis, pour Ozanam en particulier, ce n'était pas l'effet inconsidéré d'un éblouissement et d'un entraînement, c'était le résultat d'observations et de convictions raisonnées qu'il lui tarde d'exposer et de justifier, en politique et en chrétien.

CHAPITRE XX

LA RÉVOLUTION DE 1848

LA POLITIQUE PONTIFICALE. — « DANGERS ET ESPÉRANCES DE ROME ». — LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER. — LA CANDIDATURE POLITIQUE.

Arrivé à Paris dans les premiers jours d'août 1847, Ozanam s'y vit appréhendé aussitôt par tant de gens empressés et d'affaires attardées, qu'avant de reprendre ses cours, il alla demander quelques jours de paix et de liberté à Arminvilliers, dans la Brie, où le conviait M. de Francheville, son ami, collaborateur au *Correspondant*. Il y fut reçu, lui, sa femme et son enfant, dans l'hospitalière solitude d'un château féodal, gardé encore par ses fossés et son pont-levis, et enveloppé de grands bois, lequel lui rendait quelque image de son moyen âge tant aimé.

C'est là que le *Correspondant* lui apporta un article de M. Foisset sur l'*Histoire des Girondins* de M. de Lamartine. Cet ouvrage du poète était l'événement du jour. C'était la glorification presque sans réserve de ces politiciens de la Législative et de la Convention, avec toutes leurs erreurs, leurs fautes,

leurs déprédations et leurs crimes, immunisés de leur venin et colorés de chatoyante poésie. M. Foisset, dans son article, en faisait bonne justice ; et ce fut de cette exécution du livre, sinon de l'auteur, qu'Ozanam s'empressa de le féliciter. « J'ai lu, lui écrivit-il, de bien éloquentes pages, laissez-moi vous le dire, de bien courageuses, de bien chrétiennes, sur les *Girondins*. *Irascimini et nolite peccare*. Je me rappelais encore cette belle fresque du Vatican que je venais de voir, où les anges fustigent Héliodore, violateur du temple. Il me semblait qu'ils vous eussent prêté leurs verges. Et qu'on sent bien cependant qu'elles arment une main amie, et qu'en brisant l'idole, vous cherchez à retrouver, à toucher le cœur chrétien qui battait naguère dans sa poitrine ! N'ajouterez-vous point quelque chose à ce travail ; un des meilleurs, si je ne me trompe, qui soient sortis de votre plume ? Et n'en ferez-vous point un livre que nous voudrions tous avoir, dont nous serons heureux, dont nous avons besoin?... »

Pouvait-on plus formellement répudier l'histoire, et rompre avec l'historien, tout en gardant à l'homme ce dernier sentiment d'une fidèle pitié qui ne veut pas désespérer du repentir et de la miséricorde ?

Il ajoutait que « tous les scandales et les apostasies contemporaines s'effaçaient, à cette heure, devant l'éclat de l'astre naissant de Pie IX ».

C'est tout illuminé pour ainsi dire par « cet astre », qu'Ozanam reparut devant ses étudiants de la Sorbonne pour sa leçon d'ouverture. C'était le 21 décembre 1847. L'assistance débordante fit à son heureux retour une ovation affectueuse. Il y répondit très ému par ces belles paroles, mélancoliques et tendres :

« En reparaissant dans cette chaire où vous me réserviez un si fraternel accueil, j'ai à me faire pardonner d'abord une longue absence exigée par ma santé ; ensuite le retard de mes leçons, qui se ressentiront longtemps encore de l'épuisement de mes forces. Toutefois, en allant chercher le doux ciel de l'Italie, je m'éloignais moins de vous que vous ne pensez. J'y portais toutes les préoccupations d'un enseignement que vous m'avez rendu cher, toutes les questions que nous avions coutume d'agiter ensemble. Et je m'en suis bien trouvé : car ce qui fait l'intérêt d'un voyage, ce sont les idées que l'on emporte, dont on est poursuivi, et qui vont s'éclairer par le spectacle des lieux et des hommes... Voilà ce que je pense avoir appris dans un pèlerinage de huit mois, et dont je viens vous apporter le souvenir comme les pèlerins du moyen âge rapportaient une branche coupée aux palmiers de l'Orient. »

Les premiers mois de 1848, qui suivirent le voyage d'Italie d'Ozanam, furent, pour lui et les siens, une de ces rares saisons de calme félicité dont il faut se hâter de jouir, car elle fuit. Lui-même s'en exprime ainsi à Ampère : « Nous jouissons avec une profonde reconnaissance de ce court bonheur que Dieu nous a donné. Bonheur domestique premièrement : Ma chère Amélie, si longtemps éprouvée par le chagrin, jouit depuis quelques mois d'une santé satisfaisante. Notre petite Marie se porte à ravir, grandit et ne maigrit pas ; et la voici à l'âge le plus heureux de l'enfance : déjà assez développée pour causer, comprendre et nous couvrir de caresses ; trop petite encore pour étudier, pour se faire sérieusement punir. Nous avons aussi les souvenirs de notre beau

pèlerinage de l'année dernière, dont les émotions ne s'effaceront pas de sitôt. Enfin nous avons des amis qui sont en partie les vôtres. Il est inutile de vous dire ce qu'on trouve de ressources auprès d'eux, dans les bons et les mauvais jours. Je ne vous parle pas de la famille de ma femme, de mes frères que vous ne connaissez point et dont la tendresse nous est douce. »

Puis ces retours sur lui-même et ces élans amoureux vers l'Auteur de ces dons : « Je suis bien mauvais de n'en pas montrer plus de reconnaissance. La jeunesse s'en va, et je ne m'aperçois point que j'en devienne meilleur. Voilà que dans trois mois j'aurai trente-cinq ans ; *nel mezzo del cammin di nostra vita.* En supposant que je fasse le reste du chemin jusqu'au bout, il faudra bien y arriver, et j'ai peur de m'y retrouver les mains vides. »

Cependant l'heure approchait où la politique allait faire au publiciste des jours moins doux et moins tranquilles. Le 11 janvier 1848, le comte de Montalembert, dans un superbe discours sur *Pie IX et l'Italie,* avait enlevé les suffrages de la Chambre des Pairs qui, au nom du pays lui avait répondu à l'unanimité par cet amendement de l'adresse au roi : « Une ère nouvelle de civilisation s'ouvre pour les États italiens. Nous secondons de toutes nos sympathies et de nos espérances le Pontife magnanime qui l'inaugure avec autant de sagesse que de courage, ainsi que les souverains qui suivent, comme lui, cette voie de réformes pacifiques, où marchent de concert les gouvernements et les peuples. » Dans cet état de choses, lui-même encore frémissant de ses émotions romaines, Ozanam s'étonnait que la Presse catholique ne vibrât pas à l'unisson de cet

enthousiasme. « Et cela, dit-il, après quinze mois d'un pontificat qui rappelle celui de Grégoire II et d'Alexandre III, destiné à conclure enfin l'alliance du christianisme et de la liberté. »

C'est à M. Foisset qu'il écrit pour se plaindre que le *Correspondant* n'ait pas encore donné un travail sérieux « sur les événements qui vont peut-être marquer notre siècle de son signe propre ». C'était s'offrir à le faire. Il en fit d'abord le sujet d'un discours sensationnel prononcé au Cercle, puis d'un article qui le reproduit en le complétant, sous le titre : *Des Dangers de Rome et de ses Espérances,* publié dans le *Correspondant* du 10 février 1848.

Je ne puis, à mon grand regret, présenter ici qu'une rapide analyse de ces vingt-trois pages de Revue très serrées, constituant un des écrits où Ozanam a déployé le plus de talent, dépensé le plus de trésors d'informations, d'ardentes convictions, et conséquemment d'éloquence et de persuasion. C'est une pièce magistrale, qui manque à ses *Œuvres complètes*.

Quand il a déclaré là qu'il n'engage pas d'autre responsabilité que la sienne, l'écrivain est à l'aise pour établir la balance des dangers et des espérances de l'œuvre réformatrice de Pie IX. Les dangers viennent du dehors et du dedans : au dehors, des tenants de la politique autrichienne, des absolutistes, des partis vaincus; au dedans, des intéressés aux vieux abus dont ils vivent. Il y a les rétrogrades qui ne veulent point de réformes, il y a les impatients qui veulent trop vite toucher le but; il y a les *zelanti* et les imprudents qui le dépassent, et qui, saluant dans Pie IX le roi de l'Italie entière, effarouchent et déjà soulèvent contre lui tous les cabinets de l'Europe. Ne sont-ce pas des traîtres?

En bénissant Pie IX, Ozanam n'en défend pas moins Grégoire XVI. Il rend aussi pleine justice à la Compagnie de Jésus, réprouvant le récent pamphlet de l'abbé Gioberti, *Il Gesuita moderno,* « lequel a prêté ses feuillets à des placards incendiaires ».

Quand des dangers Ozanam passe aux espérances, il les rencontre nombreuses. C'est, autour de Pie IX, le bon peuple de Pie IX, puis les amis de Pie IX, les sages et illustres patriotes catholiques de l'Italie entière. Il nomme le comte Balbo, le marquis d'Azeglio, Tomasseo, Orioli, Cantu, Capponi, Rosmini, Ventura. Il se complaît dans la peinture de l'amour des Romains pour leur prince, sans s'aveugler toutefois sur ce que cet amour a de trop intempérant et compromettant pour sa cause. Ce sont des Italiens, il les excuse, mais ce sont aussi des chrétiens ; et il se rassure contre leur mobilité sur « la foi de ce peuple de qui l'enthousiasme pour le Pontife-roi est de la religion encore. Or, la religion n'est-elle pas la garantie de l'ordre et de la fidélité, comme l'amour a son expansion dans la liberté? »

Mais ce qu'Ozanam place au commencement et à la fin de ses raisons d'espérer c'est la personne même du Pape : « Telle est mon espérance la plus forte, la plus douce; et, comme c'est dans mon cœur qu'elle est née, je la voudrais voir maîtresse de tous les cœurs. » Elle l'est aussi de son esprit. Il aime Pie IX, par entraînement, parce qu'il est bon et qu'il veut le bien ; mais aussi par raisonnement, parce qu'il est sage. Il le considère couronné de toutes les vertus : sa pureté, sa charité, sa force. Son humilité le confond, sa piété le touche, son oraison l'édifie. Il voit chacune de ses résolutions mûrie au feu de la prière, trempée dans des larmes repandues devant Dieu. N'est-ce

pas un gage de leur haute inspiration et de leur efficacité ? « En somme, répète-t-il, ce Pape est un saint, et un saint tel que Dieu n'en a pas donné au pontificat romain, depuis saint Pie V. »

Est-ce à dire que Pie IX va ainsi monter au triomphe de sa politique par une voie jonchée de palmes? « Non certes, répond Ozanam gravement et magnanimement. Ce que je crois au contraire, c'est que l'avenir réserve à Pie IX les embarras les plus sérieux. Je le crois pour la gloire de ce grand pape. Dieu n'a pas coutume de susciter de tels hommes pour des difficultés ordinaires. Sa mission sans cela semblerait trop facile, elle tiendrait moins de place dans l'histoire. Sa barque aurait passé sur des eaux bien tranquilles. Attendons-nous aux tempêtes ; mais ne craignons point comme les disciples de peu de foi. Le Christ est dans la barque, et il n'y dort pas : il n'a jamais si bien veillé qu'aujourd'hui. »

Ce vibrant et troublant article devait avoir sa conclusion plus entraînante encore. Ozanam se souvient, lui l'historien de la conversion des Barbares, que, du VIe au IXe siècle, les papes saint Grégoire le Grand, puis Grégoire III, rompant avec Byzance qui abandonnait la défense de l'Église, s'étaient tournés vers les Barbares qui leur paraissaient en devoir être l'espérance et le soutien, en devenant ses fils. Et il lui sembla que cette antique évolution de Rome vers les Barbares n'était pas sans analogie avec celle qui aujourd'hui la faisait se tourner vers les masses populaires, « chères à l'Église, disait-il, parce qu'elles sont le nombre, le nombre infini des âmes qu'il faut conquérir et sauver; parce qu'elles sont la pauvreté que Dieu aime, et le travail qui fait la force ». Et là-dessus, hardiment, il terminait ainsi : « Sacrifions

nos répugnances et nos ressentiments pour nous tourner vers cette démocratie, vers ce peuple qui ne nous connaît pas. Poursuivons-le non seulement de nos prédications, mais de nos bienfaits. Aidons-le, non seulement de l'aumône qui oblige les hommes, mais de nos efforts à l'effet d'obtenir des institutions qui les affranchissent et les rendent meilleurs. *Passons aux Barbares,* et suivons Pie IX. »

Ozanam ne fut pas compris. Ce dernier cri jeta l'épouvante. Le mot de démocratie évoqua le fantôme de la Terreur ; ce nom de Barbares signifia les communistes, les phalanstériens. L'allusion historique échappa, ainsi que l'intention. Ozanam en fut plus attristé que surpris. « Je m'attendais aux plaintes et aux remontrances, écrit-il deux jours après cette publication. Elles arrivent en foule. » D'un autre côté, les adhésions les plus complètes de catholiques zélés ne lui faisaient pas défaut. Le vénérable abbé Desgenettes lui écrit qu'il l'approuve. Le Père Lacordaire lui répète qu'il partage toutes ses opinions ; il s'étonne seulement qu'on pût les trouver hardies. M. Foisset lui en adresse quelques observations, mais tellement amicales, qu'Ozanam ne l'a jamais trouvé « ni plus chaleureux ni plus bienveillant et pressant que dans ces lignes, qui sont de celles qu'on garde et qu'on relit. — Je savais bien, poursuit-il, que ma sincérité déplairait. Je n'aime pas soulever des orages ; je n'ai cédé qu'au besoin de remplir un devoir... Vous-même, Monsieur et cher ami, vous pensiez comme moi en octobre. Ne puis-je espérer que j'ai encore la douceur d'être d'accord avec vous? S'il en est autrement, alors c'est moi qui me suis mal exprimé ; et je le crois, puisque vous ne me comprenez pas ».

« Passer de Byzance aux Barbares », c'est, expli-

que-t-il, passer du camp des hommes d'État et des rois asservis à leurs intérêts égoïstes et dynastiques, qui ont fait les traités de 1815, les Talleyrand, les Metternich, aux intérêts nationaux et populaires. Aller au peuple, c'est, à l'exemple de Pie IX, s'occuper de ce peuple qui a trop de besoins et pas assez de droits, qui réclame une plus grande part raisonnable dans les affaires publiques, des garanties pour son travail, des assurances contre sa misère ; ce peuple qui lui, à cette heure, ne lit pas l'*Histoire des Girondins ;* qui ne fait pas de banquets réformistes et qui certainement n'y dîne pas ; qui sans doute suit de mauvais chefs, mais faute d'en trouver ailleurs de bons. Passer au peuple ce n'est pas faire le jeu des Mazzini, des Ochsenbein et des Henri Heine, mais passer au service des masses, en y comprenant celle des campagnes aussi bien que des villes. Voilà comment passer au peuple c'est passer aux barbares, mais pour les arracher à leur barbarie, faire d'eux des citoyens en en faisant des chrétiens, les faire monter dans la vérité et dans la moralité, pour les rendre ainsi dignes et capables de la liberté des enfants de Dieu.

Cependant, par cet écrit de brûlante actualité, avec ses conclusions pratiques, Ozanam descendait de la région des vérités absolues sur ce terrain volcanique et ravagé des questions politiques, de celles dont il est écrit que « Dieu les a livrées à la dispute des hommes ». On ne devra pas s'étonner qu'il y ait rencontré la contradiction à ses idées, et à son cœur des blessures dont il ne guérit jamais.

Foisset avait reproché à son article « d'avoir exagéré les torts des rétrogrades ou conservateurs, et atténué ceux des impatients ou révolutionnaires,

amoindri les raisons de craindre, surfait celles d'espérer ». Il semble bien en effet qu'Ozanam n'ait point fait suffisamment état des alarmes des premiers, bientôt, hélas, trop tôt justifiées par les faits. Derrière ces impatients, insatiables de réforme, il n'a pas vu assez l'action secrète du carbonarisme, et la main de Mazzini précipitant le mouvement qui devait entraîner la chute du pape et de la papauté, en ourdissant contre lui ce piège perfide que l'on a appelé « la conspiration des ovations ». C'est que cette main, qu'il est trop facile d'y reconnaître aujourd'hui, ne se montrait pas alors aux passants, tel qu'était ce pèlerin français, trompé comme la foule, sincère comme elle ; trompé comme la France éclairée et honnête, trompé comme son parlement, comme Montalembert, qui tous, avec Ozanam saluaient la sagesse comme la magnanimité du grand Réformateur; trompé aussi comme Pie IX lui-même, dont l'unique faute fut d'avoir cru à la possibilité du bien, dont la plus grande douleur fut d'avoir trouvé des ingrats, et à l'entreprise duquel pour être acclamée la merveille de son siècle, il n'a manqué qu'une chose qui lui fut ravie par la malice des hommes : le succès.

La lettre d'Ozanam, en réponse à M. Foisset, est du 22 février. Le 24 éclatait la révolution qui renversait le trône du roi Louis-Philippe, et proclamait la République.

Il y avait bien longtemps qu'en 1834, Ozanam, alors âgé de vingt et un ans, formulait en ces termes son programme politique, dans une lettre à un ami :

« Je ne nie, je ne repousse aucune combinaison gouvernementale. Mais je ne les considère que comme

des instruments divers pour rendre les hommes plus heureux et meilleurs.

« Je crois à l'autorité comme moyen, à la liberté comme moyen, à la charité comme but.

« Deux sortes de gouvernements obéissent à deux principes diamétralement opposés :

« Ou c'est l'exploitation de tous au profit d'un seul : et c'est la monarchie de Néron ; monarchie que j'abhorre. — Ou c'est le sacrifice d'un seul au profit de tous ; et c'est la monarchie de saint Louis, que je révère avec amour.

« Ou c'est l'exploitation de tous au profit d'une faction : c'est la république de la Terreur ; et cette république je la maudis. — Ou c'est le sacrifice de chacun au profit de tous ; et c'est la république chrétienne de l'Église primitive de Jérusalem. C'est peut-être aussi celle de la fin des temps, l'état le plus haut où puisse monter l'humanité. »

Le jeune Ozanam ajoutait : « Tout gouvernement me semble respectable en ce qu'il représente le principe divin de l'autorité : c'est en ce sens que j'entends l'*omnis potestas a Deo* de saint Paul. Mais je pense qu'en face du pouvoir il faut aussi la place du principe sacré de la liberté, laquelle il faut revendiquer énergiquement, afin que s'élève une voix courageuse et sévère pour avertir un pouvoir qui exploiterait au lieu de servir.

« L'opposition est chose utile et louable, mais non l'insurrection. Obéissance active, résistance passive : les *Prisons* de Silvio Pellico, et non les *Paroles d'un croyant*. »

Plusieurs de ces aphorismes politiques sont bien d'un adolescent, mais ils ne sont pas certes d'un révolutionnaire.

Au-dessus de la question des gouvernements il y en avait une autre, liée encore plus étroitement à la question religieuse. Ozanam en avait ainsi écrit à ses amis : « La question qui agite le monde autour de nous n'est ni une question de personnes ni une question de formes politiques, mais une question sociale. C'est la lutte de ceux qui n'ont rien et de ceux qui ont trop ; c'est le choc violent de l'opulence et de la pauvreté qui fait trembler le sol sous nos pas. Notre devoir à nous, chrétiens, est de nous interposer entre ces deux camps, afin que par nous la charité fasse ce que la justice seule ne saurait faire. » Or c'était cela encore, et plus que jamais, ce qu'il voulait faire et faire faire au lendemain de février 1848.

Le jour même de la sanglante insurrection, la Société de Saint-Vincent de Paul se fit grandement honneur par la belle action d'un de ses membres dont le nom, digne de l'histoire, est demeuré caché dans l'ombre chère aux habitudes des confrères. Ainsi la rapporte l'*Ami de la Religion*, 29 février 1848 :

« Jeudi dernier, 24, au moment où le peuple venait d'envahir les Tuileries, et en jetait par les fenêtres les meubles et les tentures, un jeune homme, qui fait partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, courut en toute hâte à la chapelle, craignant qu'elle ne fût dévastée et voulant essayer d'empêcher cette profanation. La chapelle, où l'on avait dit la messe le matin, était déjà envahie; quelques vêtements sacerdotaux étaient épars dans la sacristie, mais l'autel n'avait point été touché. Le pieux jeune homme pria quelques gardes nationaux de l'aider à emporter les vases sacrés et le crucifix. Ils lui répondirent qu'ils y songeaient comme lui, mais qu'ils

jugeaient nécessaire d'avoir avec eux un élève de l'École polytechnique. Deux se présentèrent. On prit les vases sacrés et le crucifix, et l'on sortit par la cour des Tuileries et le Carrousel pour se rendre à l'église de Saint-Roch.

« Dans la cour, des cris furent poussés vers les hommes chargés de ces précieux dépôts. Alors celui qui portait le crucifix l'éleva en l'air, en disant : « Vous voulez être régénérés; eh bien! n'oubliez pas que vous ne pouvez l'être que par le Christ. » — « Oui, oui, répondirent un grand nombre de voix; c'est notre Maître à tous. » Et les têtes se découvrirent, aux cris de : « Vive le Christ! » Le crucifix et un calice sans patène furent portés pour ainsi dire en procession jusqu'à Saint-Roch, où ils furent reçus par M. le curé.

« Les braves gens qui formaient ce touchant cortège commencèrent par demander sa bénédiction au respectable prêtre, qui leur adressa quelques paroles vivement senties, et recueillies avec le plus sincère respect : « Nous aimons le bon Dieu, s'écrièrent-ils; nous voulons la religion; nous voulons qu'elle soit respectée. Vive la liberté! Vive la religion et Pie IX! » Avant de se retirer, ils se mirent tous une seconde fois à genoux pour recevoir la bénédiction de M. le curé[1]. »

La Révolution de Février avait pris dans l'esprit

1. C'est à ce fait que, dans sa conférence du 27 février, le Père Lacordaire faisait allusion, quand il disait : « Grâce à Dieu, nous croyons en Dieu; et si je doutais de notre foi, les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, portait dans ses mains, comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme. » (*Applaudissements.*)

d'Ozanam des proportions démesurées. N'écrivait-il pas alors : « Dans les événements de Rome, de Paris et aujourd'hui de Vienne, on entend déjà la voix qui dit : *Ecce facio cœlos novos et terram novam.* Depuis la chute de l'Empire romain, le monde n'a pas vu de révolution pareille à celle-ci. Je crois encore, comme hier, à l'invasion des Barbares; mais des barbares tels que les Francs de Clovis. Enfin je crois à l'émancipation des nationalités opprimées, et plus que jamais j'admire la mission de Pie IX, suscitée si à propos pour l'Italie et pour le monde. En un mot, je ne me dissimule ni les périls du temps, ni la dureté des cœurs; je m'attends à voir beaucoup de misère, de désordre et peut-être de pillages. Je crois que nous pouvons être broyés, mais que ce sera sous le char du christianisme. »

Ozanam n'avait pas manqué au devoir de revêtir l'uniforme de la garde nationale et de prendre rang au poste du péril avec tous les bons citoyens. Mais là n'était pas son vrai poste ; et M. Foisset, entre autres, caressait l'espoir de le voir devenir, à la Chambre, un des promoteurs du nouvel ordre de choses. Modestement, Ozanam lui répondit, 22 mars 1848 :

« Vous avez bien tort, mon cher ami, de me croire un des hommes de la situation. Jamais je n'ai mieux senti ma faiblesse et mon incompétence. Je suis moins préparé que tout autre aux questions qui vont occuper les esprits ; je veux dire à ces questions de travail, de salaire, d'industrie, d'économie, plus considérables que toutes les controverses politiques... Je ne suis pas homme d'action, je ne suis né ni pour la tribune ni pour la place publique. Si je puis quelque chose, et bien peu de chose, c'est dans ma chaire, ou peut-être dans le recueillement d'une bibliothèque, pour

tirer de la philosophie et de l'histoire une suite d'idées que je puisse présenter aux jeunes gens, aux esprits troublés et incertains, afin de les rassurer, les ranimer, les rallier, au milieu de la confusion du présent et des incertitudes formidables de l'avenir. »

Le nom d'Ozanam n'en fut pas moins porté à Paris sur plusieurs listes de candidats aux élections législatives. Il déclina cet honneur. Convaincu qu'à l'heure présente les catholiques n'étaient pas en nombre pour triompher à eux seuls, il écrivit : « Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de porter nos suffrages sur des candidats républicains qui partagent notre foi, et qui offrent des garanties sérieuses pour notre liberté. »

Ozanam terminait cette lettre, lorsque de Lyon lui en arriva une très insistante d'un comité de catholiques, le priant de se laisser porter sur la bonne liste de cette ville, où la division des partis et des suffrages lui donnait chance de réunir un nombre suffisant de voix. Reprenant sa lettre à Foisset, Ozanam lui soumet le cas : « Outre les raisons susdites, je ne suis pas bien robuste de santé pour affronter les orages de l'Assemblée nationale. Mes habitudes de parole ne s'accommodent guère non plus avec celles de la tribune politique. Mes amis d'ici sont partagés. Plusieurs me conseillent d'attendre l'Assemblée suivante. Qu'en pensez-vous? Si vous me répondez courrier par courrier, votre lettre peut encore m'arriver avant que j'écrive à Lyon, car je n'écrirai que samedi. Je suis dans une perplexité douloureuse. »

Nous ignorons quelle fut la réponse de M. Foisset. Ozanam céda et se laissa mettre sur les rangs. C'était bien tard, quatre jours seulement avant l'ouverture du scrutin et il n'avait pas même le temps d'aller se

montrer à ses électeurs lyonnais. Il en écrit à son frère prêtre : « Mon premier mouvement a été de refuser une mission si peu conforme à mes habitudes et à mes études. Cependant, après y avoir songé devant Dieu, et pris conseil de ceux qui ont des droits sur ma conscience et sur mon cœur, en réunissant les conseils de ma famille et de mes amis, je me suis déterminé à un sacrifice que je ne pouvais refuser sans manquer à l'honneur, au patriotisme et au dévouement chrétien. On me porte donc à Lyon. J'espère que je n'y obtiendrai qu'un nombre honorable de suffrages, et que la Providence m'épargnera la périlleuse gloire d'être représentant du peuple. Cependant, si elle m'y destine, j'espère qu'elle me donnera le courage nécessaire pour ne point trahir ses desseins. Je sais ce que je risque ; mais le plus que je puis exposer c'est la vie; et, depuis deux mois, Dieu nous la fait assez rude pour nous apprendre à n'y tenir que juste autant qu'il le veut pour notre amendement et notre salut. Quant à la fortune, il serait égoïste d'y songer, dans un moment où il s'agit de sauver ou de perdre la France.

« Voilà donc, mon cher frère, une autre raison de prier très particulièrement pour moi; et je te demande, à cette intention, si tu peux en disposer, ta messe de Pâques, jour où peut-être ma destinée doit sortir de l'urne électorale. »

La trop tardive candidature, même en l'absence du candidat, n'en réunit pas moins 16.000 voix sur son nom. C'était insuffisant pour être élu. Plus que consolé par avance de son échec, Ozanam écrit ainsi au même frère : « De ce nombre de suffrages, il résulte assez qu'en m'y prenant plus tôt, et en me rendant sur les lieux, je pouvais réussir. Mais Dieu, sans

doute, a voulu m'épargner des devoirs redoutables et me renvoyer aux études dont il m'a donné le goût. »

Désintéressé de la lutte pour son compte, Ozanam se fit auprès de la jeunesse l'ardent promoteur de la candidature de M. de Melun, de M. Thayer, et spécialement de celle du Père Lacordaire : « Le Révérend Père garde toute son admirable sérénité, écrit-il. Jamais je ne l'ai vu plus égal, plus disposé à servir les intérêts de Dieu sans se troubler des passions humaines. L'Archevêque de Paris a voulu lui donner un éclatant témoignage de confiance, en lui conférant le titre de vicaire général. »

Représentant du peuple, à la Chambre, Ozanam y eût provoqué le vote de lois économiques et charitables qu'il lui restait du moins la ressource d'y faire arriver par le pétitionnement. On le voit, dans ces mêmes jours, qui rédige un petit écrit sur le repos du dimanche. « On le fera distribuer, on l'affichera ; et peut-être sera-ce le moyen d'engager les ouvriers à faire une pétition à cet effet. » D'un autre côté, il provoque « une réunion de professeurs où l'on s'occupera de fonder des cours publics et une sorte d'école du soir pour ces braves gens. Les ecclésiastiques des Carmes y prêteront leur concours, et l'archevêque donne un local ». C'est à son frère qu'il le fait savoir, 15 mars : « Mon cher frère, tu sais que j'ai toujours approuvé et que je suis heureux de partager ton penchant pour ces hommes laborieux, pauvres, étrangers aux délicatesses et aux politesses de ce qu'on appelle les gens bien élevés. Si un plus grand nombre de chrétiens et surtout d'ecclésiastiques s'étaient occupés des ouvriers depuis dix ans, nous serions plus sûrs de l'avenir, et toutes nos espérances

reposent sur le peu qui s'est fait pour eux, ici, à Paris. »

A ce même frère, alors à Lille où il donnait une mission, Ozanam recommande de « s'occuper plus que jamais présentement des domestiques autant que des maîtres, et des ouvriers comme des riches : c'est désormais la seule voie de salut pour l'Église de France. Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeau d'élite au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. Il faut qu'ils s'occupent non seulement des indigents, mais de toute cette classe pauvre qui ne demande pas l'aumône, et qu'on attirerait par des prédications spéciales, par des associations de charité, par l'affection qu'on lui témoignera, et dont elle est touchée plus qu'on ne croit. »

Puis le 25 mars, au même, sur les élections du Nord : « Au lieu de faire alliance avec la bourgeoisie vaincue, il vaudrait mieux s'appuyer sur le peuple, qui est le véritable allié de l'Église, pauvre comme elle, dévoué comme elle, béni comme elle de toutes les bénédictions du Sauveur. — J'apprends une candidature excellente à Valenciennes, celle de mon ami Wallon, suppléant actuel de M. Guizot à la Faculté. C'est un républicain sincère et un catholique solide, membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, et très zélé pour le bien des pauvres. »

Lorsque, au lendemain de février, Ozanam s'empressa de reprendre son cours de Sorbonne, il n'eut qu'à se montrer à ses étudiants tel que déjà il leur était connu : « En reparaissant devant vous, après les grands événements qui viennent de s'accomplir, je suis heureux de ne trouver dans mes souvenirs de six années de leçons, aucune parole que j'aie à retirer aujourd'hui.

Vous m'avez toujours connu passionné pour la liberté, pour les conquêtes légitimes des peuples, pour les réformes qui moralisent les hommes en les relevant, pour ces dogmes d'égalité et de fraternité qui ne sont que l'avènement de l'Évangile dans le domaine temporel. Et dès aujourd'hui, je reviens ici, à nos rendez-vous d'études, pour donner, autant qu'il est en moi, le bon exemple de la confiance dans l'ordre, qui sera mieux maintenu par l'unanimité des citoyens que par l'échafaudage des fictions légales. »

Ainsi par lui et par d'autres se fondait alors en France ce *Parti de la confiance* qui put un moment se flatter d'avoir la majorité. Ozanam écrit : « Le premier devoir pour les chrétiens, c'est de ne pas s'effrayer, et le second de ne pas effrayer autrui ; de rassurer au contraire les esprits troublés, dans la crise politique et financière que nous traversons, en leur montrant que la Providence est là ! Ne nous tourmentons pas trop du lendemain, et ne disons pas : « Que mangerons-nous, et de quoi nous habillerons-nous ? » Ayons du courage, cherchons la justice de Dieu et le bien du pays, et le reste nous sera donné par surcroît. »

Telles sont les vues dans lesquelles, le 12 avril, il informe M. Foisset que lui et quelques amis voudraient fonder un nouvel organe pour des temps et des besoins nouveaux. « C'est la part que je prendrai à la vie politique, de laquelle personne ne peut s'abstraire aujourd'hui. Elle se réduira donc au peu que je ferai pour l'*Ère nouvelle,* qui décidément paraît le 15 avril. »

C'est sur un champ de bataille qu'à son insu Ozanam allait descendre, ce jour-là.

CHAPITRE XXI

L'INSURRECTION DE JUIN

« L'ÈRE NOUVELLE ». — LES JOURNÉES SANGLANTES.
Mgr AFFRE. — MISÈRE ET CHARITÉ.

1848.

Le Père Lacordaire a raconté dans ses *Mémoires* qu'après la Révolution de février, son esprit se trouva fort perplexe. Il était partagé entre la monarchie tempérée qui avait eu toujours ses préférences, assure-t-il, mais qui venait de tomber irrémédiablement, et la République qu'il ne croyait pas possible et durable en France, mais qui de fait existait. Et il se demandait si du moins il n'était pas sage de l'étayer franchement comme un abri, dans l'intérêt des institutions dont l'absence avait causé la ruine de deux trônes et de deux dynasties.

« Or, écrit-il, pendant que je délibérais ainsi avec moi-même, M. l'abbé Maret et Frédéric Ozanam frappèrent à ma porte. Ils venaient me dire que le trouble et l'incertitude régnaient parmi les catholiques, et que cette confusion et irrésolution des esprits pouvaient nous rendre hostile le régime nouveau, et nous ôter les chances d'obtenir de lui les libertés que

le gouvernement antérieur nous avait obstinément refusées : « La république, ajoutaient-ils, est bien disposée pour nous. Nous n'avons à lui reprocher aucun des actes d'irréligion et de barbarie qui ont signalé la révolution de 1830. Elle croit, elle espère en nous. Faut-il la décourager? Que faire ailleurs? Et à quel autre parti se rattacher? Qu'y a-t-il devant nous sinon des ruines? Et qu'est-ce que la République, sinon le gouvernement naturel d'une société, quand elle a perdu toutes ses ancres et toutes ses traditions?..

« Mes deux interlocuteurs allaient plus loin que moi. Tandis que je ne voyais dans la république qu'une nécessité du moment qu'il fallait accepter avec sincérité, jusqu'à ce que les choses et les idées eussent pris naturellement un autre cours, ils avaient d'autres vues plus hautes et plus générales sur l'avenir démocratique de la société européenne, ce qui créait entre nous une divergence grave, et ne permettait guère un travail commun sous un même drapeau. Cependant le péril pressait... Sollicité de me prononcer par ces voix amies, je cédai enfin à l'empire des événements ; et, quoiqu'il me répugnât de rentrer dans la carrière de journaliste, j'arborai avec ceux qui s'étaient offerts à moi un drapeau où la religion, la république et la liberté s'entrelaçaient dans les mêmes plis. »

Le prospectus de *l'Ère nouvelle* parut le 1er mars. Il y était déclaré que le journal n'appartenait à aucun parti, mais qu'il se tiendrait au-dessus d'eux pour pouvoir leur dire la vérité à tous, avec impartialité, mais toujours avec mesure et charité.

Le lendemain du jour où parut cette feuille, 16 avril, le rédacteur en chef reçut une lettre de l'Archevêque de Paris. Mgr Affre y faisait plus qu'encou-

rager *l'Ère nouvelle;* il la faisait presque sienne, se portant garant de son esprit de sagesse, et la félicitant d'accomplir un grand devoir civique et religieux. Il y disait :

« La connaissance personnelle que j'ai des principes des fondateurs de votre journal m'engage à vous donner de suite une adhésion dont je me suis abstenu vis-à-vis des journaux publiés sous le précédent gouvernement. Non seulement je suis complètement rassuré contre le danger d'une prétendue résurrection de l'*Avenir,* mais je sais que vous combattez efficacement ce que les théories de ce journal eurent de répréhensible. Tous les catholiques ne tarderont pas, je l'espère, à en être convaincus. Mais ce qu'ils aimeront surtout dans votre feuille, c'est la droiture, la franchise et générosité qui, faisant abstraction de tous les partis, ne connaît et qui ne veut qu'une chose : le salut de la religion et de la patrie.

« Ce qui leur plaira et qui multipliera vos lecteurs, c'est ce dévouement simple qui, au lieu de calculer les chances d'un avenir inconnu, accomplit avec fermeté et intelligence le devoir présent : dévouement que les menaces ne découragent pas, qui augmente avec le danger, qui sait sacrifier son repos, sa fortune, et, s'il le faut, sa gloire au bien de la patrie. Tous nous vous en tiendrons compte, parce que c'est la foi qui le soutient et qui l'éclaire; parce qu'il voit dans les grandes révolutions qui changent la face du monde l'intervention toute-puissante de Dieu.

« Jamais, ainsi que vous le remarquez, elle ne fut plus éclatante que dans le nouvel état politique de la France. Ayons donc confiance en Dieu plus

qu'en nous-mêmes. Nous puiserons dans ce sentiment le véritable courage, comme je puise dans mon cœur le sincère et affectueux dévouement avec lequel je suis tout à vous.

« DENIS, Archevêque de Paris. »

Ainsi conscient de la rectitude de ses voies, appuyé désormais sur le bras de son Archevêque, Ozanam se donna à cette nouvelle tâche avec l'épuisante ardeur qu'il apportait à toute œuvre où il voyait le signe de la volonté de Dieu.

Trois semaines seulement après, 7 mai, il pouvait écrire à son frère qu'il correspondait par son journal, avec six cents prêtres, pour le moins. C'étaient les premiers abonnés de *l'Ère nouvelle*. Il ajoute : « Cette occupation et celle de mon cours que j'ai repris, suffisent à mes forces, lesquelles ne sont pas telles que je les voudrais, si j'en juge par la fatigue que me laissent mes exploits militaires dans la garde nationale. » Une garde montée à la porte de l'Assemblée avait failli le tuer de lassitude et de chaleur. « Il faut pourtant bien que j'aie l'honneur de la protéger, puisque je n'ai pas celui de l'éclairer de mes lumières. »

Un des premiers grands travaux donnés par lui à *l'Ère nouvelle* fut une série d'articles sur le *Divorce*, en réponse à la proposition qu'un ministre de la Justice, le juif Crémieux, était venu faire à l'Assemblée en faveur de cet attentat légal contre la famille et la société.

Notre presse quotidienne d'aujourd'hui ne nous donne pas l'idée de l'ampleur de démonstration que revêt cette thèse, nourrie de science et de faits, vivifiée par l'éloquence et vibrante de l'émotion d'un

grand péril imminent. M. Crémieux présentait sa loi au nom du libéralisme et de la démocratie. Ozanam répudie « ce vieux libéralisme qui eut toujours plus de haine contre la religion que d'amour pour la liberté; s'attachant à la ruine des institutions vitales du pays comme la philosophie du XVIIIe siècle au renversement des croyances... »

Il le répudie au nom de la jeune république : « La récente Révolution s'est faite contre la corruption, celle d'une société relâchée qui n'avait même plus le courage de détester le mal; et elle ne peut finir que par l'avènement d'une société meilleure, sortie du travail, des privations, de tout ce qui a coutume de raffermir les consciences et les caractères. Cette société est pauvre, elle est laborieuse, il ne lui reste qu'à être chaste pour avoir tout ce qui fait les nations fortes. Il faut qu'elle accueille des lois sévères, qu'elle grandisse dans de mâles habitudes, et qu'elle tienne ainsi les promesses de la Providence. Car la Providence n'a pas prodigué de tels événements pour préparer un ouvrage médiocre. »

C'étaient des événements plus terribles encore qui se préparaient en ces jours-là. Vinrent les sanglantes journées du 23, 24 et 25 juin 1848. Nous y retrouvons Ozanam à ce laborieux service de garde nationale, sous le poids duquel ployait sa débilité; mais où Dieu allait visiter son soldat pour un autre service tout de pacification et de dévouement sublime.

Ozanam n'eut pas à faire le coup de feu. Le lendemain des terribles journées, il écrit à son frère : « Mon peloton a été retenu presque tout le temps

au coin de la rue Garancière et de la rue Palatine, puis au coin de la rue Madame et de la rue de Fleurus. Nous avons eu bien des alarmes, des coups de fusil dans le voisinage, et de mauvaises patrouilles sur les boulevards. Mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas brûlé une amorce. »

Il s'était préparé à tout événement : « Ma conscience était en règle, et je n'aurais pas reculé devant le péril. Cependant je dois avouer que c'est un terrible moment que celui où l'on embrasse sa femme et son enfant, en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois. »

Mais quelle avait donc été ce que je viens d'appeler l'idée sublime du soldat de Dieu? Je transcris l'historien de *la seconde République :* « Le dimanche 25 juin, Ozanam étant de service avec MM. Cornudet et Bailly, à un poste de la rue Madame, ils s'entretenaient ensemble des rumeurs de plus en plus sinistres auxquelles donnaient lieu la prolongation de la lutte. Tout à coup la pensée de l'intervention de l'archevêque jaillit de leurs angoisses, et il leur parut que ce serait un grand triomphe pour l'Église si Monseigneur se faisait médiateur au milieu de cette effroyable guerre civile. Ils allèrent aussitôt en parler à M. l'abbé Buquet, vicaire général, qui les approuva et leur donna une lettre dans un grand pli qui devait leur servir comme de sauf-conduit pour arriver, à travers les barricades, jusqu'à l'Archevêché.

« Mgr Affre les reçut avec sa bonté accoutumée, et, après avoir écouté le projet qu'ils venaient lui exposer, il leur répondit avec une admirable simplicité : « Je suis pressé par cette pensée depuis hier; mais comment la réaliser? Comment parvenir jus-

qu'aux insurgés? Le général Cavaignac permettra-t-il une telle démarche? Puis, où le trouver lui-même? »

« Ces messieurs répondirent à toutes les objections par l'assurance qu'il serait reçu partout avec vénération : « Vous avez raison, dit-il avec une sorte de soumission. Eh bien, je vais y aller; je vais mettre ma soutanelle pour n'être pas remarqué; et vous me montrerez le chemin. »

« Au moment où il allait s'habiller, entre un prêtre qui raconte, avec le plus grand effroi, des détails terribles de l'insurrection dont il a été témoin, il n'y a qu'un instant. Monseigneur l'écoute avec émotion, mais ne se laisse pas détourner de son dessein.

« En quelques minutes, il était prêt. Les jeunes gens insistèrent respectueusement pour qu'il se couvrît de sa soutane violette, et plaçât sur sa poitrine sa croix pastorale : « Je ferai comme il vous plaira », répondit-il avec la même simplicité. Et, avant de se rendre sur le théâtre de la lutte, il sortit avec eux pour se rendre d'abord auprès du chef du pouvoir exécutif dont il voulait avoir l'approbation et la permission. »

« Les voitures ne circulaient plus, il fallut aller à pied. Rien ne peut rendre la vénération et l'enthousiasme qui accueillit Monseigneur sur son passage. Ce fut une marche triomphale de l'Ile-Saint-Louis jusqu'à l'Assemblée nationale; les troupes, la garde nationale, la garde mobile couraient aux armes et battaient aux champs. Les hommes se découvraient, les femmes, les enfants s'inclinaient. C'était le plus beau spectacle du monde.

« Le général Cavaignac reçut l'Archevêque avec res-

pect et admiration. Le général avait le sens sinon des choses chrétiennes, du moins des choses héroïques. Il lui représenta d'abord tout le danger auquel il allait s'exposer. Il lui apprit que le général Bréa, envoyé comme parlementaire, venait à l'instant d'être pris par les insurgés. Il le conjura de ne pas s'exposer à un pareil péril. Mais la résolution de Monseigneur était inébranlable; et les témoins se souviennent encore de la simplicité avec laquelle il répondit : « J'irai! »

« Le général le loua alors de son courage. Peu d'heures auparavant il avait rédigé, de concert avec M. Sénard, une proclamation dans laquelle, avec une touchante insistance, il adjurait les ouvriers de déposer les armes et répudiait toute pensée de représailles. Il en remit un exemplaire au prélat dont elle devait faciliter la tâche.

« L'Archevêque rentra chez lui, y prit quelque nourriture, se confessa, dit-on, comme avant de mourir; enfin prit la route des quartiers insurgés. MM. Ozanam, Cornudet et Bailly sollicitèrent avec instance l'honneur de l'accompagner encore. Mais jaloux que personne ne s'exposât pour lui, il refusa, disant que leur uniforme de gardes nationaux le gênerait dans sa mission, en lui donnant un semblant d'escorte, et qu'il devait aller seul avec ses deux prêtres et son domestique. Ils le quittèrent par obéissance, mais avec la plus grande douleur. »

Le reste, plus connu, est moins de notre histoire. Nous abrégerons.

« Nul d'ailleurs ne pourrait décrire l'émotion de tous les cœurs, en voyant passer l'Archevêque à pied, se dirigeant vers la place de la Bastille. Les gardes mobiles lui présentaient leurs armes à bénir ;

des officiers le conjuraient de ne pas aller à la mort; des femmes, croyant qu'il allait aux ambulances, lui apportaient du linge et de la charpie pour les blessés. A ceux qui lui représentaient le danger : « Ma vie est peu de chose ! » répondait-il. Et chemin faisant, il commentait à ses vicaires généraux, MM. Jacquemet et Ravinet, la parole de l'Évangile : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ! » Sa physionomie en paraissait éclairée !

« Place de l'Arsenal, il s'arrêta quelques instants pour consoler et bénir de pauvres blessés. Il était huit heures du soir, et la lutte continuait avec acharnement. Arrivé à la place de la Bastille, le prélat s'adressant au colonel chargé du commandement, lui demanda de faire cesser le feu : « Je m'avancerai seul, dit-il, vers ces malheureux qu'on a trompés. » Le tir fut interrompu du côté de la troupe; les insurgés ralentirent, puis cessèrent le leur. L'Archevêque s'avança sur la place. Un jeune homme des Conférences de Saint-Vincent de Paul, nommé *Bréchemin,* le précédait, qui, élevant son mouchoir blanc attaché à une branche d'arbre, s'avança ainsi jusqu'à la première barricade. Sans attendre le retour de ce parlementaire, l'héroïque prélat, pénétrant par une boutique à deux issues qui faisait le coin du faubourg Saint-Antoine, s'avança jusque dans la grande barricade qui fermait ce faubourg. Un assez grand nombre d'insurgés descendit sur la place; plusieurs soldats s'avancèrent aussi, empressés à fraterniser. L'Archevêque, tenant en main la promesse de grâce, commençait à incliner les cœurs à la réconciliation, quand un coup de fusil partit; une décharge effroyable y répondit. L'Archevêque, frappé à mort, s'affaissa dans les bras d'un ouvrier disant : « Mon ami,

je suis blessé ! » Les insurgés, attérés eux-mêmes en voyant tomber cette grande victime, la transportèrent chez le curé des Quinze-Vingts. Mgr Affre mourut le lendemain, sa dernière parole fut : « Que mon sang soit le dernier versé. »

L'événement, qui avait eu lieu à l'entrée de la nuit, ne fut, en raison du désordre général, connu dans la ville que le lendemain matin. La nouvelle en fut accueillie par un cri universel d'horreur et de douleur. Chez Ozanam et ses deux amis, MM. Cornudet et Bailly, elle provoqua un sentiment d'inexprimable affliction, mêlé d'abord d'amer remords. Mais quand ils se ressouvinrent qu'avant leur visite l'inspiration du sacrifice était venue à l'Archevêque qui l'eût très probablement accompli sans eux ; que de plus le fruit du sacrifice avait été la fin presque instantanée de l'insurrection, et que ce sang avait bien été le dernier versé ; quand enfin ils furent témoins de l'honneur qui en rejaillissait non seulement sur l'Archevêque, mais sur tout le clergé et l'Église tout entière, et, pardessus tout, les pardons et les grâces que cette immolation volontaire du pasteur devait faire retomber sur le troupeau tout entier, ces généreux conseillers purent croire qu'ils n'avaient été en cela que les instruments inconscients d'une Providence finalement miséricordieuse.

C'est bien ce sentiment qui se fait jour chez Ozanam dans ces lignes rapides du 3 juillet : « Ce ne fut pas une émeute, ce fut la guerre civile que nous avons eue, c'est-à-dire la plus opiniâtre des guerres, celle qui n'attend qu'une occasion pour renaître. Je n'ai plus guère d'espoir qu'en Dieu et dans les mérites de notre saint Archevêque. Par un concours de circonstances qu'il serait trop long d'expliquer, j'avais eu

l'honneur de l'accompagner, lorsqu'il est allé de chez lui chez le général Cavaignac, au milieu des acclamations de la multitude. » De sa propre personne, Ozanam ne dit rien de plus.

Il écrit dans une autre lettre : « Que l'on est heureux, en un pareil moment, de n'avoir pas à Paris ceux qu'on aime ! » En effet, dès les premières agitations populaires, Ozanam s'était hâté d'en faire partir sa femme et son enfant, qu'il installa pour tout l'été à Bellevue, près de Meudon. Il y avait en même temps transporté d'urgence son beau-père très malade, et qui, depuis la mort de son fils, était enseveli dans un chagrin auquel était venue s'ajouter l'épouvante de ces journées de sang. Transporté à la campagne, il y fut emporté par une crise foudroyante, le 24 juillet 1848.

Ozanam le pleura, mais non pas sans une religieuse douceur. « Mon excellent et bien-aimé beau-père, écrit-il, a expiré dans nos bras. Il nous laisse, en nous quittant, toutes les consolations que laisse un chrétien mort dans la paix de Dieu et avec les œuvres d'une vie toute méritoire... M. Soulacroix vivait chrétiennement ; mais il a souffert plus chrétiennement encore, et il nous a quittés avec des sentiments de foi, d'espérance, de charité, et un désir du ciel qui nous laisse une ferme confiance de l'y revoir, si nous méritons de l'y suivre. Mais qu'il est cruel,

1. Je donne ici ce récit tel qu'il est rapporté par le frère d'Ozanam, ch. XVIII, p. 393 ; — par le Père Lacordaire, dans sa *notice*, t. VIII, p. 253, — et notes aux *Lettres* d'Ozanam, p. 237 ; — dans l'*Histoire de la seconde république*, par M. Pierre de la Gorce. Tous attribuent à Ozanam et à ses compagnons la pensée et l'initiative de la démarche auprès de l'archevêque. D'autre part, une lettre de M. Cornudet à sa sœur l'attribue en premier lieu à M. l'abbé Buquet, comme on lit dans le *Bulletin de la Société de S.-V. de P.*, mai 1891.

en des temps si difficiles, de se sentir privé d'un père si tendre, d'un homme de si bon conseil et de tant de cœur ! »

Si de ce deuil de famille il se disait affligé, du deuil de la France il se disait accablé, mais non découragé. C'est au comte de Champagny qu'il l'écrit, 31 juillet : « Hélas ! Monsieur, vous me demandez mon jugement sur la situation présente. Nous sommes sous le jugement de Dieu. Dans le nuage de douleurs où nous vivons, je ne vois plus où la Providence nous mène, si ce n'est qu'elle nous mène où elle veut. Sans doute, quand on voit mourir tous ces généraux blessés, toute cette fleur de l'armée d'Afrique, cet héroïque Archevêque, et ce Chateaubriand qui était comme le représentant de l'ancienne France, il semble que la patrie s'en va. Il semble qu'elle s'en va avec tout ce que nous avons aimé; avec la liberté même qui ne paraît plus possible que sous la condition de l'état de siège ; avec la popularité renaissante du catholicisme compromise par les difficultés présentes de Pie IX. Mais je ne me suis jamais dissimulé le péril de la situation. J'ai toujours cru à l'invasion des barbares : j'y crois plus que jamais. Je la crois longue, meurtrière, mais destinée tôt ou tard à plier sous la loi chrétienne, et par conséquent à régénérer le monde. Seulement, si je suis sûr que nous assisterons à toute l'horreur de la lutte, je ne sais si nos enfants vivront assez pour en voir la fin? »

Puis voici la parole sublime, celle de la foi qui transporte les montagnes : « Prions donc, et ne croyons pas que la fin de la France soit venue. Car à l'heure présente, la fin de la France serait celle du monde. Et pouvons-nous croire que les destinées temporelles du

christianisme soient à leur terme, et que Dieu n'ait plus rien à faire en ce monde qu'à le juger? C'est ce que j'espère ne dire jamais, quand je verrais périr toute la société moderne, assuré que je suis qu'il en coûterait moins à Dieu de susciter une société nouvelle que de borner au peu qu'ont vu ces dix-huit siècles l'œuvre du sang de son Fils! »

C'était l'heure pour Ozanam d'y travailler plus que jamais, en descendant vers le pauvre peuple, pour le soulager dans ses maux, et pour l'éclairer dans ses égarements. La Société de Saint-Vincent de Paul d'une part, *l'Ère nouvelle* d'autre part allaient pourvoir ensemble à ce double apostolat de la charité corporelle et spirituelle, auprès des classes indigentes et aussi des classes dirigeantes, de Paris et de la France.

L'insurrection de juin, avec ses conséquences, jetait la France, et particulièrement Paris, dans un déplorable abîme de souffrance et de misère. La nécessaire mais brusque fermeture des ateliers nationaux laissait dans la capitale 267.000 ouvriers sans ouvrage. La crainte paralysait l'industrie et le commerce. Les grands travaux étaient arrêtés et les commandes retirées. Les capitaux se cachaient, les propriétaires avaient fui Paris, peu pressés d'y rentrer; les fonds publics étaient descendus à des taux dérisoires; les ressources de la charité s'étaient taries par la ruine ou l'absence de ceux qui en disposaient. Ainsi les œuvres et maisons d'assistance se voyaient-elles réduites à renvoyer leur clientèle de pauvres, d'enfants et de malades. Qu'allaient devenir ces multitudes sans travail, sans crédit, sans pain et sans espoir?

Devant ce spectacle, Ozanam se dit navré, déchiré :

« Fatigué des controverses qui agitent Paris, je suis déchiré du spectacle de la misère qui le dévore, écrit-il à M. Foisset. La Société de Saint-Vincent de Paul trouve là de grandes obligations, et peut-être Dieu ne lui a-t-il ménagé des progrès si rapides que pour la mettre à la hauteur de la tâche qu'il lui préparait. Du reste, il est bon pour tous de voir de près, chez eux, de voir désarmés, entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ces pauvres gens qu'on a trop vus aux clubs et aux barricades. On reconnaîtra alors avec étonnement tout ce qu'il y a encore de christianisme dans ce peuple et par conséquent de ressources. Ah ! si nous avions des saints ! Mais pouvons-nous douter que Dieu n'en réserve quelques-uns au siècle à qui il a donné Pie IX et l'Archevêque de Paris ? »

La Société de Saint-Vincent de Paul venait de recevoir un grand témoignage de confiance du gouvernement. Des allocations de secours aux indigents du département de la Seine ayant été successivement votées par l'Assemblée nationale, la distribution à domicile en fut confiée, en partie, à la diligence des conférences en perpétuel contact avec ces malheureux. Ainsi avaient fait plusieurs maires de Paris, notamment le Dr Trélat, médecin de la Salpêtrière et maire du XIIe arrondissement. Le célèbre docteur n'était rien moins que religieux, mais il savait et disait que ce soin délicat ne pouvait être confié à des mains plus honorables et plus expérimentées que celles-là.

C'est dans ces circonstances que se tint le 2 août, l'assemblée générale de la Société, dans une salle de l'église de Saint-Sulpice. L'heure était solennelle. M. Adolphe Baudon, qui, depuis le 14 février de

cette année, avait remplacé le vénérable M. Gossin à la présidence générale, venait d'avoir la jambe fracassée devant la barricade du Petit-Pont de la Cité. C'était Ozanam qui le remplaçait au fauteuil en sa qualité de vice-président. A côté de lui siégeait, présidant la séance, M. l'abbé Fournier, futur évêque de Nantes, membre de l'assemblée. De l'autre côté était M. Augustin Cochin, secrétaire général. Ozanam, prenant la parole, donna d'abord aux confrères la confiance que leur bien-aimé et courageux président leur serait conservé : « Il ne nous quittera point comme tous ces morts glorieux, ces blessés illustres qui s'en vont les uns après les autres, et qui semblent emmener la patrie avec eux. »

Il nomma quelques-uns des confrères tués dans ces lugubres journées : M. Lecoq, membre de la Conférence Saint-Paul-Saint-Louis, brillant ingénieur des mines, un des plus remarquables élèves de l'École polytechnique. M. Charre, président de la conférence de Montmartre. « Il n'avait que 22 ans ; jeune étudiant en droit couronné de ses succès, naturaliste, archéologue, fils unique, riche, intelligent, promis à tous les bonheurs et honneurs. Il a été frappé en combattant aux côtés de son père ; et, au bout de dix heures d'agonie, il a remis son âme à Dieu, qui lui aura tenu compte de sa jeunesse immolée, des regrets de ses confrères et des larmes de ses pauvres. »

Mgr Affre fut alors béni et pleuré dans ce discours : « Il était un père pour la société naissante. Il venait récemment de lui confier une somme considérable pour le soulagement et l'instruction des jeunes ouvriers de passage à Paris. Ainsi le bien du peuple occupait toutes ses pensées, avant le jour où il devait mourir pour le salut du peuple. Dieu a permis qu'en

ce moment suprême, l'humble Société de Saint-Vincent de Paul fût représentée auprès de l'archevêque de Paris par un de ses membres qui porta le drapeau de parlementaire. C'est un témoignage domestique et une tradition de famille que nous voulons joindre au récit de cette mort que l'histoire célébrera. Mes chers confrères, beaucoup d'entre vous se souviennent du jour où un prédicateur que nous aimons tous, portant la parole à Notre-Dame devant M. Affre, alors vicaire général du diocèse, s'écriait avec une pieuse liberté : « Donnez-nous des saints, mon Dieu ; il y a longtemps que nous n'en avons vu ! » Dieu est généreux, Messieurs : vous lui demandiez des saints, il vous donne des martyrs ! »

Après les deuils, les devoirs. Aux distributeurs des secours de l'État aux insurgés, Ozanam recommande d'être des messagers de paix. Médiateurs entre les vainqueurs et les vaincus de la veille, leur tâche ne consistera pas seulement à faire la charité, mais à la réhabiliter auprès de ces pauvres ouvriers prévenus, aigris, en la leur montrant prompte, compatissante, clémente, oublieuse du passé, chrétienne en un mot. « Fils de saint Vincent de Paul, apprenons de lui l'oubli de nous-mêmes, le dévouement au service de Dieu et au bien des hommes ; et cette sainte partialité qui donne plus d'amour à ceux qui souffrent plus. »

Puis Ozanam remerciait la charité privée, la charité étrangère. L'année précédente, Ozanam avait fait campagne, et avec quels accents ! en faveur de l'Irlande décimée par la famine et le typhus. Cent cinquante mille francs avaient été recueillis et envoyés au conseil central des conférences de Dublin. Or, aujourd'hui, c'était Dublin qui, se souvenant de Paris et de ses maux, lui demandait d'accepter sur

cette somme le reliquat de 50.000 francs, en faveur de ses blessés et ses ouvriers sans ouvrage. Ozanam, plein d'admiration, insista pour qu'un si généreux sacrifice fût agréé. « C'était un exemple rare de cette fraternité secourable qui ne connaît pas de différence de nation devant Dieu! »

Le même jour, après Ozanam, M. Augustin Cochin fut entendu. C'était aussi une belle parole, brûlante de la même flamme. Son rapport sur l'état général de la société constata que 69 conférences avaient été fondées dans le cours de l'année 1847, ce qui portait leur chiffre total à 363 (334 conférences, 29 conseils) au 1er janvier 1848; et à 393, à la présente date de l'assemblée d'août. Dans ce nombre, l'Angleterre en fournissait 17, la Hollande 16, le Canada 11. Et l'enthousiasme de M. Cochin de s'écrier : « Il n'est bientôt plus un jour dans l'année, il n'est bientôt plus une heure dans le jour, où, sur un point du monde chrétien, quelques hommes ne se réunissent, sous le patronage de saint Vincent de Paul, pour se livrer, avec la même foi, les mêmes prières, et les mêmes usages, à des œuvres qui soulagent l'homme et glorifient Dieu. Il n'est plus de frontières qui les divisent, l'horizon s'agrandit chaque jour et chaque jour y voit apparaître de nouvelles constellations de la charité. »

La blessure de M. Baudon, en prolongeant son absence, prolongeait aussi la vice-présidence d'Ozanam. Il fut en réalité durant toute la fin de cette terrible année le président effectif et actif de la Société. Il la félicitait de se retrouver encore entière et debout. Il l'animait à travailler au double cette année-là : « Chers confrères, ne devons-nous rien de plus à la Providence, qui nous a sauvés, quand tant d'ins-

titutions périssaient! Est-ce assez de continuer le peu de bien que nous avions coutume de faire, et lorsque le malheur des temps ne cesse pas d'inventer de nouvelles souffrances, faudra-t-il nous contenter de vieux remèdes? »

Que voudrait-il donc? Un recrutement plus actif des conférences; puis une perquisition, si j'ose dire, plus ardente des malheureux qui se cachent : pauvres honteux, ouvriers honorables, habitués à vivre de leur travail, et que la longueur du chômage réduit au dernier dénuement?

Il se demande en septembre : « Que sera pour la France l'année qui va s'ouvrir? Je ne sais. Mais je sais bien que pour notre société, elle sera encore une de ces années de campagne qui ont plus de fatigue, mais qui compte pour deux. Allez à ces malheureux, portez-leur votre offrande, pour modique qu'elle soit. Mais n'eussions-nous à leur offrir qu'une obole, nous leur aurons du moins donné la consolation de serrer des mains amies, d'entendre une parole chrétienne, d'apprendre à honorer leur pauvreté comme la couronne d'épines du Sauveur! »

Cette année de campagne venait de s'ouvrir, fin de 48, par une épidémie de choléra. Inquiet pour sa femme et sa fille, Ozanam les retira et domicilia à Versailles. En même temps lui-même, 22 avril 1849, provoque et organise avec ses collègues du conseil général une association de quarante braves qui porteront les secours temporels et spirituels aux cholériques que des motifs particuliers ne permettaient pas de transporter aux hôpitaux. — Dans l'as-

1. *Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul*, n° 2, 1er septembre 1848. Voir aussi n° 5, janvier 1849. — Discours de M. Ozanam à l'Assemblée générale du 14 décembre 1848

semblée générale suivante, 19 juillet, ces premiers quarante étaient devenus cent douze. « C'était assurément bien peu, dit-il, pour aller au secours d'un peuple décimé, de l'administration déconcertée, de la science aux abois. Cependant ces cent douze braves eurent cette sagesse de ne point comparer leur faiblesse à la grandeur du péril et du besoin. Divisés en neuf sections, qui se répartirent entre les quartiers les plus frappés, ils se mirent à la disposition des sœurs de Charité et des ambulances médicales. Dans l'espace de deux mois, plus de deux mille malades reçurent leurs soins. De ce nombre, les trois quarts furent sauvés; les autres moururent dans la paix de Dieu, munis des sacrements de l'Église. »

Ozanam regrette de ne pouvoir dire en détail les horreurs et les consolations de ces moments de deuil : « Des rues entières dépeuplées en quelques nuits, mais en même temps la grâce moissonnant pour ainsi dire à pleines mains; ces pauvres gens voulant tous mourir dans les bras du prêtre; et ces hommages inouïs, ces cris, ces fleurs sur les pieds du nouvel archevêque, Mgr Sibour, au pèlerinage du tombeau de sainte Geneviève. Et puis la reconnaissance des familles, les effusions attendries de la foule, étonnée que des jeunes gens, uniquement pour la gloire du Sauveur Jésus, se soient arrachés des bras de leurs parents pour venir dans leur faubourg contaminé, secourir leurs malades et ensevelir leurs morts.

« Mgr l'Archevêque a pris en chaire l'engagement d'adopter les orphelins abandonnés. La société et les conférences de Saint-Vincent de Paul en ont réclamé leur part. Et en combien d'autres lieux, en province, le même spectacle s'est renouvelé. Ainsi la foi revenait sur les pas de la charité, dit-il; et la religion,

frappant à des portes longtemps fermées, y faisait rentrer avec elle la paix, la réconciliation et les promesses de l'éternité. »

Dans la même Assemblée, la comparaison de l'action de la politique et de l'action de la charité amena sur les lèvres d'Ozanam les noms de Richelieu et de saint Vincent de Paul, vivant l'un près de l'autre, entre les périls de la Guerre de Trente ans et les déchirements des factions politiques. Il s'écria d'un bel élan : « Sans doute, le grand ministre remplit un rôle glorieux, mais qui voudrait, qui pourrait le recommencer aujourd'hui? Richelieu ne fut que l'homme d'un pays, d'un siècle, de quelques années. Au contraire, saint Vincent de Paul est de tous les pays et de tous les siècles. Son nom est célébré partout où le soleil éclaire la croix d'un clocher. Son esprit visite les hôpitaux et les écoles de nos faubourgs où il a ses filles, comme les missions du Liban, de la Chine et du Texas toutes peuplées de ses fils. Son œuvre ne vieillit pas : qui ne voudrait la recommencer? Et, si nous avons du cœur et de la foi, qui nous en empêche, Messieurs? »

CHAPITRE XXII

L'ÈRE NOUVELLE

LA PACIFICATION. — « AUX GENS DE BIEN ». — MISÈRE, CAUSES, REMÈDES. — LA RÉPUBLIQUE. — LA RÉACTION, LA SCISSION; FIN DE L'ÈRE NOUVELLE. — POUR VENISE, POUR PIE IX.

1848-49.

Comme la Société de Saint-Vincent de Paul allait vers la misère pour la soulager, *l'Ère nouvelle,* dans le même temps, s'adressait à la charité pour la provoquer et l'encourager. Huit jours après l'insurrection de juin, 3 juillet, une lettre d'Ozanam disait : « *L'Ère nouvelle* me prend dans ce moment-ci la plus grande partie du temps que me laissent les examens du baccalauréat. Depuis dix jours, j'y ai donné cinq articles. » Ces articles, on se les arrachait aussitôt parus : « Nous avons, dit-il, la consolation de faire quelque bien ; car, dans les rues de Paris, on en a vendu jusqu'à huit mille exemplaires par jour. »

Ces articles, qu'une popularité inattendue répandait dans les faubourgs, s'adressaient alors aux insurgés désarmés, « pour leur tenir un langage qui ne les ménageait pas, qui ne les irritait pas, et pour leur apprendre à mieux connaître désormais les

grands coupables qui les avaient trompés. Les gens de bien louèrent la fermeté de nos paroles, ajoute Ozanam, ils nous firent l'honneur d'y trouver quelque chaleur de cœur, et une sincère passion des intérêts du peuple ».

Quelques mois après, c'est à ces gens de bien eux-mêmes, à tous les bons citoyens, qu'Ozanam demande « à ne plus taire des vérités qui ont cessé d'être dangereuses, et à leur adresser une page plus émue que de coutume, sans crainte aujourd'hui que les mauvais la ramassent et qu'elles servent à bourrer les fusils des barricades ».

Ainsi le 24 septembre, on lit dans une lettre à M. Foisset : « J'ai laissé déborder le trop-plein de mon cœur dans un article de *l'Ère nouvelle* que vous avez peut-être lu : *Aux gens de bien.* » C'est bien en effet son cœur, tout son cœur de français et de chrétien qui a dicté ces vingt-cinq pages que l'on voudrait pouvoir reproduire *in extenso.* Ici plus trace de littérature, rien d'académique; mais les choses les plus fortes dans le langage le plus simple, et par conséquent le plus éloquent et le plus beau. Ozanam dit ce qu'il a vu dans ses visites à ces hommes chez eux ; et il le dit à tous ceux qui ont ou veulent avoir cette intelligence du pauvre que lui-même a remportée de là.

Donc : *Aux gens de bien!* Ceux qu'il nomme ainsi, c'est la France même, dit-il; moins les égoïstes et les factieux : l'immense majorité des huit millions d'électeurs qui ont donné au pays son Assemblée; les huit cent mille gardes nationaux qui se sont levés en juin pour la défendre. Ceux à qui il s'adresse successivement, ce sont les *Prêtres,* ce sont les *Riches,* ce sont les *Représentants* du peuple. Et ce dont il

veut leur parler aujourd'hui, c'est un ennemi qui, loin d'être vaincu, écrasé, se dresse plus redoutable et menaçant que jamais : *la Misère*. La misère des 267.000 ouvriers de Paris sans ouvrage, la misère en particulier du XIIe arrondissement, une des places de guerre de l'insurrection. Ozanam en décrit l'horreur et la douleur; mais il en redit aussi les vertus cachées, le christianisme inconscient mais vivace; il fait pleurer et admirer.

Après ce tableau navrant de la misère, l'article en recherche *les causes :* causes morales desquelles la préservation et *le remède* serait la « réforme des mœurs, moins par la législation que par l'éducation : l'éducation chrétienne confiée à ces Frères et à ces Sœurs, capables d'enseigner aux enfants du peuple autre chose qu'épeler les syllabes d'un journal, et à charbonner sur les murs l'ordre du jour des barricades ».

Il y a place aussi, dans ces projets de réformes, pour les écoles d'adultes, les écoles d'apprentissage, les conservatoires d'arts et métiers, les bibliothèques du peuple, les exercices militaires, les sociétés d'émulation et d'assistance mutuelle. Mais ce que, pour le moment, Ozanam voudrait produire parmi les chrétiens de bonne volonté, c'est « la persuasion que la ville de Paris ne les a pas déchargés de leur devoir en votant six millions pour la subsistance des ouvriers sans travail, c'est-à-dire treize centimes par personne et par jour jusqu'au mois d'avril prochain; et qu'il n'est pas encore temps d'oublier la misère publique, quand même l'hiver et le choléra ne seraient pas là pour nous en faire souvenir ».

Nous nous excusons de ne présenter ici que les grandes lignes de ces vigoureux tableaux, sans pouvoir leur laisser la couleur, l'émotion, l'éclat, le mou-

vement, tout ce qui en fait la grandeur et la puissance, la vérité et la vie. On nous plaindra surtout d'être condamné à ne donner ici que le titre de l'article suivant : *De l'Assistance qui humilie et de celle qui honore*. Et de cet autre encore : *De l'Aumône*.

Ici le point de vue surnaturel domine tout. Le pauvre est intercesseur pour le riche; et par là il rend plus qu'il ne donne : « Si vous savez donner au nom de Dieu, et si le pauvre sait prier pour vous, il y a réciprocité de services. Cette famille indigente que vous aurez assistée se sera plus qu'acquittée quand ce vieillard, cette pieuse mère, ces petits enfants auront porté votre nom devant son trône. »

Ailleurs le pauvre est un prêtre; sa misère, ses sueurs, son sang, c'est le sacrifice satisfactoire, expiatoire qui paie la rédemption de l'humanité. Et l'aumône que notre religion reconnaissante lui offre, ce sont ses honoraires, tels que ceux que nous prions le prêtre d'agréer, en baisant sa main pour le remercier.

Le nom d'articles convient mal à de pareils travaux. Ce sont des séries d'études par lesquelles passe successivement toute la doctrine de l'économie chrétienne; mais une doctrine vivifiée par une éloquence et éclairée par une lumière de foi qui les fait ressembler à des pages d'Évangile.

Le dernier de ces essais, entre ceux qui nous sont transmis dans les *Œuvres complètes* [1], est une étude philosophique et historique sur *les origines du socialisme*. Elle tenait au cœur d'Ozanam : « Il est temps, déclare-t-il en tête, de montrer qu'on peut plaider la

1. Les articles d'Ozanam ne sont pas signés, comme nous nous en sommes assuré. Nous devons donc nous borner ici aux fragments insérés dans ses œuvres complètes : *Mélanges. Œuv. compl.*, t. VII, p. 231.

cause des prolétaires, se vouer au soulagement des classes souffrantes, poursuivre l'abolition du paupérisme, sans se rendre solidaire des prédications qui ont déchaîné la tempête de juin, et qui suspendent encore sur nous de sombres nuages. »

Ce socialisme décevant, Ozanam en rappelle les doctrines funestes, lui en oppose de meilleures pratiquées par l'Église, et rétablit la base sacrée de la science sociale. Le philosophe démontre que, depuis Platon jusqu'à Muncer et Jean de Leyde, toutes les théories sociales n'ont abouti qu'à l'utopie, au désordre et à la violence. L'historien fait voir par contre ce que l'Église a fait pour le maintien et respect de la propriété d'une part, pour l'organisation du travail d'autre part, par l'association assise sur la double base de la justice et de la charité chrétienne. Le théologien, si j'ose lui donner ce nom, en déduit comme conséquence le principe suivant : « Dans la société chrétienne, les intérêts du ciel sont liés à ceux de la terre par des nœuds si étroits qu'on n'a jamais touché à ses dogmes sans ébranler jusqu'au fond ses institutions temporelles. » Dogme de la déchéance de l'homme et de sa rédemption par le sacrifice et la souffrance ; dogme de la vie future sanction et compléments de la vie d'ici-bas, qu'elle active à la fois et console par l'espérance : Telle est la double clef de ces grands problèmes, dont il dit : « Pour leur solution il faut surtout compter sur le christianisme qui n'a jamais cessé de repousser avec la même fermeté les erreurs socialistes et les passions égoïstes : le christianisme seul capable de réaliser l'idéal de la fraternité sans immoler la liberté ; et de chercher le plus grand bonheur terrestre des hommes, sans leur arracher ce don sacré

de la résignation, le plus sûr remède de leurs douleurs et le dernier mot d'une vie qui doit finir. »

Pratiquement, Ozanam disait encore que « la science du bien social et des réformes bienfaisantes s'apprend, moins penché sur les livres et assis au pied de la tribune politique, qu'en montant les étages de la maison du pauvre, qu'en s'asseyant à son chevet, qu'en souffrant du même froid que lui, qu'en entrant dans le secret de son cœur désolé et de sa conscience ravagée. Quand on a ainsi étudié le pauvre chez lui, à l'école, à l'hôpital, à l'atelier, dans les villes, dans les campagnes, dans toutes les conditions où Dieu l'a mis, c'est alors seulement que, muni de tous les éléments du formidable problème, on commence à le posséder et on peut songer à le résoudre ».

Il y avait de jeunes confrères que fascinaient peut-être de prestigieuses utopies : Ozanam y opposait son expérience et ses souvenirs d'étudiant : « On vous dira, et déjà on vous dit chaque jour : Jusques à quand irez-vous dans les associations catholiques pratiquer la charité du verre d'eau? Qu'allez-vous faire parmi des hommes qui ne savent que soulager la misère, sans en tarir les sources? Que ne venez-vous plutôt vous asseoir dans ces réunions plus hardies où l'on travaille à déraciner le mal d'un seul coup, à régénérer le monde, à réhabiliter les déshérités? — Ce langage n'est pas nouveau pour nous : c'est celui que nous tenaient, il y a quinze ans, les écoles saint-simoniennes et phalanstériennes, lorsqu'en si petit nombre nous fondions la Société de Saint-Vincent de Paul! Ah! que le Ciel nous garde de nous glorifier de nos œuvres! Mais, quand nous comparons ce que nous aurions fait dans les rangs de ceux qui nous infligeaient leurs reproches, avec les besoins que nous

avons secourus, les larmes que nous avons essuyées, les unions légitimées, les enfants élevés, peut-être les crimes prévenus, les colères adoucies, ah! nous n'avons pas de regret du choix que Dieu nous a inspiré de faire! Choisissez de même, Messieurs, et, dans quinze ans, vous ne vous en repentirez pas! »

Jusque-là *l'Ère nouvelle*, journal de la pacification sociale par le christianisme, n'avait guère trouvé de contradicteurs dans les rangs catholiques. Aussi bien, c'était sur cet impérieux intérêt de la défense sociale que s'était fait provisoirement le ralliement de leurs chefs à la République conservatrice. Dès le 24 février, *l'Univers* s'était empressé d'écrire, 10 heures du soir : « La dynastie de juillet a succombé, la Révolution est consommée. Aujourd'hui comme hier, rien n'est possible que par la liberté. Une liberté sincère peut tout sauver. Tous les gouvernements ont en eux la faculté de s'affermir. Il leur suffit d'aimer la justice et de pratiquer la liberté. »

C'était aussi à la cause de la liberté que Montalembert associait celle de la république, dans son manifeste du 28 février, aux comités catholiques : « Au milieu de toutes les révolutions, l'Église reste debout. Sous la république, comme sous la monarchie, catholiques avant tout, il nous faut défendre, aimer, servir la liberté religieuse dans un ardent amour pour la patrie, un impérissable dévouement à sa gloire et à son bonheur. » Sa profession de foi aux électeurs du Doubs s'avançait même jusqu'à dire : « Si, comme aux États-Unis, cette forme de gouvernement garantit à la religion, à la propriété, à la famille, le bienfait suprême de la liberté, la république n'aura pas de fils plus dévoué que moi Mais si elle ne recule pas

devant la violence, elle pourra bien m'avoir pour victime, jamais pour instrument ou pour complice. »

Nous avons déjà vu le Père Lacordaire enrôler *l'Ère nouvelle* sous le drapeau de la République, bien « qu'avant février, il n'y eût pas en lui un atome de républicanisme, avouait-il, mais dans l'espoir et avec les chances d'obtenir d'elle les libertés religieuses refusées par les gouvernements antérieurs ».

Enfin c'était aussi à cet essai loyal et à ce ralliement, que se rangeait le sage esprit de M. Foisset « en vue de tenir tête à l'anarchie, dans un état de choses qui jusqu'à présent n'avait donné à la religion aucun sujet de plainte ». Et sa main était dans celle d'Ozanam et celle de Lacordaire, desquels il était plus que le conseil, presque l'oracle.

Ozanam, lui cependant, avait fait de l'acceptation de la République une affaire non de concession, ni de transition, mais de conviction; non un expédient mais une solution. Il ne l'avait pas appelée, mais il l'avait accueillie comme un fait providentiel, heureux, pour des raisons dont la justesse est sans doute contestable, mais dont la religion et la noblesse ne le sont pas.

Il en trouvait dans le passé et comme sous sa main, dans cette histoire de la civilisation des barbares par le christianisme qui faisait l'objet de ses études professionnelles et de son enseignement. Il y voyait, au moyen âge, un courant ininterrompu d'émancipation qui lui faisait écrire : « Ce que je sais d'histoire me donne lieu de croire que la démocratie est le terme naturel du progrès politique, et que Dieu y mène le monde. » C'était l'Église qui avait fait cette œuvre d'affranchissement, aux conditions qui fai-

saient dire par l'évêque Remi au grand chef barbare qui s'appelait Clovis : « Brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé! » En assimilant à ces barbares d'autrefois ces masses ignorantes et grossières d'aujourd'hui, Ozanam en abhorre les vices et en redoute les violences. Mais d'autre part, il leur reconnaît des énergies viriles qui font espérer en elles comme dans l'élément vital et régénérateur de la race, pour le jour où ces forces encore brutes se seront disciplinées et assouplies sous la loi du Christ rédempteur : c'est le progrès par l'Évangile. Mais est-ce l'Évangile qu'a prêché au peuple la bourgeoisie de Juillet, par sa parole, son exemple, sa presse et ses lois? Un gouvernement issu du suffrage populaire ne comprendra-t-il pas mieux ce premier des besoins du peuple et des devoirs de l'État? Allons à lui, confions-nous à lui; faisons l'œuvre de l'Église sous un régime nouveau. « Les hommes de l'Église et les hommes du peuple ne se sont-ils pas rencontrés au pied des arbres de la liberté? »

Il y avait bien à dire sur cette assimilation et sur ces conclusions. Mais en attendant les fruits pour juger de l'arbre, l'accord des catholiques restait beaucoup fait de ce compromis amiable de leurs opinions, comme c'était de ce crédit fait diversement à la République de février, qu'avait vécu *l'Ère nouvelle* dans ses premiers mois. Cependant les événements de juin venaient de retourner les esprits. Quoi qu'Ozanam ait pu faire pour donner un sens pacifique et chrétien aux mots d'égalité et de fraternité, maintenant ces mots se traduisaient pratiquement chez le grand nombre par ceux de démagogie, de communisme, de socialisme et d'anarchisme, qui y jetaient l'épouvante.

Cette épouvante était d'ailleurs celle de l'Europe

secouée par le choc en retour de cette violente commotion révolutionnaire. D'autre part, le libéralisme italien perdait chaque jour du terrain. A Rome, Pie IX, refusant de déclarer la guerre à l'Autriche, avait vu sa popularité se changer en hostilité, prélude des dernières violences. D'autre part, le patriotique effort de Charles-Albert pour affranchir l'Italie du joug de l'Autriche vint bientôt tristement échouer à Novare, devant les armes de Radetzky, juillet 1848. Et de tous les États Lombardo-Vénitiens, il ne restait plus que la ville de Venise pour continuer la résistance, sous la protection de ses lagunes et la main dictatoriale de Daniel Manin.

Nous ne rappelons ces faits que pour marquer le commencement des déceptions et des douleurs de Frédéric Ozanam. Le parti de la confiance allait se disloquer : c'est vers une autorité quelle qu'elle fût, que se tournait l'opinion. L'entreprise de conciliation de tous les partis sous le drapeau de la république, tentée par *l'Ère nouvelle,* apparut dès lors une chimère, et devint un signe de contradiction. La religion, de laquelle ce journal se réclamait, pouvait en subir du discrédit, dirigé et rédigé, comme il l'était, par des notabilités ecclésiastiques. Dans cette appréhension, le Père Lacordaire estima que l'intérêt de son ordre et celui de sa prédication lui faisait un devoir d'abandonner la direction et la responsabilité de cette feuille, mais sans lui retirer son affection.

Le 21 août 1848, il annonça à Ozanam « le douloureux sacrifice », décidé au conseil d'administration, à la majorité de quatre voix contre trois. Mais son cœur protestait et sa lettre disait : « Nous avons donné l'exemple d'une presse vraiment chrétienne, c'est-à-dire honnête, calme, impartiale, charitable. Nous avons contri-

bué à entretenir l'union des esprits en faveur de l'Église dans des temps pleins de dangers. Les catholiques nous ont répondu avec empressement. C'est quelque chose pour notre conscience, si ce n'est pas tout pour le bien. »

La lettre « au cher collaborateur » annonçait la cessation du journal pour la fin du mois, 31 août. Est-ce Ozanam qui fit revenir l'administration sur cet arrêt, et obtint d'elle un sursis? Il y a tout lieu de le croire. Toujours est-il que *l'Ère nouvelle* continua de paraître jusqu'en avril de l'année suivante. Lacordaire n'en était plus que l'ami, mais combien dévoué! On ne tardera pas à le voir[1].

Il n'en fut pas de même de Montalembert. Dans l'élan trop généreux qui poussait *l'Ère nouvelle* à tendre la main à la démocratie, il ne voyait plus qu'une illusion béate et dangereuse; et dans la démocratie elle-même, que l'avènement du despotisme du nombre, avec l'abaissement des caractères et des esprits. Surtout son filial amour pour l'Église s'effrayait pour cette mère des compromissions monstrueuses que lui faisait encourir à cette heure le déchaînement de la démagogie italienne. Aussi déclarait-il maintenant n'avoir accepté le fait de la république que par nécessité et sous condition, sans l'honorer de sa confiance. Il la repoussait du pied.

Ce fut une heure douloureuse pour Ozanam que celle où il vit Montalembert lier momentanément partie avec *l'Univers*, pour abattre sur le rempart l'humble fanion qui, lui aussi pourtant, portait une croix[1].

1. Lacordaire écrivait de Chalais à Mme Swetchine, 24 octobre 1848: « Vous savez que tout en quittant la direction de *l'Ère nouvelle*, j'ai laissé dire que j'y tenais encore, et que j'y collaborerais dans la mesure où me le permettraient les occupations de mon ministère... Si, craignant

La terreur causée par la révolution, presque partout maîtresse ou menaçante, avait préparé d'avance son lit au despotisme. Ozanam, dans son amour jaloux de l'indépendance et de la dignité de l'Église, ne redoutait rien tant que son avènement. A la lumière de l'histoire, il avait vu partout les pouvoirs absolus se donner pour tâche de l'assujettir pour se l'annexer : « Ce sont d'abord, dit-il dans une belle page de sa jeunesse, ce sont les empereurs d'Orient qui voulurent faire de l'Église un patriarcat soumis à leur autocratie. Puis ce sont les barbares qui la pressent de s'unir avec eux pour le pillage du vieil empire romain ; ce sont les grands seigneurs féodaux qui essaient de la barder de fer ; puis les rois qui l'invitent à s'asseoir dans ces parlements qu'ils gouvernent avec le fouet et l'éperon. Enfin, ce sont les modernes fondateurs des constitutions représentatives qui daignent bien lui ménager un banc dans une Chambre haute, mais qui s'irritent de ce qu'elle ne se prête point au mécanisme étroit de leurs administrations, et de ce qu'elle n'arbore point sur ses basiliques séculaires, leur drapeau d'un jour. Mais l'Église n'a jamais voulu entendre à être impériale, ni barbare, ni féodale, ni royale, ni libérale, parce qu'elle est plus que tout cela : elle est catholique. Vainement, comme les prétendants de Pénélope, la voyant seule en ce monde,

d'aller trop loin, j'ai quitté la Presse et la Tribune pour revenir à mon ministère religieux, ç'a été là un acte légitime de prudence, non une rétractation. J'ai laissé le camp à de plus jeunes et à de plus hardis que moi. Ils le défendent sous leur propre responsabilité, et je ne dois rien faire légèrement qui tende à les affaiblir ou à les diviser ». Correspondance avec Mme Swetchine, p. 478.

Voir sur toute cette scission, le livre très documenté de M. Henry Boissard : *Théophile Foisset,* p. 104 et suiv. Paris, chez Plon, 1891, Ed. *Lettres de Lacordaire* à Th. Foisset, t. II. Lett. 104, 105, 106.

ils ont pensé la séduire et régner sous son nom, et ils lui ont offert richesse et puissance. L'épouse immortelle répudie ces noces indignes. »

Ces noces indignes, ce sont celles qu'on avait vues trop longtemps solidariser l'Église avec le gouvernement. Or il faut bien le comprendre : le républicanisme d'Ozanam est fait surtout de son horreur pour cet état de choses; et cet état n'est autre que le Gallicanisme, cette chaîne séculaire dont l'Église portait encore les cicatrices. On lui tendait pieds et mains. Ozanam voyait une réaction affolée se précipiter au-devant d'un despotisme libérateur, sans limites, ni frein, faisant litière à la fois de la République et de la liberté. Il écrivait : « Mon cher ami, la vérité est que je m'inquiète fort de la voie où l'on nous jette, et qui a conduit les hommes de la Restauration aux abîmes. Si vous saviez les illusions et le langage de quelques-uns, je ne dis pas des vieux, mais des jeunes, des hommes d'État de vingt-cinq à trente ans, de ceux qui, dans leur ferveur, ne veulent plus de constitution, plus de représentation nationale, plus de presse! Le pire est que la religion soit compromise par ces insensés, par des hommes qui se font honneur de la défendre à la tribune, et qui remplissent du récit de leurs aventures les coulisses de l'Opéra. »

Ce que prévoit encore Ozanam, et qui le fait frémir pour l'Église de France, ce sont les représailles que cette alliance offensive et défensive avec le despotisme lui attirera dans l'avenir : « Mon cher ami, on ne voit plus que gens qui rêvent de l'alliance du trône et de l'autel. Personne ne se souvient plus des effroyables représailles que ces belles doctrines nous ont values, en 1830. Et aujourd'hui, il n'y a voltairien affligé de

quelques mille livres de rentes qui ne veuille envoyer toute le monde à la messe, à la condition de n'y pas mettre les pieds. »

Si l'honnête homme s'en révolte, le chrétien s'en désole pour le préjudice qu'en souffrent les âmes aujourd'hui, et pour la réaction qui les menace pour demain : « Je vois avec douleur — Oh ! la belle douleur ! — je vois se ralentir ce beau mouvement de retour et de conversion qui avait fait la joie de ma jeunesse et l'espoir de mon âge mûr. Et je me demande si, quand nos cheveux auront blanchi, nous pourrons encore les courber devant les autels, sans entendre autour de nous ces huées qui, il y a vingt ans, poursuivaient les fidèles jusque dans les églises ? Veillons et prions. »

La situation morale faite de ce chef à *l'Ère nouvelle* allait s'amoindrissant chaque jour. C'était la suspicion et le délaissement. Elle eût été intolérable pour Ozanam si, pour le soutenir dans sa voie, il n'avait eu à sa droite et à sa gauche deux hommes, deux des plus grands et meilleurs parmi les catholiques militants de cette époque, et l'un et l'autre, le laïque et le moine, très hommes de Dieu.

Lacordaire, l'un des deux, témoignait dans ses lettres le regret qu'il ressentait de voir « le clergé et les catholiques de France répondre si mal aux avances de ce régime de février qui avait été si miraculeusement généreux. Une volte-face les déshonorerait, et ne permettrait plus de voir en eux que les humbles valets de tous les avènements favorisés du sort. Pour ma part, j'ai accepté sincèrement la république, sans avoir pour elle aucune passion préexistante ni survenue. Mais, quoi qu'il arrive, je dois respecter ce que j'ai fait ».

Comme Lacordaire, M. Foisset, au *Correspondant*,

estimait que l'honneur des catholiques était engagé à ne pas retirer, sous l'influence de la peur, leur loyal appui à un gouvernement dont ils n'avaient aucun sujet de se plaindre : « *L'Ère nouvelle* est républicaine, écrit-il à Montalembert, 11 novembre 1848, tant mieux! Car franchement, je ne vois pas ce que la religion gagnerait à un antagonisme universel entre les catholiques et les républicains. Dans les rangs de ces derniers, il y a comme ailleurs des âmes à sauver; et je ne voudrais pas que l'idée d'une irréconciliable inimitié entre l'Église et la démocratie fît obstacle au retour des âmes à Dieu, comme à l'équité du gouvernement envers la chose catholique. »

Foisset était encore plus près d'Ozanam, quand il estimait « qu'il y avait pour les catholiques une œuvre plus nécessaire que la réaction à outrance, c'était l'emploi de toutes leurs forces à détruire les préventions et les haines populaires, en se consacrant sans mesure au soulagement de ceux qui souffrent ». « La bourgeoisie me désole, écrivait-il au même; elle est plus égoïste que jamais. Elle se cramponne à la terre, sans vouloir entendre parler d'autre chose, sans voir d'où vient le mal, sans même soupçonner le remède. Il nous faudra passer encore par des expiations; et pourtant le péril de Juin crie assez haut. Le clergé suit son ornière; je ne vois pas qu'il tire parti du martyre de l'Archevêque, ni qu'il se souvienne assez de l'*Evangelizare pauperibus*. L'épiscopat est comme frappé de stupeur. »

De l'autre côté *l'Univers* faisait rage contre *l'Ère nouvelle,* qu'on n'appelait plus maintenant que l'*Erreur nouvelle*. Foisset crut devoir intervenir auprès de Louis Veuillot dont il avait l'oreille. Veuillot com-

prit ce sage et écouta cet ami; il lui fit cette réponse, 18 novembre : « Vous recevrez mon *dernier* article sur *l'Ère nouvelle*. J'espère qu'il ne vous déplaira pas trop. Si j'y ai laissé quelques-uns de ces mots qui mettent un nuage sur le front des bons anges de la paix, c'est contre mon intention ou par nécessité. Si je n'avais craint quelques *papas* comme vous, qui m'êtes toujours présent quoique invisible, j'aurais sabré comme sur le *Journal des Débats*. » Et le sabreur rengaina, mais la main encore sur la poignée.

On n'avait pas si facilement raison de Montalembert, « lequel, rapporte le biographe de Foisset, sentait grandir de jour en jour son mépris pour cette poignée de journalistes qui s'acharnent au maintien d'un gouvernement de hasard, répudié par le pays ». Le Père Lacordaire s'en montra douloureusement affecté. Sa douleur fut plus vive encore lorsque *l'Ami de la Religion*, récemment ressuscité par l'abbé Dupanloup, lui apporta une première, puis une seconde lettre de Montalembert contre *l'Ère Nouvelle :* « Je ne comprends pas, écrit-il à Mme Swetchine, 7 novembre, cette levée de boucliers. *L'Ère nouvelle* a pu mériter des critiques, mais non qu'on tirât une sorte de canon d'alarme à ébranler la chrétienté. Il m'est douloureux de voir des amis entrer dans cette voie d'accusation où je n'avais rencontré jusqu'ici que des esprits médiocres et jaloux, prêts à voir des hérésies dans toute opinion qui n'est pas la leur, et un ennemi dans tout homme qui les gêne et qui leur déplaît. C'est un procédé qui n'aboutit qu'à la discorde. »

Enfin d'Ozanam et de ses collaborateurs il écrit, même jour : « Est-ce à nous à commencer une guerre contre des catholiques honorables qui nous rendent le service d'être plus démocrates que nous ne le

sommes, et de prouver au monde que l'Église peut accepter avec sincérité toutes les formes de gouvernements? »

De tout cela, Lacordaire recevait dans son amitié une blessure si vive que M. Foisset put redouter un instant une rupture entre ses deux amis, rapporte son biographe.

Ozanam se tut. Crut-il devoir baisser la lance devant le cher grand homme qu'il ne pouvait cesser d'honorer et d'aimer? Sa souffrance était grande. A cette même époque, son âme était en deuil de tous ses espoirs politiques; et il en épanchait sa tristesse tantôt dans sa chaire de Sorbonne, tantôt dans son journal. Lorsque, au retour de ses vacances de 1848, il se retrouva dans cette chaire, « entouré du nombreux et fraternel concours de jeunesse » qui ne lui faisait jamais défaut, il leur parla en ces termes :

« L'année dernière, Messieurs, j'ouvrais ce cours de littérature italienne sous de meilleurs auspices. Je revenais d'Italie. J'avais vu sous le balcon du Quirinal Rome entière applaudir à la réconciliation de l'Église et de la société moderne; j'avais assisté à ces premières joies de la renaissance : ce peuple allant à la liberté par des chemins semés de fleurs; les hommes sages commençant cette éducation politique et militaire qui, au bout de plusieurs années, devait mettre l'Italie en possession d'elle-même.

« Aujourd'hui, la cause de l'indépendance est écrasée par les gros bataillons; la cause de la liberté est déshonorée à Rome par l'ingratitude et par l'assassinat. La liberté du monde est compromise, avec la liberté du chef spirituel des consciences. C'est l'ostracisme, le despotisme, et tout ce qui rappelle les

vieilles injustices de ces patries ingrates où les grands citoyens n'ont pas eu leur tombeau, depuis Scipion jusqu'à Grégoire VII. »

Cependant, au sein de ces désastres, une ville restait, Venise, qui, protégée par ses lagunes, opposait à l'Autriche une résistance désespérée. Ozanam, du haut de sa chaire, tendit la main pour l'héroïque reine des mers : « Inaugurons, Messieurs, par une bonne action, ce cours et cette année. » Il rappela que Venise avait offert un asile à Pie IX; qu'elle avait recueilli ce qui restait des espérances de la liberté italienne, ne lui marchandant ni l'or ni le sang de ses enfants. « Mais ses ressources ne peuvent plus suffire aux besoins d'une guerre si longue et si inégale. Une souscription est ouverte pour lui apporter un pressant secours. Beaucoup lui donneront, à cause de ses vieilles gloires, et beaucoup à cause de l'intérêt moderne qu'elle représente. Nous nous souviendrons, nous, Messieurs, de sa grandeur chrétienne, des morts héroïques qu'elle a laissés sur toutes les plages de l'archipel, pour sauver l'Europe de l'Alcoran. Les besoins de la France sont immenses; mais elle n'est pas plus pauvre que la veuve de l'Évangile : elle ne refusera pas son obole à qui la lui demande au nom de Dieu et de la fraternité. »

La fraternité de la République française ne répondit pas à cet appel qui, reproduit par *l'Ère nouvelle*, fut à peu près le seul qui s'éleva alors en faveur de la ville de Saint-Marc. Daniel Manin, président de la République vénitienne, remercia publiquement Ozanam dans la *Gazette officielle,* au nom de cette cité, hélas! abandonnée de l'Europe, saccagée par le bombardement, décimée par le choléra. Manin partit pour l'exil, et avec lui disparut le seul homme de trempe

vraiment héroïque que la Révolution italienne eût fait surgir.

Ozanam avait donc bien le droit d'écrire plus tard au noble vénitien Tomaseo : « Les rédacteurs de *l'Ère Nouvelle* ont pu manquer souvent de prudence humaine, mais Dieu ne les a jamais laissés manquer d'amour pour la justice, pour le pauvre peuple, pour votre belle Italie et pour ses glorieux défenseurs. »

A Rome, la tête auguste de Pie IX menacée par l'insurrection, outragée par l'ingratitude, n'en restait pas moins, pour Ozanam, couronnée des grands actes politiques qui l'avaient fait acclamer, au commencement de son règne. Dans une leçon de ce même cours de 1849, je relève cette note : « Les complications présentes et celles que réserve l'avenir, n'empêchent pas que Pie IX se soit volontairement démis du pouvoir absolu ; qu'il ait défendu par sa lettre à l'empereur d'Autriche le principe des nationalités ; qu'il ait pris l'initiative des réformes qui eussent abouti, si Pie IX n'avait eu, dans ce pays dont l'éducation n'est pas faite, autant d'ennemis de ses bienfaits que de son autorité. »

Aujourd'hui Pie IX était réfugié à Gaëte. C'est pour l'auguste exilé qu'en ce même janvier 1849, Ozanam, dans *l'Ère nouvelle*, adressait un appel aux catholiques de France. « Pie IX ne demande pas pour ses propres besoins. Lui, qui, le lendemain de son avènement, a fait vendre la moitié des chevaux de ses écuries, qui épuisa son patrimoine en charités, n'a pas attendu l'heure de l'épreuve pour se dépouiller personnellement. Tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher savent combien il lui en coûterait peu de retourner aux filets de saint Pierre ou à l'obscurité des catacombes. Et

il n'y a pas longtemps qu'on lui entendait dire : qu'il remercierait Dieu, tant qu'on lui laisserait une besace et un bâton, avec la liberté de parcourir la terre en bénissant les peuples sur son chemin. Mais, à côté du pape, il y a, à sa charge, les grandes administrations et institutions dont le fonctionnement constitue le gouvernement des affaires religieuses de la chrétienté. Les soutenir, c'est non seulement accomplir un acte de pressante charité, mais faire un acte de foi dans la vitalité de l'Église. »

La souscription faisait spécialement appel à la grande fortune pour une grande aumône. « Le Saint-Père y lira en tête les plus grands noms de France. Cet appel les honore, cette aumône les bénira. Très Saint Père, en tendant vers nous cette main que tant de lèvres ardentes ont baisée, vous nous donnerez bien plus que vous n'aurez reçu... »

De généreux chrétiens estimèrent que c'était l'heure de rétablir l'antique *Denier de saint Pierre*. Ayant d'abord adressé un Mandement à cet effet, et ordonné des prières publiques, Mgr Sibour convoqua au Cercle catholique une Assemblée où fut formulée une adresse au Pape, et nommée une commission d'organisation et de souscription. Ozanam en fit partie. Outre son éloquent appel dans l'*Ère nouvelle,* il fit le 23 janvier 1849, à son cours du lundi, une quête, précédée d'une exhortation, où, ayant rappelé les bienfaits dont Pie IX avait comblé l'Italie et la chrétienté, il termina ainsi : « Mais il y a ici plus que l'intérêt de l'Italie, il y a celui de la civilisation tout entière, engagée à ne pas laisser périr l'indépendance d'un pouvoir spirituel qui gouverne les consciences de deux cents millions d'hommes. Il y a l'avenir de cette société moderne qui, lasse de tant d'agitations, ne

trouvera son repos que dans l'accord du christianisme et de la liberté. Depuis soixante ans, Messieurs, nous travaillons à la statue de la liberté. Aux premiers coups du marteau et du ciseau, on ne vit d'abord qu'une figure informe et l'on crut que du bloc il ne sortirait qu'un monstre. Aujourd'hui la tête radieuse se montre sous des traits nouveaux et moins farouches, qui rassurent l'inquiétude du monde. Cependant plusieurs passent et disent, en la regardant : « Ce n'est qu'une statue, elle ne vivra pas! » Messieurs, il faut faire vivre la statue; il faut chercher pour elle la vie où notre Prométhée la chercha et l'a trouvée, c'est-à-dire au ciel. C'est le christianisme qui sera l'âme de la liberté. »

L'Ère nouvelle était aux abois. Depuis la retraite du Père Lacordaire, elle ne laissait pas de lutter, moins pour la victoire que pour l'honneur de la cause : « Si elle avait cessé de paraître alors, septembre 1848, écrivait Ozanam, on aurait pu dire que des catholiques, timides serviteurs des événements, avaient eu un journal républicain tant que la République avait été forte, mais qu'ils avaient eu hâte de changer avec la fortune contraire. Après six mois de combat, après tant d'injures que nous avons pardonnées, mais souffertes, sans intérêt ni de gain, ni d'ambition, ni d'amour-propre, on sait maintenant qu'il y a parmi les catholiques de France une opinion sincère, capable de sacrifices autant qu'incapable de pusillanimité. »

Il faut dire cependant que, depuis janvier 1849, Ozanam n'y collaborait plus régulièrement. Il écrit le 11 mars : « Il y a quelques mois que je ne travaille plus à l'*Ère nouvelle,* à cause d'un livre qu'il me faut finir et de mon cours qui dévore tous mes moments. Mais c'est encore le journal pour lequel je fais des

vœux; tout en confessant qu'il arrive, comme dans tous les journaux auxquels on ne travaille pas, *qu'on y insère des articles qui ne me plaisent pas toujours...* » C'est que, nous apprend son frère, « certains collaborateurs voulaient donner à l'*Ère nouvelle* une couleur plus tranchée dans le sens démocratique ».

N'y en avait-il pas ailleurs qui allaient jusqu'à dire que le christianisme c'était la démocratie? — Montalembert bondissait : « Non, le christianisme, qui se prête à toutes les formes de gouvernement, ne s'identifie avec aucune. Voilà ce qu'il faut proclamer et répéter sans cesse, en face de l'orgueil démesuré des pygmées de notre temps. J'ai passé ma jeunesse à entendre dire que le christianisme était la monarchie, et qu'on ne pouvait être bon chrétien sans croire à la royauté légitime. J'ai lutté vingt ans, et non sans quelque succès, contre cette vieille erreur aujourd'hui dissipée. Je lutterais vingt ans encore contre la nouvelle prétention qui confond le christianisme avec la démocratie, autre forme de la même et triste idolâtrie de la victoire, de la force et de la fortune. »

Mais ne venons-nous pas de lire semblablement dans Ozanam que : « l'Église n'a jamais voulu entendre à être impériale, ni féodale, ni royale, ni libérale, parce qu'elle est plus que tout cela : elle est catholique! »

Bref, un mois après, le 9 avril 1849, l'*Ère nouvelle* annonça qu'elle cessait de paraître. Une *Déclaration* signée de la Rédaction tout entière, Ozanam au premier rang, en donnait les raisons, précédées d'un large exposé de ses principes, ainsi que des phases diverses traversées par l'œuvre. Cette pièce est d'une haute tenue et d'une large lumière. La main d'Ozanam n'y était pas étrangère.

Elle dit d'abord le point de départ de cette œuvre :

une œuvre, non une affaire. La générosité de son dessein, à savoir : l'application des principes chrétiens à la société moderne, pour la félicité de l'homme, moyennant le respect de sa dignité et de sa liberté! Elle mentionne l'opposition que lui a suscitée ce mot de démocratie suspect à beaucoup de gens de bien, surtout quand on le vit invoqué par l'anarchie triomphante en Italie, et ailleurs. « Et cependant qui peut oublier avec quelle énergie et quelle indignation, nous avons flétri à Rome une révolution tramée par l'ingratitude et inaugurée par l'assassinat? »

« Or, tandis qu'en dépit de ces attaques et de ces malentendus, l'*Ère chrétienne* marchait à son but sans faiblir, l'union des partis politiques se faisait menaçante pour sa cause. Les événements, qui ne peuvent rien contre les doctrines, mais qui entraînent avec eux la masse des esprits, semblaient de plus en plus donner tort au régime d'une république honnête, sincère, dont se détachait le grand nombre. L'*Ère nouvelle* subit dans ses intérêts les conséquences de ce délaissement. Mais chacun avait fait son devoir. Dieu, le seul pour qui des hommes de foi et de cœur pouvaient se résoudre à ce dur métier d'écrire, de combattre, d'être méconnus et calomniés, Dieu ne nous demandait rien de plus.

« .. L'ancienne rédaction du journal, unie aujourd'hui comme toujours, se retire tout entière. Mais ses adieux n'auront rien qui sente le découragement ni le repentir. Nous ne nous retirons, il faut qu'on le sache, ni devant la violence des attaques, ni devant ce scepticisme qui a fini par gagner plus d'une fois les serviteurs mêmes de la liberté. Nous nous retirons devant des difficultés matérielles où la Providence a caché peut-être un dessein bienfaisant pour la fécon-

dation de nos doctrines, comme les frimas qui font rentrer le laboureur font aussi germer le blé. »

Suivent les signatures : *H. Maret, Ozanam, Audley, Eug. Rendu, Gouraud, Feugeray, L. F. Guérin.*

Quelques jours après, 8 mai, Ozanam, adressant à M. Prosper Dugas cette Déclaration, l'accompagnait de ces éclaircissements nécessaires : « On a fait courir le bruit que les rédacteurs se sont retirés sur les conseils de l'autorité ecclésiastique. Il n'en est rien : Mgr l'Archevêque de Paris, son cousin l'abbé Sibour, M. Buquet, vicaire général, nous ont au contraire exprimé leur vif regret de voir finir ce journal qu'ils croyaient nécessaire à la défense de la religion. Des raisons de délicatesse ne nous ont pas permis de dire quelles hautes sympathies nous trouvions dans une partie de l'épiscopat. Mais *si je croyais pouvoir me tromper en politique, je ne craignais pas d'errer en religion,* quand nous avions de notre côté des hommes tels que l'abbé Maret, l'abbé Gerbet, le Père Lacordaire, lequel, en cessant de collaborer, n'a jamais cessé de nous encourager de ses vœux et de nous aider de ses conseils[1]. »

C'était aux derniers jours du Carême que l'*Ère nouvelle* venait de s'effondrer. Ozanam fut meurtri, mais non écrasé de sa chute. Écrivant, le samedi saint à sa belle-mère, il lui dit la douceur que sa fatigue et sa tristesse trouvent, cette semaine-là, dans la société familière de Jésus et l'attente de sa divine

1. L'un de ces trois, il est vrai, l'abbé Maret, devenu Mgr Maret, doyen de la Sorbonne, bien longtemps plus tard, 1870, à la veille du concile du Vatican, erra sur le sujet de la Constitution de l'Église, dans deux volumes intitulés : *Du concile général et la paix religieuse.* Mais dès qu'il fut averti de son erreur, il s'empressa de retirer courageusement son ouvrage et de faire au Saint-Siège une soumission que Mgr Pie déclara alors « très entière, très honorable, très circonstanciée ».

visite : « O ma chère mère, après les peines, les batailles et les défaites de la vie, qu'il est consolant d'avoir ces courts moments de repos, sur le sein du Sauveur, comme saint Jean! C'est quand on a la tête cassée de travail, le cœur aigri de discussions et de mécontentements, que, sorti des rivalités des hommes et du contact des mauvaises passions, on aspire à la paix de ces journées saintes! Qu'il fera donc bon de nous trouver aux pieds du bon Maître, qui nous attend demain matin! »

Après ce grand sacrifice fait à la paix, nous voyons Ozanam s'empresser de tendre les deux mains aux amis lyonnais desquels il était séparé d'opinion, en se laissant voir lui-même moins absolu dans la sienne : « La vérité est, mon cher ami, écrit-il à M. Dugas, que la divine Providence ne nous a pas encore livré le secret de cette formidable année 1848; que les meilleurs esprits peuvent s'y perdre, et que le parti le plus sage entre chrétiens est de ne pas se haïr pour des questions si controversables. »

A la vue des tiraillements de la politique entre le président et l'Assemblée, sa confiance première semble fléchir. « Si c'est là le terme où Dieu mène le monde, écrit-il au même, j'avoue qu'il l'y mène par de rudes chemins; et, si je crois toujours à la démocratie, c'est malgré des excès qui seraient capables d'en dégoûter les gens de bien. »

A la même page, il parle des obscurités de la question : « Pour moi, en présence des formidables questions que la Providence nous pose et des obscurités qui nous environnent, je ne comprends pas que, pour les avoir comprises et résolues différemment, on se refroidisse et qu'on se sépare... Je n'ai jamais pu me passer de mes amis, mais leur souvenir m'est

infiniment plus précieux depuis que les révolutions séparent tant de gens qui s'étaient aimés. »

Là encore, Ozanam se félicite d'avoir quitté le terrain de la politique militante pour rentrer dans la sphère plus sereine des études, d'où il ne veut plus sortir : « Il faut, dit-il, qu'on sache à Lyon que les agitations politiques, dans lesquelles on m'a trop cru fourvoyé, ne m'ont pas arraché à l'objet préféré de mes études, c'est-à-dire à tout ce qui peut hâter l'alliance de la science et de la religion. Hélas! cette réconciliation ne fut jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui, car la paix ne descendra dans les affaires qu'après s'être rétablie dans les idées. Que d'irritation! Que d'implacables ressentiments autour de nous! Ah! qu'il est temps que Dieu face la lumière dans ce chaos. »

Peu de mois après, la saison des vacances étant proche, Ozanam très fatigué, reçut des médecins l'ordre pressant d'aller respirer l'air des montagnes, avec la consigne d'y vivre dans l'abstention et l'éloignement de tout souci politique. Il y était encore, le 20 octobre, quand il écrit ainsi à son ami Dufieux, rédacteur de la *Gazette de Lyon,* qu'il venait de voir dans cette ville : « Vous me proposez une question politique où je n'aurai garde de m'engager pour le moment, la faculté de médecine ayant décidé que, jusqu'à nouvel ordre, la politique n'était pas de mon régime. »

Son passage par Lyon l'avait rendu à la chaude amitié de ses anciens camarades : « C'est ce qui a fait le charme de mon voyage, écrit-il à Janmot. Mon bon ami, répète-le à nos amis lyonnais; le souvenir de votre bon accueil ne me quittera point : il me soutiendra dans mon travail et dans ces heures de tristesse qui l'accompagnent trop souvent. Pourtant

j'avais cru avoir une idée et peut-être quelque chose à faire en ce monde? Je crains bien de m'être trompé. Qui sait si ce n'est pas cette ambition que Dieu humilie et punit en me retirant la santé, et en me réduisant à reconnaître trop tard que je ne suis rien, et que j'avais trop présumé de mes forces? » Ces amis auprès desquels son cœur vient de se réchauffer, il en nomme quelques-uns : La Perrière, Arthaud, Genin, Velay, Laprade, le poète catholique et futur membre de l'Académie française; mais en donnant toujours à M. l'abbé Noirot la première place.

C'est à Ferney qu'il était, chez un oncle de sa femme, « mais tellement étranger aux affaires publiques qu'il en sortirait absolument comme s'il revenait de Chine. — En présence de ces admirables montagnes qui bornent notre horizon, les querelles des hommes me paraissent bien petites; et je ne puis concevoir qu'ils soient si pressés de se déchirer, au lieu de jouir des œuvres de Dieu ». Seulement il lui déplaît de respirer à l'ombre des arbres de Voltaire, et à deux pas de la cité de Calvin.

Il se consola de Calvin en trouvant à Genève une conférence de Saint-Vincent de Paul, établie par M. le Dr Dufresne, gendre de M. Foisset. Elle se souvient encore de la vibrante allocution qu'il adressa aux confrères d'alors. Saint François de Sales en fit presque tous les frais.

Son séjour à Ferney fut abrégé par une lettre qui le convoquait à une réunion de la Faculté pour donner un successeur à M. Guizot : « Ma présence pouvait décider de la candidature de mon ami Wallon. Amitié à part, il s'agissait de mettre un catholique, en même temps qu'un excellent professeur, dans la chaire d'histoire moderne. Mon devoir était donc de

partir, sans revoir Lyon, par le chemin le plus court. Le jeudi j'étais à Paris. Le lendemain nous avons élu Wallon. »

Lorsqu'à son retour, il fut demandé à Ozanam de reprendre son poste de combat dans la rédaction d'un nouveau journal, *le Moniteur religieux,* en collaboration avec l'abbé Gerbet et sous le patronage de Mgr l'Archevêque, Ozanam refusa, hormis peut-être quelques articles de loin en loin : « Ne croyez pas, écrit-il de là, que je rentre dans le journalisme, dont j'ai connu les épines. Aussi bien, le temps présent n'a rien d'assez séduisant pour me faire quitter mes barbares et mes Pères de l'Église! »

Le 2 décembre 1851, la République avait vécu. Ce n'était pas la monarchie absolutiste qui la remplaçait, c'était l'Empire autocratique. Montalembert n'avait pas attendu cette catastrophe pour se détacher de celui qu'il appelait « son Prince »; et revenir à son ami. Ainsi en écrira-t-il à Mme Ozanam, le lendemain de la mort de son époux : « Une appréciation diverse des désastres de 1848 nous avait un instant séparés, sans nous rendre ennemis. Mais, grâce aux événements qui sont venus nous éclairer mutuellement, nous nous étions instinctivement retrouvés et rapprochés. Je me sentais, comme autrefois, d'accord avec lui sur tout. »

Ainsi finit *l'Ère nouvelle,* après douze mois seulement d'une courte mais brillante existence. « Elle avait, a-t-on écrit, donné un organe éloquent au *parti de la confiance,* et une direction aux chrétiens qui ne voulaient pas désespérer d'une situation périlleuse, et qui cherchaient à assurer la place de l'Église dans le triomphe de la democratie. Mal comprise par quelques-uns, attaquée par des journaux exagérés,

déjouée par les événements qui donnèrent bientôt l'avantage au désordre, puis à la force, l'entreprise d'une poignée de chrétiens généreux, qui ne voulaient ni de l'un ni de l'autre, ne pouvait pas durer. Mais, en des temps si difficiles, elle soutint bien des courages et mit en lumière des idées vraies, hardies et utiles. »

Ozanam y mit toute sa foi et toute sa charité : Sa foi en Dieu, et sa charité pour le peuple. N'y mêla-t-il pas des illusions qu'il prit pour des espérances? N'était-ce pas une illusion d'abord d'assimiler aux races neuves et convertissables qui ignoraient Jésus-Christ, la barbarie des masses modernes qui l'ont renié pour revenir au paganisme des croyances et des mœurs? N'en était-ce pas une aussi de les croire assez mûres et conscientes du devoir politique, en leur mettant en main l'instrument à double tranchant du suffrage universel? Il put voir l'usage qu'elles en firent. Ne s'est-il pas fait illusion aussi en identifiant ces deux choses très dissociables entre elles, qui sont la république et la liberté? Illusions généreuses, mais illusions dangereuses. Il faut l'en excuser, parce qu'il n'a pas vu ce que nous avons vu; et l'histoire lui gardera le mérite de ses intentions et de ses efforts, comme Dieu, j'espère, lui en a donné la récompense.

Et aujourd'hui que, suivant la conviction et la prédiction d'Ozanam, le régime démocratique a prévalu de nouveau, et que la république nous est revenue, non pas comme une liberté, mais comme la pire tyrannie, non plus honnête et respectueuse, mais corruptrice et impie, désastreuse en somme, quelles réflexions et instructions se dégagent du démocratisme et républicanisme chrétien d'Ozanam, de celui

de *l'Ère nouvelle,* et des hommes honorables et dévoués au peuple qui furent deux ans ce noble parti de la confiance?

Celle-ci d'abord : qu'il fut bien, qu'il fut bon qu'à une heure, ne fût-ce que pour une heure, de sincères amis du peuple, hommes de cœur et de bien, aient présenté à la France l'idéal et le projet d'une république faite de sages libertés et de vertus, d'honnêteté et de foi, et que ces vrais amis du peuple aient été superlativement de grands serviteurs de Dieu.

Puis cette autre, qui nous est fournie par le contraste d'aujourd'hui : c'est qu'il n'y a, et qu'il n'y aura jamais de république possible, morale et dès lors acceptable, habitable et durable, que celle-là, si jamais elle se trouve.

CHAPITRE XXIII

CROYANCE ET TOLÉRANCE

ORTHODOXIE. — TOLÉRANCE. — ERNEST HAVET. — LES PROTESTANTS. — « L'UNIVERS » : LA CONTRADICTION. — PLAINTE ET CLÉMENCE. — LIBÉRALISME ET CHARITÉ.

Ozanam fut par-dessus tout un homme de grande foi. J.-J. Ampère a dit de lui : « Ce qu'Ozanam mit au-dessus de toutes choses en ce monde, ce qui lui fit entreprendre d'immenses études, écrire de grands et savants ouvrages, parler d'une voix éloquente, accomplir un nombre infini de bonnes œuvres ; ce qui a marqué d'un sceau ineffaçable toutes ses actions et ses paroles, ce fut sa grande foi catholique, la souveraine maîtresse de toute sa vie. »

Nous avons vu combien sacrée fut toujours pour lui l'*orthodoxie*, la droite croyance, dont le nom remplit ses lettres et ses discours : ceux à la Sorbonne, ceux à ses frères des conférences. L'orthodoxie qui doit présider à toute association, l'orthodoxie de laquelle il célèbre les fidèles, les docteurs, les héros et les martyrs ; l'orthodoxie, à l'intérêt de laquelle il faut sacrifier tous les autres, sans la sacrifier elle-même à aucun. « Je tiens, a-t-il dit un jour aux ar-

bitres de sa destinée, je tiens à l'orthodoxie chrétienne plus qu'à la vie même, aimant et servant de tout mon cœur l'Église catholique romaine. » C'est elle, ses chefs, ses ministres qu'il consulte, qu'il suit; et il est prêt à déchirer ses plus éloquentes pages plutôt que de la contrister par une syllabe de ses lèvres ou un trait de sa plume. Et encore : « La foi catholique est ce qu'elle est; nous n'en devons rien renier ni en rabattre, par complaisance ou lâcheté. » — « Ni traîtres, ni lâches! » — « Le plus grand de tous les dangers serait la mollesse qui céderait quelque chose de la sévérité du dogme dans la discussion, ou des droits de l'Église dans les affaires. »

A cette stricte et nécessaire intransigeance doctrinale s'alliait, chez Ozanam, une large tolérance apostolique, qui forme un des traits les plus marqués et les plus heureux de son caractère. Lacordaire nous les a déjà burinés dans son grand style. M. Ampère, qui en avait ressenti le bienfait pour lui-même, en parle plus simplement en ces termes : « La tolérance, chez Ozanam, n'avait rien de commun avec la faiblesse. Elle tenait à une libéralité de vues qui lui faisaient reconnaître des sympathies, même en dehors du camp dans lequel il combattait. C'était une connaissance intime des hommes, qu'une patience douce et discrète finira toujours par désarmer. C'était l'imitation touchante de Notre-Seigneur qui ne brisa jamais le roseau courbé, qui n'éteignit pas la lampe encore fumante. »

M. Ampère a raison. La tolérance d'Ozanam ne procédait pas seulement de sa bonté native; elle était aussi un fruit de la grâce de l'Évangile qui était en lui. Elle était le doux rayonnement de la splendeur de sa foi, et le mouvement de la condescendance chrétienne de son amour.

Un autre écrivain de la même école, Hippolyte Rigault, des *Débats,* attribue pareillement à la piété d'Ozanam cette tolérance qui le touche, cette orthodoxie qui l'édifie : « Je voudrais, écrit-il, insister sur le caractère attrayant de sa piété; je voudrais montrer en lui le chrétien indulgent envers son prochain et sévère à lui-même, loyal, ami des idées généreuses, défenseur et modèle de la tolérance, mais inébranlable dans la ligne de l'orthodoxie qu'il s'était de bonne heure tracée; enfin le digne arrière-neveu de cet Ozanam du XVIIe siècle, savant géomètre, qui disait : « Il appartient aux docteurs « de Sorbonne de discuter, au pape de décider, « aux géomètres d'aller au paradis par la perpendi- « culaire. » Mais il faudrait une plume moins profane pour retracer de si rares vertus. »

Cette indulgente bonté, Ozanam la portait dans toutes les habitudes de sa vie, de sa vie privée, de sa vie d'œuvres, et de sa vie publique d'apologiste et défenseur de la foi.

Dans ses rapports ordinaires avec ses confrères et collègues, ou visités ou visiteurs de quelque condition qu'ils fussent, il montrait cette cordialité définie et recommandée par saint François de Sales; dans ces paroles qu'aimait à citer M. Gossin : « La cordialité est une joie que l'on sent dans le cœur, quand on voit une personne qu'on aime; c'est une saillie du cœur par laquelle on fait voir qu'on est bien aise d'être avec son frère. Cette joie se répand dans toute la personne; c'est un fruit de l'amour divin uni à l'amour du prochain. Si la charité était une pomme d'api, la cordialité en serait la couleur. »

Dans ses jugements sur les personnes, c'était toujours la miséricorde qui avait le dernier mot. Si l'on

venait à parler devant lui de quelque naufragé de la vérité ou de la vertu sur lequel il n'y avait plus qu'à gémir, un de ceux dont on dit : « C'est un homme perdu ! », Ozanam lui aussi gémissait, puis il ne manquait guère de reprendre : « Après cela, c'est le secret de Dieu ? Et si le bon Dieu a son secret, croyons plutôt que c'est un secret de miséricorde. »

Dans l'exercice de la charité, il ne refusait pas, loin de là, le concours des dissidents qui, le sachant si généreux, se confiaient en lui, leur prêtant le sien avec un redoublement de délicatesse touchante.

Ozanam n'a pas cessé de combattre le protestantisme ; mais si des protestants le prennent pour intermédiaire dans le service de leurs pauvres, il n'est plus que leur serviteur dévoué et obligé. L'abbé Perreyve raconte qu'un jeune pasteur protestant, ayant recueilli une somme d'argent parmi ses coreligionnaires, avait eu l'inspiration de la confier à une société catholique de charité pour être distribuée aux pauvres. Ozanam l'accepta avec reconnaissance. Il l'apporte à la conférence, et fait connaître, tout heureux, de quelle main il l'avait reçue. Un des membres de la réunion fit en peu de mots l'éloge de la tolérance en matière de religion ; puis, en homme positif, il proposa de consacrer ce secours extraordinaire d'abord aux pauvres catholiques, après quoi on donnerait le surplus aux dissidents. Il n'ajouta pas : s'il en reste ? Pendant qu'il parlait ainsi, sur le visage d'Ozanam se peignaient l'étonnement et l'émotion ; et, au frémissement de la main dont il relevait ses longs cheveux, on devinait que son cœur ne se sentait plus maître de son impatience. Elle éclata : « Messieurs, s'écrie-t-il tout à coup, si cet avis a le malheur de prévaloir ; s'il n'est pas en-

tendu que nous secourons les pauvres, sans distinction de culte, je vais de ce pas reporter aux protestants les secours qu'ils m'ont remis. Je leur dirai : « Reprenez-les; nous n'étions pas dignes de votre confiance. » — Il ne fut pas nécessaire d'aller aux voix », ajoute l'abbé Perreyve.

Mais c'est particulièrement dans la démonstration et la défense de la vérité, par la parole ou la plume, que l'homme de la foi intransigeante est en même temps l'homme de la charité conquérante. « Les forts sont doux », dit Platon. C'est parce qu'il était un de ces « forts dans la foi », qu'Ozanam était aussi un de ces doux de qui le Seigneur a dit « qu'ils posséderont la terre ». Ainsi ce doux reprouve-t-il les procédés irritants d'une polémique acerbe, non pas seulement parce qu'elle blesse, mais parce qu'elle éloigne les esprits au lieu de les attirer. Et, quand, dans sa conférence sur *les Devoirs littéraires des chrétiens*, il avait rappelé les règles de la controverse chrétienne, respectueuse et compatissante envers ceux qui doutent, qui nient, qui cherchent, on se souvient que l'Archevêque de Paris s'était levé pour contresigner sa parole, au nom du Dieu de paix.

Or, ce qu'il prescrivait aux autres, Ozanam en donnait l'exemple, et nous dirons de lui : Heureux et béni soit l'homme qui a pu porter de lui-même ce témoignage suprême : « Une de mes plus douces consolations, au penchant de ma carrière, c'est la certitude de n'avoir jamais insulté personne, irrité personne, tout en défendant la vérité avec énergie. »

Dans ces dispositions de conciliante charité Ozanam n'hésitait pas à se déclarer partisan des principes de 89, en tant et autant qu'ils étaient compatibles avec ceux

de l'Évangile. Il tenait la liberté, l'égalité, la fraternité comme des modalités de cette loi d'amour, trois filles, a-t-il dit maintes fois, nées à l'ombre de la croix du Rédempteur du monde, et de son divin sang. Il les montrait, dans ses leçons, adoptées par l'Église, intronisées par elle au sein de ces sociétés chrétiennes d'autrefois dont il faisait l'histoire, quatorze siècles avant la Révolution française qui s'empara de leurs noms, mais en déformant leur sens, dans l'application qu'elle en fit. Or c'était à ce vrai sens originel, sacré, que théoriquement et pratiquement Ozanam s'efforçait de ramener les esprits et les œuvres de la société contemporaine.

Tout à côté de lui, à la Sorbonne, Ozanam coudoyait M. Ernest Havet, alors suppléant de M. Victor Leclerc, et maître de conférences à l'École normale. Il était exactement du même âge que lui. Déjà connu par ses travaux d'érudition sur Pascal, l'incrédule n'était pas cependant encore alors le maître négateur que devait révéler, hélas! son ouvrage sur les *Origines du Christianisme*. Lecteur curieux de *l'Ère nouvelle*, il venait de lire aussi la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, et il s'était étonné de ce que Ozanam y dit, fin du chapitre VIII, sur la grande part que prit l'Église dans l'émancipation des esclaves, des roturiers, des serfs, dès les premiers temps mérovingiens. Il lui en écrivit une lettre pleine de ses sympathies, mais aussi pleine de questions et de doutes.

La réponse d'Ozanam, 22 mai 1849, est très remarquable; et l'on ne saurait produire un exemple plus typique de la condescendance de la charité poussée aux dernières limites de ses concessions, pour se retrancher ensuite dans de sages restrictions, puis

faire sa profession de foi dans de fermes déclarations. « Dans l'orage où nous sommes, écrit-il à ce collègue, c'est un rare bonheur d'être lu, et de nouer un commerce de pensée exempt de ces cruelles dissidences qui divisent tant de bons esprits. »

M. Havet pose en champion des « conquêtes de la liberté moderne, des principes et des hommes de 89 ». Ozanam dans sa réponse ne les attaque pas, si ces conquêtes sont *légitimes,* si ces hommes d'alors et d'aujourd'hui ne sont pas de ceux qui, dit-il, « ne croyant pas à l'autre vie, exigent tout de celle-ci, et qui veulent réformer le monde en substituant la morale de la jouissance à celle du sacrifice et du dévouement ». C'est sous cette réserve expresse de la foi et de la morale chrétienne qu'Ozanam peut ensuite dire à Havet : « Nous sommes tous deux les serviteurs d'une même cause, — civile et politique, — mais j'ai sur vous l'avantage de la croire plus ancienne et conséquemment plus sacrée. Souffrez que je vous dise, mon cher collègue, qu'au lieu d'être resté sur le seuil du christianisme, si vous aviez comme moi le bonheur de vivre au dedans, d'y avoir passé déjà dix-huit ans d'études ; si vous vous nourrissiez de ces admirables docteurs du moyen âge, et de ces Pères qui seraient une lecture si digne de votre noble intelligence, vous ne feriez dater de la Révolution ni la liberté, ni la tolérance, ni la fraternité, qui sont primitivement descendues du Calvaire. »

Mais toute cette doctrine n'aurait-elle pas besoin d'éclaircissement pour cette intelligence imbue de philosophisme? Ozanam regrette « de ne pouvoir, dans une lettre, traiter qu'en passant des points qui, dit-il, demanderaient toute la liberté d'un entretien amical ». Et il l'offre.

D'autre part M. Havet ne s'est-il pas imaginé *l'Ère nouvelle* comme une petite Église émancipée de la grande, à l'effet « d'élever sur les débris du vieux culte une religion plus intelligente, plus accommodée aux temps nouveaux »? Ozanam le détrompe, en lui nommant Pie IX qui l'encourage, les princes de l'Église qui la patronnent : « Quant à moi, mon cher collègue, non, ne m'attribuez point cet honneur dont je ne veux point, de valoir mieux que mon Église; laquelle est bien aussi la vôtre, car c'est bien à votre mère catholique, à vos aïeux, à toutes les traditions de l'éducation chrétienne que vous devez cette élévation d'âme, cette droiture si délicate, cette fermeté chaleureuse qui m'ont attiré vers vous. Vous m'honorez trop, et vous me connaissez mal, en me croyant seul ou presque seul dans un ordre d'idées qui vous inspire quelque estime. Vous voulez bien me distinguer, et cependant je suis un faible chrétien. Vous méritez d'en connaître de meilleurs que moi : vous en connaîtrez un jour. Vous verrez que cette Église que déjà les païens du temps d'Augustin, comme les albigeois du XIIIe siècle et les protestants du XVIe croyaient finie, a toujours ses lumières, ses vertus; et, puissiez-vous l'éprouver, des consolations seules égales aux épreuves de la vie et aux angoisses d'un siècle tourmenté. »

Enfin cet adieu, cet au revoir, ces deux mains qui se touchent : « Beaucoup de choses nous rapprochent ; s'il en restait une qui fût entre nous un nuage, croyez-moi disposé de grand cœur à tout ce qui pourrait l'éclaircir. Tout à vous! »

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, Ozanam, dans ses lettres, place un mot de souvenir et de salutation pour M. Havet. Il poursuivait cette âme de sa pensée, de sa prière. Que ne l'a-t-il gagnée?

Après l'*Histoire des Girondins,* et l'énergique réprobation qu'en fit Ozanam, comme précédemment du *Voyage en Orient* et de *Jocelyn,* le nom de Lamartine ne reparaît plus dans sa correspondance. Même, en 48, quand ce nom était dans toutes les bouches, on ne voit pas que la fierté du rédacteur de l'*Ère nouvelle* ait repris personnellement contact avec cette idole éphémère de la démocratie. Mais, en 1852, lorsque déchu de sa puissance et de sa popularité, le grand homme est donné en jouet aux partis hostiles, Ozanam rappelle ses amis lyonnais au devoir de ménager et respecter, dans leur *Gazette* royaliste, l'homme au grand cœur, que Dieu, qui l'aime, a mis à l'école de l'humilité et de l'adversité pour le ramener à lui. C'est à Dufieux qu'il écrit. Nous n'avons pas cette lettre, mais la réponse qu'y fit Dufieux, 7 mai 1852, montre qu'elle fut comprise : « Combien je vous remercie, mon ami, de la leçon que vous voulez bien me donner! Toutefois, je tiens tant à votre estime, que je serais désolé que vous pussiez croire qu'ami de M. de Lamartine dans sa prospérité, je l'aie abandonné et attaqué dans l'adversité. C'est au faîte de sa gloire et de sa bienveillance à mon égard, qu'après la publication de *la Chute d'un ange,* j'écrivis contre ce livre trois articles destinés au *Réparateur,* que vous eûtes la patience de lire par avance. C'est en 48, quand Lamartine était au pouvoir, qu'à l'occasion d'une atteinte portée par l'Administration aux religieux de Lyon, je lui en écrivis une lettre menaçante : « Si l'on touche à notre foi et à nos prêtres, au lieu d'une Vendée, vous en aurez dix. » Mais quand il fut tombé, conspué, méprisé, je lui fis tenir des lettres de respect, et presque de tendresse. Je crois donc n'avoir manqué ni à sa grandeur, ni à son adversité. » Ozanam avait été compris et obéi .

Le libéralisme d'Ozanam, fait de foi et de zèle, en vue du gain des âmes, inclinait, dans les limites permises, aux interprétations de la croyance les plus extensives des miséricordes du Seigneur. Cette doctrine avait son maître et son modèle dans le Père Lacordaire. Ayant assisté à la cinquième conférence du carême de 1851, il en revint transporté, ravi, comme d'un chant inspiré à la charité de Jésus-Christ. « C'est un événement dans l'histoire ecclésiastique de notre siècle, dit-il. Le Père opposa à l'opinion janséniste du petit nombre des élus, la doctrine plus consolante et plus probable du grand nombre des sauvés. Il prit occasion de là pour protester contre ces hommes désespérants qui ne voient autour d'eux que mal et damnation. Il a trouvé les plus éloquentes paroles que j'aie jamais entendues de lui, pour dire les miséricordes de Dieu en faveur de ceux qui travaillent et qui souffrent, c'est-à-dire en faveur du plus grand nombre. Et, quand il a commenté la parole évangélique *Heureux les Pauvres!* la charité débordant de ses lèvres et rayonnant de toute sa personne, il a eu un de ces transports qu'on lit dans les vies des saints. Et les quatre mille personnes, qui frémissaient sous les voûtes de Notre-Dame, se demandaient si elles entendaient un ange ou un homme. »

Le grand nombre des élus : Ozanam en prend acte, dans la même lettre, pour répudier cet esprit qui fait de la vérité l'apanage exclusif d'un parti, d'une secte, qui divise au lieu d'unir, qui fait la vérité sombre au lieu de la faire riante, et qui élève entre les hommes de bonne volonté d'infranchissables barrières qui montent jusqu'au ciel.

Mais voici qu'à la fin de sa lettre, son scrupule de l'orthodoxie lui fait craindre que Lacordaire ne se

soit, comme on le dit, porté dans ce discours à des hardiesses avec lesquelles son esprit de modération croit devoir déclarer qu'il ne solidarise pas. Il le fait en *post-scriptum,* dans ces dix lignes où son amour de la mesure n'infirme en rien sa vénération et son admiration pour ce maître tant aimé : « En parlant, comme je fais, du Père Lacordaire, je ne prétends pas prendre la défense de toutes les hardiesses oratoires qui peuvent lui échapper dans l'improvisation. Il a eu deux expressions malheureuses. Mais je ne puis souffrir qu'on le juge sur un mot et non sur tout l'ensemble d'un discours; et cela quand il s'agit d'un homme si saint, si mortifié, qui donne, avec ses dominicains, le spectacle d'une vie si instructive pour la mollesse de ce siècle! »

Quant à lui, chacun sait qu'il ne ménage pas à ses auditeurs les vérités sévères. « Mais au sein de ces rigueurs mêmes, je ne puis m'empêcher de trouver assez de traits sublimes pour ravir les esprits. Je crois utile de leur montrer la religion souverainement belle, et de faire désirer aux hommes qu'elle soit vraie, avant de leur prouver qu'elle l'est. »

La même lettre s'achève par ces nobles accents où palpite toute son âme d'apôtre : « Ah! cher ami, quelle époque orageuse, mais instructive que la nôtre! Nous y périrons peut-être, mais ne nous plaignons pas d'y être venus. Apprenons-y beaucoup. Apprenons principalement à défendre nos convictions, sans haïr nos adversaires, à aimer ceux qui pensent autrement que nous, à reconnaître qu'il y a des chrétiens dans tous les camps, et que Dieu peut être servi aujourd'hui comme toujours! Plaignons-nous moins de notre temps et plus de nous-mêmes. Soyons moins découragés, mais soyons meilleurs. »

Cependant toute cette tolérance et condescendance miséricordieuse à l'égard des dissidents de toute nuance, n'était pas agréée chez tous les catholiques. Ozanam pouvait se souvenir de la mercuriale que lui avait attirée, en juin 1843, de la part de *l'Univers*, sa conférence sur les *Devoirs littéraires des chrétiens* dans l'exercice de la polémique religieuse. Ce journal n'avait pas désarmé.

En juin 1850, rendant compte, dans ce qu'il appelle le feuilleton du *Correspondant*, d'un volume de poésies écrites par M. de Francheville, Ozanam terminait par le portrait parallèle des « deux écoles fort opposées qui ont voulu de nos jours servir Dieu par la plume ». « L'une, disait-il, prétend mettre à sa tête M. de Maistre, qu'elle exagère et qu'elle dénature. Elle va chercher les paradoxes les plus hardis, les thèses les plus contestables, pourvu qu'elles irritent l'esprit moderne. Elle présente la vérité aux hommes, non par le côté qui les attire, mais par celui qui les repousse. Elle ne se propose pas de ramener les incroyants, mais d'ameuter les passions des croyants. »

« L'autre École a pour but de chercher dans le cœur humain toutes les cordes secrètes qui peuvent le rattacher au christianisme, de réveiller en lui l'amour du vrai, du bien, du beau, et de lui montrer ensuite dans la foi révélée, l'idéal de ces trois choses auxquelles toute âme aspire; de ramener ensuite les esprits égarés, et de grossir le nombre des chrétiens. J'avoue que j'aime mieux être de ce parti ; et je ne puis oublier ce que dit saint François de Sales, qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec une tonne de vinaigre ! » Et M. de Francheville était félicité de ce que, ayant à se décider

entre la poésie de la colère et celle de l'amour, il avait choisi cette dernière.

Dans son article, Ozanam avait soin d'ajouter que c'était « avec la même sincérité, que l'une et l'autre école voulaient servir Dieu par la parole et par la plume », mettant ainsi hors de cause la conscience et la bonne foi de chacune d'elles.

Le 3 juillet, ces quelques lignes presque inaperçues d'un article bibliographique, reçurent de *l'Univers* une longue et virulente riposte, dans sa plus grande manière et de la main de son plus grand maître. L'article n'était pas signé ; il n'avait pas besoin de l'être : la griffe du lion y était. Louis Veuillot avait le droit de se plaindre de la sévérité du premier portrait : c'était le droit de la défense. Le mal et le malheur du bouillant polémiste fut de faire dégénérer une question de principes et de procédés en une question de personne. L'on eut alors un spectacle doublement douloureux. Il est douloureux de voir la figure si fièrement chrétienne d'Ozanam, ainsi que son école, accablée sous les coups répétés d'insinuations et d'accusations qui, dénaturant ses généreuses intentions, les taxent cruellement de lâche désertion, de molles complaisances, de timides silences, de flatteries intéressées, de compromissions, de reniements et presque de complicités, dont d'ailleurs on ne citait pas un seul exemple à sa charge; et cela tout au long de quatre ou cinq colonnes où ce nom vénéré de l'apôtre est livré à la plus mordante ironie... Il me répugne d'insister. On entendra la plainte douloureuse d'Ozanam, elle ne dit rien de trop. Puis on lira son pardon.

Mais, d'autre part il n'est pas moins douloureux de voir un grand chrétien, armé d'un superbe

talent, signalé par ses services, tourner contre un tel frère les traits brûlants d'une colère qui lui fait perdre le sens de la vérité et de la justice. Louis Veuillot n'a-t-il jamais regretté cette méchante page?

Frappé dans ce qu'il avait de plus cher, son caractère, sa conscience, sa dignité, sa foi même, Ozanam en éprouva une vive peine, et la blessure saigna longtemps. La souffrance qu'il en ressentit fut double, lorsque quelques jours après, une lettre de Dufieux lui apprit l'impression de trouble et d'inquiétude produite par cet article sur ses amis de Lyon et sur lui-même. N'avaient-ils pas compté sur lui, sur son beau talent, pour consoler l'Église des hommes illustres qui l'avaient quittée ou reniée?

La réponse d'Ozanam est du 14 juillet. Elle est plaintive, elle est humble, mais elle est forte, elle est fière. C'est bien le plus pur sang de l'honneur qui s'échappe du cœur de ce chevalier sans reproche, percé par un des siens!

Ozanam se défend d'abord de l'excès d'honneur qu'on lui fait à Lyon : « Jamais, mon cher ami, je ne vous ai donné lieu de concevoir de moi cette ambitieuse espérance; jamais je n'aspirai à remplacer les grands hommes dont vous déplorez la chute. Je me connais depuis longtemps; et si Dieu a bien voulu m'accorder quelque ardeur au travail, je n'ai jamais pris cette grâce pour le don éclatant du génie. Sans doute, au rang inférieur où je suis, j'ai voulu consacrer ma vie au service de la foi, mais en me considérant comme un serviteur inutile, comme un ouvrier de la dernière heure que le Maître de la vigne ne reçoit que par charité.

« Dans cette condition, il m'a semblé que mes jours seraient bien remplis, si, malgré mon peu de

mérite, je réussissais à retenir autour de ma chaire une jeunesse nombreuse, à rétablir devant mes auditeurs les principes de la science chrétienne, à leur faire respecter tout ce qu'ils méprisent : l'Église, la papauté, les moines. J'aurais voulu recueillir ces mêmes pensées dans des livres plus durables que mes leçons; et tous nos vœux devaient être comblés si quelques âmes errantes trouvaient dans cet enseignement une raison d'abjurer leurs préjugés, d'éclaircir leurs doutes, et de revenir, avec l'aide de Dieu, à la vérité catholique. Voilà ce que j'ai voulu faire depuis dix ans, sans ambition d'une destinée plus haute, mais aussi sans que j'aie eu le malheur de *déserter* ma cause. »

Mais que, sachant tout cela, ses amis lyonnais aient pu concevoir quelque trouble de pareilles incriminations, voilà ce qui le renverse et le navre : « Vous qui me connaissez si bien, vous qui avez eu l'épanchement de mon âme jusqu'au fond, et qui m'avez suivi pas à pas dans ma carrière, il vous suffit de la dénonciation d'un journal pour vous faire douter de ma foi! Un laïque, sans autorité, sans mission, qui ne signe pas son nom, m'accuse d'avoir par lâcheté, par intérêt, trahi la cause commune; il se permet de me reprocher ce qu'il appelle mes *reniements*. Là-dessus, vous prenez l'alarme, et vous commencez à craindre que je ne croie pas à l'enfer! Vous me mettez dans la triste nécessité de me rendre témoignage à moi-même! Enfin, saint Paul, injustement accusé, s'est bien rendu témoignage : Je le ferai. »

Ce témoignage, qu'on le contraint à se rendre, est émouvant jusqu'aux larmes : « Serais-je donc, cher ami, épuisé de fatigues à trente-sept ans, réduit à des infirmités précoces et cruelles, si je n'avais été soutenu par le désir, par l'espérance, si vous vou-

lez par l'illusion, de servir le christianisme? Était-il donc sans péril pour moi de rechercher les questions religieuses, de réhabiliter l'une après l'autre toutes les institutions catholiques, lorsque, simple suppléant, j'avais à ménager les opinions philosophiques de ceux qui devaient décider de mon avenir? Quand seul j'assistais, de ma présence et de ma parole, M. Lenormant assailli dans sa chaire? Quand, plus tard, en 1848, l'émeute passait tous les jours devant la Sorbonne? Si j'ai eu quelques succès d'enseignement et d'académie, c'est par le travail, par les concours, et non par d'odieuses concessions que je les ai obtenus. »

Et sa foi, comme il l'a jalousement gardée et défendue ! « Certainement, mon cher ami, je ne suis qu'un pauvre pécheur devant Dieu : mais il n'a pas encore permis que j'aie cessé de croire aux peines éternelles [1]. Il est faux que j'aie renié, dissimulé, atténué aucun article de foi. Permettez-moi d'ajouter que, si mes amis de Lyon avaient connu le dernier ouvrage que j'ai publié, et que l'Académie couronna l'année dernière : *La Civilisation chrétienne chez les Francs,* ils auraient pu voir que j'y attaquais précisément les historiens les plus considérables de ce temps-ci, sur tous les points où ils se trouvaient

1. L'*Univers* n'avait pas dit qu'Ozanam ne croyait pas à l'enfer, mais qu'il le donnait à penser, en louant ceux qui n'y croyaient pas. « Quel bien faites-vous aux incroyants et à vous-mêmes en leur donnant à penser que vous ne croyez pas à l'éternel enfer ? Vous les abusez sur leurs plus graves intérêts, et vous les trompez sur vos convictions les plus profondes. »

C'était une allusion à l'Éloge imprimé qu'Ozanam avait fait de Ballanche, qui sur ce dogme était tombé dans l'erreur. Mais, cette erreur, Ozanam l'avait lui-même accusée comme telle : « Il y eut un point, écrit-il, où l'on put craindre que son esprit ne se soit écarté de ce *cercle sacré de l'orthodoxie* où son cœur demeurait. » Ballanche l'avait d'ailleurs rétractée. Louis Veuillot l'ignorait-il ?

contraires à la vérité catholique, à l'honneur de l'Église et de la papauté. »

Puis l'homme de paix se défend d'avoir pris l'initiative de cette controverse et d'avoir donné le mauvais exemple d'une polémique entre chrétiens. Il n'a pas nommé *l'Univers*, encore moins ses rédacteurs, ni rien fait qui leur donnât le droit de se livrer à des personnalités outrageantes et calomnieuses.

Enfin Ozanam, dans son article littéraire sur les poésies de M. de Francheville, avait nommé MM. de Chateaubriand et Ballanche parmi les maîtres de l'école de paix. Ozanam s'en explique dans cette réponse tranquille : « En ce qui touche M. Ballanche et M. de Chateaubriand, je n'ai pas prétendu les proposer pour modèles. J'ai dit que ces deux noms avaient longtemps soutenu de leur éclat l'école inaugurée ou plutôt relevée par le *Génie du christianisme*. Nous pouvons différer d'opinion sur ce point. Je n'ai pas, quant à moi, à défendre la mémoire de M. de Chateaubriand, que j'ai peu connu, mais que j'ai connu dans ses dernières années catholique pratiquant et sincère. Ses livres, *le Génie du christianisme, les Martyrs* et les *Études historiques* m'ont beaucoup fait de bien, et je connais bien des esprits qui en ont ressenti les mêmes effets. — M. Ballanche avait sur les peines éternelles une opinion téméraire qu'il a rétractée. Il est mort dans la paix de l'Église, après avoir reçu les sacrements avec une grande piété. Mais ses livres, où cette erreur tient peu de place, sont tout entiers tournés au triomphe de la vérité chrétienne. C'est une gloire dont nous devrions être plus fiers, nous autres Lyonnais. »

Maintenant quelle vengeance Ozanam tira-t-il de ces attaques? Aucune. Quelle réponse fit-il définitive-

ment à ces incriminations? Nulle autre que l'explication ci-dessus fournie à ses amis de Lyon : « Je suis si éloigné de tout esprit de guerre, que j'ai trouvé plus chrétien de n'y pas répondre. J'en avais le droit: plusieurs me conseillaient de le faire. Mais pour le bien de la paix, j'y ai renoncé, bien dédommagé d'ailleurs par le grand nombre de personnes respectables qui m'ont exprimé leur indignation de ces attaques. »

Sa réponse était prête. « Après avoir prié et longuement réfléchi, nous apprend son frère, il s'était décidé à repousser des imputations qui pouvaient être pour plusieurs un sujet de scandale. Mais, se défiant de l'amère douleur d'une âme offensée dans ce qu'elle a de plus cher, il voulut prendre le conseil de M. Cornudet, alors conseiller d'État. Celui-ci l'écouta, le plaignit, puis à la fin : « Mon ami, *vous êtes chrétien, pardonnez*. Votre silence, mieux que vos paroles, portera témoignage de votre foi. » Ozanam aussitôt déchira son papier et le jeta au feu. »

Deux mois plus tard, septembre 1850, *l'Univers* ayant été condamné sévèrement par l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, Ozanam crut plus digne et plus chrétien de se taire sur cet acte d'une rigueur qu'il estimait extrême dans ses termes. Ainsi en écrivit-il à M. Eugène Rendu, son ami, qui le pressait d'y adhérer expressément : « La vérité est que *l'Univers* m'avait trop maltraité pour que j'eusse le droit d'applaudir à sa condamnation ; et votre délicatesse comprendra le sentiment qui m'a empêché d'abord d'écrire à Mgr l'Archevêque. Cependant, d'après votre avis, j'ai cru qu'il serait impoli de me taire plus longtemps. » Il écrivit, tout en regrettant, explique-t-il, « l'extrême véhémence des paroles par lesquelles finit cet acte

de vigueur pontificale; bien que nécessaire pour empêcher l'assujettissement de l'Église de France, et pour replacer le pouvoir religieux aux mains où Jésus-Christ l'a mis, c'est-à-dire celles des évêques ».

Son frère ajoute comme suite : « De si pénibles soucis fondant sur l'âme si droite, si délicate et si impressionnable d'Ozanam, eurent leur contre-coup très vif sur sa santé déjà rudement éprouvée par le travail de cette année. Ce qui décida les médecins à lui prescrire aux vacances un voyage de deux ou trois mois, qui le distrairait des fâcheuses préoccupations dont son esprit était sans cesse agité. »

Telle est donc en résumé la doctrine et la conduite de ce grand homme de foi comme grand homme de bien ; invariablement inflexible sur les principes, tendrement indulgent aux hommes de bonne volonté ; en religion, amoureusement soumis à l'autorité, en politique ardent et généreux partisan d'une sage et nécessaire liberté, mais subordonnant tout au magistère de l'Église, à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes.

Lorsqu'en 1866 parurent les Lettres d'Ozanam, un de ses admirateurs et non des moindres, dans une Revue d'une doctrine très sûre, et dans un article critique d'une parfaite bienveillance et mesure, demanda, en terminant, à faire ses réserves sur les idées libérales de ce catholique convaincu et soumis, mais, dit-il, entraîné par ses goûts, par ses relations, par son milieu, vers un parti dont l'auteur dénonce le péril en ces termes : « En se portant les défenseurs d'une liberté mal définie, on s'exposait alors à ce qui est arrivé *plus tard* chez des esprits moins solides et moins sincères, à confondre les exceptions avec la règle, l'application avec les principes, à considérer en un mot

comme vraies absolument des maximes de tolérance que la politique peut bien, en des circonstances données et pour éviter de plus grands maux, adopter comme règles provisoires de conduite, mais que la raison, non plus que la foi, ne saurait ériger en maxime, sous peine de tomber dans ce faux libéralisme, foudroyé par l'encyclique de 1864, ou dans ce prétendu catholicisme *sincère et indépendant* qui n'est pas autre chose qu'un rationalisme déguisé ou un protestantisme bâtard. »

On ne saurait mieux penser, en dégageant Ozanam de cette solidarité dans les opinions professées et conséquemment dans les condamnations encourues par le parti. Sans reprendre ici tout ce que j'ai dit de la scrupuleuse et constante orthodoxie d'Ozanam, je ferai seulement observer que les quelques lignes extraites de ses lettres par les *Études religieuses,* lettres privées et familières, lignes abandonnées au courant de la plume, changent beaucoup d'aspect et même de sens, quand on les lit non isolées ou tronquées, mais complètes et rattachées à l'ensemble du contexte qui les explique et précise, en les replaçant dans leurs circonstances de lieu, de temps ou de personnes[1].

Le vénérable et équitable critique termine ainsi : « Si je ne m'associe pas à toutes les opinions d'Ozanam, je les respecte, car elles s'alliaient chez lui à de nobles et légitimes desseins. Impossible à qui le lit de ne pas rendre justice à la pureté de ses intentions et à la générosité de ses sentiments. Il pouvait se trom-

1. Ainsi en est-il de ce passage, le seul en ce sujet que le R. P. Grandidier extrait des lettres d'Ozanam, sans doute parce qu'il croit y voir de sa part l'aveu d'un dissentiment conscient avec l'opinion courante dans le milieu romain. — *Études*, t. IX, mai-juin 1866.

Ozanam écrit de Rome à M. Dugas, jour de Pâques, 1847 : « Je puis

per en politique, il n'a pas erré en religion. » Ç'avait été en propres termes le vœu et l'espoir d'Ozanam.

Lorsque le « faux libéralisme » tomba sous les condamnations *ex cathedra* de l'encyclique *Quantâ curâ* et du *Syllabus*, 1864, il y avait onze ans qu'Ozanam n'était plus. Il était mort prématurément, en laissant dans son testament la protestation de sa fidélité « à tous les enseignements de l'Église catholique, apostolique et romaine, au sein de laquelle il avait trouvé la lumière et la paix ».

Dans la célèbre Encyclique, la dernière proposition dénoncée, et mulctée par le *Syllabus* annexe, est celle-ci : « Le Pontife romain peut et doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation

dire, pour votre gouverne, que, si je ne me trompe point, les hommes les plus considérables de ce pays approuvent la thèse de liberté soutenue par *l'Univers*, en désapprouvant la violence de son langage et l'âpreté de sa polémique. On voudrait que ces questions agitées en France finissent non par une rupture, mais par un accord de l'Église et de l'État. »

Or pour comprendre ces lignes, et pour entrer dans la pensée d'Ozanam, il faut remarquer que cette expression, très vague il est vrai, de *thèse de liberté*, ne se rapporte point ici, dans l'espèce, à une doctrine générale sur le libéralisme, mais très vraisemblablement à la question particulière et brûlante de la liberté d'enseignement, laquelle, précisément à cette date d'avril 1847, se débattait vivement dans les journaux, en face du projet de loi scolaire présenté par M. de Salvandy. Dans cette question *l'Univers* soutenait la thèse la plus extensive de la liberté religieuse, qu'approuvait pour le fond, sinon dans sa forme, l'opinion des Romains qu'a vus Ozanam ; et qu'eux et lui, suivant son esprit habituel de conciliation, désirent voir aboutir à un accord entre l'Église et l'État. Cette opinion approuvée par des personnages marquants de Rome, Ozanam croit utile de la signaler comme telle à M. Dugas, « pour sa gouverne », dit-il, en sa qualité de président du conseil directeur de la *Gazette* de Lyon. (V. sur ces débats, le *Montalembert* du R. P. Lecanuet, t. II, ch. xv tout entier.)

Mais où y a-t-il là l'ombre d'un désaccord d'Ozanam avec Rome, touchant le libéralisme?

Les deux autres textes non cités par le vénéré rédacteur des *Étu-*

moderne. » Ce qui implique l'idée d'une transaction et évolution doctrinale de l'Église. Mais Ozanam sait bien que la vérité ne transige pas. Il ne disait pas, il n'a jamais dit nulle part que l'Église dût s'accommoder aux idées, aux principes, aux progrès des sociétés modernes par le renoncement à quoi que ce soit de sa tradition ou de sa constitution, ce qui est l'erreur du catholicisme libéral. Il disait, à l'inverse, qu'il faut que les sociétés modernes, comme les sociétés anciennes, aillent au catholicisme père de toute civilisation, en se conformant à ses croyances, à ses préceptes, à ses institutions, qu'il exalte. Or, entre ces deux conceptions des rapports de l'Église et de la société, il n'y a pas seulement une nuance, il y a un abîme. Et si Ozanam eût assez vécu pour lire l'Encyclique *Quantâ curâ*, ainsi que le *Syllabus* qui fait corps avec elle, il n'est pas douteux qu'il eût salué comme un bienfait cette séparation de la lumière d'avec les ténèbres, faite par la main de ce père qu'il appelle le grand pape des temps modernes, et qu'il avait trop ardemment suivi dans sa voie politique pour ne pas le suivre religieusement dans les voies plus hautes de l'Évangile.

Mais si, d'aventure, écrivant dix ou douze ans avant ces condamnations et ces définitions, il lui était

des, mais auxquels il renvoie, sont, en effet, très formels en faveur de la liberté des cultes, de la séparation du spirituel et du temporel (ce qui n'est pas celle de l'Église et de l'État), et dans la constatation triomphale du progrès de la foi dans les États dissidents. Mais Ozanam n'en fait pas des thèses absolues. Ses lettres ne dogmatisent pas; l'historien dégage de l'état de choses actuel la conclusion que la liberté de droit commun vaut mieux pour l'Église que la protection C'est toujours la distinction de la thèse et de l'hypothèse : elle sauve la doctrine intégrale. Les lettres d'Ozanam complétées et confrontées ne disent pas autre chose.

échappé dans sa correspondance d'user d'expressions qui ne leur fussent pas exactement conformes, qui s'en étonnerait et oserait s'en armer contre lui?

En tout cas, il n'erra jamais sciemment et délibérément, et c'est en toute sincérité de conscience qu'il pourra dire, sur le seuil de son éternité : « Si une chose me console de quitter la terre avant d'y avoir fait ce que j'ai voulu, c'est que je n'ai jamais travaillé pour l'honneur des hommes, mais pour le service de la vérité. »

Après l'avènement de l'Empire, la politique militante ne trouve plus de place dans la correspondance d'Ozanam. Je lis seulement dans une de ses lettres d'alors : « Quoi que puisse nous réserver l'avenir, les intérêts de Dieu sont présentement sauvés. Je n'en dirai pas autant des intérêts de la terre. »

Les intérêts de Dieu, le règne de Dieu : c'est là que s'est réfugiée l'espérance d'Ozanam. Et si l'on veut connaître son état d'âme tout entier, ses regrets d'un côté, ses saints espoirs et consolations de l'autre, il faut lire cette page sereine et grande que, le 5 avril 1851, il adressait à son savant ami, le vénitien Tomaseo, alors en séjour de santé à Corfou : « Les jours qui nous ont séparés depuis Venise, 1847, ont bien multiplié le nombre de nos désappointements. Voyez comme la grande leçon de 1848 est loin d'avoir instruit les hommes! Les voici tous, les uns après les autres, se faisant un point d'honneur de déclarer à la face du ciel et de la terre qu'ils ne se sont jamais trompés, et que ces grands événements ne leur ont rien reproché ni rien appris. Les voici qui reprennent leurs haines, leurs petites passions de chaque jour, et leur paresse qui leur fait fuir toute nouveauté. Ils feront tout pour forcer la Provi-

dence à frapper une seconde fois, et plus fort.

« Je n'ai qu'un espoir, mais il est grand. C'est qu'au milieu de la décomposition politique, le christianisme se raffermit; c'est que jamais la foi ne s'est montrée plus vive que cette année. La foule qui ne sait plus à qui se donner court au seul Maître qui a les paroles de la vie éternelle. Ah! la France est bien la Samaritaine de l'Évangile! Elle est allée puiser bien des fois à des sources qui ne la désaltéraient point. Elle s'attachera à Celui qui lui promet l'eau vive, afin de n'avoir plus soif. Je ne sais comment se reconstituera l'Europe; mais ce qu'on ne peut méconnaître, c'est que la pensée qui civilisa les barbares remue encore ce chaos de nos jours. Les opinions sont armées et à la veille d'en venir aux mains... Mais il y a des chrétiens dans tous les camps. Dieu nous disperse sous des drapeaux ennemis, pour qu'il n'y ait pas, dans cette société divisée, un seul parti, une seule faction où quelques bouches n'invoquent et ne bénissent le Dieu sauveur! »

CHAPITRE XXIV

LES POÈTES FRANCISCAINS D'ITALIE. LA CIVILISATION CHRÉTIENNE AU Vᵉ SIÈCLE

ASSISE, SAINT FRANÇOIS. — JACOPONE DE TODI. — L'ÉDIFICE HISTORIQUE. — LES FRANCS. — LA CONQUÊTE MORALE. — LA LEÇON CHRÉTIENNE, VIRILE, ACTUELLE.

La France sombre de 1848-1850 n'était pas capable de faire oublier à Ozanam l'Italie du printemps de 1847. Surtout la vision d'Assise, moins éclatante et enivrante que celle de Rome, reposait délicieusement son cœur et ses yeux. Il se rappelait souvent, lui et sa femme, la journée, une journée du ciel, où ils avaient vécu avec saint François, aspirant son âme en reprenant ses traces. « J'ai passé un jour, trop court pour moi, dans la vieille cité d'Assise, écrivait-il alors. J'y ai trouvé la mémoire du saint aussi présente que s'il venait de mourir hier et de laisser à sa patrie la bénédiction qu'on lit encore sur la porte de sa ville. »

Tout dans cette journée avait été religion et poésie. Mais ce n'était pas seulement des impressions qu'il en avait rapportées ; c'était l'idée et déjà le dessein d'un livre qui en serait le reflet : « C'est là que s'acheva de s'en préciser la pensée, dit-il. Déjà tout le

plan s'en déroulait devant mes yeux, à mon sortir d'Assise, à mesure que je voyais fuir les blanches murailles du Sagro Convento, la ville qui dort sous sa garde, et le coteau qu'elle domine, doré des derniers rayons du soleil. »

Ce petit livre rêvé allait être celui des *Poètes franciscains de l'Italie au XIIIe siècle*. François avait laissé après lui toute une école de poètes dont il avait été lui-même l'inspirateur et le modèle; Ozanam avait hâte de faire connaître leurs chants, qui étaient des cantiques, « en rattachant à ce sujet, dit-il, mes souvenirs et mes impressions, avec cette complaisance qu'on pardonne aux voyageurs pour les lieux qui les ont charmés ».

C'est dès le mois de janvier 1848, que les deux premiers futurs chapitres des *Poètes franciscains* paraissaient au *Correspondant,* au même lieu et dans le même temps que l'auteur y livrait pour la cause de ses « barbares », la rude bataille à laquelle cette œuvre de poésie mystique ressemble si peu.

Après François d'Assise étudié comme poète, viendra prendre rang dans cette étude saint Bonaventure qui porte le souffle lyrique sous la robe de l'École; frère Pacifique, qu'on appelait le roi des vers, et Jacomino de Vérone, desquels tous la figure s'effacera devant un poète plus grand : Jacopone de Todi. Puis les *Poètes franciscains* dormiront un peu au *Correspondant*, jusqu'à ce que bientôt les *Fioretti* viennent les compléter, les couronner, et achever un ouvrage qui deviendra le plus populaire de tous ceux d'Ozanam.

Je n'en suis pas surpris : c'est celui de ses ouvrages dans lequel il a mis le plus de lui-même, de son âme, à la fois poétique et mystique elle aussi. Et,

dans la présente histoire de sa vie, que cherchons-nous dans ses livres, dans tous ses livres, sinon et seulement ce qu'il y a mis de lui, de son âme et de sa vie; montrant ainsi combien il ressemble à ses livres, et ses livres lui ressemblent?

Dans une de ses lettres à M. Janmot, 1836, parlant du berceau de François, il avait dit avec Dante : « Ne l'appelez pas Assise, ce serait trop peu dire; appelez-le Orient, c'est proprement son nom. » Les rayons de cet Orient, Ozanam les portait donc dans une âme en pleine sympathie avec celle du saint. Par son âme de poésie d'abord, il sympathisait avec le poète sacré qui voit et chante son Dieu transparent pour lui dans le miroir de ses créatures, depuis l'étoile et le soleil, jusqu'aux plus petites et aux plus méprisées qu'il appelle ses frères et ses sœurs. Par toute son âme de charité, il sympathise avec le saint qui adore Jésus-Christ dans la personne du pauvre, qui se fait à son image le plus pauvre des pauvres, père et fondateur d'une famille de pauvres, et qui fait de la pauvreté son épouse, sa dame. L'âme d'Ozanam s'identifie de même à l'âme de l'homme de paix qui s'est donné pour mission de réconcilier les hommes, parcourant l'une après l'autre les villes guelfes et gibelines, en leur souhaitant la paix qu'il leur fait sceller entre elles au pied du crucifix. « Ainsi, dit Ozanam, François d'Assise apparaît comme l'Orphée du moyen âge, domptant la férocité des bêtes et la dureté des hommes. »

Ozanam avait entendu Lacordaire, et il le cite, nommer François d'Assise, « ce fou d'amour ». Ses poésies ne sont que des cantiques à ce divin amour. Et lui aussi, historien d'un âge qui fit des œuvres sublimes, c'est à l'amour de Jésus-Christ qu'Ozanam

en fait honneur, et qu'il rend hommage, comme au levier seul capable de soulever la terre vers les cieux : « Non, écrit-il ailleurs, jamais l'antiquité ne connut rien de pareil. Ne connaissant ni n'aimant Dieu, elle n'a pas aimé l'homme. Mais regardez les temps chrétiens, et vous le verrez, cet amour, qui devient le maître du monde! C'est lui qui a vaincu le paganisme dans les amphithéâtres et dans les bûchers. C'est lui qui a civilisé les peuples nouveaux, qui les a menés aux croisades, et qui a fait des héros plus grands que toutes les épopées. C'est lui qui alluma le flambeau des écoles où les lettres survécurent pendant les siècles barbares; et qui, après les psaumes de David, dicta les hymnes de l'Église, c'est-à-dire les chants les plus sublimes qui aient consolé l'ennui de la terre. »

Après François d'Assise et par-dessus trois autres, Ozanam arrive à Jacopone de Todi. Il nous confie que ce n'est pas sans hésitation qu'il s'engage dans l'histoire de cet homme extraordinaire, qui passa du cloître à la prison et de la prison sur les autels. « On y verra des temps difficiles, dit-il, l'Église en feu, et un grand religieux en lutte avec un pape. On y verra un grand poète déversant à flots amers la verve de sa satire et la flamme de ses colères sur l'oint du Seigneur, pour allumer contre lui les passions populaires et remplir de scandale toute l'Église de Jésus-Christ. Mais la gloire de Dieu ne fut jamais intéressée à cacher les fautes de ses justes. L'historien chrétien les conçoit et représente tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un jour de repentir plusieurs années d'erreurs. »

C'est pour l'erreur qu'Ozanam implore la misé-

ricorde; c'est sur le repentir qu'il appelle le pardon. Ce moine insurgé fut un homme de bonne foi qui a cru flétrir dans ses vers, non point le chef légitime de l'Église, mais un usurpateur du siège apostolique. C'est une passion aveugle, mais sainte, qui l'arme en l'égarant, et son cœur est le premier déchiré de douleur par les mêmes coups qu'il inflige à l'Église sa mère.

Puis l'indulgence communicative d'Ozanam veut que la cruelle erreur de ce moine trompé soit pour tous une leçon de respect et de réserve à garder entre chrétiens, dans la polémique religieuse. « D'autres se scandaliseront de ce spectacle, écrit-il, nous, nous pourrons nous y instruire. Nous y apprendrons, pour les temps de discorde, à croire la vertu possible dans des rangs qui ne sont pas les nôtres, et à mesurer nos coups dans la mêlée, puisqu'ils peuvent tomber sur des têtes dignes, à notre insu, de tous nos respects. »

Hors de là, ce qui a fait poète et grand poète Jacopone de Todi, c'est l'amour et les larmes, et c'est par là aussi que le cœur d'Ozanam est attiré vers lui.

L'amour de Jésus-Christ embrase ces cantiques : ceux de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix n'ont pas de langueurs plus passionnées. De même l'amour de la Vierge Marie, palpitant dans ce cœur, déborde en larmes aux pieds de cette Mère de douleurs, dans cette inconsolable séquence du *Stabat*, où le poète nous la montre brisée, mais debout à côté de son Fils. « La liturgie catholique, dit Ozanam, n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges; si simple enfin dans son latin populaire que les femmes et les enfants en compren-

nent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur. »

Enfin Jacopone est, lui aussi, le poète des pauvres et l'amant de la pauvreté ; il l'a chantée. Ozanam la chérit, et il écrit : « J'honore dans ce poète, le poète des pauvres lorsqu'il célèbre la pauvreté... Le peuple n'eut jamais de plus grands serviteurs que les hommes qui lui apprirent à bénir sa destinée, qui rendirent la bêche légère sur l'épaule du laboureur, et firent rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand. Plus d'une fois sans doute, au coucher du soleil, quand les gens de Todi revenaient du travail des champs et serpentaient le long de la colline, les hommes aiguillonnant leurs bœufs, les femmes portant sur le dos leurs enfants basanés, et derrière eux quelques religieux franciscains, les pieds tout couverts de poussière, on les entendit chanter la chanson de Jacopone qui se mêlait aux tintements de l'Angelus : « Doux amour de la pauvreté, combien faut-il que nous t'aimions ! — Pauvreté, ma pauvrette, une écuelle te suffit pour boire et pour manger. Du pain, de l'eau, et quelques herbes, Pauvreté ne veut rien de plus ; et si un hôte lui survient, elle y ajoute un grain de sel », etc., etc.

« Vers la fin de 1306, Jacopone chargé d'années, tout brisé des étreintes de l'amour divin, tomba malade et reconnut les approches de la mort. Le frère Jean de l'Alvernia dont il était tendrement aimé, arriva à temps à son lit de mort pour lui donner le baiser de paix, et ensuite le très saint corps de Jésus-Christ. Alors Jacopone, ravi de joie, chanta le cantique *Jesu, nostra fidenza*, après quoi il exhorta les frères à bien vivre, leva les mains au ciel et rendit le dernier soupir. C'était la nuit de Noël, au moment

où le prêtre, commençant la messe dans l'église voisine, entonnait le *Gloria in excelsis.* »

M. Ampère appelle les *Poètes franciscains* « un chef-d'œuvre plein de savoir et de grâce. J'insiste sur le mot grâce, dit-il, parce que c'était un des caractères de cette imagination dont l'austérité de la vie et les labeurs de l'érudition n'avaient pas fait tomber la fleur. On est surpris qu'il soit possible d'écrire avec autant de charme ce délicieux ouvrage, et de se livrer aux recherches érudites consignées dans son rapport au ministre sur sa mission littéraire ; car l'un et l'autre sont des fruits de son séjour en Italie, cueillis à côté l'un de l'autre ».

Cependant, dans les mêmes mois, décembre et janvier 1848, où il donnait les *Poètes franciscains* au *Correspondant,* la même lettre à Foisset, 28 janvier, les présentait comme n'étant qu'une page épisodique d'un ouvrage immense, une pierre sculptée destinée à entrer dans un vaste édifice duquel il lui traçait les grandes lignes et déployait le plan d'ensemble à ses yeux. Cette lettre est un phare dressé sur l'immensité. Il faut la citer tout entière :

« Mes deux essais sur Dante et sur les Germains sont pour moi comme les deux jalons extrêmes d'un travail dont j'ai déjà fait une partie dans mes leçons publiques, et que je voudrais reprendre pour le compléter. Ce serait l'histoire littéraire des temps barbares ; l'histoire des lettres et par conséquent de la civilisation, depuis la décadence latine et les premiers commencements du génie chrétien, jusqu'à la fin du XIIIe siècle. J'en ferais l'objet de mon enseignement pendant dix ans, s'il le fallait, et si Dieu me prêtait vie. Mes leçons seraient sténographiées et

fourniraient la première rédaction du volume que je publierais, en les remaniant, à la fin de chaque année.

« Cette façon de travailler donnerait à mes écrits un peu de cette chaleur que je trouve quelquefois dans la chaire, et qui m'abandonne trop souvent dans le cabinet. Elle aurait aussi l'avantage de ménager mes forces en ne les divisant point, et en ramenant au même but le peu que je sais et le peu que je puis.

« Le sujet serait admirable, car il s'agit de faire connaître cette longue et laborieuse éducation que l'Église donna aux peuples modernes. Je commencerais par un volume d'introduction où j'essaierais de montrer l'état intellectuel du monde à l'avènement du christianisme : ce que l'Église pouvait recueillir de l'héritage de l'antiquité, comment elle le recueillit; par conséquent les origines de l'art chrétien et de la science chrétienne, dès le temps des catacombes et des premiers Pères. Tous les voyages que j'ai faits en Italie, l'an passé, ont été tournés vers ce but.

« Viendrait ensuite le tableau du monde barbare, à peu près comme dans mon ouvrage sur les Germains; puis leur entrée dans la société catholique ; et les prodigieux travaux de ces hommes, comme Boëce, comme Isidore de Séville, comme Bède, comme saint Boniface, qui ne permirent pas à la nuit de se faire, qui portèrent la lumière d'un bout à l'autre de l'Empire envahi, la firent pénétrer chez les peuples restés inaccessibles, et se passèrent de main en main le flambeau jusqu'à Charlemagne. J'aurais à étudier l'œuvre réparatrice de ce grand homme, et à montrer que les lettres, qui n'avaient pas péri avant lui, ne s'éteignirent pas après.

« Je ferais voir tout ce qui se fit de grand en Angleterre au temps d'Alfred, en Allemagne sous les Othon; et j'arriverais enfin à Grégoire VII et aux Croisades. Alors j'aurais les trois plus glorieux siècles du moyen âge : les théologiens comme saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure; les législateurs de l'Église et de l'État, Grégoire VII, Alexandre III, Innocent III et Innocent IV; Frédéric II, saint Louis, Alphonse X; toute la querelle du Sacerdoce et de l'Empire; les communes, les républiques italiennes; les chroniqueurs, les historiens; les universités et la connaissance du droit. J'aurais toute cette poésie chevaleresque, patrimoine commun de l'Europe latine; et au-dessous toutes ces traditions épiques particulières à chaque peuple, et qui sont le commencement des littératures nationales. J'assisterais à la formation des langues modernes, et mon travail s'achèverait par la *Divine Comédie*, le plus grand monument de cette période, qui en est comme l'abrégé et qui en fait la gloire. »

Enthousiasmé de l'ampleur de l'œuvre, sollicité par sa beauté, Ozanam s'en effraye d'autant en pensant à l'infirmité de l'ouvrier, et il ajoute mélancoliquement : « Voilà, mon cher ami, ce que se propose un homme qui a failli mourir il y a dix-huit mois, qui n'est pas encore bien remis, assujetti à toutes sortes de ménagements, et que vous connaissez d'ailleurs plein d'irrésolution et de faiblesse.

« Mais je compte d'abord sur la bonté de Dieu, s'il veut achever de me rendre la santé. Je compte ensuite sur mon cours par lequel je serai toujours ramené à mon plan, et aussi à la mesure à laquelle doivent être réduites pour un public lettré des questions si multi-

ples, et dont chacune suffirait à l'emploi de plusieurs vies. Enfin je compte un peu sur ces huit années de préparation ininterrompue d'enseignement et de travaux où j'ai essayé de fixer et réunir quelques-unes de mes recherches et de les soumettre aux conseils de mes bons amis. »

Le grand ouvrage aurait pour titre : *Histoire de la civilisation aux temps barbares*, laquelle avait déjà son commencement dans les études germaniques. En février 1847, en avait paru le premier volume, première partie : *Les Germains avant le christianisme*. En juillet 1849, le second : *Le Christianisme chez les Francs*. Dans cette même année, le prix Gobert était décerné aux deux volumes jumeaux, par l'Académie française. Même déjà Ozanam, dans son cours sur les lettres en Italie durant la période barbare, avait inauguré ce qu'il intitulera *Histoire de la civilisation chrétienne au Ve siècle*. Cependant ces trois ouvrages n'étaient encore dans sa pensée que l'introduction à la grande période historique qui, allant du siècle de Charlemagne à celui de saint Louis et d'Innocent III, devait embrasser tout le moyen âge, pour aller rejoindre le poème étrange et grandiose qui l'a transporté tout entier dans ses chants.

On se représente ce gigantesque édifice historique comme une cathédrale de laquelle le ve siècle est le portique, flanqué de deux tours romanes, les Germains et les Francs, et donnant entrée à une longue nef, six siècles, aboutissant au sanctuaire où le Christ, vainqueur de la barbarie, règne et triomphe dans sa gloire au milieu de ses pontifes, de ses héros, de ses docteurs, de ses saints, de ses poètes, qui l'adorent sur l'autel, son trône, comme on voit dans la *Dispute du saint Sacrement*.

En reprenant son cours de 1849, Ozanam commença par montrer à ses disciples l'espace vertigineux et fascinateur, qu'il leur demandait de parcourir avec lui : « Ainsi, Messieurs, ceux qui me suivront dans ces recherches jusqu'au bout, auront à parcourir une période d'environ mille ans, la sixième partie, et peut-être la plus laborieuse, de la vie du genre humain. Nous ferons ce chemin avec lenteur, mais avec l'opiniâtre attachement qu'on met à un grand spectacle. Et est-il, en effet, d'étude plus attachante que celle de ces rapports qui lient les âges entre eux, qui donnent des disciples aux morts illustres, cent ans, cinq cents ans après eux; qui montrent partout la pensée victorieuse de la destruction? »

Mais pour fournir cette carrière, il a besoin d'être soutenu, soulevé par les encouragements de plus jeunes que lui. Ozanam a senti ses forces décliner, il se sent vieux avant l'âge : il a reçu de la maladie de sinistres avertissements : « Messieurs, ajoute-t-il, je n'affronterais pas le péril d'une telle entreprise, si je n'étais soutenu, poussé par vous. J'atteste ces murailles que si jamais, à de rares intervalles, j'ai rencontré l'inspiration, c'est au milieu d'elles, soit qu'elles me renvoyassent l'écho de quelques-unes des grandes voix dont elles ont retenti, soit que je me sentisse emporté par vos ardentes sympathies. Il se peut que mon dessein soit téméraire; mais vous en partagerez la responsabilité; vous suppléerez à l'insuffisance de mes forces. J'y vieillirai, si Dieu le permet. Mais le froid de l'âge ne me gagnera pas, tant que je pourrai revenir, comme aujourd'hui, renouveler la jeunesse de mon cœur au feu de vos jeunes années. »

Il fut soutenu, compris; l'auditoire ne cessa de grandir, avec le sujet de ses leçons. Comme il avait

fait voir précédemment le christianisme aux prises avec les Barbares du Nord, il le montrait aujourd'hui aux prises avec ceux de l'Occident, dans cet Empire romain qui, pour faire l'éducation de ces masses indisciplinées, n'avait à leur présenter lui-même que le scandale d'une décadence morale, religieuse, politique, militaire, pire que leur barbarie. Comment donc s'opérera la résurrection de ce vieux monde succombant moins sous les coups des barbares que sous le poids de ses vices? Qu'y avait-il à faire de cet Empire qui se mourait, mais qui voulait mourir en riant?

« On ne civilise vraiment les hommes qu'en agissant sur leurs consciences, répond Ozanam; et la première victoire pour les conquérir est celle à remporter d'abord sur leurs passions. Mais les philosophes de Rome s'inquiétèrent-ils jamais des âmes de tant de millions de barbares ensevelis dans l'ignorance et dans le péché? Attendez, pour cela, attendez l'arrivée de ces missionnaires que leur zèle entraîne bien au delà des fleuves où s'étaient arrêtées les légions. Ils ne songent qu'à sauver les âmes; mais par elles ils sauveront tout le reste. »

Ozanam les fait apparaître ces missionnaires lointains, évêques, moines, docteurs, prédicateurs, vierges et souvent martyrs. C'est Rome encore, mais une Rome nouvelle et toute spirituelle, qui recommence la conquête du monde, par la conquête des esprits et des cœurs. Tâche ingrate où elle se voit abandonnée par ceux qui s'étaient d'abord donnés à elle. Alors, pendant que les Goths, les Vandales, les Lombards passent à l'Arianisme, l'Église s'attache de prédilection à une tribu germaine, à la grandeur de laquelle tout l'Occident travaille. Il y a urgence : Ozanam, à la fin

d'une de ses leçons, le livre de Salvien à la main, ne trouve plus sur l'ancien territoire de l'Empire que des païens et des Ariens : une double barbarie. C'est le chaos, c'est l'anarchie; quelle main y apportera l'ordre, l'unité, avec la vraie lumière? Dans ce démembrement de l'Empire, où est la tête qui en refera un corps? Où est la force, la pensée, l'espérance, la vie? Ozanam se le demande.

« Or, un jour, répond-il dans un mouvement qui en rappelle un semblable de Lacordaire, le jour de Noël 496, l'évêque Rémi attendait à la porte de sa cathédrale de Reims. Des voiles peints suspendus aux maisons voisines ombrageaient le parvis. Les portiques étaient tendus de blanches draperies; les fonts étaient préparés et les baumes versés sur le marbre. Les cierges odorants étincelaient de toutes parts; et tel fut le sentiment de piété qui se répandit dans le saint lieu, que les barbares se crurent au milieu des parfums du paradis. Le chef d'une tribu guerrière descendit dans le bassin baptismal; trois mille compagnons l'y suivirent. Et, quand ils en sortirent chrétiens, on aurait pu voir en sortir avec eux quatorze siècles d'empire, toute la chevalerie, les croisades, la scolastique, c'est-à-dire l'héroïsme, la liberté, les lumières modernes. Une grande nation commençait dans le monde : c'étaient les Francs. »

Les Francs! Avec eux s'inaugurait une ère nouvelle pour l'œuvre de la civilisation, dans ce ve siècle où le christianisme prodigua tous ses trésors de savoir, de charité, de vertu et de grâce. Chacune des leçons d'Ozanam nous en présente un nouveau bienfait. On y voit successivement apparaître le *Droit chrétien,* éclairant de ses reflets d'abord, sous les empereurs idolâtres, puis de ses rayons directs sous les empe-

reurs chrétiens, ce monde qu'il eût pu détruire, qu'il aima mieux transformer; les *lettres* pénétrant peu à peu dans l'Église, et l'Église leur faisant accueil comme à une préparation humaine de l'Évangile; la *théologie* opposant la solidité indestructible de ses dogmes aux fables du paganisme et aux subtilités de l'hérésie; la *philosophie* chrétienne renouant chez saint Augustin les plus sublimes spéculations et aspirations de Platon, éclairées par les lumières de la Révélation; la *papauté* opposant au torrent des invasions l'autorité de sa parole et de son intervention; le *monachisme* préparant aux races nouvelles à la fois des instituteurs, des bienfaiteurs, des apôtres et des modèles; les *mœurs chrétiennes* respectueuses de l'esclave, de l'indigent, de l'ouvrier, de la femme réhabilitée dans un mariage consacré; l'*éloquence*, l'*histoire*, la *poésie*, l'*art* enfin, baptisés, et s'essayant non sans éclat parfois, à célébrer ce qu'ils avaient méconnu, à flétrir ce qu'ils avaient glorifié. Autant de leçons qui deviendront les chapitres d'un livre encore plus éloquent que le discours.

Mais l'enseignement d'Ozanam n'était pas seulement une parole brillante, c'était une action morale. Comme il le dit de cette Église civilisatrice, c'est aux consciences des auditeurs qu'il s'adressait, lui aussi, et sur elles qu'il voulait agir, en vue de leur conquête. Ainsi faisait-il passer son âme par ses lèvres. Ainsi marque-t-il ses leçons de son sceau personnel, qui est bonté et vertu, non moins que science et vérité. Ainsi fut-il auprès de la jeunesse une véritable puissance, discrète mais bienfaisante, étant une puissance acceptée, acclamée et aimée.

Montalembert en témoignait ainsi à sa veuve, au

lendemain de sa mort : « Plus d'une fois, écrit-il, me rajeunissant à l'effet de jouir, comme ces jeunes gens, de cette parole si généreuse, si sincère, si attachante, j'ai été m'asseoir au pied de sa chaire; et je ne me console pas de la savoir vide et désormais muette pour eux et pour nous. Il n'y avait à mes yeux personne sur qui l'on dût compter comme sur lui pour porter noblement le drapeau de l'intelligence catholique, pour garder cette pauvre jeunesse, et l'arracher au scepticisme, à la licence, à l'idolâtrie de la raison. Il était à juste titre son guide, son oracle. »

Il y avait, par exemple, une belle leçon sur les *Femmes chrétiennes* du ve siècle. Là, parlant du mariage à ces jeunes hommes, Ozanam le leur faisait envisager par le grand côté du sacrifice, leur montrant le devoir d'y apporter la plénitude de vertus qu'ils requéraient eux-mêmes de la femme de leur choix : « Ce sont deux coupes : dans l'une se trouve la pureté, la pudeur, l'innocence ; dans l'autre un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui ; qu'hier il ne connaissait pas, et avec laquelle aujourd'hui il se trouve heureux de passer tous ses jours. Et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit équitable et que le ciel la bénisse. » Ozanam ne s'inspire-t-il pas ici de son propre souvenir, et du plus cher de tous?

Il y avait une leçon sur la *Charité chrétienne*. Comment eût-elle été oubliée par Ozanam? Comparant entre elles les deux religions, païenne et chrétienne, dans ce qu'elles ont fait pour l'encouragement du travail, la libération de l'esclave, l'assistance du pauvre, Ozanam regarde les monuments qui, de part et d'autre, en portent témoignage : « Oui, conclut-il,

l'antiquité nous a surpassés en élevant des monuments au plaisir. Oui, ils entendaient mieux que nous l'art de jouir, et rien ne leur coûtait pour élever leurs colisées, leurs théâtres, leurs cirques où venaient s'asseoir des spectateurs par nombre de quatre-vingt mille. Ils savaient mieux l'art de jouir, mais nous les écrasons par les monuments innombrables élevés à la douleur et à la faiblesse, et que nos pères ont baptisés du nom sacré d'hôtels-Dieu. Les anciens savaient jouir, mais nous avons une autre et meilleure science. Ils savaient quelquefois mourir, il faut l'avouer; mais mourir est bien court... Nous, nous savons ce qui fait la dignité humaine, ce qui dure autant que la vie : nous savons souffrir et travailler. »

Mais encore faut-il, écrit-il sagement, que dans l'étude de cette époque l'esprit se dégage de l'aveugle prétention, fort à la mode vers 1840, qui plaçait au moyen âge l'idéal de la perfection sociale. « Prenons garde : par là, on finira par soulever de bons esprits contre une époque dont on veut justifier les torts. Le christianisme paraîtra responsable de tous les désordres dans un âge où on le représente maître de tous les cœurs... Il faut voir le mal, le voir tel qu'il fut, c'est-à-dire formidable, précisément afin de mieux connaître les services de l'Église dont la gloire, dans ces siècles mal étudiés, n'est pas d'avoir régné, mais d'avoir combattu. »

Les révolutions et les désastres de ces âges de transition fournissaient à Ozanam le sujet d'une autre leçon pour la génération de ces années troublées de 1848. C'était la leçon de l'endurance et de l'espoir en Dieu. Il disait à ces jeunes hommes : « Nous aurons beau, Messieurs, nous enfoncer dans les forêts de la Germanie et les obscurités du moyen âge, nos études

ne seront pas si étrangères qu'elles paraissent aux préoccupations du présent, à ses dangers, à ses espérances. Elles nous apprendront à ne pas désespérer de notre siècle en traversant des époques plus menaçantes, où la violence semblait maîtresse de toutes choses, méprisant la lumière et détestant la loi. Assurés que la civilisation ne peut pas périr, nous connaîtrons aussi comment elle peut vaincre par la parole plus que par l'épée, et par la charité autant que par la justice. » — Et un peu plus bas : « Au milieu de notre décadence qui se voit trop, il ne faut pas nier le progrès que nous ne voyons pas. Venus en des jours mauvais, souvenons-nous que le christianisme qui nous porte en a traversé de pires ; et, comme Énée à ses compagnons découragés, disons que nous avons passé par trop d'épreuves, pour n'attendre pas de Dieu la fin de celle-ci : *O passi graviora, dabit Deus his quoque finem!* »

Il y a vingt rappels semblables aux choses du temps présent dans le cours de ces leçons. Ozanam ne les écrivait plus. La sténographie les saisissait toutes vives sur ses lèvres inspirées, pour le jour où l'écrivain les lui emprunterait pour en faire une œuvre de l'art le plus achevé et le plus pur. Mais ce jour lui serait-il donné ?

Lui-même commençait à en douter. A la fin de la XXIe leçon, la dernière de l'année académique, nous lisons ces paroles qui sont presque un adieu : « J'aime à croire, Messieurs, que le rendez-vous que je vous donne ici pour l'année prochaine, me trouvera plus exact. Je ne sais, Messieurs, si j'achèverai avec vous cette course, ou si, comme à bien d'autres, il me sera refusé d'entrer dans la terre promise de ma pensée. Mais, du moins, je l'aurai saluée de loin. Et,

quelle que soit la durée de mon enseignement, de mes forces, de ma vie, je n'aurai pas perdu mon temps si je vous ai fait croire au progrès par le christianisme ; si, dans des temps difficiles, j'ai ranimé dans vos jeunes âmes l'espérance, qui n'est pas seulement l'inspiratrice du beau, mais le principe du bien ; qui ne nous fait pas seulement produire de belles œuvres mais accomplir de grands devoirs. Nécessaire à l'artiste pour guider sa plume ou son pinceau, l'espérance ne l'est pas moins au jeune père qui fonde une famille ou au laboureur qui jette son blé dans le sillon sur la céleste parole de Celui qui a dit : « Semez ! »

Ozanam, lui, avait semé. La semence avait levé ; les épis étaient mûrs : n'allait-il pas lier les gerbes ? Ses leçons de 1849-50, recueillies par la sténographie, demandaient à devenir des livres : Après *les Poètes franciscains, la Civilisation au Ve siècle,* revisée, achevée, allait fournir deux volumes, tandis que l'enseignement poursuivrait son cours. Mais les forces ne soutenaient plus ce grand et courageux esprit d'entreprise. Qu'adviendra-t-il de l'œuvre ?

Les médecins prescrivirent plusieurs mois de repos complet, dans les voyages, à la campagne. C'est dans l'intervalle de ces vacances lointaines et absences forcées, c'est dans une perpétuelle et menaçante alternance de santé et de maladie ou de langueur qu'il nous faut voir se traîner Frédéric Ozanam, dans ces pénibles années de 1850 à 1852.

CHAPITRE XXV

LA BRETAGNE. — L'ANGLETERRE. — L'ŒUVRE DE PUBLICATION.

LA BRETAGNE. — L'ŒUVRE DE PUBLICATION. — LES FIORETTI DE S. FRANÇOIS. — LE Ve SIÈCLE. — SCEAUX. — LONDRES ET DIEPPE.

1850-1851.

Le frêle organisme d'Ozanam ne s'était pas remis entièrement de sa crise de 1846. Le travail, la lutte, les blessures achevaient sa ruine. Les mêmes médecins qui, l'année précédente, l'avaient interné à Ferney, loin des bibliothèques et de la politique, lui imposèrent trois mois entiers d'un éloignement et repos absolu, au bord de la mer ou dans son voisinage, pour tout le temps de ses vacances de 1850. C'est en Bretagne qu'il se rendit avec sa femme et sa fille pour y retrouver ensemble les joies de la religion, les spectacles d'une grande nature et les douceurs d'une amitié qui lui tendait ses bras.

Il fut d'abord à Saint-Gildas de Ruiz. Après quelques bains et quelques promenades, il se sentit pénétré d'une grande douceur. Le 10 septembre il écrivait : « J'ai trouvé là des heures bien douces, sous ce beau ciel, devant cette admirable mer, dans cette paix complète des éléments et de mon cœur, avec ma

femme et mon enfant que je voyais en santé auprès de moi. Il y a dans la vie, de ces moments de bonheur très courts et très vifs qui peuvent payer des années de souffrances. » Et un peu plus haut, 3 septembre : « Je ne suis pas mécontent de ma santé ; et depuis que je vis au grand air et — je le dis à ma honte — dans une entière oisiveté, je me trouve infiniment mieux. Enfin, Dieu soit loué, lors même qu'il me donnerait seulement un moment d'interruption pour ménager ma faiblesse, et me préparer à souffrir plus chrétiennement. »

Une telle âme, toute sous le regard et sous la main de Dieu, est-elle un spectacle moins beau qu'une mer tranquille et profonde où se mire le ciel?

A Vannes, la procession annuelle en l'honneur de saint Vincent Ferrier qui y mourut, puis les sauvages paysages du Morbihan, les ruines du château de Susinio, Gavrinis, Locmariaker, les grottes druidiques, les pierres du camp de Carnac, le jetèrent dans de pieuses pensées et de graves rêveries. La piété des gens lui rappelait celle de l'Italie avec plus de sérieux et de solidité, mais sans que le pays lui rendît la beauté élyséenne de ses sites et de son ciel : « Quand on a vu les bords du Rhin et ceux du Tibre, il ne faut pas venir chercher les beautés de la nature en Bretagne. Quand on veut faire le tour du monde, il ne faut pas commencer par l'Italie ; le souvenir de son soleil fait pâlir tout ce qu'on voit ensuite. »

Ce fut ainsi que, diversement impressionné et intéressé, Ozanam arriva au château de Truscat, chez M. de Francheville, son ami. Les enchantements qu'il s'était promis en Bretagne commencèrent alors par une visite à l'île d'Artz, le jour de la fête patronale du lieu. Il y était convié par M. Rio dont c'était le

berceau. M. Rio, le révélateur passionné des merveilles de l'Art chrétien, l'ami de Montalembert, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, naguère précepteur du jeune Albert de La Ferronnays, était l'héroïque jeune chouan qui, à l'âge de dix-sept ans, avait, à la tête de ses camarades du séminaire de Vannes, fait campagne, aux Cent Jours, contre les troupes impériales, jusqu'au retour des Bourbons qui s'empressèrent de décorer l'adolescent blessé pour la défense de leur trône. « M. Rio, rapporte Ozanam, nous fit les honneurs de son île natale. A l'issue de la grand'messe, où se pressait la population agenouillée jusque sur la place, il nous reçut fort bien dans la chaumière de sa vieille mère, respectable paysanne que nous aimions à voir avec ses simples habits, tout entourée de l'affection et des égards de sa famille. Là nous avons célébré la solennité champêtre, par un déjeuner qui ne l'était pas trop! »

La procession du soir, se déroulant au chant des cantiques bretons, sur des pentes vertes descendant vers la mer étincelante des derniers feux du jour, ravit les yeux d'Ozanam. Sa petite enfant y figurait dans le cortège, dans le costume local. Un autre point du tableau avait attiré son cœur. « Le plus touchant, dit-il, était un pauvre jeune homme de vingt-trois ans, destiné au sacerdoce, mais atteint d'une maladie dont il ne guérira pas. On le voyait tout en noir sur le seuil de sa porte où il s'était traîné, pour voir une dernière fois la procession de son pays... Pardessus le chant des litanies, je sentais monter la prière du jeune sous-diacre qui faisait à Dieu le sacrifice de sa vie!... Comment Dieu ne serait-il pas touché d'un tel spectacle? Et nous, comment nous défendre d'être émus? »

Cette lettre à son frère Charles, où le souvenir de la communion du matin avait sa bonne place, se terminait par un mot pour « vieille Guigui ». « Dis-lui que nous parlons d'elle du matin au soir. Je me recommande à ses chapelets. »

Le bonheur de recevoir ces lettres fraternelles, riches de descriptions, était gâté, pour le jeune docteur, par la pensée de la fatigue qu'elles avaient dû coûter au valétudinaire. « Que veux-tu? lui répondait le poète. J'ai la conscience si honnête que j'éprouve un serrement de cœur à me coucher avec la pensée de n'avoir rien fait de tout le jour. Ensuite, je ne puis m'accoutumer à goûter un plaisir sans le faire partager aux gens que j'ai la faiblesse d'aimer. » — « Mais c'est se moquer de la médecine ! » insistait le jeune docteur. — « Oh ! de cela je n'ai garde ! répondait son cher client; car je crains d'avoir besoin d'elle encore longtemps. Le bien-être de ces dernières semaines m'avait fait croire trop tôt que je pourrais jeter les béquilles en l'air. Mais enfin, s'il plaît à Dieu de m'éprouver encore, je ne dois pas moins le remercier de m'avoir donné deux mois de bon repos. »

Dès la fin de septembre, Ozanam quittait Truscat et son ami de Francheville pour se rendre au château de Kerbertrand, où l'attendait un autre et illustre ami, le vicomte de La Villemarqué. « Le canot de Francheville nous conduisit à bord d'une chaloupe frétée pour nous faire traverser encore une fois le bassin du Morbihan, par un soleil magnifique qui argentait tous les flots et dorait toutes les îles. Puis nous nous sommes engagés dans un bras de mer long de trois lieues qui nous a déposés de bonne heure dans la ville d'Auray, d'où nous avons poussé le soir

même jusqu'à Sainte-Anne, le pèlerinage national des Bretons. Il était tard et jour de semaine : et cependant en moins d'une heure, nous avons vu plusieurs bandes de pèlerins venir prier avec ferveur devant l'image miraculeuse de sainte Anne, ou faire le Chemin de la croix dans le cloître voisin. Nous étions heureux de nous mettre à genoux au milieu de ces bons paysans si pleins de foi et si recueillis! Nous y avons prié avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, soutenus et comme soulevés par des prières meilleures que les nôtres. »

A Kerbertrand, près Quimperlé, Ozanam connut des jours heureux dans cette famille distinguée et hospitalière de l'auteur des *Bardes* et des *Légendes celtiques*. L'illustre archéologue y colligeait et traduisait alors les poèmes du pays d'Armor. Les lettres d'Ozanam les lui réclament : « Avez-vous repris le luth de Taliesin, pour y rajuster quelques cordes, ou pour nous donner les triades galloises dont je ne vous tiens pas quitte? » Ce fut beaucoup de ces choses que s'entretinrent les deux amis, comme le rappelait plus tard M. de La Villemarqué : « Un jour, — c'était près de son lit de repos — nous lisions ensemble le poème où le barde Liwar'hen pleure la mort de ses vingt-quatre fils tués dans les combats. Nous étions arrivés à la strophe relative au plus jeune, au plus aimé, que le père tient mourant sur ses genoux, au pied d'un poirier, et où il dit : « Doucement chantait un oiseau sur « le poirier, au-dessus de la tête de mon fils, avant « qu'on le couvrît de terre ; il brisa le cœur du vieux « barde. » Nous n'en lûmes pas davantage. Je regardai Ozanam : il avait des larmes dans les yeux. » A quoi M. de La Villemarqué ajoute : « Et moi aussi je ne puis songer à l'ami, alors bien près de mourir,

au-dessus duquel chantait de même l'oiseau de la poésie. Mais sa voix si douce alors me brise aussi le cœur, et je ne puis achever. »

Nous ne suivrons pas Ozanam dans l'exploration qu'il fit du Finistère, après celle du Morbihan. Il en résumait ainsi les stations principales : « J'ai vu le sévère rivage de Saint-Gildas et la baie enchantée de Douardenez. Je suis allé m'asseoir courageusement au dernier rocher de la pointe du Raz, d'où je contemplais avec une émotion infinie cet océan qui fut pendant tant de siècles la limite du monde... Ce soir, je gîte à Lesneven, sur la route de Brest à Saint-Pol-de-Léon, à côté du célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Fol-Goat. Nous venons donc de Brest. Nous avons parcouru cette admirable rade, visité plusieurs vaisseaux et une partie du port, et nous revenons bien frappés de la grandeur navale de la France.

« ... Mais à vrai dire, ce qui m'attache à ce pays-ci, c'est bien moins la nature que les peuples. Ce sont leurs monuments primitifs, les men-hir de Locmariaker et de Carnac, les cromlech de Crozon, et toutes les traditions perdues qu'ils représentent. C'est la légende de leurs premiers apôtres, et toutes les traces encore vives des combats héroïques, livrés par le christianisme aux anciens dieux. C'est le Moyen Age et la Renaissance, si intéressants dans le pays de Duguesclin et d'Anne de Bretagne. Ce sont enfin les mœurs de ces braves gens, si peu entamés par la trivialité et la corruption de nos mœurs...

« A vrai dire, si l'on ne recherche que les grands spectacles de la nature et de l'art, après le Vésuve et le Vatican, on fait bien de poser son bâton de voyage et de vivre sur ses souvenirs. Mais il faudrait

faire le tour du monde, avant de rencontrer une foi plus ferme, des hommes plus honnêtes et des femmes plus pudiques. »

Ozanam y avait trouvé aussi — où ne la trouvait-il pas aujourd'hui ? — la Conférence de Saint-Vincent de Paul. C'était à Morlaix : « Nous avons été accueillis de la manière la plus affectueuse, hébergés pendant trois jours par une famille que nous ne connaissions point, et qui n'a d'autres liens avec nous que ceux de saint Vincent de Paul. J'ai visité cette conférence encore naissante, mais pleine d'activité. »

Le retour du voyage se fit par Lorient, Vannes et Nantes. Il s'en était bien trouvé. « L'air de Bretagne a fait des prodiges, écrivait-il à M. Ampère aussitôt de retour. Le repos d'esprit, le grand exercice et le vent de mer ont renouvelé mes forces. Et, sans avoir encore des entrailles d'airain, je les crois assez affermies pour me laisser travailler tout doucement cet hiver. Mme Ozanam, au gouvernement de qui je m'étais tout abandonné, triomphe de faire voir mes joues où elle a ramené des couleurs inaccoutumées. La plus petite de vos amies en est au même point, si bien que nous formons un trio assez réjouissant pour les yeux de ceux qui ont la faiblesse de ne pas nous haïr. »

Un peu rassuré, ou semblant l'être, du côté de sa santé, Ozanam estima que c'était l'heure de se mettre à l'entreprise de la publication en chapitres et en volumes des deux dernières années de son enseignement, 1849 et 1850, dont les primeurs avait paru au *Correspondant*. Nous avons déjà donné le sommaire, et indiqué quelques points culminants de cette haute chaîne de leçons sur la *Civilisation chrétienne au Ve siècle*. La codification en nécessitait non seulement la revi-

sion mais une refonte presque totale, entraînant un labeur immense dont s'effrayait l'écrivain. Avide de perfection, toujours mécontent de lui-même, remettant vingt fois son ouvrage sur le métier, Ozanam avait, nous le savons déjà, la composition littéraire très difficile, comme l'atteste l'écriture de ses manuscrits, tourmentée, inégale, surchargée de ratures. Il lui fallait de plus aujourd'hui compter avec les intermittences d'une maladie dont les reprises faisaient tomber sa plume, en paralysant son inspiration. C'est dans de tels moments qu'il écrivait à son ami : « En somme, je ne me fais pas d'illusion et je me demande si mes épaules sont assez fortes pour porter ce fardeau de l'histoire des Lettres aux temps barbares ; et si vraiment c'est bien la peine d'écrire pour ajouter quelques feuilles de plus à celles que le vent de chaque hiver balaye de nos jardins et de la mémoire des hommes. » Ozanam en était à cette heure perplexe que tout écrivain a connue, alors qu'il lui faut laisser s'échapper vers le public l'œuvre souvent refaite et jamais finie, à laquelle était attaché l'honneur de la vérité encore plus que celui de son nom.

Dans le doute où il était de son œuvre et de lui-même, Ozanam invoquait le conseil et l'assistance d'un homme dont il était plus sûr que de lui-même. M. Ampère était cet homme d'autorité et de bonté. Mais c'était un nomade. A cette fin de l'année 1850, on le croyait à Berlin, quand de Rome, le 4 décembre, Ozanam reçoit de lui l'affectueuse injonction de se mettre à l'œuvre de la publication de sa *Civilisation par le christianisme* : « Mon ami, je tiens pour votre *Ve siècle*. Il faut d'abord mettre au jour cette partie de l'Introduction, telle qu'elle est dans

votre tête et dans vos notes de leçons. Pas de découragement, s'il vous plaît. Vous avez à achever de prendre votre place dans le grand mouvement de reconstruction de l'histoire de l'esprit humain auquel nous travaillons tous, en ménageant votre santé. Vous ferez votre œuvre, et Dieu fera le reste. »

La santé d'Ozanam ne trompa pas cette fois les vœux et les recommandations de son ami, auquel il en rend compte ainsi le 27 février 1851 : « Vous êtes capable de penser que j'aurai suffisamment bien employé mon hiver, si j'ai pu conserver deux ou trois santés auxquelles votre amitié veut bien attacher du prix. Sous ce rapport, j'ai mérité tous vos éloges ; et, grâce à ces chaudes brises que certainement vous preniez soin de nous envoyer d'Italie, nous nous sommes parfaitement conduits jusqu'à ces jours derniers. »

Cet automne puis cet hiver lui furent donc cléments : l'automne lui avait permis de reprendre son cours de Sorbonne, l'hiver et le printemps lui donnèrent la confiance de reprendre la plume. Il écrit à M. Dufieux, 9 avril : « La divine Providence nous ayant traités, cette année, avec ménagements, comme des chrétiens faibles, j'espère qu'avec ce printemps, je pourrai me remettre au travail de mon livre en préparation. » C'est en effet du printemps de l'année 1851 qu'est daté l'*Avant-propos* du premier volume de l'histoire de la *Civilisation aux temps barbares,* laquelle chaque année devait s'enrichir, pendant dix ans au moins, d'un volume de plus. Ces pages liminaires sont un pur chef-d'œuvre d'éloquence, s'il est vrai que l'éloquence est le son d'une grande âme.

Il les intitule en sous-titre : *Dessein d'une histoire*

de la Civilisation aux temps barbares. Ce dessein, le voici : « Je me propose d'écrire l'histoire littéraire du moyen âge, depuis le ve siècle jusqu'à la fin du XIIIe. Mais, dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur ; et, dans la civilisation, j'aperçois principalement l'ouvrage du christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines, et des tribus campées sur ces ruines, une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau. »

Comment ce dessein s'était formé en lui, Ozanam vient le dire. Il est né de la foi de son père, de sa mère et de sa sœur ; de la foi de son enfance un instant ébranlée et bientôt raffermie par la main d'un maître qui était un prêtre : « Je crus désormais d'une foi rassurée, et touché d'un bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix. »

Ce dessein était donc l'accomplissement d'une promesse faite à Dieu, dite aux hommes, et celui d'une mission d'en haut dont sa jeunesse avait eu conscience et inauguré l'exercice. « Depuis lors, vingt ans se sont écoulés. A mesure que j'ai plus vécu, la foi mieux comprise m'est devenue plus chère. J'ai mieux éprouvé ce qu'elle pouvait dans les grandes douleurs et dans les périls publics ; j'ai plaint davantage ceux qui ne la connaissent pas. En même temps, la Providence, par des moyens imprévus et dont j'admire l'économie, m'a fait étudier surtout la religion, le droit et les lettres, c'est-à-dire les trois choses les plus nécessaires à mon dessein. J'ai visité les lieux qui pouvaient m'instruire. Enfin le bonheur des temps m'a permis d'entretenir de grands chrétiens, des hom-

mes illustres par l'alliance des sciences et de la foi, et d'autres qui servent la foi, à leur insu, par la droiture et la solidité de leur science. La vie s'avance cependant; il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu mes promesses de dix-huit ans. »

Il aura à réfuter la science négative, hostile. Il le sait et il écrit; cette page est belle : « L'historien Gibbon avait visité Rome dans sa jeunesse. Un jour, plein de souvenirs, il errait au Capitole. Tout à coup il entendit des chants d'église. Il vit sortir des portes de la basilique d'*Ara Cœli* une longue procession de franciscains essuyant de leurs sandales le pavé traversé par tant de triomphes. C'est alors que l'indignation l'inspira : il forma le dessein de venger l'antiquité outragée par la barbarie chrétienne, il conçut l'*histoire de la Décadence de l'Empire romain.* — Et moi aussi j'ai vu les religieux d'*Ara Cœli* fouler les vieux pavés de Jupiter Capitolin. Je m'en suis réjoui comme d'une victoire de l'amour sur la force; et je résolus d'écrire l'histoire des progrès à cette époque où le philosophe anglais n'avait aperçu que décadence; l'histoire de la civilisation aux temps barbares; l'histoire de la pensée traversant les flots des invasions, en sauvant avec elle les débris de l'empire des lettres. Je ne connais rien de plus surnaturel, ni qui prouve mieux la divinité du christianisme que d'avoir sauvé l'esprit humain. »

Cependant Gibbon n'est pas mort tout entier. « Sa thèse est encore celle de la moitié de l'Allemagne. Elle est celle de toutes les écoles sensualistes qui accusent le christianisme d'avoir étouffé le développement légitime de l'humanité, en opprimant la

chair, en ajournant à la vie future le bonheur qu'il fallait découvrir ici-bas; en détruisant ce monde enchanté où la Grèce avait divinisé la force, la richesse et le plaisir, pour lui substituer un monde triste, où l'humilité, la pauvreté, la chasteté veillent au pied d'une croix. » C'est le paganisme éternel, immanent à notre nature déchue : ce n'est pas le progrès, c'est le recul à la barbarie antique. « La gloire de l'Église au moyen âge est moins de l'avoir vaincu que de n'avoir pas cessé de le combattre. Mais si je reconnais la permanence de la loi de péché, je n'en crois pas moins au progrès des temps chrétiens. Je ne m'effraie pas des chutes et des écarts qui l'interrompent : les froides nuits de mai qui remplacent la chaleur des jours n'empêchent pas l'été de suivre son cours et de mûrir les fruits. »

La consolation qui ressort de l'histoire pour le temps actuel, c'est l'espérance quand même; et la leçon qu'elle nous apporte est celle du travail : « Voilà pourquoi aujourd'hui, au sein de ces années inquiètes et au milieu des terreurs d'une société qui croit périr, je remercie Dieu de m'avoir engagé dans des études où je trouve la sécurité. J'apprends à ne pas désespérer de mon siècle, en retournant à des époques plus menaçantes, en voyant quels périls a traversés cette société chrétienne dont nous sommes les disciples, dont nous saurions être au besoin les soldats. Je ne ferme pas les yeux sur les orages des temps présents ; je sais que j'y peux périr, et avec moi cette œuvre à laquelle je ne promets pas de durée. J'écris cependant, parce que, Dieu ne m'ayant pas donné la force de conduire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la loi du travail et que je fasse ma journée. »

On ne sait pas s'arrêter de citer ces maîtresses

pages. Que si, en définitive, c'est Ozanam lui-même, l'Ozanam intime, que nous y cherchons, le voici dans cette finale mélancolique et forte, prophétique et résignée, pleine de ses tendresses et de ses tristesses : « Je ne sais quel sort attend ce livre, ni s'il s'achèvera, ni si j'atteindrai la fin de cette page qui finit sous ma plume. Mais j'en sais assez pour y mettre le reste, quel qu'il soit, de mon ardeur et de mes jours. Je continue d'accomplir ainsi les devoirs de l'enseignement public ; j'étends et je perpétue, autant qu'il est en moi, un auditoire que je trouvai toujours bienveillant, mais trop souvent renouvelé. Je vais chercher ceux qui m'écoutèrent un moment et qui, en sortant de l'école, m'ont gardé quelque souvenir. Ce travail résumera, refondra mes leçons et le peu que j'ai écrit.

« Je le commence dans un moment solennel, et sous de sacrés auspices. Au grand jubilé de l'an 1300, et le vendredi saint, Dante, arrivé, comme il dit, au milieu du chemin de la vie, commença son pèlerinage en enfer, en purgatoire et en paradis. Au seuil de la carrière, le cœur un moment lui manqua ; mais trois femmes bénies veillaient sur lui dans la cour du ciel : la Vierge Marie, sainte Lucie et Béatrix. Virgile conduisait ses pas, et sur la foi de ce guide, le poète s'enfonça courageusement dans le chemin ténébreux. Ah ! je n'ai pas sa grande âme, mais j'ai sa foi. Comme lui, dans la maturité de ma vie, je viens de voir l'Année sainte, l'année qui partage ce siècle orageux et fécond, l'année jubilaire qui renouvelle les consciences catholiques. Je veux faire aussi le pèlerinage des trois stades qui vont des sombres invasions à Charlemagne, et de Charlemagne aux splendeurs religieuses du XIIIe siècle. Dante, mieux que Virgile,

m'accompagnera, lui, jusqu'à la fin de ma course, sur ces hauteurs du moyen âge où il a marqué sa place. Trois femmes bénies m'assisteront aussi : la Vierge Marie, ma mère et ma sœur. Mais celle qui est pour moi Béatrix m'a été laissée sur la terre pour me soutenir d'un sourire et d'un regard, pour m'arracher à mes découragements, et me montrer, sous sa plus touchante image, la puissance de l'amour chrétien dont je vais raconter les œuvres.

« Et maintenant, pourquoi donc hésiterais-je à imiter le vieil Alighieri, et à terminer cette préface comme finit celle de son *Paradis*, en mettant mon livre sous la protection du Dieu béni dans tous les siècles? »

Telle est la fin de l'*Avant-propos*. C'est le nom du « Dieu très bon et très grand » inscrit au fronton du portique. Mais lui sera-t-il donné de mettre la dernière main à l'édifice commencé? Il a répondu à sa vocation, il a accompli sa mission, il a traversé le désert, sous la conduite de la colonne de feu ; il est sur la montagne, en face de la Terre promise. Y pourra-t-il entrer? Il vient de nous faire entendre ses appréhensions, avec sa résignation. N'a-t-on pas dit de cet Avant-propos que c'était « un acte testamentaire »?

Tandis que ces pages sereines se voilaient de ce sombre pressentiment, une autre grande souffrance vint fondre sur Ozanam au sujet de la personne chère qu'il vient de saluer et remercier sous l'image de Béatrix. Je lis un peu plus tard dans ses lettres : « Ce printemps dont nous nous promettions tant de bien n'a été qu'une saison de douleur. Et maintenant toute ma préoccupation est de rétablir ma femme et ma fille avant les premières fraîcheurs de l'automne. »

— « Il faut avoir connu le cœur de Frédéric, rapporte son frère, pour se faire une idée de ce qu'il éprouva alors ; et je me souviens qu'il me disait, plus mort que vif : « Je ne puis sentir souffrir Amélie sans que mes entrailles en soient déchirées ! » Dès le mois de juillet, anticipant sur les vacances, il loua à Sceaux une maison de campagne où il établit les deux chères malades qu'il eût voulu ne pas quitter. Mais il y avait peu de jours où, dans ce dernier mois de l'année scolaire, il ne dût se rendre à Paris pour le rude travail des examens académiques.

Il y fut rejoint par Jean-Jacques Ampère, rentré en France pour peu de temps. Ce temps, le grand nomade le partageait entre Sceaux, où il venait du lundi au jeudi ; et Paris où il retournait pour l'Académie et ses affaires. Puis il allait finir la semaine à Montreuil, près de Versailles, chez son ami Alexis de Tocqueville.

Ce fut donc pour Ozanam une société régulière de chaque semaine, sinon de chaque jour. Précieuse société qu'il avait tant appelée : « Vos amis ne vous pardonnent pas de leur avoir fait passer l'hiver sans vous. Ce beau soleil même que nous avons ici, contre notre habitude, ne vous remplace pas. Naples, qui n'a pas le pouvoir de changer en bêtes les membres de l'Académie française, n'aurait-elle pas, comme Circé, le secret de leur faire oublier la patrie ? Je ne sais, mais, quoique j'aie toujours passionnément désiré votre bonheur, je m'effraye quelquefois de vous savoir si heureux à quatre cents lieues de nous. »

Ils allaient donc reprendre ensemble ces entretiens et ces revisions littéraires, qu'appelaient les écrits en partance pour le grand public. Ozanam lui nommait d'abord les *Poètes franciscains*, « cet

enfant perdu dans les collections du *Correspondant*, puis surtout ce *Cinquième siècle* qu'il ne pouvait achever qu'avec lui et qui ne pouvait réussir auprès du public que par lui.

Les *Poètes franciscains* que nous avons présentés ici, presque au lendemain du voyage d'Italie qui les avait inspirés, attendaient, pour paraître dignement en volume hors cadre, une recension et adjonction qui allait en doubler à la fois l'étendue et l'intérêt. Dans sa mission en Italie, Ozanam avait découvert, à Florence, un recueil de légendes populaires du XIVe siècle, les *Fioretti de saint François*, fleurettes de poésie en prose, mêlées à sa moisson de recherches érudites, « comme le liseron se mêle au blé mûr », raconte-t-il. Il fut convenu avec Ampère qu'elles prendraient place dans le volume à la suite des articles, aujourd'hui chapitres, des *Poètes franciscains*.

Dans la préface, la probité d'Ozanam prend soin de prévenir le lecteur qu'en publiant ces légendes, il n'en propose rien à la foi des chrétiens, et qu'il se garde bien de confondre ces chants ou ces traditions poétisées, avec le dogme catholique, « non plus, dit-il, que je ne confonds les gouttes de la rosée avec les feux de l'aurore qu'elles accompagnent ».

Il ne veut pas non plus qu'on les confonde avec l'histoire authentique de saint François, laquelle il croit sur le témoignage de contemporains autorisés. « Mais à côté de l'histoire commence la poésie, née non point du mensonge, mais seulement du besoin que tous nous avons de croire et d'admirer. » Telle est pour lui la source haute des *Fioretti*.

Mais ces fleurs ont aussi leurs fruits. « Ne les accu-

sez pas de puérilité, proteste le moraliste. Ces fleurs, tout aimables qu'elles sont, cachent une doctrine mâle et faite pour des hommes libres... Vous souriez, par exemple, au récit de la paix que fit saint François entre la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine; et vous n'apercevez pas une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pauvres pécheurs. Vous ne voyez pas que le loup voleur et homicide, mais docile après tout, qui pose sa patte dans la main de saint François, et qui tient sa promesse de ne faire mal à personne, représente bien le peuple du moyen âge, terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespéra pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eut inspiré cette horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes. »

Et voilà comment Ozanam en revient par des pentes fleuries à ses thèses de réconciliation sociale et de civilisation des barbares, passant par Gubbio pour arriver à Paris, élevant le rameau d'olivier, et recevant dans sa main de charité et de clémence, celle encore sanglante des truands et des insurgés.

Parmi les nombreuses légendes franciscaines, Ozanam fit un choix, dont il confia la traduction à sa femme : « Une main plus délicate que la mienne, dit la préface, a mis en français les plus pieux, les plus touchants, les plus aimables récits des *Fioretti,* en s'efforçant de serrer de près le tour simple et vif du vieux narrateur. » A quoi M. Ampère ajoute : « Dans nos soirées de Sceaux, j'avais été initié au secret de cette traduction modeste. Cette main, qu'Ozanam dit être plus délicate que la sienne, est celle qui s'est trouvée assez forte pour lui présenter le

dernier breuvage et qui lui a donné la dernière étreinte. »

Ainsi complété, le volume des *Poètes franciscains* parut en 1852. Et Ozanam, avant de mourir, put encore en voir une double traduction italienne et allemande, pendant que les éditions s'en succédaient en France.

Le second et plus grand ouvrage en préparation, celui sur le *Cinquième siècle,* n'aboutit pas à ce terme. Il avait son *Avant-propos,* depuis le vendredi saint. Les cinq premières leçons, revues et refondues par l'auteur, avaient paru dans le *Correspondant,* sous divers titres, *Progrès dans les siècles de décadence, Études sur le Paganisme.* Ampère écrira de ce commencement : « Ces cinq leçons, devenues autant de chapitres préliminaires, semblent former un des morceaux les plus élevés et les plus achevés qui soient sortis de cette plume. » Le cher Aristarque auquel il le soumit, complété, revisé, se rappelle avec émotion la lecture que lui en faisait cette voix affaiblie : « Ce fut, écrit Ampère, durant l'été de 1854, sur un banc que je vois encore dans son petit jardin de Sceaux, où, déjà bien fatigué, il était allé chercher quelque repos entre sa femme et son enfant, qu'Ozanam me lut son tableau du *Paganisme :* derniers jours où l'inquiétude qu'il fallait lui cacher ne vint pas en empoisonner la douceur. Qu'on me permette de leur donner un regret, et de ne pas essuyer cette larme qui tombe sur le papier, tandis que j'écris... »

Restaient à remanier, à rédiger, à refondre les seize leçons dont le professeur ne possédait que des sténographies complétées par ses notes. C'était plus de travail que n'en comportaient ses forces et le

nombre des jours qui lui restaient encore. Ampère allait partir pour un voyage transatlantique; et Ozanam lui-même était envoyé pour le reste des vacances aux bains de mer. Aussi bien Sceaux ne lui était plus une solitude studieuse ni guérissante : « Je m'étais figuré y trouver la paix, le loisir et la santé pour tout mon monde : point. Les candidats au baccalauréat m'y relancent, leurs mamans éplorées forcent ma porte ; et la coqueluche établie chez moi ne m'y laisse de repos ni le jour ni la nuit. » Sceaux fut quitté pour un mois, et le travail de rédaction avec lui : *Pendent opera interrupta.* Hélas! pourront-ils être jamais repris et achevés?...

C'est à Dieppe qu'Ozanam fut chercher la mer, au commencement d'août. Ampère y suivit ses amis, pour de là aller s'embarquer au Havre pour l'Angleterre où l'attirait l'Exposition du Palais de Cristal. Il engagea Ozanam à la visiter avec lui : « Ampère prétend, écrit l'ami, que le professeur de littérature étrangère manquerait à ses obligations s'il ne saisissait pas l'occasion d'aller saluer à si peu de frais la patrie de Shaskespeare. J'obéis donc et me laisse entraîner par lui. »

Mais ce n'était pas, on va le voir, pour y étudier et admirer les mêmes choses que les deux amis y passèrent ensemble cette quinzaine de jours. M. Ampère en écrit ainsi : « Je fis avec lui et Mme Ozanam un petit voyage en Angleterre pour voir la Grande Exposition. Je m'enthousiasmais plus qu'il ne faisait lui-même en présence de ces merveilles de l'industrie. Nous n'avions plus aujourd'hui les mêmes admirations comme au temps où nous nous entendions si bien sur Dante et les Niebelungen. Il trouvait que j'admirais trop l'Angleterre, que j'oubliais trop les Irlandais.

Lui, meilleur que moi, me laissait retourner seul au Palais de Cristal, pour avoir le temps de visiter les caves habitées par les pauvres catholiques d'Irlande. Il en est revenu tout ému ; et, je crois, un peu plus pauvre qu'en y descendant. »

Il faudrait pouvoir reproduire ici les deux ou trois lettres d'Ozanam écrites au retour de ce voyage, pour comprendre comment, pour lui, homme de foi, homme de charité, deux choses avaient gâté cette rapide vision de la grande Angleterre, « deux choses, dit-il, qu'elle se garde d'exposer, et que ses visiteurs d'un jour n'ont pas vues, quand ils vont publiant que le peuple anglais est le premier peuple du monde. Ces deux choses sont : la misère des pauvres, le paupérisme, et la violence des passions antipapistes, l'anglicanisme ».

C'est avec un membre anglais de la Société de Saint-Vincent de Paul qu'Ozanam a visité les réduits où s'entassent les ouvriers irlandais. « Voilà donc, écrit-il, voilà que la charité catholique apporte aujourd'hui l'aumône avec la bonne parole à ces tristes refuges d'une indescriptible pauvreté ! Quel courage n'a-t-il pas fallu à nos confrères anglais pour se résoudre à presser la main de ces mendiants, dans ce pays aristocratique où le contact de l'indigent souille et compromet ! Nos nobles confrères de là, bravant et surmontant le double préjugé de la nation et de la naissance, y font aujourd'hui beaucoup de bien. J'ai passé une bien heureuse soirée au milieu d'eux. »

« La seconde douleur de celui qui visite Londres, avec quelque souci des intérêts de Dieu, comme de l'humanité, continue Ozanam, c'est la haine que l'Église établie a vouée au catholicisme... Ah ! écrit-il, ne

louez plus cette nation de son respect pour le passé : aucune n'a poussé plus loin la haine du passé catholique. Nous avions cru, pendant vingt ans, à leur tolérance ; mais le vieux préjugé protestant n'était que muselé ; les hommes d'État se réservaient de le lâcher, quand il en serait temps : et vous voyez ces fureurs ! » C'était l'époque des émeutes suscitées, à l'occasion du rétablissement des titres ecclésiastiques, contre le grand homme que les journaux anglicans croyaient flétrir en l'appelant l'*Évêque des mendiants !*

« Mais le catholicisme prenait une belle revanche avec le cardinal Wiseman, et avec ces deux grandes âmes, Newman et Manning, dont l'exemple multipliait les conversions au sein du clergé anglican ! » Telles sont les pensées qu'Ozanam rapporta de sa visite à l'Université d'Oxford, berceau de cet esprit nouveau. A l'abbaye de Westminster il ne manqua pas d'aller prier devant la châsse de saint Édouard, mutilée par les iconoclastes du protestantisme. On rapporte qu'à cette vue, saisi de douleur, le pieux visiteur tomba à genoux, priant là, au mépris de cette foule d'étrangers et d'inconnus qui le prirent sans doute pour un insensé, et en expiation pour tout ce peuple ingrat qui méconnaît ses saints !

Ce qu'en définitive Ozanam déclare admirer sincèrement dans l'Angleterre et chez le peuple anglais, c'est son respect de la loi, son amour de son pays, la puissance colossale de son travail industriel, son fond religieux attesté par sa fidélité au repos dominical, d'un bout à l'autre du pays le plus laborieux du monde. Quant à l'*Exhibition* du *Cristal Palace,* ce n'est pas dans cet édifice fragile et éphémère, une tente, qu'il ira chercher le secret de la grandeur britannique. Là, trop d'objets de luxe pour les riches,

trop d'objets d'envie et de convoitise pour le pauvre, trop d'appâts aux besoins factices, trop de monotonie et d'uniformité dans ce spectacle mondial ramenant sans cesse des objets semblables sous les yeux. « Pour moi, après avoir vu cet abrégé de la puissance humaine, au bout de soixante siècles tout à l'heure, je me disais : Quoi ! l'homme ne peut rien de plus? Le dernier effort de son génie sera de croiser l'or sur la soie, de mêler des fleurs d'émeraudes à des fleurs de diamants? Au sortir, je me réjouissais de voir les gazons verts du parc, les groupes des grands arbres, les moutons qui paissaient au-dessous, et tout ce que l'industrie n'avait pas fait. »

De retour à Dieppe, Ozanam s'y fit le zélateur de la charité de saint Vincent de Paul dans une Conférence qui se souvint longtemps de ses visites et de ses paroles enflammées. Vingt ans après, un boulanger du lieu les redisait encore à la famille d'Ozanam réfugiée à Dieppe, pendant le siège de Paris.

Sceaux, où nous le retrouvons en octobre, ne possédait pas de conférence. Quand Ozanam en eut recruté les éléments, il se trouva que la petite ville suburbaine n'avait pas de pauvres nécessiteux. « Qu'à cela ne tienne, dit-il. L'assistance matérielle du pauvre n'est que la fin secondaire de l'œuvre : la sanctification des âmes en est la fin principale. Nous y travaillerons. » Par les soins de la Conférence, fut établie à Sceaux une florissante confrérie de la Sainte-Vierge parmi les jeunes filles chrétiennes, tandis que, de leur côté, les confrères se faisaient apôtres auprès des habitants qu'ils ramenaient à la foi et à la pratique religieuse. On n'en sera pas surpris, quand on saura que l'un de ces zélateurs était

l'illustre et saint Augustin Cauchy, dans lequel Ozanam retrouvait toute la piété comme toute la science qu'il avait vues autrefois réunies chez le grand Ampère.

Ce fut pour lui la plus douce consolation spirituelle des derniers jours de ces vacances finissantes. Les forces ne revenaient guère. Le 23 octobre, il écrivait à Ampère : « Je travaille un peu, mais lentement, difficilement. Je n'écris pas une page pendant que vous, par delà les océans, vous faites cinquante lieues. Pourtant, je trouve quelque douceur dans ce repos même de la campagne, dans ce séjour de Sceaux d'où les feuilles s'en vont ; mais la paix ne s'en va pas. »

Cette paix, c'est tout d'abord en lui-même que ce juste en trouvait la source, dans ces vertus morales, chrétiennes, qui font si belle sa vie intime, vie de famille, vie d'amitié, vie de charité. Nous nous édifierons à la contempler un peu dans une vue d'ensemble, avant de terminer ce livre par le récit d'une agonie de deux années, couronnée par une mort plus belle encore que sa vie, admirable aux hommes et précieuse devant Dieu.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

CHAPITRE XXVI

L'INTIMITÉ

FAMILLE. — RELIGION. — CHARITÉ. — AMITIÉ.

De Sceaux, 22 octobre 1851, Ozanam décrivait ainsi à Ampère son bonheur domestique, assombri, il est vrai, par un nuage qui monte, mais derrière lequel il voit et bénit le soleil de la volonté de Dieu : « Je suis dans un état de fatigue qui m'interdit bien des devoirs et bien des plaisirs; mais j'admire l'ordre de la Providence qui ne veut pas nous permettre de nous acclimater sur la terre. J'avais tout fait pour me bien établir dans la vie; et vous y aviez beaucoup aidé. Vous savez si j'ai bien réussi à mettre le bonheur à mon foyer! Dieu n'a pas souffert que je prisse racine dans une existence si commode. Il m'a laissé les joies du cœur et m'envoie les peines de santé : je le bénis de ce partage. Cependant je le prie d'abréger l'épreuve, et je me soigne de mon mieux, ou plutôt je me laisse soigner par quelques personnes qui me veulent du bien... »

Quelques mois après, 16 février, dans une lettre à M. Dufieux, la plainte douloureuse est édulcorée par le sentiment général du bonheur des siens. Il vou-

drait que son ami pût en être témoin : « Outre la place que vous avez dans mes prières de chaque jour, je voudrais vous en voir prendre une au coin de la cheminée, comme vous m'en aviez donné l'espoir. Vous auriez trouvé mon intérieur plus heureux que jamais, parce que la santé y est revenue. Je suis le plus malade de la maison, bien que je puisse, non sans fatigue, faire à peu près mon cours. Il faut remercier Dieu de tant de biens, et se résigner aux peines qu'il y mêle. L'une des plus grandes est d'avoir beaucoup étudié, de se persuader qu'on a des idées et de ne pouvoir les produire... Mon ami, que la divine Providence vous conserve ce bonheur domestique qui console de tous les maux ! Donnez-moi la main, afin que je vous la serre avec la chaleur d'un vieil ami. »

Et le vieil ami montrait « sa petite Marie qui jouait au jardin et dont la voix joyeuse arrivait à lui, tandis qu'Amélie, assise à côté, le réjouissait par son bon visage ». Le père entourait l'enfant des attentions les plus charmantes, n'oubliant rien de ce qui pouvait la divertir, et déjà faisant descendre sur elle ce qu'il avait de poésie dans l'esprit, comme de tendresse dans le cœur. C'est ainsi qu'un jour de juillet, la petite Marie s'étant trouvée indisposée par la chaleur du grand soleil, il lui apporta un petit éventail sur lequel il avait écrit :

Prends-le pour remplacer les deux ailes légères
Que portent dans le ciel les chérubins tes frères
Et qui te défendraient des ardeurs du soleil,
Ou te rafraîchiraient d'un mouvement pareil.
Mais, lorsque Dieu te fit, petit ange sur terre,
Pour essuyer les pleurs dans les yeux de ta mère,
Je demandai pour toi tous les dons précieux
Dont l'Esprit-Saint revêt les anges dans les cieux :
Pour toi je demandai leurs grâces immortelles,
Leur foi, leur pureté, tout — excepté leurs ailes —

De peur qu'il ne te vînt quelque jour le désir
De retourner là-haut sans nous, et de t'enfuir.

Nous entendrons bientôt, en l'honneur de la mère, une poésie d'un sentiment plus élevé et d'un charme plus céleste encore.

Entre la mère et l'enfant les lettres d'Ozanam nous font apparaître la figure triste et douce de Mme Soulacroix, la grand'mère. Elle est enveloppée du double deuil de son mari et de son fils. Ozanam les pleure avec elle : « Ma mère bien-aimée, vous m'êtes devenue, dans cette affliction, plus respectable et plus chère que jamais, depuis que je vous contemple la tête couronnée d'épines. » — Après la mort de Théophile : « Mon vœu le plus cher serait de pouvoir combler le triste vide qui vous désole... Ne suis-je pas un fils? Je le suis plus que vous ne pouvez croire, plus que je ne puis dire. Mais que n'ai-je les vertus, le courage, l'humilité, la sainteté de celui qui n'est plus! » Il avait insisté pour la faire venir à Rome, près de sa fille et de lui, après cette perte cruelle: « Ce ne sera pas faire infidélité à sa mémoire que de vous joindre à nous sous ces voûtes saintes et recevoir ici la bénédiction du bon pape qui l'a béni dans sa souffrance. » Après la mort du père, c'est Ozanam qui le supplée dans le soin des intérêts de la famille. Puis, c'est de sa femme et de lui et de son enfant qu'il écrit : « Chère mère, nous nous efforcerons d'adoucir votre exil en vous donnant, sinon des jours, du moins des heures de consolation, quand vous verrez combien tous nous vous aimons, et quand votre petite Marie, déjà plus capable de comprendre votre tendresse, vous pressera de ses caresses, et couvrira de ses baisers les traces de vos pleurs. »

De ce foyer la religion faisait un sanctuaire. Ozanam

était un homme de prière : toutes ses lettres respirent cet encens. Ses rendez-vous avec ses amis étaient dans la prière, celle qu'il leur demandait, celle qu'il leur promettait. La communion, devenue de plus en plus fréquente, était de tous les dimanches et fêtes. Il avait l'habitude de donner chaque matin, dès son réveil, une demi-heure à la lecture d'un chapitre des Livres saints, marquant ensuite les passages qui l'avaient frappé davantage, afin de pouvoir y revenir et reposer sa pensée dans la journée. Il appelait cela son « pain quotidien ». C'était le plus ordinairement l'Évangile qui le lui fournissait. Il le lisait dans le texte grec, se remplissant des paroles et des vertus de Jésus-Christ. Sa journée devait en être la traduction en actes. Il n'entendait pas la piété autrement que par l'imitation amoureuse de Notre-Seigneur et l'accomplissement fidèle de sa Loi.

Sa vie était éclairée par des vues surnaturelles très hautes. On lit dans ses lettres : « C'est un regard tourné vers le ciel qui nous fera trouver la lumière et la fermeté qu'il nous faut pour les devoirs et pour les besoins de la terre. Le meilleur moyen de bien juger les affaires de la vie, et d'y porter le calme et le désintéressement, est de les considérer de haut et comme des intérêts étrangers. C'est là-haut qu'est la réalité de la vie. Ici qu'aurions-nous sans les œuvres qui nous suivent, et Dieu qui nous visite? »

Cette visite de Dieu dans la communion le jetait dans des transports de foi qui lui faisaient écrire : « Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur de la communion, et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissance de conviction qui me ferait embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. »

Ses rapports avec Jésus-Christ étaient ceux de l'abandon le plus absolu, de la confiance la plus vive, de la plus filiale tendresse. Il lui avait livré sa vie, se reprochant autrefois ses inquiétudes sur son avenir, se reprochant aujourd'hui ses inquiétudes sur sa santé, et lui sacrifiant avec sa vie, tout ce qui seul mérite qu'on vive : le bonheur, l'amour, la gloire ; nous ne tarderons pas à le voir.

Dans chacun de ses devoirs, devoirs d'état, devoir de chrétien, devoir de citoyen, il voyait l'accomplissement de la volonté de Dieu; mais il le voulait très haut et très pur d'intention, disant : « Le Seigneur nous fait demander dans notre prière qu'elle s'accomplisse sur la terre comme au ciel. Donc, non point comme en enfer où elle s'accomplit par nécessité, non comme parmi les hommes où elle est souvent subie avec murmure, mais comme au ciel, avec l'amour et l'allégresse des anges. »

Ozanam était un juge sévère pour lui-même : le monde le juge grand, il se juge petit; le monde le juge bon, il se trouve mauvais. Il croit devoir tout ce qui est à son travail et à la grâce de Dieu; mais il ne croit pas à son génie. Il n'est pas fort, il n'est que faiblesse. « Sa conscience ne l'épargne pas. » Il se dit irrésolu, indécis, agité, ballotté au souffle de vaines impressions et inquiétudes qui assombrissent tous ses bonheurs. Il ne s'en croit pas digne. « Un jour, écrit son frère, le voyant triste et abattu, je lui représentai toutes les raisons qu'il avait de se trouver heureux : C'est vrai, me répondit-il; c'est précisément parce que je suis trop heureux que je crains que quelque malheur ne vienne à fondre sur moi! » Dans ses perplexités, c'était toujours contre lui-même qu'il prenait parti, celui qui lui coûtait le plus; parce que

c'était le plus sûr, croyait-il, — ce qui n'est pas toujours vrai; — parce que c'était celui du plus grand sacrifice, et que ce sacrifice était un acte d'amour.

Ce cœur de juge pour lui-même était un cœur de frère pour le prochain. Outre l'immense famille de Saint-Vincent de Paul qu'il embrassait dans sa charité, Ozanam avait ses pauvres à lui, les pauvres de sa conférence, desquels la visite et le service étaient pour lui un exercice religieux. Il ôtait invariablement son chapeau en entrant dans leurs misérables demeures : « Je suis votre serviteur! » Jamais il ne leur faisait de sermon. Après avoir donné ce dont il pouvait disposer, il s'asseyait et se mettait à causer de quelque sujet qui pût les distraire et les intéresser.

Cette visite lui était à lui-même instructive et bienfaisante. Il rapporte qu'un jour qu'il était de mauvaise humeur, une inspiration intérieure le poussa à aller voir ses pauvres; et, quand il descendit de chez eux, il se sentit tout autre : quelles étaient ses misères d'imagination devant l'effroyable réalité de tels maux! Quelle leçon il venait de recevoir! Il dira un jour à Florence : « Que de fois, accablé de quelque peine intérieure, inquiet de ma santé mal affermie, je suis entré plein de tristesse dans la demeure du pauvre confié à mes soins; et là, à la vue de tant d'infortunés plus à plaindre que moi, je me suis reproché mon découragement, je me suis senti plus fort contre la douleur, et j'ai rendu grâces à ce malheureux qui m'avait consolé et fortifié par l'aspect de ses propres souffrances! Et comment dès lors ne l'aurais-je pas plus aimé? »

Quand les pauvres se présentaient chez lui, il ne les faisait pas attendre, mais il les introduisait sur-le-champ dans son cabinet, où il leur donnait un siège

confortable, se conduisant envers eux comme avec des visiteurs auxquels il était bien aise de faire honneur. C'était une fête pour lui d'aller souhaiter la bonne année à ses pauvres et de distribuer de joyeuses étrennes à leurs enfants. Le Père Lacordaire a raconté qu'au matin de l'un de ces jours, celui de 1852, Ozanam dit à sa femme qu'il connaissait une famille si malheureuse, qu'elle avait été obligée de mettre au mont-de-piété sa commode de mariage, dernier reste d'une ancienne aisance; et qu'il avait envie de la leur rendre pour ce jour-là. Sa femme l'en dissuada pour d'excellentes raisons. Mais, le soir venu, au retour de ses visites officielles, Ozanam était triste. Il jeta un regard douloureux sur les jouets entassés aux pieds de sa fille, et il n'osa pas toucher aux bonbons que l'enfant lui présentait. Il était aisé de comprendre qu'il regrettait la bonne œuvre manquée le matin. Sa femme l'ayant alors engagé à suivre sa première pensée, il partit aussitôt pour racheter le meuble, et, après l'avoir accompagné jusque chez ces indigents, il rentra tout heureux.

Ce n'est pas qu'il n'eût été plus d'une fois trompé par d'indignes clients de sa charité. « Un Italien auquel il avait fini par procurer une situation dans une maison de commerce, avait odieusement trompé la confiance de son patron. Étant alors retombé dans une grande misère, il s'en vint de nouveau implorer l'assistance d'Ozanam qui, fort irrité, le renvoya en lui signifiant de ne plus revenir. Mais ce malheureux ne fut pas plutôt au bas de l'escalier, qu'Ozanam se sentit envahir par un remords. Il se dit qu'il était mal de pousser qui que ce soit au désespoir, que lui-même aurait besoin un jour que Dieu

ne lui fût pas inexorable, ainsi qu'il venait de l'être pour un de ses semblables. Incapable de supporter cette pensée, il prit son chapeau, et courut à la poursuite de l'Italien qu'il retrouva près de là errant dans le jardin du Luxembourg. »

A mesure qu'Ozanam s'élevait, par ses écrits et ses titres, dans le monde académique, on remarquait qu'il se complaisait davantage dans le monde ouvrier : la Société de Saint-François-Xavier, le Cercle ouvrier de la crypte de Saint-Sulpice, auxquels sa présence et sa parole étaient demeurées fidèles. C'est dans ces dernières années qu'il composa pour eux une *Vie populaire de saint Éloi,* patron des ouvriers en métaux. C'est, en un style très simple mais toujours beau, la glorification du travail chrétien. Il est dit à la fin : « Si tous ne peuvent pas, comme saint Éloi, conseiller les princes, racheter les captifs, évangéliser les infidèles, tous peuvent comme lui, servir Dieu par la prière et leur pays par le travail. Tous peuvent honorer leur atelier, en y portant la probité, la sobriété, la charité qui respecte les maîtres, unit les compagnons, protège les apprentis. Tous peuvent aider les pauvres, sinon de leurs deniers, au moins d'un bon office ou d'une bonne parole... Tous enfin ne peuvent pas être grands, mais tous peuvent devenir saints. »

Au Conseil général de Saint-Vincent de Paul, Ozanam jouissait de voir la puissante impulsion que donnait à la Société la présidence récente de M. Adolphe Baudon, ce qui lui permettait de s'effacer de plus en plus. Et quel Conseil que celui où siégeaient au bureau, à côté de lui, des hommes tels que M. Léon Cornudet, vice-président, M. de Barante, se-

crétaire : MM. Cochin et Louis de Beaudicour, vice-secrétaires; et des conseillers tels que MM. Bailly, Gossin fils, Le Prévost, Henri de Riancey, Lauras, Armand de Melun, de Raincourt, de Champagny, Ferrand de Missol ; et peu après M. d'Indy, MM. Cauchy, de Malartic, Eugène de Margerie, etc. Ozanam demanda, qu'y figurassent aussi, à titre de conseillers d'honneur, MM. Lallier et Le Taillandier. C'était un rappel des premiers jours.

L'année 1851, celle où nous sommes entrés, compta à elle seule 247 agrégations de conférences nouvelles, dans les deux mondes. Des progrès de l'œuvre en Angleterre, le rapporteur disait : « On a répété que, cette année, l'*Exhibition* du Palais de Cristal a comblé le bras de mer qui sépare les deux pays. Mais de tous les télégraphes sus-marins et sous-marins qui les relient, le plus électrique, sans contredit, sera celui de la charité. Ce fil-là peut tout rapprocher : il unit et enchaîne les cœurs, il descend du ciel et y conduit. »

Ce n'était pas seulement le souci de la charité, mais encore celui de la foi catholique qui intéressait Ozanam au mouvement d'idées des divers États de l'Europe, spécialement l'Allemagne, dès lors si travaillée par les sectes. Je lis dans une lettre à M. Boré, du 28 septembre 1851 : « Quand vous m'écrirez, dites-moi, je vous prie, ce qu'on pense en Bavière des dernières agitations religieuses de l'Allemagne. Y a-t-il un danger sérieux pour l'Église catholique dans les prédications des misérables qui, de loin, nous semblent si peu dignes de faire impression sur un grand peuple?

« Quand on annonce que vingt, trente communes ont adhéré au schisme de Ronge ou de Czevsky, faut-il croire qu'il s'agisse de paroisses entières ou de quelques meneurs qui s'en prétendent les représentants? Oh! que la foi a de peine à s'établir solidement dans ces esprits germaniques! En vérité, les maux de l'Église sont donc bien grands dans ce siècle; et notre pauvre France, si accusée, n'est pas encore la plus malade des nations chrétiennes! »

Quelques mois après, il remercie de l'envoi de quelques articles de journaux bavarois sur la situation religieuse du pays. « J'ai lu, avec un intérêt infini, le récit du IIIe anniversaire séculaire du saint concile de Trente. De pareilles scènes devraient être reproduites dans toutes les feuilles catholiques. La piété de ces bons Tyroliens ferait rougir notre tiédeur, et nous donnerait plus de zèle pour le service de Dieu, envers qui nous nous croyons trop souvent quittes, parce que nous avons usé quelques plumes et un peu d'encre pour Lui! »

L'homme qui fut le plus intime à Ozanam, dans ses dernières années, M. Ampère, a écrit de lui : « Ceux qui ont lu ses lettres savent l'incomparable grâce de son esprit; mais ils y auront vu aussi l'invariable aménité de son commerce. Chez lui, nulle raideur. Au sérieux de la pensée se mariait inséparablement la gaieté du caractère. » — « Personne ne s'amusait comme lui des *bonnes bêtises,* dit un autre ami qui l'avait toujours connu. Il ne se croyait pas trop sage pour s'interdire *le rire,* ce grand bonheur de la vie; et même quand les souffrances en réprimaient les éclats, le moindre incident plaisant en faisait jaillir quelque saillie. » Elle pétillait, à l'occasion,

dans de petits vers de société dont il égayait ses hôtes et ses compagnons de vacances. Telle une longue pièce de cent cinquante vers, qu'en son nom et en celui de M. de La Villemarqué il improvisa à l'adresse lointaine de M. Ampère leur ami commun, et dans laquelle est chantée en style homérique et humoristique une lutte athlétique dont il avait eu le spectacle dans une kermesse bretonne.

Ce n'est pas que cet aimable caractère n'eût parfois à réprimer ses mouvements d'impatience native : « Finissez, finissez ; ou je vais me fâcher ! » Et il se fâchait. Mais, le premier mouvement passé, il en devenait confus, et réparait sa faute par d'humbles et franches excuses.

Par contre, parfois un trait d'esprit lui venait à propos pour aiguiser et enfoncer une réprimande sévère. Dans son voyage en Bretagne, se trouvant un jour en diligence en face d'un jeune militaire en uniforme tout neuf, qui provoquait de ses propos déplacés une jeune fille modeste assise près de lui, Ozanam agacé commença par le rappeler au respect de la femme, qui est la première loi de la chevalerie française. Le jeune fat n'en tint pas compte ; et répondit impertinemment au monsieur que cela ne le regardait pas, et qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de lui faire la leçon. — C'est ce qui vous trompe, jeune homme, repartit Ozanam. Je suis précisément payé par le gouvernement pour en faire. — Le beau piou-piou en resta bouche-bée. Quel pouvait donc être ce monsieur décoré, qui était un homme du gouvernement?

On devine combien un tel esprit, un tel caractère et un tel cœur étaient propres à l'amitié. Il faudrait

consacrer un chapitre entier aux amitiés d'Ozanam. Il y en a de familiales, de littéraires, d'académiques, de politiques, de lyonnaises, de parisiennes et d'étrangères. Pour religieuses, elles le sont toutes : là est le fil aimanté qui les relie à leur foyer divin.

Les plus anciennes demeurent les plus vives, et les plus ardentes. François Lallier est toujours l'âme pieuse et forte dans laquelle l'ami verse de préférence la confession de ses faiblesses, et l'effusion de ses inépuisables tendresses. Pas plus qu'autrefois il ne peut se passer de lui. Il a rêvé un moment de l'attirer à Lyon auprès de lui : « Qu'il est fâcheux pour moi, mon excellent ami, que vous ne soyez pas lyonnais. Il ne vous manque que cela ! » Lallier y répondit par deux visites inoubliables, aux vacances de 1837 et vers la fin de 1839. En 1840, aux vacances de Pâques, ce fut Ozanam qui fut à Sens, pour une « visite charmante de vingt-quatre heures, dont il aurait bien voulu faire vingt-quatre jours ! » De retour à Lyon, c'est de cette visite qu'il rend compte aux anciens amis de la Société de Saint-Vincent de Paul : « Vous n'avez pas cessé de leur être cher. J'ai eu peine à suffire aux questions de La Perrière, d'Arthaud, de Chaurand. Tous eussent bien voulu être du voyage. On s'amuse beaucoup de votre fils ; on se le représente déjà revêtu de la gravité paternelle, et on vous en fait compliment par mon organe. »

Lorsqu'en 1842, Lallier vient à perdre cette charmante Julie Lallier, sa fille, dans la fleur de l'âge et de l'espérance, Ozanam est là près de lui par une lettre pleine de larmes : « Mon cher ami, Dieu visite toujours ceux qu'il aime ! » C'est la première ligne. Puis il en vient à le féliciter de la foi qui l'a soutenu

dans une si grande épreuve. « Car enfin, mon cher ami, il est certain de foi que les familles chrétiennes, que le mariage, la paternité, toutes ces choses saintes, ne sont faites après tout que pour peupler le ciel. Vous aviez déjà en paradis une sainte qui est votre mère, vous y aurez maintenant un ange qui est votre fille. Entre elles deux, elles vous garderont votre place ; et si vous trouvez que vous avez trop à attendre pour aller les rejoindre, pensez que trente ans sont bientôt passés : nous savons maintenant, vous et moi, ce qui en est. » Suivent trois pages pleines de ces sentiments tout célestes.

Nous avons quatre-vingts lettres à Lallier, toutes de ce caractère, où le divin et l'humain se fondent harmonieusement. En 1848, Lallier, lui aussi, s'est présenté à la députation dans l'Yonne, comme Ozanam dans le Rhône. Leurs professions de foi sont les mêmes : « Je retrouve dans votre circulaire tous mes sentiments et toutes mes pensées : la République dont je ne veux pas, et celle que je veux. »

Trois ans après, la question se pose pour Lallier de savoir s'il doit rester à Sens, ou postuler un poste judiciaire à Paris, où son jeune fils allait commencer ses études? Une lettre d'Ozanam répond que la considération qui doit primer toutes les autres n'est pas celle de l'intérêt, de l'avancement, de l'amitié, mais celle du meilleur service de Dieu, de l'Église, des œuvres. Lallier demeura à Sens.

Lallier est le parrain de l'enfant d'Ozanam : « Priez pour votre filleule, sans oublier son père et sa mère. Un lien sacré nous unit désormais devant Dieu et devant les hommes. » En retour, le fils de Lallier, placé à Paris dans la pension Poiloup, devient le familier de la maison d'Ozanam, où on le retrouve dans

cette lettre du 14 avril 1852 : « Aujourd'hui, mercredi de Pâques, nous avons votre Henri qui sort après une longue captivité de carême. Il grandit en taille et en sagesse; toujours très doux, très complaisant avec petite Marie dont il ne dédaigne pas de partager les jeux. Nous allons les conduire tout à l'heure aux Champs-Élysées, par le plus beau temps du monde; et, si nous trouvons Polichinelle, ces chers enfants auront touché le faîte des plaisirs terrestres. »

Entre Ozanam et Janmot l'antique lien était le souvenir de leur première communion et des leçons de l'abbé Noirot. Ozanam lui écrit, octobre 1849 : « Après tant d'années de séparation, l'unanimité de nos sentiments nous fait nous retrouver aussi amis que jamais. Je ne t'ai point dit assez combien j'ai joui des trop courts moments que tu nous donnas à Versailles. Le temps de l'absence ne comptait plus; et nos promenades du Parc se rejoignaient à nos promenades de Lyon, et aux longues heures passées ensemble à l'issue de la messe du prône. Hélas! il y en a si peu de nos camarades de première communion, de nos condisciples de collège, qui soient restés dans la même voie! »

Le peintre Janmot a conçu le grandiose projet d'une œuvre d'art spiritualiste qu'il intitulera : *Le poème de l'âme*. Il a initié à son dessein l'ami qui lui répond : « Ce sera l'œuvre de ta vie. Je te vois au milieu de cette belle conception, dont chaque année voudra réaliser une partie jusqu'à ce que tu puisses la déployer tout entière et l'offrir à la bénédiction de Dieu et à l'instruction des hommes. Puisse la même grâce qui t'en inspira l'idée te conserver la force et la mener jusqu'au bout! »

Quand Ozanam tomba malade à Paris, Janmot fut auprès de lui le plus assidu des amis : « Non, je n'oublierai jamais avec quel empressement d'inquiète amitié tu venais, chaque jour de cette longue maladie, tâter le puols du patient, avec un serrement de main où je sentais le cœur du camarade de collège et le frère de première communion. — Ma femme, de son côté, et tous les miens sont réjouis de te devoir le portrait d'un homme qu'ils ont la charité d'aimer. »

« Adieu, cher ami, que l'ange des grandes inspirations tienne ta palette! Tu es si bon que tu mérites bien d'être heureux! »

C'était plus qu'un ami, c'était un frère que cet Ernest Falconnet, auquel il écrivait dès 1831 : « Oui, mon ami, nous sommes frères, frères de foi et d'études, frères d'âge et de projets, fils d'un même sang, promis à un même avenir. Et nos deux vies seront sœurs. » C'est à lui qu'il a fait confidence de ses premières impressions d'étudiant à Paris. Plus tard quand Ernest se lancera dans le monde, Frédéric aura encore le droit de lui écrire : « Le monde est une lime d'acier qui use bien des jeunes vies : ne lui donne pas la tienne. Chrétien et croyant à Dieu, à l'humanité, à la patrie, à la famille, souviens-toi qu'à eux et non pas à toi appartient ton existence; et qu'il vaudrait mille fois mieux languir durant un demi-siècle, en donnant aux autres l'exemple de la résignation, en faisant un peu de bien, que de s'enivrer pendant quelques mois de bruyantes délices et de mourir dans son délire. »

Puis leur route avait bifurqué, Ernest avait pris celle qui le devait conduire plus tard à un siège de conseiller à la Cour de cassation. Les relations se détendirent sans se rompre. Mais un jour fut où, en

juillet 1851, une grande douleur fondit sur Ernest qui perdit dans son père « l'homme dont l'exemple avait été la lumière et l'honneur de sa vie ». Une lettre de Frédéric accourut alors à lui, chargée de souvenirs d'enfance, d'amitié et d'espérance chrétienne. « Cher ami, renouons la chaîne, entre nous et avec ceux que nous avons perdus... Je ne connais qu'une consolation digne de ces grandes douleurs : c'est que Dieu nous a repris ce qu'il nous avait donné. Mais en les rappelant ainsi l'un après l'autre, il nous force bien de prendre avec eux le chemin du ciel. Bénies soient nos saintes mères qui les premières nous en ont enseigné le chemin ! Quand, tout petits, elles nous apprenaient à croire, à espérer et à aimer, elles posaient, sans y penser, les degrés par où nous remontons jusqu'à elles, maintenant que nous les avons perdues. Heureux ceux qui savent vivre avec les morts ! C'est souvent le meilleur moyen de remplir ses devoirs envers les vivants. »

C'est parce qu'il n'y a pas d'autre consolation que celle-là que nous la retrouvons encore dans les condoléances d'Ozanam à un de ses disciples d'autrefois, M. Félix Nourisson, le philosophe chrétien qui, professeur à Stanislas, occupera plus tard une chaire au Collège de France. Il vient de perdre son père, et Ozanam lui écrit, 2 avril 1851 : « Mon ami, considérez que celui qui vous frappe est aussi un père !... » Et, en finissant : « Que Notre-Seigneur crucifié vous assiste ! Lui aussi, sur la croix, a voulu paraître séparé de son Père, quand il lui cria : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Il comprend aussi le cri de votre affliction ; il vous bénit parce que vous êtes bon et malheureux. A ces deux titres vous êtes puissant auprès de lui : priez pour moi ! »

M. Dufieux est un de ces chers Lyonnais, desquels Ozanam écrit : « Ne croyez pas que je m'accoutume à me passer des amis de Lyon, des vieux amis, des vrais amis. Rien ne les remplace, pas même les bonnes et affectueuses liaisons que j'ai pu former à Paris. » Et il fait mémoire des jours où Dufieux l'introduisait auprès de Lamartine, à Saint-Point : « N'est-ce pas la première date de notre amitié ? » Aujourd'hui il le presse de venir le voir à Paris : « Venez; rien ne vaut pour moi une heure passée avec vous sous ces belles allées du Luxembourg, qui sont à ma porte. Là nous pourrons parler de vous d'abord, de vos enfants, de vos santés, de vos peines, de vos espérances. » Il lui parlera aussi de ses chagrins, car Dufieux a passé par le creuset de la souffrance. Ozanam l'admire d'en être sorti plus fort, et surtout meilleur, faisant déborder au dehors ce flot d'afflictions en un fleuve d'intarissables bonnes œuvres. « Partagez avec moi cette richesse de charité, en offrant pour moi au Seigneur une partie des saintes choses que vous faites. Je sais que de vos souffrances aucune n'est perdue, puisque vous savez en faire la couronne de l'autre vie. Voici en quoi je devrais vous imiter, car je ne sais pas encore souffrir : priez pour moi. »

Il faut que ses amis évitent de lui donner des louanges qui blessent la vérité. C'est de l'aveuglement: « Sans doute, écrit Ozanam, je le savais, l'amitié a la moitié du bandeau de l'amour; mais vous y voyez encore trop, et vous avez trop d'esprit pour ne pas apercevoir tout ce qui me manque. » Bien plutôt les amis se doivent-ils une courageuse franchise : « Sans franchise, point d'amitié. Soyez donc persuadé que vous me rendrez toujours service en vous déchargeant le cœur avec moi. Car de deux choses l'une : ou vos

craintes sur mon compte seront mal fondées, et vous m'aurez obligé en me donnant l'occasion de dissiper vos ombrages; ou vous aurez raison, ce qui arrivera le plus souvent, et vos avertissements pourront m'éviter bien des fautes. J'ai toujours été frappé de cette parole du psalmiste qui demande à Dieu de « le corriger par la voix d'un ami ».

Au conseil général de Saint-Vincent de Paul la plus cordiale intimité unissait les deux vice-présidents, Ozanam et Cornudet. Si dans M. Cornudet, Ozanam admirait « la loyauté du caractère, le grand sens des affaires, et cette compétence des choses de l'État, qui faisaient de lui un homme de gouvernement supérieur et nécessaire », il estimait encore plus ses rares vertus chrétiennes, la sagesse de ses conseils, et sa bonté capable de tous les dévouements : « Cornudet est un de ces hommes auprès de qui il fait clair et il fait chaud », disait-il.

Il était rapporteur au Conseil d'État dans la périlleuse affaire de la confiscation des biens de la famille d'Orléans. Cornudet conclut courageusement contre la spoliation : il fut brutalement destitué. Cette iniquité prévue fut subie avec une sereine fermeté : « Que dites-vous du coup qui a frappé Cornudet? écrit Ozanam à Lallier. Il a été admirable dans une épreuve si terrible. La lettre qu'il m'a écrite était merveilleusement simple, calme, charitable et digne en tout d'un grand chrétien. Heureusement, il reste encore de ces beaux exemples pour honorer notre siècle. » Deux ans après, de Pise, et du bord de sa tombe, Ozanam lui en écrivait encore son attendrissement : « Combien ardemment ici, dans cette admirable cathédrale, toute rayonnante de foi, de beauté et d'amour, j'ai demandé justice

à Dieu pour celui qui a éprouvé l'injustice des hommes. »

La rédaction du *Correspondant* formait pour Ozanam un autre cercle d'amitié. Ses lettres ne font guère que mentionner Edmond Wilson, de Carné, Edmond de Cazalès, le Dr Gouraud, Charles Lenormant, Frantz de Champagny, Melchior du Lac. Au-dessus d'eux tous émerge la personnalité de Théophile Foisset. Ozanam se souvient qu'à Bligny, ils ont prié ensemble au même autel. « Ah ! qu'il serait difficile, n'est-ce pas, que des chrétiens en vinssent à s'oublier, quand ils ont partagé de ces moments-là dans leur vie ! » C'est à lui qu'il écrit : « Laissez-moi vous dire encore une fois toute ma reconnaissance pour l'affectueux abandon avec lequel vous me permettez de pénétrer dans votre cœur. Je n'y trouve rien qui ne m'émeuve, qui ne m'attache, qui ne m'édifie. Continuez-moi un attachement si cher. » C'est sur son jugement qu'il a mesuré et modéré le sien, touchant les événements de 1848 : « Je ne puis supporter, dit-il, la pensée d'un dissentiment considérable avec un esprit et un cœur que j'aime comme vous savez. » Que n'a-t-il un tel ami auprès de lui, à Paris ! « Nous associerions nos pensées et nos sollicitudes, nous dirions peu de mal du prochain, mais beaucoup de bien de la divine Providence que je remercie de bien des choses, mais que je ne remercierai jamais assez de m'avoir donné un ami tel que vous !... »

Un jour, l'humble et grand moine qu'était Lacordaire fit à Ozanam la prière embarrassante de lui faire connaître sincèrement ce que l'on reprochait à sa prédication. Ozanam confus commença par se récuser. Mais c'était un déni de justice. Il en eut un re-

mords, et le soir du même jour, lundi, 29 septembre 1851, il lui fit ses excuses avec sa réparation dans cette lettre : « Mon Révérend Père, vous m'avez fait ce matin une question d'ami, et j'y ai répondu comme un étranger, comme un homme à qui vous ne donneriez pas l'affectueuse liberté de tout dire. J'en ai du remords; et vraiment je suis trop tendrement attaché à votre personne, je suis un admirateur trop passionné de votre prédication pour ne pas répéter les observations que j'entends faire, puisque vous me les demandez et qu'elles peuvent servir au bien des âmes. »

Il les lui répète donc : « Le néologisme, la hardiesse de certains rapprochements, le retour trop fréquent des allusions profanes dans un sujet sacré, un dernier reste de la vieille poussière romantique, quelque négligence dans le texte imprimé de ces conférences destinées à l'immortalité... Car, mon Révérend Père, ce grand auditoire de Notre-Dame est encore bien petit, en comparaison des absents et des générations futures que vous forcerez de vous entendre. » Ozanam fut remercié.

Il faudrait pouvoir citer aussi quelque chose de la correspondance d'Ozanam avec le vicomte de La Villemarqué, avec M. Eugène Rendu, etc. Ce serait ajouter à la variété des nuances que prenait le sentiment de l'amitié chrétienne sous cette plume si fine et si riche de tons et de couleurs. Mais j'ai hâte d'en arriver à celui qui fut, par excellence, l'ami familier, particulièrement dans ces dernières années, M. Jean-Jacques Ampère, afin d'y voir éclater cette flamme de zèle chrétien qui est le rayonnement supérieur de l'amour.

C'était à l'époque où, de Londres, M. Ampère s'en allait prendre la mer pour le Canada et les États-Unis.

Ozanam avait montré son inquiétude de ce départ. Elle avait une source profonde. Très homme du monde, et en perpétuel mouvement, très séductible au scepticisme des Écoles allemandes dont plusieurs des maîtres étaient ses amis, Jean-Jacques, nous l'avons dit, n'avait pas recueilli tout entier l'héritage religieux de son illustre père. Son âme droite et sincère en ressentait cependant le vide; et, malgré l'activité dévorante de sa vie et la fantaisie de son imagination, malgré les empressements du monde et les curiosités toujours nouvelles de sa vaste intelligence, la foi qu'il ne possédait pas manquait à son esprit, et ne laissait pas de repos à un cœur qui se sentait fait pour elle. Il l'admirait dans Ozanam, dont l'exemple lui était un muet Évangile. Celui-ci s'était tu. Mais le pouvait-il encore aujourd'hui que son ami allait mettre l'océan et de longs jours entre eux deux, sans que dans cet éloignement les deux hommes fussent assurés de se revoir jamais! Là était la source profonde de la tristesse qu'Ozanam s'était efforcé de cacher. Il ne pouvait plus le faire. Avant qu'Ampère quittât Londres pour New-York, Ozanam, Dieu consulté, lui en écrivit, de Dieppe, 21 août, une lettre admirable. Il faut la citer presque entière.

Rappelant d'abord les longues et insignes bontés de son ami, il lui demandait la permission de s'en autoriser pour lui parler d'une chose grave, avec l'abandon d'un frère, en même temps qu'avec le respect et la déférence dus à un frère aîné.

« Mon cher ami, vous étonnerez-vous maintenant de la tristesse que je fis paraître, en vous voyant partir? Je ne pouvais vous dire de vive voix ce qui en faisait le fond, parce que je ne voulais pas que

vous fussiez ainsi obligé de me répondre. Si je vous l'écris maintenant, c'est que, si mon épanchement est indiscret, les vagues qui vous poussent en Amérique en emporteront la mémoire. Et, quand nous nous reverrons dans six mois, ma lettre sera oubliée, et rien de ce qui vous y aura déplu ne pourra refroidir la joie du retour.

« Cher ami, vous vous engagez dans de longues fatigues qui ne sont pas sans péril pour votre santé : souffrez donc mes inquiétudes. Vous cherchez, me disiez-vous, de nouveaux intérêts qui puissent attacher votre esprit; et vous faites pour cela la moitié du tour du monde! Cependant il existe un intérêt souverain, un Bien capable d'attacher et de remplir votre grand cœur; et je crains, cher ami, je crains peut-être à tort, que vous n'y songiez pas assez? Vous êtes chrétien par les entrailles, par le sang de votre incomparable père; vous remplissez tous les devoirs du christianisme envers les hommes, mais ne faut-il pas les remplir envers Dieu? Ne faut-il pas le servir; vivre dans un continuel commerce avec lui? Ne trouveriez-vous pas dans ce service des consolations infinies? N'y trouveriez-vous pas la sécurité de l'éternité? »

Le sujet était abordé, la conscience éveillée. La lettre continue : « Vous m'avez plus d'une fois laissé pressentir que ces pensées n'étaient pas éloignées de votre cœur. L'étude vous a fait connaître tant de grands chrétiens; vous avez vu autour de vous tant d'hommes éminents finir chrétiennement leur vie! Ces exemples vous sollicitent, mais les difficultés de la foi vous arrêtent. Cependant, cher et excellent ami, je n'ai jamais causé de ces difficultés avec vous, parce que vous avez infiniment plus de savoir et d'esprit que moi.

« Mais laissez-moi vous le dire ; il n'y a que deux écoles : la philosophie et la religion ! La philosophie a des clartés. Elle a connu Dieu, mais elle ne l'aime pas ; mais elle n'a jamais fait couler une de ces larmes d'amour qu'un catholique trouve dans la communion, et dont l'incomparable douceur vaudrait à elle seule le sacrifice de toute la vie. Si moi, faible et mauvais, je connais cette douceur, que sera-ce de vous dont le caractère est si élevé et le cœur si bon ! Vous trouveriez là l'évidence intérieure devant laquelle s'évanouissent tous les doutes. La foi est un acte de vertu, par conséquent un acte de volonté. Il faut vouloir un jour, il faut donner son âme, et alors Dieu donne la plénitude de la lumière. »

Puis finalement cette simple phrase, ce cri d'effroi qui laisse redouter plus de choses qu'il n'en ose exprimer : « Ah ! mon ami, si quelque jour, dans une ville d'Amérique, vous étiez malade, sans un ami à votre chevet, souvenez-vous qu'aujourd'hui il n'est plus aux États-Unis un lieu de quelque importance où l'amour de Jésus-Christ n'ait conduit un prêtre, pour y consoler le voyageur catholique... »

La réponse ne se fit pas attendre ; le surlendemain, Ozanam recevait d'Angleterre la lettre suivante : « Cher et excellent ami. Je ne veux pas perdre une minute pour vous remercier de votre lettre. Vous, m'offenser ? Eh, mon Dieu, vous ne seriez pas mon ami si vous n'aviez pas tout cela dans le cœur. Je le savais bien, quand vous ne me l'auriez pas dit. Permettez-moi de ne pas vous répondre, et croyez que le spectacle de l'orthodoxie catholique dans une intelligence comme la vôtre, est pour moi une prédication plus éloquente que toutes les paroles... »

Puis en post-scriptum : « J'ai trouvé hier dans la

rue le petit boiteux du pont de Waterloo, et je lui ai donné *pour nous quatre.* »

Ces lignes rapides, timbrées de Londres, furent les dernières que J.-J. Ampère écrivit d'Europe. La lettre suivante, 2 octobre, était timbrée de Montréal. Ampère préludait à cette course de trois mille lieues qu'il a racontée sous le titre : *Promenade en Amérique;* mais sans oublier nulle part d'écrire à Ozanam qui épuise, à le rappeler en France, toutes les grâces de son esprit et les adjurations de son amitié et de sa foi [1].

Ces deux hommes, ces deux frères, ne devaient presque plus se revoir. Lorsque Ampère rentrera à Paris, Ozanam malade sera bien près d'en partir pour n'y plus revenir [2]. Il sera alors où les médecins l'ont envoyé pour guérir, s'il se peut, car « la main du Seigneur l'a touché ». Il est d'abord aux Pyrénées, aux Eaux-Bonnes, à Biarritz, et jusqu'au *Pays du Cid,* en Espagne. Il est, aussitôt après, pour l'hiver, sur les côtes tièdes de la Méditerranée, à Nice, à Florence, à Pise, à San-Jacopo! Autant de stations du long Chemin

1. Son inquiétude persistait. A M. de La Villemarqué, leur ami commun, qui partageait ses craintes, il confie que « le cher voyageur l'effraye autant qu'il l'étonne. J'ai toujours peur d'apprendre qu'il est dans quelque mauvaise bourgade, au bord des bois, avec quelque vilain mal, entre les mains d'un médecin américain. Je le vois là, sans amis, et à cent lieues d'un prêtre... Prions pour lui. Il faut que ses amis prient pour lui; et ne l'oubliez pas le soir, dans cette réunion de la famille devant Dieu, à laquelle nous prenions part l'année dernière, avec tant d'édification et de douceur ».

2. Ampère chercha encore longtemps la vérité. Quinze ans plus tard, en 1863, il écrivait à une personne amie : « Je persévérerai à chercher de bonne foi la vérité. Personne ne la désire plus sincèrement que moi, et, chaque soir, j'adresse à Dieu cette prière : Éclairez-moi. » Il y touchait enfin quand, le 27 mars 1864, la mort le mit subitement en face de la souveraine vérité et de la miséricorde infinie. M. Guizot a raconté en termes touchants cette fin consolante à l'Académie française.

de la croix, où il tombe, se relève, retombe, et dont chacune, en le rapprochant du Calvaire, le montre plus près de Dieu, sur les hauteurs sublimes du sacrifice et de la sainteté. Il nous reste à le suivre dans cette montée héroïque de sa vie d'intelligence et de cœur, de lumière et d'amour, pour y assister au plus admirable spectacle qui se puisse voir, celui de la fin d'une telle vie, plus belle encore que n'en avait été le cours.

Nota. Le présent ouvrage sur la *Vie* d'Ozanam en appelle un autre qui le compléterait par la biographie de chacun de ses principaux amis et confrères des origines de la Société de Saint-Vincent de Paul, soit à Paris, soit à Lyon. Quelques-uns ont déjà leur histoire : *Lamache,* par M. Paul Allard; — *Lallier* dans la *Semaine religieuse de Rouen* 1887; — d'autres encore dans des notices qui ne sont pas dans le commerce. La colonie lyonnaise en particulier, avec ses premières conférences urbaines, y occuperait une place d'honneur. M. *Prosper Dugas* a été raconté par son fils. Mais quelle escorte d'honneur ne feraient pas au nom d'Ozanam, ceux du baron Chaurand, du Dr Arthaud, de Paul Brac de La Perrière, du bon Henri Pessonneaux, de Duffieux, de Rieussec, de Antoine Lacour, du peintre Louis Janmot, etc., que je n'ai pu que saluer au passage, mais qui sont encore vivants dans le souvenir d'une ville qu'ils ont édifiée de leurs exemples et servie de leurs bienfaits!

M. le baron *Chaurand* fut le personnage le plus notable du groupe d'étudiants lyonnais, coopérateurs d'Ozanam dans la fondation de la Société de Saint-Vincent de Paul. Né, comme Ozanam, en 1813, avocat à la cour royale de Lyon, 1836, l'un des fondateurs de la *Gazette* de Lyon; grand propriétaire rural en Vivarais et Lyonnais, président des sociétés d'agriculture et viticulture de Lyon, initiateur des améliorations et préservations agricoles, député de l'Ardèche à l'Assemblée nationale où il présenta un projet de loi pour le repos dominical, dévoué au comte de Chambord, ardent défenseur du Saint-Siège par la constitution de l'armée pontificale dans laquelle s'engagèrent ses deux fils sous les ordres du général de Charette, fondateur et zélateur des conférences de Saint-Vincent de Paul, jusque dans les petites communes du Vivarais, avec ses trois beaux-frères, Antonin, Vincent et Félix Serre, eux-mêmes amis d'Ozanam, homme prêt à tout bien jusqu'à la fin de sa vie, 6 octobre 1896 : on a pu écrire de lui qu'il n'y avait pas eu à Lyon et dans la région, pendant soixante ans, une

seule œuvre religieuse, charitable, économique, sociale, à laquelle il n'ait apporté une activité aussi intelligente que généreuse.

Louis Janmot est une moins haute personnalité, mais une âme singulièrement attrayante et apparentée de très près à celle d'Ozanam, son frère de première communion. Condisciple, comme lui, de l'abbé Noirot à Lyon, à côté de lui dans la première Conférence de Saint-Vincent de Paul, à Paris, Janmot, élève d'Ingres, appartient comme artiste peintre à cette école qui s'honore du nom de H. Flandrin, un lyonnais aussi, puis d'Amaury Duval, de Signol, de Mottez, de Paul Balze. Mais c'est surtout des primitifs italiens et des mystiques franciscains qu'il procède et s'inspire. Lyon possède ou possédait de lui deux fresques de la *Cène,* l'une à l'hospice de l'Antiquaille, l'autre à l'église Saint-Polycarpe; et un ravissant triptique à la métropole, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus entre deux anges. A Paris, il a peint l'ancienne chapelle des Franciscains rue Falguière, et la lapidation de saint Étienne à St-Étienne-du-Mont, fresques de haut sentiment chrétien et d'une exécution magistrale.

Le cours de peinture qu'il ouvrit à Lyon prima l'école publique : Lyon s'en souvient encore avec fierté. Mais c'était dans l'intimité de son atelier qu'il déversait son âme dans une série d'une centaine de grandes compositions candides et harmonieuses, dont on n'a que les dessins, et qu'il avait intitulées : *Le Poème de l'âme,* édité plus tard chez Thiollier. C'est surtout le poème de son âme à lui, commenté par un volume de poésies mystiques d'une belle envolée. Il se termine par des strophes telles que celles-ci, inscrites sur le *Memento* de sa pieuse mort :

O Seigneur, O Jésus, comment ne pas vous suivre!
Pour qui vous a connu vos sentiers sont si doux!
Celui qui près de vous un jour s'est senti vivre
Peut-il vivre un seul jour sans vous?

CHAPITRE XXVII

LA MALADIE. — LES PYRÉNÉES. — L'ESPAGNE. PÈLERINAGES.

LE DERNIER COURS. — LES PYRÉNÉES. — ESPAGNE. — NOTRE-DAME DE BURGOS. — « LE PAYS DU CID ». — POUY ET BUGLOSSE. — DE MARSEILLE A PISE. — LA CORNICHE.

1852.

Le séjour de Sceaux et surtout l'air de la mer à Dieppe avaient remis un peu la santé d'Ozanam, du moins pour un peu de temps. Après une prolongation forcée de ses vacances, vers la fin de décembre, il se sentit pressé de reprendre le cours de ses leçons à la Sorbonne. Son frère l'abbé avait essayé de l'en dissuader : « Non, répondit-il à ses instances ; j'ai un devoir à remplir. Que dirais-tu d'un soldat qui refuserait de monter à la brèche, par peur de la mort ? Je dois rester à mon poste. J'y mourrai, s'il faut mourir. » Aux médecins, il assurait que l'inaction lui serait un pire mal que sa maladie même : « Je suis un ouvrier : je dois faire ma journée ! » Mais sa journée était achevée, et l'heure était proche d'aller en recevoir le salaire.

Il remonta donc dans sa chaire, averti mais non guéri. Seulement, s'il faut en croire une de ses ré-

ponses à Ampère, il y apporta quelques ménagements. « Je me fatigue moins à parler. Je ne cherche plus à m'émouvoir quand je ne suis pas ému. Je ne me tiens pas sur le trépied, et l'auditoire ne m'en sait pas mauvais gré. De temps à autre, on cherche bien quelque prétexte à applaudir pour m'exciter : cependant la jeunesse des écoles est généralement calme et laborieuse. »

Ainsi en fut-il du court semestre d'hiver de 1852. Emporté, illusionné, par son ardeur de travail, il écrivait le 12 février au même : « Bien que mes forces ne reviennent que lentement, je vais beaucoup mieux. » Il essaya d'en profiter pour reprendre la rédaction de son *Cinquième siècle :* « Mais depuis que l'on m'oblige à travailler peu, ma stérilité devient désespérante. Je ne sais quand j'aurai fini, si je ne retrouve un peu de santé et de vie... Mais Dieu qui m'a envoyé les peines de santé, m'a laissé les joies du cœur, je le bénis de ce partage. » La plume s'échappe de ses doigts, et il écrit encore : « Une des plus grandes souffrances que je connaisse est d'avoir beaucoup étudié, de se persuader qu'on a des idées et de ne pouvoir les produire. » C'est dans cette cruelle angoisse que va se débattre la fin de cette noble existence.

Les vacances de Pâques devaient être l'heure du repos. C'est auprès de Lallier, à Sens, qu'il se rejouit d'aller, lui, sa femme et son enfant, passer la semaine d'après Pâques. Le jour même de la fête, il écrit : « Cher ami, la communion que nous avons eue tout à l'heure à Notre-Dame a été magnifique. Nous étions près de deux mille priant et louant Dieu, et participant aux saints Mystères. Il est bien vrai que la vertu de ce sacrifice ne s'épuise jamais.

et que le Sauveur est aussi présent à son Église que dans la ferveur des premiers siècles. Cher ami, je ne vous ai pas oublié ; et je me suis tenu certain que vous me rendiez la pareille. »

Il ne fut pas à Sens. Presque au lendemain des solennités pascales, la fièvre le prit, au sein de souffrances qui, cette fois, eurent raison de ce mâle courage. Il dut se mettre au lit, et c'est de là, qu'à la dernière heure, il pria le doyen de faire afficher que la reprise de son cours était ajournée. M. de La Villemarqué, qui était venu le voir, raconte ainsi la scène pathétique qui s'ensuivit chez le malade et à la Sorbonne.

Lorsque, le jour de la rentrée, les étudiants lurent au tableau qu'il leur fallait renoncer momentanément à entendre Ozanam, ce fut d'abord un désappointement qui se tourna bientôt en mécontentement. « En vérité MM. les Professeurs en prennent à leur aise, se dispensant de faire leur cours comme s'ils n'étaient pas payés pour cela ! » Ils ignoraient la maladie du maître.

Ozanam le sut et s'en montra fort ému. Sa leçon était préparée. Il n'y tint plus : « Je la ferai, dit-il ; il faut honorer notre profession ! » Et l'heure venue, sortant de son lit, malgré les prières de ses amis présents, les larmes de sa femme et la défense du médecin, il se fait conduire à la Sorbonne, où il descend appuyé sur un bras ami, et se montre inopinément dans la salle du cours, puis dans sa chaire, exténué et pâle comme un spectre.

Saisis de pitié et de remords, les étudiants, à l'unanimité, le saluent de leurs acclamations. Il demanda le silence, et d'une voix profonde mais claire : « Messieurs, dit-il, on accuse notre siècle

d'être un siècle d'égoïsme; et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale. Cependant c'est ici que nous altérons nos santés; c'est ici que nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas : notre vie vous appartient; nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, si je meurs, ce sera à votre service. »

Il fit sa leçon avec une éloquence et une puissance telles qu'on ne lui en avait jamais vu de pareille. L'enthousiasme et l'émotion de l'auditoire ne sauraient se décrire. On eût dit le pressentiment qu'on l'entendait pour la dernière fois. Comme il descendait de chaire et quittait la salle au milieu des effusions de ses amis, l'un d'eux lui dit, en serrant sa main hrûlante : « Vous avez été merveilleux! » — « Oui, répondit Ozanam avec un sourire. Maintenant, il s'agit de dormir cette nuit. »

Il ne dormit pas. Il s'alita aussitôt, pris de malaises extraordinaires du caractère le plus alarmant. C'étaient bien des adieux qu'il venait de faire à cet auditoire qui l'avait aimé et applaudi pendant douze ans!

Lacordaire apprit ces choses et s'en effraya. Il était alors dans son couvent de Flavigny, où il s'était retiré, après avoir été amené à abandonner la chaire de Notre-Dame et le séjour de Paris. Il écrivit à Ozanam « pour le gronder de ses imprudences et lui prescrire de se borner, pendant quelques années, à ne faire que juste son cours, en employant le reste du temps à voyager et se distraire ». N'était-ce pas encore trop? Il insistait : « Songez, mon cher ami, que vous êtes du petit nombre des écrivains catholiques qui ont honoré l'Église dans notre pays par leur talent et leur caractère; que vous êtes resté pur des emportements et des variations qui nous

affligent en tant d'autres. Restez avec nous longtemps. Hélas! Nous ne nous en irons que trop vite; et, si la vie est peu de chose pour soi, il faut s'y attacher pour les autres. »

La maladie s'aggrava. « J'ai été au plus mal, écrivait-il ensuite. La pleurésie m'emmenait à grand train, et elle devait m'emporter, si l'habileté et la tendresse de mon frère, les soins de toute ma famille, les prières de mes amis et la miséricorde de Dieu, n'avaient arrêté les progrès du mal. » A la suite de la crise ses forces l'abandonnèrent totalement, mais non sa charité et son zèle d'apôtre, comme en témoigne une lettre qui en est le monument. Elle est du 16 juin 1852.

Pendant ses jours de souffrances, Ozanam avait reçu la visite d'un de ses anciens camarades d'études, pour affaire de charité. Celui-ci, lui en écrivant ensuite, lui rappelait leurs entretiens d'autrefois, « alors, disait-il, que jeunes et amoureux de la vérité seule, nous conversions ensemble et avec Lallier, des choses éternelles! » Mais l'ami confessait que ses doutes d'alors le tourmentaient encore, et il confiait sa souffrance au cher camarade plus éclairé et plus heureux.

Bien que ne quittant guère encore sa chambre, et peu son lit, Ozanam oublia tout, brava tout pour le salut de cette âme. Sa réponse n'est rien moins que la démonstration catholique dans ses principales lignes. Elle commence par faire la part nécessaire du mystère, dans l'insondable domaine de l'infini. Elle répond à l'objection de cruauté élevée contre le dogme de l'éternité des peines : « Ceux qui traitent ce dogme d'inhumain parlent-ils ainsi parce que l'humanité leur est chère? Non, c'est parce qu'ils ont un sentiment moins vif de l'horreur du péché et de la justice de Dieu. »

Ozanam insiste davantage sur la preuve expérimentale du christianisme : « celle d'où lui est venue toute la foi de son enfance, toute la lumière et toute la force de son âge mûr, toute la sanctification de ses joies domestiques, toute la consolation de ses peines ». C'est là que se place cette déclaration déjà citée : « Quand même toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. »

Indépendamment de cette évidence interne, Ozanam étudie, depuis dix ans, l'histoire du christianime; et chaque pas qu'il a fait dans cette étude a affermi ses convictions... Preuve historique donc. Preuve sociale aussi : « Je me suis démontré à moi-même que c'est à l'Évangile que nous devons la liberté, l'égalité, la fraternité. Que c'est à lui que sont attachés la grandeur et le bonheur de toutes les sociétés, comme ceux des individus. Vous ne savez peut-être pas assez, mon cher ami, combien cette foi dans le Christ qu'on représente comme éteinte, agit encore fortement dans l'humanité ; combien le Sauveur du monde est encore aimé ! Combien il suscite de vertus et de dévouements tels qu'ils égalent les premiers âges de l'Église ! »

Enfin cette supplication personnelle, ardente : « Ah ! mon ami, mon ami, ne nous perdons point dans des discussions infinies ! Nous n'avons pas deux vies, l'une pour chercher la vérité, et l'autre pour la pratiquer. C'est pourquoi le Christ ne se fait pas chercher; il se montre tout vivant dans cette société chrétienne qui nous environne; il est devant vous, il vous presse. Vous devez avoir bientôt quarante

ans, il est temps de vous décider. Rendez-vous à ce Sauveur qui vous sollicite. Livrez-vous à sa foi comme s'y sont livrés nos amis ; vous y trouverez la paix. Vos doutes se dissiperont, comme se sont dissipés les miens. Il vous manque si peu pour être un excellent chrétien ; il vous manque seulement un acte de volonté : croire, c'est vouloir. Veuillez un jour; veuillez aux pieds du prêtre qui fera descendre la sanction du ciel sur votre volonté chancelante. Ayez ce courage, cher ami! Ayez cette foi. Veuillez votre salut, soyez chrétien, soyez heureux : c'est le vœu de votre ami! »

Ce vœu fut exaucé, m'assure-t-on. Comment résister à la prière pressante d'un cœur près de se briser, tel que celui qui, ici même, vient de faire entendre cet adieu : « Je suis si peu rétabli qu'on va me faire partir pour les eaux des Pyrénées. Ensuite je passerai l'automne au bord de la mer, puis peut-être l'hiver dans le Midi... »

Trois semaines après cette lettre, 16 juillet, dès que son état le permit, Ozanam quitta Paris, non certes sans regret : « C'est un grand malheur pour moi, témoigne-t-il, de voir ainsi mes travaux suspendus, ma carrière interrompue, au moment où j'avais à poursuivre une candidature académique. Mais il faut savoir faire ces sacrifices quand la Providence les exige, et lui demander d'accomplir sa volonté comme elle est accomplie dans le ciel. »

Le voyage de Paris aux Eaux-Bonnes se fit à petites journées, en dix jours. Ozanam s'arrêta avec un religieux intérêt à Orléans, Tours, Poitiers. Il vit ensuite le Midi, de Bordeaux à Pau, et dans chaque ville, il ne manqua pas de visiter les Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Ce fut aussi l'établissement d'une conférence aux Eaux-Bonnes qui fut sa principale préoccupation, durant ce mois de séjour. Elle devait être, dans sa pensée, le point de ralliement pour les confrères de partout, en traitement dans ce lieu. Parallèlement, il amorça et mena activement l'entreprise par souscriptions d'un hôpital destiné à recevoir les malades pauvres qu'y amènerait la même nécessité. Chaque conférence locale se chargerait des frais du voyage de ses assistés, tandis qu'aux Eaux-Bonnes, les malades riches ou aisés prendraient l'entretien de ces arrivants à la charge de leur charité fraternelle.

« Me voici donc aux Eaux-Bonnes, écrit-il en arrivant à M. de La Villemarqué, me voici perdu entre deux montagnes, épuisant à grands verres la source sulfureuse. Franchement, cher ami, j'aimerais mieux votre cidre. Puis je grimpe, à la suite des chèvres, sur les rochers d'alentour pour digérer ce breuvage qui indigne mes entrailles. Je mène avec moi tout mon clan; et, quand nous aurons décampé de ces hauteurs, nous irons prendre les bains de mer à Biarritz. Puis on m'exile dans le Midi pour tout l'hiver. »

Dans une autre lettre, il décrit le charme grandiose de ce versant des Pyrénées : « On ne se lasse pas d'admirer la beauté de la lumière qui dore les rochers, la courbe élégante des croupes ; surtout les eaux qui jaillissent de toutes parts, chantantes et limpides. Les Alpes mêmes n'ont peut-être rien de comparable au Cirque de Gavarnie. Figurez-vous, non pas un cirque, mais plutôt une abside de cathédrale, haute de dix-huit cents pieds, couronnée de neiges, sillonnée de cascades dont la blanche écume se détache sur des rochers de la plus chaude couleur; les murs en sont

comme taillés à pic. Quand les nuages flottent au-dessus, ils semblent comme les draperies du sanctuaire; et, si le soleil brille, le flambeau ne paraît pas trop éclatant pour éclairer cet édifice, qu'on dirait commencé par les anges et interrompu par quelque faute des hommes. »

Au cours de « cette école buissonnière » dans les Pyrénées se place le pèlerinage au sanctuaire de Bétharam, où Ozanam est venu apporter sa prière à la Vierge au Rameau d'or : « Ce Rameau d'or, dit la légende, fut offert par une jeune fille qui tombée dans le torrent voisin, fit un vœu à Notre-Dame, et au même instant trouva sous sa main un rameau où elle s'attacha. Je me suis aussi cramponné de toutes les forces de mon âme à la branche libératrice, à celle que nous appelons la Consolatrice des affligés et le Refuge des pécheurs ! »

Mieux que des beaux lieux, Ozanam rencontra aux eaux de très belles âmes. Je ne saurais dire s'il s'en pouvait trouver de mieux assorties à la sienne que les deux jeunes prêtres de piété et de suprême distinction, dont l'un était l'abbé Perreyve, son disciple, et l'autre l'abbé Mermillod, le futur évêque d'Hébron et cardinal, alors vicaire de Notre-Dame de Genève.

L'abbé Perreyve, le fils chéri de Lacordaire et du Père Gratry, l'était aussi d'Ozanam. Lui aussi était malade, lui aussi sentait que la vie lui échappait, lui aussi en faisait l'offrande au divin Maître de la vie : et ces prévisions douloureuses et généreuses donnaient à leurs entretiens le caractère triste et doux d'un sacrifice associé : « Quand le ciel était pur, raconte l'abbé Perreyve, nous partions de bonne heure, nous acheminant vers l'une des riantes promenades

qui entourent les Eaux-Bonnes. C'était souvent *La promenade horizontale*. Là, nous allions chercher le calme du soir. Nous la quittions, quand le soleil, abandonnant les cimes empourprées du pic du Gers, laissait monter vers nous les fraîches vapeurs de la vallée de Laruns. Lorsque au dernier détour de la promenade nous apercevions les toits des Eaux-Bonnes, il était nuit. Les montagnes se découpaient en arêtes vives et sombres sur un ciel encore clair; la lune, se dégageant des sapins des hautes roches, s'élevait silencieuse; et des souffles, réguliers comme la respiration d'un enfant qui s'endort, inclinaient doucement les bois. A cette heure, en ce bel endroit, nos âmes montaient naturellement vers Dieu : nous causions encore, mais de longs intervalles de silence nous avertissaient que c'était plutôt l'heure de prier : profonde prière, non articulée par des mots, et qui consiste seulement à se taire devant Dieu! O Seigneur, ô mon maître! je vous remercie de m'avoir donné ces heures!... »

Quand, sa saison terminée, l'abbé Perreyve fut appelé à Paris, Ozanam voulut l'accompagner jusqu'à Bayonne : « Cette heure de voiture, écrit le jeune prêtre, fut la dernière que j'aie passée sur la terre avec lui. Dieu permit qu'il en eût le pressentiment. Il m'entretint durant la route de choses graves, relatives soit à lui, soit à moi, soit aux affaires de l'Église, et aux espérances et aux craintes que donnait l'avenir. Il me parlait comme ne devant plus le faire, et moi je l'écoutais religieusement.

« Quand nous eûmes rejoint la grande route d'Espagne, et que les tours de la cathédrale de Bayonne commencèrent à paraître, il changea de langage; me dit qu'il se sentait frappé à mort, et que sans

doute nous ne nous reverrions plus. J'avais toutes ses craintes, mais avec plus d'espoir, c'est-à-dire plus d'illusions, et je combattis de bonne foi ses tristes pensées. Mais il s'y tint; me parla de sa mort prochaine avec une assurance qui l'emporta sur tous mes motifs d'espoir. Et, quand la voiture s'arrêta devant la diligence qui devait me ramener à Paris, il me serra la main longtemps. Nous descendîmes : c'était le moment de me séparer de lui. Il m'embrassa fortement. Il me disait : « Henri, dites-moi bien adieu! » J'avais le cœur déchiré, mais pas une larme. Je le suivis des yeux, autant que cette consolation fut possible; un détour de la rue rompit brusquement le dernier fil; et je ne le revis plus. »

L'abbé Mermillod, de même âge que l'abbé Perreyve, était alors dans la fleur de son beau talent, de sa séduction et déjà de sa renommée. Il venait de paraître pour la première fois dans les chaires cathédrales de France, pour y intéresser la charité en faveur de la construction de l'église de l'Immaculée Conception à Genève. Or, le principal promoteur de cette entreprise, avec lui, était à Genève le Dr Dufresne, président de la Conférence genevoise de Saint-Vincent de Paul, et gendre de M. Foisset. Lui aussi, le jeune vicaire, venait se refaire aux Eaux-Bonnes, des fatigues de ses prédications à Paris et ailleurs. Il n'a pas laissé par écrit le souvenir de ses entretiens cœur à cœur avec M. Ozanam. Mais une lettre inédite d'Ozanam à cet ami évoque le souvenir d'une promenade faite au Pont d'Espagne avec lui, comme « d'une des plus aimables impressions qu'il ait emportées des Pyrénées ». Puis voici tout entière cette âme humiliée, éprouvée, mais patiente, soumise, généreuse : « Priez pour moi, Monsieur et tendre ami, car la maladie ne fait

pas de bien à mon âme : elle me rend plus que jamais irritable, égoïste, préoccupé de moi-même. J'accepte la souffrance, si elle doit me sanctifier ; mais alors que Dieu fasse qu'elle me sanctifie ! »

Ces religieuses dispositions ont un accent plus chrétien encore dans cette lettre du 14 septembre à M. l'abbé Maret : « Jusqu'ici, sans doute, Dieu a voulu me sauver, et m'accorder quelques jours de plus pour devenir meilleur : qu'il en soit béni ! Mais son dessein est-il de me rendre la santé, ou de me faire expier mes péchés par de longues souffrances : qu'il en soit encore béni ! Alors qu'il me donne le courage, qu'il m'envoie la douleur qui purifie ; et, s'il faut porter une croix, que ce soit celle du bon larron. Continuez donc, Monsieur, de me faire une bonne place dans vos souvenirs devant Dieu, comme on donne au malade la meilleure place au coin du feu. Il ne la mérite pas, mais il en a besoin. »

C'est de Biarritz que ces lettres sont écrites. A mon grand regret je dois renoncer à reproduire ici les descriptions qu'Ozanam donne de tout ce rivage, et celle en particulier de Biarritz, « un des plus jolis pays du monde ». Mais il n'en jouit pas sans remords, condamné qu'il est à y perdre tant de mois dans le désœuvrement, à une époque de la vie où il ne faudrait pas perdre un jour. « Sans doute mon cœur trouve bien son occupation, mais c'est mon esprit qui en manque. Et, lorsque j'arrive au bout de la journée n'ayant rien fait, cette oisiveté me pèse comme un remords, et il me semble que je ne mérite ni le pain que je mange, ni le lit où je me couche. »

Biarritz lui fit du bien. Ozanam l'attribuait en partie à la visite de son frère Charles, qui, s'arra-

chant à sa clientèle pour trois semaines, était venu le soigner et ranimer : « Il m'est arrivé comme un arc-en-ciel, un jour qu'il pleuvait à verse, symbole de l'espérance qu'il me rapportait. » Il disait aussi l'extrême douceur qu'il goûtait à voir sa femme et son enfant pleines de santé, de pouvoir jouir d'elles, et « donner à l'éducation de sa petite Marie un temps qu'autrefois il n'avait pas ». Mais que deviendront-elles? Et il en revient alors « à la douloureuse pensée de sa carrière perdue, et de cette famille abandonnée à tous les hasards du plus sombre avenir. Là-dessus mon imagination broie du noir tout à son aise. Je me sens bien triste, et plus que jamais j'ai besoin de vos bonnes prières. Les pensées de la foi n'ont pas assez d'empire pour m'arracher à ces prévisions. Non point certes que la religion soit impuissante sur mon misérable cœur : elle me préserve du désespoir. Mais je ne réussis pas à me contenir tout à fait; je ne suis pas assez chrétien. Je ne crois pas toutefois offenser Dieu en me laissant aller à cet épanchement auprès d'un ami, qui est plus ferme que moi et qui peut me tendre une main secourable ».

C'est à Lallier qu'il écrit ainsi, et il ajoute : « Dans ce lieu charmant j'ai repris des forces au bord de la mer. Toutefois, il s'en faut encore de beaucoup que je sois guéri. L'hiver approche et je crains bien que mon rétablissement ne soit ajourné à l'été prochain, si même Dieu veut que je me rétablisse jamais. Cette séparation me désole. Je ne puis m'accoutumer à la pensée de rester encore cinq mois sans voir ni vous, ni Cornudet, ni cet excellent Pessonneaux, ni aucun de ceux que Dieu m'a donnés pour compagnons de route sur la terre. »

M. Dufieux avait pareillement reçu la confidence des inquiétudes du malade sur l'avenir des siens. La réponse qu'il y fit est trop belle pour ne pas trouver sa place ici : « Mon bien-aimé Frédéric, ma santé s'en va. Je viens d'essuyer encore une maladie grave ; et c'est à peine si j'ai la force de tracer ces lignes. Dans ces dernières souffrances, j'ai bien pensé à vous ; je me suis enquis de vous par un de mes amis, auprès de votre médecin des Eaux-Bonnes, qui a bon espoir de vous. Quant à vos intérêts de famille, laissez-vous aller à la volonté de Dieu : il se chargera de tout... Mon Dieu, cher ami, que n'aurais-je pas à craindre, moi, si je ne savais que la divine Providence est là? J'ai sept enfants en bas âge. Toute ma fortune consiste en vingt-trois mille francs acquis dans un labeur où j'ai laissé les derniers débris de mes jeunes années, ma santé, ma vie bientôt. A côté de cela, je n'ai ni parents, ni amis, ni héritage, ni place, ni faveur à attendre de qui que ce soit ; rien que mon travail, avec des forces insuffisantes pour l'accomplir. Cependant, ma femme et moi, nous dormons en paix sur l'oreiller de la pauvreté. Je sais que la main de Dieu ne m'abandonnera que le jour où le premier j'aurai cessé de m'attacher à elle! — Courage donc, mon bon ami, la santé reviendra, la prospérité suivra, le génie et la gloire survivront : ce sera l'héritage et la dot des vôtres. Hélas! et les miens?... Mon bon Frédéric, je puis vous le dire : je n'ai jamais été malheureux que lorsque j'ai fléchi dans mon espérance en Dieu. Toutes les fois, au contraire, que je suis revenu à Lui, humble et soumis, comme un petit chien que son maître aurait corrigé, je me suis senti caressé par cette main miséricordieuse et toute-puissante. »

Ozanam trouvait à Bayonne une conférence très florissante, bien pénétrée du premier esprit de la Société, infatigable aux bonnes œuvres. Le président en était le Dr Franchisteguy qui devint pour Ozanam un ami des derniers jours, celui auquel on l'entendra dire alors : « Quand je pense qu'il y a sept mois vous ne me connaissiez point, et que vous prodiguez ainsi à un nouveau venu le meilleur de votre cœur, je ne vois que la charité chrétienne capable de faire ces merveilles. »

Ailleurs Ozanam se félicite de vivre au milieu de populations chrétiennes qui lui donnent la joie de voir que la foi n'est pas éteinte en France. Une de ces visions d'édification fut la visite qu'il fit de la communauté des Pénitentes Bernardines, « établie depuis peu dans les Landes, au bord de l'Océan, à deux lieues environ de Bayonne, au sein d'un immense désert de sables où les dunes se succèdent comme les vagues, mobiles comme elles. Or, au milieu de ce désert, surgit tout à coup l'apparition d'une oasis, telle que celle de la Thébaïde dans la Haute-Égypte, deux rangées de cabanes de paille et de roseaux, au centre une chapelle de chaume ; et, tout autour, des cultures diverses : maïs, pommes de terre, garance, ricin, etc., qu'un rideau de peupliers garantit contre le vent de mer et l'envahissement des sables. C'est tout à la fois l'ouvrage et l'habitation des héroïques repenties[1] ». L'histoire de leur récente communauté en est encore plus surna-

1. Dr Ozanam, *Le pays des Landes, une Thébaïde en France*, br. in-8°, 1857. — Voir aussi la *Vie de l'abbé Cestac*, le fondateur, par Mgr Puyol. — J'eus le bonheur d'entendre le très émouvant et édifiant récit de ces origines, et de ces vies pénitentes de la bouche du saint abbé Cestac, que je rencontrai à Buglosse, en 1862.

turellement merveilleuse que le spectacle. Le jeune Dr Ozanam en fit le récit et le tableau. « Quant à Frédéric, est-il écrit, « sa piété, son cœur si sensible à toutes les impressions morales, en reçurent de si douces émotions, que sa santé elle-même en ressentit un sensible bienfait ».

Être si près de l'Espagne et n'y pas mettre le pied lui était un supplice, et une tentation. Un jour qu'il était mieux, emmenant avec lui sa femme et son frère, il s'échappa jusqu'à Fontarabie, Irun, Saint-Sébastien pour rentrer aussitôt, avec la gloire d'avoir passé vingt-huit heures sur le territoire espagnol. C'était le 22 octobre, avec une température de juillet. M. Eugène Rendu en reçut le récit. On y remarque la mention qu'il fait de la piété des gens. « Le bon peuple espagnol prie très pieusement. Je ne lui trouve rien de froid ni de fantastique; et, dimanche, à la messe, nous avons vu communier beaucoup de personnes, des jeunes geus surtout à la mine virile, à la belle ceinture rouge, avec tout le recueillement que vous trouveriez à Notre-Dame et à Saint-Sulpice. » Et Ozanam en tire la raison d'espérer dans l'assistance « du Dieu des ruines et des résurrections ».

Cette échappée en Espagne le fatigua beaucoup, mais sans le guérir du désir croissant d'un vrai voyage dans l'Espagne des grands souvenirs. Après quelques semaines d'un repos forcé, il se reprit donc au beau rêve qui avait été autrefois celui de nos pères : le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. « Que de fois, écrivait-il à M. Eugène Rendu, que de fois, au coin du feu, avec Mme Ozanam, tout en retournant un tison à demi brûlé, je m'embarquai pour la Terre Sainte ! Mes vœux atteignaient d'une part les colonnes d'Hercule, et d'un autre côté les plages de la Palestine.

Et voici qu'arrivé à Bayonne, dans une ville à demi espagnole, où la moitié des enseignes de boutiques parlent le castillan le plus pur, j'hésite à pousser jusqu'à Séville! »

L'autorisation lui fut donnée par son médecin de faire du moins un essai, jusqu'à Burgos. Il partit le 16 novembre, avec sa femme et son enfant, à l'entrée de cette saison dont le proverbe espagnol dit : « six mois d'hyver, six mois d'enfer ». La pluie les accompagna dans toute l'ascension de trente-trois heures qui escalade le haut plateau où est assise la *Madre de Reys*, à sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'intempérie de la saison, la mélancolie de la route se consolaient pour Ozanam dans les pensées suivantes : « Que de pauvres pèlerins de France et d'Italie, écrit-il, y cheminèrent dans les larmes, allant chercher à Saint-Jacques la rémission de leurs péchés, la guérison d'un malade, la délivrance d'un captif! Et à travers quels périls, quand les bandes sarrasines battaient le pays, quand les eaux débordées emportaient les chaussées et les ponts! »

Le 18 novembre, vers trois heures, les tours de Notre-Dame de Burgos surgirent à ses yeux. Une heure après, il s'agenouillait pour rendre grâces, dans la merveilleuse cathédrale déjà pleine d'ombre. Le lendemain ce furent presque toutes les heures qu'il y passa, au cœur même du moyen âge espagnol tout entier, tour à tour se souvenant, admirant, et priant la Reine de ce lieu, en ces termes ardents qu'il rapporte à son frère : « Ah! sainte Vierge, ma mère, que vous êtes une puissante Dame! Et, en retour de votre pauvre maisonnette de Nazareth, que votre divin Fils vous a fait bâtir d'admirables maisons! Je vous

en connaissais de bien belles, depuis Notre-Dame de Cologne jusqu'à Sainte-Marie-Majeure; et de Sainte-Marie de Florence jusqu'à Notre-Dame de Chartres... Et voici que les Castillans, déposant leur fière épée pour la truelle et le ciseau, se sont relayés ici pendant trois cents ans à votre service, afin que vous ayez aussi une belle demeure parmi eux! Bonne Vierge, qui avez obtenu ces miracles, obtenez-nous aussi quelque chose pour nous et pour les nôtres. Raffermissez cette maison fragile et délabrée de nos corps. Faites monter jusqu'au ciel l'édifice spirituel de nos âmes. »

Nous ne dirons rien de plus, car tout a été raconté *con amore* par Ozanam lui-même, puis publié après sa mort, dans le chef-d'œuvre qu'il intitula : *Un Pèlerinage au pays du Cid,* constante occupation et douce consolation des derniers jours de sa vie. Il avait semblé revivre à Burgos : « Malgré un temps pluvieux, annonce-t-il à ses amis, je ne me suis jamais mieux porté, et les trois jours de Burgos n'eurent que le tort d'être trop courts : trois jours passés avec le Campeador, avec Fernan Gonzalez le grand comte de Castille, avec la grande Isabelle! J'avais là, à Burgos, tout le poème de l'Espagne héroïque et sacrée. En trois jours de séjour, j'ai vu trois cents ans d'histoire. Enfin je remporte de là de nobles pensées, de belles pages en germe, des poésies et des notices sur les monuments, des ballades et des légendes. Amélie a trouvé de vieilles romances à chanter, elle a acheté des mantilles, elle a obtenu pour elle et pour moi des grâces du ciel. C'est assez dire que je n'ai qu'à remercier Dieu qui m'a donné la force de faire ce voyage agréable et utile ; et aussi ma chère femme qui en a eu toute la sollicitude. »

Pour rapide qu'eût été ce séjour à Burgos, Ozanam

n'y oublia pas la conférence de Saint-Vincent de Paul. La catholique et fière Espagne, riche en œuvres anciennes de charité et d'évangélisation, avait mis de la lenteur à accueillir celle-ci, récente et étrangère. Jusque-là, Saint-Joseph de Madrid et Burgos étaient encore les seules, croyons-nous, qui fussent agrégées à la Société. Mais la fin de cette année-là même, 1852, vit s'opérer l'affiliation de nombreuses autres, Calella, Santa-Crux de Madrid, Santander, Huesca, etc. Dix ans après, sur 2.000 conférences étrangères à la France, l'Espagne en comptait cinq cents.

Le 24 novembre Ozanam était de retour à Bayonne. Un moment, il avait pensé retourner d'abord à Paris durant ce mois, afin d'y soutenir sa candidature à l'Académie des Inscriptions. « Mais à quoi bon? Cette Académie saura bien se passer quelque temps encore de mes lumières. Je m'en consolerais facilement, si je ne craignais que ces lumières ne vinssent bientôt à s'éteindre. » Et quelques lignes après : « Je connais tels candidats qui ne sont guère entrés à l'Académie que pour ce qu'on espérait d'eux. Et ne peut-on pas espérer de moi tout autant? Et, de plus, que je laisserai bientôt ma place vacante? »

L'hiver approchait : où allait-il le passer? La question se posa entre Bayonne, l'Espagne et l'Italie. L'Italie l'emporta : « Notre belle Italie! » Hippolyte Fortoul, son ancien camarade du collège de Lyon, devenu ministre de l'Instruction publique sous le second Empire, mais resté fidèle à son amitié, chercha à lui adoucir un peu les ennuis du repos, en le chargeant d'un petit travail à faire à Pise sur les *Origines des Républiques italiennes,* moyennant une légère indemnité de voyage.

Ozanam ne voulut pas quitter Bayonne et les Py-

rénées, sans faire une visite de voisinage au village natal de saint Vincent de Paul : « Je la devais bien au bien-aimé patron qui a préservé ma jeunesse de tant de dangers, et qui a répandu des bénédictions si imprévues sur nos humbles conférences. C'est à sept ou huit lieues de Bayonne, l'affaire d'une petite journée. Nous sommes arrivés d'abord au village de Pouy, qu'on appelle maintenant Saint-Vincent-de-Paul, du nom de son glorieux fils. Nous y avons vu le vieux chêne sous lequel saint Vincent, petit berger, s'abritait en gardant ses brebis. Ce bel arbre ne tient plus au sol que par l'écorce d'un tronc dévoré par les ans. Mais ses branches sont magnifiques, et, dans cette saison avancée, elles ont encore un vert feuillage. J'y voyais bien l'image des fondations de saint Vincent de Paul, qui ne semblent tenir à la terre par rien d'humain, et qui cependant triomphent des siècles et grandissent dans les révolutions. »

Une autre lettre dit : « M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul a fait couper sous nos yeux une branche du chêne vénéré, que je vais envoyer au conseil général. En même temps, Amélie s'est approvisionnée de feuilles, de rameaux et de glands dont elle compte vous faire part, tandis que petite Marie était toute joyeuse de voir sur la lande des moutons qui devaient être les arrière-petits-enfants de ceux que gardait le saint. »

« De Pouy, nous reprîmes notre route pour Notre-Dame de Buglosse, à trois quarts de lieue plus loin, par un pays affreux, coupé de marais, sans culture. Le vieux sanctuaire est vénérable par une image de Marie qui y attire un grand concours de pèlerins. C'est là que, samedi matin, nous avons accompli notre pèlerinage, et que nous avons eu la consola-

tion de communier, en demandant à Dieu la guérison qui nous intéresse tous trois. Il y avait longtemps que je ne m'étais senti si touché ! »

Ce qui le toucha plus que le reste, fut une particularité qu'il racontait ainsi dans une lettre postérieure, à Lallier : « A cette époque, je me croyais guéri, et c'était moins en supplication qu'en action de grâces que j'étais allé à ce pèlerinage. Cependant, sans vouloir rien mêler de surnaturel à ce qui me touche, j'avoue qu'une circonstance m'avait beaucoup frappé. Je m'étais confessé à un saint prêtre qui dessert la chapelle de Notre-Dame, et dont la simplicité, l'extrême charité, me rappelaient tout à fait notre Vincent de Paul. Or cet homme de Dieu, dans l'exhortation qu'il me fit, ne me parla que de souffrances à recevoir patiemment, de résignation, de soumission à la volonté de Dieu, quelque sévère qu'elle fût!... Un tel langage m'étonnait un peu, quand je me sentais mieux portant. » C'était dans le confessionnal de la petite église : et le prêtre ne savait rien de la personne de son pénitent qu'il n'avait jamais vu [1]. « Toutefois, au retour même de Buglosse, j'éprouvai déjà quelque indisposition, qu'aggravèrent encore les visites d'adieux que je dus faire à Bayonne. Je retombai dans mes faiblesses. » Il était temps de partir.

Dans les premiers de décembre, Ozanam se mit en route, par le courrier qui le conduisit rapidement à Toulouse, où saint Thomas d'Aquin et les conférences l'arrêtèrent deux jours : « Notre bonne petite

1. Je suis bien incliné à penser que ce saint prêtre n'était autre que l'abbé Cestac, qui alors y entreprenait la construction du nouveau sanctuaire dont parle Ozanam ; que j'y retrouvai après son achèvement, en 1862; avec qui je passai là une demi-journée de grande édification; et à qui on attribuait des lumières surnaturelles pour la conduite des âmes.

Société de Saint-Vincent de Paul ne chôme nulle part », écrit-il. Il en fut de même à Montpellier : « Ainsi va se faisant l'œuvre de Dieu, au milieu des vicissitudes humaines. » A Marseille les attendait Mme Soulacroix qui se joignit à eux pour le reste du voyage, au terme duquel elle devait se rendre à Rome où se trouvait son fils : « Ainsi, je mets fin à l'isolement de ma femme, et je rapproche des cœurs qui saignaient de se sentir séparés ! »

Marseille lui fit trouver « les délices de Capoue », dans l'hospitalité de M. et Mme Magagnos, proches parents des Soulacroix. Il y eut grande table et réunion patriarcale, en la fête de Noël. Ce même jour il s'était assis à une autre et divine Table : « Ainsi avons-nous passé cette fête ensemble, écrit-il à son frère. Pendant que j'étais là, au pied du saint autel, j'ai beaucoup prié pour vous. Vous me le rendiez de votre côté ; et, vos bonnes prières aidant, vous verrez que nous ferons un bon voyage. Nous partons demain pour Toulouse où nous serons en cinq heures. Nous nous mettons sous la protection de Notre-Dame de la Garde à qui nous avons fait notre visite, l'autre jour.

Ce qu'on remarquait d'Ozanam tous ces jours-là, c'était sa gaieté ; il en jouissait le premier : « Vraiment, écrit-il, Dieu a exaucé la demande que je lui faisais : *Redde mihi laetitiam salutaris tui.* »

Toulon l'enthousiasma par sa grandeur navale : « L'escadre de la Méditerranée était là réunie pour nous recevoir. Nous avons visité le géant de la flotte, *le Valmy,* de cent trente canons, monté par onze cents hommes. Je n'ai rien vu de plus imposant que ce géant mobile qui porte tant de foudres obéissantes et de courages disciplinés. » Par contre, Toulon le fatigua. Il parle d'enflure des pieds, de spasmes fré-

quents, d'une dilatation reconnue au cœur et traitée par la digitale : « Enfin j'espère que cette petite épreuve ne se prolongera pas ; et que le bon Dieu me l'aura envoyée pour mes étrennes, à ce renouvellement de l'année, pour me faire lui dire : « *Volo quomodo vis, volo quandiu vis!* »

De Toulon à Nice, la douceur de voir, de contempler, d'admirer, de sentir, de bénir, lui fut un baume, écrit-il. « Une voiture particulière nous a menés coucher à Cannes, et le lendemain à Nice, en passant par Fréjus, les montagnes de l'Esterel, Antibes : c'est à dire par une route enchanteresse, bordée d'oliviers, d'orangers tout couverts de leurs fruits d'or, sans parler des palmiers qui se balancent de loin en loin sur quelque ruine romaine, à la porte d'une chapelle ou auprès de quelque villa moderne.

«Tout ceci est admirable, mais ne paraît plus rien lorsque, en arrivant près d'Antibes, on voit se déployer tout à coup le rideau des Alpes maritimes qui ferment l'horizon, le front couvert de neige, le pied dans une mer étincelante. C'est alors seulement que les Pyrénées et la côte de Biscaye sont vaincues. Toute la création est là, avec la majesté des glaciers et l'opulence des régions tropicales : les oliviers en forêt, les lauriers-roses dans le lit desséché des ruisseaux, les aloès et les nopals comme en Sicile ; et des bouquets de palmiers dressant un feuillage altier digne d'orner aux Rameaux le triomphe du Roi des rois. »

Le souvenir familial a de joyeux relais, échelonnés sur la route. Ozanam écrit : « De tous les fruits qu'on trouve en Provence, les meilleurs ce sont les cousins et les cousines. Amélie a trouvé tous les siens à Marseille. » A Toulon encore une phalange de

Magagnos. Enfin, « à Cannes, un vieux cousin, presque aveugle, M. Coste, ce parent si cher à notre bonne mère, chez qui nous avons festoyé le nouvel an. Décidément, mes amis, j'abandonne à son malheureux sort cette année 1852 qui nous avait séparés, et je bénis 1853 qui nous rapprochera. »

Après le souvenir de sa mère, celui de son père : « Demain à quatre heures du matin, départ de Nice pour Gênes, par cet admirable chemin de la Corniche. Ah! que tout ce pays me rappelle notre pauvre père! Qu'il en parlait souvent! C'était le théâtre de ses premières campagnes, et il avait fait bien des fois le coup de feu contre les montagnards piémontais. Je pense beaucoup à Lui, et à vous avec lui. »

De Gênes à Livourne, la traversée sur la *Marie-Antoinette* fut horrible. Le débarquement sous une pluie battante acheva de tremper les passagers jusqu'aux os. Le 10 janvier, Ozanam arrivait enfin à Pise, enrhumé, fatigué, mais valide encore, saluant l'Italie, et monté à l'espérance.

C'est à la cathédrale qu'il se rendit tout d'abord : « Après un mois de voyages, de fatigues et de bien courts repos, écrit-il en France, je ne vous donne pas votre ami pour un Hercule ; il a eu ses petites misères. Mais le voici au port, j'espère, et il en faut bien remercier Dieu. C'est ce que nous avons fait, en arrivant, dans cette admirable cathédrale de Pise toute rayonnante de foi, de beauté et d'amour. »

CHAPITRE XXVIII

EN ITALIE. — L'HIVER A PISE

FLORENCE; SA CONFÉRENCE. — L'AUTORISATION. — N.-D. DE PISE. — TRAVAUX D'HISTOIRE. — LA VIE MONTANTE. — LE SACRIFICE.

1852.

De Pise, ayant d'abord salué Notre-Dame chez elle, Ozanam reporta aussitôt son regard vers la France absente : « Remerciez Dieu avec nous, écrit-il à Cornudet, de nous avoir gardés et conduits ; priez-le de continuer son ouvrage et de nous ramener, car cette terre enchanteresse ne nous fait pas oublier la patrie. » Une autre lettre disait : « J'espère bien que j'achèverai de renaître au printemps. Mais, quelle que soit la volonté de Dieu, il faut que je l'attende avec amour, puisqu'il mêle tant de douceur aux amertumes de son calice. »

C'est le 13 janvier qu'Ozanam écrivait ainsi. Il profita de cette accalmie pour se rendre à Florence, qui n'est qu'à vingt lieues de Pise et où l'attiraient les intérêts de la Société de Saint-Vincent de Paul. Dès 1847, comme lui-même raconte, traversant la Toscane, il y avait jeté la semence d'une conférence qui avait été longue à germer. Aujourd'hui de nouvelles idées et de nouveaux besoins sociaux avaient accrédité cette œuvre populaire, et des conférences étaient nées sur divers points du pays. « L'autorité ecclé-

siastique leur prêtait sa protection, les religieux la recommandaient, les laïques fervents s'y enrôlaient. »

Mais, à Florence, comme à Pise, comme à Livourne, la Société n'avait pas obtenu l'autorisation du grand-duc de Toscane qui la tenait pour suspecte de libéralisme; et la froideur qu'il montrait au petit groupe naissant glaçait l'éclosion de l'œuvre dans son germe. L'arrivée d'Ozanam à Pise réveilla l'espérance. Son livre de *Dante et sa philosophie,* traduit plusieurs fois en italien, avait naturalisé l'auteur et popularisé son nom, peut-être plus qu'aucun écrivain français, dans cette mère patrie de son héros. La Grande-Duchesse ne le pouvait ignorer. Une de ses dames d'honneur était la mère du jeune chanoine Guido Palagi, le saint prêtre qui avait mis toute l'ardeur de son prosélytisme au service et au recrutement de la charitable association.

Il y avait peu de jours qu'Ozanam était arrivé, quand on lui fit savoir que la Grande-Duchesse mère se trouvant de passage à Pise, désirait le voir et l'entretenir dans la soirée. « Il avait la fièvre ce jour-là, rapporte M. Cornudet, une oppression violente, une enflure de tout le corps. Vainement ceux qui l'entouraient s'opposaient à cette visite : « Je sens, répondit-il, que je suis bien mal ; mais c'est sans doute le dernier service que je rendrai à la Société de Saint-Vincent de Paul. Elle m'a fait trop de bien pour que je ne tente pas la dernière chose que je puis pour elle, si Dieu m'en donne la force. » La Grande-Duchesse, femme de foi et de cœur, le reçut avec une bonté et une distinction marquée; mais elle ne lui cacha pas les fortes préventions du duc contre la société en général, et la conférence de Florence en particulier, la tenant comme une sorte de Camarilla politique,

laquelle ne saurait être autorisée que si certains membres, qu'elle lui désignait nommément, cessaient d'en faire partie. Ozanam, respectueusement, exposa l'origine et l'esprit de la société; l'exclusion formelle que son règlement donnait à la politique, son devoir d'accueillir indistinctement quiconque se présentait, pourvu qu'il fût honorable et chrétien. Sa parole était chaleureuse, plutôt animée qu'abattue par la fièvre. La Grande-Duchesse écouta attentive et émue. Elle remercia, sans rien répondre. Mais, quelques jours après, la conférence de Florence, et avec elle Pise et Livourne, recevaient l'autorisation officielle du gouvernement.

Une réunion solennelle de la conférence, fixée au 30 janvier, devait promulguer et inaugurer ce nouvel état de choses. Une lettre d'Ozanam à Lallier en rend compte fidèlement, mais modestement, sans mention aucune de sa visite à Son Altesse et du résultat obtenu : « Dans cette capitale du Joséphisme, écrit-il, un jeune et pieux chanoine, dont la mère est dame d'honneur de la grande-duchesse, met tout son zèle à propager notre association. J'ai eu la consolation d'assister à une de leurs séances, comme j'avais visité en d'autres temps nos confrères de Londres et de Burgos. Des larmes de joie me viennent aux yeux, quand je retrouve à ces distances notre petite famille toujours petite par l'obscurité de ses œuvres, mais grande par la bénédiction de Dieu. Les langues diffèrent, mais c'est toujours le même serrement de main, la même cordialité fraternelle; et nous pouvons nous reconnaître au même signe que les premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Il leur parla en italien : son discours en cette langue et la nôtre est imprimé dans ses œuvres. Ce qu'on

y voit, après la joie de se retrouver en famille, là, en Toscane, comme en Angleterre et comme en Castille, c'est le besoin de faire connaître que, s'il est vice-président du conseil général, ce n'est point par l'effet de son mérite personnel. Il n'y a d'autre titre que son ancienneté dans cette société dont il raconte les modestes débuts, et dont il admire la merveilleuse extension. « Au lieu de huit, à Paris seulement elle compte 2.000 membres, visite environ 20.000 assistés. Elle possède dans la seule France 500 conférences, outre celles qu'elle a en Angleterre, en Espagne, en Amérique et jusqu'à Jérusalem. » Il disait le but de l'œuvre : œuvre de charité spirituelle plus que corporelle, particulièrement appropriée aux besoins de l'heure présente et à l'état politique actuel de l'Italie. Enfin l'esprit de l'œuvre : esprit d'humilité, de charité et de paix. Tel est bien aussi l'esprit de ce petit discours d'une simplicité évangélique. Il se termine ainsi : « Je vais bientôt retourner pour quelque temps à Pise, où j'ai, comme ici, d'autres frères en saint Vincent de Paul. Mais, dans quelques mois, avant de regagner ma patrie, j'espère vous revoir encore et m'édifier de cette fraternité chrétienne qui m'a préparé parmi vous un si chaleureux et si doux accueil. J'en emporterai dans mon cœur le souvenir impérissable, et j'attesterai devant nos confrères de Paris que, sous le beau ciel d'Italie, l'arbre de Saint-Vincent de Paul a déjà poussé des rameaux dignes de figurer auprès de ses branches les plus florissantes. »

L'histoire de cette séance et de ce discours eut son épilogue. Grand fut l'étonnement de l'orateur, lorsque le lendemain il se lut reproduit tout au long dans les journaux catholiques du lieu. Il en fut très con-

trarié : « C'est entièrement opposé aux habitudes comme à l'esprit de la Société, laquelle ne fait du bien qu'en ne faisant pas de bruit. » Ozanam déclara même que s'il avait pu prévoir cette publicité, il n'eût pas parlé. Peu après, ayant été prié de prendre de nouveau la parole, il n'y consentit qu'après la promesse expresse que cette indiscrétion ne se renouvellerait point. Le lendemain pourtant, quelques membres influents vinrent le supplier de les relever de leur parole : il résista trois jours, et ne céda qu'à la demande de son confesseur, lequel l'assura que son discours amènerait probablement une fondation à Lorette. Il permit d'en tirer cent exemplaires. On en tira douze cents : seconde trahison, que l'orateur ne pardonna tout à fait que lorsqu'il en vit l'heureux résultat dans la fondation de conférences à Macerata, à Porto Ferraio, et jusqu'en Sardaigne, où le discours du « célèbre professeur français produisit un grand effet ».

Mais il n'en fallait pas tant pour abattre les forces déjà fort ébranlées du conférencier. Quelques jours après, je lis de lui à M. Foisset : « Je ne vaux guère en santé; c'est pourquoi j'ai prié, et j'ai mis tous mes amis en prières, afin qu'il plût au ciel de me délivrer. Tant de vœux ne pouvaient pas rester inexaucés; mais il paraît aussi que mes péchés ne pouvaient pas demeurer impunis. Depuis mon départ de France, la fatigue d'un long voyage a ébranlé mes forces; et je suis ici souffreteux, chancelant, mais ne tombant point, à peu près comme la tour penchée devant laquelle je passe chaque jour. Voilà un exemple qui devrait me rassurer et m'instruire. Car, toute penchante qu'elle est, elle dure depuis tantôt sept cents ans; et

elle ne cesse pas de servir Dieu à sa manière, en le célébrant par la voix de ses cloches. »

C'était le 4 février qu'il écrivait ainsi. Le 28, il accuse du retard de son rétablissement les pluies éternelles dont on jouit sous ce beau ciel de Toscane. Un mois après, 4 mars, c'est tout cela encore : l'intempérie, la réclusion ; mais, en retour, la consolation des visites d'art et des visites de foi et de prière à la cathédrale, où il trouve son refuge et son bonheur. Tel est le sujet de cette page et des suivantes à M. l'abbé Maret, pour qui elle fait vivre le spectacle des choses, des personnes et des lieux.

« Vous aurez appris, Monsieur et très cher ami, mon odyssée, mes voyages et navigations, et comment je suis venu prendre mes quartiers d'hiver à Pise, depuis six semaines. Là-dessus, vous vous figurez sans doute votre voyageur menant une vie de délices sous un ciel sans nuages, voguant mollement sur les eaux de l'Arno, emporté vers les belles montagnes de San Giulano, ou au moins rêvant au clair de lune sur la merveilleuse place de Pise, errant dans le Campo Santo, évoquant les mânes des vieux Pisans dans ces portiques ouverts peints par Giotto et Benozzo Gozzoli. Oh ! que vous êtes loin de la vérité ! De toutes les histoires saintes que Benozzo a représentées, je n'en vois qu'une ici, et toujours la même : c'est celle du déluge. Depuis bientôt quarante jours, nous vivons enveloppés d'un voile de pluie qui s'épaissit quelquefois en neige et que soulèvent des vents furieux. Heureusement, à défaut des portiques ouverts du Campo Santo, je puis me réfugier dans la cathédrale, et aller prier sous ces voûtes héroïques élevées en 1063 par des croisés qui devançaient Godefroy de Bouillon, et qui du butin fait sur

les infidèles érigeaient cette incomparable église. »

Et ailleurs : « Aux bons jours, il nous arrive de prendre une voiture bien close et de nous faire conduire à la cathédrale. Là, tous les souvenirs du déluge s'évanouissent, et nous sommes vraiment pour une heure en paradis. Ah! ces vieux maîtres avaient bien compris que l'Église doit être une Jérusalem céleste; et ils construisirent celle-ci avec tant de légèreté qu'on ne saurait dire si elle s'est élevée de la terre ou si elle y pose seulement, descendue du ciel. Les quatre-vingt-quatre colonnes qui portent ses cinq nefs sont élancées comme les palmiers des jardins éternels. Des anges, qu'on croit peints par Guirlandaio, mais qui vivent assurément, montent et descendent en groupes charmants le long du grand arc qui ouvre le sanctuaire. Et au fond de l'abside, le Christ assis, et écrasant sous les pieds de son trône le lion et le dragon. Ah! c'est en présence de cette nouvelle transfiguration qu'on s'écrie de grand cœur : « Seigneur, il fait bon ici; dressons-y trois tentes! »

« Que si, au sortir de la basilique, la pluie un moment suspendue permet de faire le tour de la place, de considérer la façade avec sa coupole byzantine, et derrière, les murs d'enceinte qui ont vu tant d'assauts, alors on revient l'âme assez nourrie de poésie pour essuyer encore sans murmure de longs jours de captivité, comme les saints, après leurs extases et leurs visions, supportent plus patiemment les ennuis de la vie. »

C'était bien la captivité en effet que ces journées d'hiver dont Ozanam donne ainsi l'horaire et l'emploi. Son lever, à neuf heures, en qualité de malade, pour obéir à l'ange gardien fort aimable mais trop sévère qui veille à l'exécution de l'ordonnance;

le déjeuner, en se serrant auprès d'un bon feu ; vers onze heures, si la bourrasque souffle avec moins de furie, la messe à l'église voisine ; puis la bibliothèque qui est à deux pas, et où l'on s'oublierait sans la crainte salutaire de la même gardienne. La rentrée au logis pour écrire une lettre, donner une leçon à Mlle Marie. Puis le dîner, de plus en plus enfoncés dans la cheminée, car le froid vient avec le soir. Quelque lecture achève la journée, pendant laquelle on a tout le loisir de regretter les amis qui animaient le coin du feu de la rue de Fleurus. Faites-moi le plaisir de me dire si je ne viens pas de vous peindre un hiver de Berlin ou de Munich? »

Ceux qui n'ont pas eu le spectacle d'Ozanam en prière, en trouveront l'image dans ces lettres. Il a franchi les portes de bronze du Dôme ; il est parvenu au bout de cette forêt de colonnes qui divisent les cinq nefs : il est là face à face, et sous les grands yeux du Christ colossal de la mosaïque absidale. Il le contemple assis entre la sainte Vierge et saint Jean. Là il évoque tous les souvenirs historiques de ce lieu, les dépose aux genoux du Roi des siècles ; et les plus beaux psaumes viennent à ses lèvres pour exprimer ses ardeurs. « Là, enveloppé et comme accablé de la majesté divine, je me sentais heureux que Notre-Seigneur eût inspiré à un peuple de lui bâtir une demeure presque digne de lui. La crainte de Dieu, le sentiment du néant de l'homme, l'orgueil légitime du chrétien, toutes ces émotions se réveillent à la fois, et l'on comprend la parole du psaume : « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur des vertus ! »

Ozanam dit aussi son bonheur de rencontrer dans cette église et dans d'autres de la ville, de pauvres gens qui l'édifient : « La masse du peuple, ici du

moins et à Florence, remplit les églises. A la différence de notre France on voit, même aux jours d'œuvre, les autels entourés, non de *gens comme il faut*, mais d'artisans, de cochers, de paysans et de femmes de la halle, avec lesquels il faut se coudoyer si l'on veut s'asseoir sur les bancs qui remplacent nos chaises. J'ai presque tous les jours la messe de onze heures : Saint-Simon l'appellerait « la messe de la canaille ». Je trouve les communions plus nombreuses que je n'aurais cru... »

Il y revient ailleurs : « Le peuple d'ici est bien dégénéré, mais du moins il a conservé la foi, et il ne laisse point dans la solitude les cathédrales de ses pères. Je dis le peuple, c'est-à-dire les gens surtout qui, en France, ne vont point à l'église, qui hantent les cabarets et les guinguettes. A la messe de onze heures qui est souvent la mienne, vous ne sauriez croire en quelle bonne compagnie je me trouve de petits artisans, de cochers, de marchandes de pommes, de gueux, hélas! mon cher ami, de tout ce qui répugne à notre délicatesse, mais enfin de ces pauvres que le Sauveur aimait. »

A la bibliothèque, sise à deux pas de sa demeure, et riche de 60.000 volumes, Ozanam trouvait l'accueillante hospitalité du conservateur, M. Ferrucci, « le plus complaisant des bibliothécaires », qui l'installait là, chez lui, à part, dans le cabinet professoral, auprès de la petite cheminée privilégiée, à la table même où l'année précédente avait travaillé M. Ravaisson, de l'Institut. Il en était de même des égards dont l'entouraient les professeurs de l'Université de Pise. « Enfin, écrit-il, nous avons ici une petite *Athènes,* si je puis donner ce nom à une centaine d'étudiants grecs. Mais je dois avouer que

ces fils d'Aristide et de Philopœmen sont moins assidus à l'école qu'au théâtre ; et qu'ils passent pour mal payer leurs dettes. »

C'est à la bibliothèque que, pour remplir la mission littéraire qu'il avait reçue du ministre, Ozanam se mit à la recherche des Origines des Républiques italiennes. *L'Émancipation de la Commune de Milan au XIe siècle*, lui fournit le sujet et les documents d'un travail où il se rencontrait en face de Grégoire VII et de Pierre Damien : « En retournant par Milan, je prendrai cette dernière impression des lieux qui colore et fait vivre l'histoire ; et j'en tirerai une narration dans le genre de M. Augustin Thierry. C'est un travail que peut faire un malade de Pise, principalement si le soleil italien se décide à venir briller à sa fenêtre de *Lung Arno* et réchauffer ses pensées. »

Le soleil était lent à venir. Le temps du carême fut affreux. « Des averses torrentielles gonflent le cours de l'Arno, menacent les ponts de marbre ; et à trois pas de nous les neiges froides blanchissent les montagnes de Lucques. »

Un autre travail qui charmait ses ennuis, mais sans guérir son mal, était la rédaction de « son odyssée », comme il appelait son *Pèlerinage au pays du Cid*. Il y travaillait sous les yeux de sa femme laquelle, « mourant de peur qu'il n'en tombât plus malade osait bien lui soutenir que les arides montagnes de la Vieille-Castille n'avaient point la beauté de la Campagne romaine ; qu'il surfaisait Las Huelgas et Miraflores, et qu'elle ne donnerait pas trois maravedis du tombeau de Jean II, etc. — Mais je tiens bon, écrit le mari à Ampère, j'ai toutes mes notes ; et, de retour à Paris, si Dieu me prête vie et me donne la force de faire quelques leçons sur le poème du *Cid*, je me

propose de tirer parti de ce voyage d'Espagne, et d'écrire une vingtaine de pages dont vous n'aurez pas à rougir ».

C'était donc encore la Sorbonne dont le souvenir le hantait, dont le regret l'attristait : « Ah! pauvre Sorbonne, écrit-il, que de fois je retourne en esprit vers ses salles enfumées, mais que j'ai vues remplies d'une généreuse jeunesse! Cher ami, après les consolations infinies qu'un catholique trouve au pied des autels, après les joies de la famille, je ne connais pas de bonheur plus grand que de parler à des jeunes gens qui ont de l'intelligence et du cœur! »

C'est à M. Benoît, son suppléant intérimaire, un chrétien comme lui, qu'est écrite cette lettre, pour le féliciter et remercier de ses belles leçons de littérature allemande.

D'autres fois c'est vers quelque foyer de l'amitié lointaine que se reporte son regard. Il écrit à M. Lenormant : « La place que vous voulez bien me garder dans vos pensées me fait songer à celle que je trouvais à votre foyer, quand Mme Lenormant nous accueillait, ma femme et moi, avec tant de grâce et d'indulgence. Je ne sais encore ce que Dieu ordonnera de moi ; mais il a certainement assez fait pour l'honneur et la douceur de notre vie, en nous choisissant nos amis. Si mal que je pense de moi-même, je ne puis croire qu'il m'ait créé pour ne rien faire, lorsqu'il me fait connaître l'un après l'autre tous les meilleurs chrétiens de mon temps et les âmes les plus choisies. »

Presque toutes les lettres adressées, pendant ce carême, à ses amis de France sont des remerciements. Personne ne fut plus fidèle qu'Ozanam au devoir de l'action de grâces aux hommes, comme à Dieu. Ayant

reçu l'article bibliographique qu'Ampère avait consacré aux *Poètes franciscains* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai : « Mon cher ami, lui écrit-il, vous nous avez comblés, nous et nos pauvres Franciscains. Je veux vous remercier aussi pour ces pieux mendiants que vous traitez avec tant de bonté, et que vous faites revivre dans ce tableau raccourci. Vos trois pages ont toute la couleur et tout le parfum de ce jardin de couvent que vous y crayonnez, avec ses jasmins grimpants le long des cloîtres. Amélie et moi, en juges désintéressés, nous avons décidé que cet article était un de vos morceaux les plus exquis. Je veux ajouter que nos regrets pour le professeur absent ont touché autre chose que mon amour-propre ; et l'accent m'en est allé jusqu'au fond du cœur. »

Il semble bien que toutes les facultés d'Ozanam naturelles et surnaturelles, celles de l'esprit, celles du cœur, se soient surpassées elles-mêmes, dans ces deux dernières années, en dépit de sa souffrance ou peut-être à cause d'elle. C'est bien la vie montante, au faîte de son ascension. Surtout la bonté, la sensibilité y ont des délicatesses et tendresses suprêmes. Lui-même s'en rend compte : « Dans cette ville paisible, dans cette vie si reposée, il me semble quelquefois que je goûte plus profondément mes affections de famille, que je caresse plus à mon aise mes souvenirs d'amitié. J'ai le loisir de rentrer dans mon cœur, j'y trouve beaucoup à corriger; mais enfin j'y crois trouver la foi et la paix, et c'est assez pour donner bien des moments de bonheur. » Et dans un autre endroit, parlant de son entourage : « Vous voyez, mon cher ami, que si Notre-Seigneur me fait part de sa croix, il m'en donne, comme on fait à Rome, une parcelle bien légère, et encadrée dans

un beau reliquaire; je veux dire dans des consolations et des adoucissements infinis. J'ai ma bonne et tendre Amélie, qui sait mêler à ses soins tant de grâce et d'agrément. J'ai ma petite Marie toujours joyeuse, et qui commence à nous réjouir de son babil italien. J'ai trouvé pour ma conscience un prêtre plein de charité et de lumières. Dieu m'a donné des amis nouveaux, et je sais que les anciens ne m'oublient pas. »

De ce dévouement de son épouse, il ne sait assez bénir Dieu : « La dame du logis vous fait tous ses compliments. La pauvrette a vu de bien mauvais jours. Mais la voilà qui s'épanouit aux premiers sourires d'avril. Et certes, si je me tire d'affaire, elle aura une grande part du mérite. » Et, dans un autre endroit : « Vous connaissez celle que Dieu m'a donnée pour ange gardien visible : vous l'avez vue à l'œuvre. Mais, depuis que mon mal est devenu sérieux, vous ne sauriez croire tout ce qu'elle a trouvé de ressources dans son cœur, non seulement pour me soulager, mais pour me consoler! Quelle tendresse ingénieuse, patiente, infatigable, m'entoure à toute heure et prévient tous mes désirs! » Et à la fin d'une autre lettre, on l'entend qui s'écrie : « Qu'ai-je donc fait pour que Dieu me donne une pareille famille et des amis tels que vous! »

Il les aimait en Dieu, le Dieu de l'autel où il prie et communie, le Dieu du ciel où il aspire : « Dans ces grandes fêtes que je n'ai pu passer avec vous, je vous ai retrouvé au saint autel. Oui, je crois fermement, quand je communie, être en communication étroite avec mes amis chrétiens unis au même Sauveur. Pourquoi faut-il que bientôt après, je me détache de cette sainte compagnie pour retomber

dans mes découragements? Quand verrons-nous le lieu où il n'y aura plus de divisions entre les chrétiens, ni d'injustices publiques, ni d'avilissement pour les grandes nations! »

C'était à l'amitié, celle d'un prêtre du plus haut mérite, qu'il confiait d'avance l'avenir de ce qu'il laisserait de plus cher en ce monde : « Adieu, cher ami, écrit-il à l'abbé Maret, c'est souvent une consolation pour moi de penser que si je venais à mourir, vous seriez l'ami de ma petite famille, comme vous avez été le mien. Aussi, toute cette famille vous aime-t-elle tendrement, mais personne plus que votre dévoué. »

Il pensait donc à sa mort, vers laquelle il s'acheminait en portant sa croix. Au Dr Franchisteguy, qui lui avait annoncé la mort subite d'un confrère de Bayonne, après une longue maladie et beaucoup de bonnes œuvres, il répond, 3 avril : « Il a été appelé à l'improviste, mais ne disons pas qu'il n'était pas préparé. Pour moi, quand je vois des chrétiens éprouvés par ces maux lents et cruels, je me figure des âmes qui font leur purgatoire en ce monde, et qui ont droit à la pitié respectueuse que nous devons aux justes de l'Église souffrante. Ah! si Dieu veut accepter pour l'expiation de leurs péchés ces peines supportées ici-bas, qu'ils sont heureux de s'être purifiés à ce prix, par des douleurs infiniment au-dessous de celles de l'autre vie, au milieu des consolations de la religion, de l'amitié, de la famille, auprès d'une femme qui s'épuise de tendresse et de bons soins, avec de joyeux enfants qui ramèneraient le sourire sur les lèvres les plus désolées! Souffrir ainsi deux ans, dix ans même, et ensuite entrer de plain-pied

dans la paix du ciel, ne serait-ce pas la plus heureuse destinée! »

C'est ainsi qu'Ozanam se préparait lui-même à mourir.

Le sacrifice était déjà commencé, par le détachement. Il écrit à Lallier : « Savez-vous, cher ami, que durant les trois dernières semaines de carême, je pensais sérieusement à me tenir prêt aux derniers sacrifices. Il en coûtait beaucoup à la nature; cependant il me semblait que, Dieu aidant, je commençais à me détacher de tout, hormis de ceux qui m'aiment, et que je puis aimer ailleurs qu'ici-bas. Il m'a fallu d'abord renoncer à accompagner ma belle-mère à Rome, renoncer aux cérémonies de la Semaine sainte, aux catacombes, à la Messe de Pâques pour moi la plus grande des choses visibles, à la consolation de baiser encore les pieds de Pie IX, et de visiter une fois de plus le tombeau des Saints-Apôtres. » Comme O'Connell, Ozanam devait expirer sur le chemin de Rome.

Pâques était donc revenu. Après bientôt soixante jours de pluie consécutifs, une éclaircie s'était faite au ciel et dans son cœur. « Aujourd'hui, avec le rayon de soleil qui réveille les fleurs, se réveillent aussi mes espérances, écrit-il le 15 avril à Ampère. Depuis Pâques, je commence à revivre; et si le mieux se soutient, quel bonheur ce sera de vous revoir à Paris, fin de mai. Mais Dieu le permettra-t-il? Remercions-le déjà de ce qu'il a fait pour moi. Espérons qu'il achèvera l'œuvre. Pourtant je veux être soumis à sa volonté. Et où puis-je mieux apprendre cette soumission que dans ce pays de Toscane qui, fertile en artistes, l'est encore plus en saints? »

Une chose qu'il dit être guérissante pour lui, corps

et âme, était la vue du progrès, sur ce même rivage de Toscane et de Ligurie, de l'action catholique par les conférences de Saint-Vincent de Paul. La lettre du lundi de Pâques à Lallier lui nomme cinq nouvelles familles fleurissantes « sur ce sol où la vie catholique languissait comme étouffée sous les chaînes dorées du Joséphisme ». De même à Gênes et ses faubourgs où l'esprit catholique, aux prises avec le mazzinisme, le socialisme, le protestantisme, avait groupé ses forces autour de la même bannière : « Le voltairianisme sévit encore dans la bourgeoisie, mais la foi survit dans la masse du peuple. Ici, comme presque partout, beaucoup de beaux esprits sont incrédules; mais les plus grands esprits s'honorent d'être croyants. »

« Les sourires d'avril sont perfides », écrit bientôt après le malade. C'était l'annonce d'une rechute. « Je sais que mon mal est grave, quoique non désespéré. Je sais qu'il faudra beaucoup de temps pour guérir, et que je puis ne pas guérir; mais je m'efforce de m'abandonner avec amour à la volonté de Dieu, et je dis, malheureusement de bouche bien plus que de cœur : *Volo quod vis, volo quando vis, volo quomodo vis, volo quia vis.* » Il le redisait sans cesse.

La lecture de l'Écriture sainte, qui avait été l'aliment de toute sa vie, devint l'entretien journalier de ce triste hiver de Pise. Les Psaumes partageaient avec l'Évangile sa prédilection : « Pendant de longues semaines de langueur, les Psaumes ne sont guère sortis de mes mains. Je ne me lassais pas de relire ces plaintes sublimes, ces élans d'espérance, ces supplications pleines d'amour qui répondent à tous les besoins, à toutes les détresses de la nature

humaine. » Non seulement, comme à l'ordinaire, il en marquait les plus beaux passages, mais il pria sa femme de les lui copier, pour qu'il pût ainsi les avoir rassemblés sous ses yeux tout le jour; et pour qu'ensuite peut-être d'autres y trouvassent un breuvage rafraîchissant et réconfortant dans leurs douleurs. Traduites et réunies en un petit volume sous le titre de *Livre des malades,* et précédées d'une préface du Père Lacordaire, qui en est le digne écrin, ces pages plus divines qu'humaines sont dédiées à tous ceux qui souffrent.

Le 23 avril 1853 était le quarantième anniversaire de sa naissance. Cette date était solennelle : reverrait-il une autre année en ce monde? Ozanam ouvrit sa bible au Cantique du roi Ézéchias; il y lut ce qui suit, c'était la réponse d'En-Haut. Il le transcrivit; puis sur la même page, se mettant en présence de Dieu, il répandit toute son âme de douleur, et déposa l'entière offrande de son sacrifice, dans ces termes d'une héroïque et sublime grandeur. C'est l'*Ecce venio.* On n'en peut rien retrancher.

Pise, 23 avril 1853.

J'ai dit au milieu de mes jours : J'irai aux portes de la mort.

J'ai cherché le reste de mes années. J'ai dit : Je ne verrai plus le Seigneur mon Dieu sur la terre des vivants.

Ma vie est emportée loin de moi, comme on replie la tente des pasteurs.

Le fil que j'ourdissais encore est coupé comme sous les ciseaux du tisserand : entre le matin et le soir vous m'avez conduit à ma fin.

Mes yeux se sont fatigués à force de s'élever au ciel.

Seigneur, je souffre violence ; répondez-moi! Mais que dirai-je, et que me répondra celui qui a fait mes douleurs?

Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon cœur.

« C'est le commencement du cantique d'Ézéchias. Je ne sais si Dieu permettra que je puisse m'en appliquer la fin. Je sais que j'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un complet épuisement.

« Faut-il quitter tous ces biens que vous-même m'avez donnés? Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'étude, où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres; et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma

femme et d'achever l'éducation de mon enfant?

« Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point. Vous n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice. C'est moi que vous demandez. Il est écrit au commencement du Livre que je dois faire votre volonté! Et j'ai dit : Je viens, Seigneur!

« Je viens. Si vous m'appelez, je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous m'avez donné quarante ans de vie. Que les miens ne se scandalisent point si vous ne voulez pas faire aujourd'hui un miracle pour me guérir. Il y a cinq ans, ne m'avez-vous pas ramené de bien loin, et ne m'avez-vous pas accordé ce délai pour faire pénitence de mes péchés et pour devenir meilleur? Oh! toutes les prières qu'alors on vous adressa pour moi furent exaucées : Pourquoi celles qu'on vous fait aujourd'hui et en plus grand nombre seraient-elles perdues?

« Mais peut-être, Seigneur, vous les exaucerez d'une autre manière. Vous me donnerez le courage, la résignation, la paix de l'âme et ces consolations inexprimables qui accompagnent votre présence réelle. Vous me ferez trouver dans la maladie une source de mérites et de bénédictions : et, ces bénédictions vous les ferez retomber sur ma femme, mon enfant, tous les miens, à qui mes travaux auraient peut-être moins servi que mes souffrances.

« Si je repasse devant vous mes années avec amertume, c'est à cause des péchés dont je les ai souillées. Mais, quand je considère les grâces dont vous les avez enrichies, je repasse mes années devant vous, Seigneur, avec reconnaissance.

« Quand vous m'enchaîneriez sur un lit pour les jours qui me restent à vivre, ils ne suffiraient pas

à vous remercier des jours que j'ai vécus. Ah! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté. »

Et, cette bonté divine, Ozanam la remercie de lui avoir donné un père tel que le sien, une admirable mère : il rappelle le bienfait de l'éducation qu'il en reçut. Puis il termine ainsi : « Vous qui après moi prierez pour moi, continuez aussi de prier pour mon père et ma mère. La bénédiction du Seigneur est sur les familles où l'on se souvient des aïeux. »

Ces admirables pages eurent leur complément. En ce même jour solennel, Ozanam, profitant d'une absence momentanée de sa femme qu'il ne voulait pas attrister, écrivit sommairement l'esquisse de son testament, sous cette forme brève, qu'il se proposait de revoir et compléter :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Aujourd'hui, vingt-trois avril mil huit cent cinquante-trois, au moment où j'accomplis ma quarantième année, dans les inquiétudes d'une maladie grave, mais sain d'esprit, j'ai écrit en peu de mots mes dernières volontés, me proposant de les exprimer plus complètement lorsque j'aurai plus de force.

« Je remets mon âme à Jésus-Christ, mon Sauveur, effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinie miséricorde.

« Je meurs au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent, mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que dans l'Église et sous son autorité.

« Si j'attache quelque prix à mes longues études, c'est qu'elles me donnent le droit de supplier tous ceux que j'aime de rester fidèles à une religion où j'ai trouvé la lumière et la paix. — Ma prière suprême à ma famille, à ma femme, à mes enfants, à tous ceux qui naîtront d'eux, c'est de persévérer dans la foi, malgré les humiliations, les scandales, les désertions dont ils seront témoins.

« A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie, et dont les soins si doux ont consolé depuis un an tous mes maux, j'adresse des adieux courts comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis, et je l'attends au ciel. Là seulement je pourrai lui rendre autant d'amour qu'elle en mérite.

« Je donne à mon enfant la bénédiction des patriarches, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il m'est triste de ne pouvoir travailler plus longtemps à l'œuvre si chère de son éducation, mais je la confie sans regret à sa vertueuse et bien-aimée mère. »

Ozanam nomme ensuite ses deux frères, sa belle-mère, ses parents, ses amis, ceux de Paris, ceux de Lyon, les embrassant tous dans sa pensée, et leur donnant rendez-vous auprès de ceux qu'il a pleurés avec eux. M. Noirot, M. Ampère, Henri Pessonneaux, Lallier, Dufieux, ont une place à part. A tous il demande pardon de ses vivacités et de ses mauvais exemples.

Puis il sollicite les prières de chacun et en particulier celles de la Société de Saint-Vincent de Paul, disant : « Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous diront : Il est au ciel. Priez beaucoup pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché

Avec cette assurance je quitterai la terre avec moins de crainte. J'espère fermement que nous ne nous séparons point : et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi.

« Que sur vous soit la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

Dès que les jours chauds le permirent et le demandèrent, les médecins prescrivirent à leur malade le séjour au bord de la mer. C'est là qu'il nous reste à le voir, à Livourne, à San-Jacopo, à l'Antignano, théâtres successifs d'une lutte où l'âme demeure jusqu'au bout maîtresse du corps qu'elle anime ; lutte qui commence dans l'espérance, qui se poursuit dans la patience, qui se consomme dans l'amour de la volonté de Dieu, et qui se termine à Marseille, où le corps et l'âme se séparent pour aborder chacun là d'où il est venu, l'un à la terre qui le reprend, l'autre au ciel qui la reçoit.

CHAPITRE XXIX

LIVOURNE : LE DERNIER ÉTÉ.

SAN-JACOPO. — SIENNE. — L'ANTIGNANO ; MARSEILLE.
SAINTE MORT.

Livourne est à cinq lieues au-dessous de Pise. A un quart d'heure de Livourne se trouve, sur le bord de la Méditerranée, disséminé parmi les rochers, un charmant village du nom de San-Jacopo. « C'est là, écrit Ozanam, que, dès que la première aube de mai a pu nous faire croire au retour du printemps, nous sommes venus nous abattre, comme une troupe de goëlands. Je dis à un quart d'heure de Livourne, si vous regardez à la montre, mais à cent lieues si vous regardez au paysage, à la tranquillité du séjour, à la pureté de l'air. Saint-Jacques a le bon esprit de tourner le dos à la ville marchande, prosaïque, et d'ouvrir ses joyeuses fenêtres sur la mer du côté du midi. Devant nous, la Méditerranée, avec tout le prestige de ses eaux qui changent à toute heure, tour à tour étincelantes sous les feux du soleil, chatoyantes et moirées sous un ciel nuageux. C'est l'immensité, mais ce n'est pas la solitude. Des paquebots à vapeur, de grands navires de commerce, de petites barques de pêcheurs l'ani-

ment; et, dans le lointain, on découvre la Gorgone, Capraïa, l'île d'Elbe, la Corse. Ce beau tableau s'encadre entre les montagnes de la Spezia, que nous voyons couronnées de neige à notre droite, et, à gauche, le Montenero avec sa Madone où, pendant tout le mois de mai, chaque village voisin vient en pèlerinage. »

Au-dessous de ce tableau, Ozanam écrit, hors cadre : « Ma femme adore ce pays; mais elle aime surtout les pêcheurs et leurs jolies barques à voiles latines. Elle a fait vœu que, si je guérissais, nous vendrions nos livres pour acheter un bateau, et nous en aller en chantant, comme les Italiens, pêcher le corail sur les côtes de la Sicile et de la Sardaigne. Heureusement je n'ai pas fait la même promesse; je tiens pour la patrie; et je crois bien que la première voile qui m'emportera me mènera vers la France, où j'ai hâte de revoir tant de personnes dont le souvenir a consolé notre exil. »

Sont-ce là des peintures faites d'une main de mourant?

Ozanam s'était à peine rapproché de Livourne, que tout de suite, dès le 1er mai, la conférence de Saint-Vincent de Paul vint l'enlever pour y venir présider le second anniversaire de sa fondation. Ce n'était pas assez de siéger; on lui demanda de parler. Il s'y prêta de bonne grâce pour quelques mots seulement. On les a recueillis, on les a traduits. Il faut y prêter l'oreille. C'est sa dernière parole publique, c'est le testament de sa charité.

« Bien qu'à cause de la faiblesse de ma santé, les plus brefs discours me soient interdits, leur dit-il, je ne puis cependant résister au désir de vous adresser quelques paroles pour vous exprimer l'émo-

tion que j'éprouve en me trouvant au milieu de vous, bien-aimés confrères en Saint-Vincent de Paul. »

Par un retour sur lui-même, à la fois triste et doux, il s'abandonne alors à l'émotion de ces souvenirs, encore aiguisés par le sentiment de sa fin qui est proche : « Quand viennent pour le chrétien les jours mauvais de la vie, dit-il, quand il se trouve aux prises avec de graves infirmités, c'est pour lui le moment de remonter par la pensée vers les jours passés, d'évoquer le souvenir du bien et du mal qu'il a fait : du mal pour s'en repentir et s'en punir; du bien pour y puiser des motifs de consolation et de soulagement, dans l'affliction présente. J'en fais aujourd'hui l'expérience, et ma parole est impuissante à retracer les consolations que les souvenirs des premières années de ma jeunesse répandent dans mon âme, maintenant surtout que je ne sais si Dieu m'accordera longtemps encore la joie de voir le bien que fait notre chère Société de Saint-Vincent de Paul. »

Ozanam félicite la Conférence livornienne des progrès qu'elle a faits en deux années d'existence. Comme autrefois la Société elle-même, elle est née dans le mois des fleurs, mois consacré à Marie, notre protectrice spéciale. Elle ne fut d'abord que de huit membres; c'est un trait de famille, commun avec la Société naissante. Ozanam sait que l'obstacle à son accroissement est la division entre les partis politiques : « Cela ne devrait pas exister dans ces cités d'Italie qui autrefois déchirées par les factions, virent un Père Jean de Vicence, un saint Bernardin de Sienne se jeter, le crucifix à la main, entre les combattants, pour les réconcilier. » Et puis la haine des classes. « A vous donc, chers confrères, de s'interposer entre les riches et les pauvres au nom de Jésus-Christ, Dieu

des pauvres et des riches, le plus grand des riches puisqu'il l'est par nature, le plus saint des pauvres puisqu'il l'est par son libre choix d'amour. »

Tout est donc vigueur et grâce dans la parole d'Ozanam, comme tout à l'heure dans son pinceau. C'est le phénomène de la vie montante et le dernier afflux de la sève d'automne à l'extrémité des rameaux, ceux qui regardent le ciel.

La même charité de saint Vincent de Paul le pressa d'écrire, dans ces mêmes journées, 5 mai, une lettre toute de délicate bonté à un de ses plus intéressants assistés de Paris, M. Jérusalemy, un juif converti au prix de courageux sacrifices, recommandé à la Société par les conférences de Rome et de Constantinople. Or c'est d'être de race juive, la race sainte d'autrefois, qu'il le félicite complaisamment : « Ah! mon ami, quand on a le bonheur d'être devenu chrétien, c'est un grand honneur d'être né israélite, et de se sentir le fils de ces patriarches et de ces prophètes, dont les paroles sont si belles que l'Église n'a rien trouvé de plus beau à mettre dans la bouche de ses enfants. Vous saurez que pendant de longues semaines de langueur, les psaumes de David ne sont guère sortis de mes mains. Le Sauveur lui-même n'a-t-il pas agréé de s'entendre appelé Fils de David? Et moi-même, comme eux, je lui crie souvent dans mon infirmité : Fils de David, ayez pitié de moi! Et puis je ne sais si je vous ai dit, mais mon frère Charles vous contera, comment nous aussi nous nous croyons d'origine israélite; c'est un lien de plus entre vous et nous; et vous devez mieux comprendre pourquoi nous, frères, nous nous associons avec un tendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je pense que Charles vous aura présenté dans une conférence de Saint-

Vincent de Paul. Il me serait doux d'apprendre que nous sommes unis encore de cette manière. Ne vous lassez pas de m'aimer, mon cher Jérusalemy, et de prier pour votre tout dévoué. » On ne saurait être plus parfaitement bon.

L'heureuse influence de la mer sur la santé d'Ozanam ne tarda pas à se faire sentir, comme il l'avait précédemment éprouvée à Dieppe et à Biarritz. Retrouvant quelques forces, il essaya de reprendre le travail littéraire. C'est à San-Jacopo qu'il se remit, pour la dixième fois peut-être, à la rédaction finale de son voyage à Burgos, son odyssée de trois jours. « Ah ! s'écriait-il parfois, pourquoi ce San-Jacopo de Livourne n'est-il pas Saint-Jacques de Compostelle ! » Il écrivait lentement, doucement, à bâtons rompus, sur la table même où sa fille Marie prenait ses leçons. Quand une page était finie, il la lisait à sa femme, éprouvant tous deux une douce joie à voir le visage attentif de l'enfant qui, elle aussi, se souvenait.

Dans le même temps, mai-juin 1853, les *Poètes franciscains* ouvraient à Ozanam les portes de l'Académie florentine de *la Crusca* (le Criblé); de laquelle il fut reçu dans la même séance que Cesare Balbo, l'illustre auteur des *Espérances de l'Italie*. Il était déjà membre correspondant de l'académie Tibérine de Rome, depuis 1841 ; membre de l'académie des Arcades, depuis 1844. Ailleurs, il était membre de l'académie royale de Bavière, 1847; membre de l'académie de Lyon, 1er janvier 1848. Mais rien ne semble lui avoir été plus sensible que l'affiliation à l'ordre de Saint-François, dont le diplôme lui parvint à San-Jacopo, sous le sceau du Général de l'ordre. « Il me met au nombre des bienfaiteurs de la famille franciscaine, écrit-il le 22 juin, et m'associe

aux mérites des Frères Mineurs qui travaillent et prient par tout le monde; ce n'est pas le moins touchant de mes titres! »

Par contre, dans le même temps et dans la même lettre, il déclarait renoncer définitivement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle les amis le déclaraient préparé et désigné. Il répondit à M. Ampère : « Dans ce moment si solennel où toutes les questions de mon avenir sont suspendues à la grande question de ma santé, quand je demande à Dieu de me laisser vivre pour ma femme et mon enfant, n'y aurait-il pas une sorte de témérité à demander ce superflu, pour la satisfaction de l'amour-propre littéraire? »

Deux mois « d'accointance avec la mer » s'étaient ainsi passés, et Ozanam pouvait écrire, reconnaissant : « J'ai eu le plaisir de reprendre peu à peu la facilite de vivre. Je fais sans fatigue de longues promenades; je passe les matinées sur les écueils à contempler les vagues dont je connais maintenant tous les jeux. Les forces reviennent lentement, mais je devais m'y attendre après une si longue crise. Assurément si juillet et août, qui passent pour de grands médecins, veulent bien me traiter, je serai guéri cet automne. »

Le lendemain de cette lettre, 23 juin, était le douzième anniversaire de son mariage. Assis devant le spectacle de la mer semée de voiles, Ozanam écrivit pour sa femme ces vers d'une grâce si pure et si tendre, inspirés par la foi, l'espérance et l'amour, ces trois muses chrétiennes :

Sur l'Écueil de San-Jacopo, 23 juin 1853.

Sur un écueil lointain, notre nef échouée
Attend le flot sauveur qui la ramène au port;

Et la Madone, à qui la barque fut vouée,
Semble sourde à nos vœux; et l'Enfant Jésus dort!

Pourtant voici douze ans, sous ce doux patronage
Nous partions, pleins d'espoir; des fleurs ornaient ton front;
Et bientôt, pour charmer, pour bénir le voyage,
A la poupe s'assit un petit ange blond.

Depuis ce temps, le ciel s'est noirci sur nos têtes,
Les vents ont ballotté notre esquif nuit et jour.
Mais nous n'avons pas vu si cruelles tempêtes
Ni si rudes climats où s'éteignît l'amour.

Non, non, je ne veux plus craindre sous votre garde,
Compagne de l'exil que Dieu me prépara!
Déjà d'un œil clément la Vierge nous regarde...
Tout à l'heure l'Enfant Jésus s'éveillera.

Et sa main nous poussant vers une mer calmée,
Sans peur et sans effort nous toucherons enfin
Au bord où nos amis, foule ardente et charmée,
Signalent notre voile et nous tendent la main.

La maison de San-Jacopo ne pouvant garder ses hôtes au delà de la fin de juin, il fut convenu avec les médecins qu'Ozanam, comme le beau monde de Florence, de Pise, de Sienne et de Livourne, irait passer juillet et août à l'Antignano, joli village au pied de Montenero : « Nous redevenons donc Italiens pour deux mois. Là, petite Marie prendra les bains, et moi le bon air. J'aurai l'aimable société du professeur Ferrucci, et par lui les livres de la bibliothèque de Pise, ma pourvoyeuse de cet hiver. Ma femme et mon enfant ne seront pas seules non plus. Et, si Dieu permet que le progrès de ma guérison continue, nous pourrons passer là d'heureux moments. Le souvenir des absents n'y manquera pas, mais cette fois réjoui par l'espérance de les revoir. »

L'Antignano ne pouvant recevoir Ozanam qu'au milieu de juillet, les quinze premiers jours de ce

mois furent consacrés par lui à ce qu'il appelle « sa visite pastorale » aux conférences de la région, Florence, Pontedera, Prato, etc., de laquelle il envoya le compte rendu à Paris. On nous saura gré d'en détacher le portrait du modeste artisan qui présidait la Conférence de Pontedera. « Pontedera est un gros bourg de cinq à six mille âmes... Il ne faut pas chercher là beaucoup de nobles et de savants, *non multi nobiles, non multi sapientes.* Mais là nous avons le confrère B... et en lui un des présidents les plus capables, les plus attachants que je connaisse. Le confrère B... est aiguiseur, mais non pas aiguiseur ambulant ; il tient boutique bien achalandée, et, les jours de marché, il aiguise les faux, les faucilles et les serpettes des paysans. Mais dans les heures de loisir, — et les Italiens ont toujours du loisir, — le confrère B... a beaucoup lu ; il étudie sa religion dans la vie et les ouvrages des saints. Dans ces entretiens avec les plus beaux génies du christianisme, il a gagné premièrement une instruction solide, ensuite une singulière élévation de sentiment, un charme de langage encore relevé par des manières naturellement aimables et délicates. Il était venu en habit d'ouvrier, mais avant cinq minutes de conversation on reconnaissait en lui l'homme supérieur, infiniment plus intéressant que cette foule de gens distingués qui remplissent les salons. En quelques mots il m'a fait, non pas connaître, mais voir de mes yeux la petite Conférence de Pontedera, ses œuvres, ses difficultés, ses espérances, le tout avec une simplicité, un tact, une propriété d'expression qui me charmaient l'esprit, pendant que son exquise prononciation toscane m'enchantait l'oreille. »

Ozanam ne se consolait pas que Sienne n'eût pas

de conférence, d'autant qu'à cette époque la moitié de l'Université de Pise y avait été transférée, entraînant un grand nombre de jeunes étudiants. Ozanam voulut s'y rendre. Et comme on lui objectait que le voyage en était pénible : « Puisque Dieu me rend des forces, répondit-il, c'est à son service que je les dois! »

Là l'attendait, lui et sa famille, l'accueil le plus hospitalier du Révérend Père Pendola, l'homme le plus considéré de la ville. Maître général de l'Institut des sourds-muets de toute la Toscane, directeur du collège des Tolomei, une des plus grandes écoles italiennes, professeur à l'Université, il parut cependant, lui qui avait à s'occuper de tant de monde, ne vivre, pendant quatre jours, que pour ces cinq étrangers, femme, malade, enfant, servante, conducteur, qui s'étaient abattus sur cette maison où tout leur avait été préparé, où tout leur fut prodigué. « Ainsi, lui écrivait plus tard Ozanam, nous n'avons eu qu'à nous laisser vivre dans cette bienheureuse Sienne, où l'on raconte que tant de saints ont été servis par des anges. Nous ne sommes pas des saints, mais certainement un bon ange nous a servis. Enfin, nous partons chargés de cadeaux et de souvenirs : moi avec votre volume de la *Ligue lombardé*, et surtout votre portrait! Amélie avec sainte Catherine; et petite Marie avec tant de choses qu'autant valait emporter la tour du palais de la commune. »

Mais la seule chose devant laquelle les autres s'effaçaient, l'objet unique de ce voyage, la fondation tant désirée d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, il ne l'avait pas obtenue. Après quatre jours de démarches pour en jeter les bases, malgré une dernière soirée d'insistance auprès du Père et de quelques personnages influents, la réponse fut que jamais

l'esprit des jeunes nobles toscans ne serait converti à la visite du pauvre. Ozanam repartit donc, le cœur transpercé. C'était l'espoir seul de faire ce bien qui, disait-il, l'avait soulevé et rendu capable d'une telle fatigue : il avait manqué son voyage. Rentré chez lui découragé, on l'entendait dire, les larmes aux yeux : « Dieu ne bénit plus mes efforts. Est-ce qu'il ne voudrait plus de moi à son service? »

Cependant le Père Pendola, qu'il appelait aussi « son tendre ami », n'avait pas prononcé son dernier mot. Quinze jours après son retour à l'Antignano, ne recevant rien, Ozanam se résolut à frapper un dernier et grand coup à ce cœur généreux. Il écrivit. Les dernières lignes de sa lettre, toutes brûlantes de la charité de Jésus-Christ, n'ont pas leurs égales, croyons-nous, dans toutes celles qui jaillirent de ce cœur de feu, cependant si près de se glacer! « Mon Révérend Père et tendre ami, j'étais trop joyeux de voir la bonne semence de saint Vincent de Paul germer et fructifier dans votre terre de Toscane. Mais surtout je lui ai vu faire tant de bien, soutenir dans la vertu un si grand nombre de jeunes gens, allumer dans un plus petit nombre un zèle si merveilleux! Nous avons des conférences à Québec et à Mexico. Nous en avons à Jérusalem. Nous avons même assurément une conférence en paradis, car plus de mille des nôtres, depuis vingt ans que nous existons, ont pris le chemin d'une meilleure vie. Comment donc n'aurions-nous pas une conférence à Sienne, qu'on appelait *l'Antichambre du Paradis?* Comment, dans la ville de la sainte Vierge, ne verrions-nous pas réussir une œuvre qui a la sainte Vierge pour première patronne? Et surtout comment ne réussirions-nous pas au collège

des Tolomei où notre jeune rejeton croissant sous votre main, à l'ombre, ne courra pas le danger d'une publicité prématurée?

« Vous avez des enfants riches. O mon Père, l'utile leçon pour fortifier les cœurs amollis, le bienfaisant spectacle que de leur montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, non seulement dans des images peintes par les plus grands maîtres, et sur des autels éclatants d'or et de lumière; mais dans la personne et la souffrance des pauvres! Nous avons souvent parlé ensemble de la faiblesse, de la nullité des hommes, même chrétiens, dans la noblesse de France et d'Italie. Mais je m'assure qu'ils sont ainsi, parce qu'une chose a manqué à leur éducation. Il y a une chose qu'on ne leur a point enseignée, une chose qu'ils ne connaissent que de nom, et qu'il faut avoir vu souffrir aux autres pour apprendre à la souffrir soi-même, quand elle viendra tôt ou tard. Cette chose c'est la douleur, c'est la privation, c'est le besoin... Il faut que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la soif, le dénuement d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment. Or cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, sinon cette génération est perdue! Mais il ne faut jamais croire à la mort d'une jeune âme chrétienne. Elle n'est pas morte, mais elle dort! »

Après cela Ozanam en vient aux voies et moyens de l'œuvre. Il envoie à « son cher et respectable ami » le Bulletin de la Société, une instruction pour la formation des Conférences des collèges, l'adaptation du règlement à leur condition spéciale, la visite des pauvres par petites escouades, accompagnées d'un maître, etc. « De toutes leurs bonnes actions, une part

viendra s'ajouter à la couronne que Dieu prépare au Père Pandola; mais qu'il lui donnera, j'espère, le plus tard possible. »

Ici, Gros-Jean s'excuse de prêcher son curé : « Non, mon Père, je ne vous prêche pas; c'est votre exemple, c'est votre conversation, c'est votre charité qui me prêche, qui me dit d'avoir confiance en vous, et de remettre cette œuvre entre vos mains. »

Or, cette lettre était datée du 19 juillet, fête de Saint-Vincent de Paul. La réponse ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, Ozanam recevait ces trois lignes, brèves comme une dépêche; c'était un bulletin de victoire : « Mon cher ami, j'ai fondé deux conférences, l'une dans mon collège, l'autre dans la ville, le jour même de la fête de Saint-Vincent de Paul.

Le même jour, à Paris, et en la même fête de Saint-Vincent de Paul, dans l'Assemblée générale annuelle de la Société, le vice-président, M. Cornudet, chargé de porter la parole, demanda à la remplacer par la lecture d'une lettre qu'il venait de recevoir d'Ozanam, son collègue. « Cette lettre, dit-il, contient les détails les plus attachants et les plus édifiants sur un certain nombre de conférences d'Italie que notre cher vice-président a eu le bonheur de visiter en ces derniers jours. » Elle fut écoutée avec attendrissement.

Elle se termine ainsi : « Loin de trouver dans ces accroissements un sujet d'orgueil, mes chers Confrères, nous y prendrons l'occasion de nous humilier. Le gazon des champs se propage rapidement; il ne cesse pourtant pas d'être petit; et, parce qu'il couvre beaucoup de terre, il ne dit pas : « Je suis le chêne ! » Nous aussi, en devenant nombreux, nous continuerons d'être petits et faibles; et nous ne songerons

pas à nous comparer aux institutions que Dieu a fait croître dans l'Église comme de grands arbres, pour y donner de l'ombre et des fruits. Soyons humbles. Je m'aperçois tous les jours, en Italie comme en France, que nos conférences finissent par vaincre les préventions et les difficultés. Tout le monde s'arme contre une œuvre nouvelle qui annonce de grands desseins. Mais quel mal peut-on vouloir à des hommes obscurs qui n'ont pas d'autres prétentions que de porter un peu de pain et de consolation dans un petit nombre de greniers? Puisse Dieu nous conserver dans cette simplicité de nos commencements; et saint Vincent de Paul, à ce caractère, nous reconnaîtra pour ses disciples.

« Adieu, Messieurs et chers Confrères; je me recommande à vos prières, dont j'ai toujours grand besoin. »

Qu'on s'en souvienne : ç'avait été au service de son œuvre de vérité qu'à sa dernière leçon en Sorbonne, Ozanam haletant était venu immoler ses dernières forces : « Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service!... » C'est pareillement au service de son œuvre de charité qu'aujourd'hui, à Livourne, à Sienne, il vient expirant exhaler ces derniers accents de ses lèvres. « Se dévouer jusqu'au martyre! » avait écrit le jeune apôtre, à vingt ans.

L'Antignano donna encore au malade quelques bonnes journées. Jusqu'à la fin de juillet, Ozanam put encore aller, chaque soir, se promener au bord de la mer, s'asseyant sur les rochers pour contempler, se reposer, respirer. Tous les matins, il se rendait à pas lents, pour la messe, à l'église qui était proche. C'était une pauvre église, enclavée dans l'enceinte fortifiée qui autrefois l'avait protégée contre les descentes des

Sarrasins, les terribles ravageurs de tout ce beau rivage.

Il pouvait écrire encore, quelques lettres du moins. L'image de Lyon, sa chère ville de Lyon, de ses amis de Lyon, ses plus anciens amis, le hantait comme un regret et aussi comme un reproche : celui de son long silence. Il leur adressa à tous, dans la personne de l'un d'eux, M. Prosper Dugas[1], ce souvenir qui ne voulait pas être encore un adieu :

« Mon cher ami, il y a bien longtemps que je n'ai donné signe de vie à mes amis de Lyon; et cependant les heures ne m'ont pas manqué pour penser à eux. Dieu, qu'il faut toujours bénir, m'a fait des loisirs forcés en me condamnant depuis un an, à quitter ma maison, mes occupations, mes habitudes. J'ai dû apprendre à rompre la moitié des liens qui attachent l'homme à la terre, et j'ai vécu errant, cherchant la santé, la demandant aux Eaux bienfaisantes des montagnes, à l'air de la mer, au ciel de l'Italie.

« Plusieurs de ceux qui m'aiment à Lyon, ou, pour mieux dire, tous m'ont accompagné de leur sollicitude dans cet exil; vous vous êtes inquiétés de ma santé; vous m'avez secouru de vos prières. Je le dis avec foi : j'ai dû beaucoup aux prières de l'amitié, aux saints sacrifices offerts par de saints prêtres. Je leur attribue d'abord les consolations infinies que Dieu a bien voulu mêler à mes amertumes. En même temps qu'il me frappait à Pise d'une terrible rechute, il m'y entourait des soins les plus tendres; il appelait autour de moi les affections inattendues de plusieurs

1. V. Prosper Dugas, *Vie et Souvenirs*, ch. II, p. 32, 33, chez Oudin frères, 1878.

personnes pour lesquelles j'étais la veille un étranger ; et qui, au moment de l'affliction, ne voyaient plus en moi qu'un frère.

« Enfin, j'ai lieu d'espérer que tant de vœux ont forcé le ciel ; et que je commence à me trouver sur la voie d'une guérison longtemps improbable. La belle saison et l'air de la mer m'ont fait beaucoup de bien.

« Cependant, la décision des médecins m'enchaîne encore aux lieux où j'ai éprouvé les premiers symptômes du rétablissement. Je suis sûr que vous refuseriez de me plaindre en voyant ces charmantes collines où je respire les brises de la Méditerranée, environné de ma petite mais bien-aimée famille, aux pieds de la Vierge de Montenero qui veille, comme à Fourvière, sur une grande ville catholique.

« Et pourtant, chers amis, je donnerais toutes les splendeurs de cet horizon italien, tous les parfums de cette végétation du Midi, tout le charme de cette belle langue que j'entends parler avec tant de plaisir, je les donnerais pour rentrer dans mon humble logis, pour revoir le ruisseau de ma rue, l'escalier de mon troisième étage, les livres de ma bibliothèque, à bien plus forte raison pour embrasser mes amis de Lyon ! »

La dernière lettre pour la France est adressée à M. Eugène Rendu qui lui avait précédemment annoncé son mariage. C'est moins de deux mois avant sa mort qu'il lui répond, juillet 1853, et l'on s'émerveille de lui trouver la parole si riante, l'imagination si fraîche : « Votre aimable lettre nous a trouvé près de Florence, la ville des fleurs : c'était bien le lieu pour recevoir un si joli message. Mais pourquoi n'est-il pas arrivé sous l'aile d'une blanche colombe ? Nous étions alors, Madame Ozanam et moi, sur la terrasse

de la petite villa de mon cousin, au-dessous de San-Miniato, ayant à nos pieds toute cette cité de marbre dans une corbeille de verdure. » Ozanam aujourd'hui y répond « sur une table parfumée de branches de myrte, toutes blanches d'une neige de fleurs qu'il regrette de ne pouvoir envoyer à l'épousée, qui les porterait avec tant de grâce!... Mais ce symbole serait trop profane pour des chrétiens. » C'est d'un mariage tout chrétien qu'Ozanam félicite l'ami dont la vertueuse jeunesse a mérité le choix que Dieu a fait pour lui d'une épouse dont la compagnie fera l'honneur et le bonheur de sa destinée. « De telles rencontres ne sont pas communes, et ceux-là seuls qui en connaissent la douceur ont le droit d'en parler. C'est pourquoi je vous félicite, mon cher ami; et déjà je me réjouis comme d'un heureux augure, de ce nom d'Amélie que vous donnerez à votre compagne. Est-ce notre exemple aussi qui vous a fait choisir le 23 pour vos noces? Le 23 porte bonheur!... Les vœux de vos amis, les mérites de vos parents vous tressent une couronne qui ne se flétrira pas. »

Le *Pèlerinage au Pays du Cid* eut là son dernier trait de plume : mais combien laborieux! Ozanam en était réduit à ne pouvoir écrire trois lignes de suite sans être contraint de s'étendre sur un canapé. Il ne recevait plus que de rares amis, tels que les Ferrucci qu'a fait connaître à la France la touchante notice de l'abbé Perreyve, sur la jeune Rosa Ferrucci, leur fille. Des notabilités du pays ou d'ailleurs briguaient cependant l'honneur d'entrer en relation avec l'illustre Français. Reconnaissant de leurs bontés, Ozanam se refusait à leurs hommages. Un jour qu'il s'était excusé sur sa faiblesse de recevoir un personnage princier venu en grand équipage, se présenta le

soir un pauvre jeune homme de Sardaigne, qui venait à pied de Livourne, couvert de poussière, pour lui demander quelques renseignements utiles à la fondation d'une conférence dans son île. Le malade le reçut avec joie, et rassemblant toutes ses forces, le retint pendant deux heures près de lui.

Deux jeunes membres de la conférence de Livourne, les frères Bevilacqua, s'étaient pris d'une véritable tendresse, eux et leur famille, pour ce grand et saint ami, à qui tous leurs instants libres furent désormais consacrés sans compter. C'était, sur la route poudreuse de Livourne à Antignano, un service perpétuel de bons offices, de prévenances délicates, et d'aimables surprises. Un jour, arrive au malade une charge de ses fleurs préférées; un autre jour, jour de grande fièvre, une provision de glace; puis une pareille encore dès la toute première heure du lendemain. Puis, quand le mal devient plus alarmant, à l'insu du malade, les deux frères passent la nuit dans une maison voisine, et dès qu'une lumière à la fenêtre d'en face les avertit d'une crise, ils viennent se mettre aux ordres de l'épouse et au service de l'époux.

Les pêcheurs et les paysans, eux aussi, étaient conquis au « pieux étranger », comme ils disaient, lui apportant leurs petits présents de terre ou de mer, avec ces douces paroles d'amitié compatissante dont la langue italienne a le secret. Ozanam les leur rendait gracieusement.

Toute cette sollicitude affectueuse, celle aussi de son médecin, celle de son confesseur, supérieur des Lazaristes de Livourne, le confondaient de reconnaissance. Il rouvrit son testament pour y déposer leurs noms avec son remerciement : « L'Antignano, 8 août : J'ajoute ici les plus tendres remerciements pour les

frères Bevilacqua, M. le Dr Prato et le Révérend M. Massucco, qui m'ont comblé de leur amitié. Dieu seul peut les récompenser dignement. »

Déjà à cette date, les forces s'affaissaient sensiblement; les jambes enflaient; et ce n'était plus qu'avec peine qu'elles pouvaient le porter jusqu'au bout du petit jardin de la maison. On avertit ses deux frères. Charles, le docteur, accourut aux premiers jours d'août. Nul ne se faisait illusion, à Paris non plus qu'à Livourne, sur l'issue du combat; on lit dans une lettre de l'abbé Perreyve, des mêmes jours : « Les dernières nouvelles de M. Ozanam brisent le cœur. Charles, son frère, a reçu un télégramme de Mme Ozanam, il y a quatre jours, disant que le cher malade est dans un état d'extrême faiblesse. Je ne puis vous dire la profonde douleur que ce télégramme a causée à tous ceux qui ont connu et aimé M. Ozanam. Quelle perte pour tout ce qui est bien, religion, vérité! Mais surtout, quelle perte pour moi! »

La grande fête de l'Assomption était proche. La veille, il déclara avec insistance qu'il irait à l'église pour y communier et entendre la messe. L'heure venue, il refusa la voiture que sa femme avait fait venir de Livourne : « C'est peut-être ma dernière promenade en ce monde, je veux qu'elle soit pour rendre visite à mon Dieu et à sa Mère »; et appuyé sur celle qu'il appelait son ange gardien, il se mit en chemin. Les paysans, instruits de son arrivée, se tenaient groupés près de l'église; et lorsque pâle il apparut, puis traversa leurs rangs, il n'y en eut pas un qui ne se découvrît et ne s'inclinât révérencieusement, tandis que les femmes et les enfants lui envoyaient ce gracieux signe de la main qui est la salutation du pays. Il en fut ému jusqu'aux larmes.

Cependant le vieux curé de l'Antignano se mourait lentement, lui aussi, à l'ombre de son église. Apprenant que M. Ozanam était là et appelait un prêtre qui lui donnât la communion avant la messe : « C'est moi qui irai, dit-il; levez-moi! » On l'habilla, on l'aida à descendre son escalier. Il apparut à l'autel de son église enguirlandée et déjà remplie de ses paroissiens en habits de fête. L'époux s'avança vers la Table Sainte, soutenu par son épouse. Le vieux prêtre, soutenu, lui, par le bras de son clerc, descendit du sanctuaire et leur présenta à tous deux le Pain de vie. Ce fut la dernière fois qu'il remplit cette fonction sacrée; ce fut aussi la dernière messe à laquelle Ozanam assista sur la terre.

Sur ces entrefaites, son frère prêtre lui fit la surprise d'arriver inopinément, pour ne plus se séparer de lui. Le jour il l'accompagnait en voiture jusqu'au bord de la mer. « Là, raconte-t-il, mettant pied à terre, Ozanam traînait difficilement ses pas jusqu'à un petit promontoire où un siège lui avait été préparé, et d'où il fixait son regard sur le vaste horizon de la Méditerranée, comme pour en percer l'immensité. » La nuit, les deux frères veillaient à son chevet alternativement. Une fois, l'un d'eux l'apercevant dans l'ombre qui versait des larmes : « Pourquoi te fais-tu de la peine? lui demanda-t-il, en l'embrassant. Rassure-toi. Bientôt nous reverrons la France! » Mais lui : « Ah! cher frère, il ne s'agit pas de cela. Mais quand je songe à mes péchés pour lesquels Jésus-Christ a tant souffert, comment me retiendrais-je de pleurer? » Une autre fois qu'il parlait et pleurait ainsi, une douce voix lui dit : « Mais êtes-vous donc un si grand pécheur ? » A quoi lui, vivement et gravement : « Enfant,

vous ne savez pas ce qu'est la sainteté de Dieu ! »

Le jour du 23 ramenait, comme chaque mois, le quantième de son heureux mariage. Ozanam ne l'oublia pas. Le matin de ce jour-là, il présenta à sa femme une branche de myrte fleuri, cueillie par lui sur le rivage, où la veille il l'avait remarquée à son intention.

C'est en ce jour, ou l'un de ces jours, qu'il écrivit pour elle, et déposa dans son testament, ces beaux vers d'adieu, pour être placés, après sa mort, au bas d'un tableau d'après Fra-Angelico, qu'il lui laissait en souvenir. La gravure représente les anges accueillant, embrassant et introduisant dans le Paradis les élus dont ils ont été les gardiens en ce monde :

Ces anges attendaient, au sortir de la terre,
Les élus confiés à leur doux ministère.
Toi, mon Ange gardien, tu restes ici-bas :
Ta prière ouvrira le ciel devant mes pas.
Tu restes quelques jours pour mettre sur la voie
L'enfant, la tendre enfant qui causait notre joie.
Fais qu'elle pense à moi, donne-lui tes vertus.
Nous nous retrouverons au séjour où l'on aime,
Et nous échangerons, sous les yeux de Dieu même,
Le long embrassement qui ne finira plus.

Ces journées et les suivantes, se passèrent pour Ozanam en plein air, sur la terrasse où, couché sur un sofa, il reposait longuement dans des pensées dont rien ne venait le distraire, sinon la voix de son enfant qui de temps en temps s'arrachait à ses jeux pour venir lui demander de la caresser ou de la bénir. La Bible était là, ouverte à côté de lui. La parole sainte avait si complètement pris possession de son esprit, qu'il en devenait oublieux de ce qui l'entourait. Il y avait tel de ces textes, comme celui-ci, auquel il s'attachait, comme à la formule consacrée de son propre

sacrifice offert à l'Éternel : « Seigneur, vous m'avez prêté ce corps. Les autres holocaustes quelconques ne sauraient vous plaire. Me voici donc, je viens, ainsi qu'il fut écrit en tête de votre livre. C'est votre volonté que je ferai, mon Dieu ! »

« Un soir qu'étendu sur la terrasse, il contemplait le soleil qui se couchait sur les flots, sa femme assise sur une chaise, un peu en arrière de lui, pour qu'il ne vît pas ses larmes, admirait la tranquillité sereine qui régnait sur les traits comme dans l'attitude de son cher souffrant. Elle en prit sujet de lui demander « quel était celui des dons de Dieu qu'il estimait être le plus grand »? Il n'hésita pas : « C'est la paix du cœur », répondit-il. Puis s'expliquant, il dit que sans cette paix, nul bien ne peut nous rendre heureux, et qu'avec elle tous les maux sont supportables, même les approches de la mort.

« Quelques jours plus tard, sur cette même terrasse, comme ils étaient encore assis ensemble, écoutant le murmure des vagues d'été et le chant des oiseaux dans les bosquets voisins : « Si quelque chose, dit-il, me console de quitter ce monde sans avoir achevé ce que j'avais désiré et entrepris, c'est que je n'ai jamais travaillé pour la louange des hommes, mais uniquement pour le service de la vérité. »

Le mal empirait de jour en jour. Le malade, à bout de forces, ne parlait que peu ; tous les symptômes annonçaient une catastrophe prochaine. Ozanam allait-il donc mourir sur la terre étrangère ? Il avait fortement exprimé le désir de revoir la France. On décida de l'embarquer au plus tôt pour Marseille.

La veille du mois de septembre fut le jour du départ. Accompagné de sa femme, de sa fille et de ses deux frères, Ozanam sortit de sa maison d'Antignano,

la maison de sa douleur. Tandis que la voiture attendait, il se fit conduire, presque porter, par le bras de sa femme et celui de son frère, à la terrasse du jardin qui dominait la mer. Il resta quelques instants à la contempler. Puis ôtant son chapeau, il éleva les mains et dit à haute voix sous le ciel : « Mon Dieu, je vous remercie des afflictions et des souffrances que vous m'avez envoyées dans cette maison : acceptez-les en expiation de mes péchés. » Se tournant ensuite vers sa femme : « Je veux aussi qu'avec moi tu bénisses Dieu de nos douleurs. » Puis, tout à coup, la serrant dans ses bras : « Je le bénis aussi des consolations que tu m'as données. »

On le conduisit à bord, où il demeura quelque temps sur le pont, assis dans un fauteuil, entouré des prêtres, religieux, amis, confrères de Saint-Vincent de Paul venus pour lui serrer ou lui baiser la main. On dut abréger ces trop émouvants adieux, et le faire descendre dans sa cabine, où on le coucha pour la nuit que son frère prêtre passa à son côté.

Quand le jour parut, le vaisseau stopait à Bastia, où il relâcha quelques heures dont on profita pour dresser un lit sur le pont. La mer était calme, l'air pur, le ciel sans nuage, et le malade ne pouvait détacher ses yeux de ces poétiques rivages de l'Italie qu'il voyait fuir derrière lui. Mais lorsque bientôt se levèrent les côtes de la Provence, il fit paraître une grande joie de revoir la patrie, et il en bénit Dieu à mains jointes. Il s'endormit apaisé. Quand il se réveilla, il était dans le port de Marseille. Ses yeux, presque en s'ouvrant, aperçurent sa belle-mère, avec d'autres membres de la famille de sa femme venus pour le recevoir. Dès qu'il fut près d'eux, il sembla oublier ses maux, et il dit presque joyeux, par un dernier

effort : « Voilà un voyage terminé; je vais en faire un autre, mais je le ferai tranquille. Maintenant que je vous ai remis notre Amélie, Dieu fera de moi ce qu'il voudra. »

Il eût encore désiré de revoir Paris; mais ce vœu ne put être exaucé. Aussitôt arrivé dans la maison que ses parents de Marseille lui avaient préparée, il se coucha, et ce fut pour ne plus se relever. Les confrères de Saint-Vincent de Paul se portèrent vers lui, le cœur plein de respect et de tristesse : il ne put les recevoir, mais il s'y montra sensible. « Maintenant qu'il avait touché la terre de ses aïeux et de ses travaux, écrit Lacordaire, il paraissait ne plus souffrir. Toute trace d'appréhension avait disparu; un calme qui n'était ni celui de la vie ni celui de la mort s'était répandu dans sa personne, et rien n'égalait la sérénité de son âme, comme celle de ses traits. Il parlait rarement, mais il s'unissait encore à ceux qu'il aimait par une pression de main, par un signe ou un sourire qui le faisaient comprendre. Sentant sa fin venir, lui-même demanda les derniers sacrements. Comme le prêtre qui l'assistait l'excitait à se confier sans crainte à la bonté de Dieu : « Eh! comment le craindrais-je? répondit-il, je l'aime tant! »

Il reçut avec une ferveur extraordinaire la sainte communion. Après ce grand acte, Mme Ozanam s'approcha de lui; et, la main dans la main l'un de l'autre, ils firent devant Dieu le sacrifice, l'une de son mari, l'autre de sa vie.

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, était levé. Dans la matinée de ce saint jour aucun indice de la fin n'avait alarmé son entourage. Mais le soir, vers sept heures et demie, la respiration devint laborieuse et moins régulière. A un moment, on le

vit ouvrir les yeux, soulever les bras, et on l'entendit s'écrier d'une voix forte : « Mon Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! »

Ce furent ses dernières paroles. L'agonie commença. Sa femme la première se jeta à genoux, puis toutes les personnes de la maison. La pièce voisine était remplie de confrères de Saint-Vincent de Paul, agenouillés en silence. Son frère prêtre dit les prières de la recommandation de l'âme. Quand elles furent achevées, il se fit un grand silence, entrecoupé de pleurs. Il était huit heures moins dix minutes du soir; un long soupir s'exhala des lèvres du moribond : c'était le dernier. Frédéric Ozanam était entré, nous l'espérons, dans la joie de son Maître.

Après un modeste service célébré à Marseille, le corps du défunt fut transporté à Paris où ses funérailles furent célébrées à Saint-Sulpice, au sein d'un immense et religieux cortège de prêtres, d'amis, de professeurs, de membres de la Société de Saint-Vincent de Paul. Il fut ensuite déposé provisoirement dans la crypte de l'église, en attendant que, grâce à l'amitié de M. Fortoul, ministre des Cultes, il pût être transporté dans la crypte de l'église historique des Carmes.

C'est là qu'aujourd'hui repose le corps de Frédéric Ozanam, sous cette radieuse parole de l'Évangile inscrite sur son tombeau : « *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant*[1] ? »

Cette église est celle qui réunit, pour la prière et saint sacrifice, les étudiants de l'Institut catholique, accomplissant ainsi le vœu prophétique qu'Ozanam, alors étudiant lui-même, formulait le 15 janvier

1. La chapelle souterraine est dédiée à Jésus-Christ vainqueur de la mort et à la Vierge Marie sa mère. Près de l'autel, sur un marbre orné

1831 : « Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi ! Alors nous joindrions nos efforts, nous créerions une œuvre, d'autres se réuniraient à nous ; et peut-être un jour la société se rassemblerait-elle sous cette ombre protectrice. Le catholicisme, plein de jeunesse et de force, se lèverait tout à coup sur le monde ; et, prenant la tête du siècle renaissant, il le conduirait à la vraie civilisation et au bonheur ! »

de pieux attributs rappelant ceux des catacombes, on lit cette épitaphe latine :

OZANAM PIENTISSIMUS ADSERTOR VERI TOTIUS CARITATIS
VIXIT A. XL. M. IX. D. XVI. DECESSIT DIE VIII SEPT. MDCCCLIII
AMALIA CONJUGI CUM QUO VIXIT ANN. XII
ET MARIA PATRI POSUERUNT.
VIVAS IN DEO !

Dans l'église supérieure (chapelle Saint-Joseph), une seconde inscription rappelle les titres et mérites du grand chrétien :

A F. OZANAM VERE CHRISTIANUS, DOCTRINA ET CARITATE
ORATOR IDEM ET SCRIPTOR EGREGIUS ADSERTOR VERI STRENUUS
SODALITATI. B. VINCENTII CONDENDÆ AUCTOR INTER PAUCOS PRIMUS
DICTORUM SCRIPTORUM ET VITÆ ELOQUENTIA ANIMOS JUVENTUTIS
AD FIDEM REVOCAVIT.

CHAPITRE XXX

EPILOGUE

LA SURVIVANCE

LES TÉMOIGNAGES. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE. — L'ŒUVRE CHARITABLE. — LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

Ozanam avait écrit dans son testament : « Ne vous laissez pas ralentir dans vos prières par ceux qui vous diront : *il est au ciel*. Priez toujours pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché. Aidé de vos supplications, chers bons amis, je quitterai la terre avec moins de crainte. J'espère fermement que nous ne nous séparerons point, et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi. »

Quoi qu'ait dit le mourant, cette assurance de son salut est dans toutes les lettres de condoléance écrites au lendemain de sa mort, et c'est dans le ciel que ses amis et ses disciples le revoient à travers leurs larmes.

Dès le jour de ses obsèques, auprès de son cercueil déposé provisoirement dans une salle souterraine de Saint-Sulpice, M. le Doyen de la Faculté des lettres, pour peu croyant qu'il fût, crut devoir saluer en lui un immortel dans les cieux : « Notre consolation, dit-il, est de croire l'entendre nous dire, avec le poète italien : « Ne pleurez pas ; la mort c'est l'immortalité

« qui commence. Et, quand j'ai paru fermer les yeux, « je les ouvrais à la lumière éternelle. » Nous pourrions dire aussi qu'il a été heureux dans cette vie passagère... mais ce n'est pas ici, c'est plus haut, que Frédéric Ozanam avait placé son espoir, et qu'il trouvera sa récompense. »

M. de La Villemarqué a raconté sa consternation et celle de toute sa maison, quand l'annonce de cette mort vint le frapper au cœur. C'est deux heures après qu'il écrit : « Je n'ai pu que passer le journal à ma femme, en sanglotant; et nous avons pleuré ensemble, sans pouvoir articuler un seul mot. Nos petits-enfants, témoins de cette scène, nous regardaient en silence avec étonnement... Je l'aimais comme un frère, je l'admirais comme un maître, je le vénérais comme un saint!... Pour le rappeler si tôt à lui, pour résister aux prières des centaines de mille âmes de la Société charitable fondée par notre ami, il fallait bien que Dieu eût hâte de le faire jouir du bonheur du ciel! » (Keransker, 16 septembre 1853.)

J'ai vingt lettres de la même date : celles de ses anciens maîtres du collège de Lyon, M. Noirot, M. Legeay; celles des anciens camarades, le baron Chauraud, Paul de la Perrière, Dufieux, Falconnet : toutes le portent au ciel : « Il a donné sa vie pour la vérité, pour la foi et pour la charité : Nous est-il permis de nous en plaindre? Je n'ose l'affirmer. » — Et un autre : « Ses années furent tellement remplies que l'on peut dire de lui qu'il a su vivre deux vies dans l'espace d'une seule. Sa couronne doit être belle! »

M. Léonce Curnier : « Quant à moi, je ne pense jamais à Frédéric, sans que je me sente porté à l'invoquer. L'auréole de sainteté qui l'entourait à mes yeux quand il vivait, n'a rien perdu de son éclat. Je

crois le voir dans le ciel, entre saint Vincent de Paul et saint François de Sales, dont il fut le fidèle disciple. J'aime à me représenter l'autel où je m'agenouille paré de son image ; et cette dévotion que je lui porte, déjà éprouvée par les années, ne peut que se raviver jusqu'à mon dernier jour. »

Des prêtres éminents écrivent à Mme Ozanam : « Croyez bien, Madame, que, si cette mort est un mystère d'affreuse douleur, c'est aussi un mystère d'ineffable amour : et si cet amour vous commande de vous séparer de lui, c'est pour que vous le donniez à Dieu, par l'offrande d'un saint qui fera l'ornement de son ciel. »

Montalembert regarde, lui aussi, vers le ciel, pour y chercher avec confiance l'âme de celui dont il écrit, de la Roche-en-Brény : « A nous, comme à vous, Madame, il laisse la presque certitude de son bonheur éternel et immédiat. Ce n'est pas à moi, profane, qu'il appartient de parler de Dieu et du Ciel à une âme encore inondée de cette lumière qui se répand autour du lit de mort d'un chrétien tel que lui... Quand dans cette confiance vous prierez pour lui et avec lui, quand vous irez chercher son âme dans les régions sereines où elle attend la vôtre, daignez, une fois du moins, Madame, vous souvenir de moi, et offrez-lui vous-même les pieux regrets d'un vieil ami, vieux confrère de Saint-Vincent de Paul, vieux soldat de la même cause, qui n'oubliera ni ses enseignements, ni son exemple ».

L'abbé Perreyve pousse sur cette tombe des cris de douleur qui sont aussi des cris d'enthousiasme et d'appel : « Dieu sait, Madame, que je lui ai demandé du fond de mon cœur d'accepter les jours inutiles de ma vie, en échange de quelques jours d'une vie

si précieuse... Oui, je l'aimais beaucoup; mais la mort n'a rien fait à cet égard; elle n'a pu rompre les liens qui unissent une âme immortelle aux âmes qu'elle aime immortellement. Les élans de nos cœurs la suivront où elle vit immédiatement auprès de Dieu. C'est là que nous la consulterons encore; c'est là que nous apprendrons d'elle les secrets d'une charité puissante et modeste; que nous irons lui demander les inspirations de cette science chrétienne qui cherche et qui aime Dieu jusqu'au martyre. Puisse ma prière être entendue! Puissé-je, dans ma vie de prêtre, retrouver seulement quelques-unes des vertus de son apostolat! »

Bientôt après, l'abbé Perreyve, passant à Marseille, pour se rendre en Italie, se fit conduire à la chambre où Ozanam avait expiré. Il y pria à genoux. Il avait le culte de son saint maître.

Voici, de Rome, ces lignes d'un saint religieux, le Père Philippe de Villefort, de la Compagnie de Jésus : « Il fut un homme *juste,* dans le sens des saintes Écritures, de ceux qui ont passé en faisant le bien, lui qui en peu de temps a fourni une si longue et si sainte carrière! Sa vie tout entière, dont il a su nous dérober le secret, mais que l'œil seul du juste Juge a découverte, puis sa précieuse mort reçue dans l'exercice de la Foi, de l'Espérance et de la Charité : tout se réunit pour vous donner la seule consolation que vous puissiez goûter. Je continuerai à prier pour lui, quoique j'aie la confiance qu'il est en possession de la gloire. »

A l'Assemblée de la Société de Saint-Vincent de Paul, le président général, M. Adolphe Baudon, s'interdit le panégyrique du premier fondateur. Un éloge eût été contraire à la tradition comme à l'esprit de

l'Association. « Cet esprit primitif, chers Confrères, dit-il, Ozanam n'est plus là pour nous le rappeler; il a abrégé sa courte vie pour le répandre tout autour de son lieu de souffrance. Que son souvenir et son exemple ne s'effacent plus de nos âmes : tel est le plus bel hommage que nous puissions lui rendre; persuadés que, du haut du ciel, il attache plus de prix à cette fidélité, qui est son mérite et fait sa félicité devant Dieu, qu'aux rares qualités du génie qui ont été sa gloire devant les hommes! »

M. Cornudet, présidant l'Assemblée du 8 décembre 1853 : « Il y a trois mois aujourd'hui, mes chers Confrères, date pour date, que notre bien-aimé confrère Ozanam a rendu sa belle âme à Dieu. L'Église célébrait aussi, ce jour-là, une fête de la sainte Vierge qu'il avait beaucoup aimée et priée; et nous avons tous trouvé dans ces circonstances des consolations et de douces espérances... Dans Ozanam, la Société de Saint-Vincent de Paul perd son guide et son modèle, un des hommes de ce temps qui ont rendu le plus de services à la cause catholique, enlevé à la fleur de l'âge, dans la plénitude de son talent, de ses vertus, de son action sur la jeunesse... Mais les vertus mêmes qui causent nos regrets n'expliquent-elles pas la volonté divine qui n'a pas voulu lui faire attendre plus longtemps la récompense suprême ? Sa présence nous manque, mais son souvenir sanctifié nous reste, avec l'espoir que les prières désormais toutes puissantes de ce glorieux ami de notre Société exerceront sur elle, dont il sait les besoins, une action plus efficace encore que ses paroles et ses exemples. »

François Lallier déclare que désormais son âme est avec celle d'Ozanam, dans le ciel : « Cette mort et celle de mon père, écrit-il à La Perrière, ont changé,

pour ainsi dire, le cours de mes idées. Je fais souvent les mêmes choses qu'auparavant, mais je ne les fais plus avec la même âme. » Et Lamache, trente ans après : « Pour me conformer aux recommandations testamentaires d'Ozanam, je n'ai point cessé de prier pour le repos de son âme ; mais je suis bien persuadé que les prières qui visent le Purgatoire sont parties tout droit en Paradis, en retombant sur celui qui les a faites. »

Dans une séance solennelle de l'Académie française, M. Guizot, protestant, oubliant qu'Ozanam l'a bien des fois combattu, s'arrête, respectueux et ému, devant celui qu'il qualifie : « Le modèle de l'homme de lettres chrétien, ardent ami de la science et ferme champion de la foi, soumis avec douceur à la longue attente de la mort, enlevé aux plus pures joies de la vie, mais déjà *mûr pour le ciel* comme pour la gloire. »

Quand, en 1866, les lettres d'Ozanam furent livrées au public, le même concert reprit sur un mode plus religieux encore. Mgr Plantier, évêque de Nîmes, salue en lui « l'ange de la charité, l'athlète de la foi. C'était un saint! » Le cardinal de Bordeaux admire « dans quelle pure gloire de sainteté cet astre vient de s'éteindre à nos yeux mortels ».

Mais, avant de faire entendre les princes de l'Église, j'aurais dû m'incliner, et recueillir la parole de consolation et d'espérance que le Souverain Pontife Pie IX, au souvenir de son bien-aimé fils de 1847, adressa à la jeune veuve, sa chère fille en Jésus-Christ, dans un Bref du 19 novembre 1853 : « Aussitôt que nous avons appris la mort prématurée de votre éminent époux, nous avons ressenti une profonde tristesse ; et votre lettre, que nous avons reçue le

20 octobre dernier, est venue renouveler notre douleur. Mais tout ce que vous rappelez justement du zèle et du dévouement de votre cher défunt pour notre sainte religion nous donne la ferme espérance de son salut éternel. Nous ne laissons pas cependant de lui venir en aide de nos suffrages, auprès du Seigneur miséricordieux. »

Parfois, à Paris, on voit d'illustres étrangers, évêques, prélats, personnages ecclésiastiques ou laïques, solliciter la faveur de visiter la sépulture du fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul. Ils viennent de l'Amérique, des États-Unis, du Canada, de Providence, de Newport, de l'État de Rhode-Island. Les uns déposent des couronnes au pied du modeste monument, les autres une offrande pour son entretien. Et ce que tous retiennent et remportent de leur pèlerinage, c'est cette parole qu'ils y ont lue sur le marbre, la parole des Anges aux saintes visiteuses du sépulcre du Christ : « *Quid quæritis viventem inter mortuos?* Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? »

Ozanam, en quittant ce monde, y laissait deux œuvres d'inégal avenir : son œuvre littéraire, son œuvre charitable. Que sont-elles devenues après lui? Nous devons quelques lignes à la première, quelques pages à la seconde.

Son œuvre littéraire, l'histoire de la civilisation par le christianisme si savamment élaborée dans ses leçons, inaugurée magnifiquement par la publication de sa *Germanie,* puis forcément ajournée par la maladie, n'avait laissé d'elle, dans les notes et les sténographies du cours, que des ébauches : ébauches parfois brillantes, il est vrai, comme les savait tracer

Ozanam, qui esquissait comme les plus habiles voudraient peindre. Ses amis, maîtres et disciples, firent leur affaire, affaire de religion pour quelques-uns, affaire d'affection pour tous, de reconstituer du moins le portique du monument, dont quelques parties achevées avaient été données au *Correspondant*.

Ce fut une œuvre collective. M. Ampère en prit l'initiative, la direction et la plus grande part. M. l'abbé Noirot, M. l'abbé Maret, M. de Montalembert, M. Lenormant, M. Mignet, M. Egger, M. Henrich se joignirent à lui, chacun dans sa sphère de connaissances spéciale. Toutes ces recherches se firent avec la concours et sous les yeux de Mme Ozanam : aucun nom ne saurait mieux garantir au lecteur la religion avec laquelle tout ce travail fut conduit.

Le plus récent écrit d'Ozanam, *Un pèlerinage au pays du Cid*, parut un mois après sa mort, octobre 1853. Un délicat esprit, M. Hippolyte Rigault, en écrivit ainsi : « Ces pages érudites et pieuses rappellent fidèlement les deux grandes passions de l'âme de leur auteur, Dieu et la science. Vives et inspirées comme une improvisation, mélancoliques comme un dernier adieu, elles sont l'image de cette destinée littéraire commencée avec tant d'éclat et si vite interrompue par la mort. Destinée touchante entre toutes! a dit avec délicatesse M. Ampère. En laissant après elle de belles œuvres inachevées, elle a la grâce d'une espérance et la tristesse d'un regret. »

La même plume annonçait la publication prochaine des *Œuvres complètes*, provoquée par la ville de Lyon, soutenue par une souscription publique, et entreprise par des sommités littéraires de l'Académie française. Elle parut en 1855, avec une préface d'Ampère qui y rétablissait l'ordre des volumes

de l'Histoire littéraire aux temps barbares, suivant le plan tracé par Ozanam lui-même, allant de son *Ve siècle* et de sa *Germanie*, à *François d'Assise* et à *Dante*, au XIIIe, par dessus une lacune de dix siècles restés inexplorés : l'explorateur était tombé à la première étape.

Le 28 août 1856, l'Académie française décerna à *la Civilisation chrétienne au Ve siècle*, ainsi reconstituée, le prix de 3.000 francs, récemment fondé par M. Bordin, dans le dessein formel de rémunérer une œuvre « de haute littérature ». C'était à ce titre que, au-dessus de tous les autres, « la personne et l'ouvrage de M. Ozanam avaient fixé tous les suffrages ». Le secrétaire peepétuel, M. Villemain, le proclama en ces termes : « Formée de vingt leçons et de quelques notes, cette œuvre éminente de littérature et de goût est le fruit spontané d'une âme soulevée par les seules grandeurs qui soient ici-bas : la vertu, la liberté, la science ; et transfigurée d'avance par les grandeurs d'En-Haut, celles que promet la foi et l'espérance chrétiennes. »

Mais l'auteur n'étant plus, ce fut une chose nouvelle et touchante que l'attribution qui fut faite de ce prix à son épouse et son enfant. « Il y eut équité, continue le rapport, à prolonger après lui la récompense dont il était digne, et à la reporter tout entière sur ce qu'il aimait plus que lui-même. La jeune femme et la jeune enfant de M. Ozanam recevront comme un dernier don de sa main, le prix dû à son rare talent, au monument inachevé de cette vocation ardente qui leur a coûté si cher. »

En 1862, les œuvres complètes s'enrichirent de la traduction du *Purgatorio*. Des sept années qu'Ozanam avait consacrées à l'étude et à l'interprétation de la *Divine Comédie*, quatre avaient été données à l'étude du Purgatoire. « Une sorte de prédilection

particulière attachait Ozanam à ces chants destinés à célébrer la réhabilitation de l'homme coupable et tout remplis de consolations et d'espérances célestes. » C'est en ces termes que M. Heinrich présenta cette traduction au public, comme « un hommage rendu à une chère mémoire, et un témoignage de sa reconnaissance pour le maître qu'il avait aimé ».

J'avais comparé l'œuvre littéraire d'Ozanam à un édifice; je comparerai, on a comparé mille fois son œuvre charitable à un grand arbre. Le premier, ouvrage de l'homme, demeurera inachevé, quand l'homme disparaîtra; le second, l'arbre, la plante qui porte en elle-même le germe immanent de vie que Dieu y a déposé, ne cessera de croître, lorsque aura disparu celui qui l'a planté.

Les œuvres de la Société de Saint-Vincent de Paul sont innombrables. Je ne l'ai pas dit assez au cours de cet ouvrage. Il est bien temps de les nommer : l'énumération en sera longue. Le R. P. Monsabré le rappelait ainsi un jour aux milliers de confrères solennellement rassemblés à Notre-Dame : « Au début de votre ministère de charité, Messieurs, vous ne vous étiez proposé que la visite des pauvres; et Dieu seul connaît tout ce qu'ils vous doivent en cela! Mais, dans son contact avec la misère, l'amour chrétien cède à des entraînements qui débordent ses premiers desseins. En parcourant vos annales de ce demi-siècle, que n'y vois-je pas? Fondations de crèches e d'asiles, patronages, adoption et formation des orphelins, protection des délaissés, instruction des Savoyards, des apprentis, des enfants des manufactures, des libérés; établissements de vestiaires et de lingeries; caisses d'épargne, caisses de loyers et

de secours; fourneaux économiques, dispensaires; secours médicaux, secours judiciaires, cercles et réunions récréatives; distributions et encouragements; bibliothèques, écoles, catéchismes et lectures. Enfin la famille, la maison, le travail, le mariage, les affaires, la maladie, la mort, les funérailles des pauvres : à quoi ne s'applique pas votre sollicitude? Chaque fois que les calamités publiques ont fait entendre leur grande voix, toute votre société s'est émue, et c'est par centaines de mille francs qu'elle a envoyé ses aumônes aux victimes des inondations du Rhône et de la Loire, de l'incendie de Limoges, des crises industrielles, des massacres de Syrie et des famines d'Algérie. »

Mais non, quoi qu'il ait fait, le prédicateur n'a pas tout dit. Il n'a pas nommé : l'œuvre des militaires, celle des prisonniers, celle des malades, celle des voyageurs et des réfugiés, celle du rapatriement, celle du compagnonnage chrétien; le secrétariat du peuple, les étrennes des pauvres, les pauvres honteux, les pénitenciers, les Saintes-Familles, etc. Puis tant d'autres œuvres religieuses, morales, sanitaires, civilisatrices, dont la Société s'est faite l'initiatrice, l'inspiratrice ou l'auxiliaire; telles que la presse catholique, les pèlerinages en Terre Sainte, les comités catholiques, les Cercles catholiques d'ouvriers. Puis la Ligue d'enseignement, le Denier de Saint-Pierre, les Ligues de prières et de défense religieuse, etc. Enfin pouvons-nous oublier ce que, dans l'année terrible, au siège de Paris ou sur les champs de bataille, elle apporta de secours et déploya d'héroïsme au service des pauvres blessés, affamés ou prisonniers? L'Œuvre de Saint-Vincent de Paul, telle qu'Ozanam l'avait conçue, telle qu'elle fonc-

tionna durant trois quarts de siècle, n'est pas une œuvre particulière, c'est l'œuvre générale de la charité ; et la Société de Saint-Vincent de Paul la mère inépuisablement féconde de toutes les œuvres.

Comme elle embrasse l'universalité des œuvres, elle s'étend à l'universalité des lieux. Ozanam l'avait prédit. Treize mois seulement après sa mort, décembre 1854, une délégation de quatre cents confrères s'étant rendue aux solennités de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, à Rome, le président général, dans un rapport présenté à l'audience de Pie IX, constata que, dans l'espace de vingt-deux ans, la Société avait donné naissance à 1.532 conférences, toutes animées de l'esprit de leur glorieux patron, répandues dans 29 États différents. La France à elle seule avec ses colonies y figurait pour 889 conférences. Il y en avait 78 en Italie ; 160 en Allemagne, dont 134 dans le royaume de Prusse ; 148 en Belgique ; 92 dans les Pays-Bas ; 80 dans les Iles Britanniques. C'étaient, en outre, tous les États de l'Europe, sauf la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège. L'Orient commençait à se laisser gagner : Il y avait des conférences dans la Turquie et en Égypte. Dans le Nouveau Monde, la Nouvelle-Écosse, les États-Unis, le Mexique, le Canada ouvraient leurs immenses espaces à cette charité. Elle s'implantait en Australie, importée par les confrères anglais. Elle ne comptait pas moins de 50.000 familles visitées et assistées ; et son budget qui, la première année, n'avait pas atteint 2.500 frances, dépassait aujourd'hui 2.500.000 francs par an.

L'admirable organisation et fonctionnement de la société, la multiplicité et variété de ses services, les

fruits de salut qu'elle portait en elle et autour d'elle, l'esprit qui l'animait, les exercices spirituels qui en étaient le foyer, la transformation morale qui s'ensuivait en tout lieu, du haut en bas des classes sociales rapprochées et réconciliées : telle la Société apparut ce jour-là à Pie IX, couronnée de ses œuvres. Cette couronne, c'est au pied du trône pontifical qu'elle venait la déposer humblement et filialement.

Pie IX, fort ému, se leva; c'était pour une allocution qui finalement conférait à ces nouveaux apôtres de la charité de Jésus-Christ la même mission qui fut donnée aux douze : celle d'opérer des miracles de conversion, guérissant les lépreux, ouvrant les yeux aux aveugles, faisant entendre les sourds, et ressuscitant les morts. Ce que, rappelant plus tard, l'abbé Mermillod, présent à cette audience, traduisait ainsi, à sa vive manière : « Vous souvenez-vous, Messieurs, de cette assemblée générale, au Vatican, le 5 janvier 1855, où Pie IX se leva et dit : « Mes fils, mes fils, je vous sacre chevaliers de Jésus-Christ. Le monde ne croit pas à la prédication, au sacerdoce : mais il croit encore à la charité. Marchez à la conquête du monde par l'amour du pauvre. »

Vingt-huit années après, mai 1883, la société célébrait le cinquantenaire de sa fondation. Frappée et disloquée en 1861, par le gouvernement impérial, elle s'était relevée peu à peu. Je ne reprendrai pas la statistique des conférences, en 1883. Deux faits signalés par le rapport de M. Paul Decaux y suppléeront : « Notre Bulletin, comme la charité, y est-il dit, n'a pas de frontières. Il est publié en sept langues : en français, à Paris; en anglais, à Dublin; en allemand, à Cologne; en italien, à Gênes; en hollandais, à La Haye; en flamand, à Gand; en espagnol,

à Madrid et à Mexico. » Le second fait se traduit par la comparaison des chiffres que voici : « Le 1er janvier 1855, le nombre des conférences avait été de 1.537 et le budget de la charité s'était élevé à 2.500.000 francs. Au 1er janvier 1883, le rapport général de l'année précédente accusait une recette de près de 9 millions. » L'action de la charité allait envahir le monde.

Cette réunion jubilaire de 1883 qui avait amené à Paris, des deux hémisphères, la représentation la plus considérable qu'on ait encore vue de la société, dut faire tressaillir Ozanam, comme le P. Monsabré le disait à Notre-Dame, 5 mai : « *Jubilemus Deo*, chantons à Dieu notre joie. Tel est le cri de notre cœur, Messieurs, après cette cinquantaine de généreux efforts et de grâces divines. Ce cri fait tressaillir dans la tombe où ils dorment, ou plutôt dans les cieux où ils vous ont précédés, les milliers de justes qui ont appartenu à votre Société. Nous avons assurément une conférence en Paradis, écrivait Frédéric Ozanam, car plus de mille des nôtres, depuis que nous existons, ont pris le chemin d'une vie meilleure. Et combien depuis cinquante ans! Le ciel est donc en fête! »

Ozanam n'était pas autrement présent à cette assemblée; mais Lallier et Le Taillandier y étaient pour le représenter. Des confrères italiens venaient leur baiser les mains!

A la clôture de ce congrès général des Conférences, fut apporté par le cardinal Guibert le décret par lequel Léon XIII, à la requête de l'Épiscopat français, instituait saint Vincent de Paul patron de toutes les œuvres et associations charitables de la France. Léon XIII écrivit ensuite : de l'Église universelle.

L'année suivante, un plus grand acte encore, prononcé *ex cathedra,* vint témoigner *urbi* et *orbi*

de la confiance particulière que l'Église et son chef avaient dans la vaste société de charité dont le Saint-Père opposait l'action salutaire à celle néfaste et impie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes. L'Encyclique pontificale *Humanum genus* s'exprime en ces termes : « Nous ne saurions, nos vénérables Frères, passer ici sous silence la Société de Saint-Vincent de Paul qui a donné tant d'exemples admirables et qui a si bien mérité des classes populaires. On connaît assez les œuvres accomplies par elle et le but qu'elle se propose. Les efforts de ses membres tendent uniquement à se porter, par une charitable initiative, au secours des pauvres et des malheureux, ce qu'ils font avec une merveilleuse sagacité et une non moins admirable modestie. Mais, plus cette Société cache le bien qu'elle opère, plus elle est apte à pratiquer la charité chrétienne et à soulager les misères des hommes. »

Terminons l'historique de cette marche ascensionnelle de la Société de Saint-Vincent de Paul, en mentionnant brièvement qu'aujourd'hui 1911-1912, à l'heure où nous écrivons, si le dénombrement exact de la Société de Saint-Vincent de Paul est impossible, du moins l'on peut assurer que le chiffre de *cent mille membres actifs* est dépassé! Le nombre des conférences répandues sur le globe s'élevait hier à 7.500; et le chiffre des secours distribués chaque année est évalué au delà de *quatorze millions*.

C'est une grande grâce que Notre-Seigneur a faite à la société fondée par Ozanam sur la pierre de l'orthodoxie, que de la garder dans la foi à la vérité intégrale, à travers toutes les voies tortueuses où tant d'esprits se sont fourvoyés et perdus. A chaque fois que Rome a parlé aux nations dans la fin de

ce dernier siècle, elle a répondu en s'inclinant avec empressement, comme faisait en son temps Vincent de Paul lui-même. La veille de la définition de l'infaillibilité doctrinale du Pape, le président général fut le premier à engager sa foi : « Je soupire ardemment après la décision du Concile, écrit M. Baudon. Convaincu à l'avance qu'elle ne peut être que la vraie, j'y souscris les yeux fermés. Je désire seulement qu'elle soit non seulement la vérité, mais *toute la vérité*. Quant à m'y soumettre, je n'admets point qu'on ne le fasse pas. Si quelques âmes ou quelques pays ne le font point, c'est qu'ils ne sont pas catholiques. »

Il avait écrit de même, au lendemain des condamnations de l'Encyclique *Quantâ curâ* et du *Syllabus*, à l'encontre des tendances auxquelles inclinait la jeunesse : « Il est nécessaire qu'elle y renonce. Lorsque le Pape prend la peine de nous avertir solennellement d'éviter les doctrines condamnées par ce grand acte, il est de notre devoir de nous soumettre, non seulement de cœur, mais aussi de fait, dans la pratique de notre vie de tous les jours. Je l'ai fait, et je crois que Dieu a béni ma soumission, car il m'a fait voir *des vérités de premier ordre* que je n'avais pas encore comprises[1]. »

1. *Vie de Adolphe Baudon*, par M. l'abbé Schall, p. 389.

Ozanam, si fidèlement et généreusement attaché à l'orthodoxie, dut applaudir là-haut son ami *Lallier*, lorsque, à la suite de l'attitude très ferme de Mgr Jolly, archevêque de Sens, qui, le 22 février 1865, avait voulu lui-même, malgré les prohibitions ministérielles, promulguer l'Encyclique dans la chaire de sa cathédrale, Lallier, président du tribunal, prit l'initiative d'une souscription générale, à l'effet d'offrir au courageux pasteur un buste de Pie IX en marbre de Carrare. Lui-même vint le lui présenter, à la tête des catholiques de Sens, au milieu de son clergé réuni au grand séminaire, en l'accompagnant d'une harangue qui est à la fois une déclaration de principes, une protestation juridique et une profession de foi catholique la plus explicite et éner

L'Église sait donc qu'elle peut compter sur de tels hommes, conduits par de tels chefs. Et je ne m'étonne pas qu'après Léon XIII, dans ces derniers temps, Pie X ait déclaré aux évêques du Nouveau Monde comme à ceux de l'ancien « qu'il n'avait pas de plus grand désir que de voir s'étendre par tout l'univers les Sociétés des Frères d'Ozanam et des Fils de Saint-Vincent de Paul! »

En fait, jamais cette société n'apparut plus nécessaire que dans le malheur et le désastre de l'heure présente, car nulle ne répond mieux à l'appel de nos besoins et à celui de nos maux sans nombre. C'est l'heure de la lutte des classes, celle entre le riche et le pauvre : elle les réconcilie dans la justice et dans la charité. C'est l'heure de la division, elle crée l'union; l'heure de la haine, elle est l'amour. C'est l'heure de la démocratie triomphante, dites-vous : or, elle fait pour le bien du peuple plus que vous, elle le connaît et le comprend mieux que vous, l'aime mieux que vous, l'honore plus que vous, le touche de plus près que vous. C'est le règne de la liberté, dites-vous, et cette œuvre vous la voulez laïque : elle l'est. C'est le règne de l'égalité : vous dites le mot, elle fait la chose, s'abaissant devant le pauvre par l'humilité, pour l'élever jusqu'à Dieu par la charité. C'est le règne de la fraternité; elle est une famille, entre eux ses membres s'appellent confrères, et leurs assistés sont des frères. Ne voyez-vous pas que par tout cela cette société sympathise à toutes les idées généreuses, comme elle répond à toutes les nécessités de l'heure présente?

Nécessité matérielle, nécessité morale, nécessité

gique. Il la fit imprimer et répandre. Sens, impr. Duchemin, gr. in-8°, 22 p., 1865.

sociale, mais, surtout, urgente nécessité religieuse : elle commande de très haut les autres. « La religion pure et immaculée devant Dieu, dit saint Jacques, est celle-ci : Visiter les pauvres, les orphelins, les veuves dans leur tribulation, et se garder de la souillure du siècle. » — « Aimer Dieu de toute son âme, tel est le premier commandement, dit le Seigneur; aimer le prochain comme soi-même, tel est le second qui lui est semblable. Voilà la loi et les prophètes. » Or n'est-ce point là la loi, l'objet, l'œuvre et la fin de la Société de Saint-Vincent de Paul?

Enfin, elle fait mieux encore que d'unir les hommes entre eux, elle les unit à Dieu. Elle est, en même temps qu'une société de charité, une société de foi et de piété, comme une école de vérité. On y croit, on y prie, on y donne. Foyer, sanctuaire, école de ces grandes choses, tout ensemble et tour à tour, je la salue de ces trois noms.

Mais elle est vieille, dites-vous? — Non, elle n'est pas vieille, si ce mot veut dire surannée, usée; mais elle est ancienne, ce qui veut dire éprouvée, puissante; ancienne et toujours nouvelle; comme il en est de toutes les choses immortelles, divines. Elle n'est pas *moderne,* j'en conviens, au sens de chose à la *mode* d'un jour ou d'un pays. Mais elle est et reste jeune de la jeunesse éternelle, de la charité qui n'a pas de déclin : *Caritas non excidit* Elle date, par son côté divin, du sermon sur la montagne : *Bienheureux les pauvres!* Elle date, par son côté humain, de la montagne Sainte-Geneviève, où, il y a quatre-vingts ans, quelques jeunes hommes de vingt ans se dirent entre eux : « Faisons comme Jésus-Christ : *Allons aux pauvres!* »

O vous donc qui rêvez d'*Œuvres de jeunesse*, que ne

travaillez-vous d'abord à rajeunir celle-ci de vos fidèles recrues? Elle a été voulue et faite à l'origine par des jeunes gens et pour des jeunes gens. Et vous, nos Chefs et nos Pasteurs qui appelez en tout lieu la formation d'une élite, où trouverez-vous ailleurs une plus solide élite d'hommes de foi, d'hommes de bien et d'hommes de Dieu que celle-là? Cette élite n'est pas à créer, cette société n'est pas à naître. Elle existe. Elle a sa constitution, son organisation, sa hiérarchie, sa force d'expansion et de concentration. Elle a fait ses preuves, elle a fait son œuvre de toutes les œuvres nées depuis soixante ans; elle en a rempli le monde. Elle a son histoire, faite toute d'immenses bienfaits et de sublimes exemples. Elle est plantée le long des eaux vives; elle a ses racines dans le roc. Elle a Vincent de Paul pour patron, elle a Ozanam pour modèle, elle a le Pape pour père, elle a l'Église pour reine. Elle est l'union, elle serait la force; elle est la paix, elle est l'amour! Revivante partout, elle serait le salut. Soyons donc à elle, allons à elle, parce qu'elle va au peuple, parce qu'elle va à Dieu, parce qu'elle fait le Bien, parce qu'elle veut le bonheur, parce qu'elle mène au Ciel!

Gruson, Villa Jeanne d'Arc,
8 décembre, fête de Marie Immaculée, 1911.
3me Édition : 23 avril 1913, Centenaire de la naissance de Frédéric OZANAM.

TABLE ANALYTIQUE

PRÉFACE. VII

CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES 1813-1829.

Les ancêtres, le père, 1. — La mère, 5. — Benoît Ozanam, 7. — L'Israëlite Samuel Ozanam, 8. — Le médecin chrétien, 9. — L'enfant, l'éducation, mère et sœur, 11. — Le collège, 1re Communion, 12. — Belles-lettres et poésies, 13. — Crise du doute, 14. — Priere et lumière, 16. — L'abbé Noirot, 17. — La foi victorieuse, 18.

CHAPITRE II

PRÉLUDES LITTÉRAIRES 1830-1831.

Le clerc d'avoué, 20. — Vengeur de sa foi, 22. — L'ami : Léonce Curnier, 23. — Le jeune chrétien, 24. — Juillet 1830, 25. — « L'Abeille », 26. — Le saint-simonisme à Lyon, 27. — *Réflexions sur la Doctrine de Saint-Simon*, 28. — Lettre de Lamartine, de Chateaubriand, 29. — La vaine gloire, la loi d'amour, 31. — Lettre programme de la *Démonstration du Christianisme*, 32. — Associer la jeunesse catholique, 34. — L'orthodoxie, 37. — Belle jeunesse, 38.

CHAPITRE III

PARIS, L'ACTION CATHOLIQUE 1831-1833.

Paris, l'isolement, 40. — La pension, le danger, 41. — L'hôte de M. Ampère, 43. — Le grand Ampère, 44. — Le cœur d'enfant, 46. — Chez Chateaubriand, 47. — Les deux philosophies, 48. — Bellanche, 49. — Lamennais, 49. — L'étude, 50. — M. de Coux, 51. — Groupements de jeunesse, M. Bailly, 52. — La Conférence d'histoire, 53. — Salon de Montalembert, 55. — Le choléra, la charité, 57. — Grande religion d'Ampère, 58. — M. l'abbé Marduel, 60.

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE DE VÉRITÉ 1832-1834.

Les amis lyonnais, 64. — Lallier, Lamache, 66, 67. — Protestation aux cours de Sorbonne, 68. — Lettre à M. Jouffroy, 69. — Conférences de l'abbé Gerbet, 72. — Requête à l'Archevêque, l'audience, 74. — Seconde audience : conférences Notre-Dame? 76. — Vains essais, 80. — Visite à Lacordaire, 80. — Souscription à l'Université catholique de Louvain, 83.

CHAPITRE V

LA CONFÉRENCE D'HISTOIRE. — L'ŒUVRE D'APOSTOLAT.

La conférence ouverte, 86. — Conférenciers et travaux, 86[a]. — Apostolat d'Ozanam par la parole : Défense de l'Église, 86[b]. — Apostolat par la presse : *La Tribune; La Revue contemporaine*, 86[d]. — Les saints-simoniens, 87. — L'élite militante, 88. — *L'Ami de la Religion*, M. Picot, 90. — Parole stérile, 91. — L'action de charité . Allons aux pauvres! 93.

CHAPITRE VI

LA CONFÉRENCE DE CHARITÉ. LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

M. Bailly président, 94[a]. — Ozanam fondateur, 97. — Les commencements, 97[a]. — Sœur Rosalie, 98. — Ozanam chez ses pauvres, 99. — La Fête-Dieu de Nanterre, 100. — Ampère et Ozanam, 101. — Gustave de La Noue, 102. — L'extension finale, 104.

CHAPITRE VII

ORIENTATION 1834.

Premier voyage d'Italie, 105. — Rome : Le Cardinal Fesch, 107. — Le Droit ou les lettres? 109. — Vocation littéraire, 110. — La lutte : « Marcher entre Dieu et la mort », 112. — Hautes relations, 113. — J.-J. Ampère, 114. — Conférences de Stanislas, 115. — Le service des âmes, 116. — S'immoler à l'étude du Droit, 117. — Effusion filiale, 119. — Reçu avocat, 120. — Visite à Lamartine, 121. — Rappel à Paris, les amitiés, 122. — La charité, 123. — Retour à Paris pour le doctorat, 125.

CHAPITRE VIII

JEUNE AME D'APOTRE 1835.

Auguste Le Taillandier, 126. — Le patron : saint Vincent de Paul, 128. — Sectionnement : vive discussion, 131. — But de l'œuvre : par et pour la jeunesse, 133. — Le salut des âmes, 134. — Jésus-Christ dans le pauvre, 135. — « Se dévouer jusqu'au martyre », 135. —

Ozanam se sanctifiant, 137. — Ses grâces, 138. — Lacordaire à Notre-Dame, 139. — Ozanam, ses recrues, 140. — Une société catholique des beaux-arts, 141. — Remplacer les grands déchus, 143. — La licence ès lettres, 145. — L'examen de Droit. La mère malade, 146.

CHAPITRE IX

LYON ET PARIS 1835-1836.

Le voyage à Lyon, l'Allemand, 149. — Lyon et le choléra. — La Grande Chartreuse, 151. — *Les deux chanceliers d'Angleterre*, 153. — Son élaboration, sa conclusion, 155. — La publication, 156. — Paris : Ozanam et Lallier, 158. — Le règlement de saint Vincent de Paul, 160. — Le doctorat en droit, 162. — La carrière : angoisse, 163. — Les adieux à Paris, à Saint-Vincent de Paul, aux amis, 164. — Mort de M. Ampère, 165. — Chers souvenirs de l'étudiant, 167.

CHAPITRE X

LA CONFÉRENCE DE LYON 1836.

Chez Lamartine, à Monceaux, 170. — *Jocelyn* à l'*index*, 171. — Lamartine sur Ozanam, 172. — La première conférence à Lyon, 173. — Rapport par Ozanam, 175. — Oppositions à la conférence, 175. — Les accroissements, 177. — Cercle de militaires, 178. — Les fruits : « Être saints pour faire des saints », 179. — Impulsion à la Société : lettres à Lallier secrétaire général, 180. — Les circulaires; la concentration, 182. — L'humilité, 183. — Sa propre indignité, 184.

CHAPITRE XI

LE BARREAU 1837.

Les préventions d'Ozanam; les abus, 186. — Son généreux programme, 187. — La défense du pauvre, 188. — Candidature à une chaire de Droit, 189. — Ses plaidoiries, le dégoût, 190. — Mort de son père, 161. — Le deuil; charité du Dr Ozanam, 192. — L'embarras des affaires, 194. — La lourde solitude, 198. — Ouvrages : *Des biens de l'Eglise*, contre Michelet, 199. — La controverse scripturaire, 200. — *Annales de la propagation de la foi*, 202. — L'affaire de l'Archevêque de Cologne, 204.

CHAPITRE XII

LE DOCTORAT ÈS LETTRES 1839.

Dante dans *la Dispute du Saint Sacrement*, 207. — *La Divine Comédie :* philosophie et poésie, 209. — L'action du poème; sa morale;

poème vécu, 211. — Vie du Dante; Béatrix, 212. — Le poème de l'Expiation, 214. — Son Symbolisme, 215. — L'Orthodoxie romaine, 216. — L'élaboration, 217. — La soutenance, 220 : « On n'est pas plus éloquent que cela! » — Mort de sa mère, 224. — Société d'âme avec elle, 227.

CHAPITRE XIII

DROIT COMMERCIAL. LA VOCATION 1839-1840.

Le cloître ou le siècle? 229. — *Le Protestantisme et la liberté*, 236. — Vocation à l'*apostolat*, 232. — Les Frères prêcheurs et Lacordaire, 233. — Lacordaire à Lyon, 234. — Ozanam demeure à la Société de Saint-Vincent de Paul, 237. — Les assemblées générales, 238. — A Lyon, 239. — Ouverture du Cours de Droit commercial, 241. — L'enseignement supérieur spécial, 243. — Candidature à une chaire de lettres, 245. — Profession de foi catholique, 246. — Le concours d'*agrégation* ès lettres, 247. — Premier du concours, 249.

CHAPITRE XIV

LE MARIAGE 1841.

Voyage d'étude aux bords du Rhin, 254. — La jeune Belgique, 255. — Un cœur vierge, 257. — Idéal de l'épouse, 258. — Travailler à la mériter, 259. — Sa perplexité, l'isolement, 261. — Vie retirée, craintive, 262. — L'entrevue, 263. — Mlle Soulacroix ; prévenances du père, 265. — Présentation, fiançailles, question de la résidence, 267. — La séparation. Lettres à sa fiancée, 269. — La célébration, 270. — Voyage de noces; les Deux-Siciles, Rome, Grégoire XVI, 273.

CHAPITRE XV

LA SORBONNE. LA GERMANIE 1842.

Le Réveil catholique 275. — La première leçon, 278. — Faveur croissante, 280. — Les *Niebelungen*, 282. — Teutonisme et christianisme, 284. — « La Germanie », 285. — « Le saint Empire », 286. — L'esprit public antireligieux, 287. — Droits et devoirs de l'historien, 288. — Dieu au bout de la science, 289. — L'Italie barbare, 291. — Préparation de la leçon, 291. — Le professeur en chaire, 292. — L'escorte des disciples, 293. — Conquête à la foi, 294.

CHAPITRE XVI

MAITRE ET DISCIPLES 1841-1843.

Professeur au collège Stanislas; M. Caro, 296. — Dévoué et aimé, 298. — Ozanam aux examens; sa sévérité, 303. — Au cercle catholique,

304. — La communion pascale à Notre-Dame, 305. — Réunion de charité, 305. — A Saint-Vincent de Paul, 306. — Graves avis d'Ozanam, 308. — La faveur de l'Épiscopat, 309. — *Devoirs littéraires des chrétiens*. La polémique religieuse. Approbation de Mgr Affre, 312. — Attaqué par *l'Univers*, 312. — Ozanam à sa femme : sa vocation providentielle, 314.

CHAPITRE XVII

L'ÉGLISE ET L'UNIVERSITÉ.

Le monopole universitaire, 315. — Le cours de MM. Michelet, Quinet : Réfutations d'Ozanam, 316. — *Correspondant :* Ozanam et Foisset, 317. — Manifeste de Montalembert, le nom d'Ozanam, 368. — Sa droiture entre les partis, 320. — Mort de M. Fauriel, 322. — La succession : Ozanam titulaire sans conditions, 326. — Regrets et adieux de Stanislas, 328. — Le P. de Ravignan à Saint-Vincent de Paul, 330. — L'émeute au cours de M. Lenormant, 321. — Défendu par Ozanam, 333.

CHAPITRE XVIII

VIE DE FAMILLE, DE TRAVAIL, DE CHARITÉ 1841-1846.

La maison, rue de Fleurus, 334. — Le jeune Soulacroix et Ozanam, 336. — La paternité, 337. — A Lallier parrain, 333. — La croix d'honneur, 339. — L'intérieur chrétien : foi, poésie, bonheur, labeur, 341. — La Société de Saint-Vincent de Paul. Démission de M. Bailly, 341. — M. Gossin président, 342. — A Saint-François Xavier, 343. — A l'Institut catholique, 345. — Maladie grave, 347. — A Meudon. Départ pour l'Italie, 347.

CHAPITRE XIX

MISSION EN ITALIE 1847.

Le beau voyage, 349. — Florence, 350. — Rome, 352. — Pie IX ; audience, 353. — Les Catacombes, 354. — Deuil fraternel, 355. — Le Mont-Cassin, 356. — Fêtes et ovations à Pie IX, 357. — L'Ombrie, Venise, 360. — Mort de Ballanche, 361. — Suisse : à Echallens, sa Mère ! 362.

CHAPITRE XX

LA RÉVOLUTION DE 1848.

« Histoire des Girondins », 365. — Ozanam aux étudiants, 367. — La politique pontificale. *Dangers et Espérances de Rome*, 369. — « Passons aux Barbares ! » 372. — Ozanam incompris, 374. — Le

24 février, 374. — Profession de foi, 375. — Manifestations religieuses, 377. — Candidature politique, 379. — Action sociale et ouvrière, 381. — « Le parti de la confiance », 383.

CHAPITRE XXI

L'INSURRECTION DE JUIN 1848.

L'Ère nouvelle, Lacordaire, 385. — Mgr Affre, 386. — Ozanam sur le *Divorce*, 387. — Les journées de juin, 388. — Ozanam auprès de l'archevêque, 389. — L'archevêque aux Barricades, 391. — Mort de M. Soulacroix, 394. — La misère de Paris, 396. — La Société de Saint-Vincent de Paul, ses deuils et ses devoirs, 398. — Le choléra, 401. — Saint Vincent de Paul et Richelieu, 408.

CHAPITRE XXII

« L'ÈRE NOUVELLE » 1848-49.

Adresse : *Aux gens de bien*, 405. — La *misère, causes et remèdes*, 406. — Le *Socialisme*, 408. — La république et le parti catholique, 410. — Échecs du libéralisme, 413. — Lacordaire se retire, 413. — La scission, 414. — Le péril de l'absolutisme et du Gallicanisme, 416. — Pour Venise, 421. — Pour Pie IX, 422. — Déclaration de *l'Ère nouvelle*; sa fin, 426. — Ozanam à Ferney, 430. — Fin de la République, 431.

CHAPITRE XXIII

CROYANCE ET TOLÉRANCE.

L'homme de foi : l'orthodoxie, 432. — Tolérance chrétienne, 434. — Ozanam et les dissidents, 446. — Ernest Havet, 437. — Lacordaire : « Le grand nombre des élus », 440. — Les deux écoles, miel et vinaigre, 443. — Emportements de l'*Univers*, 445. — Plainte et justification d'Ozanam, 446. — Son généreux pardon, 448. — Le libéralisme de ses lettres, 450. — Ozanam et le *syllabus*, 453. — L'Empire napoléonien, 454. — Advienne le règne de Dieu! 455.

CHAPITRE XXIV

POÈTES FRANCISCAINS, LE Ve SIÈCLE.

François d'Assise, 457. — Bienheureux Jacopone de Todi, 459. — Plan général de la *Civilisation chrétienne*, 462. — Le *Ve siècle* : Cours de Sorbonne, 466. — Conversion des Francs, 468. — L'âme du chrétien dans sa parole, 469. — La Leçon morale, virile, religieuse, 469. — « Semer! » 473.

CHAPITRE XXV

BRETAGNE, ANGLETERRE. — PUBLICATIONS 1850-51.

Repos en Bretagne, 475. — M. de la Villemarqué, 477. — La publication du *Ve siècle*. L'*Avant-propos*, 482. — Sa dédicace solennelle, 486. — M. Ampère. Le volume des *Poètes franciscains :* Les *Fioretti*, 489. — Histoire et légende, 490. — En Angleterre : le Palais de Cristal et la Conférence de Saint-Vincent de Paul, 493. — Paupérisme et Anglicanisme, 494. — A Dieppe et à Sceaux : les conférences, 496.

CHAPITRE XXVI

L'INTIMITÉ.

La famille, l'enfant : son éducation, 498. — La piété, l'Écriture sainte, le foyer chrétien, 500. — L'âme en haut : la volonté de Dieu, 501. — Divin respect des pauvres, 500. — Indulgence, 504. — *Vie de saint Éloi*. Le conseil général de Saint-Vincent de Paul, 504. — Le bon rire, 506. — L'amitié; Lallier, 508. — Le peintre Janmot, 509. — Falconnet, 510. — M. Nourrisson, 511. — M. Dufieux, 512. — M. Cornudet, 513. — M. Foisset, 513. — Lacordaire, 513. — A Ampère : lettre d'apôtre et de frère, 517.

CHAPITRE XXVII

LA MALADIE. LES PYRÉNÉES 1852.

Le dernier cours, 521. — La dernière leçon : « Je mourrai à votre service », 524. — Grondé par Lacordaire, 524. — A un ami qui doute : la foi, 525. — Malade : Vers le midi, 527. — Eaux-Bonnes, Gavarnie, Betharam, 529. — Deux amis : abbé Perreyve, abbé Mermillod, 530. — Biarritz, 531. — Inquiétude : le sort des siens, 532. — La conférence de Bayonne, 535. — Les Pénitentes Bernardines, 535. — Une échappée à Saint-Sébastien, 536. — Trois jours à Burgos. Sa Notre-Dame : *Pèlerinage au pays du Cid*. Pèlerinage à Pouy : Saint Vincent de Paul, 537. — A Buglosse, 540. — Par la Corniche vers Pise, 542.

CHAPITRE XXVIII

EN ITALIE. L'HIVER A PISE 1852

La Conférence de Florence. La Grande-Duchesse, 544. — Aux confrères de Florence, 546. — Pise : à M. Maret, 548. — Notre-Dame de Pise, 550. — Les gens du peuple, 551.— Les travaux historiques, 552. — L'âme montante, 553. — Tendresses du foyer, 555. — Le purgatoire de la maladie, 556. — Les sacrifices, 557. — La consola-

tion : les psaumes, 558. — Le *Livre des malades*, 559. — L'oblation sainte de soi, 561. — Son testament, 562.

CHAPITRE XXIX

LIVOURNE. DERNIERS JOURS, MARSEILLE.

Livourne, 565. — La conférence, 566. — Dernières paroles, 567. — Lettre à un juif, 568. — Les promotions académiques, 570. — Poésie : *Sur l'écueil de San Jacopo*, 571. — L'Antignano, sa visite aux conférences, Pontedera, 572. — A Sienne, assaut au R. P. Pendola ; la conférence, 573. — Compte rendu au conseil, 576. — Dernier travail, 580. — Déclin, solitude, alarmes. Adieu aux Lyonnais. — Deux confrères de Saint-Vincent de Paul, 581. — La Messe de l'Assomption, 582. — Le 23 août, le myrte. Les vers, 584. — « La Paix », 584. — Adieu à l'Antignano ! 586. — L'embarquement, la traversée, 586. — Marseille, la pieuse mort, 588.

ÉPILOGUE

LA SURVIVANCE.

Les témoignages. Regrets et célestes espérances. M. le doyen Leclerc, 590. — De la Villemarqué, 591. — Les confrères. Montalembert, 592. — L'abbé Perreyve, 592. — Le R. P. de Villefort, 593. — Le Président Baudon, 594. — M. Cornudet, 594. — Lallier, 595. — M. Guizot, 595. — Les évêques. Pie IX à Mme Ozanam, 595.
Les deux œuvres, 596. — L'œuvre littéraire. Edition des œuvres complètes, 597. — Le prix Bordin. M. Villemain, 598. — L'œuvre charitable, 599. — R. P. Monsabré, 599. — Développement des Conférences, 600. — Le Jubilé du cinquantenaire, 602. — L'Encyclique de Léon XIII. — Statistique des Conférences, 604. — L'orthodoxie de la Société, 605. — Son actualité et nécessité sociale, 606.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

APR 03 1987

APR 03 1987

CE

a39003 000241934b

BQ 7091 .09Z595 1922
BAUNARD, LOUIS.
FREDERIC OZANAM D.APR

CE BQ 7091
.09Z595 1922
COO BAUNARD, LOU FREDERIC O
ACC# 1394254

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 03 12 18 7